



BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

LVI

B

5

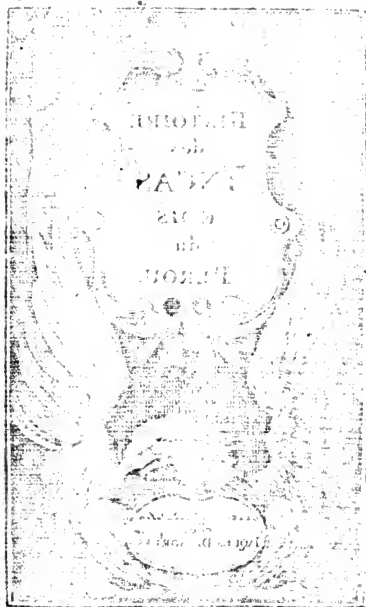
NAPOLI

HISTOIRE
des
YNCAS
ROIS
du
PEROU.

AMSTERDAM
chez
JAQUES DESBORDES



* LVI 85



HISTOIRE

DES

YNCAS, ROIS DU PEROU;

Contenant leur Origine, depuis le premier *Ynca Manco Capac*, leur Etablissement, leur Idolâtrie, leurs Sacrifices, leurs Loix, leurs Conquêtes; les merveilles du Temple du Soleil; & tout l'Etat de ce grand Empire, avant que les Espagnols s'en rendissent Maîtres.

Avec une Description des Animaux, des Fruits, des Minéraux, des Plantes, &c.

Traduite de l'Espagnol de

L'YNCA GARCILLASSO DE LA VEGA;

Par **JEAN BAUDOIN.**

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez **JAQUES DESBORDES**, sur le Pont de la Bourfe.

M. DCC. XV.

1900

THE

OF

1900



PREFACE

DE

L'AUTEUR.

JE sai qu'il y a plusieurs Historiens Espagnols, qui pour satisfaire à leur curiosité particulière, & à celle du Public, ont écrit assez au long des Royaumes du Nouveau Monde, comme du Mexique, du Perou, & des autres; Mais ils n'en ont pas donné une Relation aussi exacte qu'il seroit à souhaiter; sur tout à l'égard du Perou, dont je puis dire sans vanité, que j'ai une connoissance plus claire, & plus étendue que celle qui se trouve dans leurs Ouvrages. Il est vrai que je suis né à Cuzco, & que cela m'a fourni les moyens de mieux approfondir les choses. Cependant je ne desprou-

P R E F A C E

ve point tout ce qu'ils disent de la grandeur & des merveilles de cet Empire. Mais le malheur est, qu'ils en donnent une Description si courte & si embarrassée, qu'on a de la peine à les entendre. Quoi qu'il en soit, cette considération jointe à l'amour naturel que j'ai pour ma Patrie, m'a déterminé à publier cette Histoire, où l'on verra beaucoup plus distinctement, si je ne me trompe, quelle étoit la Religion de ces Peuples, leur manière de vivre, & le Gouvernement de leurs Rois, avant que les Espagnols entrassent dans le Pérou. En un mot, l'on y trouvera tout ce qui peut satisfaire la curiosité à l'égard des mœurs de ces Indiens, depuis les moindres occupations des Sujets, jusqu'aux plus nobles exercices de leurs Monarques. Je ne traite ici que de l'Empire des Yncas, parce que je n'ai aucune connoissance des autres Monarchies, qui sont renfermées dans la vaste étendue de ce Continent. Que si je n'apporte à cette Histoire toutes les graces requises, je suis assuré du moins de ne rien dire qui ne soit vrai; & lors que j'avance quelque chose, qui paroît incroyable, je l'appuye toujours du témoignage des Historiens Espagnols qui en ont écrit. Aussi mon dessein n'est pas de les contredire, mais plutôt d'amplifier leurs Relations, & de leur servir d'Interprète sur plusieurs mots Indiens, qu'ils ont fort mal expliqués, pour n'avoir pas entendu cette Langue. On le découvrira facilement par la lecture de

cette

4

DE L'AUTEUR.

cette Histoire, que j'ai composée avec soin, non pas pour mes intérêts particuliers, mais pour le service de toute la République Chrétienne. Ceux qui prendront la peine de la lire, ne peuvent que remercier Dieu, de ce qu'il a tiré tant de Peuples de l'abîme de l'Idolâtrie pour les amener au Giron de l'Eglise. D'ailleurs, j'ose me promettre qu'on aura plus d'égard à ma bonne volonté qu'aux défauts de mon Ouvrage.



REMARQUES

*Touchant la Langue générale des
Indiens du Pérou, &c.*

POUR mieux entendre ce que je dirai dans cette Histoire, je croi qu'il ne sera pas hors de propos de mettre ici quelques Remarques sur la Langue générale du *Pérou*.

La première est, Qu'il y a trois manières de prononcer quelques syllabes de cette Langue, & que par ce moyen un seul mot a différentes significations. Certaines syllabes se prononcent entre les deux lèvres, les autres en retirant la langue vers le palais, & les troisièmes du fonds du gosier; Nous en donnerons des exemples dans le corps de l'Ouvrage.

La seconde, Que les mots n'ont jamais d'accent sur la dernière syllabe, mais presque toujours sur la pénultième, & fort rarement sur l'antépénultième: quoi qu'il y ait plusieurs personnes qui soutiennent mal à propos que l'accent doit être sur la dernière.

La troisième, Que la Langue générale de *Cuzco*, manque des lettres suivantes, B. D. F. G. I. J, & L. simple; Il n'y en a que de doubles; & au contraire l'R. double ne se prononce jamais, ni au commencement,
ni

ni au milieu des mots. La lettre X. n'y est pas non plus en usage; de sorte qu'il y a six lettres qui manquent dans l'Alphabet *Peruvien*, ou même huit, si l'on en retranche l'L simple, & l'R double. Cela fait voir que les *Espagnols* qui les y ajoutent, ne peuvent qu'altérer & corrompre ce Langage; & que d'un autre côté, les *Indiens*, qui ne les ont point, ne peuvent que prononcer fort mal l'*Espagnol*. On ne doit donc pas trouver mauvais, que je tâche de conserver ma Langue naturelle dans toute sa pureté, & que j'écrive les mots *Indiens* de la même manière que les gens du Pais les prononcent; excepté lors qu'il s'agit de quelques Citations tirées des Auteurs *Espagnols*. Dans ce dernier cas, je suis leur Orthographe, & je me flâte qu'on ne m'accusera point pour cela de me contredire.

La quatrième Remarque est, Qu'il n'y a point de pluriel dans cette Langue générale, & qu'on se sert de particules pour le désigner. Lors donc qu'en certains endroits j'ai mis quelque nom *Indien* au pluriel, cela n'a été que pour suivre la manière *Espagnole*, & faire accorder les Substantifs avec les Adjectifs; Du moins, il me semble que le discours auroit fort mauvaise grace, si l'on y mettoit les mots *Indiens* au singulier, & les Adjectifs, ou les Relatifs *Espagnols* au pluriel. Je ne parle pas de plusieurs autres choses qu'on pourroit observer sur cette Langue, qui diffère beau-

* 5

coup

Remarques sur la Langue

coup de l'*Espagnole*, de l'*Italienne*, & de la *Latine*. Les *Métifs*, & les *Crioles*, qui ont tant soit peu de curiosité, y doivent bien prendre garde; Mais je leur rends un bon service, de leur montrer, pour ainsi dire avec le doigt, de la Cour d'*Espagne*, où je me trouve, quels sont les Principes de leur Langue, afin qu'ils la conservent dans sa pureté. Quel dommage ne seroit-ce pas de souffrir, qu'une Langue si belle & si utile à ceux qui la savent, se corrompît, & s'altérât peu à peu? Les Peres *Jesuites*, & plusieurs autres bons Religieux, qui l'ont utilement employée pour convertir les *Indiens* au Christianisme, le peuvent bien témoigner.

La cinquième, Que le mot d'*Habitant* se doit entendre des *Espagnols* établis dans le *Pérou*, & que je m'en sers d'ordinaire dans cette signification.

La sixième, Que durant tout le temps que je fus aux *Indes*, c'est à dire, jusques à l'an mil cinq cens soixante, & vingt années après, il n'y avoit ni or, ni argent monnoyé, dans tout mon País. Lors que les *Espagnols* vouloient vendre ou acheter quelque chose, ils pesoient ces deux Métaux par marcs, & par onces; & au lieu qu'on dit en *Espagne* Ducats, l'on disoit au *Pérou* des Castillians, ou des Poids, dont chacun, soit d'Or, ou d'Argent, valoit quatre cens cinquante Maravedis, de sorte que cinq de ces Poids valaient six

Du-

Ducats. Le poids de l'Argent différoit beaucoup en quantité de celui de l'Or ; mais pour le prix c'étoit la même chose. Que s'ils vouloient changer l'un pour l'autre, ou l'Argent fin avec celui, qu'on appelloit *courant*, & qui n'avoit pas encore passé par l'épreuve, ils savoient en tel cas ce qu'il falloit donner pour Cent.

La septième, Que le mot *Galpon*, qui signifie une espèce de *Hale*, n'est point de la Langue générale du *Perou*, mais plutôt des Isles de *Barlovento*. Quoi qu'il en soit, les *Espagnols* l'ont introduit dans leur Langue, de même que plusieurs autres, dont nous parlerons dans cette Histoire, & il faut entendre par là une Salle spacieuse & fort longue. Les Rois *Incas* en avoient de si grandes, qu'ils s'en servoient comme de Places publiques pour s'y réjouir, & y célébrer leurs Fêtes solennelles en temps de pluye. L'on en verra divers exemples dans ce Livre, & l'on peut dire avec raison que ces Salles étoient des Théâtres destinez aux divertissemens du Peuple. Voilà tout ce que j'avois à remarquer pour l'intelligence de ce Livre.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

L I V R E P R E M I E R.

CHAP. I.	<i>S'il y a plusieurs Mondes ? & des cinq Zones.</i>	Pag. 1
II.	<i>S'il y a des Antipodes ?</i>	6
III.	<i>De la découverte du Nouveau Monde.</i>	9
IV.	<i>De l'Origine du nom Perou.</i>	13
V.	<i>Autoritez pour une confirmation plus ample du nom Perou.</i>	17
VI.	<i>Témoignage d'un autre Auteur touchant le nom Perou.</i>	21
VII.	<i>Etymologie de quelques autres nouveaux noms.</i>	25
VIII.	<i>Description du Perou.</i>	29
IX.	<i>De l'Idolâtrie des Habitans du Perou, & des Dieux qu'ils adoroient avant que d'être gouvernez par les Yncas.</i>	38
X.	<i>De divers autres Dieux qu'ils eurent.</i>	41
XI.	<i>De leurs Sacrifices.</i>	45
XII.	<i>De la manière de vivre de ces anciens Gentils, & de leur Gouvernement.</i>	48
XIII.	<i>De leur manière de s'habiller.</i>	53
XIV.	<i>De la diversité de leurs Mariages, & de leurs Langues, & de leur abominable coûtume d'user de Poison, & de Sortilège.</i>	56
XV.	<i>De l'Origine des Yncas, Rois du Perou.</i>	59
		XVI.

DES CHAPITRES.

XVI. <i>De la fondation de la Ville Impériale de Cuzco.</i>	65
XVII. <i>Des Conquêtes du premier Ynca Manco Capac.</i>	70
XVIII. <i>Des Fables Historiques touchant l'Origine des Yncas.</i>	73
XIX. <i>Protestation de l'Auteur touchant cette Histoire.</i>	78
XX. <i>Des Bourgs, & des Villes, que le premier Ynca envoya peupler.</i>	83
XXI. <i>Des instructions que l'Ynca donnoit à ses Sujets.</i>	85
XXII. <i>Des Privilèges & des marques d'honneur, que l'Ynca accorda à ses Sujets.</i>	89
XXIII. <i>De quelques autres marques d'honneur plus considérables, & du nom Ynca.</i>	92
XXIV. <i>Des noms, & des surnoms que les Indiens donnèrent à leur Roi.</i>	96
XXV. <i>Le Testament, & la mort de l'Ynca Manco Capac.</i>	98
XXVI. <i>Des noms appelez Royaux, & de leur signification.</i>	102

LIVRE SECON D.

CHAP. I. L' <i>Idolâtrie du second âge, & son origine.</i>	108
II. <i>Les Yncas ont eu quelque idée du vrai Dieu.</i>	113
III. <i>D'une Croix qu'avoient les Yncas dans un lieu sacré.</i>	119
IV. <i>De plusieurs Dieux, que les Historiens Espagnols ont attribuez improprement aux Indiens.</i>	123
	V.

T A B L E

V. De plusieurs autres significations du mot Huaca.	130
VI. Témoignage d'un Auteur touchant les Dieux qu'ils avoient.	134
VII. Qu'ils ont crû l'immortalité de l'Âme, & la Résurrection universelle.	140
VIII. Des choses qu'ils sacrifioient au Soleil.	144
IX. Qu'ils attribuoient au premier Ynca l'institution de leurs Prêtres, de leurs Coutumes, de leurs Cérémonies, & de leurs Loix.	148
X. L'Auteur prouve ce qu'il a dit ci-devant, par les témoignages des Historiens Espagnols.	151
XI. Les Yncas divisoient leur Empire en quatre parties, & tenoient un Rôle de leurs Sujets.	158
XII. De l'Office des Decurions.	160
XIII. De quelques Loix que les Yncas avoient dans l'étendue de leur Empire.	163
XIV. Que les Decurions devoient rendre compte de ceux qui naissoient, & qui mouroient.	169
XV. Opinion des Indiens touchant les Yncas du Sung Royal, qu'ils disent n'avoir jamais commis aucune faute.	173
XVI. La Vie, & les Faits de Sinchi Roca, second Roi de la Race des Yncas.	177
XVII. Du troisième Roi Lloque Yupanqui, & de la signification de son nom.	182
XVIII. Des Conquêtes que fit l'Ynca Lloque Yupanqui.	184
XIX. De la Conquête de Hatun Colla, & des plaisans Contes que font les Collas touchant leur Généalogie.	187
XX. Le grand Païs Chuquitu se soumet paisiblement à l'Empire de l'Ynca, & plusieurs Provinces en font de même.	191
XXI. Des Sciences que les Yncas ont eues, & premièrement de l'Astrologie.	196
	XXII.

8

DES CHAPITRES.

XXII. De leur manière de compter l'année, & comment ils connoissoient les Solstices, & les Equinoxes.	199
XXIII. De ce qu'ils croyoient des Eclipses du Soleil, & de la Lune.	202
XXIV. De la connoissance qu'ils avoient de la Médecine, & de la méthode qu'ils observoient dans la guérison de leurs maladies.	206
XXV. De la connoissance qu'ils avoient des Plantes médicinales.	209
XXVI. De ce qu'ils savoient de Géométrie, de Géographie, d'Arithmétique, & de Musique.	212
XXVII. De la Poésie des Yncas Amautas, qui sont leurs Philosophes, & des Haravicus, ou de leurs Poètes.	216
XXVIII. Du peu d'Outils qu'avoient les Artisans Indiens.	225

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. Ceux de Tiahuanacu se rendent à Mayta Capac, quatrième Yncâ, & des Bâtimens qu'il trouva dans le País.	233
II. De la réduction de Hatunpacaca, & de la Conquête de Caciaviri.	238
III. Du Pardon accordé aux Collas, par l'Yncâ Mayta Capac, avec l'explication de la Fable, rapportée ci-devant.	241
IV. Trois Provinces se rendent à l'Yncâ; Il en subjuge d'autres, fait des Colonies, & châtie certains Peuples, qui se servoient de Poison.	244
V. L'Yncâ gagne trois Provinces, & une Bataille sanglante.	250
VI.	VI.

T A B L E

- VI. Ceux de Huaychu se rendent à l'Ynca, qui leur pardonne. 253
- VII. De la réduction de plusieurs Villes à l'obéissance de l'Ynca, & du premier Pont qu'il fit faire. 255
- VIII. Au bruit de ce Pont, plusieurs Nations se réduisent, & se rangent volontairement sous l'obéissance de l'Ynca. 259
- IX. L'Ynca gagne plusieurs autres Provinces, & meurt paisible dans son Royaume. 262
- X. Capac Yupanqui cinquième Roi, gagne plusieurs Provinces, & se les assujettit à Cuntisuyu. 266
- XI. L'Ynca s'assujettit les Aymaras, pardonne aux Curacas, & met des bornes à leurs Frontières. 270
- XII. L'Ynca envoie à la Conquête des Quechuas, qui se réduisent volontairement. 274
- XIII. Les Capitaines de l'Ynca gagnent un grand País, qui est dans un fonds le long de la Côte de cette Mer, & punissent exemplairement des Sodomites. 277
- XIV. Deux grands Curacas se rendent Tributaires de l'Ynca, après l'avoir fait Arbitre de leurs différens. 281
- XV. L'Ynca fait faire un Pont de chaume, & de jonc sur le Canal du Lac de Titicaca, & rend Tributaires les Indiens de Chayanta. 288
- XVI. De l'industrie qu'avoient les Indiens à passer les Rivières, & à faire leurs Pêches. 294
- XVII. De la réduction de cinq grandes Provinces sans y comprendre les autres moindres. 300
- XVIII. Le Prince Ynca Roca réduit à son obéissance plusieurs grandes Provinces, Méditerranées & Maritimes. 303

XIX.

DES CHAPITRES.

- XIX. *Des Colonies envoyées dans le País, & de la mort de l'Ynca Capac Yupanqui.* 306
- XX. *Description du Temple du Soleil, & de ses grandes richesses.* 308
- XXI. *Du Cloître du Temple, & des Appartemens particulier s consacrez à la Lune, aux Etoiles, au Tonnerre, à l'Eclair, & à l'Arc-en-Ciel.* 312
- XXII. *Du nom du grand Prêtre, & des autres endroits de la Maison du Soleil.* 316
- XXIII. *Des lieux destinez à faire leurs Sacrifices, & où il falloit qu'ils se missent pieds nuds, avec une description de leurs Fontaines.* 318
- XXIV. *Du Jardin d'or, & des autres richesses du Temple, à l'imitation desquelles il y avoit plusieurs grands Thresors dans cet Empire.* 322
- XXV. *Du fameux Temple de Titicaca, & de quelques Contes fabuleux de ces Indiens.* 325

LIVRE QUATRIÈME.

- CHAP. I. **D**E la Maison des Religieuses, ou des Vierges dédiées au Soleil. 332
- II. *Des Statuts des Vierges choisies, & de leurs exercices.* 335
- III. *Du respect religieux qu'ils portoient aux choses que les Vierges choisies avoient faites, & de la punition de celles qui péchoient contre leur bonheur.* 338
- IV. *Qu'il y avoit plusieurs autres maisons de Vierges choisies avec une preuve particulière de la Loi contre les Religieuses débauchées.* 341
- V. *Du Service & des Ornaments des Vierges choisies, qui n'étoient données pour femmes à personne.* 345
-
- VI.

T A B L E

- VI. Des femmes, dont l'Ynca gratifioit les Curacas, & les autres grands Seigneurs. 347
- VII. De quelques autres femmes, qui ne se marioient jamais, & particulièrement des Veuves. 348
- VIII. De leurs Mariages, & de leur ménage. 350
- IX. Des raisons pour lesquelles ils marioient à sa propre sœur le Prince héritier de la Couronne. 353
- X. Des différentes manières d'hériter du Royaume, 355
- XI. Des Cérémonies qu'ils observoient à sevrer les enfans, à leur couper les cheveux, & à leur donner un nom. 358
- XII. De la manière austère dont on élevoit les enfans. 361
- XIII. De la manière de vivre, & de l'exercice des femmes mariées. 364
- XIV. Des Visites des Indiennes; De quelle façon elles faisoient leurs habits, & comment on souffroit les femmes publiques. 367
- XV. L'Ynca Roca soumet plusieurs Nations, dont les plus remarquables étoient les Chancas, & la Province de Hanco-Huallu. 370
- XVI. Du Prince Yahuarhuacac, & l'explication de son nom. 376
- XVII. Des Idoles des Peuples appelez Antis, & de la Conquête des Charcas. 380
- XVIII. Remontrances des Vieillards aux jeunes gens, qu'ils font résoudre à recevoir l'Ynca. 382
- XIX. De quelques Loix que le Roi Ynca Roca établit; des Ecoles qu'il fonda à Cuzco, & de ses Sentences. 386
- XX. De l'Ynca surnommé Pleure-sang, septième Roi du Perou, avec un recit de ses défiances, de ses Conquêtes, & de la disgrâce du Prince. 388
- XXI. De l'apparition d'un Fantôme au jeune Prince, 388

DES CHAPITRES: 10

- ce, & d'un avis qu'il lui donna pour en avertir
son Pere. 392
- XXII. Conseil des Yncas touchant l'apparition,
& l'avis donné de la part de ce Fantôme. 395
- XXIII. De la Rebellion des Chancas, & de leurs
anciennes promesses. 398
- XXIV. L'Ynca sort de la Ville de Cuzco, qui est
secouruë par le Prince. 400

LIVRE CINQUIE'ME.

- CHAP. I. **D**U soin que les Yncas prenoient pour
rendre les terres plus fertiles, &
de quelle manière ils les partageoient à leurs Su-
jets. 405
- II. De l'ordre qu'ils observoient à cultiver leurs ter-
res, & de la joye qu'ils témoignoient, quand ils
labouroient celles de l'Ynca, & du Soleil. 408
- III. Du partage des terres fait aux Indiens, & de
la manière dont ils les engraissoient. 413
- IV. Du partage qu'ils faisoient de l'eau pour arro-
ser les terres, & de la punition des fainéans, &
des paresseux. 417
- V. Du Tribut qu'on payoit à l'Ynca, & du soin
qu'on avoit de leurs Greniers. 418
- VI. Des habits, des armes, & de la chaussure qu'ils
faisoient pour les gens de guerre. 421
- VII. Que l'Or, l'Argent, les Pierreries, & telles
autres choses de prix, tenoient lieu de Présent par-
mi eux, & non pas de Tribut. 425
- VIII. Comment ils gardoient les provisions, & à
quoi ils les employoient. 428
- IX. Qu'il n'y avoit entre eux aucuns Mendians, &
qu'ils donnoient aux Sujets de quoi s'habiller. 431

T A B L E

- X. *La division, & l'ordre de leur Bétail, & des autres Animaux qu'ils nourrissoient.* 435
- XI. *Des Loix, & des Ordonnances faites par les Yncas, pour le bien commun de leurs Sujets.* 438
- XII. *De quelle manière ils en agissoient envers leurs nouveaux Sujets, après les avoir conquis.* 443
- XIII. *De la méthode que les Yncas observoient pour remplir toutes sortes de Charges & d'Offices.* 447
- XIV. *De l'ordre, & des Réglemens de l'Ynca touchant les biens du Public, & des Particuliers.* 451
- XV. *Des formalitez, & des Loix qu'ils observoient au payement du Tribut.* 455
- XVI. *De l'ordre observé au Tribut, & de la générosité de l'Ynca, qui donnoit aux Curacas, la plupart des choses qui lui étoient présentées.* 458
- XVII. *L'Ynca Viracocha est averti, que les Ennemis s'approchent, & il lui vient un secours de vingt mille hommes.* 462
- XVIII. *De la sanglante Bataille qui fut donnée par l'Ynca Viracocha, & de la défaite des Chancas.* 465
- XIX. *Des Actions généreuses que fit le Prince Ynca Viracocha après qu'il eut gagné la Bataille.* 470
- XX. *Retour du Prince dans la Ville de Cuzco, & son entrevüe avec son Pere, auquel il ôte l'Empire.* 473
- XXI. *Du nom Viracocha, & pourquoi les Indiens le donnèrent aux Espagnols.* 478
- XXII. *L'Ynca Viracocha fait bâtir un Temple à la mémoire du Fantôme, qui lui étoit apparu, & qui se disoit son Oncle.* 482
- XXIII. *D'un plaisant ouvrage que l'Ynca Viracocha fit faire, & des récompenses qu'il donna à ceux qui l'avoient secouru.* 486
- XXIV.

17

DES CHAPITRES.

- XXIV. *L'Ynca soumet d'autres Provinces à sa domination, & fait faire un Canal pour arroser les Pâturages.* 489
- XXV. *L'Ynca visite son Empire, & reçoit des Ambassadeurs, qui lui font hommage de la part de quelques Peuples.* 493
- XXVI. *La suite du courageux Hancohuallu hors de l'Empire des Yncas.* 498
- XXVII. *L'Ynca Viracocha envoie des Colonies au País de Hancohuallu, & embellit la Vallée d'Yucay de plusieurs beaux Bâtimens.* 502
- XXVIII. *L'Ynca Viracocha donne un nom à son fils aîné, & prédit l'arrivée des Espagnols.* 505
- XXIX. *La mort de l'Ynca Viracocha; dont le corps a été vu par l'Auteur.* 508



CATALOGUE

De Livres François qui se trouvent

à A M S T E R D A M

Chez JAQUES DESBORDES.

A.

A Bregé de la Nouvelle Methode Latine, pour apprendre facilement la Langue Latine, enrichie d'un Traité des Particules Françoises, par Messieurs de Port Royal 12.

———— Chronologique de tous les Empereurs, depuis le commencement jusqu'à Leopold, 8.

———— des Controverses, ou Sommaires des Erreurs de l'Eglise Romaine, avec leur Refutation par des Textes extraits de la Bible de Louvain, par Monsieur Drelincourt, 8. Rot. 1704.

Actes Ecclesiastiques & Civils de tous les Synodes Nationaux des Eglises Réformées de France : auquel on a joint des commandemens Royaux & plusieurs lettres Politiques sur ces matières Synodales, par Mr. Aymon, 4. 2. vol. 1710.

———— du Synode National tenu à Dordrecht en 1618. & 1619. ensemble les Jugemens des Théologiens tant Etrangers que de ceux des Provinces-Unies, par Mr. de Nerée, 4.

Actions & paroles remarquables & memorables de Phillipe II. Roi d'Espagne, 12.

Admirables secrets de la Medecine Chimique du Sr. J. Quinti, 12.

———— Le même en Italien qui est l'Original, 12.

Alcibia-

72

Catalogue de Livres.

- Alcibiade de Platon en François, par Mr. le Févre, 12.
L'Ambassadeur & ses Fonctions, par Mr. Wicquefort,
augmenté des Réflexions sur les Memoires pour les
Ambassadeurs, & un discours Historique de l' Election
des Emperrurs & des Electeurs, par le même Auteur,
4. 2. vol.
— de la Compagnie Hollandoise vers l'Empereur
du Japon, avec une Relation des Guerres Civiles de
ce Pais-là, 12. 2. vol.
Amans Cloitrez, ou l'Heureuse inconstance, 12.
— Malheureux, Nouvelle historique, 12. 1706,
— Heureux & malheureux, 12. par J. D. C. 1710.
Amant oisif contenant 50. nouvelles Espagnoles, 12.
— liberal, ou les Amours de Richard & de Leonice,
12.
— raisonnable, ou les Complaisances Amoureu-
ses, 12.
Aminte du Tasse, Italien & François, 12. fig.
Amours du Duc de Nemours & de la Princesse de Cle-
ves, 12.
— de Psiché & de Cupidon, par Mr. de la Fon-
taine, 12.
— des Dames Illustres de nôtre siècle 12.
— de Henri IV. Roi de France avec ses Lettres
galantes, & les réponses de ses Maitresses, 12.
Amours des Grands Hommes, par Madame de Ville-
dieu, 12.
— d'Eumene & de Flora, ou Histoire veritable des
intrigues amoureuses d'une grande Princesse de nôtre
sicle, 12.
— de l'Empereur de Maroc pour la Princesse de
Conti, 12.
— de Lysandre & de Caliste Nouvelle galan-
te, 12.
— idem, François & Allemand, 12. fig.
— d'une Religieuse interessée, avec l'Histoire du
Comte de Clare, 12.
— de Cornelia, Histoire galante, 12.
— & Aventures d'Arcan & de Belise, 12.

Catalogues de Livres.

- *Secrettes de Madame de Maintenon sur de nouveaux Memoires très-curieux*, 12. 1712.
- Amusemens serieux & comiques*, 12.
- Anacreon & Sapho*, traduit en François avec de Remarques par Mad. d'Acier, 12.
- Anatomie du Corps humain*, composé en Latin par Dimerbroek, établie sur les nouvelles découvertes des Anatomistes, enrichie d'Observations, 4.
- *du Corps humain avec ses maladies*, par le Sr. de St. Hilaire, 8. 2. vol. Paris.
- Annales & histoires des troubles des Pais-Bas*, par H. Grotius, fol.
- Ancien Bâtard, Protecteur du nouveau*, 12.
- Ange Conducteur dans la devotion Chrétienne*, réduite en pratique en faveur des ames devotes. 8. Anvets 1711.
- *D. D. * *.* où il explique les motifs qui l'ont obligé & sa Famille de renoncer à la Coommunion Romaine, & d'embrasser celle des Protestans, 8. 1711.
- *de l'amour qui nous fait desirer veritablement de posseder Dieu seul par le motif de trouver nôtre bonheur dans sa connoissance & dans son amour*, avec des Remarques sur les Maximes des Saints, de Monseigneur de Cambrai, 1698. in 8.
- *pour les grands Hommes accusez de Magie*, par Naudé, 8. 1712.
- Apologetique de Tertullien, ou déffenses des Chrétiens contre les Accusations des Gentils*, par Mr. Giri, 8. 1701.
- Apparat Royal, ou nouveau Dictionnaire François & Latin*, 8. Paris.
- Architecture Militaire, ou l'Art de fortifier les Villes de quelques assiette ou figure qu'elle soient*, suivi d'un abrégé de Geometrie, par le Chevalier de St. Julien, 8. fig. 1705.
- *ou nouvelle invention pour lever l'eau plus haute que sa source, avec quelques Machines mouvantes, avec un discours de la conduite d'icelle*, par de Caus, fol. Londres, fig. ou

Catalogues de Livres.

- du Perspective contenant la Theorie Pratique & instructions fondamentales d'icelles , par Mr. Marolois , fol. fig.
- Pratique qui comprend le détail du Toise , par Bullet , 8.
- Arithmetique (*nouvelle*) d'une Méthode très-facile par ses Abregez , & par ses supressions de parties aliquotes , pour apprendre sans Maître : par Claire combe , 12.
- Familier , enseignant d'apprendre sans Maître cet art en perfection , 12. par Mr. Binet.
- (*Thresor d'*) utile & curieuse , par le Roux , 12.
- en abregé , par Mulkman , 12.
- ou la Science des Nombres , par rapport au Negoce , par Mr. Desaguilliers , 8. 2. vol
- où l'Art de compter , à Mons , 1697.
- de Raymaker , 8.
- de Mennhe , 8.
- de Lurelt , 8.
- Arioviste , Histoire Romaine , par Mad. de la Roche-Guihen , 12. Paris.
- Arlequin Alexandre le Grand , ou Balouard , amoureux Comedie , 1713.
- Art de plumer la Poule sans crier , 12.
- de bien écrire des Lettres en toutes matières sur les modelles de celles qui ont été écrites par les Auteurs les plus polies de ce tems , 12. 1707.
- de laver , ou la nouvelle manière de peindre sur le papier suivant le Coloris des Dessains qu'on envoie à la Cour , par le Sr. G. de Nismes , 8.
- de connoître les Hommes par Mr. de Belgarde , 8. 1712.
- de tenir les Livres de comptes en parties doubles à l'Italienne , par Mr. Ricard , fol. 1709.
- de se connoître soi-même , ou la recherche des sources de la Morale , par J. Abbadie , 8. 2. vol.
- de guérir les Maladies Veneriennes , expliquée par les principes de la Nature & les Mathematiques , par Blegni , 12. de

Catalogue de Livres.

l'Art de la guerre, ou Idée parfaite d'un homme de guerre, 12.

— des lettres de Change, par du Puy, 8.

— de Peinture, par un Frenoy, 12.

— de jeter les Bombes, par Blondel, 12. fig.

— de bien parler François, par Mr. de la Touche; 12. 2. vol. 1712.

— de bien vivre & de bien mourir, qui comprend tout ce que le Chrétien doit apprendre pour être éternellement heureux, 12. 1714.

Art de plaire dans la conversation, 12.

— de la Guerre, par Machiavel, 12. fig.

— de succer les Playes sans se servir de la bouche de l'homme, avec un discours spécifique propre à prévenir certaines Maladies Veneriennes, par le Sr. D. Anel. 1707.

Avanturés de Telemaque, ou suite du 4. Livre de l'Odyssée, d'Homere, par Mr. de Cambrai, 12.

— de la Madone & de François d'Assise, par Mr. Renoult; 8. fig.

d'Apolonius de Tyr, par Mr. le Br.

de Pasquin, &c. 12.

Grenadines par Mademoille D***. 12.

d'Abdala, fils de Hanif, euvoye par le Sultan à la découverte de l'Isle de Borido, par Mr. de Sandifson, 12.

Secretes & plaisantes, par M. de G***. 12.

Secretes arrivées au siège de Constantinople,

12. Paris.

Balance de la Religion & de la Politique, 12.

Batailles memorables des François depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à present, 12. 2. vol.

Baume de Galaad, ou véritable moyen d'obtenir la Paix de Sion, & de hâter la délivrance de l'Eglise, 12.

Berger fidelle, traduit de l'Italien en vers François, 12. fig.

Idem, le même, Italien & François, 2 1. fig.
inconnu, Pastorale, 12.

Bible,

14

Catalogue de Livres.

- Bible de Saci, avec des explications & le sens Litteral & Spirituel, 12. 40. vol. compl.
- Bible, des Volumes separez, 12.
- Bibliothèque Volante, ou élite de Pièces fugitives, 12. 6. parties.
- Bibliothèque Universelle & Historique, 12. 25. vol.
- Bibliothèque choisie, pour servir de suite à la Bibliothèque Universelle, par Mr. J. le Clerc, 12. 14. volumes.
- Bibliothèque contenant un Amas curieux de Sentences de Morale, &c. par Corfan, 12. 4. vol.
- Bibliothèque choisie de Mr. Colomier, 8.
- Bigarrures Ingenieuses, ou Recueil de diverses Pièces curieuses galantes, en Prose & en Vers, 12.
- Bonnes & saintes pensées pour tous les jours du mois; augmentées des Maximes du vrai Chrétien & autres, par Mr. Alix, 12. 1714.
- Bouclier d'Etat & de Justice, contre le dessein de la France qui aspire ouvertement à la Monarchie Universelle, sous le vain prétexte des prétensions de la Reine de France, par Mr. la Baron de Lisle, 12.
- Cabale Chimérique de Rotterdam, & divers Entretien sur cette Cabale, 12.
- Cabinet des singularitez d'Architecture, Peinture, Sculpture & Graveure, ou Introduction à la connoissance des plus beaux Arts, avec les figures & marques que les Maîtres mettoient sous leurs Tableaux, Statués & Estampes, par le Pere le Comte, 12. vol.
- Cabales Jesuitique, contenant plusieurs Pièces très-curieuses des R. Peres Jesuites, avec un Recueil des mysteres de l'Eglise Romaine, 8.
- Cabinet de la Veuve Chrétienne, contenant des Prières & Meditations sur divers sujets de la sainte Ecriture, par Robert Mongner.
- Calendrier Historique avec un Traité historique de la Sphere, par Brisbar, 8.
- Calvinisme (*Histoire du*) & du Papisme, mis en parallèle.

Catalogue de Livres.

- rallelle, ou Apologie pour les Réformateurs, pour Réformation, pour les Réformez, en 4. parties par M. Jurieu, contre un Libelle du Pere Maimbourg intitulé Histolre du Calvinisme, 4. 3. vol.
- Caractere de Theophrastet, traduit du Grec avec les Caracteres ou les mœurs de ce siecle par M. de la Bruyere avec la clef à la marge, 12. 3. vol.
- Caractere de la Famille Royale, des Ministres d'Etat & des Principales de la Cour de France, avec une iutputation abregée des revenus de cette Couronne, in 12.
- Caractere d'Epictete avec l'explication du Tableau de Cebes, par M. de Bellegardd, 12.
- Caractères, Pensées, Maximes & Sentences, dédiées à Monseigneur le Duc de la Rochefoucault, 12.
- Casimir, Roi de Pologne, 12.
- Catechisme ou Instructions familiares, sur les principaux points de la Religion Chrétienne, par M. Drelin-court. 8. 1714.
- Catechisme pour l'instruction de la Jeunesse par Superville, 8.
- Catechisme en abregé des veritez & des devoirs de la Religion Chrétienne, à l'usage des plus petits Enfans, par le même, 8.
- Catechisme, de Mr. Oosterwald, 8.
- Catechisme de M. de la Conseille, 8.
- Catechisme historique, contenant en abregé l'histoire Sainte & la Doctrine Chrétienne, par Fleury, 12. 2. vol. 1702. fig.
- Catechisme des Jesuites, ou les Mysteres Dignitez même selon la Croyance de l'Eglise Romaine, 12.
- Catechisme nouveau, dressé en faveur de la Jeunesse pour la faciliter à apprendre la verité du Christianisme, par l'Archevêque de Grammont, 12.
- Catechisme vient & voy, prend & devore; medité & pratique, par Mr. d'Ablancourt, 12.
- Catechisme de la sainte Ecriture; 8. Amst. 1706. avec figures.
- Catechisme de Heidelberg, avec une courto Explication

15

Catalogue de Livres.

- tion , par demandes & par réponses , 1700.
Caréchisme de Philippe le Noir , 8.
Chevalier (*le*) partait , du Sieur Tournalon , 12.
Chevalier errant , ou le genie familier , par Mad. la
Comtesse D*** 1709.
Chimie Royale , Crullius , 8.
Chimie De Monsieur l'Emery , 8.
Chimie De le Févre , 8.
Chimie de Beguin , 8.
Chirurgien de l'Hôpital , enseignant d'une maniere
douce & facile de guerir promptement toutes for-
tes sortes de Playes , par M. Belloste , & une Lettre
de *Cyprianus* . raportant l'Histoire d'un Fœtus hu-
main le vingt-unième mois détaché des trompes
de la matrice , sans que la mere en soit morte ,
12. 1710.
Chirurgie Medecinale & raisonnée par Etmuler , 12.
Chirurgie des Ulceres , par Viger , 12.
Code ou Ordonnance de Louis XIV. Roi de France ,
4. vol. comp. à Paris. 1700.
Code , touchant la Merine . 24.
Code , pour les Matieres Criminelles , 24.
Code , sur le Commerce des Marchands , 24.
Code , pour les affaires Civiles , 24.
Colloques de Cordier , Fr. & Lat. 12. 1700.
Combat Chrétien , ou des afflictions , par le P. du Mou-
lin , 12. 1710.
Commencement de la Sageffe , ou la suite du Péché ,
par le P. D...
Commentaire de Cesar de la traduction d'Ablancourt ;
12. 1708.
Commentaire Philosophique , sur ces paroles de Jesus-
Christ , *Contrain-les d'entree*. par Mr. Baille , 12.
2. vol.
Communion Sainte , ou Traité sur la nécessité & les
moyens de Communier dignement , par M. Basna-
ge , 8. 1712.
Communion à Jesus-Christ au Sacrement de l'Eucha-
ristie par Mestrezat. 8. Sedan.

Dames

Catalogue de Livres.

- Dames Galantes de Mr. de Brantome, 12. 2. vol.
David, Poëme Heroïque, dédié à M. le Chancelier, par
le Sr. Desfargues, 12. Paris.
Decades de Sermons de Mr. du Moulin, 8. Differens
volumes.
Les dix Decades de M. du Moulin complètes, 8.
Défence de la Religion Reformée par l'Écriture sainte
& par les Peres de l'Église Grecque & Latine,
contre un Livre intitulé *Triomphe de l'Église Romaine
sur le Calvinisme*, par Fr. A. Gabillon, 12. 1707.
Défence de la Divinité de Jesus-Christ & de la Grace in-
térieure, par l'Écriture Sainte, contre les Paradoxes
impies de Mr. le Clerc & ses adhérens, avec la réfu-
tation de ses Notes sur le Nouveau Testament, par
Gabillon, 12. 1708.
Défence du Droit de la Maison d'Autriche à la Succession
de l'Espagne, 12. 1703.
Défence de Mr. de la Bruyere & de ses Caractères contre
les Accusations & les Objections de Mr. de Vigneul
Marville, 12.
Défence de la Réformation, par Mr. Claude, 12. 2. vol.
Défence de tout les Théologiens, en particulier des
Disciples de Saint Augustin, contre l'Ordonnance de
Monseigneur l'Evêque de Chartres, 8. 1703.
Défence de l'Église Romaine & de ses Souverains Pon-
tifes, contre Mr. Leydekker, par Mr. Germain, Do-
cteur en Theologie, 8.
Défence du Parlement d'Anglerrere dans la cause de Ja-
ques II. 12.
Défence de la Doctrine Universelle de l'Église, & par-
ticuliérement de Calvin & des Réformez, &c. 8.
Défence de la Critique de l'Histoire de Mr. Varillas,
par Burnet, 12.
Défence des droits de l'Église Universelle, par Gaultier,
M. D. 8.
Dégout du Monde par Maximes, par M. le Noble, 12.
1709.
Delices des Pais-Bas, contenant une description générale

16

Catalogue de Livres.

rale des XVII. Provinces, 12. 3. vol. avec fig.

Delices de la Noblesse, contenant plus de 200. Vûës & Perspectives des principales Maisons de Campagne, Châteaux, & autres beaux Edifices des Familles Illustres du Pais-Bas, dessinez sur les Lieux avec leurs Armoiries, gravez en taille-douce, avec une Description, & des Cartes Géographiques, 4. - - - le même Livre en Flamand, 4.

Delices de la Campagne à l'entour de la Ville de Leyde, par G. Goris, 12. 1712.

Demonstration, ou preuves évidentes de la Vérité & de la Sainteté de la Morale Chrétienne, 12. 5 vol. par le P. L'ami.

Demonomanie des Sorciers, par J. Podin, 4. Paris 1687.

Derniers discours de Mr. Morus, 8.

Dernieres Oeuvres de sa Majesté Britannique, Charles premier, 12.

De la Mort & du Jugement dernier, par Sherlok, 8.

De l'Immortalité de l'Ame, par le même, 8.

De la Génération de l'Homme par les Oeufs, & de la production des Tumeurs impures par l'action du Sei, &c. 8.

Description de la Livonie, avec une Rélation de l'Origine, du progrès & de la décadence de l'Ordre Teuto-nique 12. 1705.

Description de l'Isle de Formosa en Asie, du Gouvernemen-t, des Loix, des Mœur & de la Religion des Habitans, dressée sur les Mémoires de Psalmanazar, 12. fig. 1705.

Devoirs de l'Homme & du Citoyen, tels qu'ils lui sont prescrits par la Loi naturelle, par Puffendorf, 8.

Devoir de l'Eglise affligée à tous ceux qui ont part à la ruine des Eglises de France, 8.

Devoir des fidelles Réfugiez, par J. Barbin, 8.

Devoir des Maîtres & des Domestiques, par M. Fleury, 12.

Devoir des Grands, par Monseigneur le Prince de Conti, 8. Paris.

Des Deyins, ou Commentaires des principales sortes de

Catalogue de Livres.

- Devinations, par Pencer, 4.
Les Deux Amantes, ou les Amours de Marc Antoine & de Theodose, de D. Raphaël & de Leocadie, Nouvelle historique, 12.
Dévotions particulières qui peuvent servir en diverses occasions, 12. 1700.
Devotion la plus nécessaire & souvent la plus négligée de toutes, par J. C. Thiers, 12. 2 vol. 1703
Diable Boiteux, 12. 1710.
Dialogue des morts d'un tour nouveau, pour l'instruction des Vivans, 12.
Dialogue Satiriques & Moraux, par M. Petit, 12.
Dialogue Politique; ou bien la Politique dont se servent à present les Princes & Républiques de l'Europe, 12. 2 vol.
Dialogue François par J. Parival, avec l'Ecole pour rire, 12.
Dialogue de Gene & d'Algers, Villes foudroyées par la France, 12. le même en Italien Livre divertissant.
Dialogue des Grands Hommes aux Champs Elisées, 12. 1713.
Dialogue Familiers sur les principales Objections des Missionnaires de ce tems, 8.
Dialogue Espagnol & François, par Sobrino, 8.
Dialogue François & Flaman, par Pierre Marin, 8.
Dialogue François & Flaman, de Mauger, 8.
Dialogue Anglois & François, 8.
Dialogue, de toutes sortes en diverses Langues.
Dialogue des Morts, par M. de Fontenelle, 12.
Dialogues (*cinq*) de Tubero faits à l'imitation des Anciens, par la Mothe le Vayer, 12.
Dialogue entre le Maréchal de Turenne & le Prince d'Auvergne dans les Champs Elisées, 12.
Dialogue entre Photin & Irenée, sur le dessein de la Réunion des Religions. 12. 2. vol.

HISTOIRE

DES

YNCAS

ROIS DU PEROU.

LIVRE PREMIER.

Contenant la découverte du Nouveau Monde, l'origine du nom Perou, l'Idolâtrie de cette Nation, & sa manière de vivre, avant que d'être gouvernée par ses Rois appellez Yncas; leur Origine; la Vie du premier Ynca; ses Conquêtes; sa Conduite envers ses Sujets, & l'explication des Noms qu'ils lui donnèrent.

CHAPITRE PREMIER.

S'il y a plusieurs Mondes? Et des cinq Zones.

AYANT à traiter du Nouveau Monde, & de sa meilleure & principale partie, savoir des Royaumes, & des Provinces de l'Empire appellé *Perou*, de l'Antiquité duquel, & de l'Origine de ses Rois, je me suis proposé de parler;

2 HISTOIRE DES YNCAS

ler ; il me semble raisonnable de m'accommoder à la manière d'écrire de ceux qui ont accoutumé d'éclaircir de telles matières. Je rechercherai donc avec eux , au commencement de cet Ouvrage , s'il y a plusieurs Mondes , ou s'il n'y en a qu'un seul ? Si ce Monde & le Ciel sont ronds, ou étendus comme une vaste Campagne ? Si toute la Terre est habitable , ou s'il n'y a que les Zones qu'on appelle tempérées , qui soient destinées à la demeure des Créatures vivantes ? Si l'on peut passer d'une Zone tempérée à l'autre ? S'il y a des Antipodes ? Quels ils sont , & ainsi de plusieurs autres choses semblables , que les anciens Philosophes ont amplement & curieusement examinées, & dont les Modernes traitent encore , chacun d'eux s'accommodant à l'Opinion qui lui est la plus agréable. Mais parce que ce n'est pas là mon principal dessein , que les forces d'un Indien tel que je suis ne peuvent aller si haut , & que d'ailleurs, depuis qu'on a découvert un Nouveau Monde , l'expérience a défabusé les hommes de la plupart de ces doutes ; je les éclaircirai succinctement , & passerai ensuite à la principale Partie , que je me dois proposer pour but.

Pour commencer donc par la première Proposition , je dis qu'on peut soutenir légitimement qu'il n'y a qu'un Monde. Car de ce qu'on dit qu'il s'en est découvert un tout nouveau pour notre commun usage , il ne s'ensuit pas qu'il y en ait deux , puis qu'on ne met cette distinction que pour en montrer la grande étendue. Que s'il se trouve des hommes assez peu raisonnables , pour s'imaginer qu'il y ait plusieurs Mondes , je n'ai point d'autre réponse à leur faire , sinon qu'ils ont beau persister dans leur créance erronée , s'ils attendent d'en être défabusés ailleurs qu'en Enfer. Pour
ceux

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. I. 3

ceux qui se mettent en peine de rechercher si le Monde est rond, ou s'il est uni comme une Plaine, je les renvoye, pour leur satisfaction, au témoignage de ces hazardeux Navigateurs qui en ont fait tout le tour, ou du moins la plus grande-partie; comme ceux du Vaisseau nommé *la Victoire*, & quelques autres qui ont depuis suivi leur route, & fait le même circuit. Pour ce qui est du Ciel, si les plus Curieux me demandent s'il est plain ou rond, je me servirai, pour leur répondre, de ces paroles de David, *Extendens Cælum sicut pellem*; par où, sans doute, ce Prophete nous a voulu montrer la forme & la figure de ce grand Ouvrage, lors qu'il a usé de cette comparaison, comme s'il eut dit; „ Vous avez, Seigneur, étendu le Ciel com- „ me vous avez accoustumé d'étendre une Peau, „ c'est à dire, que vous vous êtes servi du Ciel à „ couvrir en rond ce grand Corps des quatre Elé- „ mens, de même que vous couvrez d'une Peau „ jusqu'aux moindres parties du corps d'un Animal.

Je viens maintenant à ceux qui des cinq parties du Monde qu'on appelle *Zones*, veulent qu'il n'y en ait d'habitables que les deux tempérées: Que celles du milieu & des deux extrêmités ne le puissent être, à cause du violent excès de la chaleur, & du froid; & que d'une Zone habitable, il n'y ait pas moyen de passer à l'autre, parce qu'il s'y rencontre un dangereux obstacle, savoir la chaleur démesurée qui est au milieu. Mais qu'ils en ayent tel sentiment qu'ils voudront, pour moi je puis me vanter d'être plus savant qu'eux sur cette matière. Car outre que je suis né à *Cuzco*, qui est dans la Zone torride, où j'ai passé jusqu'à l'âge de vingt ans, j'ai été dans la Zone tempérée, de l'autre côté du Tropicque du Capricorne, tirant vers le Sud, aux derniers Confins des *Charcas*, qui sont

4 HISTOIRE DES YNCAS

les *Chicas*. Or, pour aller à cette autre Zone tempérée, qui est du côté du Nord, où j'ai écrit cette Histoire, il m'a fallu passer nécessairement par la Zone torride; ce que j'ai fait, & l'ai traversée toute, de sorte que je me suis vû trois jours entiers sous la Ligne Equinoctiale, où est le Cap de *Pasfau*. De toutes ces choses, je puis à bon droit conclurre par l'expérience que j'en ai faite, que la Zone torride est habitable, de même que celles qu'on appelle tempérées. Quant aux Zones froides, je voudrois vous en pouvoir rendre raison aussi bien que des autres trois, mais parce que je n'y ai pas été, je m'en remets à ce qu'en disent ceux qui en savent plus que moi. S'il s'en trouve néanmoins qui les croient inhabitables à cause de leur froidur excessive: j'oserai bien leur répondre avec ceux qui sont d'opinion contraire, qu'il n'y a pas moins d'apparence qu'elles soient habitées que les autres. Car, à le bien considérer, ce seroit une folie de s'imaginer, que Dieu ait fait les parties de la Terre si grandes, pour les laisser inutiles, puis qu'on fait bien qu'il a créé ce vaste Globe pour la demeure des hommes. D'où il faut conclurre, que l'opinion des Anciens sur les Zones froides, n'est pas mieux fondée que ce qu'ils ont dit de la Zone torride, lors qu'ils nous l'ont représentée comme inhabitable à cause de sa chaleur excessive. Au contraire, il est bien plutôt à croire que le souverain Seigneur de toutes choses, comme Pere sage & puissant, a mis ordre aux inconveniens du froid par un tempérament de la chaleur, comme par même moyen il a pourvû aux grandes incommoditez que pouvoient recevoir ceux de la Zone torride. Car il en a diminué la chaleur par la grande abondance des neiges, des Lacs, des Fontaines & des Rivières qui s'y trouvent en plusieurs

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. I. 5

seurs endroits, & particulièrement au *Peroù*, ce qui sert sans doute à en tempérer l'ardeur. D'où il ne s'ensuit pas que les degrez de chaleur ne soient différens selon la situation des lieux; étant certain qu'il y en a de si bas, qu'à cause du grand chaud qu'il y fait, ils sont presque inhabitables. Comme au contraire, il s'y en voit de si hauts, qu'on n'y sauroit demeurer, parce qu'ils sont toujours couverts de glace & de neige. Ce qui fait voir qu'il y a des endroits dans la Zone torride, qui sont plus ou moins susceptibles du froid, contre l'opinion des Philosophes, qui n'ont pu jamais s'imaginer qu'il y dût avoir de la neige, si ce n'est dans ses Embouchures ou dans ses Ports, bien qu'il y en ait en tout temps sous la même Ligne Equinoxiale, & particulièrement dans cette grande étendue de Montagnes qui sont comme enchaînées ensemble. Or ce qu'il y a de remarquable ici, c'est qu'en cet endroit du *Peroù* qui est dans la Zone torride, il ne faut pas juger de la chaleur & du froid par la distance des Païs, c'est à dire, parce qu'ils sont ou plus proches, ou plus éloignés de la Ligne, mais bien parce qu'ils se trouvent, ou plus haut ou plus bas en un même Climat, & en fort petite distance de terre, comme il sera démontré plus amplement ci-après. Pour la même raison, il n'est pas incompatible que les Zones froides ne soient tempérées, & par conséquent habitables, comme le croient plusieurs Auteurs dignes de foi, bien que ce ne soit ni pour l'avoir vû, ni pour aucune expérience qu'ils en ayent faite. Cela se confirme encore par la Parole de Dieu même, lequel ayant créé nos premiers Parens, leur dit; *Croissez, & multipliez; remplissez la terre, & vous la rendez sujette.* D'où il faut conclurre nécessairement qu'elle est habitable, & que si cela n'étoit, l'on ne pour-

roit ni se l'assujettir, ni la posséder, & la peupler d'Habitans. Mais comme ces secrets sont au dessus de l'esprit humain, j'espère que le même Dieu, qui nous a découvert le Nouveau Monde, les découvrira de même quand il en sera temps. Ce qui tournera sans doute à la confusion & à la honte de ces téméraires, qui par leur Philosophie naturelle s'imaginent follement que la Puissance divine ne va point au delà des bornes de l'esprit humain, sans considérer que d'une Science à l'autre, il n'y a pas moins de distance que du fini à l'infini.

C H A P I T R E I I.

S'il y a des Antipodes?

Supposé que le Monde soit rond, comme il n'en faut pas douter; si l'on demande s'il y a des Antipodes, l'on peut répondre assurément qu'oüi. Mais parce que ce Monde inférieur n'est pas du tout découvert; je crois qu'il est impossible de savoir au vrai quelles Provinces sont Antipodes des autres, comme quelques-uns l'affirment. Que si par démonstration l'on en peut tirer des preuves certaines, c'est plutôt à l'égard du Ciel, que de la Terre; comme, par exemple, des Poles, qui sont Antipodes l'un de l'autre, & de l'Orient qui l'est de l'Occident. Or de savoir maintenant par où peuvent avoir passé tous ces Peuples du Nouveau Monde, qui sont en si grand nombre, & si différens de Mœurs & de Langage, c'est ce qui est impossible encore. Que si l'on m'allégué qu'il faut qu'ils ayent traversé la Mer dans des Navires, la raison en détruira l'apparence à cause des Animaux qui s'y trouvent. Car on pourroit demander à bon

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. II. 7

bon droit , comment ou pourquoi les auroit-on embarquez , puis qu'il y en a la plupart qui sont beaucoup plus nuisibles qu'utiles ? Que si l'on dit qu'ils ont pû y aller par terre , une conséquence encore pire s'en ensuivra. Car on pourra demander , d'où vient que s'ils ont transporté les Animaux domestiques qu'ils y avoient , ils n'en ont pas fait de même de ceux qui sont demeurez par deçà , ou qu'on y a amenez depuis ? Que si l'on répond qu'ils n'en ont pû transporter un si grand nombre , comment n'en est-il pas demeuré parmi nous quelques-uns de l'espece de ceux qu'ils ont enlevéz ? On peut dire la même chose des Grains, des Légumes, & des Fruits de leur País ; qui en produit de si différens des nôtres , que ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle Nouveau Monde. Car soit que l'on considère les Animaux ou sauvages , ou apprivoisez , ou les alimens de toutes les sortes, ou les hommes mêmes de ces País éloignez qui ont peu de poil & point de barbe , tout cela sans doute passera chez nous pour merveille & pour nouveauté. Mais parce que je tiens pour perduë la peine que l'on prend à vouloir apprendre des choses si peu certaines , & que je crois tout autre esprit plus capable que le mien de les rechercher ; je laisserai aux plus Curieux à résoudre tous ces doutes & ces vaines questions. Pour moi, il me suffira de traiter du seul sujet que je me suis proposé pour but , savoir de l'Origine des Rois *Incas* , de leur Succession , de leurs Conquêtes , de leurs Loix , & de leur Gouvernement en temps de Paix & de Guerre. Mais avant que d'en venir là , il ne fera pas hors de propos , ce me semble , que nous disions comment se découvrit ce Nouveau Monde ; après quoi nous traiterons particulièrement du *Perou*.

CHAPITRE III.

De la découverte du Nouveau Monde.

ENviron l'An 1484. *Alonso Sanchez de Huelua*, fameux Pilote (ainsi surnommé, parce qu'il étoit natif du même lieu de *Huelua*, qui est au Comté de *Niebla*) trafiquoit ordinairement sur la Mer avec un petit Navire, dans lequel il enlevoit d'Espagne des Marchandises qu'il transportoit aux Canaries, où il les vendoit fort bien. Pour y mieux trouver son compte, il y chargeoit son Vaisseau des Fruits du País, qu'il alloit vendre à l'Isle de *Madere*, d'où il s'en retournoit en *Espagne*, chargé de Conserve & de Sucre. Dans cette Route triangulaire, comme il faisoit le Trajet des Canaries à *Madere*, il fut battu d'une si grande Tempête, que n'y pouvant résister, il fut contraint de caler les Voiles, & d'abandonner son Navire à la violence de la tourmente. Elle fut si impétueuse, qu'elle le fit courir vingt-neuf jours, sans savoir où il étoit, ni quelle Route il devoit tenir, parce qu'en tout ce temps-la il lui fut impossible de prendre les élévations ni par le Soleil, ni par le Nord. Cependant, on ne sauroit dire à quelles extrémités se virent réduits ceux de son Vaisseau par une Tempête si étrange, qu'elle les empêchoit de manger & de dormir. Mais enfin s'étant calmée par le changement du Vent, ils se trouvèrent près d'une Isle, dont on ne savoit pas bien le nom : néanmoins l'apparence a fait croire depuis que c'étoit celle qu'on nomme à présent *Saint Dominique*. Ce qu'il y a de remarquable en cela, c'est que cette Isle étant à l'Occident des Canaries, il falloit de nécessité que le Vent qui

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. III. 9*

qui emporta ce Navire fût l'Est, qui en cette Navigation calme plûtôt la tourmente qu'il ne l'irrite. Quoi qu'il en soit, ce fut un effet particulier de la puissance de Dieu, qui par sa miséricorde infinie tire des causes contraires les choses les plus mystérieuses, & les plus nécessaires, comme il tira autrefois d'un Rocher des sources d'eau vive. Toutes ces choses, comme j'ai dit, sont des effets de sa clémence & de sa bonté dont il lui plût user encore, quand il trouva bon d'envoyer son Evangile, & la lumière de la Foi à tous les Peuples du Nouveau Monde. On ne peut douter qu'ils n'en eussent un extrême besoin, puis qu'ils vivoient, ou pour mieux dire, ils mouroient dans les ténèbres du Paganisme, & d'une Idolâtrie barbare & brutale, comme nous le verrons plus au long par la suite de cette Histoire.

Le Pilote abordé à terre prit aussi-tôt les Elevations, & ne manqua pas de faire de bons Mémoires de tous les accidens qu'il avoit courus sur cette Mer, aussi bien que des choses qu'il avoit vûes; il en fit aussi de celles qui lui arrivèrent depuis en s'en retournant. Ensuite ayant fait aiguade, & provision de bois, il se remit à la Voile, sans savoir à son retour non plus qu'à son abord quelle route il devoit prendre; & comme il avoit été plus longtemps qu'il ne falloit en cette Navigation, l'Eau & les Provisions lui manquèrent; ces nouvelles misères jointes aux autres incommoditez que tous ceux de son Navire avoient souffertes en allant & en venant, en firent depuis tomber malades plusieurs, dont il en mourut la plus grande partie: car de dix-sept hommes qu'ils étoient sortis d'Espagne, il n'en arriva que cinq dans la *Tercere*, du nombre desquels étoit le Pilote *Alonso Sanchez de Huelva*.
 A leur abord en cette Isle, ils s'en allèrent loger

dans la maison du fameux *Christophe Colomb* Génois, parce qu'ils avoient appris que c'étoit un grand Pilote, & qui faisoit des Cartes pour naviguer. Cet excellent homme les reçût avec de grandes démonstrations d'amitié, & leur fit tout le bon accueil qui lui fut possible, afin de s'instruire d'eux touchant les choses qu'ils disoient leur être arrivées dans un si long & si étrange naufrage. Mais quelque bon traitement qu'il leur fit, pour les remettre en santé, il n'en pût venir à bout; de sorte qu'étant affoiblis par tant de maux qu'ils avoient soufferts, ils furent contraints de céder à leur dernière violence, & moururent tous dans sa maison. Les travaux qui avoient été cause de leur mort, furent tout l'héritage qu'ils laissèrent au grand *Colomb*, qui les accepta avec tant de résolution, & de courage, qu'oubliant ceux du passé, bien qu'ils fussent en plus grand nombre, & qu'ils eussent duré plus long-temps, il entreprit dès-lors de donner à l'*Espagne* les prodigieuses richesses du Nouveau Monde. Il en vint heureusement à bout, comme il le témoigna depuis par ces mots qu'il prit pour devise de ses Armes,

A Castilla y a Leon:

Nuevo mundo dió Colon.

qui signifient; *Colomb a donné un Nouveau Monde aux Royaumes de Castille & de Leon.* Si quelqu'un desire voir plus au long les immortelles Actions de ce Héros, il n'a qu'à lire l'Histoire générale des Indes, écrite par *Francisco Lopez de Gomara*, qui pourtant n'en a fait que l'Abregé. Il est vrai qu'un homme de si haute réputation s'est plus aquis de Lauriers & de loüanges lui-même dans cette découverte du Nouveau Monde, qu'on ne lui en sauroit donner dans l'Histoire. J'y ajouterai néanmoins une chose, pour suppléer au défaut de

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. III.* 11

de la Relation de cet ancien Historien. C'est, qu'ayant composé son Ouvrage loin du lieu où se passioient ces événemens, & sur les Mémoires qu'il en avoit des Navigateurs, il fut impossible qu'il ne laissât imparfaites plusieurs choses qu'on ne lui racontoit qu'à demi. Mais pour moi j'en puis parler plus sçavamment, pour les avoir ouï dire dans mon País à mon Pere même, & à ceux de son temps; lesquels dans leur conversation s'entretenoient ordinairement des plus belles actions arrivées durant ces Conquêtes, il me souvient de leur avoir ouï rapporter les choses que nous avons dites, & celles que nous dirons ci-après. Il est fort apparent qu'ils en avoient eu une Relation pleine & entière de ceux même qui avoient découvert & conquis le nouveau Monde. Mais il faut que j'avouë que n'étant qu'un jeune garçon, lors que je les entendois raconter comme j'ai dit, je les écoutois avec peu d'attention. Ce qui me fait croire que si j'eusse été plus soigneux de les retenir, je pourrois écrire maintenant beaucoup d'autres choses tout à fait merveilleuses, & qu'il seroit nécessaire de rapporter dans cet Ouvrage. Je ne laisserai pas néanmoins de parler ici de celles dont je pourrai me souvenir, avec un extrême regret des autres dont j'ai perdu la mémoire.

Le R. P. *Joseph Acosta* fait aussi mention de la découverte du Nouveau Monde, avec un grand déplaisir de n'en pouvoir décrire l'Histoire entière, ni de quelques autres Conquêtes plus nouvelles, pour n'en avoir eu que des Mémoires imparfaits; parce qu'à son arrivée dans ces País, il trouva que les anciens Conquérans étoient morts; ce qu'il semble vouloir donner à entendre par ces paroles expresses du Chapitre X. de son XVIII. Livre. *Après avoir montré ci-devant qu'il n'y a pas d'apparence*

parence que ceux qui ont les premiers habités les Indes, se soient embarquez dans le dessein de s'y en aller, il s'ensuit à mon avis que s'ils y ont été par Mer, ç'a été par hazard & par la violence de la tempête qui les y a jettez. Ce qui n'est pas incroyable, quelque grande que soit l'étendue de l'Océan; Car nous savons assez que la même chose arriva dans la découverte qui se fit de nôtre temps, lors qu'un Pilote, dont nous ignorons le nom, afin de n'attribuer qu'à Dieu seul une affaire de si haute conséquence, ayant reconnu le Nouveau Monde par un effet extraordinaire d'une fâcheuse tourmente, laissa à Christophle Colomb la connoissance d'une si grande chose, pour récompense du bon traitement qu'il avoit reçu au logis d'un hôte si officieux. Pour cette même raison, il se peut faire qu'il y ait des Peuples, &c. Ce sont les paroles du R. P. Acosta qui montrent assez qu'étant au Perou, il y trouva, sinon toute cette Relation, du moins la plus essentielle partie de la nôtre. Voilà quelle fut l'origine, & le principe de la découverte du Nouveau Monde, & de sa grande étendue. De quoi se peut vanter avec raison le petit Bourg de Huelua, pour avoir donné naissance à Alonso Sanchez. Car ce fut sur la Relation de ce Pilote; & sur l'assurance qu'eut de lui Christophle Colomb, qu'il persista si long-temps dans sa demande, promettant des choses qu'on n'avoit jamais ni vûes ni ouïes. Cependant comme il étoit fort prudent, il s'en réserva long-temps le secret, jusqu'à ce qu'enfin il le découvrit à quelques personnes de grande Autorité, qui lui donnèrent de quoi venir à bout de son entreprise, en l'assistant de leur crédit auprès des Rois Catholiques. Que si par hazard Alonso Sanchez de Huelua ne lui eût pas donné connoissance de si grandes choses; il n'eût pû sans doute par une simple imagination de Cosmographie

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. IV.* 13
 phie, ni promettre avec tant d'assurance de si hautes merveilles, ni terminer si promptement cette découverte du Nouveau Monde : Car s'il en faut croire cet Auteur, *Colomb* ne mit pas plus de soixante-huit jours en tout son Voyage jusques en l'Isle *Guanatiano*, quoi qu'il séjournât quelque temps à la *Gomere* pour s'y fournir de rafraichissemens. D'où il faut conclure qu'il n'eût pû sans miracle aller si loin en si peu de temps, si par le rapport d'*Alonso Sanchez*, il n'eût appris quels Rhombes il devoit prendre en une Mer de si large étendue.

C H A P I T R E IV.

De l'Origine du nom Perou.

P U I S Q U E nous avons à traiter du *Perou*, il ne fera pas hors de propos que nous rapportions ici l'origine de ce nom, qui n'a rien de commun avec le Langage des Indiens. Pour cet effet, il faut savoir, qu'en l'an 1513. la Mer du Sud ayant été découverte par un Gentilhomme qu'on appelloit *Vasco Nunnez de Balboa*, natif de *Xerez de Badajoz*, qui fut le premier Espagnol qui la traversa, les Rois Catholiques l'honorèrent du titre d'Amiral de la même Mer, & lui donnèrent outre cela la Conquête & le Gouvernement de tous les Royaumes qu'il pourroit découvrir dans cette Navigation. Mais il ne jouit pas long-temps de cette bonne fortune, parce que le Gouverneur *Pedro Arias d'Avila* son propre Beau-pere, pour récompense des grandes choses qu'il avoit faites, & des Biens dont la valeur le rendoit digne, lui fit indignement trancher la tête. Il faut remarquer ici qu'a-

vant

vant que de mourir , ce grand Capitaine fit tout son possible pour découvrir & savoir , comment s'appelloit tout ce Païs , qui depuis *Panama* s'étend jusques vers le Sud. Pour cela même il mit trois ou quatre Vaisseaux sur Mer , qu'il envoyoit l'un après l'autre en diverses Saisons de l'année à la découverte de cette Côte ; & lui cependant donnoit ordre aux choses qui lui sembloient nécessaires à la Conquête de ces Païs. Comme ceux des Navires faisoient toute sorte de diligence pour s'aquitter de leur commission , ils ne venoient jamais d'aucun Voyage sans apporter quelque nouvelle Relation des Terres qu'ils avoient découvertes en grand nombre le long de cette Rivière. Un de ces Navires qui alla plus avant que les autres , & passa la Ligne Equinoctiale du côté du Sud , continuant sa route le long de cette Côte avec les précautions dont on usoit d'ordinaire en ce Voyage , apperçût fortuitement un Indien , qui pêchoit à l'embouchure d'une Rivière , de celles qui sont en grand nombre en tout le Païs. Ceux qui étoient dans le Vaisseau s'étonnèrent de cette rencontre ; & à l'heure même le plus adroitement qu'il leur fut possible , ils mirent à terre assez loin du lieu où étoit cet Indien quatre Soldats Espagnols , qui n'étoient pas moins habiles à la course qu'à la nage , pour empêcher qu'on ne les pût attrapper ni par terre ni par eau. Après avoir mis cet ordre , ils passèrent devant l'Indien dans leur Navire , se doutant bien que cet homme s'amuseroit à les regarder attentivement , & que cela l'empêcheroit de prendre garde à ceux qu'on avoit mis en embuscade , & en armes derrière lui. En effet l'Indien ne se trouva jamais si étonné qu'il le fut alors ; de voir sur la Mer une machine qu'on n'y avoit point encore vûë , savoir un Navire qui vo-
 guoit à pleines voiles. Il s'attacha si fort à le consi-
 dérer

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. IV. 15

dérer que les Soldats qui le guettoient se jettèrent sur lui avant qu'il les eût apperçûs, & le menèrent au Navire, bien aise de l'avoir ainsi surpris. L'ayant mis dedans, tous les Espagnols leurs Compagnons le caressèrent le mieux qu'ils pûrent, pour lui ôter la crainte qu'il avoit déjà de voir des gens d'une autre mine que lui, & qui avoient de la barbe. Ensuite ils lui demandèrent & par signes, & par paroles quel étoit ce Pais-là; & comment il s'appelloit? L'Indien, qui, par les grimaces & les signes qu'ils lui faisoient comme à un muet, & du visage, & des mains, jugeoit bien qu'ils lui demandoient quelque chose, mais qui ne savoit ce que c'étoit; pour prévenir le mal qu'il s'imaginoit qu'on lui dût faire, ne leur fit point d'autre réponse, sinon qu'il leur dit à la hâte son propre nom, savoir *Beru*, & y ajoûta en même temps le mot de *Pelu*; Ce qu'il fit apparemment, comme s'il eût voulu dire; „ Si vous me demandez mon nom, sachez „ que je m'appelle *Beru*, ou bien, si vous voulez „ que je vous dise, où je demeurois, il n'y a pas „ long-temps, je vous apprens que c'étoit sur le „ bord de la Rivière. Car il faut savoir qu'en la Langue de cette Province le mot *Pelu* est un appellatif qui signifie Rivière, comme nous le prouverons ailleurs, par le témoignage d'un Auteur digne de foi. Voila quelle fut la réponse de cet homme, qui eût quelque chose de semblable à celle d'un autre Indien, dont il est fait mention dans nôtre Histoire de la Floride, *Liv. VI. Chap. XV.* lors qu'entendant parler de son Maître, il usa des mots *Brefos*, & *Bredos*.

Mais pour revenir à nôtre Prisonnier, les Espagnols du Navire, s'imaginant qu'il les avoit entendus, & que sa réponse étoit conforme à leur dessein, comme s'ils lui eussent parlé Espagnol, prirent

rent cela, comme on dit, pour argent comptant, si bien que depuis ce temps-là, qui fut environ l'an MDXVI. ils appellèrent ce grand & riche Royaume, *Peru*, que nous écrivons en François *Perou*. Par où l'on peut voir qu'ils corrompirent les deux mots que l'Indien leur avoit dit, comme c'est la coûtume des Espagnols de corrompre presque toutes les paroles qu'ils empruntent du Langage des Indiens de ce País-là. Ce qu'ils firent assez paroître, lors que dans ce nom de l'Indien *Beru* ils changèrent le B. en P. & dans celui de *Pelu* qui signifie Rivière, ils prirent l'L pour une R; de sorte que par rapport à l'un & à l'autre nom, ils dirent *Peru*. A quoi j'ajoute qu'il y en a même quelques-uns, savoir ceux d'entre les Modernes qui se piquent le plus de politesse, qui corrompent les deux lettres, & disent *Piru* dans les Ouvrages qu'ils en écrivent. Mais c'est à quoi l'on ne doit pas s'arrêter, puis que les plus anciens Historiens, tels que sont, *Pedro de Cieça de Leon*, *Augustin de Sarate*, *Francisco Lopez de Gomara*, *Diego Fernandez* natif de *Palence*, & le R. P. F. *Jerôme Roman*, appellent tous unanimement ce grand Empire *Perou*; & non pas *Piru*. Or parce que le Parage où l'on prit l'Indien, étoit comme une Frontière du País, que les Rois *Yncas* avoient conquis de ce côté-là, & assujettis à leur Etat; ils appellèrent dès-lors du nom de *Perou* tout ce qu'il y a d'étendue depuis cette Contrée, qui est le Parage de *Quito*, jusques aux *Charcas*: car ce fut le principal País de leur Conquête, qui a sept cens lieues de largeur; ce qui n'empêche pas, que leur Empire ne s'étendit à cinq cens lieues par delà, savoir jusques à *Chili*, qui est un autre Royaume fort riche, & fort fertile.

CHAPITRE V.

Autorité pour une confirmation plus ample
du nom Perou.

VOILA quelle fut l'origine du mot *Perou*, qui est un nom si célèbre dans le Monde. Aussi à dire le vrai, ce n'est pas sans raison qu'il est si fort en estime, puis qu'il a rempli d'Or, de Perles & de Pierreries toute la Terre habitable. Bien qu'il y ait déjà 72 ans qu'on a conquis ce País, les Indiens natifs du *Perou*, ne se servent point de ce nom-là, parce qu'il lui a été imposé fortuitement; quoi que par la communication qu'ils ont avec les Espagnols ils entendent assez bien ce qu'il signifie. Mais ils n'ont point de mot général dans leur Langue pour nommer tout à la fois les Provinces & les Royaumes que leurs Rois légitimes ont subjugués; comme nous disons, la *France*, l'*Italie*, l'*Espagne*, & ainsi des autres Etats qui contiennent plusieurs Provinces. Comme il est donc très-certain que pour désigner chaque Province, ils avoient un nom particulier, ainsi que nous le verrons amplement dans la suite de cette Histoire; il est vrai aussi, qu'ils n'en avoient point de propre qui signifiait un Royaume entier. Par exemple, quand ils vouloient désigner le Monde, ils se servoient du mot, *Tabuaitinsuyo*, qui signifie ses quatre parties ensemble. Toutes ces raisons sont à mon avis d'assez fortes conjectures, pour montrer, que le mot *Beru* étoit le nom propre d'un Indien comme nous l'avons déjà vû. Il faut remarquer encore, qu'entre les *Incas* Indiens, ceux du plat País, & des Côtes de

Tome I. B cette

cette Mer employoient ordinairement de semblables noms; mais que ceux des Montagnes, qui ne parloient point la Langue générale des autres, ne s'en servoient pas. Et comme en *Espagne* il y a des noms affectez pour désigner chaque Province en particulier, il y en avoit de même entre les Indiens du *Perou*. Mais s'il faut des autoritez expressees pour faire voir comment ce nom a été premièrement imposé par les Espagnols, & qu'il n'a jamais été reçu dans la Langue vulgaire des Indiens; en voici trois remarquables que j'ai tirées de *Pedro de Cieça de Leon*. La première, est au III. Chapitre de son Livre, où parlant de l'Isle appelée *la Gorgone*, il dit, *Là se trouva le Marquis Dom Francisco Pizarro, avec treize Chrétiens Espagnols de Nation, & ses Compagnons, qui avoient découvert le País que nous appellons le Perou, &c.* La seconde, au Chapitre XIII. où il en parle ainsi. *Il faut donc bien nécessairement que depuis Quito, qui est assurément l'endroit par où l'on commence d'entrer au Perou, &c.* Et la troisième, au XVIII. où répétant le même nom; *Assurément, ajoûte-t-il, il faut inférer des Relations que nous font les Indiens de Cuzco, qu'il y a eu autrefois de grandes Guerres dans toutes les Provinces de ce Royaume que nous appellons Perou, &c.* Ce qui fait voir clairement qu'il n'employeroit pas si souvent le mot de *Perou*, s'il ne vouloit donner à entendre que les Espagnols ont les premiers imposé ce nom, & que les Indiens n'en ont jamais eu de tel dans leur Langue générale, ce que je certifie moi-même, qui suis *Ynca* du País. Le R. P. *Acosta* éclaircit encore plus amplement cette vérité, au premier Livre de son *Histoire naturelle des Indes*, Chapitre XIII. où discourant sur ce même sujet, il dit; *Il est certain que ceux qui ont découvert le Nouveau*

Monde

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. V.* 19

Monde ont tourné en coutume de donner aux Ports & aux autres Lieux qu'ils ont conquis, des noms conformes aux occasions qu'ils en ont eues, comme il se peut remarquer par le nom Piru, qu'on a imposé à ce Royaume. Car c'est l'opinion commune, que les Espagnols qui firent cette découverte, appellèrent tout le País Piru, du nom d'un Fleuve où ils abordèrent premièrement. A quoi sert de preuve bien évidente l'autorité des Indiens natifs du Piru, parmi lesquels ce mot n'est point en usage, de sorte qu'il n'y a point d'apparence qu'ils aient jamais ainsi nommé leur País. Voila le témoignage qu'en rend cet Auteur digne de foi, qui doit suffire, ce me semble, pour confondre toutes les nouveautez qu'on a depuis inventées sur ce nom-là; comme nous le montrerons ci-après, lors que nous en toucherons plus particulièrement quelques-unes. Mais parce que la Rivière que les Espagnols nomment *Perou* est en ce même Parage, & fort proche de la Ligne Equinoctiale, j'oserai bien affirmer que ce fut la même, où les Espagnols se saisirent de l'Indien qu'ils amenèrent dans leur Vaisseau, de sorte que depuis ce temps-là & la Rivière & le reste du País furent appelez du nom propre de l'Indien *Beru*. A quoi j'ajoute que le nom appellatif *Pelu* étant auparavant commun à toutes les Rivières en général, fut depuis fait un nom propre par les Espagnols, qui le donnèrent particulièrement à cette Rivière, qu'ils appellèrent *Perou*.

Francisco Lopez de Gomara, parlant de la découverte du *Yucatan* dans son *Histoire générale des Indes*, Chapitre LII. donne deux Etymologies de noms, fort semblables à celles que nous avons données du *Perou*; ce qui m'oblige à les rapporter ici pour leur grande conformité. Un peu après,

dit-il, partit Francisco Hernandez de Cordoua; Et soit que le temps ne lui permit pas de faire Voile en un autre Cap, ou qu'il eût dessein d'aller découvrir quelque nouveau País, quoi qu'il en soit les vents le jettèrent dans une Terre inconnüe aux nôtres. Là près de quelques Salines, il découvrit une Pointe, qu'il appella de las Mugerés, ou, la Pointe des Femmes, parce qu'il y avoit remarqué certaines Tours de pierres amoncées, avec quelques Chapelles couvertes de bois & de chaume, où se voyoient rangées en bel ordre, plusieurs Idoles, qui sembloient être des femmes. Les Espagnols, qui jusques alors n'avoient apperçû en ce lieu-là aucun Bâtiment de pierre, s'étonnèrent fort d'y en remarquer, & de voir les Habitans si lestes, & si richement vêtus. Car ils portoient des Camisoles, & une espèce de Manteau de Coton blanc, & d'autres couleurs, de belles Plumes, des Pendans d'oreille, & des Joyaux d'or & d'argent; les femmes avoient la tête, & la gorge couverte. De ce lieu-là il prit sa route vers une autre Pointe, qu'il appella Cotoché, parce qu'il s'y trouva des Pêcheurs, qui de crainte ou d'étonnement gagnèrent la terre, & se mirent à crier en s'en allant, cotoché, cotoché, c'est à dire, Maison, Maison, parce qu'ils s'imaginèrent que ceux du Navire leur demandoient quelque lieu pour s'y en aller, à cause de quoi cette Pointe de terre fut toujours nommée depuis le Cap de Cotoché. Ensuite de cette aventure, ils en eurent une autre bien-tôt après. Car ils rencontrèrent un peu plus avant de certains hommes, lesquels interrogez comment se nommoit un grand Bourg qui étoit là tout contre, leur répondirent, Tectetan, Tectetan, qui signifie, je ne t'entends point. Ce qui fut cause que les Espagnols, qui s'imaginèrent que ce lieu s'appelloit ainsi, lui imposèrent par corruption le nom de Yucatan, qui lui

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. VI. 21
lui pourra bien demeurer toujours. Ces deux dernières autoritez sont tirées mot à mot de *Francisco Lopez de Gomara*. Par où l'on peut voir, qu'en plusieurs autres Contrées des *Indes*, aussi bien qu'en celle du *Perou*, il arrivoit assez souvent que ceux qui les découvroient, les appelloient du premier nom qu'ils entendoient dire aux Indiens, auxquels ils demandoient quelque chose, s'imaginans que ces gens-là leur répondoient à propos sur ce qu'ils vouloient savoir, comme si les uns & les autres n'eussent parlé qu'une même Langue. Ce qui fut sans doute une faute que l'on commit en plusieurs événemens qui se passèrent au Nouveau Monde, & particulièrement dans nôtre Empire du *Perou*, comme il sera facile de le remarquer en divers endroits de cette Histoire.

C H A P I T R E V I.

Témoignage d'un autre Auteur touchant le nom Perou.

AUX autoritez de *Pedro de Cieça*, du R. P. *Joseph Acoſta*, & de *Gomara*, qui ont rapporté sur le mot *Perou* les choses que j'en ai dites, je puis ajouter le témoignage d'un autre excellent Auteur, le R. P. *Blas Valera*, Religieux de la Compagnie de Jesus. Le Public lui a l'obligation d'avoir fait l'Histoire de cet Empire en fort beau Latin, aussi bien qu'il l'eût pû écrire en plusieurs Langues, pour y être extrêmement bien versé. Mais il arriva par malheur au grand dommage de mon País, qui ne méritoit pas d'avoir son Histoire écrite d'une si bonne main, que les Papiers de cet habille Homme furent perdus au Sac, que les Anglois firent

rent de Calez, l'an 1596. environ lequel temps il mourut, ou un peu après. Jerecouvrai néanmoins ce qui resta de ses Mémoires, & qui fut sauvé d'une si déplorable ruine. Mais ce ne fut pas sans un extrême regret de n'en avoir que des fragmens, où il manquoit le meilleur. J'en ai l'obligation au R. P. *Pierre Maldonat de Saavedra* natif de *Seville*, & de la même Compagnie, qui me les donna l'an 1600. auquel temps il enseignoit la Théologie dans cette Ville de *Cordoüe*. Mais pour revenir à la dénomination du nom *Perou*, je rapporterai celle qu'en donne le P. *Valera* dans son Histoire Latine, dont voici les paroles, que moi-même qui suis Indien, ai traduites en nôtre Langue vulgaire. *Le Perou, qui est un Royaume, fort fameux; & de grande étendue, abonde si fort en or, en argent, & en autres riches métaux, que cette prodigieuse abondance a fait passer en Proverbe cette commune façon de parler; Qu'un homme possède le Perou quand il est comblé des biens de la fortune. Ce nom fut imposé fortuitement par les Espagnols à cet Empire des Yncas: Car il est certain que ce n'est pas un nom propre; Aussi bien loin que les Indiens l'approuvent, ils le tiennent pour barbare, & l'ont si fort en horreur, que pas un d'eux ne le veut prononcer; de sorte qu'il n'y a que les Espagnols qui s'en servent. Il ne signifie, ni richesses, ni autre chose de grande importance; & on peut bien dire, que comme l'imposition du nom se trouva nouvelle, la signification des richesses le fut aussi, parce qu'elles procédèrent purement du bonheur de leur Conquête. Quant au mot *Pelu*, c'est un nom appellatif, qui signifie Rivière, dans la Langue de ces Barbares, qui habitent entre *Panama* & *Huaya*, si ce n'est qu'on veuille dire que c'est aussi le nom propre d'une certaine Isle, appelée *Pelua*, ou *Peru*. Lors donc que les premiers Con-*

quérons

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. VI. 23
*quérans de ces Terres, qui étoient Espagnols de Nation, Navigant depuis Panama, furent jettez premièrement sur cette Côte, le mot de Peru ou de Pelua leur plût si fort, que comme s'il eût signifié quelque chose de grand, ils s'en servirent depuis pour désigner tous les autres Lieux qu'ils découvrirent, tellement qu'à la fin il se trouva qu'ils appellèrent Perou tout l'Empire des Yncas. Quelques-uns néanmoins ne trouvant pas à leur gré ce nom, ne voulurent point s'en servir, & appellèrent ces Terres là Nouvelle Castille. Mais le général l'emporta sur le particulier, si bien que depuis on imposa ces deux noms à ce grand Royaume, jusques-là même, que les Notaires tant Ecclésiastiques que Royaux, ont accoutumé d'en user encore aujourd'hui, quoi que pourtant en Europe & aux autres Royaumes il soit plus ordinaire que celui de Pelua. Quant à son Etymologie, il y en a plusieurs qui la tirent du nom Pirua, qui est un mot de Quechuas, du País de Cuzco, par où est signifiée une manière de Clôture en forme de Palissade, où ceux du País ont accoutumé de ser-
 rer les Biens de la Terre. Cette opinion est vrai-semblable, étant certain qu'en ce Royaume les Indiens ont quantité de telles Clôtures en forme de Granges, pour y mettre leur Récolte: à cause dequoi il n'est pas incompatible que les Espagnols n'ayent emprunté ce nom étranger, & dit Piru en ôtant la dernière voyelle, pour mettre l'accent. S'il est donc vrai que ce nom dont se servirent les premiers Conquérans de ces Terres, comme d'un nom propre, pour désigner tout l'Empire, est doublement appellatif, je ne ferai point difficulté de m'en servir, & de dire indifféremment Peru & Piru. Or l'introduction de ce nouveau nom ne se doit point rejeter, comme usurpé faussement & à la volée, y ayant de l'apparence que les Espagnols n'en trouvèrent point de général*

ni de plus propre que celui-ci, pour être imposé à ce País. Car avant le règne des Yncas, chaque Province avoit son nom propre, comme Charca, Colla, Cuzco, Rimac, Quito, & ainsi de leurs semblables, sans avoir égard aux autres País. Mais depuis que les Yncas assujettirent tout ce Royaume, ils le nommèrent conformément à l'ordre de leurs Conquêtes, & des Peuples qu'ils firent leurs Tributaires, comme par exemple, pour désigner les quatre parties du Royaume, ils dirent Tahuantinsuyo, & appellèrent les Vassaux de l'Ynca, O Yncaprunam. Ce qui fut cause que les Espagnols, qui remarquèrent la confusion & la diversité de ces noms, donnèrent fort prudemment celui de Perou à ces Terres qu'ils avoient découvertes. Celui de Perou ou de Nouvelle Castille, &c. Voila les paroles du R. P. Blas Valera, où il ne s'éloigne point de l'opinion du P. Acoffa, qui prouve, comme nous l'avons montré, que ce nom fut premièrement imposé par les Espagnols à tout ce País-là, & qu'avant leur arrivée, les Indiens n'en avoient jamais usé en leur Langue. Mais pour moi, sans m'arrêter tout à fait à ce qu'en dit le P. Blas Valera, il me semble qu'il y a plus d'apparence de croire que l'imposition du nom Perou prit son Origine du nom propre Beru, ou de l'appellatif Pelu, qui signifie Rivière dans la Langue de cette Province, plutôt que de Pirua, qui signifie Gabion, ou Clôture. Car, comme je l'ai déjà dit, ceux qui l'imposèrent les premiers furent les gens de Vasco Nonnez de Balboa, qui n'étoient pas encore entrez si avant dans le País, qu'ils pussent savoir ce que signifioit le mot Pirua. A quoi j'ajoute que ce ne furent pas non plus les Conquérans du Perou, qui imposèrent ce nom, puis que 15 ans avant qu'on fût allé à cette Conquête, les Espagnols qui vivoient dans Panama appel-

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. VII. 25
 appelloient *Perou* tout le País, qui depuis la Ligne Equinoctiale s'étend jusques au Midi. Ce que certifie encore *Francisco Lopez de Gomara* dans son *Histoire des Indes*, Chap. 110. où il parle ainsi. *Il y en a qui disent que Balboa sût par une Relation particulière qui lui fut faite, qu'au Perou il y avoit de l'Or & des Emeraudes. Mais soit qu'il le faille croire ou non, il est certain qu'il se parloit déjà du Perou dans Panama, au temps que Picarro, & Almagro armèrent pour y aller, jusques-là même qu'on en disoit de fort grandes choses.* Voila quelles sont les paroles de *Gomara*, qui font voir assez clairement, que le nom *Perou* étoit déjà en usage long-temps avant le Voyage de ceux qui y allèrent pour le conquérir, & qui le conquirent en effet.

C H A P I T R E V I I.

Etymologie de quelques autres nouveaux noms.

A Fin que l'Etymologie du nom *Perou* ne soit pas seule, il ne sera pas hors de propos d'en rapporter d'autres semblables, qui se firent avant & après celle-ci. Car il n'y aura point de mal que nous les anticipions, parce que cela nous épargnera la peine d'en parler quand il en sera temps. Nous commencerons donc par celle de *Puerto Viejo* ou du *vieux Port*, parce qu'elle se fit tout auprès du lieu où arriva celle du *Perou*. Mais auparavant il fera bon de savoir que de *Panama* jusqu'à la Ville Royale on navigue avec beaucoup de peine, à cause des grands Courans de la Mer, & du Vent de Sud, qui régné d'ordinaire sur cette Côte. Pour éviter donc les inconvéniens qui en pouvoient arriver, ceux qui faisoient ce Voyage, étoient contraints au

fortir du Port de Bordayer avec leurs Vaisseaux à trente ou quarante lieuës de Mer, si bien que de cette sorte ils gaignoient le haut de la Côte, allant toujours à la Bouline; D'où il s'ensuivoit bien souvent, que lors qu'il se rencontroit que le Navire n'étoit pas bon de Voile du côté de la Bouline, il étoit jetté plus loin que le lieu d'où il étoit parti. Mais enfin depuis que *François Drac* Anglois, eut passé le Détroit de *Magellan*; (ce qu'il fit en l'an 1579.) il découvrit une meilleure méthode de Naviguer, qui fut de Bordayer à deux ou trois cens lieuës dans la Mer, ce que les Pilotes n'avoient encore osé faire. Car ils se persuadoient sans fondement qu'ils ne seroient pas plutôt à cent lieuës de terre, qu'ils se perdroient dans la Mer, à cause de ses grands calmes, de sorte que pour ne pas tomber dans cet inconvénient, ils n'osoient s'y enfoncer bien avant. En effet, par cette même crainte, peu s'en fallut que nôtre Navire ne se perdit lors que je pris la route d'Espagne, & qu'il fut jetté en l'Isle *Gorgone*, où nous eûmes bien de la peine à nous tirer d'un si mauvais Golphe. Comme donc au commencement de la Conquête du *Perou*, un de ces Navires qui navigeoit de la manière que nous avons dit, se fut mis à Bordayer six ou sept fois au sortir du même Port où il retournoit toujours, & ne pouvant venir à bout de cette Navigation; il arriva qu'un de la troupe ennuyé de ce qu'on ne pouvoit passer outre, se mit à dire ces mots. *Ce Port est vieux pour nous autres.* Depuis ce temps-là il fut nommé *Puerto Viejo*. Et parce que le jour de *Sainte Helene* ils découvrirent près du même Port une Langue de terre assez remarquable, ils la nommèrent pour cet effet *la pointe de Sainte Helene*. Mais longtemps avant l'imposition de ces noms, il y en eut une autre semblable, qui mérite bien d'être remarquée.

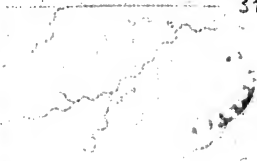
ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. VII. 27

quée. Car en l'an 1500. un certain Vaisseau s'é-
tant mis sur Mer, sans qu'on fût au vrai si c'étoit
celui de *Vincent Yenez Pinçon* ou de *Jean de Solis*,
Capitaine de Marine, qui exposoit sans peine sa vie
pour tâcher de découvrir de nouvelles Terres, com-
me il s'en alloit en quête & s'enquéroit du País,
(car c'étoit alors tout l'exercice des Espagnols,) .
avec un desir extrême de trouver la Terre-ferme,
parce qu'on n'avoit encore découvert que des Isles,
savoit toutes celles qu'on nomme aujourd'hui de
Barlovento, un Marinier qui étoit à la Hune décou-
vrit par hazard le lieu qu'on appelle *Caprira*, qui
est au dessus de la Ville de *Nombre de Dios*; & en
même temps invitant ceux du Navire à se réjouir;
Or ça, Compagnons, leur dit-il, en *Nombre de*
Dios sea, comme s'il eût voulu dire: loué soit
Dieu, Messieurs, je voi la Terre-ferme. Depuis ce
temps-là, on a toujours appelé *Nombre de Dios*,
la Ville qu'on y bâtit, & Terre-ferme cette seule
Côte; bien qu'il y en ait d'autres que celle-là. Dix
ans après ils appellèrent encore cette Province *la*
Castille d'or, pour la grande quantité qu'ils y trou-
vèrent de ce métal, & à cause d'un Fort que *Diego*
de Nicuesa y fit bâtir en l'an mil cinq cens dix. L'Isle
qu'on nomme *la Trinidad*, qui est en la Mer dou-
ce, fut nommé ainsi, pour avoir été découverte
le jour de la Très-Sainte Trinité: A quoi j'ajoute
que la Ville de *Carthagène* s'appella ainsi; à cause
de son Port, qui pour être semblable à celui de
Carthagène en *Espagne*, donna sujet aux premiers
qui le virent de s'écrier, *ce Havre n'est pas moins bon*
que le Port de Carthagène. Pour la même raison
l'Isle *Serrane*, que l'on trouve vers *la Havane*,
au Voyage de *Carthagène*, fut ainsi dite du nom de
Pedro Serrano, Espagnol de Nation. Car son Vais-
seau s'étant perdu près de-là, lui seul se sauva à
la

la nage, & fut jetté en cette Isle, qu'il trouva déserte, & où il n'y avoit ni bois, ni eau douce: faisant néanmoins de nécessité vertu, il y subsista pendant sept ans par son industrie, comme il sera dit plus au long au Chapitre suivant, parce que c'est une Histoire qui n'est pas moins remarquable que digne d'admiration; Or il n'y a point de doute qu'en mémoire de son nom & de cet événement, on appella cette Isle *Serrana*; & *Serranilla*, celle qui est auprès, pour mettre une différence entre l'un & l'autre. Ainsi la Ville de *San Domingo*, ou de *Saint Dominique*, & toute son Isle ont tiré leur nom des événemens qui en ont donné sujet, comme le remarque *Gomara* au Chapitre XXXV. d'où j'ai tiré ces paroles mot à mot. *La plus fameuse Ville de cette Côte est celle de Saint Dominique, dont les fondemens furent jettez par Barthelme Colomb sur le bord de la Rivière d'Ozama. Il l'appella ainsi, parce qu'il arriva en ce lieu un Dimanche jour de Saint. Dominique qui étoit le nom de son Pere, de sorte qu'il y eut trois causes qui contribuèrent à un même effet, &c.* Voilà ce qu'en dit *Gomara*. Tous les autres noms des plus beaux Ports, des grandes Rivières, des Provinces & des Royaumes du Nouveau Monde ont été imposez de la même manière. Car ceux qui les ont apperçûs les premiers les ont appellez du nom du Saint, ou de la Sainte au jour duquel ils ont été découverts, ou même les Capitaines, les Soldats, & les Pilotes qui en ont fait la découverte leur ont donné leurs noms propres; de quoi nous toucherons quelque chose dans nôtre Histoire de la *Floride* à l'endroit où nous en faisons la description, & parlons de ceux qui y allèrent les premiers. J'avois résolu d'ajouter après le XV. Chapitre du 6. Livre de cette même Histoire, toutes ces Etymologies de noms
join-

31

32



2
k
f
f
p
d
c
g
r
n
c
n
o
k
c
d
n
g
h
I
d
n
G
P
B
l
e
d
o
r
e
l
e
g
d
d



ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. VII. 29*
 jointes ensemble avec celles du mot *Perou*, de peur que je ne vinsse à mourir, avant que de pouvoir mettre la main à cette Histoire. Mais puis qu'il a plu à Dieu me conserver en vie, j'ai trouvé à propos de les ôter de là pour les mettre chacune en son lieu. Tout ce que je crains maintenant, c'est que quelque Historien ne s'en soit accommodé, parce que ce Livre a déjà passé par plusieurs mains, outre qu'entre tant de personnes qui ont voulu favoir de moi l'Étymologie du nom *Perou*, il s'en est trouvé à qui je ne l'ai pû refuser honnêtement pour leur être entièrement aquis, quelque dessein que j'eusse de n'en donner les Mémoires à personne, & de les garder par devers moi.

CHAPITRE VIII.

Description du Perou.

L'Empire des *Yncas* étoit aussi bornée des quatre côtez, lors que les Espagnols y entrèrent. Il s'étendoit du côté du Nord jusques à la Rivière *Anca-smayu*, qui passe entre les Confins de *Quito*, & de *Paslo*. Elle signifie dans la Langue générale du *Perou*, *Rivière Azurée*, & peu s'en faut qu'elle ne soit perpendiculairement sous la Ligne Équinoctiale. Du côté du Midi il étoit borné de la Rivière appellée *Maulu*, qui court l'Est Ouest au delà du Royaume de Chili; avant que d'arriver au País des *Araucos*, qui est à plus de quarante Degrez de la Ligne au Sud. Entre ces deux Fleuves on compte environ mille trois cens lieuës de largeur par terre. Ce qu'on appelle *Perou* en a sept cens cinquante, depuis la Rivière

An-

30 HISTOIRE DES YNCAS

Ancaſmayu, juſques à la Province des *Chicas*, qui eſt la dernière des *Charcas*, à le prendre Nord Sud; Et quant au Royaume qu'ils appellent Chili, il a auſſi à Nord Sud cinq cens cinquante lieuës, à compter depuis les Frontières de la Province des *Chicas*, juſques à la Rivière de *Mauly*. Il eſt borné à l'Orient d'une longue chaîne de Montagnes toujours couvertes de Neiges, & inaccessibles, non ſeulement aux Hommes & aux Bêtes, mais aux Oiſeaux mêmes; & qui s'étendent depuis *Sainte Marthe* juſques au Détroit de *Magellan*, & ſont appellées des Indiens *Ritiſuyu*, comme qui diroit ceinture, ou écharpe de Neige. A le prendre par la Côte, les Confins de cet Empire s'étendent depuis le Cap de *Paſſau* juſques à la Rivière de *Mauly*, qui ſe perd dans la Mer du Sud. Tout ce Royaume paroît fort étroit, ſi on le conſidère de l'Orient à l'Occident. Sa plus grande largeur, ſi l'on traverse depuis la Province *Muyu-Pampa* par le País de *Chachapuyas*; juſques à la Ville de *Truxillo* ſituée ſur la Côte de la Mer, eſt de ſix vingt lieuës, & ſa plus étroite étendue, depuis le Port d'*Arica* juſques à la Province appellée *Liliaricoſſa*, n'eſt que de 70 lieuës. Voila quels ſont les quatre Confins de l'Empire qu'ont ſubjugué les Rois *Yncas*, dont nous prétendons écrire l'Histoire moyennant l'aſſiſtance Divine. Mais avant que de paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter ici les Aventures de *Pedro Serrano*, que nous avons promiſes ci-devant.

Pedro Serrano s'étant ſauvé à la nage, après le débris de ſon Vaiſſeau, fut jetté en cette Iſle deſerte, qui fut depuis appellée de ſon nom. Elle avoit deux lieuës de circuit, à ce qu'il diſoit; la Carte Marine aſſûre la même choſe, car on y
peut

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. VIII. 3^e

peut voir dépeintes trois Isles fort petites, & tout autour quantité de bancs de sable, où se remarque encore l'autre Isle qu'on appelle *Serranilla*, qui contient cinq petites Isles plus pleines de bancs que n'est la *Serrane*, desquelles il y en a quantité dans tout ce Parage. Aussi est-ce pour cela que les Vaisseaux s'en éloignent tant qu'ils peuvent, afin de ne se mettre pas en danger de périr. Le malheur ayant donc voulu que *Pedro Serrano* fit naufrage en ce lieu-là, il eut recours à son industrie pour se sauver, & fit si bien qu'à force de nager il aborda l'Isle dont nous parlons. Y étant arrivé, il s'y vit en état de se dire l'homme du monde le plus désolé; car il n'y trouva ni eau ni bois, pas même de l'herbe, ni autre chose qui pût servir à sa nourriture, en attendant qu'il passât par là quelque Vaisseau, qui le reçût pour l'empêcher de mourir de faim & de soif, ce qui lui sembloit une mort plus cruelle que s'il se fut noyé, parce qu'il n'eût pas languï si long-temps. Dans ce misérable état il passa la première nuit à pleurer son infortune, & à s'affliger bien fort, comme pourroit faire toute autre personne qui se verroit réduite à de si grandes extrêmités. Le lendemain dès qu'il fût jour, il fût se promener tout autour de l'Isle, il y trouva quelques Poissons sur le bord, tels que peuvent être des Ecrevisses de Mer & autres Coquillages qu'il recueillit, & les mangea cruds, n'ayant point de feu pour les faire cuire. Voila dequoi il se nourrit quelque temps, jusques à ce qu'ayant appercû certaines Tortuës qui sortoient hors de la Mer, comme il vit qu'elles en étoient assez loin, il en attaqua une dont il se saisit, & en fit de même de toutes les autres, qu'il pût attraper; Puis prenant un couteau, qu'il avoit accoustumé de porter à sa ceinture, & qui lui

lui servit alors d'instrument propre à conserver sa vie, il en tua une, & en but le sang au lieu d'eau. En ayant fait autant des autres, il en coupa la chair par tranches, & la fit cuire au Soleil. Il se servit de leurs Ecailles, après qu'il les eût détachées, il recueillit de l'eau de pluye; comme quelques-unes de ces Ecailles contenoient une assez grande quantité d'eau, & que tout ce Pais-là est extrêmement pluvieux; il en amassoit beaucoup, Il se nourrit donc pendant quelque temps de la chair de ces Tortuës, qu'il tuoit, en assez bon nombre, & dont il y en avoit de toutes les façons, les unes de la largeur d'un grand Bouclier, & les autres moindres. Il est vrai qu'il ne lui servoit de rien de combattre les plus grandes, parce qu'elles se trouvoient plus fortes que lui; c'étoit en vain qu'il montoit sur elles pour les lasser, & les abattre sous lui, parce que le portant ainsi sur le dos, elles rebroussioient aussi-tôt vers la Mer, de sorte que l'expérience lui aprit quelles Tortuës il devoit ou combattre, ou laisser, pour n'en pouvoir venir à bout. Comme il vit qu'il avoit suffisamment à manger & à boire, il dit en lui-même, qu'il ne lui falloit plus rien que du feu pour cuire sa viande, & faire de la fumée, pour être apperçû si par hazard il passoit par-là quelque Navire. La nécessité & les Voyages qu'il avoit faits sur Mer, qui l'avoient rendu ingénieux, lui suggérèrent d'aller chercher des cailloux, pour s'en servir comme de pierres à feu, & de son couteau au lieu de fusil. Mais n'en trouvant point dans l'Isle, où il n'y avoit que du sable, il entroit souvent dans la Mer, où il se mettoit à la nage & à faire le plongeon; n'oubliant aucune sorte d'invention pour voir s'il ne trouveroit point ce qu'il cherchoit. En effet, il tra-

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. VIII. 33
 travailla si bien, qu'enfin sa peine lui réussit, il trouva quelques Cailloux, dont il choisit les meilleurs, qu'il battit les uns contre les autres, avec un si bon succès, qu'il en sortit des étincelles de feu. Alors d'une pièce qu'il rompit de sa chemise, il en fit une manière de charpie, qui ressembloit à du Cotton, & ainsi s'aidant de tout le fusil ensemble, enfin à force de le battre, & d'ajouter invention sur invention, il en tira du feu, comme il desiroit. Et parce qu'il ne lui restoit plus qu'à trouver de quoi l'entretenir, il s'en alloit d'heure en heure sur le bord de la Mer, afin d'en ramasser les balliures; car il y trouvoit quantité de Moufle marine, qu'on appelle vulgairement *Ovas marinas*, il y rencontroit même quelquefois des éclats de bois pourri, resté du débris des Navires qui se perdoient sur Mer; il y trouvoit encore des os de Poisson, des Coquillages, & autres choses semblables, dont il entretenoit le feu. Outre cela pour empêcher que l'eau ne vint à l'éteindre, il fit une espèce d'Auvent des plus grandes Tortuës qu'il avoit tuées. Il passa deux mois dans cette vie austère, à la fin desquels, & même plutôt il se trouva tout nud, parce que les méchans habits qu'il avoit sur lui, se pourrirent par le mélange de chaleur & d'humidité; les pluyes, comme j'ai dit, n'étant pas moins grandes en ce Climat, que la chaleur y est excessive. On ne sauroit s'imaginer les grandes incommoditez que lui causoit la chaleur, n'ayant ni habit, ni ombre pour se défendre du Soleil. Lors qu'il n'en pouvoit plus supporter la violence, il étoit contraint de se mettre dans l'eau pour y trouver quelque rafraîchissement. Dans ces travaux qui passent l'imagination, trois ans s'écoulèrent tous entiers, durant lesquels il vit passer assez

de Navires. Mais quelque fumée qu'il pût faire, Signal ordinaire de ceux qui sont perdus sur la Mer, les Navigateurs passioient outre, & ne daignoient aller voir ce que c'étoit, parce qu'ils craignoient de se perdre eux-mêmes, & d'échoüer sur les bancs. Ce qui affligeoit si fort le pauvre *Serrano*, qu'il eût sans doute dans ces dures extrêmités préféré volontiers la mort à la vie. Cependant les incommodités du temps, & les misères qu'il enduroit, le firent devenir velu comme un Ours par toutes les parties de son corps, si bien que la barbe & les cheveux lui alloient plus bas que la ceinture. Après avoir vécu de cette sorte durant trois ans, il appercût un soir dans cette Isle, lors qu'il ne pensoit à rien moins, un homme, qui la nuit d'auparavant avoit fait naufrage sur ces bancs, & s'étoit sauvé à la faveur d'une des planches du Navire. Le lendemain sitôt qu'il fut jour cet inconnu ayant pris garde à la fumée que faisoit le feu de *Pedro Serrano*, & se doutant bien de ce que c'étoit, tâcha de s'y en aller, s'aidant pour cet effet de la planche, & de l'adresse qu'il avoit à nager. Il seroit bien difficile de dire lequel des deux fut le plus étonné lors qu'ils se virent d'assez près. *Serrano* s'imagina d'abord que c'étoit quelque Démon, qui venoit à lui sous la figure d'un homme, pour le tenter, & le mettre au desespoir. Celui-ci de son côté avoit la même pensée de *Serrano*; & à considérer un homme, ou plutôt un monstre si velu par tout le corps, & qui ne sembloit être que poil & que barbe, il crut voir le Diable en personne. Comme ils fuyoient ainsi l'un de l'autre, enfin le nouveau venu se rassura de sa peur, quand il ouït que *Pedro Serrano* disoit, *Seigneur Jesus délivrez-moi des tentations du Diable*. Il l'aborda donc, &

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. VIII. 33

les yeux tout baignez de larmes. *Ha ! mon frere*, lui dit-il, *ne fuyez point, je vous prie : je suis Chrétien comme vous*, & en même temps pour mieux l'assûrer de cette vérité, il se mit à dire le *Credo*. Alors *Pedro Serrano* ne pouvant plus douter que ce ne fût un Chrétien, accourut à lui, & ils s'embrassèrent tous deux fort étroitement, avec des démonstrations d'une tendresse extraordinaire, & du grand regret qu'ils avoient de se voir enveloppez dans une même disgrâce, sans espérance de s'en pouvoir tirer. Après qu'ils se furent racontés l'un à l'autre en peu de mots leurs aventures, *Pedro Serrano*, qui se douta bien que son hôte avoit faim, lui donna à manger de ce qu'il avoit. Ils s'entretenirent ensuite à loisir des moyens qu'il falloit prendre pour s'empêcher de mourir de faim; & ils convinrent que chacun à son tour auroit le soin de pourvoir à leurs communes nécessitez, soit qu'il fallut se fournir de quelque matière, ou aller chercher de la Moufle marine, des éclats de bois, des os de Poisson, ou autres choses semblables, que la Mer jettoit à bord, pour s'en servir à entretenir leur feu; car c'étoit dequôi ils avoient un soin particulier, veillant même chacun à son tour, pour l'empêcher de s'éteindre. Ils passèrent quelques jours à vivre de cette manière. Mais malheureusement ils ne purent être longtemps ensemble sans se broüiller & se quereller; peu s'en fallut même qu'ils n'en vinsent aux mains; par où l'on peut connoître le malheur des hommes qui se laissent gouverner ainsi par leurs passions. Le sujet de leur querelle vint de ce que l'un prétendoit que c'étoit le tour de l'autre de pourvoir aux choses qui leur étoient nécessaires. Cette broüillerie jointe de paroles piquantes qu'ils se dirent là-dessus les sépara. Mais enfin la nécessité

té les rappella , & les remit si bien ensemble, qu'ils ne se quittèrent point de quatre ans, durant lesquels ils firent toujours de la fumée toutes les fois qu'ils voyoient passer un Vaisseau ; mais ce fut en vain. Cela les affligea si fort, qu'ils perdirent toute espérance de pouvoir jamais sortir d'un si misérable exil.

Cependant après tant d'années, un Vaisseau venant à passer assez près du lieu, où ils faisoient de la fumée, s'en apperçût, par bonheur pour eux, & envoya en même temps une Chaloupe à leur bord, pour les prendre. Alors *Pedro Serrano* & son Compagnon, qui n'étoit pas moins effroyable que lui, voyant que la Chaloupe s'approchoit d'eux, se mirent à dire le *Credo*, invoquans à haute voix le nom de *Jesus* nôtre Rédempteur, de peur que les Mariniers, qui les alloient joindre, ne les prissent pour quelques Démons, & ne s'enfussent d'eux. En quoi ils firent fort prudemment, car sans cela, les Mariniers s'en seroient fuis apparemment, parce que ces pauvres gens ressembloient plutôt à des Monstres, qu'à des hommes. Ils les reçurent donc dans leur Chaloupe, d'où ils les furent mettre dans le Vaisseau; où il n'y eût aucun des Navigateurs qui ne fût ravi d'étonnement & de pitié, de les voir en un si misérable état, & d'apprendre les choses qu'ils avoient souffertes. Ils continuèrent donc leur route, avec dessein de faire Voile en *Espagne*; mais le dernier des deux mourut sur la Mer, au grand regret de *Pedro Serrano*, lequel, après tant de misères, eût le bonheur d'aborder en *Allemagne*, & d'être présenté à l'Empereur, ainsi affreux, & couvert de poil, afin qu'une chose si extraordinaire fût une preuve de son naufrage, & des grands maux qu'il avoit soufferts. S'il eût voulu séjourner quelque
temps

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. VIII. 37*
 temps dans les Villes par où il passoit, pour s'y
 faire voir, il eût sans doute amassé beaucoup d'ar-
 gent. Quelques Seigneurs qui furent curieux de
 le voir, lui donnèrent de quoi pourl suivre son Voya-
 ge. Mais par dessus tous, l'Empereur fort étonné
 de lui entendre dire les choses étranges qu'il racon-
 toit de son naufrage, lui fit don de quatre mille
 poids de Rente, qui valent au *Perou* quatre mille
 & huit cens Ducats. Ce qui néanmoins ne lui ser-
 vit de rien, car il mourut, en allant à *Panama*,
 pour y jouir de ce revenu. Je tiens cette Histoire
 d'un Gentilhomme digne de foi, qu'on appelloit
Garcifanchez de Figueroa, qui avoit connu fami-
 lièrement *Pedro Serrano*. Il assûroit qu'il lui en
 avoit ouï faire le recit à lui-même, & ajoûtoit
 qu'après que *Serrano* eût vû l'Empereur, il se fit
 couper une partie de ses cheveux & de sa barbe,
 qu'il porta depuis tant soit peu plus courte que la
 ceinture. Mais comme sa barbe étoit fort lar-
 ge, & touffuë, il étoit contraint de la tresser
 quand il se couchoit, autrement elle l'incommo-
 doit dans le lit, & l'empêchoit de dormir.



C H A P I T R E I X.

De l'Idolâtrie des Habitans du Perou, & des Dieux qu'ils adoroient avant que d'être gouvernez par les Yncas.

Pour mieux faire connoître quelle étoit l'Idolâtrie & les mœurs des Indiens du *Perou*, il est nécessaire que nous divisions cet ancien temps en deux âges, afin de ne pas confondre cette matière, & de ne pas attribuer l'Idolâtrie ni les mœurs des uns à celles des autres. Dans le premier âge, nous verrons de quelle manière ils vivoient, avant que d'être gouvernez par les *Yncas*; & dans le second; quel étoit le gouvernement de ces Rois. Il faut donc savoir qu'en ce premier âge, il y avoit parmi les anciens Gentils des Indiens un peu meilleurs que des Bêtes apprivoisées, & d'autres qui étoient pires que les Animaux les plus sauvages. Mais puisque nous devons traiter de leur Idolâtrie, il est à propos de commencer par leurs Dieux. Ils les choisissoient conformes à leur brutalité, & à l'infame inclination qu'ils avoient, soit à les adorer en grand nombre, soit à rendre des honneurs Divins aux choses du monde les plus viles. Car il est certain que chaque Province, chaque Nation, chaque Famille, chaque Ville, chaque Ruë, & même chaque Maison avoit ses Dieux différens de ceux des autres; parce qu'ils s'imaginoient follement qu'il n'y avoit que le Dieu auquel ils se voüoient particulièrement qui les pût aider dans leurs besoins; c'est pourquoy ils tenoient pour étrangers tous ceux que les autres adoroient. Ce fut

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. IX. 39

fut de cette pernicieuse créance que prirent leur Origine les Dieux qu'ils eurent, qui furent divers, & en fort grand nombre. Mais parce que leur esprit n'étoit point aussi pénétrant que celui des Romains, qui se figuroient des Divinitez imaginaires, telles qu'étoient la Paix, l'Espérance, la Victoire, & ainsi des autres; comme ils n'élevoient point leurs pensées à des choses invisibles, ils n'adoroient aussi que celles qu'ils voyoient, & le faisoient brutalement les uns à la différence des autres, sans considérer ni si elles en étoient dignes, ni sans même avoir égard à leur propre personne; puis qu'ils se portoient à l'adoration des choses qui leur étoient inférieures. C'étoit donc leur principale intention d'avoir des Dieux qui différaient les uns des autres, sans se mettre autrement en peine de leur Nature. Ils le témoignoit assez en ce qu'ils adoroient indifféremment des Herbes, des Plantes, des Fleurs, & des Arbres de toutes les sortes, de hautes Montagnes, des Cavernes, des Précipices profonds, de grosses Pierres, & de petits Cailloux diversément colorez, comme du Jaspe, qu'ils trouvoient sur le bord des Rivières. Ajoutons à ceci que dans la Province qu'on appelle *Puerto Viejo*, c'est à dire, le Vieux Port, ils adoroient particulièrement l'Emeraude, & apparemment ils en eussent fait de même des Diamans & des Rubis s'il s'en fût trouvé dans ce Pais-là. Ils adoroient encore divers Animaux, les uns pour leur cruauté, comme le Tygre, le Lion, & l'Ours, qu'ils ne rencontroient jamais, que les tenant pour leurs Dieux ils ne se prosternassent à terre, & ainsi ils se laissoient tuer misérablement, sans prendre la fuite, & sans se mettre en défense. J'omets quantité d'autres Animaux qu'ils adoroient à divers fins, les uns pour leurs ruses, comme les Singes,

ges, & les Renards, les autres pour leur fidélité, comme le Chien, & les autres pour leur vitesse, comme le Loup Cervier. Ils en faisoient de même à l'égard d'un Oiseau qu'ils appelloient *Cuntur*, qui leur étoit en vénération, à cause de sa grandeur; & particulièrement à certains Peuples qui se disoient être descendus de lui. Il y avoit aussi quelques Nations qui sacrifioient aux Aigles, & d'autres qui adoroient les Faucons, à cause de leur adresse à voler, & à prendre du Gibier pour s'en nourrir. Ils adoroient le Chathuant, à cause de la beauté de ses yeux & de sa tête, & la Choïette, pour la subtilité de ses yeux qui voyent dans les ténèbres; ce qui leur sembloit une chose merveilleuse. Outre cela, ils regardoient comme des Divinitez les Couleuvres, & les Serpens, principalement les plus cruels & les plus grands, tels que sont ceux du País des *Antis*, qui ont jusques à vingt-cinq ou trente pieds de longueur, & autant de largeur ou peu s'en faut. Les Habitans des País où les Couleuvres n'étoient pas si grandes, que chez les *Antis*, en adoroient d'autres de diverses formes, leur Idolâtrie passoit même jusques aux Lefards, & aux Crapaux. En un mot, il n'y avoit point chez eux de vilains animaux qu'ils ne reconnussent pour leurs Dieux, plutôt pour montrer qu'ils en avoient de différens les uns des autres, que pour aucune utilité qu'ils en pussent espérer. Par où l'on peut voir, que ces Peuples étoient extrêmement ignorans, & tels que des Brebis sans Pasteur. Mais il ne faut pas s'étonner, si des gens qu'on n'instruisoit point, & qui n'avoient aucune teinture des Sciences, tomboient dans de si grandes Erreurs, puis qu'il est certain que les Romains & les Grecs, qui se piquoient si fort de savoir, furent bien si aveuglez que d'avoir jusques

C H A P I T R E X.

De divers autres Dieux qu'ils eurent.

I L y eût dans ce premier âge plusieurs autres Indiens de diverses Nations, qui firent choix de leurs Dieux avec plus de réflexion que ceux dont nous venons de parler. Je mets dans ce nombre ceux qui tenoient pour Divinitez les choses dont ils tiroient quelque profit. Tels étoient ces Peuples qui adoroient les sources d'eau vive, & les grandes Rivières, parce qu'elles leur servoient pour arroser les terres, où ils avoient semé des grains.

Les uns adoroient la Terre, & l'appelloient leur bonne mere, à cause qu'elle leur donnoit ses fruits; les autres adoroient l'Air, parce qu'ils disoient, qu'il faisoit vivre les hommes par le moyen de la respiration; les autres le Feu, à cause qu'il leur servoit à se chauffer, & à leur aprêter à manger; Les autres, le Mouton, pour le grand nombre de troupeaux qu'ils nourrissoient dans leurs pâturages; Les autres, cette longue étendue de Montagnes dont nous avons déjà parlé, tant à cause de la hauteur merveilleuse, que pour être la source de plusieurs Fontaines & Ruisseaux qui arrosoient leurs terres; Les autres adoroient le *Mayz* ou le *sarra* (c'est ainsi qu'ils appellent leur Bled) parce qu'ils en faisoient du pain; Et les autres enfin, toutes les sortes de Légumes & de Fruits que leur País produisoit. Ceux qui habitoient

toient la Côte de cette Mer avoient aussi une infinité de Dieux. Mais à le prendre en général, ils reconnoissoient la Mer pour la plus puissante de toutes les Divinitez, & l'appelloient *Mamacocha*, c'est à dire, leur Mere Par où ils vouloient donner à entendre, qu'elle leur servoit de Nourrice, en leur donnant son Poisson, pour les conserver en vie. Tous ceux de la même Côte adoroient aussi en général la Baleine, à cause de sa grandeur monstrueuse; Mais outre cette adoration, qui étoit commune entr'eux, ils rendoient dans chaque Province un Culte particulier aux Poissons qu'ils y tuoient en plus grande abondance. Ils faisoient sur cela un Conte fort plaisant, c'est que le premier de tous les Poissons qui étoit au plus haut monde (c'est ainsi qu'ils ont accoutumé d'appeller le Ciel) engendroit tous les autres de la même espèce, dont ils se nourrissoient, & que suivant le cours des Saisons, lui-même prenoit le soin de leur envoyer quantité de ses enfans, pour leur servir d'aliment. Pour cette même raison les Habitans de quelques Provinces adoroient la Sardine, parce qu'ils en prenoient en plus grande quantité que d'autre Poisson. Plusieurs en faisoient de même de la Raye, du Chien marin, de la Dorade, à cause de sa beauté, de l'Ecrevisse de Mer & de toute autre sorte de marée qui leur tenoit lieu d'autre meilleur Poisson, soit qu'il n'y en eût point dans cette Mer, ou qu'ils n'eussent pas l'adresse de le pêcher. En un mot, ils tenoient pour leurs Dieux ceux d'entre tous les Poissons qu'ils savoient leur être les plus utiles. De sorte qu'ils adoroient non seulement les quatre Elémens, chacun d'eux considéré à part, mais encore, tous les corps qui en étoient composez, quelque abjets, & immondes qu'ils pussent être.

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XI. 43*

Il y avoit aussi d'autres Peuples, comme les *Chibuyanes* & ceux du Cap de *Passau*, dont les deux Provinces servent de bornes au *Perou*, du côté du Septentrion & du Midi, qui n'étoient portez à l'adoration d'aucune chose, ni par leur inclination, ni par leur intérêt, ni par la crainte même, si bien qu'ils vivoient alors, & vivent encore comme des Bêtes, qu'ils surpassent en brutalité; ce qui vient sans doute de ce que l'établissement des Loix, & de la Doctrine des Rois *Yncas* n'a point passé jusques à eux.

C H A P I T R E X I.

De leurs Sacrifices.

L'Inhumanité plus que barbare des Sacrifices que faisoient ces anciens Idolâtres étoit tout à fait conforme à la cruauté & à la bassesse de leurs Dieux: Car laissant à part leurs Offrandes ordinaires, qui consistoient en Fruits de la Terre, en Moissons, & en Animaux, ils sacrifioient encore des Hommes & des Femmes de tous les âges, après les avoir fait Prisonniers aux Guerres qu'ils se faisoient. Cette exécration alloit jusques à ce point de barbarie parmi quelques-uns de ces Peuples, qu'elle surpassoit celle des Bêtes les plus sauvages. Car non contents de sacrifier leurs Prisonniers, ils immoloient au besoin leurs propres Enfans. Or ce Sacrifice diabolique d'Hommes, de Femmes, de Garçons, d'Enfans de tout sexe, & de tous âges, se faisoient entr'eux en les ouvrant tous envie par le milieu de l'estomach, d'où ils leur arrachent le cœur & les poulmons; puis de leur

leur sang encore chaud, ils ensanglantent l'Idole, à laquelle le Sacrifice s'adressoit. Ce qu'ils n'avoient pas plutôt fait, que leurs Devins tenoient les yeux attachés fixement sur le même cœur, & sur les poulmons, pour voir par les conjectures qu'ils en tiroient, si leur Offrande avoit été agréable ou non. Après cela de quelque manière que la chose leur semblât avoir réussi, ils brûloient à l'honneur de l'Idole les poulmons & le cœur de celui qu'ils avoient sacrifié, dont ils mangeoient le corps à la fin, avec un appétit insatiable, & quand c'eût été leur enfant propre, ils ne laissoient pas de s'en réjouir.

Le R. P. *Blas Valera*, selon les conjectures qu'on peut tirer de divers fragmens de ses Mémoires, sembloit avoir eu la même intention que j'ai, de diviser les temps, les âges, & les Provinces, afin que l'on en pût mieux comprendre les mœurs & la manière de vivre de chacune de ces Nations. En voici une preuve que j'ai tirée le mieux que j'ai pu d'un de ses Cahiers rompus, où parlant de l'état présent de ces Peuples, qui usent encore aujourd'hui de la même inhumanité dont nous venons de parler, il en dit ce qui suit. *Les Habitans du Pays d'Antis mangent de la chair Humaine. Les Tygres ne sont pas si cruels qu'eux; Ils ne reconnoissent ni Dieu ni Loi; ne savent ce que c'est que Vertu, & n'ont aucunes Idoles, ni rien qui en approche, si ce n'est qu'ils adorent le Diable, quand sous la forme d'un Serpent, ou de quelque autre Animal, il se présente à ces misérables, pour leur parler. S'il arrive que par droit de guerre ou autrement, ils fassent un Prisonnier, & qu'ils le connoissent pour être un homme de peu: ils l'écartellent sur le champ & en donnent les membres à leurs Amis, ou à leurs Valets, pour les manger s'ils veulent, ou les vendre à la Boucherie.*

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XI. 45

cherie. Mais si c'est un homme de Condition, les principaux s'assemblent entr'eux avec leurs Femmes & leurs Enfans, pour assister à sa mort. Alors ces impitoyables Ministres du Diable, l'ayant dépouillé, l'attachent tout nud à un gros Pieu, & le découpent par tout le corps à coups de rasoirs & de coûteaux, faits d'un certain Caillou fort tranchant, & qui est une manière de pierre à feu. Dans cette cruelle execution ils ne le démembrerent pas d'abord, mais ils ôtent seulement la chair des parties qui en ont le plus; comme du gras de la jambe, des cuisses, des fesses, & des bras. Après cela tout péle-mêle, Hommes, Femmes, & Enfans, se teignent du sang de ce malheureux Martyr, & sans attendre que la chair qu'ils ont tirée soit ou bouillie ou rôtie, ils la mangent goulument, ou pour mieux dire, ils l'avallent sans la mâcher, & ainsi ce misérable se voit mangé tout envie, & enséveli dans le ventre de ses Ennemis. La cruauté de ces méchans Hommes, bien qu'inhumaine jusques au dernier point, ne l'est pas tant encore que celle des Femmes, qui se frottent le bout des mammelles du sang de ce pauvre Patient, afin de le faire succer à leurs enfans, avec le lait qu'elles leur donnent. Ils continuent avec beaucoup de joye cette sanglante execution qu'ils appellent Sacrifice, jusques à ce que le Prisonnier ayant achevé de vivre, ils achevent aussi de leur côté d'en manger la chair, & les entrailles; s'imaginant dès lors que toutes les réjouissances & les Fêtes qu'ils pourroient faire ne sont rien en comparaison des délices qu'ils vont goûter. Ils tiennent cette viande en grande vénération, & la mangent comme une chose sacrée. Que s'ils ont pris garde que dans les langueurs & les supplices qu'ils ont fait souffrir au misérable défunt, il ait témoigné le moindre sentiment de douleur, ou en son visage, ou aux autres parties de son corps: ou même

me qu'il lui soit échappé quelque plainte, ou quelque soupir, alors ils brisent ses os, après en avoir mangé la chair, & les jettent à la Voirie, ou dans la Rivière avec un mépris extrême. Au contraire, s'il s'est montré résolu, constant, & même farouche dans les tourmens; en tel cas, dès qu'ils en ont mangé la chair & les entrailles, ils seichent les nerfs & les os au Soleil, puis les ayant mis sur le sommet des Montagnes, ils les tiennent pour des Dieux, les adorent, & leur font des Sacrifices. Voilà quelles sont les Idoles de ces Peuples brutaux, qui n'ont ni le sens commun, ni la moindre connoissance des bonnes choses, parce que l'Empire des Yncas ne s'est point étendu jusques à eux, ni même celui des Espagnols, de sorte qu'ils persistent encore aujourd'hui dans leur infame ignorance, qui les rend pires que des Bêtes. Cette race d'Hommes cruels, & dénaturez, est sortie du Mexique, à ce que l'on tient, & a peuplé depuis toutes les Contrées de Darien & de Panama, d'où elle a passé plus avant dans ces grandes Montagnes qui d'un côté aboutissent à Sainte Marthe, & de l'autre au nouveau Royaume de Grenade. Tout ce que je viens de dire est tiré du R. P. Blas Valera, qui par le recit qu'il fait de ces détestables & infernaux Sacrifices, nous aide à représenter plus vivement la façon de vivre de ce premier âge, & celle qui s'y pratique encore aujourd'hui.

Il s'est trouvé d'autres Indiens qui n'ont pas été si dénaturez que ceux-ci, ni si cruels dans leurs Sacrifices. Car bien qu'ils fussent sanglans, la mort néanmoins ne s'en ensuivoit pas, puis qu'ils se contentoient d'offrir simplement de leur sang qu'ils se faisoient tirer des bras ou des cuisses, selon que le Sacrifice étoit important. Que si la Solemnité en devoit être grande, on leur en tiroit des extrémités des narines, ou d'entre les deux sourcils. Il ne faut

pas

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. VI. 47

pas s'étonner de cela, puis que l'on fait bien que la Saignée a toujours été ordinaire aux Indiens du *Pero*, sur tout celle dont nous parlerons particulièrement ci-après, de laquelle ils usoient non seulement dans leurs Sacrifices, mais encore dans leurs maladies, principalement pour appaiser les maux de tête. Mais les Sacrifices dont nous venons de parler n'étoient pas les seuls qui leur étoient ordinaires; puis qu'ils en avoient de différentes façons, qui s'introduisoient selon la diversité des coutumes de chaque Province. Néanmoins, à le prendre en général, ils sacrifioient la plûpart du temps des Animaux, comme par exemple, des Moutons, des Brebis, des Agneaux, des Lapins, des Perdrix & d'autres Oiseaux. Ils en faisoient de même du Suif, de l'Herbe appellée *Cuca*, qui est si fort estimée parmi eux, du Mays, & des autres Graines; ou bien des Légumes, du Bois odoriférant, & de semblables choses que la terre leur produisoit. En quoi ceux de chaque Nation s'accommodoient à leurs propres sentimens, & à la Nature de leurs Dieux, selon qu'ils jugeoient que leur Offrande leur pourroit être agréable. Par exemple, s'ils adoroient des Oiseaux, ou des Animaux carnassiers, ils leur offroient des choses qu'ils leur voyoient manger plus volontiers, ou à quoi il leur sembloit qu'ils prenoient le plus d'appétit. Voila, ce me semble, tout ce que l'on peut dire touchant les Offrandes & les Sacrifices de ces Peuples Idolâtres.

C H A P I T R E X I I .

*De la manière de vivre de ces Anciens Gentils,
& de leur Gouvernement.*

CES Anciens Gentils n'étoient pas moins Barbares dans la manière de se loger, & de vivre ensemble, qu'ils l'étoient en matière de sacrifier à leurs Dieux. Les plus Politiques d'entr'eux demeuroient dans un Enclos, semblable à un Parc où l'on resserre les Bêtes, & où il n'y avoit ni place ni arrangement de Ruës & de Maisons. Il y en avoit encore, qui pour recevoir moins de dommage de leurs Ennemis, avec lesquels ils étoient en Guerre, alloient demeurer sur le sommet des Montagnes, où ils se croyoient assûrez comme dans une Forteresse imprenable. J'omets ceux qui se retiroient dans des Cavernes, ou autres lieux écartez parmi les Campagnes & les Valons, où ils s'arrêtoient selon les commoditez des lieux, & les moyens qu'ils trouvoient d'y demeurer, & de s'y nourrir. D'autres encore vivoient dans des Fosses & dans les creux des gros Arbres, selon qu'ils trouvoient que la Nature avoit mis ordre à leur logement; car pour eux ils ne s'en mettoient pas beaucoup en peine. Il s'en trouve même encore aujourd'hui qui vivent dans cette même brutalité, tels sont ceux du Cap de *Passéau*, les *Chiribuanes*, & autres Peuples que les Rois *Yncas* ont conquis, & qui se ressentent toujours de la façon brutale de vivre de leurs Peres. Mais ce qu'il y a de pire, est que ceux-ci sont les plus revêches de tous, je ne dirai pas à se réduire sous le Service des Espagnols, mais sous le doux

Joug.

joug de la Religion Chrétienne. Ce qui vient, à mon avis, de ce que faute d'avoir été instruits, ils ne sont pas raisonnables, & ont à peine une langue pour expliquer leurs pensées aux autres, quoi qu'ils soient d'une même Nation; de sorte qu'ils vivent comme des Animaux de différentes espèces, toujours éloignez les uns des autres, sans jamais communiquer ensemble.

Le plus hardi d'entr'eux, & qui avoit plus d'assurance à leur commander, étoit celui qui se faisoit leur Chef, & qui dans leurs Peuplades & leurs Bourgs (si on les peut nommer ainsi) usurpoit le titre de Souverain. Depuis que lui-même se l'étoit donné, il traitoit ses Sujets avec toute sorte de tyrannie & de cruauté, jusques-là, qu'il se servoit des hommes comme d'autant d'Esclaves, & abusoit indifféremment de leurs femmes & de leurs filles. Ils se faisoient la Guerre les uns aux autres, avec tant d'inhumanité, qu'en quelques Provinces ils écorchoient leurs Prisonniers, & faisoient un Tambour de leur peau, pour épouvanter leurs Ennemis, alléguant pour raison que cette Caisse faite du cuir de leurs Parens avoit une vertu secrète de les mettre en furie, si-tôt qu'ils l'entendoient. Ils passioient leur vie dans un continuel exercice d'assassinats, & de voleries, sans faire difficulté de mettre le feu dans les Bourgs, & d'user d'autres telles Violences; par le moyen desquelles ils usurpoient tyranniquement l'autorité sur autrui, & vivoient en petits Rois. Mais comme il s'en trouva parmi eux qui durant leur vie traitèrent bien leurs Sujets, les maintinrent en Paix, & firent observer la Justice; cela fut cause qu'après leur mort ils s'avisèrent de les mettre au rang de leurs Dieux, & de les adorer comme tels. Car après avoir bien considéré leur vie & leur bon

gouvernement, en comparaison des méchancetez, & de la pernicieuse conduite des Tyrans qu'ils avoient eus, ils trouvoient qu'à moins de leur déférer des Honneurs divins, ils ne s'aquittoient pas de leur devoir envers eux. Ceux de quelques autres Païs, n'avoient ni Chef qui les gouvernât, ni l'esprit de se gouverner eux-mêmes en forme de République; de sorte qu'ils passoient leur vie dans une stupidité qu'on pouvoit dire innocente. Car ils vivoient pêle-mêle comme les Brebis, sans se faire ni bien ni mal; ce qui procédoit plutôt d'une pure ignorance, & du peu de malice qu'ils avoient, que d'un excès de vertu.

Quant à la manière de s'habiller, & de couvrir leur nudité, la mode en étoit si ridicule & si honteuse dans la plupart de ces Provinces, qu'il n'est pas possible de se l'imaginer sans en rire. Il y en avoit aussi quelques-uns, qui dans leur manger étoient si affreux, & si barbares, qu'il n'eût pas été possible de les regarder, sans en avoir peur, & s'en étonner. Mais on remarquoit sur tout l'une & l'autre extravagance dans la manière de manger & de s'habiller des Indiens de plusieurs Païs de grande étendue. Ils ne semoient presque rien, ou du moins fort peu de chose dans les Païs chauds, qui étoient les plus fertiles; parce que la terre leur donnoit assez de quoi vivre à leur mode, par l'abondance des herbes, des racines, des fruits sauvages & des légumes qu'elle leur produisoit. Car quoi que cela semblât peu de chose, ils ne laissoient pas pourtant de s'en contenter, comme des gens qui s'accommodoient à tout, pourvu qu'ils eussent de quoi se nourrir. Dans plusieurs Provinces ils étoient si affriandez à la chair humaine, que sans attendre que celui qu'ils avoient blessé à mort eût rendu l'esprit, ils buvoient le sang qui sortoit de

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XII. 51
 de sa playe; & en faisoient de même lors qu'ils le coupoient par quartiers, le sucçant avidement, jusques à s'en laver les mains, de peur qu'il ne s'en perdît quelque goutte. Ils avoient des Boucheries publiques de chair humaine, dont ils prenoient des morceaux qu'ils hachotent menu; & des boyaux ils en faisoient des saucisses & des boudins, afin qu'il n'y eût rien de perdu. *Pedro de Cieza* rapporte la même chose au Chapitre XXVI. de son Histoire, où il en parle comme témoin oculaire. Cette manie alla si avant, qu'ils ne pardonnoient pas même aux enfans qu'ils avoient eus des Etrangères prises par eux à la Guerre. Car de leurs Prisonnières ils en faisoient leurs Maîtresses, & nourrissoient délicatement les Enfans qu'ils en avoient, jusques à ce qu'ayant atteint environ treize ans, ils les tuoient pour les manger, & pratiquoient la même chose envers les Mères, quand elles ne pouvoient plus mettre des Enfans au monde. Les Indiens mêmes qu'ils faisoient leurs Prisonniers, n'en étoient pas quittes à meilleur marché que les Etrangers. Que s'ils leur donnoient la vie, c'étoit pour les marier à des femmes de la Nation des vainqueurs, afin de manger les enfans qui provenoient de tels mariages, après les avoir élevez comme les leur en attendant qu'ils fussent grands, & alors ils leurs coupoient la gorge. Par où l'on peut voir qu'ils faisoient comme un Séminaire de jeunes garçons pour les manger à la fin, sans être touchés ni par la proximité du sang, ni par l'éducation qu'ils leur avoient donné, quoi qu'elle ait assez de force pour apprivoiser ensemble les Animaux les plus contraires entr'eux par une antipathie naturelle, comme l'expérience le montre. On peut donc bien dire que ces Barbares étoient plus cruels que les Bêtes les moins

sensibles à la pitié, puisque sans avoir égard ni à l'une ni à l'autre de ces considérations, ils tuoient indifféremment & les Enfans qu'ils avoient engendrez, & celles qui en étoient les Meres. Ce qu'ils ne faisoient que pour les manger, sans épargner non plus les Peres, qu'ils mettoient à mort tout de même que les autres, quand ils ne pouvoient plus avoir d'enfans, sans respecter ni alliance ni parenté. Je dirai bien plus, c'est que parmi ces Peuples il s'en trouvoit de si affamez de chair humaine, qu'ils faisoient de leur estomach insatiable un tombeau à leurs plus intimes amis. Car dès qu'il y en avoit quelqu'un de mort, tous les Parens s'assembloient entr'eux, & le mangeoient bouilli ou rôti, selon qu'ils le trouvoient gras ou maigre. Après qu'ils en avoient fait bonne chère, ils ramassoient tous les os, & avec de grandes démonstrations de deuil ils alloient les entévelir dans les ouvertures des Rochers, ou bien dans le creux des Arbres, sans faire aucunes Offrandes, parce qu'ils n'avoient point de Dieux, & n'adoroient alors rien du tout, non plus qu'aujourd'hui. Cette rage de se repaître de chair humaine étoit plus commune aux Indiens des Païs chauds, qu'à ceux des Païs froids. Que s'il y avoit des endroits où la terre ne portât ni Herbes, ni Fruits, ni Racines, pour être stérile & froide, alors la nécessité les contraignoit d'y semer du Mayz, & autres Légumes; ce qu'ils faisoient indifféremment en quelque temps que ce fût. Pour ce qui est de la Chasse & de la Pêche, ils nes'en prévalaient pas beaucoup, pour n'y avoir non plus d'adresse qu'à toute autre chose.

C H A P I T R E XIII.

De leur manière de s'habiller.

QUOI qu'il fut, peut-être, plus à propos de ne point parler de la nudité de ces anciens Gentils, ni de leur manière de s'habiller, que d'en entamer le discours, à cause qu'il semble que cela choque la bienséance, je ne laisserai pas d'en dire quelque chose, parce que l'Histoire m'y oblige, pour ne la pas donner imparfaite, & ne rien ôter à la vérité. Que s'il y a de la faute de mon côté, je prierai les honnêtes gens de ne m'écouter pas, & de me punir par cette disgrâce, que je croirai avoir méritée. Les Indiens de ce premier âge n'alloient point vêtus autrement que les Bêtes, n'ayans pour tout habit que la peau dont la nature les avoit couverts. Plusieurs d'eux n'avoient sur le corps qu'une grosse ceinture de filasse, de laquelle ils se croyoient suffisamment couverts, soit qu'ils la portassent ou par curiosité, ou par une manière de galanterie; & cela suffira pour le présent, sans qu'il me semble besoin d'en dire davantage, pour ne pas violer les Loix de l'honnêteté. Il me souvient sur ce sujet que l'an 1560. comme je revenois d'Espagne, je rencontrai dans une Ruë de *Carthagene* cinq Indiens tous nus, & qui ne marchaient pas tous ensemble, mais l'un après l'autre, comme les Gruës ou les Oisons, bien qu'il y eût assez longtemps que le Commerce qu'ils avoient avec les Espagnols dût avoir corrigé, du moins un peu, les mauvaises habitudes qu'ils avoient prises dans leur País.

Les femmes alloient aussi toutes nues comme les hommes, si ce n'est que les mariées portoient attaché à un fil grossier en forme de ceinture un méchant haillon de coton fait en carré, qui leur servoit comme de tablier. Dans les Païs où ni elles-mêmes ni les hommes ne savoient ce que c'étoit ni de tisser ni de filer, les uns & les autres se couvroient les parties honteuses avec les feuilles ou l'écorce de quelque Arbre. Les filles avoient de même une ceinture de fil, qu'elles portoient ordinairement avec un Tablier, qui par quelque marque différente des autres montroit qu'elles étoient à marier; mais parce que je veux garder la bienséance, comme j'ai dit, & n'offenser pas les oreilles chastes, j'aime mieux taire que publier ce que je pourrois dire sur ce sujet. Qu'il suffise donc de savoir que les Indiens des Païs chauds, ne s'habilloient point autrement que j'ai dit, & qu'en matière d'honnêteté, on ne pouvoit les regarder que comme des Bêtes dépourvûes de raison; de sorte que par cette brutalité, & par le peu de soin qu'ils avoient de couvrir leurs corps, il est bien aisé de voir qu'en cela non plus qu'en autre chose ils ne paroissent nullement des hommes; ce qui étoit commun généralement à tous ces Gentils avant l'Empire des *Yncas*.

Dans les Païs froids ils alloient couverts un peu plus honnêtement, non par un principe d'honnêteté, mais seulement pour s'empêcher d'avoir froid. Ils s'affluboient de peaux d'Animaux, & de certaines couvertures qu'ils faisoient de Chanvre sauvage, & d'une espece de Jonc assez large, souple au manier, & qui sentoit fort bon; ils le cueilloient à la Campagne, où il y en avoit quantité; ils se servoient encore d'autres choses semblables pour couvrir leur nudité le mieux qu'ils pouvoient. Il y en

y en avoit d'autres néanmoins, qui n'étoient pas si grossiers; & qui se couvroient de certains Manteaux bizarres, dont l'étoffe étoit filée & tissée d'une étrange sorte. Ils les faisoient ordinairement de Laine, ou d'un certain Chanvre sauvage, qu'ils appellent *Chabuar*, les portans attachez au col, & ceints par le milieu du corps, ce qui suffisoit pour les défendre du froid. Voila comment s'habilloient les Habitans des Païs froids dans ce premier âge; mais il est certain, comme nous l'avons dit, que ceux des Païs chauds alloient pour l'ordinaire tous nus; ce que les Espagnols pûrent assez remarquer dans plusieurs Provinces que les Rois *Yncas* n'avoient point encore soumises à leur Empire. Je dirai bien davantage; c'est qu'il y a quantité de Païs que les Espagnols ont conquis, dont les Habitans sont si brutaux, qu'ils ne veulent ouïr parler en aucune façon de couvrir leurs corps, non pas mêmes ceux qui conversent familièrement avec les Espagnols, & qui les fréquentent jusques dans leurs maisons. Que s'il leur arrive quelquefois de s'habiller, c'est plutôt parce qu'ils se lassent d'en être importunés, que pour aucun plaisir qu'ils y prennent, ni pour aucune considération d'honnêteté. A quoi j'ajoute que ce ne sont pas seulement les hommes qui le refusent, mais les femmes mêmes; de sorte que pour leur faire dépit, & leur reprocher qu'elles sont aussi deshonnêtes que mauvaises fileuses, les Espagnols ont accoutumé de leur demander par raillerie; Si c'est pour ne vouloir pas être habillées qu'elles ne filent pas, ou si elles ne s'habillent point pour s'exempter de filer?

C H A P I T R E X I V.

De la diversité de leurs Mariages, de leurs Langues, & de leur abominable coûtume d'user de Poison, & de Sortilège.

Ces anciens Gentils ne témoignent pas d'être plus honnêtes & plus civils dans toute autre action, & particulièrement dans celle du Mariage, qu'ils l'étoient dans la manière de s'habiller, & de se nourrir. Les uns s'assembloient de diverses Nations, & s'accouplent pêle-mêle comme des Bêtes, selon qu'ils se rencontroient, sans avoir aucune femme qui leur fût particulière. Les autres, dont la brutalité n'étoit pas moindre, se marioient indifféremment à qui que ce fût; comme par exemple, à leurs sœurs, à leurs filles, & même à leurs meres, qui néanmoins étoient les seules qu'on exceptoit en certains Pais. De plus, les Habitans de quelques Provinces tenoient pour une chose louable de permettre aux filles d'être aussi débordées qu'elles voudroient, & de s'adonner à toutes sortes de vilenies; d'où il s'ensuivoit que les plus dissoluës trouvoient à se marier plutôt que les autres, ce qui tournoit entièrement à leur gloire. Car ils faisoient une estime particulière de celles qui avoient été mariées, ou qui l'étoient, les honorant du titre de vaillantes; Comme au contraire, ils appelloient lâches, les plus retenuës, & leur reprochoient que personne n'avoit voulu d'elles. A cette Coûtume étoit directement opposée celle de quelques autres Provinces, où les meres gardoient leurs filles avec

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XIV. 57

un soin merveilleux. Que s'il se présentoit quel- que bon Parti pour les marier*, ils les produisoient alors en Public, où en présence des parens qui étoient demeurez d'accord du mariage, elles les défloroient de leurs propres mains, pour montrer à tous qu'elles avoient été soigneuses de les bien garder.

En d'autres Provinces, les meilleurs amis, & les plus proches parens de celui qui se devoit marier lui dépucelloient sa maîtresse, de sorte que le mariage se consommoit ainsi, & le nouveau marié la recevoit pour sa femme, comme le remarque *Pedro de Cieça* au Chapitre XXIV. de son Livre. Il'y avoit aussi des Païs dont les Habitans étoient sujets au détestable crime de la Sodomie; ce qui n'arrivoit néanmoins qu'à quelques particuliers qui s'y adonnoient en cachette, de sorte que ce Vice contre nature n'étoit point commun à toute la Nation. En quelques endroits ils faisoient servir leurs Temples à cette action détestable, parce que le Diable leur persuadoit que leurs Dieux y prenoient un merveilleux plaisir; Ce que cet ennemi commun du genre humain faisoit tout exprès, pour leur ôter le voile de la honte, qui les retenoit; & rendre cette abomination publique & commune entr'eux. Parmi ces Peuples encore, il se trouvoit des hommes & des femmes qui faisoient métier d'empoisonner. Ils se servoient diversément du Poison, soit qu'il fût question de faire mourir soudainement, ou d'une mort lente. Aux uns ils ôtoient l'usage de la Raison, & aux autres les principaux traits du visage, qu'ils rendoient difforme & hideux à voir, outre qu'ils leur faisoient venir par tout le corps certaines pustules noires & blanches, & les rendoient estropiez de tous leurs membres. Chaque Pro-

vince, & chaque Nation, & même en plusieurs endroits chaque Ville avoit son Langage particulier, qui différoit de celui de ses Voilins. Ainsi ceux qui entendoient la Langue l'un de l'autre, se disoient parens & bons amis, ou alliez; au contraire ceux qui ne s'entendoient pas, à cause de la différence de leur Langage, se regardoient comme ennemis, & se faisoient cruelle guerre, jusques à s'entremanger comme des Bêtes sauvages, & de différentes espèces. Ajoûtons à cela, qu'il y avoit parmi eux beaucoup de Sorciers, & encore plus de Sorcières, qui s'adonnoient la plûpart à ce dangereux métier, afin qu'ayant moyen de communiquer particulièrement avec le Diable, ils pussent se mettre en réputation parmi les Peuples par la prédiction des choses futures, & ainsi passer pour de grands Devins. J'omets que par un effet d'envie ou de haine contre les hommes, les femmes usoient souvent de ces Sortilèges, qui faisoient les mêmes opérations que le Poïson. Cela suffira pour le présent touchant la manière de vivre des Indiens de ce premier âge. Je laisse à l'imagination du Lecteur à lui représenter plus vivement les déréglemens de ces Peuples, si pourtant il est possible à l'esprit humain de s'imaginer combien ont été grandes les abominations & les infamies de ces malheureux Payens; mais on ne pouvoit attendre autre chose de gens qui prenoient le Diable pour Maître & pour Guide. Par ce que nous avons dit on peut voir qu'il y en avoit parmi eux de toutes les sortes; Les uns étoient Barbares jusques au dernier point dans leur Culte, dans leurs Sacrifices, & dans leurs mœurs; & les autres étoient si ignorans, & si fots dans tout ce qu'ils faisoient, qu'on les eût pris pour des Bêtes apprivoisées. Mais le troisième genre étoit de ceux qui

qui

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XV.* 59
quitenoiient le milieu entre les deux extrêmittez,
comme nous le verrons ci-après dans la suite de
notre Histoire, où nous raconterons en particulier
ce que nous n'avons dit qu'en général de la brutali-
té des Habitans de chaque Province.

C H A P I T R E X V.

De l'Origine des Yncas, Rois du Perou.

IL ne se pouvoit rien trouver de pire que l'état
de la vie & de la mort de ces Barbares, com-
me nous venons de montrer; lors qu'il plût à
Dieu de permettre que d'un Ciel si couvert de
brouillars, il en sortit une belle Etoile, qui les
éclairant parmi de si épaisses ténèbres, leur don-
nât quelque connoissance de la Loi naturelle, &
du respect que les hommes se doivent porter les
uns aux autres en pratiquant la Civilité. Il plût à
Dieu, dis-je, que les descendans du premier Gou-
verneur qui leur fut donné, allant toujours de bien
en mieux, cultivassent ces esprits brutaux, & les
transformassent en hommes, en les rendant ca-
pables de raison, & de toute sorte de bonne Do-
ctrine. Ce qui étoit entièrement nécessaire, afin
que lors qu'il sembleroit bon au vrai Soleil de Ju-
stice de faire luire sur ces Idolâtres les rayons de
sa divine Miséricorde, ceux qu'il y enverroit les
trouvassent plus dociles, & moins revêches à re-
cevoir la Doctrine de l'Eglise nôtre bonne Mere.
En effet, ils l'ont reçûe depuis, comme nous
montrerons plus au long dans la suite de cette
Histoire. Et sans mentir l'expérience a fait voir
bien clairement, que parmi ces Peuples des *In-
des*, qui sont en si grand nombre, il ne s'en est
point

point trouvé de plus prompts, ni de plus enclins à recevoir l'Évangile, que ceux qui ont eu le bonheur d'être gouvernez & instruits par les Rois *Yncas*; à quoi n'ont pû parvenir les autres Nations des Confins de cet Empire, plusieurs desquelles sont encore aujourd'hui aussi brutales qu'auparavant, sans que les Espagnols, qui depuis 71. an se sont donnez une entrée dans le *Perou*, ayent pû jamais les civiliser. Mais puisque nous sommes à la porte d'un si grand labyrinthe, il sera bon que nous passions dans la connoissance de choses qui s'y trouvoient.

La voye la plus facile & la meilleure pour traiter de l'Origine des *Yncas* Rois du *Perou*, est, ce me semble, de raconter ce que j'en ai ouï dire plusieurs fois dans mon enfance à ma mere, à ses freres mes oncles, & à mes autres parens. Car tout ce qu'on en peut conter d'ailleurs se rapporte directement à ce que je me propose d'en dire, outre que pour l'apprendre au vrai, il me semble plus à propos d'employer les termes mêmes des *Yncas* que ceux des autres Auteurs étrangers, qui en parlent chacun à sa mode. Je dirai donc qu'au temps que ma mere résidoit à *Cuzco*, lieu de sa naissance, le peu de parens qui nous étoient restez des cruautéz & des tyrannies d'*Atabualpa*, comme nous le montrerons dans sa Vie, venoient la visiter presque toutes les semaines. Leur plus grand plaisir dans ces visites étoit de s'entretenir de l'Origine de leurs Rois, de leur Majesté, de la grandeur de leur Empire, de leurs Conquêtes, de leurs belles Actions, de leur Gouvernement en temps de Paix & de Guerre, & des Loix qu'ils avoient sagement établies pour le bien de leurs Sujets. En un mot, il ne s'étoit rien passé de leur temps à l'avantage de leur País, qu'ils ne fissent

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XV. 61

tomber à propos sur le sujet de leur Conversation
 Delà ils passoient à l'état des affaires présentes ; &
 parloient , les yeux tous baignez de larmes , de la
 mort de leurs bons Rois , de la desolation de leur
 Pais , de la ruine de leur Empire & des maux que
 les Sujets enduroient sous le gouvernement d'un
 mauvais Roi. Durant ces Entretiens , j'allois &
 venois souvent où ils étoient , & prenois plaisir à
 les écouter , comme si j'eusse oui lire quelque
 belle Fable. Mais un jour * qu'ils parloient à leur
 ordinaire de la Vie de leurs Rois ; j'inter-
 rompîs le plus âgé d'entr'eux , qui entretenoit
 la compagnie , pour lui faire cette question ,
 „ *Yuca*, mon Oncle, je voudrois bien savoir
 „ comment, n'y ayant point parmi vous de Livres
 „ qui vous ait conservé la mémoire des choses
 „ passées , comment, dis-je, vous pouvez connoi-
 „ tre l'Origine de nos Rois ? Je ne suis point sur-
 „ pris que les Espagnols , & les autres Peuples qui
 „ sont aux Confins de leur Empire , puissent ,
 „ par le moyen des Livres , & de la connoissan-
 „ ce qu'ils ont de l'Histoire divine & humai-
 „ ne , rendre compte de l'état de leurs Rois , &
 „ des Princes Etrangers ; marquer le temps de
 „ leur Règne , & la révolution des Empires ; &
 „ savoir même depuis combien de mille années
 „ Dieu a créé le Ciel & la Terre. Mais pour
 „ vous autres qui ne savez ce que c'est que de Li-
 „ vres , comment pouvez-vous parler au vrai du
 „ temps passé ? Sauriez-vous bien dire qui étoit le
 „ premier de nos *Yucas* ? comment il s'appelloit ?
 „ d'où il tiroit son extraction ? par quels moyens
 „ il commença de régner ? avec quelles forces il
 „ conquit ce grand Empire ? & quels furent les
 „ commencemens de nos plus mémorables Faits

„ d'ar-

* J'étois alors âgé de 17 ans.

„ d'armes? “ Alors l'*Inca*, qui à cause de l'extrême plaisir qu'il prenoit à discourir de semblables choses, étoit bien aisé que je lui fisse ces questions, me répondit: „ Mon Neveu, je satisfierai très-volontiers aux choses que vous demanderez de moi, & je serai bien aisé que vous les écoutiez avec attention pour les conserver dans vôtre cœur (c'est le terme dont ils se servent ordinairement pour dire *se souvenir*) Vous saurez donc qu'anciennement dans toute cette grande étendue de Païs, il n'y avoit que montagnes & précipices, couverts de broussailles, & de buissons. Les hommes de ce temps-là tels que des Bêtes étoient sans Police & sans Religion. On ne parloit parmi eux ni de maison ni de Ville; & comme ils n'avoient aucune sorte d'esprit, ils ne savoient ni cultiver la Terre, ni filer la Laine ou le Cotton, pour en faire des habits propres à couvrir leur nudité. Leur vie étoit entièrement sauvage, car ils la passoient ensemble deux à deux, ou trois à trois, selon qu'ils se rencontroient, & se retiroient dans des lieux souterrains, & dans des Cavernes. Les Herbes des champs, les Racines des Arbres, les Fruits sauvages & même la chair humaine étoient les alimens dont ils se nourrissoient comme des Bêtes. Les uns se servoient de peaux d'Animaux, & d'écorces d'Arbres; ou même de leurs feuilles, pour couvrir leur nudité, & les autres alloient tout nus; Enfin ils mouroient une vie tout à fait brutale, & s'accouplioient avec les premières femmes qu'ils rencontroient, sans en avoir aucune en propre, ou qui leur fût particulière.

Voilà quel fut le commencement du discours que l'*Inca* mon Oncle se proposoit de me faire.

Mais



ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XV. 63*

Mais avant que d'en dire la suite, afin que vous ne vous ennuyiez pas d'entendre répéter si souvent ces mots *le Soleil nôtre Pere*, je dois vous avertir que c'étoit une façon de parler ordinaire aux *Incas*; qui en usoient par manière de vénération & de respect, toutes les fois qu'ils parloient du Soleil, dont ils se disoient être descendus. Il n'étoit même permis qu'au seul *Inca* d'avoir à la bouche ce nom vénérable. Que si quelqu'autre en usoit, on le lapidoit sur le champ en qualité de Blasphémateur. „ Comme donc, continua l'*Inca*, le So-

„ leil nôtre Pere vit que les hommes étoient tels

„ que je vous ai dit ci-devant, il en fut touché de

„ compassion, & leur envoya du Ciel deux de

„ ses Enfans, un fils & une fille, pour les in-

„ struire dans la connoissance du Soleil nôtre Pe-

„ re, afin qu'ils l'adorassent à l'avenir, & le re-

„ connussent pour leur Dieu. Ces deux divins En-

„ fans leur furent aussi envoyez, pour leur impo-

„ ser des Loix, & leur donner des Préceptes, par

„ le moyen desquels ils pussent vivre en hommes

„ raisonnables, apprendre la civilité, demeurer

„ dans des maisons, peupler les Villes, labourer la

„ Terre: cultiver les Plantes, faire la Moisson,

„ nourrir des Troupeaux, jouir des commoditez

„ qui en reviendroient, s'accommoder des Fruits

„ de la terre, & en un mot, vivre en vrais hommes,

„ & non pas en bêtes. Avec cet ordre, qu'il plut

„ au Soleil nôtre Pere donner à ses deux Enfans,

„ il les mit près du marécage de *Titicaca*, qui est

„ à huit cens lieuës d'ici, & leur dit qu'ils allas-

„ sent où bon leur sembleroit, & que lors qu'ils

„ voudroient manger ou dormir en quelque lieu,

„ ils essayassent de ficher en terre une Verge d'or,

„ qui avoit deux doigts de grosseur, & demi aune de

„ long, qu'il leur donna tout exprès, pour un

„ signal

„ signal infaillible de sa volonté ; qui étoit que là
 „ où cette Verge s'enfonceroit dans la terre d'un
 „ seul coup qu'ils lui donneroient, là même le So-
 „ leil nôtre Pere vouloit que ses deux Enfans s'ar-
 „ rêtaſſent, pour s'y établir, & y tenir leur Cour.
 „ Après cela il leur recommanda en ces termes ce
 „ qui étoit de leur devoir : *Mes Enfans, quand vous*
 „ *aurez ſoumis ces Peuples à nôtre obéiſſance, vous*
 „ *aurez ſoin de les maintenir par les Loix de la Rai-*
 „ *ſon, de la Piété, de la Clemence, & de l'Equi-*
 „ *té requiſe ; faiſant pour eux tout ce qu'un bon Pe-*
 „ *re acoûtume de faire pour des Enfans qu'il a mis*
 „ *au monde, & qu'il aime tendrement, en quoi*
 „ *vous ſuivrez mon exemple, puisſque, comme vous*
 „ *ſavez, je ne ceſſe de faire du bien à tous les mor-*
 „ *tels. Car c'eſt moi qui les éclaire de ma lumière,*
 „ *pour leur donner moyen de voir, & de vaquer à*
 „ *leurs affaires ; c'eſt moi qui les échauffe quand ils*
 „ *ont froid, qui rend fertiles leurs Champs & leurs*
 „ *Pâturages, qui fais fructifier leurs Arbres, qui*
 „ *multiplie leurs Troupeaux, & qui leur envoie la*
 „ *pluye & le beau temps quand le néceſſité le re-*
 „ *quiert. C'eſt moi encore qui prends le ſoin de fai-*
 „ *re le tour du Monde une fois le jour, pour voir de*
 „ *quelle choſe la Terre peut avoir beſoin, afin d'y*
 „ *mettre ordre, au ſoulagement de ceux qui l'habi-*
 „ *tent. Je veux donc que vous faiſſiez à mon exem-*
 „ *ple, comme mes Enfans bien aimez, que j'envoie*
 „ *au monde pour le bien & l'inſtruction de ces pau-*
 „ *vres gens qui vivent en bêtes. C'eſt pourquoi je*
 „ *vous donne dès à préſent le titre de Rois, & je*
 „ *veux que vôtre Empire s'étende ſur tous les Peu-*
 „ *ples que vous inſtruirez par de fortes raiſons &*
 „ *de bonnes actions, mais ſur tout par vôtre exem-*
 „ *ple & par vôtre bon gouvernement.*

„ Après

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XVI. 65*

„ Après que le Soleil nôtre Pere eut ainsi déclara-
 „ ré sa volonté à ses deux Enfans, il les congédia;
 „ ils sortirent en même temps de *Titicaca*, &
 „ marchèrent du côté du Septentrion, sans
 „ oublier, dans tous les lieux où ils s'arrê-
 „ toient le long du chemin, d'éprouver leur Ver-
 „ ge d'or selon l'ordre qu'ils en avoient; Mais ils
 „ trouvoient toujours qu'elle ne s'enfonçoit point
 „ dans la terre. Enfin, après avoir marché long-
 „ temps, ils arrivèrent à un petit Dortoir qui est
 „ vers le Midi, à huit lieues & demie de cette Ville,
 „ & qu'on appelle vulgairement *Pacarec Tempu*,
 „ c'est à dire, *Dortoir du point du jour*, Nom qui
 „ lui fut imposé par l'*Ynca*, parce qu'il sortit de
 „ ce Dortoir, lorsque le jour commençoit à poin-
 „ dre. Là se voit encore aujourd'hui la Ville, que
 „ ce Prince envoya peupler depuis au grand hon-
 „ neur de ses Habitans, qui se glorifient fort de ce
 „ nom, parce qu'il lui fut imposé par nôtre *Ynca*,
 „ lequel au sortir de ce lieu vint avec la Reine sa
 „ femme dans cette Vallée de *Cuzco*, où l'on ne
 „ voyoit alors que Précipices & que Montagnes,
 „ comme je vous l'ai déjà dit.

C H A P I T R E X V I .

*De la fondation de la Ville Impériale
 de Cuzco.*

„ LE premier lieu où ils s'arrêtèrent dans ce
 „ Vallon, continua l'*Ynca*, fut en cet endroit
 „ que l'on appelle *Huanacauti*, qui regarde
 „ cette Ville du côté du Midi. Là ils firent la même
 „ épreuve de leur Verge d'or qu'ils avoient faite
 „ auparavant; au premier coup qu'ils en donnè-
 „ rent

" rent contre la terre, elle s'y enfonça si avant
 " qu'ils ne la virent jamais plus. Alors nôtre bon
 " *Yuca* s'adressant à la Reine qui étoit & sa sœur
 " & sa femme; *C'est dans ce Vallon*, dit-il, que le
 " *Soleil* nôtre Pere veut que nous nous arrêtions,
 " pour nous y établir & y faire nôtre demeure; il
 " faut donc, ma sœur & ma Reine, que vous & moi
 " attirions ces gens, & les fassions assembler, pour
 " les instruire, & leur faire le bien que le *Soleil*
 " *tre Pere* entend que nous leur fassions. Cela
 " ils sortirent tous deux de *Huanacauti*, & s'en
 " allèrent l'un d'un côté, & l'autre d'un au-
 " tre, pour faire assembler les gens. Et parce
 " que cet endroit-là est le premier lieu de nôtre
 " connoissance, où nous savons qu'ils ont mis le
 " pied, & d'où ils sont sortis, pour aller faire du
 " bien à tout le Genre humain, nous y avons bâti
 " un Temple, pour y adorer nôtre Pere le *Soleil*,
 " en mémoire de ses faveurs, & de tant de graces
 " qu'il a faites au monde. Le Prince s'en al-
 " la donc au Septentrion, & la Princesse au Mi-
 " di. S'étant ainsi séparés, ils arrêtoient tout
 " ce qu'ils trouvoient d'hommes & de fem-
 " mes, en traversant ces Solitudes, que les
 " broussailles dont elles étoient pleines, & les pen-
 " tes des Rochers rendoient effroyables. Ils leur
 " disoient, Que le *Soleil* leur Pere les avoit en-
 " voyez du Ciel, pour être les Maîtres & les Bien-
 " facteurs de tous les Habitans de ce Païs, en les
 " tirant de leur sauvage façon de vivre, pour leur
 " apprendre à se comporter en vrais hommes;
 " c'est pourquoi, pour accomplir le commande-
 " ment du *Soleil* leur Pere, qui les avoit envoyez;
 " ils alloient les chercher de toutes parts pour
 " les ramasser, & les tirer de ces Montagnes, afin
 " de les mettre ensemble dans des Villes, & leur
 " don-

donner dequoi manger, non en bêtes; mais
 en vrais hommes. Ces choses & d'autres sembla-
 bles furent dites par nos Rois aux premiers Sau-
 vages qu'ils rencontrèrent dans ces Montagnes.
 Cependant ils étoient fort surpris de voir ces
 deux personnes parées des ornemens que le So-
 leil nôtre Pere leur avoit donnez, car leur habit
 étoit fort différent, de celui de ces Barbares. Ils
 avoient les oreilles percées comme nous, qui
 sommes leurs descendans, faisant paroître bien
 clairement & par leurs paroles & par la majesté
 de leurs visages, qu'ils étoient fils du Soleil, ve-
 nus exprès pour donner aux hommes des Villes,
 où ils pussent demeurer ensemble, & des Vian-
 des pour se nourrir. Ces Sauvages fort étonnez
 d'un côté de ce qu'ils voyoient, & de l'autre tou-
 chez de leurs promesses, dont ils ne révoquoient
 plus en doute l'effet, les adorèrent en qua-
 lité d'Enfans du Soleil, & leur obéirent com-
 me à leurs Rois. Après cela, ils se ramassèrent
 de toutes parts, & se racontans les uns aux au-
 tres les grandes merveilles qu'ils avoient vûes &
 ouïes, ils s'assemblèrent hommes & femmes en
 fort grand nombre, & allèrent avec nos Rois
 dans le dessein de les suivre en quelque part qu'ils
 les voulussent mener.

Cependant nos Princes voyant tant de gens
 après eux, en commirent quelques-uns, pour
 faire les Provisions pour tous, afin qu'ils eussent
 dequoi manger, & que dans ces Montagnes la
 faim ne les contraignît de s'écarter les uns des
 autres. Il y en eût aussi qui eurent la commis-
 sion de faire des logemens & des maisons, se-
 lon le modèle que l'*Ynca* même leur en donna.
 Voilà comment nôtre ville Impériale commença
 de se peupler. Elle fut dès-lors divisée en deux

" parties, dont l'une fut appelée *Hanan Cuzco*,
 " c'est à dire, comme vous savez, *Cuzco la haute*,
 " & l'autre *Hurin Cuzco*, qui signifie *Cuzco*
 " *la basse*. Le Roi trouva bon que ceux qu'il
 " avoit amenez avec lui peuplassent *Hanan Cuzco*,
 " qu'ils nommèrent pour cet effet la haute Vil-
 " le; ceux qui vinrent avec la Reine se mirent
 " à peupler *Hurin Cuzco*, & l'appellèrent à cause
 " de cela *Cuzco la basse*. Aureste la Ville ne fut
 " pas divisée ainsi, pour donner de l'avantage aux
 " uns sur les autres en matière de prééminences
 " & d'exemptions, mais plutôt pour les rendre
 " tous égaux, comme de bons freres, qui n'a-
 " voient qu'un même Pere, & qu'une même
 " Mere. Car l'*Ynca*, qui en fit la division par la
 " différence de ces deux noms, *Hanan Cuzco*, &
 " *Hurin Cuzco*, n'avoit pour but en cela que de
 " laisser à la Postérité une mémoire perpétuelle
 " de ce que lui-même avoit rassemblé une partie
 " des Habitans, & la Reine l'autre. La seule dif-
 " férence qu'il y eût d'ailleurs entr'eux, c'est,
 " qu'il voulut que ceux de *Cuzco la haute* fussent
 " respectez, & reconnus comme les Freres aînez,
 " & ceux de la basse comme leurs cadets. En-
 " fin il jugea à propos qu'en matière de pré-
 " éminence & de dignité ceux-là fussent regardez
 " comme le bras droit, parce qu'ils avoient été
 " attirez par un homme; & ceux-ci comme le
 " bras gauche, parce qu'ils étoient venus sous la
 " conduite d'une femme. Depuis ce temps-là on
 " divisa ainsi par la même raison toutes les Villes
 " de nôtre Empire, tant les petites que les gran-
 " des: car la division s'en fit toujours par Quar-
 " tier, ou par Familles, usant ordinairement de ce
 " terme, *Hanan ayllu*, *Hurin ayllu*, c'est à dire,
 " *la haute & la basse Lignée*, & de celui-ci *Hanan*
 " *Suyu*

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XVI. 69

” *Suyu y Hurin*, qui signifie le haut & le bas *Eu-*
 ” *clos*.

” Tandis que nôtre grand *Ynca* vaquoit à peu-
 ” pler la Ville, il apprenoit diverses choses aux
 ” Indiens, entr’autres, comment il falloit fendre
 ” & cultiver la terre, & semer les Grains & les
 ” Légumes, dont il leur montra les plus profita-
 ” bles & les meilleurs à manger. Pour cet effet,
 ” il leur aprit à faire les Charruës, & les autres
 ” instrumens dont on a coûtume de se servir. En
 ” un mot, il leur enseigna quelles commoditez
 ” ils pouvoient tirer des Ruisseaux, qui passent par
 ” cette Vallée de *Cuzco*, il leur montra même à fai-
 ” re cette manière de chaussure dont nous nous
 ” servons. La Reine de son côté n’étoit pas oisi-
 ” ve; elle dressoit les Indiennes aux exercices pro-
 ” pres aux femmes; comme par exemple, à filer,
 ” à tistre du Cotton & de la Laine, & à en fai-
 ” re des habits, pour elles, pour leurs ma-
 ” ris, & pour leurs enfans, sans oublier à
 ” leur dire ponctuellement tout ce qu’elle jugeoit
 ” nécessaire à leur ménage. Enfin nos Princes
 ” apprirent à leurs premiers Vassaux tout ce qui
 ” leur pouvoit être utile dans la Vie, le Roi ayant
 ” pris la charge d’enseigner aux hommes ce qu’ils
 ” devoient faire, & la Reine *Coya*, celle d’instrui-
 ” re les femmes.

 CHAPITRE XVII.

Des Conquêtes du premier Ynca Manco Capac.

" C Es mêmes Indiens que l'*Ynca* venoit de ré-
 " duire, se voyans tout autres qu'ils n'étoient
 " auparavant, & reconnoissans les bienfaits qu'ils
 " avoient reçûs, en étoient si aises, & si con-
 " tents, qu'ils alloient de toutes parts dans les
 " broussailles, & parmi les Rochers, pour voir
 " s'ils n'y trouveroient point de leurs Compatrio-
 " tes; & dès qu'ils en avoient rencontré quelqu'un,
 " ils les entretenoient avec une extrême joye sur
 " le sujet de ces Enfans du Soleil, qu'ils disoient
 " être venus dans leur País pour le bien com-
 " mun de tout le monde. Ils leur racontoient
 " les grandes obligations qu'ils leur avoient pour
 " les bienfaits qu'ils en recevoient de jour en
 " jour; Et pour les obliger à le croire, ils leur
 " montroient les nouveaux habits, & les nouvel-
 " les viandes dont ils usoient; outre qu'ils ne vi-
 " voient plus écartez dans des Solitudes, mais unis
 " ensemble dans des Villes, & des maisons. Ces
 " discours étonnoient d'abord les autres Sauva-
 " ges, qui néanmoins s'en réjouissoient en-
 " fin, & accouroient en foule pour voir les
 " choses merveilleuses qu'on leur racontoit
 " de nos premiers Peres, nos Rois, & nos
 " Souverains Seigneurs. Alors, après que leurs
 " propres yeux leur avoient donné de nouvelles
 " assurances de ce qu'ils ne savoient auparavant que
 " par le rapport d'autrui, ils se voüoient entière-
 " ment

ment à leur service, & leur rendoient toute sorte d'obéissance. Ces merveilles se répandoient si fort de tous côtez, qu'en peu d'années il y eut une grande affluence de gens, de sorte qu'au bout de six ou sept ans l'*Ynca* avoit assez de monde pour faire un corps d'Armée, & se défendre contre tous ceux qui le voudroient attaquer, ou même pour attirer par la force ceux qui refuseroient de venir à lui de leur bon gré; dans cette vûë il leur aprit à faire des armes offensives, comme par exemple, des Arcs, des Flèches, des Lances, des Maslûës, & autres semblables, dont nous nous servons aujourd'hui.

Mais pour abreger les mémorables Faits d'armes, & les Conquêtes de nôtre premier *Ynca*, vous devez savoir que du côté d'Orient il soumit à son Empire, tout ce qu'il y a de Pais jusqu'au Fleuve appelé *Paucartampu*; Que du côté d'Occident, il conquit huit lieuës de terre jusques à la grande Rivière *Apurimac*, & au Midi neuf lieuës, jusques à *Quequisana*. Dans toute cette étendue de Pais nôtre *Ynca* envoya peupler plus de cent Bourgs, dont les plus grands étoient de cent maisons, & les autres moindres, selon que la situation du lieu le pouvoit permettre. Voilà quelle fut la Fondation, & quels furent les commencemens de nôtre Ville, que vous voyez peuplée comme elle est. Voilà, dis-je, quelle a été la naissance d'un si grand, si riche, & si fameux Empire, que vôtre Pere & ses compagnons nous ont ôté: Et voilà, pour le dire en un mot, quels furent les premiers *Incas* & les Rois qui vinrent dans ces Contrées au commencement du Monde, desquels ont pris leur Origine les autres Princes que nous avons eus; & nous-mêmes sommes

„ venus d'eux. De vous dire maintenant com-
 „ bien il y a d'années que le Soleil nôtre Pere
 „ nous a envoyé les premiers Enfans, c'est ce qui
 „ m'est impossible, & qui je ne saurois spécifier,
 „ parce qu'il y a déjà si long-temps, que la mémoi-
 „ re ne l'a pû retenir ; nous conjecturons pour-
 „ tant qu'il y a plus de quatre cens années. Le
 „ nom de nôtre premier *Inca* étoit *Manco Capac*,
 „ & celui de nôtre Reine *Coya Mama Oello Hua-*
 „ *co* ; ils étoient frere & soeur, comme je vous
 „ ai dit, & Enfans du Soleil & de la Lune, nos
 „ Peres. C'est tout ce que je puis dire, pour ré-
 „ pondre aux demandes que vous m'avez faites,
 „ auxquelles je croi avoir satisfait assez amplement.
 „ Mais pour ne pas vous faire pleurer, je ne vous
 „ ai point raconté cette Histoire avec des larmes
 „ de sang, quoique pourtant je n'en répande que
 „ trop dans le fond de mon cœur, à cause de
 „ l'extrême douleur que j'ai de voir nos *Inca*,
 „ exterminés, & nôtre Empire perdu.

Voilà quelle fut la Relation que me fit cet *Inca*,
 frere de ma mere, touchant l'Origine des Rois de
 ce País. J'ai tâché depuis de la traduire fidèlement
 de ma Langue maternelle, qui est la même de
 l'*Inca*, en Castillan: Que si je ne l'ai pas écrite en
 termes aussi majestueux, que ceux de l'*Inca*, lors
 qu'il m'en faisoit le recit, ni en paroles aussi pro-
 pres à exprimer que sont celles des Indiens, cela
 n'empêche pas, ce me semble, que je ne doive
 être excusable; car je sai assez que cette Langue
 éant significative comme elle est, je devois peut-
 être m'étendre beaucoup plus que je n'ai fait. J'ai
 crû néanmoins devoir abreger la Version en de
 certaines choses, qui la pouvoient rendre odieuse,
 me contentant de n'y mettre que les vrais senti-
 mens que j'ai jugé les plus convenables à la con-
 noissance

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XVIII. 73*
 naissance de cette Histoire. Cet *Ynca* me dit plusieurs autres choses semblables, bien que succinctement, dans les Conférences & les Visites qui se faisoient dans la maison de ma mere. Mais je me réserve de les rapporter en d'autres lieux, où je citerai l'Auteur. Je suis bien fâché de ne lui avoir pas fait quantité d'autres demandes, sur plusieurs matières que je saurois maintenant, & que je pourrois écrire ici, sans craindre qu'on me dût reprendre, après en avoir tiré des mémoires d'un si bon lieu.

C H A P I T R E X V I I I.

Des Fables Historiques touchant l'Origine des Yncas.

A YANT à rapporter les plus communes Opinions touchant l'Origine des Rois *Yncas*, je dirai que la plupart de ceux du *Perou*, savoir les Indiens, qui sont au Midi de *Guzco*, qu'ils appellent *Collafuyu*, & ceux de l'Occident, nommez *Cuntifuyu*, en racontent une Fable bien plaisante. Pour l'autoriser par le temps, ils disent qu'elle arriva après le Deluge, duquel ils ne savent pourtant autre chose, sinon qu'il a été véritablement. Mais ils ignorent entièrement, s'il fut général, comme du temps de *Noé*, ou même particulier. C'est pourquoi, ce qu'ils en content & de plusieurs autres choses semblables, étant plutôt des rêveries & des Fables mal liées, que des Histoires, je veux bien les passer sous silence, ou du moins n'en alléguer qu'une partie. Ils disent donc qu'après que les eaux du Deluge se furent retirées, un certain homme apparut dans la contrée de *Tiabuacanu*,
 E 5 qui

qui est au Midi de *Cuzco*; cet homme étoit si puissant, qu'il divisa le monde en quatre parties, & les donna à quatre hommes qu'il honora du titre de Rois, dont le premier s'appelloit *Manco Capac*, le second *Colla*, le troisième *Tocay*, & le quatrième *Pinabua*. Ils ajoutent à cela, qu'il donna la partie Septentrionale à *Manco Capac*, celle du Midi à *Colla*, du nom duquel cette grande Province a depuis été nommée; à *Tocay* celle de l'Orient, & à *Pinabua* celle de l'Occident. Ils assurent de plus qu'après les avoir ainsi obligez, il envoya chacun d'eux aux terres qui lui appartenoient, pour y conquérir & gouverner tout ce qui s'y trouveroit de gens. Mais ils ne s'apperçoivent pas que le Déluge devoit avoir noyé les Indiens, ou qu'il falloit qu'ils fussent ressuscitez, pour être conquis, & recevoir l'instruction qui leur devoit être donnée. Ils voudroient faire accroire encore que ce partage du monde donna occasion à celui que firent les *Yncas* de leur Royaume appellé *Tabuantinsuyu*; & que *Manco Capac* étant allé jusqu'au Nord, arriva enfin dans la Vallée de *Cuzco*, où il fonda cette Ville, subjuga les Peuples voisins, & les instruisit; de sorte qu'appuyez sur ces Principes, il s'en faut bien peu qu'ils ne disent de *Manco Capac* les mêmes choses que nous en avons dites. Mais quoi qu'ils fassent venir de lui les Rois *Yncas*, cependant ils ne sauroient dire au vrai quels ont été les descendans des autres Rois. Voilà les belles Histoires que ces anciens Gentils nous rapportent; ou plutôt voilà quelles sont les bagatelles qu'ils nous étalent. Mais il ne faut pas s'étonner si des gens qui n'ont eu aucune connoissance des Lettres, pour s'en servir à conserver la mémoire de l'Antiquité, traitent si confusément de ces premiers temps, puisque les Payens du vieux monde, qui étoient

ROIS DU PÉROU. Liv. I. Ch. XVIII. 75
 étoient si favans, ont bien inventé des Fables qui sont beaucoup plus ridicules que celles-ci : témoin celle de *Pyrrha* & de *Deucalion*, & beaucoup d'autres, que je laisse à part, & qu'il me seroit facile d'alléguer. Néanmoins, s'il falloit faire un parallèle des unes avec les autres, je crois qu'on y trouveroit beaucoup de rapport en divers endroits, puis qu'elles ont même je ne sai quoi de semblable à l'Histoire de *Noé*, comme quelques Espagnols l'ont voulu dire, ainsi que nous verrons en son lieu. Mais pour revenir à l'Origine des *Yncas*, je réserve à dire en un autre endroit ce qui m'en semble.

Les Indiens qui vivent à l'Orient & au Nord de la Ville de *Cuzco*, rapportent une autre Origine des *Yncas* semblable à la précédente. Car ils disent qu'au commencement du monde quatre hommes & quatre femmes, qui étoient freres & sœurs, sortirent par les fenêtres de certains Rochers, qui sont auprès de la Ville, en un lieu qu'on nomme *Paucartampu*. Ces Fenêtres, ajoutent-ils, étoient trois en nombre, & il n'y eut que celle du milieu qui servit à la sortie de ces gens-là. Aussi fut-elle depuis appelée *la Fenêtre Royale*, & à cause de cela couverte de toutes parts de grandes plaques d'or, où il y avoit quantité de Pierrieres enchassées. Les Fenêtres des deux côtez étoient aussi garnies d'or, mais sans Pierres précieuses. Le premier de ces Freres est appelé par eux *Manco Capac*, & sa femme *Mama Oello*. Ils croyent que celui-ci fut le Fondateur de cette Ville, qui dans la Langue particulière des *Yncas* signifie nombril; que lui-même subjuga ces Peuples, auxquels il apprit à vivre en hommes, & que de lui sont descendus les *Yncas*. Ils nomment le second Frere, *Ayar Cachi*, le troisième *Ayar Vebu*. & le quatrième *Ayar Sauca*.

Le

Le mot *Ayar* n'a point de signification dans la Langue générale du *Perou*, quoi que pourtant il en doive avoir une dans la particulière des *Yucas*. Le mot *Cachi*, signifie du Sel, tel que celui dont nous usons ordinairement; par le mot *Vebu*, on entend une sorte d'épicerie à peu près semblable au Poivre, dont ils ont accoutumé de se servir dans leurs ragoûts; & celui de *Sauca* veut dire réjouissance. Ils racontent mille extravagances de ces trois Freres, & de leurs Sœurs; & comme ils voyent qu'ils ne s'en peuvent tirer, ils font des allégories sur cette Fable, disant que par le Sel, qui est un de leurs noms, ils entendent les bons Préceptes que leur *Inca* leur donna touchant leur façon de vivre; par le Poivre, le goût qu'ils y prirent, & par le mot de réjouissance, l'extrême contentement qu'ils eurent depuis. Mais outre que ces choses sont tout à fait impertinentes d'elles-mêmes, ils les rapportent avec tant de confusion, qu'on entend plutôt par conjecture ce qu'ils veulent dire, que par aucun ordre qu'ils tiennent dans leurs discours, dont les paroles n'ont aucune liaison. Tout ce qu'ils affirment, c'est que *Manco Capac* est leur premier Roi, duquel les autres sont descendus; De sorte que de tous les trois côtez ils rapportent l'Origine des *Incas* à *Manco Capac*, sans faire aucune mention des trois autres Freres: au contraire, ils les réduisent à rien avec leurs allégories, si bien qu'il ne leur reste plus qu'un seul *Manco Capac*. Comme en effet, il semble que cela soit ainsi, parce que depuis lui, jamais aucun Roi ni aucun homme qui soit sorti de sa Tige, ne s'est appelé de ces noms; & qu'aucune Nation ne le leur est attribuez. Il s'est trouvé quelques Espagnols, qui plus curieux que les autres dans la recherche des choses, ayant ouï faire ces Contes,

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XVIII. 77*
 tes, ont voulu dire qu'il falloit que ces Indiens eussent ouï parler de l'Histoire de *Noé*, de ses trois fils, de sa femme, & de ses belles-filles, qui furent quatre hommes & quatre femmes que Dieu sauva du Deluge universel. Ce sont eux, ajoutent-ils, qui servent de sujet à la Fable, dont les Auteurs se sont figurez la Fenêtre de *Paucartampu*, à l'exemple de celle qui étoit dans l'Arche. Quant à cet homme puissant, dont il est dit dans la première Fable, qu'étant apparu dans la Contrée de *Tiabuanacu*, il partagea le monde à ces quatre hommes; les plus subtils veulent que ce soit Dieu, qui commanda à *Noé* & à ses trois Enfans de peupler la terre. J'omets quelques autres endroits de ces Fables, qu'ils croyent avoir du rapport avec ceux de l'Histoire sainte, pour ne pas m'engager dans un labyrinthe si profond: il me suffit de parler simplement des Fables historiques, qu'il me souvient d'avoir ouï raconter à mes parens, dans mon enfance; je laisse à la discrétion de ceux qui les liront de les expliquer comme bon leur semblera, & de leur donner telle allégorie qu'ils voudront. Toutes ces Fables que nous avons dites des Rois *Incas*, ont donné occasion aux autres Peuples du *Pérou* d'en inventer une infinité de semblables touchant l'Origine de leurs premiers parens, afin de se rendre différens les uns des autres, comme nous verrons dans la suite de cette Histoire. Il n'y a point d'Indien qui se pique tant soit peu d'honneur, qui ne se dise descendu de la première chose qui lui vient dans l'esprit, comme par exemple, d'une Fontaine, d'une Rivière, d'un Lac, de la Mer, & des Animaux les plus farouches, tels que sont les Lions, & les Tigres; ou bien de l'Aigle, ou de l'Oiseau appelé *Cuntur*, & de leurs semblables qui ne vivent que de Proye;
 ou

78 HISTOIRE DES YNCAS
ou enfin des Montagnes, des Précipices, & des
Cavernes, selon que chacun se l'imagine plus con-
venable à sa gloire, ou plus conforme à la vanité
dont il se pique. Mais c'est assez parlé de leurs Fa-
bles: passons à d'autres matières.

C H A P I T R E X I X.

Protestation de l'Auteur touchant cette Histoire.

A P R E S avoir posé la première pierre de nôtre
Edifice, par l'Histoire fabuleuse que nous
avons rapportée de l'Origine des *Yncas* Rois du *Pe-
rou*, il me semble à propos de passer à la Conquête
& à la réduction des Indiens. Ce que je ferai en
étendant un peu plus au long la Relation abrégée
que me donna l'*Yuca* dont j'ai parlé; aussi bien
que celle de plusieurs autres *Yncas* & Indiens, na-
tifs des Villes que ce premier *Yuca Manco Capac*
envoya peupler, & qu'il assujettit à son Empire,
avec lesquels j'ai eu le moyen de communiquer,
ayant été élevé parmi eux jusques à l'âge de vingt
ans. Il est vrai aussi que je n'écris rien dont ils ne
m'aient donné connoissance, puis que durant mon
bas âge ils m'entretenoient souvent de ces Histo-
res, que j'écoutois volontiers, comme les enfans
ont accoutumé de prendre plaisir aux Fables qu'on
leur raconte. Depuis, étant devenu un peu plus
grand, ils me donnèrent une connoissance plus
ample de leurs Loix, & de leur Police, & par
un détail exact de toutes les malversations des
Espagnols & de leurs Cruautez inouïes, ils me
firent

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XIX.* 79

firent remarquer l'opposition qu'il y avoit entre le nouveau gouvernement des Espagnols & celui des *Yncas*. Ils m'apprenoiēt la conduite de leurs Rois en temps de Paix & de Guerre; de quelle manière ils traitoiēt leurs Sujets, & comment ils en étoient servis. Outre cela, ils me racontoiēt comme à leur propre enfant leurs Coûtumes, leurs Cérémonies, & leurs Sacrifices; quelles étoient leurs Fêtes grandes & petites, & comment ils les célébroient. A quoi ils ajoûtoient un recit de leurs Abus & de leurs Superstitions, & de la différence de leurs Devins bons ou mauvais, tant de ceux qui prenoient garde à leurs Sacrifices, que de ceux qui avoient quelque autre inspection. En un mot, il n'y avoit rien de remarquable dans leur Etat dont ils ne m'entretinssent alors; & ils m'en dirent tant de choses, que je serois sans doute ce Volume plus gros qu'il n'est, si je les voulois rapporter toutes. J'en puis donc parler, à mon avis, avec assez de certitude, & par le rapport des Indiens, & par ce que j'en ai vû moi-même, pour m'être trouvé dans la plupart des Fêtes, & des Superstitions dont ils entretenoiēt leur Idolâtrie. Car il me souvient que la Coûtume n'en étoit point encore entièrement perduë, & qu'en ce temps-là j'avois environ treize ans. Je nâquis huit ans après que les Espagnols eurent subjuguë mon País, où je fus élevé jusques à ma vingtième année, de sorte que je remarquai quantité de choses que les Indiens faisoient, lesquelles je raconterai comme témoin oculaire. De plus, outre les Relations de mes parens, & ce que j'ai vû moi-même, j'ai trouvé moyen d'en avoir quantité d'autres, qui traitent des Conquêtes de ces Rois, & de leurs mémorables Faits d'armes. Car dès que j'entrepris de composer cette Histoire, j'écrivis à mes Compagnons d'école, & je

je les priaï de m'envoyer chacun en particulier, tous les Mémoires qu'ils pourroient avoir touchant les Conquêtes que les *Yncas* avoient fait des Provinces de leurs meres. Car il faut remarquer ici que chaque Province a ses comptes, & ses nœuds, pour soulager la mémoire, dans la connoissance des Annales, ou des Histoires de son País, & en conserver la Tradition. Par ce moyen les Habitans peuvent beaucoup mieux retenir ce qui est arrivé chez eux, qu'ils ne retiennent ce qui s'est passé dans les Provinces des autres. Mes Compagnons d'école n'eurent pas plutôt sù mon dessein, que fort aises de pouvoir m'y être utiles, ils le communiquèrent chacun en particulier, à leur mere, & à leurs autres Parens. Dès que ceux-ci furent informez qu'un Indien natif de leur País en vouloit écrire l'Histoire, ils tirèrent de leurs Archives les Relations & les Mémoires qu'ils en avoient, & me les envoyèrent en même temps. J'ay appris par ce moyen quelles ont été les Conquêtes des *Yncas*, dont j'ai eu la même connoissance que les Historiens Espagnols en ont eüe. Toute la différence qu'il y a, c'est que je m'étens beaucoup plus qu'eux, comme le Lecteur pourra remarquer par les avis que je lui en donne en divers endroits de cet Ouvrage.

Mais parce que toutes les Actions du premier *Ynca* sont comme les fondemens & les sources de l'Histoire que nous avons à écrire, il sera bon de les rapporter ici, du moins les plus importantes & les principales, afin que nous ne soyons pas obligez de les répéter, lors que nous parlerons en particulier des Vies, & des Exploits de chacun des *Yncas* leurs descendans. Car tous généralement, tant les Rois que ceux qui ne l'ont pas été, se sont efforcez d'imiter en tout les coûtumes, les mœurs

&

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XIX. 81
 & les actions de ce premier Prince *Manco Capac*.
 De sorte qu'après avoir parlé des choses qui le regardent, nous aurons dit ce qui concerne la vie de tous les autres. Nous observerons pourtant de ne rapporter que les choses qui tiennent le plus de l'Histoire, & nous en omettrons plusieurs autres, qui sont impertinentes, & trop prolixes. Qu'es'il y en a quelques-unes, parmi celles que nous avons déjà rapportées, ou que nous rapporterons ci-après, qui paroissent fabuleuses, je les insère exprès pour ne pas renverser les fondemens sur lesquels s'appuyent les Indiens, & pour démontrer les plus grandes, & les principales merveilles qu'ils nous racontent de leur Empire. Puis donc que je m'engage de parler des commencemens, du milieu, & de la fin de cette grande Monarchie, je proteste que je le ferai le plus exactement qu'il me sera possible. Je ne déguiserai nullement la vérité, & n'avancerai rien que je n'aye appris dès mon enfance, & dont je n'aye tiré les Relations de mes Parens. Mais quelque affection que je puisse avoir pour eux, cela n'empêchera pas que je ne décrive chaque action selon la vérité, sans rien ajouter ou diminuer aux choses, qui seront bonnes ou mauvaises. Car puis qu'on sait bien que la Vie de ces anciens Gentils a produit quantité d'actions détestables; lorsque j'en rapporterai la plupart, je ne dirai rien de nouveau, mais seulement les mêmes choses que les Historiens Espagnols ont écrites de ces Contrées & de leurs Rois. Ce que je confirmerai par leurs propres paroles où il sera nécessaire, afin que l'on voye que je n'invente point des mensonges en faveur de mes Parens, & que je ne dis rien qui n'ait été déjà dit par les Espagnols. Ainsi je ne servirai proprement que de commentaire pour déclarer & amplifier plusieurs choses qu'ils ont omis-

les, & laissées imparfaites, parce qu'ils n'en ont pas eu la Relation toute entière; & j'en ajoûterai quantité qui manquent à leur Histoire. J'en retrancherai aussi quelques autres qui sont assurément superflus; ces Auteurs Espagnols se sont trompez pour avoir suivi de fausses Relations, & pour n'avoir pas eu des Mémoires qui fussent conformes à la distinction des temps, ou des âges, & à la division des Provinces & des Nations; ou même pour n'avoir pas bien entendu la Langue du País. Car quelque habile que se pût dire pour lors un Espagnol dans la Langue Indienne, il y a apparence que de dix parties il en ignoroit neuf, soit parce qu'un même mot signifie plusieurs choses, ou bien à cause que la prononciation en marque la différence, & lui donne divers sens, comme nous verrons ci-après par l'explication de quelques mots que je ferai contraint d'alléguer, parce qu'ils sont à mon sujet.

En un mot, dans le dessein que j'ai de donner une idée exacte de ce grand Etat, qui a été plutôt détruit que connu, je dirai sans déguisement tout ce qui concerne l'Idolâtrie, les Superstitions, les Coutumes, les Sacrifices, & les Cérémonies de ces anciens Gentils; je décrirai leur Gouvernement, leurs Loix, & leur manière de vivre en temps de Paix & de Guerre. Mais je ne comparerai aucune de ces choses, avec celles qu'on trouve dans les Histoires divines & humaines, ni au Gouvernement de notre temps, parce qu'en cela toute comparaison me semble odieuse. Je laisserai pourtant à la curiosité du Lecteur d'en faire tels paralleles qu'il jugera à propos. Je suis bien assuré qu'il y trouvera plusieurs événemens qui paroissent avoir du rapport à quelques Histoires de la Sainte Ecriture, & aux Fables profanes de l'ancien Paganisme. Il y trou-

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XX.* 83
trouvera quantité de Loix & de Coûtumes, dont les unes ressemblent à celles de nôtre temps, & les autres leur sont tout à fait contraires. Du reste, si je n'ai pas executé mon dessein avec toute l'exactitude qu'il seroit à souhaiter, je prie le Lecteur de suppléer à mes défauts, & d'avoir plutôt égard à ma bonne intention, qu'aux foibles efforts d'un Indien, qui n'a jamais été nourri parmi les Livres, mais plutôt parmi les Armes & les Chevaux.

C H A P I T R E X X.

*Des Bourgs & des Villes que le premier Ynca
envoya peupler.*

P O U R revenir à l'*Ynca Manco Capac*; il faut savoir qu'après avoir fondé la Ville de *Cuzco*, qu'il divisa en deux parties, comme nous avons dit ci-devant, il en fit de même de plusieurs autres. Car de ce même côté de la Ville qui regarde l'Orient ayant attiré quantité de gens dans toute cette étendue de País qui est borné par la Rivière appelée *Paucartampu*, il envoya peupler aux deux endroits du Chemin Royal d'*Antisuyu* treize lieux assez remarquables, que je ne nommerai pas, pour éviter la longueur; les Habitans de ces lieux étoient presque tous de la Nation qu'on appelle *Poques*. A l'Occident de la Ville à quelque neuf ou dix lieues à la ronde, il fit peupler de même trente Bourgs, qui sont aux deux côtez du Chemin dont nous venons de parler. Toutes ces Peuplades se firent de trois Nations différentes, appelées *Masca*, *Chillqui*, *Papri*. Au Nord de la Ville on jeta encore les fondemens de vingt Bourgs, dont

les Habitans étoient composéz de quatre Nations, qui sont *Mayu*, *Cancu*, *Chinchapucuyu*, *Rimac-tampu*. Ces Bourgs sont pour la plûpart dans la belle Vallée de *Sacsabuwana*, où *Gonçal Piçarro* donna Bataille, & fut fait prisonnier. Le Bourg le plus éloigné de ceux-ci est à sept lieuës de *Cuzco*, & les autres s'étendent à droite & à gauche le long du chemin Royal de *Chinchafuyu*. Au Midi de la Ville Impériale, on peupla trente-huit ou quarante Bourgs, dont il y en avoit dix-huit de la Nation *Ayarmaca*, qui étoient de part & d'autre trois lieuës à la ronde du Chemin Royal de *Collafuyu*, à le prendre depuis le Parage des Salines, qui sont à une petite lieuë de la Ville, où se donna la sanglante Bataille du vieux *Dom Diego d'Almagro* & de *Hernando Piçarro*. Les autres Peuplades étoient de cinq ou six Nations appelées, *Quespicancha*, *Muyna*, *Urcos*, *Quehuar*, *Huaruc*, *Cauïna*. Ces dernières avoient cette sole créance, que leurs premiers Peres étoient sortis d'un Marécage où ils disoient que les ames des morts retournoient, & qu'elles en sortoient une seconde fois pour entrer dans le corps de ceux qui naissoient, & en prendre possession. Ces *Cauïniens* avoient une Idole, dont la figure étoit effroyable, ils lui faisoient des Sacrifices tout à fait barbares; mais depuis, l'*Ynca Manco Capac* leur ôta leur Idole, abolit leurs Sacrifices & voulut qu'ils adorassent le Soleil comme ses autres Vassaux.

Ces Bourgs, qui étoient environ cent en nombre, furent si petits au commencement, que les plus grands n'avoient pas plus de cent maisons, & les moindres n'en avoient que vingt-cinq ou trente. Mais dans la suite ils s'accrurent si fort par les Priviléges particuliers, que *Manco Capac* leur accorda, comme nous dirons ci-après, que la plûpart fu-

ROIS DU PEROU. *Liv. I. Ch. XXI. 85*
furent de mille Feux, & les moindres de trois à quatre cens. Cependant ces Graces & ces Privilèges qui leur avoient été faits par le premier *Ynca* & ses descendans, furent cause que le grand Tyran *Atahuallpa* les ruina, les uns plus & les autres moins; il en fit même démolir plusieurs à fleur de terre. Le temps leur a bien fait encore changer de face. Car ni les Bourgs de ce côté-là, que l'*Ynca Manco Capac* envoya peupler, ni presque tous les autres du *Perou* ne sont plus dans leur ancienne situation; il n'y a que vingt ans, qu'un Viceroy, comme je le dirai en son lieu, ayant trouvé moyen d'en joindre cinq ou six ensemble d'un côté, & sept ou huit de l'autre, plus ou moins, selon qu'ils se rencontroient, en fit de grands Bourgs; D'où s'ensuivirent plusieurs inconvéniens, que je passe sous silence, parce qu'ils sont odieux.

C H A P I T R E XXI.

Des instructions que l'Ynca donnoit à ses Sujets.

A PRES que l'*Ynca Manco Capac* eut ainsi peuplé les Villes & les Bourgs dont il avoit jeté les fondemens, il tourna toutes ses pensées à polir, & à bien instruire ses Sujets. Il leur enseigna pour cet effet, premièrement à cultiver la terra, à pouvoir aux commoditez de leur ménage, & à faire toutes les autres choses qu'il jugea nécessaires à la vie humaine; Ensuite il leur apprit les bonnes mœurs, & la civilité, leur recommanda d'être honnêtes dans leur conversation, & de se rendre de bons offices les uns aux autres, sans sortir jamais des bornes que la Raison & la Loi

naturelle leur avoient prescrites. Ce qu'il trouva moyen de leur persuader avec plus d'efficace en leur remontrant, que s'ils vouloient vivre entre eux dans une concorde mutuelle sans avoir aucune forte d'animosité ni de passion les uns contre les autres, ils devoient prendre garde à ne pas faire aux autres, ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit à eux-mêmes, puisque les Loix étoient aussi bien établies pour eux que pour les autres. Pour les détourner de l'impureté, qui étoit le Vice le plus commun parmi eux, il leur défendit de violer désormais en aucune façon, le respect qu'on doit à l'honnêteté des femmes & des filles. Il ordonna pour la même raison que chacun d'eux n'auroit qu'une femme; qu'il épouserait dans sa parenté, pour éviter la confusion dans les Familles, & que nul n'eût à se marier qu'au dessus de vingt ans, afin qu'ils pussent tous amasser du bien, & vaquer aux affaires de leur maison. Outre cela il fit ramasser tout ce qu'il y avoit de Brebis & de Moutons à la Campagne, & se servit de la Laine pour leur faire des habits, par l'industrie de la Reine *Mama Oello Huaco*, qui montra aux Indiennes l'art de filer & de tistre. Il leur aprit encore lui-même à faire cette manière de chaussure, dont ils se servent encore aujourd'hui, & qu'ils appellent *Usuta*. Après cela, il donna à chaque Nation, ou à chaque Peuple de ceux qu'il soumit à son pouvoir un *Curaca*, qui veut dire la même chose, que le mot *Cacique* dans la Langue de *Cuba* ou de *saint Dominique*, c'est à dire, un Gouverneur, qui eût le soin de ceux qui seroient confiés à sa conduite. Mais parce que cette affaire lui parût fort importante, il ne choisit pour conduire les autres que ceux qu'il crût les plus gens de bien, & qui avoient le plus travaillé à la réduction

tion des Indiens par leur vigilance & leur bon exemple. Il recommanda fortement à ces Gouverneurs d'instruire comme leurs Enfans, les Peuples sur lesquels il les établissoit : il ordonna en même temps aux Peuples d'obéir à leurs Gouverneurs, comme à leurs propres Peres.

Il ordonna qu'on mît dans le même lieu toute la récolte qui se feroit dans chaque Communauté, afin de partager ensuite entr'eux ce dont ils auroient besoin, en attendant qu'on pût donner des terres à chacun en particulier. Il ajoûta à tous ces Préceptes ceux qui concernoient le Culte Divin touchant leur Idolâtrie. Pour cet effet, il leur marqua le lieu qui lui sembla le plus propre à bâtir un Temple au Soleil, où ils pussent lui faire des Sacrifices. Il voulut que le regardant comme leur Dieu, ils l'adorassent, & lui rendissent grâces de tant de biens qu'il leur faisoit en les éclairant de sa lumière. Surquoi il leur remontrait, que c'étoit lui qui rendoit fertiles leurs Champs, qui produisoit les Fruits de la terre, & qui faisoit multiplier leurs Troupeaux ; sans y comprendre une infinité d'autres biens qu'ils recevoient tous les jours de lui. Il leur disoit en suite, qu'ils lui devoient une adoration particulière, & à la Lune, pour leur avoir envoyé deux de leurs Enfans, qui leur ayant fait quitter leur façon de vivre brutale & sauvage, leur avoient appris à vivre en Société. Il ordonna encore, que lors qu'il y auroit autant de femmes du Sang Royal, qu'il en falloit pour le service du Soleil, ils bâtissent une Maison, où ces Dames seroient enfermées, pour lui rendre le Culte qui lui étoit dû. Il leur recommanda d'observer & d'accomplir ponctuellement toutes ces choses, pour ne se montrer pas ingrats des bienfaits qu'ils avoient reçûs, & qui, de leur pro-

pre aveu, étoient fort grands; il leur en promit encore d'autres plus considérables, de la part du Soleil son Pere, en cas qu'ils fissent ce qu'il leur disoit; les assurant au reste que c'étoit le Soleil même, qui lui inspiroit ces choses pour les leur dire, & que ce grand Dieu, comme un bon Pere, lui servoit de guide dans toutes ses actions, & dans ses paroles.

Comme les Indiens ont toujours été jusqu'à présent fort ignorans & fort crédules, ils ajoutèrent foi à tout ce que l'Ynca leur dit, & le crurent fils du Soleil. Ce qui contribua encore à les persuader, c'est que plusieurs d'entr'eux faisoient de pareils Contes fabuleux de leur naissance, quoi que pourtant, ils ne la fissent pas si noble que l'Ynca, puis qu'ils se disoient descendus des premiers Animaux qu'ils se mettoient en fantaisie, & des choses les plus terrestres, & les plus basses. Jugeans donc à peu près de l'extraction de l'Ynca par la leur propre, & par les grands biens qu'il leur avoit faits, ils le regardèrent comme véritable fils du Soleil, l'adorèrent comme tel & promirent d'obéir exactement à ses ordres; Ce qu'ils protestèrent par cet aveu général, *Qu'un homme mortel ne pouvoit pas avoir mis en évidence les choses qu'il leur avoit témoignées, & que par conséquent ils le croyoient un Homme divin, qui leur avoit été envoyé du Ciel.*

C H A P I T R E XXII.

Des Privilèges & des marques d'honneur, que l'Ynca accorda à ses Sujets.

L'Ynca Manco Capac employa plusieurs années à ce que j'ai dit ci-devant, & à beaucoup d'autres choses semblables, qu'il fit pour le bien commun de ses Sujets. Enfin, pour les récompenser des grandes preuves de fidélité, d'amour, & d'adoration qu'ils lui avoient donné, & pour les engager à continuer à lui rendre ces devoirs; il les ennoblit, en leur donnant le nom d'Ynca qu'il portoit lui-même, & les mêmes marques d'honneur qu'il portoit sur sa tête. Ce qu'il ne fit pourtant, qu'après leur avoir persuadé qu'il étoit fils du Soleil, afin que les faveurs leur parussent plus considérables. Pour mieux entendre ceci, il faut savoir, que l'Ynca Manco Capac ne portoit ordinairement que l'épaisseur d'un doigt de cheveux, qu'il avoit coupez par degrez; & que ses descendans les portèrent depuis de même que lui. Ils se les coupoient avec des * Rasoirs faits de

F 5

Pierres

* Ils se servoient de ces Rasoirs peu commodes par nécessité, parce qu'on n'avoit pas encore l'invention des Ciseaux; on comprend facilement par là qu'ils ne se faisoient la barbe qu'avec beaucoup de peine. Sur quoi je me souviendrai toujours que lors que l'usage des Ciseaux eut été introduit dans le País, un Ynca qui n'en pouvoit assez louer l'invention, dit à un de mes Compagnons d'école : *Sans mentir, quand les*

E/ps

Pierres à feu, & les laissoient de la hauteur que nous avons dite. Ils se perçoient les oreilles, principalement les femmes, qui se les accommodoient d'une étrange sorte, pour y attacher des Pendans. Car c'étoit leur coûtume, comme nous dirons ci-après, de s'y faire un trou d'une grandeur incroyable à qui ne l'auroit vû ; étant presque impossible, que ce peu de chair qui fait le bout de l'oreille se pût dilater de telle sorte, qu'elle fût capable de supporter un Pendant de la largeur du pied d'un bocal, qui étoit la forme ordinaire de leurs Pendans d'oreilles, qu'ils portoient attachez à des Lacets longs d'un quart d'aune, & gros d'environ la moitié d'un doigt. Et parce que les Indiens se servoient de cette manière de Pendans, les Espagnols les nommèrent pour cela *Orejones*, c'est à dire, *hommes à grandes oreilles*, nom qui leur est demeuré depuis dans quelques Contrées des *Indes*.

Les *Yncas* portoient aussi sur la tête au lieu de Bonnet une manière de Tresse ou de Cordon nommé *Llantu*, qui étoit de plusieurs couleurs, & environ de la grosseur d'un doigt. Cette Tresse leur faisoit quatre ou cinq tours de la tête, & ressembloit à une Guirlande. Il y avoit encore plusieurs autres marques d'honneur, dont nous parlerons ci-après, qui n'appartenoient qu'à la personne du Roi.

Le premier Privilège que l'*Ynca* donna à ses Vassaux, fût de leur permettre à tous généralement de porter la Tresse à son imitation, pourvû qu'elle fût seulement noire, & non pas de diverses couleurs,

Espagnols vos Peres n'auroient fait autre chose que nous apporter des Rasoirs, des Ciseaux, des Peignes, & des Miroirs, cela pouvoit suffire pour nous obliger à leur donner libéralement tout ce que nous avions d'Or & d'Argent.

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XXII. 91.
 leurs, comme la sienne. Quelque temps après qu'il leur eût fait cette grace, il leur en accorda une autre, qu'ils estimèrent plus avantageuse, c'étoit de pouvoir porter les cheveux coupez par échellons, mais avec quelque différence les uns des autres, selon qu'ils étoient plus ou moins sujets. Le but de l'*Yuca* en cela étoit de distinguer par la coiffure de la tête chaque Nation & chaque Province, pour éviter la confusion dans le partage qu'il en avoit fait. Il voulut encore par le même moyen mettre de la distinction entrelui, & ses Sujets. Il ordonna pour cet effet que les uns porteroient une Toque en façon de Bonnet à oreilles, ouverte jusqu'aux temples, ayant les cheveux des deux côtez jusques aux extrêmité des oreilles; & que la coiffure des autres ne leurs viendroit qu'au milieu de l'oreille, & que d'autres la porteroient encore plus courte. Mais il leur défendit à tous de porter les cheveux aussi courts que lui. Il faut remarquer que ces Indiens, principalement les *Yucas*, prenoient un très-grand soin d'avoir toujours les cheveux de même, & pour cet effet de les couper quand il le falloit, afin qu'ils ne semblaient pas changer de mode dans leur coiffure, paroissant tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre. Il n'y en avoit aucun aussi qui ne tâchât de se couvrir la tête d'une manière différente des autres; car chaque Nation faisoit vanité de son ornement de tête, principalement si elle l'avoit reçu de la main de l'*Yuca*.

CHAPITRE XXIII.

*De quelques autres marques d'honneur plus
considérables, & du nom Ynca.*

QUELQUES années après que l'*Ynca* eut fait ces graces à ses Vassaux, il leur en accorda une autre plus considérable ; ce fut de leur permettre de se percer les oreilles, à condition que le trou n'en seroit pas la moitié si grand que celui de l'*Ynca*, & afin qu'il ne fut pas plus grand qu'il ne souhaitoit, il leur donna la mesure du trou. Il ajoûta à cela, qu'ils porteroient pour Pendans d'oreilles des choses diverses, selon la différence des noms & des Provinces ; les uns, comme ceux de la Nation *Mayu* & *Cancu*, devoient porter un morceau de bois de la grosseur du doigt, les autres, comme ceux qu'on nommoit les *Poques*, un floccon de Laine blanche, qui leur devoit sortir de la grosseur d'un pouce, des deux côtez de l'oreille. Il commanda de plus que les Peuples appellez *Muyna*, *Huaruc*, *Cbillqui*, se servissent de Pendans d'oreilles de jonc commun, que les Indiens nomment *Tutura* ; & que la Nation *Rimactampu*, & ceux qui en étoient voisins, en portassent du bois qu'on appelle *Maguey* aux Isles de *Barlovento*, & *Chuchau* dans la Langue générale du *Perou* ; si on ôte l'écorce de ce bois, le dedans en est fort tendre & fort maniable. Il voulut de même par une grace particulière que les trois Peuples que l'on nomme *Urcos*, *Yucay*, & *Tampu*, qui sont au dessous de la Rivière d'*Yucay*, eussent les oreilles plus ouvertes que toutes les autres Nations ;

tions ; il trouva bon que les Oreillettes fussent du jonc *Tutura* , parce qu'elles ressembloient plus à celles de l'*Ynca* , & il aima mieux les appeller *Oreillettes* , que Pendans d'oreilles , à cause qu'elles ne pendoient point , mais qu'elles y étoient enchassées.

Plus ces Marques de distinction ressembloient à celles du Roi , plus elles étoient regardées comme une faveur considérable par les Indiens. Aussi l'*Ynca* ne donnoit point ces marques d'honneur à la légère , ou pour avoir plus de penchant pour les uns que pour les autres , mais selon les règles de l'équité & de la justice. Car il accordoit les marques les plus semblables à celles de sa Personne , à ceux qui étoient les plus dociles , & les plus capables de comprendre sa Doctrine , ou qui avoient travaillé particulièrement à la réduction des Indiens ; il les honoroit encore d'autres faveurs particulières : Et comme il leur donnoit toujours à entendre , qu'il ne faisoit tout cela que par l'ordre exprès qu'il en avoit de son Pere le Soleil , les Indiens y ajoûtoient foi aisément , & devenoient toujours plus souples aux Commandemens de l'*Ynca* ; & quelque traitement qu'il leur pût faire , ils le trouvoient bon : Car outre qu'ils croyoient , que tout cela leur étoit ordonné par une Révélation particulière du Soleil , l'expérience leur apprenoit qu'ils retiroient de grands avantages de l'obéissance qu'ils rendoient à l'*Ynca*.

Après que toutes ces choses se furent ainsi passées ; enfin l'*Ynca* se voyant sur l'âge , commanda à ses principaux Sujets de s'assembler dans la Ville Impériale de *Cuzco* ; Ce qu'ils n'eurent pas plutôt fait , qu'il leur déclara en pleine Assemblée , que l'heure approchoit en laquelle il s'en devoit retourner au Ciel , pour s'y reposer avec le Soleil son
Pere

Pere (paroles dont tous les autres Rois ses Descendans se servirent depuis lorsqu'ils se voyoient près de leur fin) mais qu'avant que de les quitter, il vouloit mettre le comble à ses graces & à ses faveurs, en les honorant du nom Royal, afin qu'eux & leurs descendans fussent estimez à l'avenir de tout le monde. Il ajoûta ensuite, que pour leur montrer qu'il les aimoit comme ses Enfans, il vouloit qu'eux & leur Postérité s'appellassent toujours *Yncas*, sans aucune distinction ni différence quelconque des uns avec les autres, comme il y en avoit eu aux graces & aux faveurs qu'il leur avoit faites par le passé; Qu'il entendoit que tous généralement jouissent a pur & à plein de l'éminente grandeur de ce nom, pour récompense de ce qu'ils avoient été ses premiers Vassaux, qui s'étoient réduits volontairement à son Service. Il leur déclara encore, qu'à cause de cela il leur donnoit outre son nom Royal ses marques d'honneur; & qu'il leur accordoit d'autant plus volontiers ces faveurs, qu'il se promettoit qu'eux & les leurs serviroient toujours fidèlement leur Roi, & ceux qui succéderaient aux Conquêtes & à la réduction des autres Indiens, pour l'accroissement de cet Empire; Il les pria de se souvenir de toutes ces graces, & de les graver profondement dans leur cœur, afin d'y répondre par leurs services, comme de bons & de fidèles Sujets. Enfin, il conclut son Discours par une défense expresse qu'il leur fit d'appeller leurs femmes & leurs filles *Pallas*, comme celles du Sang Royal; alléguant pour raison que leurs femmes n'étant pas capables de porter les armes comme les hommes, ni de servir à la Guerre, elles ne méritoient point par conséquent d'être honorées de ce nom Royal.

C'est de ces *Yncas*, qui le furent faits par un Privilège

vilége spécial, que se disent descendus ceux qui en portent encore aujourd'hui le nom dans le *Perou*; & de qui les femmes s'appellent *Pallas* & *Coyas*, pour jouir des exemptions que les Espagnols leur ont accordées, & aux autres Nations, tant en ceci qu'en plusieurs choses semblables. Pour les *Yncas* du Sang Royal, ils sont en fort petit nombre, & la plûpart inconnus, pour être fort Pauvres par un effet de la tyrannie & de la cruauté d'*Atahualpa*. Car il est certain que s'il échapa quelques-uns des principaux & des plus remarquables, ils finirent depuis misérablement leurs jours par d'autres malheurs qui leur survinrent, comme nous le dirons en son lieu. L'*Ynca Manco Capac*, ne réserva pour lui, & pour les Rois ses Descendants, qu'une seule des marques d'honneur qu'il portoit sur sa tête; c'étoit une bordure de couleur en façon de frange, qui lui couvroit le front d'une Temple à l'autre. Le Prince son héritier la porta jaune, & moindre que celle du Roi son Pere, comme nous le montrerons plus amplement ci-après, quand nous parlerons des Cérémonies qu'ils observoient, lors qu'ils lui prêtoient le Serment de fidélité après l'avoir déclaré Successeur légitime. Nous traiterons aussi en son lieu des autres marques d'honneur, que les Rois *Yncas* portèrent depuis, & nous dirons comment on les armoit Chevaliers.

Nous avons déjà dit que les Indiens regardoient comme une grande faveur les marques de distinction que leur avoit donné l'*Ynca*. Mais ils ne pouvoient exprimer la joye qu'ils avoient de la dernière grace qu'il leur accorda de pouvoir porter eux & leurs Descendants le surnom *Ynca*. Ils se disoient les uns aux autres, que leur *Ynca* non content de les avoir transformez en hommes, de bêtes qu'ils étoient auparavant, ni de s'être appliqué

pliqué avec soin à leur apprendre les choses nécessaires à la Vie humaine , ni de leur avoir donné la connoissance du Soleil leur Dieu , & des Loix naturelles , pour vivre moralement , ce qui suffisoit pour les rendre à jamais ses Esclaves , il avoit bien voulu s'abaisser encore par un excès de bonté extraordinaire , jusques à les honorer de ses Titres Royaux : D'ailleurs , qu'au lieu de leur imposer des Tributs , il leur avoit communiqué la Majesté de son nom , qui étoit si haut & si grand , qu'ils le tenoient pour Divin , & que pas un d'eux n'osoit le proférer , qu'avec beaucoup de vénération , tors qu'il falloit nommer le Roi ; & que cependant pour les honorer , il l'avoit maintenant rendu si commun , qu'ils pouvoient tous s'en servir , étant faits fils adoptifs du fils du Soleil , bien qu'ils tinssent à honneur d'être ses Sujets , & ses Vassaux ordinaires.

C H A P I T R E X X I V .

*Des noms & des surnoms que les Indiens
donnérent à leur Roi.*

APRES que les Indiens eurent bien considéré les faveurs , & les graces signalées que l'Inca leur avoit faites , avec des démonstrations d'un amour extraordinaire , ils se mirent à l'envi sur les loüanges de leur Prince , & à le combler de bénédictions infinies. Ils commencèrent dès-lors à chercher des Titres & des Surnoms qui fussent dignes de lui , & de la grandeur de son courage , ou qui pussent même exprimer tout à la fois ses belles Actions & ses Vertus héroïques. Les principaux

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XXIV. 97
 cipaux de ces noms , qu'ils inventèrent pour le
 louer furent ces deux-ci. Le premier celui de
Capac , qui signifie Riche , non en biens de la For-
 tune , car , comme disent les Indiens , ce Prince
 n'en eut aucuns , mais en ceux de l'esprit , en com-
 passion , en clémence , en civilité , en libéralité ,
 en justice , & en bonnes œuvres envers les Pau-
 vres. Le mot *Capac* signifie encore riche & puis-
 sant en armes. Toutes ces qualitez convenoient ,
 selon l'opinion des Indiens , à leur Prince. Le
 second nom fut *Huacchacuyac* , c'est à dire , ama-
 teur des Pauvres , & leur Bien-faiteur. Le pre-
 mier titre marquoit la grandeur de son courage ,
 le second donnoit à connoître les grands biens
 qu'il avoit faits à ses Sujets. Ce Prince fût donc
 dès-lors appelé *Manco Capac* ; on le nommoit
 auparavant *Manco Yuca*. Ce mot *Manco* , étoit
 sans doute un nom propre : mais nous ne savons
 pas ce qu'il signifie dans la Langue générale du
Perou. J'ajoute à cela , que dans celle dont les
Yucas se servoient en particulier , lors qu'ils par-
 loient entr'eux , & qui s'est depuis entièrement
 abolie , il falloit nécessairement que ce mot eût
 quelque signification , puisque les noms des Rois
 en avoient une pour la plupart , comme nous
 montrerons quand nous viendrons à l'explication
 des autres. Pour le nom *Yuca* , si on le considère
 dans un Prince , il signifie la même chose que
 Seigneur , ou Roi , ou Empereur , & si on le con-
 sidère dans tous les autres , il signifie seulement
 Seigneur. Mais à l'expliquer proprement & dans
 son vrai sens , il sert à désigner un homme de Sang
 Royal. Car quelque grands Seigneurs que les
Curacas pussent être , on ne les appelloit pourtant
 point *Yucas*. Si l'on vouloit désigner une femme
 de Sang Royal , on l'honoroit du titre de *Pallas* ;

Comme pour distinguer le Roi d'avec les autres *Yncas*, on l'appelloit *Capac Ynca*, qui signifie absolument Seigneur, comme les Turcs ont accoutumé d'appeller leur Prince le Grand Seigneur. Mais nous parlerons plus amplement de ceci, pour la satisfaction des Curieux, dans l'explication que nous donnerons des noms Royaux des hommes & des femmes. J'ajoute ici pour conclurre, que les Indiens appellèrent encore leur premier Roi, & ses Descendans, *Intip Churin*, c'est à dire, fils du Soleil, quoi que pourtant ce nom lui fût donné, comme ils le croyoient faussement, plutôt par nature que par imposition.

C H A P I T R E X X V .

Le Testament, & la mort de l'Ynca Manco Capac.

MANCO CAPAC régna plusieurs années, mais on n'en fait pas précilément le nombre. Les uns disent qu'il tint le Sceptre pendant trente ans, & les autres, qu'il en régna plus de quarante. Se voyant près de mourir il appella ses Enfans, tant ceux qu'il avoit eus de la Reine *Mama Oello Huaco* sa femme, que ceux qu'il avoit eus des Maîtresses qu'il avoit entretenues, parce, disoit-il, qu'il importoit au bien de son Etat qu'il y eût plusieurs Enfans du Soleil. Il fit venir encore devant lui les principaux de ses Sujets, auxquels il fit un long discours en forme de Testament. Il recommanda sur toutes choses au Prince son héritier, & à ses autres Enfans, d'aimer ses Sujets, & de s'appliquer toujours à leur conserver leurs biens.

II

Il recommanda aux Sujets d'être fidelles au Roi, de lui rendre le service qu'ils lui devoient, & d'observer soigneusement les Loix qu'il leur avoit laissées, par le commandement exprès de son Pere le Soleil. Après leur avoir parlé de la sorte, il les renvoya : ensuite il fit à ses Enfans une autre remontrance plus particulière, & qui fut la dernière de sa vie. Il leur y recommanda en termes exprès de se souvenir toujours qu'ils étoient Fils du Soleil, & par conséquent obligés de l'adorer comme leur Dieu & leur Pere. Il leur dit de plus, qu'ils devoient à son imitation faire observer ses Loix, & ses Commandemens, & les observer eux-mêmes les premiers, pour donner bon exemple à leurs Sujets ; Qu'ils devoient être doux & miséricordieux envers tout le monde ; Qu'ils devoient s'assujettir les Idiens par des bienfaits & par amour, & non par la force ; Que ceux qu'ils gagneroient par la violence, ne leur seroient jamais bons Sujets : qu'ils devoient maintenir leurs Peuples par la justice, sans souffrir jamais qu'il leur fût fait aucun tort : Et enfin, qu'ils devoient se montrer les vrais Fils du Soleil dans toutes leurs actions, confirmant toujours par les effets ce qu'ils assùroient par les paroles ; afin que les Indiens eussent sujet de les croire, au lieu de se moquer d'eux, s'ils leur entendoient dire une chose, & leur en voyoient faire une autre. Il leur recommanda sur tout d'instruire avec soin leurs Enfans dans toutes les choses qu'il leur avoit dites ; afin que ses Préceptes & les remontrances pussent passer à leurs descendants de génération en génération, & qu'ainsi ils fussent soigneux d'observer exactement ce que son Pere le Soleil desiroit qu'ils fissent. Au reste, il les assùra, que c'étoit de lui que venoient toutes les choses qu'il leur disoit, & qu'il leur laissoit

par Testament, comme autant de témoignages de son intention, & de sa dernière volonté. A quoi il ajouta pour conclurre, que le Soleil l'appelloit, qu'il s'en alloit repoler avec lui, qu'ils vécuissent en paix ensemble, & qu'étant au Ciel il auroit toujours loin d'eux, les assisteroit de ses faveurs, & les secourroit dans toutes leurs nécessitez.

Voilà quelles furent les remontrances & les paroles de l'*Inca Manco Capac*; il mourut après les avoir achevées, & laissa pour héritier le Prince *Sinchi Roca* son Fils aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Oello Huaco* sa femme & sa sœur. Il avoit eu encore de cette Princesse d'autres fils, & d'autres filles, qui furent mariez ensemble, pour ne s'allier que de ceux de leur Sang, qu'ils disoient faiblement être de la Race du Soleil; c'est pourquoi ils eurent toujours depuis en grande vénération ceux qui se pouvoient vanter d'en être descendus, sans mélange d'autre sang que de celui-ci, qu'ils croyoient être divin: au contraire, ils appelloient humaine toute autre Race, celle-là même des plus grands Seigneurs leurs Vassaux, qu'ils nommoient *Curacas*.

L'*Inca Sinchi Roca* épousa sa sœur aînée, qui s'appelloit *Mama Oella*, ou *Mama Cora*, selon quelques-uns; ce qu'il fit à l'imitation de son Pere, ou si vous voulez, du Soleil & de la Lune ses Ayeux; parce qu'en effet ces Gentils croyoient que la Lune fût femme & sœur du Soleil. Il eut encore en vûë, en faisant ce mariage, de conserver le Sang Royal dans sa pureté, de faire que le Royaume appartint légitimement par le Pere & par la Mere au fils qui en proviendroit. Ce fut pour la même raison qu'ils marièrent de même les autres freres, tant les bâtards que les légitimes. D'ailleurs, ces mariages des freres avec les sœurs, avoient été

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XXV. 101
été ordonnez expressément par l'*Inca Manco Capac* de la part du Solcil, de sorte que leurs fils ne pouvoient se marier autrement, pour conserver leur Sang pur & entier, ni l'*Inca* héritier du Royaume épouser d'autre personne que sa sœur. Depuis ils observèrent toujours cette Coûtume, comme nous le montrerons dans la suite de cette Histoire.

La mort de l'*Inca Manco Capac* fût extrêmement sensible à ses Sujets; ils en portèrent le deuil pendant plusieurs mois, en firent les Funérailles, & en embaumèrent le corps, pour l'avoir toujours avec eux, & ne le perdre jamais de vûë. Aussi l'adorèrent-ils comme Dieu fils du Soleil, & lui firent quantité de Sacrifices de Moutons, d'Agneaux, de Brebis, de Lapins domestiques, d'Oiseaux, de Grains & de Légumes; le reconnoissant pour le souverain Seigneur de tout ce qu'il leur avoit laissé. On peut conjecturer facilement, ce me semble, de ce que j'ai remarqué, touchant le naturel, & la façon de vivre de ces Peuples, & l'origine de ce Prince *Manco Capac*: Qu'il falloit que ce fût quelque Indien de bon esprit, & non moins recommandable pour le conseil que pour la prudence; qui connoissant parfaitement bien la stupidité de ces Peuples, & le grand besoin qu'ils avoient d'apprendre à bien vivre, s'avisâ pour s'en faire estimer, de feindre que lui & sa femme étoient Enfans du Soleil, & que leur Pere les leur avoit envoyez du Ciel pour les instruire, & leur faire du bien. Au reste, il est vrai-semblable que pour les mieux fortifier dans cette opinion, il se présenta dans l'équipage que nous avons dit ci-devant, & se faisant particulièrement remarquer par ses oreilles, qu'il avoit si grandes, comme c'est la coûtume des *Incas* de se les faire croître par artifice, qu'il ne seroit pas possible de le croire à qui ne l'auroit vû comme

moi dans la personne de ses Descendans. Et parce que ce nouveau Roi confirma la Fable de sa Généalogie par les grands avantages qu'il procura à ses Sujets, ils crurent, qu'il étoit véritablement fils du Soleil, venu du Ciel pour les assister. Dans cette créance ils l'adorèrent comme tel, à l'imitation des anciens Gentils, qui plus raisonnables qu'eux, en faisoient de même à ceux qui les obligeoient par de semblables bienfaits. Il faut remarquer ici que la chose du monde à laquelle ces gens-là s'arrêtent le plus, c'est à considérer si les Actions de leurs Maîtres répondent aux Préceptes qu'ils leur donnent. S'ils trouvent qu'il y ait de la conformité dans leur Vie & dans leur Doctrine, ils se laissent d'abord persuader par leur exemple, sans qu'il soit besoin d'autre argument pour les ranger à ce qu'on desire d'eux ; Ce que j'ai bien voulu dire, pour montrer que ni les *Yncas* du Sang Royal, ni ceux du Pays ne tirent point d'ailleurs l'origine de leurs Rois, que de ce que nous en avons vû dans leurs Fables historiques, qui se rapportent les unes aux autres, & qui toutes unanimement font *Mauco Capac* leur premier *Inca*.

C H A P I T R E X X V I .

*Des Noms appelez Royaux, & de leur
signification.*

IL ne sera pas hors de propos que nous rapportions ici succinctement la signification des noms Royaux appellatifs ; tant des hommes que des femmes, & que nous montrions en même temps, à qui & comment ils se donnoient, & même comment

ROIS DU PEROU. Liv. I. Ch. XXVI. 103
 ment on s'en servoit. Cela nous fera connoître la grande passion qu'avoient les *Incas* de s'imposer des noms & des surnoms ; ce qui me semble une chose assez remarquable. Pour commencer donc par le nom *Inca*, il faut sçavoir que ce titre appartenoit au Roi ; & à tous ses Parens de la Ligne masculine, avec cette différence que dans la personne du Roi, il vouloit dire *Empereur* ou *Roi*, & dans ceux de sa Famille, il signifioit *homme du Sang Royal*. Les Indiens appelloient leurs Rois *Capac-Inca*, c'est à dire, seul Roi, seul Empereur, ou seul Seigneur, parce que *Capac* signifie, *seul*. Mais ils ne donnoient ce nom à aucun de la Famille Royale, pas même au Prince héritier, qu'il ne fût parvenu à la Couronne. Car n'ayant qu'un seul Roi, ils ne pouvoient donner son nom qu'à lui seulement, autrement ils eussent fait plusieurs Rois. Ils l'appelloient encore *Huacbacayac*, c'est à dire, Amateur & Bienfaiteur des Pauvres ; ils ne donnoient aussi ce titre qu'à leurs Rois, à cause du soin particulier qu'ils avoient tous de faire du bien à leurs Sujets. Nous avons expliqué ci-devant le surnom *Capac*, & nous avons dit qu'il signifie, Riche en générosité, ou bien, splendide & Royal ; ils ne le donnoient qu'au Roi, parce qu'il étoit leur principal Bienfaiteur. Ils l'appelloient encore *Intip Churin*, c'est à dire, Fils du Soleil ; ils honoroient aussi de ce titre tous les hommes du Sang Royal, qu'ils disoient fabuleusement être descendus du Soleil, mais ils ne l'attribuoient jamais aux femmes. Les Fils du Roi & tous ses Parens descendus en Ligne masculine étoient nommez, *Auqui*, c'est à dire, *Infants*, comme on appelle les Puînez du Roi d'*Espagne*. Ils retenoient ce nom jusqu'à ce qu'ils se mariaissent, & alors on les honoroit de celui d'*Inca*.

C'étoient-là les noms & les surnoms qu'on donnoit au Roi & à ceux de son Sang, sans y comprendre les autres que nous verrons ci-après, qui de noms propres devenoient appellatifs dans leurs descendans.

Passons maintenant aux noms des Femmes du Sang Royal. La Reine, Femme légitime du Roi, étoit appelée *Coya*, c'est à dire, *Reine* ou *Impératrice*. On lui donnoit encore le nom de *Mamanchic*, c'est à dire, nôtre Mere, parce qu'elle faisoit l'office de Mere envers tous ses Parens & ses Sujets. On nommoit aussi *Coya* ses filles par une manière de participation du côté de la Mere, ce nom ne leur étant pas naturel, parce qu'il n'appartenoit seulement qu'à la Reine. On appelloit *Pallas*, c'est à dire, *Femmes du Sang Royal*, les Maîtresses du Roi qui étoient leurs parentes, & toutes les autres Femmes du Sang Royal : mais pour les Etrangères, & celles qui n'étoient point de son Sang, on les appelloit *Mamacuna* qui signifie *Matrone*, ou qui, à le prendre plus généralement, désigne une femme qui est obligée de faire office de Mere. Les Infantes Filles du Roi, & toutes les autres Filles de la même Race étoient appelées *Nusta*, qui veut dire *Femme de Sang Royal*, avec cette différence néanmoins, qu'on appelloit simplement *Nusta* celles qui étoient légitimement d'extraction Royale, au lieu que lors qu'on le donnoit au Bâtardes, on y ajoutoit le nom de la Province où leur Mere avoit pris naissance ; ainsi on disoit, *Colla Nusta*, *Huanca Nusta*, *Quito Nusta*, & ainsi des autres Provinces. Mais on ne donnoit ce nom de *Nusta* qu'aux Filles ; dès qu'elles étoient mariées, elles prenoient le titre de *Palla*.

Tous ces noms ne se donnoient qu'à des per-
son-

ROIS DU PEROU. Liv. Ch. I. XXVI. 105
 Hommes descendus du Sang Royal en Ligne masculine. Ainsi les Enfans, dont les Peres n'étoient point du Sang Royal, ne prenoient point ces noms, mais ceux de leur Pere ou de leur Mere, quoi que leur Mere fut parente du Roi, comme il arrivoit souvent, parce que les Rois marioient aux plus grands Seigneurs du Païs, les Bâtardes qui étoient leurs Parentes. La raison de cela est, que les *Incas* ne faisoient aucune estime de l'extraction du côté de la femme, pour ne pas avilir la grandeur du Sang Royal. Car c'étoit leur créance que les Descendans du Sang Royal en Ligne masculine perdoient beaucoup de leur lustre, s'il y avoit un mélange de sang étranger. ou qui ne fût pas de la même Race, & qu'à plus forte raison la Ligne des femmes y gaignoit encore moins. Si nous comparons maintenant ensemble ces noms des hommes & des femmes, nous trouverons que celui de *Coya*, qui veut dire *Reine*, répond à celui de *Capac Inca* qui signifie *seul Seigneur*; Que celui de *Mamanchic*, c'est à dire, *notre Mere*, est conforme au nom *Huacchacuyac*, qui signifie, *Amateur*, ou *Bienfaiteur des Pauvres*; Que le nom de *Nusta* ou d'*Infante* a du rapport avec *Auqui*, & que *Palla*, ou Femme du Sang Royal est presque la même chose que le nom *Inca*. Voilà quels étoient les noms qu'on appelloit Royaux, qui me furent donnez à moi-même, & dont je vis souvent appeler les *Incas* & les *Pallas*, parmi lesquels j'étois ordinairement durant mon enfance. Mais quelque grands Seigneurs que fussent les *Curacas*, ni eux, ni leurs femmes, ni leurs enfans ne pouvoient prendre ces noms; quoi qu'en dise *Dom Alonso de Erzilla & Cuniga*, qui, dans l'explication qu'il a fait en Vers des mots Indiens, dit en parlant du nom *Palla*, qu'il signi-

106 HISTOIRE DES YNCAS, &c.
fie une Dame qui a quantité de richesses & de Vassaux. Mais il faut remarquer qu'au temps que ce Cavalier arriva dans ces Contrées, les noms d'Ynca & de Palla étoient donnez déjà fort improprement à plusieurs personnes, ce que je ne dis pas, à mon avis, sans quelque raison, parce qu'il n'est point de Peuple, pour si grossier, & si barbare qu'il soit, qui ne se pique de Noms illustres, & de Titres héroïques; d'où vient que dans un País où personne ne s'y oppose, les plus ambitieux usurpent les noms les plus relevez, & se les attribuent injustement, comme il est arrivé à plusieurs dans le lieu de ma naissance.

Fin du Premier Livre.



HISTOIRE

HISTOIRE

DES

YNCAS

ROIS DU PEROU.

LIVRE SECOND.

*Où il est montré quelle a été l'Idolâtrie des Yncas ;
 Qu'ils ont eu quelque idée du vrai Dieu,
 & crû l'immortalité de l'Âme, & la Résur-
 rection universelle, avec un récit particulier
 de leurs Sacrifices, & de leurs Cérémonies ;
 De la Coûtume qu'ils avoient d'enrôler leurs
 Sujets par Decuries, pour le bien de leur Etat ;
 de l'office des Decurions, ou des Dizeniers ;
 de la Vie & des Conquêtes, tant de Sinchi
 Roca leur second Roi, que de celles de Llo-
 que Yupanqui son Successeur, & des Scien-
 ces dont les Yncas eurent connoissance.*

CHAPITRE PREMIER.

Idolâtrie du second âge, & son origine.

L'IDOLATRIE qui fut en vogue parmi ces Peuples au temps que nous appellons le second âge ; prit son origine de l'*Yuca Manco Capac* premier Fondateur de la Monarchie des *Yncas* Rois du *Perou* , qui régnèrent à la vérité plus de quatre cens ans , mais non jusqu'à six cens années ou environ , comme le *P. Blas Valera* l'a rapporté. Nous avons dit au Livre précédent quel homme ce fut que *Manco Capac* , d'où il vint , quels fondemens il jeta de son Empire , la réduction qu'il fit des Indiens ses premiers Vassaux , les Préceptes qu'il leur donna , comment il leur aprit à cultiver la terre ; à bâtir des maisons , à vivre dans un même lieu , & à faire toutes les autres choses qu'il jugea nécessaires pour la conservation de la Société Civile. Nous avons montré encore comment la Reine *Mama Oello Hsaco* aprit aux Indiennes à filer , à tistre , à élever leurs enfans , à servir leurs maris avec amour , & à prendre le soin de toutes les autres choses qu'une honnête femme doit faire dans sa maison. Après cela , nous avons fait voir que l'un & l'autre leur enseignèrent la Loi naturelle , qu'ils leur donnèrent des instructions pour bien vivre moralement pour le bien commun de toute la Société , afin de ne se faire aucun tort les uns aux autres , ni dans leurs biens , ni dans leur honneur ; & qu'en même temps ils leur apprirent l'Idolâtrie , leur

ROIS DU PÉROU. Liv. II. Ch. I. 109

leur commandant d'adorer pour principal Dieu le Soleil , qu'ils leur persuadèrent être tel à cause de sa lumière , & de sa beauté merveilleuse. Pour leur mieux faire accroire cela , l'Ynca leur disoit que *Pachacamac* , c'est à dire , celui qui soutient le monde , n'avoit donné à ce bel Astre tant de grands avantages au dessus de toutes les Etoilles du Ciel , destinées pour le servir , que pour leur apprendre à l'adorer & à le tenir pour leur Dieu. Pour cet effet , il leur représentoit les grands biens dont le Soleil les combloit tous les jours , & la faveur particulière qu'il leur avoit faite depuis peu en leur envoyant les Enfans , pour les tirer de leur brutale façon de vivre , & les rendre de vrais hommes. D'un autre côté , pour mieux desabuser leurs esprits , & les détromper touchant la pluralité de leurs Dieux , ils leur remontoient : Qu'en vain ils mettoient leur espérance dans des choses si abjectes , pour en avoir du secours dans leurs besoins , & qu'il s'en falloit beaucoup que de ces vilains Animaux qu'ils adoroient , ils en reçussent le bien que le Soleil leur Pere leur faisoit tous les jours ; Qu'à bien considérer les Herbes , les Plantes , les Arbres , & les autres choses qu'ils reconnoissoient pour des Divinitez , ils trouveroient qu'elles n'étoient que de simples Créatures de ce grand Astre , qui leur donnoit l'être pour le service des hommes , & pour la nourriture des bêtes ; Qu'il y avoit bien de la différence entre la lumière & la beauté de cet Astre , & l'horrible difformité d'un Crapaut , d'un Lezard , d'un Serpent , & des autres Reptiles qu'ils tenoient pour Dieux ; Et par conséquent qu'ils les devoient plutôt chasser de devant eux que les adorer , puis que la Nature les avoit produits pour les avoir en horreur , & non pour les estimer. Par ces raisons &

au-

autres semblables l'*Ynca Manco Capac* trouva moyen de persuader à ses premiers Sujets d'adorer le Soleil, & de le reconnoître pour Dieu.

Convaincus par ce raisonnement, mais encore plus par les grands biens qu'ils avoient reçûs; & defabusez par leurs propres yeux, ils se résolurent enfin de n'adorer que le Soleil, sans lui donner pour Compagnon ni Pere ni Frere. Par le même moyen ils crurent que leurs Rois étoient nez de cet Astre, & s'imaginèrent que cet homme & cette Femme qui avoient fait tant de choses pour eux, étoient ses Enfans qu'il avoit envoyez du Ciel. Dans cette croyance, ils leur rendirent des honneurs Divins, & en firent de même depuis à tous leurs Descendans, qu'ils adorèrent avec plus de vénération intérieure & extérieure, que les anciens Gentils *Grecs & Romains* n'en eurent jamais pour leurs plus grands Dieux, tels qu'étoient *Jupiter, Mars, &c.* Je dis donc qu'ils les adorent aujourd'hui comme l'on faisoit alors, jusques-là même que chaque fois qu'ils veulent nommer quelqu'un de leurs Rois *Yncas*, ils s'y préparent auparavant par de grandes marques d'adoration. Que si quelqu'un leur demande pourquoi ils le font, puis qu'ils savent bien que leurs *Yncas* ont été des hommes comme eux, & non pas des Dieux; ils répondent à cela, qu'ils sont déjà defabusez de leur Idolâtrie, mais qu'ils les adorent pour le grand nombre de Bienfaits qu'ils en ont reçûs; Qu'au reste, ils se sont portez envers leurs Sujets en vrais *Yncas* Fils du Soleil, & que si maintenant on leur peut montrer des hommes qui leur ressemblent, ils les adoreront comme eux.

Ce fut ici la principale Idolâtrie que les *Yncas* enseignèrent à leurs Sujets. Quoi qu'ils eussent accoutumé de faire plusieurs Sacrifices, que nous rappor-

rapporterons ci-après, & de pratiquer beaucoup de Superstitions, comme d'ajouter foi aux Songes, de s'amuser aux Devins, & de s'arrêter à telles autres sottises, sans y comprendre quantité de choses qu'ils défendoient; cependant ils ne recevoient d'autre Dieu que le Soleil, qu'ils adoroient pour ses excellentes qualitez, & pour les grands biens qu'il faisoit au monde. On peut dire même qu'en ceci, ils paroissoient plus raisonnables & mieux instruits que leurs Prédécesseurs du premier âge. Quoi-qu'il en soit, ils en vinrent par succession de temps, jusqu'à lui bâtir des Temples qu'ils ornèrent de richesses incroyables; ce qu'ils ne firent pas à la Lune. Car bien qu'ils la tinssent pour la sœur & la femme du Soleil, & même pour la Mere des *Incas*, avec tout cela on ne trouve point qu'ils l'ayent jamais adorée comme Déesse, ni qu'ils ayent sacrifié sur ses Autels, ni dressé des Temples à sa gloire; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne l'eussent en grande vénération, jusqu'à l'appeller la Mere universelle de toutes choses, sans que néanmoins ils allassent plus avant dans leur Idolâtrie. Ils appelloient le Tonnerre, l'Eclair, & la Foudre, *les Exécuteurs de la Justice du Soleil*, comme nous verrons ci-après, lors que nous parlerons de l'Apartment qu'ils leur bâtirent dans la Maison du Soleil, qui étoit à *Cuzco*. Mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils les ayent jamais pris pour des Dieux, comme un Historien Espagnol nous l'a voulu persuader; au contraire, s'il arrivoit qu'un logis ou un autre lieu fût frappé de la foudre, ils l'avoient en si grande abomination, qu'ils en mueroient aussitôt la porte avec des prieres & de la bouë, afin qu'il n'y entrât jamais personne. Que si la foudre étoit tombée à la campagne, ils en marquoient l'endroit avec des bornes, afin qu'aucun n'y

n'y mit le pied. En un mot, ils appelloient ces lieux infortunés, & maudits, & ils ajoûtoient que le Soleil leur avoit envoyé cette malédiction par le moyen de la foudre, qui étoit comme son Valet, & le Ministre de sa Justice. Je puis confirmer cette vérité par ce que j'en ai vû moi-même dans la Ville de *Cuzco*, où lors qu'elle fut partagée entre ceux qui la conquièrent, un des Apartemens de la Maison Royale de l'*Ynca Huaynacapat*, qui fut la portion d'*Antonio Altamirano*, se trouva muré. La Foudre y étoit tombée auparavant, & les Indiens en avoient condamné les Portes à force de pierres & de bouë; ils avoient même pris cet événement pour un si mauvais Augure, qu'ils avoient dit tout haut, que leur Roi ne manqueroit pas sans doute de perdre une partie de son Empire, ou qu'il lui arriveroit quelque autre disgrâce semblable, puis que le Soleil son Pere avoit marqué ce lieu pour infortuné. Depuis, les Espagnols le rebâtirent; mais trois ans après la foudre y tomba de nouveau, & le brûla tout entier. Ce qui donna sujet aux Indiens de dire entre les autres Contes qu'ils faisoient: Que puis que ce lieu-là étoit maudit du Soleil, les Espagnols ne le devoient point rebâtir, mais plutôt le laisser inhabité comme il étoit. L'on peut voir par là qu'il n'y a pas trop d'apparence à ce que dit l'Historien Espagnol, dont nous venons de parler; Car il est évident que si les Indiens avoient pris ces lieux pour être Sacrez, ils y auroient bâti leurs plus beaux Temples, & allégué pour raison que la Foudre, l'Éclair, & le Tonnerre, qui étoient leurs Dieux, vouloient sans doute demeurer dans ces endroits-là, puis qu'ils les marquoient eux-mêmes, & les consacroient. Ils les appellent tous trois ensemble *Tllapa*, qui est le même nom qu'ils ont donné aux

armes

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. II. 113
 armes à feu, à cause de leurs effets conformes à ceux de ces Météores. Quant aux autres noms qu'ils attribuent au Tonnerre & au Soleil en quelques Contrées, ils sont tous nouveaux, & composés par les Espagnols, qui, à l'égard de ces mots, & des autres qui leur ressemblent, n'ont jamais eu de Relation assurée pour fonder ce qu'ils en disent, parce qu'il ne se trouve point qu'il y ait eu de tels noms dans la Langue générale des Indiens du Perou; Ajoûtez à cela que dans leur nouvelle composition, qui n'est pas des meilleures, ils ne signifient point du tout ce qu'on voudroit qu'ils signifiasent.

C H A P I T R E I I.

Les Yncas ont eu quelque idée du vrai Dieu.

LES Indiens n'ont pas seulement adoré le Soleil comme un Dieu visible, en lui offrant des Sacrifices, & célébrant de grandes Fêtes à sa gloire, comme nous le dirons ailleurs; mais de plus les Rois *Yncas*, & leurs *Amantas*, qui étoient les Philosophes du Païs, éclairés de la lumière naturelle, ont eu quelque idée du vrai Dieu nôtre Souverain Seigneur, qui a créé le Ciel & la Terre. C'est ce que nous allons voir par les Argumens & les Sentences que quelques-uns d'entr'eux ont laissé de la Majesté divine, qu'ils ont appelée *Pachacamac*; ce nom est composé de *Pacha*, qui signifie le monde & de *Camac*, qui est un participe du temps présent du Verbe *Camar*; qui signifie animer, lequel tire son Etymologie du nom *Cama*, qui veut dire l'ame. De sorte qu'en joignant

ces deux significations ensemble, le mot de *Pachacamac* désigne *Celui qui est l'ame de l'Univers*, ou bien, *Celui qui est à l'Univers ce que l'ame est au corps*, c'est ce qu'a voulu donner à entendre *Pedro de Cieça* au 72. Chap. de son Livre; où il s'exprime en ces termes; *Le nom de ce Démon*, dit-il, *signifie Celui qui a fait le monde, parce que Cama emporte la même chose que l'acteur, & Pachaca se prend pour l'Univers.* Mais il m'excusera, s'il lui plaît, si je dis qu'il se trompe, & qu'étant Espagnol il ne pouvoit pas savoir la Langue aussi bien que moi, qui suis *Yuca* & Indien. Ce mot leur étoit en si grande vénération qu'ils n'osoient le proférer: mais si la nécessité les y obligeoit, ils le prononçoient, avec de grandes marques de respect & de soumission. Car alors ils resserroient les épaules, ils baissoient la tête & tout le corps; ils levoient les yeux vers le Ciel, puis tout d'un coup ils les baissoient vers la terre; ils portoient les mains ouvertes sur l'épaule droite, & donnoient des baisers à l'air. Toutes ces choses étoient parmi les *Yucas* & leurs Vassaux des marques d'une souveraine adoration, & d'un respect extraordinaire; & ils s'en servoient lors qu'ils nommoient *Pachacamac*, qu'ils adoroient le Soleil, & révéroient le Roi. Cependant ils alloient en ceci par degrez, & ils en faisoient plus ou moins, selon la qualité des personnes. Ils pratiquoient une partie de ces Cérémonies envers ceux du Sang Royal, & en faisoient de beaucoup moindres aux autres Seigneurs, tels qu'étoient les *Caciques*. On voyoit sensiblement, qu'ils avoient plus de vénération dans leur ame pour *Pachacamac* que pour le Soleil; puis qu'ils n'osoient proférer le nom du premier, au lieu qu'ils nommoient l'autre à tout moment. Si quelqu'un leur demandoit, qui étoit *Pachacamac*, ils

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. II. 115
 répondoient que lui seul donnoit la vie à l'Univerſ, & le faiſoit ſubſiſter ; Qu'ils ne l'avoient pourtant jamais vû ; qu'à cauſe de cela ils ne lui bâtiſſoient point de Temples, & ne lui offroient aucuns Sacrifices , mais qu'ils l'adoroient dans le fonds de leur cœur, & qu'ils le regardoient comme le Dieu inconnu. *Auguſtin de ſaràte*, Livre II. Chapitre 5. rapporte que le R. P. F. *Vincent de Valuerde* dit au Roi *Atabuallpa* , que nôtre Seigneur *Jefus Chriſt* avoit créé le monde , & que l'*Inca* lui répondit là-deſſus ; *Qu'il ne ſavoit rien de cela ; qu'il ne croyoit pas même qu'aucun Etre, excepté le Soleil, pût créer quelque choſe ; qu'il le tenoit pour Dieu, & la Terre pour Mere avec leurs Guaccas ; Qu'au reſte Pachacamac avoit tiré ce grand Monde du néant, &c.* On voit par là, que les Indiens le regardoient comme le Souverain Créateur de toutes les choſes d'ici bas.

Il eſt ſi ſûr que par le nom de *Pachacamac* , les Indiens ont voulu exprimer le vrai Dieu , que le Diable même fut contraint de l'avouër malgré lui. Quoi qu'il ſoit le Pere du menſonge , il ne pût s'empêcher de dire la vérité , quelque déguiſement qu'il mit en uſage , lors qu'il vit prêcher le Saint Évangile dans ce País-là , & qu'on y baptiſoit déjà les Indiens. Il avertit quelques-uns de ſes Supôts dans la Vallée, qu'on appelle aujourd'hui *Pachacamac*, à cauſe du fameux Temple qu'on y avoit bâti à l'honneur de ce Dieu inconnu ; que ce Dieu étoit le même que celui que les Eſpagnols prêchoient. C'eſt ce que *Pedro de Cieça* de *Leon* rapporte dans ſon *Histoire du Perou*, Chapitre 72. Le R. P. F. *Ferôme Roman* dit la même choſe dans ſa *République des Indes Occidentales* , Livre I. Chap. 5. Mais ces deux Hiftoriens commettent une grande faute, lors que pour ne ſavoir pas la

propre signification de *Pachacamac*, ils le prennent pour le Diable même. Quand donc cet Ennemi du Genre humain confessa que le Dieu des Chrétiens & *Pachacamac* étoient une même chose, assurément il dit la vérité, parce que l'intention de ces Indiens étoit d'attribuer ce nom au Souverain Dieu, qui donne l'être & la vie au monde, comme l'emporte ce mot, bien qu'à le prendre d'un autre côté, il mentit de s'appeller lui-même *Pachacamac*. Les Indiens n'avoient jamais prétendu donner ce nom au Diable, qu'ils appelloient ordinairement *Cupay*; Et même quand ils le vouloient nommer, ils crachoient à terre en signe de malédiction, & d'abomination, au lieu qu'ils nommoient *Pachacamac* avec les marques d'adoration & de Culte que nous avons déjà remarquées. Mais cet Ennemi commun du Genre humain n'avoit que trop de pouvoir sur ces Infidèles; il se disoit leur Dieu, & il se mêloit dans toutes les choses qu'ils révéroient, ou qu'ils tenoient pour sacrées. Il le faisoit assez connoître, lors qu'il prononçoit des Oracles dans leurs Temples, dans leurs maisons, & en d'autres Lieux, où il se disoit être le *Pachacamac*, & tout ce à quoi les Indiens attribuoient de la Divinité. Ces misérables ainsi trompez adoroient toutes les choses dans lesquelles le Diable leur parloit, & ils s'imaginoient que c'étoit leur Dieu. Cependant, s'ils avoient crû que le Diable s'y fût mêlé, il n'y a nul doute qu'ils ne les eussent brûlées, comme ils font aujourd'hui par un effet tout particulier de la Miséricorde divine.

Les Indiens ne sauroient faire la Relation de ces choses en des termes intelligibles, ou du moins ils n'osent pas les expliquer, parce qu'ils voyent que les Chrétiens Espagnols les ont toutes en horreur comme diaboliques. Aussi ces derniers les font-

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. II. 117

lont-ils passer pour telles , & en parlent suivant l'idée , qu'ils s'en forment , sans se mettre en peine d'examiner la véritable signification des mots du País. Cela vient d'ailleurs , de ce qu'ils ignorent les vrais fondemens de la Langue générale des *Incas* , & qu'ils n'entendent ni la force ni l'étymologie , ni la propre signification de pareils mots. Cette ignorance fait que dans leurs Histoires ils donnent encore à Dieu le nom de *Ticiviracocha* , qu'ils ne sauroient expliquer , non plus que moi. Quoi qu'il en soit , il faut entendre le nom de *Pachacamac* dans le sens que j'y ai donné. Les Historiens Espagnols ne l'ont en si grande horreur , que parce qu'ils n'en savent pas l'explication. Il est vrai qu'ils peuvent dire pour leur défense que le Diable parloit aux Infidelles dans ce Temple magnifique , dont j'ai dit un mot en passant , & qu'il s'y faisoit adorer sous ce même nom-là. Mais pour moi qui suis Indien , & qui par un effet tout particulier de la Miséricorde Divine fais profession de la Religion Chrétienne , si quelqu'un me demandoit ; Comment s'appelle vôtre Dieu en vôtre Langue ? Je lui répondrois *Pachacamac* , parce que dans la Langue générale du *Perou* , il n'y a point d'autre nom qui convienne à Dieu que celui-là. De sorte que tous ceux que les Historiens lui attribuent , peuvent être appellez impropres , sans en excepter un seul. La raison de cela est , qu'ils ne sont point de la Langue générale , ou qu'ils sont corrompus par celle de quelques Provinces particulières , ou nouvellement composez par les Espagnols. Mais quoi qu'il y ait quelques-uns de ces noms modernes qui puissent être pris dans le sens que les Espagnols leur donnent , comme par exemple , le mot de *Pachayachacher* , qui désigne selon eux , *Celui qui a fait le Ciel* , & qui signifie plû-

têt, *Celui qui instruit le monde*, puis que pour marquer la première signification il faudroit dire *Pacharurac*, qui vient du Verbe *Rara*, faire ; cependant tous ces mots n'ont rien de commun avec la Langue générale du País, & ils semblent diminuer quelque chose de cette grandeur ineffable de Dieu, & de cette Majesté souveraine, qui paroît exprimée par le nom de *Pachacamac*, qui lui est tout à fait propre. Pour micux entrer dans ma pensée, il faut savoir que le Verbe *Yacha* veut dire *apprendre*, & qu'en y ajoutant la syllabe *Chi*, il signifie *enseigner* ; comme le Verbe *Rura* signifie *agir*, & avec l'addition de *Chi*, il emporte *faire*, ou commander qu'on fasse ; on peut dire la même chose de tous les autres Verbes. D'ailleurs, comme ces Indiens ne s'attachent pas à des spéculations abstraites, mais à des choses matérielles ; de là vient que leurs Verbes ne marquent pas des effets miraculeux & divins, comme par exemple, celui de la Création du Monde, & d'autres Objets de cette nature, & qu'ils signifient des actions basses, rampantes, mécaniques, & produites par la main des hommes. Cela posé, il est certain que le nom de *Pachacamac* est fort éloigné de toutes ces choses matérielles, & qu'il signifie, comme nous l'avons déjà dit, *Celui qui est à l'égard du monde ce que l'ame est envers le corps*, & qui donne à toutes les Créatures l'être, la vie, & l'accroissement. On peut aussi inférer de là que tous les Noms inventez nouvellement pour désigner Dieu, sont impropres ; si du moins ceux qui les ont fabriquez, veulent parler le Langage des Indiens : quoi qu'on puisse espérer qu'avec le temps, ces mots s'introduiront dans l'usage commun. Mais ceux qui les composent, doivent prendre un fort grand soin de ne pas changer la signification

tion

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. III. 119
 tion du nom ni du Verbe. Car cela n'est pas de petite conséquence pour les faire approuver des Indiens, & empêcher qu'ils ne s'en moquent, sur tout dans ce qui regarde la Doctrine Chrétienne, & l'instruction de leurs ames; qui est la principale fin pour laquelle on doit composer ces mots.

C H A P I T R E I I I.

D'une Croix qu'avoient les Yncas dans un lieu Sacré.

LEs Rois *Yncas* avoient dans *Cuzco* une Croix de très-beau Marbre, qu'on nomme Jaspe Cristallin, sans qu'on sût depuis quel temps elle y pouvoit être. Quoi qu'il en soit, l'an 1560. je la laissai pendue à un clou, dans la Sacristie de la grande Eglise. Je me souviens que l'attache étoit d'une lisière de Velours noir, & qu'il sembloit avoir eu, au temps que les Indiens la possédoient, une Boucle d'or ou d'argent, à la place de laquelle on en avoit mis une de soye. Cette Croix étoit longue de trois quarts d'aune ou environ, large de trois doigts, à peu près de la même épaisseur, toute d'une pièce, & d'une Pierre extrêmement luisante & polie; il n'y avoit aucune inégalité dans ses angles qui étoient fort bien faits, ni dans ses bras qui étoient de forme quarrée. Ils la gardoient dans une de leurs Maisons Royales, & dans un appartement de ceux qu'ils appellent *Huaca*, qui est un lieu tenu pour sacré. Quoi qu'ils ne l'adorassent pas, ils l'avoient néanmoins en très-grande vénération, soit qu'ils le fissent pour la beauté de sa figure, ou pour quelque autre considération

H 4

que

que nous ne savons pas. Ils la gardèrent toujours dans ce lieu-là , jusqu'à ce que le Marquis Don *Francisco Piçarro* entra dans la Vallée de *Tumpiz* , où à l'occasion d'une chose fort mémorable , qui arriva à *Pedro de Caudia* , ils commencèrent à l'adorer , & l'eurent en plus grande vénération qu'auparavant , comme il sera dit en son lieu.

Après que les Espagnols se furent rendus Maîtres de cette Ville Impériale , & qu'ils y eurent bâti un Temple à l'honneur de nôtre grand Dieu , ils mirent cette Croix , comme nous l'avons déjà dit , dans la Sacristie de l'Eglise Cathédrale de *Cuzco* , quoi qu'à mon avis ils auroient mieux fait de la mettre sur le grand Autel , & ils l'enrichirent d'Or & de Pierreries. Ils commencèrent dès-lors à se servir des choses mêmes qu'ils trouvoient dans les Indes , & sur tout de cette Croix , pour amener les naturels du Païs à nôtre sainte Religion. Ils firent un parallele de toutes ces choses avec les nôtres , & ils trouvèrent que quelques-unes de leurs Ordonnances avoient quelque raport avec les Commandemens de nôtre sainte Loi , & que d'autres aprochoient beaucoup des œuvres de miséricorde , comme nous le verrons dans la suite. Mais je dirai ici à l'occasion de la Croix , que les *Incas* & tous les Peuples de leur Empire ont cette loüable Coûtume , de ne jurer jamais ; au lieu qu'il ne s'en trouve que trop parmi nous , qui à leur grande confusion jurent à tout propos , ou par le nom de Dieu , ou par la Croix même ; soit qu'ils le fassent pour confirmer ce qu'ils disent , ou sans aucune nécessité , & par une méchante habitude. Les Indiens tout au contraire , comme nous l'avons remarqué ailleurs , avoient en si grande vénération les noms de *Pachacamac* , & du Soleil , qu'ils ne les proféroient jamais qu'avec un respect religieux,

&

& dans l'intention de les adorer. Quand ils examinoient quelque témoin, quelque importante que fût l'affaire dont il étoit question, au lieu de lui faire prêter Serment, le Juge se contentoit de lui dire ces paroles: *Promettez vous d'avouer la vérité à l'Ynca?* A quoi le témoin répondoit; *Oüi, je le promets.* Alors le Juge s'adressoit à lui en ces termes: *Prenez bien garde, ajoûtoit-il, à ne point déguiser la vérité, & à ne cacher aucune des particularitez du fait; mais dites simplement ce que vous savez.* Le témoin le promettoit pour la seconde fois, & disoit, *Affûrément, je le ferai ainsi.* Alors sur la promesse qu'il avoit faite, le Juge lui laissoit dire tout ce qu'il savoit de l'affaire, sans le sonder par aucune autre demande, comme on le pratique ailleurs. Quand même il étoit question d'un Meurtre, qui s'étoit ensuivi après une querelle, ceux que l'on produisoit en témoignage, étoient simplement requis de dire précisément ce qu'ils savoit de cette querelle, sans rien pâlir de ce qu'avoient fait ou dit ceux qui s'étoient battus ensemble. C'est ainsi qu'on instruisoit le Procès par la bouche des témoins, selon qu'ils déposoit en faveur des uns, ou contre les autres. Il arrivoit même rarement qu'ils osassent mentir dans ces dépositions, parce qu'ils sont d'un naturel fort timide, & fort superstitieux dans leur Idolâtrie; outre qu'ils n'ignoroient pas qu'on punissoit avec beaucoup de rigueur ceux qu'on pouvoit convaincre de mensonge. Car si l'affaire étoit importante, on les faisoit mourir bien souvent, non pas tant pour la faute qu'ils avoient commise dans leur déposition, que pour avoir menti à l'Ynca, & violé son Ordonnance, qui leur commandoit expressement de dire la vérité. Aussi comme ils

même chose que comparoître devant l'*Ynca*, qu'ils adoroient comme Dieu ; cette considération, sans y comprendre les autres, étoit la principale qui les obligeoit à ne point mentir dans leurs témoignages.

Après que les Espagnols eurent conquis cet Empire, il se fit quelques Meurtres remarquables dans une Province des *Quéchuas*, & le Gouverneur de *Cuzco* y envoya un Juge exprès, pour informer de l'affaire. Lors donc qu'il fut question d'ouïr la déposition d'un *Curaca*, c'est à dire, un Seigneur qui a plusieurs Vassaux ; le Juge voulut, pour mieux l'obliger à dire la vérité, qu'il jurât sur la Croix de la Baguette, qu'il lui présenta pour cet effet. Mais l'Indien bien étonné de cela ; *Je ne pense pas*, lui répondit-il, *avoir été baptisé pour jurer comme font les Chrétiens*. Alors sur ce que le Juge lui repartit, qu'il eût à jurer par les noms du Soleil & de la Lune ses Dieux, de même que par ses *Yncas* ; *Vous vous trompez*, lui répondit le *Curaca*, *si vous croyez qu'il me soit permis de profaner ces beaux noms, que nous autres Indiens n'avons accoutumé de proférer que pour une marque d'adoration*. Quelle assurance aurons-nous donc, ajoûta le Juge, de la vérité de vos paroles, si vous ne nous en donnez quelque gage ? *Ils vous doit suffire*, lui repartit l'Indien, *que je vous en donne ma parole, & de savoir que je vous parle, comme je parlerois à votre Roi même, puis que vous venez ici rendre la Justice en son nom ; du moins c'est ainsi que nous avons accoutumé d'en agir envers nos Yncas. Néanmoins pour satisfaire en quelque façon à ce que vous desirez de moi, je jurerai par la Terre, disant que je veux bien qu'elle s'ouvre, & m'engloutisse tout en vie, si je ne dis la vérité*. Le Juge, après avoir reçu ce Serment de lui, puis qu'il n'en pouvoit tirer d'autre, l'interrogea sur le fait de ces Meur-

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. IV.* 123

Meurtres, pour savoir qui en étoient les Auteurs. A quoi le *Curaca* lui répondit ce qu'il en savoit. Mais voyant qu'il ne lui demandoit rien touchant ceux qui avoient été les agresseurs dans cette querelle, & qui étoient les mêmes qu'on avoit tuez, il le pria de lui laisser déduire au long tout ce qu'il en savoit, *parce*, lui dit-il, *que je ne crois pas dire la vérité entière, comme je vous l'ai promis, lors que je répons simplement aux demandes que vous me faites, puis qu'en tel cas, je ne dis qu'une partie du fait, & ne déclare point l'autre.* Sur ce que le Juge lui repliqua qu'il étoit content, pourvû qu'il répondit à ce qu'il lui demandoit; *Si vous l'êtes*, lui dit le *Curaca*, *je ne le suis pas moi-même, puis que pour satisfaire à ma promesse, il faut que je raporte exactement ce que les uns & les autres ont fait.* Ainsi le Juge, après s'être éclairci de l'affaire, le mieux qu'il lui fut possible, s'en retourna à *Cuzco*, où il raconta ce qui s'étoit passé entre le *Curaca* & lui, au grand étonnement de ceux qui l'ouïrent.

C H A P I T R E I V.

De plusieurs Dieux que les Historiens Espagnols ont attribué mal à propos aux Indiens.

P O U R revenir à l'Idolâtrie des *Incas*, nous avons déjà dit, qu'ils n'avoient pour tous Dieux que le Soleil, & qu'ils l'adoroient sans aucune restriction. Aussi ce ne fut qu'à lui qu'ils bâtirent de beaux Temples, dont l'intérieur, depuis le haut jusques au bas, étoit couvert de Lames d'Or. D'un autre côté, pour le récompenser en quelque manière

nière de ce qu'ils en avoient reçû, ils lui offroient grand nombre de Sacrifices, avec quantité d'or, & ce qu'ils avoient de plus précieux; ils lui adjugèrent même le tiers de toutes les Terres labourables des Royaumes & des Provinces de leur Conquête; avec les biens qui en proviendroient, & un nombre infini de Troupeaux. Enfin, ils lui bâtirent des Maisons, dont l'enclos étoit fort grand, pour servir de demeure aux Filles qui lui étoient consacrées, & qui gardoient une Virginité perpétuelle.

D'ailleurs, ils adoroient intérieurement *Pachacamac* comme le Dieu inconnu, & ils l'avoient en plus grande vénération que le Soleil. quoi qu'ils ne lui bâtissent aucun Temple, & qu'ils ne lui pré'entassent ni Offrandes, ni Sacrifices, parce, di'isoient-ils, qu'ils ne le connoissoient pas, & qu'il ne s'étoit jamais fait voir à eux. Mais il en sera traité plus amplement, lors que nous parlerons de ce fameux & riche Temple, qui lui fût dédié dans *la Vallée de Pachacamac*. On voit aussi par tout ce que nous avons dit, que les *Yncas* n'adoroient que ces Dieux-là, dont l'un étoit visible, & l'autre invisible. Du moins, ces Princes & leurs *Amautas*, qui étoient les Philosophes & les Docteurs de leur País, gens qui n'avoient aucune teinture des bonnes Lettres; croyoient que c'étoit une chose indigne & infame, d'attribuer le nom, l'honneur, l'autorité, la puissance, & les autres qualitez Divines aux choses Sublunaires. Cela fut causé qu'ils publièrent une Loi, par laquelle il étoit ordonné à tous ceux de leur Empire, d'adorer *Pachacamac* comme le Dieu Souverain, & avec lui le Soleil, pour les grands biens qu'il leur faisoit à tous en général; Mais qu'au reste on eût à révéler la Lune, parce qu'elle étoit la femme & la sœur du Soleil & à respe-

~~ROIS DU PEROU.~~ Liv. II. Ch. IV. 125
respecter les Etoiles , qu'ils disoient être les D^emoiselles & les Suivantes de sa maison.

Nous parlerons dans la suite de *Viracocha* , qui étoit un Dieu , ou plutôt un Fantôme qui prétendoit être Fils du Soleil , & qui apparût à un Prince héritier des *Yncas* . Les Espagnols attribuent plusieurs autres Dieux aux *Yncas* , pour n'avoir pas sù distinguer les temps ni les Idolâtries de ce premier âge , non plus que celles du second. L'ignorance de la Langue , qui les empêchoit d'en demander de véritables Relations aux Indiens , ou d'entendre celles qu'ils leur en donnoient , les a fait tomber dans cette erreur. Ils ont donc attribué aux *Yncas* , toute cette foule de Dieux étranges qu'ils avoient trouvé dans le Pais des Indiens , lors qu'ils les assujettirent. Mais s'il en faut chercher une raison plus particulière , l'on trouvera que cet abus est venu de ce que les Espagnols ne savoient pas encore les diverses significations du nom *Huaca* , qui signifie une Idole , comme par exemple , *Jupiter* , *Mars* , *Venus* , &c. si l'on prononce la dernière syllabe en retirant la langue vers le Palais , sans que de ce nom l'on en puisse former un Verbe pour dire idolâtrer , ou commettre Idolâtrie. Ce mot signifie aussi une chose sacrée , comme étoient toutes leurs Idoles , savoir les Rochers , les Pierres , les Arbres , où le Diable entroit pour leur parler , & leur faire accroire qu'il étoit Dieu. Ils appelloient encore *Huaca* les Offrandes mêmes qu'ils faisoient au Soleil , comme des figures d'Hommes , d'Oiseaux & d'autres Animaux , faites d'or , d'argent , ou de bois , & toutes les autres choses qu'ils estimoient sacrées , & qu'ils avoient en grande vénération , par cela même qu'ils les avoient offertes au Soleil. Ils donnoient aussi le nom de *Huaca* à quel Temple que
ce

ce fût, grand, ou petit; aux Tombeaux qu'ils avoient à la Campagne; aux recoins des Maisons, où le Diable avoit accoutumé de parler à leurs Prêtres, & aux autres lieux où ils s'entretenoient familièrement avec lui. C'est ainsi que ces lieux devenoient Sacrez, & qu'ils les regardoient sans comparaison, avec le même respect que nous pourrions avoir pour un Oratoire ou une Chapelle.

Ces Indiens appellent encore *Huaca* toutes les choses, qui surpassent en excellence & en beauté celles de leur espèce, comme une Rose, une Pomme & les autres Fruits, qui sont meilleurs, ou plus beaux que tous ceux de l'Arbre. Ils attribuent aussi ce même nom, aux Arbres qui ont quelque avantage sur ceux de leur genre. Malgré tout cela, ils nomment *Huaca*, les choses difformes & monstrueuses, qui donnent de l'horreur & de l'épouvante à ceux qui les voyent, telles qu'étoient les grandes Couleuvres des *Antis*, qui avoient jusqu'à vingt-cinq ou trente pieds de longueur. Ils en usoient de même à l'égard des choses qui n'étoient pas du cours ordinaire de la Nature; par exemple, s'il arrivoit qu'une femme accouchât de deux enfans à la fois, ils prenoient cela pour une merveille, & ils appelloient *Huaca* la Mere & les Jumeaux; ils les couronnoient de fleurs; ils les portoient publiquement par les Ruës, avec de grandes démonstrations d'allegresse; ils dansoient, & entonnoient des Chansons à la louange de la Mere, & de sa fécondité. Au contraire, il y avoit d'autres Nations qui pleuroient en de semblables rencontres, & qui les prenoient pour un mauvais Augure. C'est le même nom qu'ils attribuent encore à toutes les femelles des Bêtes; qui ont deux petits d'une seule portée, ce qui est assez rare dans ce Pais-là, où l'on voit quantité de Troupeaux,

sur

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. IV. 127
 sur tout de Vaches, & de Juments, qui ne portent qu'un petit à la fois. Aussi aimoient-ils mieux offrir dans leurs Sacrifices, deux Agneaux nez de la même portée, s'il y en avoit, que des autres qui étoient venus seuls au monde; parce que ceux-là tenoient quelque chose du Prodige, à ce qu'ils se figuroient. Ils les nommoient donc *Huaca*, de même que les Enfans qui naissoient avec quelque défaut extraordinaire, soit qu'ils eussent six doigts à une main, ou à l'un des pieds, ou qu'ils nâquissent bossus, ou qu'il y eut quelque chose de singulier dans leur visage, comme par exemple, une lèvre fenduë en forme de Bec de Lièvre (ce qui arrive souvent parmi eux) ou même qu'ils fussent louches, ou qu'ils eussent enfan quelque autre imperfection de cette nature. Ils donnent aussi le nom de *Huaca*, aux Sources d'eau vive, qui rejallissent à gros bouillons, & qui forment des Rivières. C'est, sans doute, pour montrer qu'elles ont je ne sai quoi de plus noble que les autres Fontaines. Les petits Cailloux, qu'on trouve sur le bord des Fleuves, ou des Ruissieux, portent le même nom; s'ils sont émaillez de diverses couleurs, & que la Nature y ait tracé des figures & des traits qui les rendent différens des autres pierres.

Ils s'avisèrent aussi de nommer *Huaca*, la grande Montagne couverte de Neige, qui s'étend par tout le *Perou*, jusques au détroit de *Magellan*; & ils lui donnèrent ce nom, à cause de sa hauteur & de son étenduë. Ils appellent encore aujourd'hui de même les Montagnes qui sont élevées par dessus les autres; les hautes Tours des Maisons, & les grands Côtiaux que l'on trouve en chemin, dont il y en a quelquefois de trois, quatre, cinq, & six lieuës de haut, & qui sont aussi droits qu'une muraille. Les Espagnols les appellent par corruption

Apa-

Apachitas : Et nous verrons dans la suite, que les Indiens les adoroient, & leur faisoient des Offrandes. Il est donc très-certain qu'ils appelloient *Huaca*, toutes ces choses & autres semblables, quoi qu'ils n'eussent aucun penchant à les adorer, & qu'ils ne les prissent pas pour des Divinitez; mais ils vouloient montrer seulement qu'elles avoient quelque chose de particulier & d'extraordinaire, qui les obligeoit d'en parler avec beaucoup de respect & de vénération. Cependant les Espagnols, qui n'entendoient que la première & la principale signification du mot *Huaca*, qui veut dire une *Idole*; sans considérer qu'il en avoit plusieurs autres différentes, s'allèrent imaginer que les Indiens prenoient pour des Divinitez toutes les choses qu'ils appelloient *Huaca*, & que les *Yncas* les adoroient comme ceux du premier âge.

Pour expliquer le nom *Apachitas*, que les Espagnols attribuent aux Terres élevez, & qu'ils font passer pour les Dieux des Indiens, il faut savoir qu'*Apachec*, est un participe du temps présent, qui signifie *Celui qui fait supporter*, sans dire ni quoi, ni qui il est : & que ce participe fait au génitif *Apachecpa*, & au datif *Apachecta*. De sorte qu'à prendre ce mot, suivant la manière concise de parler des Indiens, c'étoit la même chose que s'ils avoient dit, *Rendons de très-humbles Actions de graces, & offrons quelque chose à Celui qui nous donne autant de vigueur & de force, qu'il nous en faut, pour monter jusques au sommet de ces lieux si élevez, & si raboteux*; Paroles, qu'ils n'employoient jamais qu'après avoir gagné le haut de la Coline. Ce qui a fait croire aux Historiens Espagnols qu'ils en appelloient le Sommet *Apachitas*. Mais toutes les fois que les Indiens éclairez de la lumière naturelle uoient de ces termes,
leur

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. IV. 129*
leur intention étoit de montrer, qu'ils devoient rendre grâces, & faire quelque Offrande à *Pachacamac*, ou au Dieu inconnu, qu'ils adoroient mentalement, pour leur avoir aidé à surmonter cette fatigue. Aussi lors qu'ils étoient arrivez au sommet de la Coline, ils posoient leur Fardeau, s'ils en avoient quelqu'un; & après avoir élevé les yeux au Ciel, ils les baïssôient vers la Terre, & ils donnoient les mêmes marques d'adoration qu'ils avoient accoutumé de pratiquer à l'égard de *Pachacamac*. Outre cela, ils répétoient deux ou trois fois le datif *Apachetta*; Ensuite par une espèce d'Offrande, ils se tiroient le poil des sourcils; & soit qu'ils en arrachassent ou non, ils les souffloient en l'air, comme s'ils les eussent voulu envoyer au Ciel. Ils prenoient aussi dans la bouche d'une Herbe, qu'ils estiment beaucoup & appelée *Cuca*, qu'ils jettoient aussi en l'air, comme pour dire qu'ils offroient à *Pachacamac* ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur Superstition alloit même jusqu'à lui offrir de petits éclats de bois, ou des pailles, s'ils ne trouvoient rien de meilleur; ou bien quelque caillou, & à faute de cela une poignée de Terre; On voyoit même de grands monceaux de ces Offrandes sur le sommet des Colines. Quand ils faisoient ces Cérémonies, ils ne regardoient jamais le Soleil, parce que ce n'étoit pas à lui, mais à *Pachacamac* que leur adoration s'adressoit; D'ailleurs, tous ces dons n'étoient pas tant des Offrandes que des marques de leur affection, puis qu'ils savoient bien que des choses de peu de valeur ne méritoient pas d'être offertes: & il n'y avoit que ceux qui se déchargeoient de quelque Fardeau qui fissent de telles Cérémonies. Je parle comme témoin oculaire, & pour avoir été plusieurs fois avec eux en pareille occasion. Mais

depuis ce temps-là Dieu a permis par un effet de sa Miséricorde infinie, qu'au lieu de toutes ces choses il y ait au sommet de ces Côtaux de grandes Croix, que ceux du País adorent pour reconnoître la grace que nôtre Seigneur *Jesus Christ* leur a faite, de leur en avoir communiqué l'usage.

CHAPITRE V.

De plusieurs autres significations du mot Huaca.

CETTE même diction *Huaca*, si l'on en prononce la dernière syllabe du plus profond du gosier, passe pour un Verbe, & signifie *pleurer*. Ce qui a donné occasion à deux Auteurs Espagnols, qui ne savoient pas cette différence, de s'exprimer ainsi dans leurs Histoires; *Les Indiens*, disoient-ils, *pleurent, & gemissent, quand ils entrent dans leurs Temples, pour y faire leurs Sacrifices; ce qu'ils donnent à entendre par le mot Huaca.* Mais ils ne voyoient pas la différence qu'il y a entre la signification du Verbe, & celle du Nom, qui ne consiste que dans la différente manière de prononcer, sans qu'on change les lettres ni l'accent. Car la dernière syllabe du même mot, se prononce tantôt du fond du gosier, & tantôt en tirant la langue vers le haut du Palais. On peut dire que les Espagnols n'ont aucun égard à cette différence de la prononciation, parce qu'elle n'a rien de commun avec leur propre Langue; mais il importe beaucoup de la savoir, si l'on veut bien entendre la Langue du País. Je rapporterai là-dessus

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. V. 131*
 fus ce qui m'arriva un jour avec un Religieux de *Saint Dominique*, qui avoit été quatre ans au *Perou* Professeur de la Langue générale de cet Empire. Ce bon Pere informé que j'étois natif de ce Pais-là, me fit l'honneur de me venir voir, pour conférer avec moi; & je le visitai aussi plusieurs fois à *Saint Paul de Cordouë*. Nous entrâmes une fois en discours sur la Langue de ces Contrées, & les différentes significations des mêmes mots; je citai pour exemple celui de *Pacha*, qui prononcé à la manière Espagnole, signifie le *Ciel*, la *Terre*, l'*Enfer*, & quelque terrain que ce soit. Le Religieux ajouta, qu'il se pouvoit prendre aussi pour des *Habits*, & même pour les *Meubles* d'un logis. Il est vrai, lui répondis-je, mais je voudrois bien que vous me disiez quelle différence il y a dans la prononciation; pour faire qu'il signifie ce que vous dites? Je n'en fai rien, me repliqua-t-il. Et quoi, lui dis-je alors, est-il bien possible, qu'ayant enseigné cette Langue vous ne sachiez pas cela? Je vous avertis donc que si par ce mot, l'on veut donner à entendre un *Habit*, ou une *Robe*, il en faut prononcer la première syllabe les lèvres serrées, & je lui en fis d'abord la démonstration de vive voix, puis qu'il n'est pas possible de l'enseigner autrement; je lui donnai plusieurs autres Exemples de cette différence, dont il ne fut pas moins étonné, que les Religieux qui étoient avec nous.

Ce que nous venons de dire sert à faire voir, que les Espagnols sont fort ignorans dans les secrets de cette Langue; puis que ce Religieux, qui avoit fait profession de l'enseigner, n'en avoit point la principale Clef. Il ne faut donc pas s'étonner, si nos Historiens font de si grandes fautes dans leurs Ecrits, & s'ils tirent de si mauvaises conséquences;

Par exemple, quand ils disent que les *Yncas* & leurs Sujets adoroient pour Dieux toutes les choses qu'ils appelloient *Huaca*, parce qu'ils ignoroient les diverses significations de ce nom. Enfin on peut dire à l'égard des Dieux, & de l'Idolâtrie des *Yncas*; que ces Indiens, du premier, & du second âge, méritent d'être fort loüez, en ce qu'au milieu d'une si grande diversité de Dieux ridicules, ils n'ont adoré ni la Volupté, ni le Vice, comme les anciens Gentils, qui prenoient pour leurs Dieux, des Adultères, des Homicides, des Yvrognes, & Priape même; quoi qu'ils se piquassent beaucoup de belles Lettres, & de grandes connoissances; mais ils ne voyoient pas que leur Culte choquoit directement les bonnes mœurs.

Il s'est trouvé un autre Historien, qui nous a voulu persuader que ceux de *Chuquisaca* adoroient l'Idole *Tanga-tanga*, & que les Indiens disoient qu'il étoit *un en trois, & trois en un*. Mais pour moi je n'ai jamais ouï parler de cette Idole, & je ne trouve point que ce mot soit de la Langue générale du *Perou*. Ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il ne puisse être reçu dans cette Province, qui est à cent quatre-vingt lieuës de *Cuzco*. Quoi qu'il en soit, il y a plus d'apparence que c'est une expression que les Espagnols ont corrompue, suivant leur coûtume de corrompre tous les mots Indiens, & de les prononcer à leur mode. Ainsi il n'est pas impossible qu'ils n'aient dit *Tanga-tanga* au lieu d'*Acatanca*, qui signifie un *Escarbot*. Ce Nom est composé d'*Aca* qui signifie *excrement*, & du Verbe *Tanca* (dont la dernière syllabe se prononce du fonds du gosier) qui veut dire *pousser avec violence*, de sorte qu'à ce compte *Acatanca* signifieroit, *Celui qui rejette, ou qui repousse quelque ordure*.

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. V. 133

Si l'on dit là-dessus qu'avant l'Empire des Rois *Yncas*, les Indiens du premier âge tenoient l'Escarbot pour un Dieu ; cela ne paroîtra pas incroyable, si l'on considère, qu'ils adoroient quantité de choses aussi abjectes & aussi viles que cet Insecte, & qu'ils n'en rejettèrent le Culte qu'à l'avènement des *Yncas*, qui les défendirent toutes. Parce que les Indiens disoient (si pourtant il le faut croire) que ce *Tanga-tanga* étoit *un en trois, & trois en un*, je m'imagine, que ce fut une nouvelle invention dont ils s'avisèrent entr'eux, après qu'ils eurent ouï parler de la Trinité, ou de l'Unité du vrai Dieu nôtre Souverain Seigneur. Ce qu'ils firent sans doute, pour flâter les Espagnols par une manière de complaisance, en leur disant que dans leur Religion ils avoient certaines choses semblables aux nôtres, comme celle-ci touchant la Trinité. Le même Auteur dit qu'ils l'attribuoient au Soleil & à ses rayons, & qu'ils prétendoient avoir des Confesseurs comme les Chrétiens, à qui ils faisoient une entière déclaration de leurs péchez. Mais toutes ces choses sont si éloignées de l'apparence, qu'il n'y a presque aucun doute, que les Indiens ne les aient inventées, que pour s'accommoder à l'humeur des Espagnols, & en être mieux traités ; du moins la connoissance que j'ai, en qualité d'Indien, du naturel de ces Peuples, me porte à le croire. Je dis donc qu'ils n'ont jamais eu d'Idole sous le nom de la Trinité ; mais il est vrai que la Langue générale du *Perou*, qui n'est pas fort abondante en paroles, n'a qu'un seul mot pour dire trois ou quatre choses différentes, comme par exemple, le nom *Illapa*, qui signifie l'*Eclair*, le *Tonnere*, & la *Foudre* tout ensemble ; Et le mot *Maqui* qui signifie la *main*, la partie charnuë du bras, & toute

sa longueur depuis l'épaule. Il en est de même encore du nom *Chaqui* : Car s'il est prononcé comme on l'écrit en Espagnol, il veut dire le pied, le gras de la jambe, & la jambe entière ; Mais si l'on en prononce la première syllabe en retirant la langue vers le Palais, il signifie alors *avoir soif*, ou *être sec*, ou bien *essuyer* quelque chose de mouillé. Quoi qu'il en soit de ces différentes significations d'un même mot, dont je pourrais donner plusieurs autres exemples, s'il étoit nécessaire ; il ne s'ensuit pas delà que les Indiens aient adoré des Idoles sous le nom de la Trinité, ni qu'il y ait eu dans leur Langue un terme pour exprimer ce Mystère, comme nous le montrerons dans la suite. A reste, si l'on me disoit que le Diable prétendoit peut-être se faire adorer sous ce nom-là, j'avoüerai que cela n'étoit pas impossible, puis qu'il avoit un Empire presque absolu sur ces infidèles entièrement éloignez de la Vérité Chrétienne, & tout à fait plongez dans l'Idolâtrie.

C H A P I T R E V I.

Témoignage d'un Auteur, touchant les Dieux qu'ils avoient.

JE me servirai à cette occasion de l'autorité du R. P. *Blas Valera*, qui dans l'endroit de ses Mémoires, où il parle des Sacrifices des Indiens du Mexique, & de ceux des autres Provinces, aussi bien que des Dieux qu'ils adoroient, s'exprime en ces termes : *Il n'est pas possible, dit-il, d'expliquer par des paroles, ni même de s'imaginer sans étonnement, & sans horreur, jusqu'à quel excès de barbarie les anciens Indiens portoient leurs Sacrifices,*

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. VI. 135

ces, ni quel étoit le nombre infini de leurs Dieux; dont il y avoit plus de deux mille dans la seule Ville de Mexique, ou dans ses Fauxbourgs. Ils appellent généralement Teutl leurs Dieux & leurs Idoles, qui en particulier ont divers noms. Car de croire ce que Pierre Martyr, Evêque de Chiapa & quelques autres Historiens affirment, savoir que les Indiens de Cuzumela, sujets à la Province de Yucatan, adoroient pour Dieu le sacré Signe de la Croix, & que ceux de la Jurisdiction de Chiapa avoient connoissance de la très-Sainte Trinité, & de l'Incarnation de nôtre Seigneur Jesus Christ; c'est à mon avis, ce qu'on ne peut faire, sans une très-grande absurdité. Il est donc plus vrai-semblable que les Historiens Espagnols se sont imaginez cette explication, qu'ils ont appliquée à ces Mystères; comme nous lisons dans les Histoires de Cuzco, qu'ils appliquoient à la Trinité les trois Statuës du Soleil, qui étoient dans son Temple; de même que celles du Tonnerre, & de l'Eclair. Mais je répons à cela, que s'il est vrai, comme il n'y a point de doute, qu'aujourd'hui même ces Peuples savent à peine s'il y a un Saint Esprit, après tant d'instructions que les Evêques & les Prêtres leur en ont donné; il n'est pas possible que dans les ténèbres où ils étoient plongez alors, ils pussent avoir une connoissance distincte du Mystère de l'Incarnation, & de la Trinité. D'ailleurs la coûtume de nos Espagnols, qui écrivoient l'Histoire de ces Contrées, étoit de demander en leur Langue à ceux du Païs les choses qu'ils vouloient savoir. Ceux-ci, qui n'avoient pas une entière connoissance de l'Antiquité ni la mémoire assez bonne pour avoir tout retenu, leur en faisoient des recits fort imparfaits, & entremêlez de Fables Poétiques, ou d'Histoires fabuleuses. Ce qu'il y avoit de pire, c'est le peu de connoissance que chacun d'eux

avoit du Langage de l'autre, & qu'ils n'étoient pas ainsi en état de se communiquer leurs pensées. La Langue Indienne étoit trop difficile pour l'avoir si-tôt apprise, & ceux du Pais n'avoient encore alors qu'une teinture bien légère de l'Espagnole. Cependant, cette ignorance de part & d'autre ne pouvoit que produire de grands abus, parce que l'Indien n'entendoit pas ce que l'Espagnol lui demandoit, ni l'Espagnol quelle étoit la réponse de l'Indien; De sorte qu'il arrivoit souvent, qu'ils s'entendoient tout au rebours de leurs intentions, & qu'au lieu de se former une idée exacte des choses, ils s'en figuroient d'autres qui pouvoient y avoir quelque petit rapport. Le Prêtre ou le Séculier qui s'instruisoit des Indiens, tiroit de leur réponse ce qui lui paroissoit le plus conforme à son intention, ou qui étoit le plus à son goût, & ce qu'il s'imaginait que l'Indien pouvoit avoir répondu. Les Espagnols conduits ainsi par leur simple imagination écrivoient comme véritables des choses, auxquelles il y a grande apparence que les Indiens n'avoient pas songé. Cela posé, je puis dire, sans mériter aucun blâme, qu'on ne sauroit découvrir dans les Histoires de ces Nations, s'il y en a quelqu'une de vraie, les moindres traces des Mystères que la Religion Chrétienne nous enseigne. Il ne faut pas douter néanmoins que le Diable par un esprit d'orgueil & d'ambition, n'ait cherché d'être honoré comme Dieu, non seulement par la faveur des Cérémonies Payennes, mais aussi par quelques coutumes de la Religion Chrétienne, qu'il a introduites, comme un Singe envieux, & malin, dans plusieurs Contrées des Indes, afin de s'attirer un plus grand respect de ces Misérables. De là vient qu'il y avoit parmi eux une Province, dont les Habitans se confessoient de vive voix, pour se nettoyer de leurs péchez, & une
autre

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. VI. 137
autre où ils lavoient la tête aux enfans. F'ometts ces Contrées où ils jeûnoient avec une abstinence merveilleuse, & ces autres où ils s'offroient volontairement à la mort, pour la défense de leur fausse Religion. De sorte que comme dans l'ancien monde les fidelles Chrétiens se présentoient au Martyre pour la foi Catholique; Ainsi dans le nouveau les Gentils s'exposoient à la mort par la malice du Diable. Mais quant à ce qu'on a voulu faire accroire qu'ils tiennent qu'Icona est Dieu le Pere, Bacab Dieu le Fils, Estruac, le Saint Esprit, Chiripia, la très-Sainte Vierge Marie, & Ischen, la bienheureuse Sainte Anne; Et qu'outre cela Bacab mis à mort par Eopuco, représente nôtre Seigneur Jesus Christ crucifié par Pilate; Toutes ces choses & d'autres qui leur ressemblent, ne sont à proprement parler que des Fables, & des Inventions de quelques Espagnols. Il est pourtant vrai qu'ils adoroient sous ces noms-là des hommes & des femmes, qui avoient existé autrefois. Car les Mexicains avoient des Déeses & des Dieux qu'ils adoroient, parmi lesquels ils en mettoient d'extrêmement sales & difformes, qu'ils disoient être les Dieux des Vices, tels qu'étoient, Tiazolteuti, Dieu de la Luxure, Ometochtli, Dieu de l'Yvrognerie, & Viteilpuchtli, Dieu de la Guerre & du Meurtre. De plus ils appelloient Icona le Pere de tous leurs Dieux, qu'ils croyoient en avoir été engendrez des femmes & des Maîtresses qu'il avoit eues. Aussi disoient-ils qu'il étoit le Dieu des gens mariez, comme Bacab l'étoit des enfans de famille, Estruac, le Dieu de l'air, Chiripia, Mere des Dieux, & la Terre aussi; Ischen leur Marâtre, ou leur Belle-mere, & Thalac, le Dieu des eaux. Ils révéroient encore plusieurs Dieux semblables, dont ils tenoient les uns pour Auteurs des Vertus morales, comme par exemple,

ple, Quecalcoathl, Dieu aérien, réformateur des mœurs, & les autres pour Directeurs de la vie humaine & de l'âge des hommes. Ils avoient outre cela un nombre infini d'images & de figures de leurs Dieux inventées pour diverses fins, & dont la plupart étoient horribles & difformes. De tous ces Dieux ils en adoroient les uns en commun, & les autres en particulier, jusques-là même, que tous les ans chacun les changeoit à sa mode, & selon qu'il le trouvoit bon. Après avoir rejeté ceux-ci comme surannez, & infames, parce qu'ils n'en avoient reçu aucun bien, ils en révéroient d'autres sous le titre de leurs bons Génies, ou pour mieux dire de leurs Démon domestiques. Je ne m'étendrai pas sur ces Dieux imaginaires, qu'ils croyoient être comme les Surintendans de l'âge des enfans, des jeunes, & des vieillards. Ceux qui héritoient de quelque bien, pouvoient, si bon leur sembloit; accepter ou répudier les Dieux de leurs Peres, qui ne leur imposoient pas de se soumettre à eux, s'ils ne le vouloient. Les Vieillards révéroient aussi certains Dieux d'une plus haute volée, qu'ils rejettoient à la fin, & ils en mettoient d'autres à leur place, après la révolution de l'année, ou de l'âge du monde, qui étoit le terme dont les Indiens se servoient. Voilà quels étoient les Dieux que les Habitans du Mexique, de Chiapa, de Guatimala, de Paz, de Vera, & des autres Contrées des Indes adoroient, persuadez d'ailleurs, que ceux qu'ils choissoient étoient plus grands & plus élevez que les autres en dignité & en pouvoir. Quand les Espagnols arrivèrent dans ce Pais-là, les Indiens prétendoient que leurs Dieux avoient été choisis, depuis le renouvellement du Soleil dans le dernier âge. Il faut remarquer là-dessus que suivant le rapport de Gomara, chaque Soleil, de la manière qu'ils

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. VI. 139
 le prenoient, étoit de huit cens soixante années, bien qu'il y en eût beaucoup moins au compte des mêmes Peuples du Mexique. Cette façon de compter par Soleils l'âge du monde, étoit une chose assez commune, & fort usitée entre ceux du Mexique & du Perou. Que s'il en faut croire leur supputation, les ans du dernier Soleil se doivent compter depuis l'an de nôtre Seigneur mille quarante-trois. Cela posé, il n'y a nul doute que les Peuples du Mexique n'ayent adoré leurs anciens Dieux, dès le temps qui précéda ce dernier âge. Car pour ceux qui étoient six ou sept cens ans auparavant, ils périrent tous, à ce qu'ils disent, & furent submergez dans la Mer, de sorte qu'ils en inventèrent quantité d'autres à leur place. D'où il s'ensuit nécessairement, qu'on ne sauroit appeller que fausse l'opinion de tous ces Auteurs, qui se sont imaginez que les Dieux nommez par les Indiens Icona, Barac, & Estruac, étoient parmi eux, ce que sont parmi nous le Pere, le Fils, & le Saint Esprit.

Tous les autres Habitans de ces Contrées Septentrionales, qui répondent à celles du vieux Monde, comme par exemple, les Provinces de la grande Floride, & les Insulaires, n'avoient aucunes Idoles, ni aucuns Dieux qu'ils eussent faits, & choisis. De sorte qu'ils n'adoroient seulement que ceux que Varron appelle Naturels, savoir les Elémens, la Mer, les Lacs, les Rivières, les Fontaines, les Montagnes, les Bêtes sauvages, les Serpens, les Moissons, & ainsi des autres choses; Coûtume qui tira son origine des Chaldéens, & s'établit insensiblement chez divers Peuples. Ceux qui mangeoient de la chair humaine, & qui tenoient l'Empire du Mexique, avec toutes les Isles & la plûpart des Confins du Perou, gardèrent brutalement cette pernicieuse habitude, jusques au règne des Yncas,

140 HISTOIRE DES YNCAS
Yncas, & des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter est tiré du R. P. *Blas Valera*, qui dit dans un autre endroit, que les *Yncas* n'adoroient que le Soleil, & les Planettes, & qu'en cela ils imitoient les *Chaldéens*.

C H A P I T R E V I I.

Qu'ils ont crû l'immortalité de l'Ame, & la Résurrection universelle.

LES *Yncas Amautas* ont crû que l'homme étoit composé d'ame & de corps, que l'ame ne pouvoit être mieux appelée qu'un esprit immortel, & que le corps étoit fait de bouë; parce qu'il devenoit terre. C'est pour cela même qu'ils le nommoient *Alpacamasca*, c'est à dire, *terre anime*; & que pour marquer la différence qu'il y a de l'homme à la bête, ils employoient les mots de *Runa*, & de *Llama*, dont le premier signifie un homme doté d'entendement & de raison, & l'autre désigne une Bête. D'ailleurs, sur ce que l'expérience leur apprenoit que les Animaux croissoient, & avoient du sentiment, ils leur attribuoient pour cet effet l'ame végétative & la sensitive, mais non pas la raisonnable. Ils croyoient qu'après cette vie il y en avoit une autre qui étoit meilleure pour les bons, & pire pour les méchants, à cause de la récompense des uns, & du supplice des autres. Outre cela, ils divisoient l'Univers en trois mondes, dont ils appelloient le premier, savoir le Ciel, *Hanan Pacha*, c'est à dire, le haut Monde, où les gens de bien recevoient la récompense de leurs vertus; le second, *Hurin Pacha*, ou le bas Monde,

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. VII. 141
 de, à cause de la génération & de la corruption; & le troisième, *Veu Pacha*, qui signifie le Centre de la terre, ou le monde inférieur, qu'ils disoient être destiné à la demeure des méchans. Ils nommoient encore ce dernier Monde, *Cupaypa Huacin*, c'est à dire, maison du Diable; mais ils croyoient que l'autre vie étoit corporelle à peu près comme celle que nous passons ici bas, & ils faisoient consister le repos du haut Monde à mener une vie paisible, & libre des inquiétudes de celle-ci; au contraire, ils assûroient que la vie du Monde inférieur, que nous appellons Enfer, étoit pleine de toutes les maladies, & de tous les maux que nous souffrons ici bas, sans qu'il y eût aucune sorte de repos, ni de contentement. Il faut ajouter à cela qu'ils ne comptoient point parmi les plaisirs de l'autre vie, ni les voluptez charnelles, ni les autres vices non plus; mais qu'ils réduisoient tout le bonheur à la tranquillité de l'ame, & à celle du corps, qu'ils mettoient à n'avoir aucun souci, ni aucune peine.

Les *Incas* croyoient encore la Résurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale, pour laquelle ils disoient que nous devons ressusciter, & sans attendre ni gloire ni supplice. Ils avoient un soin extraordinaire de mettre en lieu de seureté leurs ongles, & les cheveux qu'ils se coupoient, ou qu'ils s'arrachotent avec le peigne, & de les cacher dans les fentes, ou dans les trous des murailles. Si par hazard ces cheveux & ces ongles venoient à tomber à terre avec le temps, & qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquoit pas de les relever d'abord, & de les serrer de nouveau. Cette Superstition me donnoit souvent la curiosité de leur demander le but qu'ils se propoisoient par là, & ils m'en alléguoient tous la même

me cause, qui me paroît fort ridicule. „ Savez-
 „ vous bien, me disoient-ils, que tout ce que nous
 „ sommes de gens, qui avons pris naissance ici
 „ bas, devons revivre dans ce Monde (c'est ainsi
 „ qu'ils s'exprimoient, parce qu'ils n'ont point de
 „ Verbe pour dire *ressusciter*) & que les ames sor-
 „ tiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront
 „ de leurs corps. Pour empêcher donc que les nô-
 „ tres ne soient en peine de chercher leurs ongles
 „ & leurs cheveux, car il y aura ce jour-là bien de
 „ la presse, & bien du tumulte; nous les mettons
 „ ici ensemble, afin qu'on les trouve plus facile-
 „ ment, & même s'il étoit possible nous crache-
 „ rions toujours dans un même lieu. *Francisco Lopez de Gomara*, lors qu'il parle des Enterremens
 que l'on faisoit aux Rois & aux grands Seigneurs
 du *Perou*, s'exprime en ces termes dans le Ch. 125.
 de son Livre : *Quand les Espagnols*, dit-il, *ou-*
vroient ces Tombeaux, & en jettoient les ossemens
à & là, les Indiens les prioient de n'en rien faire,
afin qu'ils se trouvassent ensemble, lors qu'il fau-
droit ressusciter. Par où l'on peut voir, qu'ils
croyoient la résurrection du corps, & l'immortalité
de l'ame, &c. Cela sert à mon avis, d'une preu-
 ve bien évidente de ce que nous disons, puisque
 cet Auteur, qui n'avoit jamais été aux Indes, ne
 pouvoit écrire ceci en *Espagne*, sans en avoir eu
 la même Relation. *Augustin Sarate*, dit à peu
 près la même chose Livre I. Chap. 12. Et *Pedro*
 de *Cieza* Chapitre 72. assure, *Que les Indiens ont*
crû l'immortalité de l'ame, & la résurrection des
corps. Ces autoritez que j'ai trouvées, après avoir
 écrit ce que j'en avois ouï dire à mes parens,
 m'ont fort satisfait, parce que la créance de la
 Résurrection est très-éloignée de celle des Payens,
 & que je craignois qu'on ne me reprochât d'a-
 voir

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. VII. 143

voir inventé ce que j'en ai dit, s'il ne se fut trouvé quelque Espagnol qui en eût fait mention dans l'Histoire. Je puis même protester que je n'ai pas suivi à cet égard, non plus qu'à tout autre, les Ecrivains Espagnols ; quoi que je sois bien aise de me servir de leur Autorité, lors qu'elle se trouve conforme à la Tradition, qui est reçûë parmi les Naturels de mon País. La même chose m'est arrivée pour la Loi qu'ils avoient contre les Sacriléges, & les personnes convaincuës d'Adultère, avec les Femmes de l'*Ynca*, ou du Soleil, comme nous le verrons dans la suite. Après avoir écrit que les Indiens avoient cette Loi, je trouvai par hasard, que le Trésorier Général *Augustin Zarate*, avoit fait la même remarque dans son Histoire, ce qui m'a donné le moyen de confirmer cette importante vérité par le témoignage d'un Espagnol. Mais il me seroit impossible de vous dire par quelle Tradition, ou comment les *Yncas* ont pû croire la Résurrection des corps, puisque c'est un Article de nôtre Foi. D'ailleurs, dans la profession que je fais de porter les armes, il ne m'appartient pas d'examiner des choses si relevées ; outre que je ne crois pas que l'on puisse jamais en être éclairci au juste, à moins que Dieu ne nous les découvre. Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est qu'assûrément ces Indiens croyoient la Résurrection.

J'avois déjà écrit tout ceci dans mon Histoire de la Floride ; mais je l'en tirai, pour obéir à la demande que m'en firent les Révérends Peres de la Compagnie de *Jesus*, *Miquel Vazquez de Padilla* natif de *Seville*, & *Ferôme de Prado* de la Ville d'*Ubeda*, Après donc l'avoir ôtée de-là, quoi qu'un peu trop tard, je me suis avisé de le mettre ici, comme dans son lieu propre, afin que tout ce grand édifice ne manquât pas d'une pierre que j'ai

crû

crû lui être si nécessaire; nous y ajoûterons dans la suite quantité d'autres choses, à mesure qu'elles se présenteront à nôtre esprit. Car il n'est pas possible de raconter tout à la fois les sottises, les extravagances, & les Fables que ces Peuples prenoient pour des vérités authentiques: Comme lors qu'ils disoient, que durant le sommeil, l'ame qui n'en étoit pas susceptible de sa nature, sortoit du corps, & s'alloit promener par le monde, où elle voyoit les choses que nous disons avoir songées. En effet, cette vaine créance autorisoit beaucoup celle qu'ils avoient des Songes, qu'ils expliquoient d'une manière superstitieuse, jusques à dire, qu'ils étoient autant d'Augures, & de Pronostics certains, d'où les hommes pouvoient tirer des conséquences inévitables des maux & des biens qui leur devoient arriver.

CHAPITRE VIII.

Des choses qu'ils sacrifioient au Soleil.

LEs *Incas* sacrifioient au Soleil quantité de choses différentes, sur tout des Animaux domestiques, grands, & petits. Mais le principal Sacrifice, & le plus estimé de tous, étoit celui des Agneaux, des Moutons, & des Brebis stériles. Ils lui offroient aussi des Lapins privez, toutes sortes d'Osseaux bons à manger, du Suif, des Epics, & des Légumes. Ils lui présentoient de l'Herbe appelée *Cuca*, & des Habits les plus fins. Ils brûloient toutes ces choses à l'honneur du Soleil, & le remercioient de ce qu'il les avoit créées pour l'usage des hommes. De plus ils offroient en Sacrifice une bonne quantité d'un certain bruvage,

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. VIII. 145*
 ge, qui étoit fait d'eau & de Mayz, & voici de
 quelle manière ils s'y prenoient. Quand ils avoient
 bonne envie de boire, ils mangeoient d'abord, &
 ensuite ils trempoient le bout du doigt dans le Va-
 se où étoit la Boisson; Après ils tournoient les
 yeux vers le Ciel avec beaucoup de respect; ils fe-
 coioient le doigt, où la goutte s'étoit attachée, &
 ils l'offroient au Soleil en reconnoissance de ce
 qu'il leur fournissoit de quoi boire; En même
 temps ils donnoient deux ou trois baisers à l'air, ce
 qui étoit entr'eux, comme nous l'avons déjà dit,
 une marque particulière d'adoration; & après qu'ils
 avoient fait cette Offrande des premiers Vases, ils
 buvoient tout à leur aise, & comme bon leur sem-
 bloit.

Je me souviens d'avoir vû faire cette Cérémo-
 nie, ou pour mieux dire, cette Idolâtrie aux Indiens
 qui n'étoient point baptisez. Car de mon temps il
 y en avoit plusieurs de ce nombre, sur tout entre
 les Vieillards; dont je baptisai quelques-uns moi-
 même, parce que la nécessité le requéroit. On
 peut donc bien dire qu'à l'égard des Sacrifices, les
Yncas ressembloient en tout ou en partie aux In-
 diens du premier âge, & que s'il y avoit de la dif-
 férence, elle consistoit seulement en ce qu'ils ne
 sacrifioient ni la chair ni le sang humain, sur tout
 si la mort s'en étoit ensuivie; Au contraire, ils
 avoient la chair humaine en si grande horreur,
 qu'ils en défendoient l'usage, & n'en mangeoient
 point. Si quelques Historiens l'ont écrit autre-
 ment, c'est parce qu'on leur a donné de fausses
 Relations, & qu'ils n'ont pas sù distinguer les
 âges & les Provinces, ni le temps auquel se fai-
 soient ces Sacrifices d'hommes, de femmes, &
 d'enfans. Un certain Auteur qui parle des *Yncas*,
 dit à cette occasion, qu'ils sacrifioient des hom-

mes, & il cite deux Provinces, où l'on pratiquoit ces Sacrifices, dont l'une est à deux cens lieuës au Sud de *Cuzco*, qui est la Ville où les *Yncas* sacrifioient ordinairement, & l'autre à plus de quatre cens du côté du Nord. D'où il est facile de conclurre, que pour n'avoir pas sù distinguer les temps ni les lieux, ils ont attribué aux Rois *Yncas* quantité de choses qu'ils défendirent eux-mêmes à leurs Sujets, après les avoir soumis à leur Empire, & que les Indiens n'avoient jamais pratiquées que dans ce premier âge.

J'ai même ouï dire plusieurs fois à mon Pere & à ses Amis (lors qu'ils s'entretenoient ensemble du *Mexique*, & du *Perou*) que le Gouvernement de ce dernier País étoit beaucoup plus loüable que l'autre; sur tout parce que les *Yncas* ne permettoient pas qu'on sacrifiat des hommes, ni qu'on en mangeât la chair; Au contraire, ils avoient en abomination ceux du *Mexique*, parce qu'ils souffroient l'un & l'autre dans leur Ville, & hors de son enceinte; Ce qu'ils pratiquoient d'une manière détestable, & tout à fait diabolique, comme il est rapporté dans l'Histoire de la Conquête de ce País-là. Au reste, il est certain, quoi que la chose ne soit pas généralement connuë, que celui qui le conquit, & qui le subjugua par deux fois, en fut l'Historien lui-même. C'est ce que j'ai ouï dire au *Perou* & en *Espagne*, à des Gentilshommes dignes de foi, & il n'y a qu'à lire l'Ouvrage même avec attention, pour être convaincu de la vérité du fait. Il seroit à souhaiter qu'on eût publié cette Histoire sous le nom de son Auteur, qui n'auroit pas manqué de la mettre en crédit, & de se faire admirer par tout comme le véritable imitateur du grand *Jules Cesar*.

Pour revenir aux Sacrifices, nous dirons que
les

ROIS DU PÉROU. Liv. II. Ch. VIII. 147

les *Incas* ne consentoient jamais qu'il s'en fit aucun ni d'hommes ni d'enfans, non pas même durant la maladie de leurs Rois; comme le rapporte un ancien Historien. Car lors qu'ils se trouvoient mal, ils n'appelloient pas ces accidens des effets de la fragilité humaine, tels que sont ceux qui arrivent d'ordinaire aux hommes; mais ils les regardoient comme des Messagers du Soleil Pere de leur *Inca*, qui venoit, à ce qu'ils disoient, appeler son Fils, afin qu'il se reposât au Ciel en sa compagnie; c'étoient les propres mots que les Rois *Incas* avoient presque toujours à la bouche, lors qu'ils se voyoient à l'article de la mort. Comme ils se donnoient cette vanité par tout, afin que les Indiens n'en doutassent point, ni de toutes les autres choses semblables, qu'ils disoient du Soleil; ils ne vouloient pas souffrir qu'on les contredit, ni qu'on présentât des Sacrifices pour leur guérison, puis qu'ils avoient eux-mêmes que le Soleil, dont ils étoient les Fils, les appelloit pour s'aller reposer avec lui. Cela doit suffire, pour montrer qu'ils ne sacrifioient ni hommes, ni femmes, ni enfans; mais nous parlerons ensuite plus au long de leurs Sacrifices, tant en commun qu'en particulier, & des Fêtes solennelles qu'ils célébroient à l'honneur du Soleil.

Toutes les fois qu'ils entroient dans leurs Temples, le Principal de la compagnie portoit la main sur l'un de ses sourcils; & soit qu'il en arrachât du poil, ou non, il le souffloit en l'air devant l'Idole, en signe d'Offrande. Il faut remarquer d'ailleurs, que cette espèce d'adoration ne se faisoit point au Roi, mais seulement aux Idoles, aux Arbres, & aux autres choses, où le Diable entroit; afin de leur parler. Cette même coûtume étoit observée par les Sorciers, & par leurs faux Prêtres, lors qu'ils

entroient dans des recoins , & des lieux secrets , pour y parler avec le Diable ; comme si par cet acte d'idolâtrie , où ils lui offroient leurs personnes , ils eussent voulu obliger cette Divinité imaginaire à les ouïr , & à leur répondre. C'est ce que j'ai vû pratiquer moi-même à plusieurs d'entr'eux , & dont je puis par conséquent assurer la vérité.

C H A P I T R E I X.

Qu'ils attribuoient au premier Ynca l'institution de leurs Prêtres, de leurs Coûtumes, de leurs Cérémonies, & de leurs Loix.

ILs se servoient ordinairement de Prêtres pour faire leurs Sacrifices , avec cette distinction , que dans la Ville de *Cuzco* les Prêtres de la Maison du Soleil étoient tous *Yncas* , nez du Sang Royal ; au lieu que pour tout autre service du Temple il suffisoit qu'ils fussent du nombre des *Yncas* Privilegiez. Ils n'éliisoient pour Souverain Prêtre qu'un des Oncles ou des Freres du Roi , ou si c'étoit quelque autre il falloit du moins qu'il fût légitimement venu de son Sang. Les Prêtres n'avoient point d'habit particulier ; mais dans toutes les Provinces , où le Soleil avoit des Temples en fort grand nombre , il n'y avoit que ceux qui en étoient natifs , & Parens du Seigneur de chaque Province , qui pussent exercer cette Charge Religieuse. Mais quant au principal Prêtre , tel sans comparaison qu'est un Evêque parmi nous , il falloit qu'il fut *Ynca*. Afin même que dans leurs Sacrifices & leurs Cérémonies ils se rendissent conformes à leur Métropolitain , ils éliisoient les *Yncas* pour Supérieurs

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. IX. 149
 rieurs en temps de Paix & de Guerre, sans démettre ceux du País, afin qu'on ne leur reprochât point de les mépriser, & d'user de tyrannie envers eux. Ils avoient aussi plusieurs Maisons de Religieuses, dont les unes gardoient une Virginité perpétuelle, sans jamais sortir : & les autres étoient Maîtresses du Roi. Nous parlerons dans la suite de la qualité de celles-ci ; de leur manière de vivre, de leurs Charges, & de leurs exercices ordinaires.

Il faut savoir d'ailleurs, que quelques Sacrifices, ou quelques Loix que les Rois *Yncas* voulussent établir tant pour le spirituel de leur vaine Religion, que pour le temporel de leur Gouvernement Politique, ils les attribuoient toujours au premier *Inca Manco Capac*. Ils disoient qu'il les avoit toutes fondées ; qu'il en avoit mis les unes en usage, & qu'il n'avoit laissé qu'un crayon des autres, afin que ses Descendans y apportassent les derniers traits, quand il en seroit temps. Et comme ils s'imaginoient qu'il étoit Fils du Soleil, & venu du Ciel, pour gouverner les Indiens, & leur imposer des Loix, ils croyoient aussi que son Père lui avoit dit & enseigné quelles Loix il devoit faire pour le bien commun des hommes, & quels Sacrifices il falloit lui offrir dans les Temples qui lui seroient consacrez. Le but qu'ils se proposoient par cette fourberie, étoit de donner plus de force à tout ce qu'ils ordonneroient à l'avenir ; Mais aussi ne peut-on pas savoir au vrai quel des *Yncas* fit telle ou telle Loi : outre qu'ils n'avoient pas l'usage de l'écriture ni des Livres, & qu'ils manquoient de plusieurs autres choses, qui servent à perpétuer la mémoire des événemens. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce qu'ils avoient de Loix & d'Ordonnances, étoit ou nouveau, ou réformé

150 HISTOIRE DES YNCAS
sur l'Antiquité, selon que le temps, & la nécessité
le requéroient.

Ils prétendent qu'un de leurs Rois, comme nous
le verrons dans sa Vie, fut un grand Législateur,
parce qu'il leur donna plusieurs Loix nouvelles, &
qu'il corrigea, ou augmenta toutes celles qu'il
trouva faites. Ils ajoutent qu'il étoit Souverain
Prêtre, à cause qu'il institua quantité de Cérémo-
nies & de Coûtumes, pour leurs Sacrifices, &
qu'il orna plusieurs Temples d'une infinité de ri-
chesses; Ils disent de plus, qu'il fût un excellent
Capitaine, qui conquit un grand nombre de Pro-
vinces & de Royaumes. Mais quelque beaux Titres
qu'ils lui donnent ils ne font aucune mention
en particulier, ni des Loix qu'il leur imposa, ni
des Sacrifices qu'il institua. De sorte que pour
mieux se tirer de ce labyrinthe, ils attribuent au
premier *Ynca* toutes ces choses, tant pour ce qui est
de leurs Loix, que du fondement de leur Empire.
Suivant cet ordre confus nous rapporterons ici la
première Loi fondamentale de leur Etat; ensuite
nous passerons aux autres, & aux Conquêtes de
tous les Rois; & nous parlerons de leurs mœurs,
de leurs coûtumes, de leur manière de sacrifier,
des Maisons de leurs Religieuses, de leurs Fêtes
solemnelles, des Cérémonies qu'ils observoient,
quand ils faisoient des Chevaliers, du service de
leur Maison, & de la pompe de leur Cour. Ce mê-
lange ne peut qu'être agréable au Lecteur qui se
déliennuyera par la variété de toutes ces Narrations.
Mais avant que de passer outre, il me semble que
je ne ferai pas mal de prouver les choses que j'ai
dites, par des autoritez tirées des Historiens Es-
pagnols, qui ont écrit de cette même matière.

CHAPITRE X.

L'Auteur prouve ce qu'il a dit ci-devant par le témoignage des Historiens Espagnols.

POUR faire voir que ce que j'ai dit de l'Origine des *Yncas*, & des choses qui s'étoient passées avant eux, n'est point de mon invention, mais que les Indiens eux-mêmes en ont fait le rapport aux Historiens Espagnols; j'insérerai ici un Passage de *Pedro de Cieça de Leon*, natif de *Seville*. C'est un Chapitre entier qui se trouve dans la I. Part. de sa *Chronique du Perou*, où il fait le dénombrement & la description de ces Provinces, avec un recit particulier de la fondation des nouvelles Villes, de la façon de vivre des Indiens, de leurs mœurs, de leurs Coûtumes, & ainsi des autres choses, qui sont le Titre du Livre de cet Auteur. Il composa lui-même cette Histoire dans le *Perou*, afin de ne rien avancer dont il ne fut sûr, & après avoir fait plus de douze cens lieuës par terre, à suivre le País en longueur, depuis le Port d'*Uraca* jusques à la Ville qu'on appelle aujourd'hui *Ciudad de Plata*. Il avoit le soin, pendant son Voyage, d'écrire dans chaque Province la Relation qu'on lui faisoit des Coûtumes & des Loix de ceux du País, soit qu'elles fussent barbares ou politiques, & d'observer la division des temps & des âges. Suivant cette méthode il rapporte ce que les Habitans de chaque Contrée faisoient, avant que les *Yncas* les assujettissent à leur Empire, & les occupations qu'ils eurent depuis. Il employa neuf années entières à recueillir les Relations qu'il en avoit euës; c'est à dire, qu'il les commença à l'âge de quarante-un an,

& qu'il les finit à cinquante. Il fait un Chapitre particulier, qui est le XXXVIII. de son Histoire, de ce qu'il avoit remarqué depuis *Uraca* jusques à *Pasto*, qui est aux Frontières du Pais des *Yncas*; & voici de quelle manière il s'exprime.

Puis que dans cette première Partie je dois traiter souvent des Yncas aussi bien que des lieux où ils faisoient leur demeure, & de plusieurs autres particularitez qui les regardent, j'ai crû qu'il étoit à propos d'en dire ici quelque chose en général; quoi que j'aye déjà parlé d'eux & de leurs beaux faits dans un Livre particulier que j'en ai écrit. Les Indiens de Cuzco nous ont donné plusieurs Relations, d'où l'on peut tirer cette conséquence, qu'il y avoit autrefois de grands desordres dans toutes les Provinces de ce Royaume, que nous appellons Perou, dont les Habitans étoient si peu raisonnables, & si dépourvus d'esprit, qu'il n'est pas possible de le croire. C'est l'opinion commune que tous ces Peuples vivoient en bêtes; que parmi eux les uns mangeoient de la chair humaine, & les autres se marioient à leurs filles, ou même à leurs Meres; qu'à des péchez si horribles ils en ajoûtoient quantité d'autres beaucoup plus énormes, jusques-là même qu'ils avoient de grandes familiaritez avec le Diable, & qu'ils le servoient avec beaucoup de respect & de soumission.

Ils avoient sur le haut des Collines & des Montagnes quantité de Châteaux & de Places fortes, d'où ils se déclaroient la Guerre pour les moindres choses, & s'entretuoient inhumainement, ou se faisoient prisonniers. Mais quoi qu'ils fussent plongez dans ces barbaries, & accoûtumez à de si grands vices, l'on assure néanmoins qu'il y en avoit parmi eux, qui ne laissoient pas d'avoir quelque Religion; qu'en diverses Contrées de ce Royaume ils avoient bâti de grands Temples, où ils faisoient leurs Prières,

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. X. 153

& adoroient le Diable, qui se communiquoit à eux visiblement; qu'ils étoient fort superstitieux envers leurs Idoles & qu'ils leur offroient des Sacrifices abominables. Pendant que les Naturels de ce Royaume vivoient de cette manière, il s'éleva tout d'un coup dans la Province de Colloa, & en d'autres Pais de cruels Tyrans, qui se firent la Guerre à outrance, & qui autorisoient toutes sortes de meurtres & de voleries. Cette confusion attira de grandes calamitez aux uns & aux autres; & il y eût plusieurs fortes Places démolies, sans que ces Barbares missent aucune fin à leurs sanglantes querelles; Il n'y avoit que l'Enneni commun du genre humain qui en profitât, & qui se réjouit de voir la perte d'une infinité d'ames, que ces desordres causoient.

Toutes les Provinces du Perou étoient dans ces divisions mortelles, lors qu'on vit survenir deux Freres, dont l'un s'appelloit Manco Capac, de qui les Indiens comptent de grandes merveilles, & des Fables fort plaisantes, comme l'on pourra voir dans le Livre que j'ai allégué ci-devant, après qu'il sera mis en lumière. Ce Manco Capac fonda la Ville de Cuzco, & fit des Loix pour l'usage commun des Habitans. Lui-même & ses descendans s'appellèrent Yncas, c'est à dire, Rois ou grands Seigneurs. Ils se rendirent avec le temps si redoutables, & si puissans, qu'ils soumirent à leur Empire toute cette grande étendue du Pais qui est depuis Pasto jusques à Chili. Leurs bannières triomphantes furent vûës tant du côté du Sud que du Nord, sur les Rivières de Maule & d'Angas Mayo, où se borne leur Empire, qui ne pouvoit être que fort vaste, puis qu'il y a plus de treize cens lieûs de l'une à l'autre. Ils firent bâtir quantité de Châteaux & de Places fortes dans toutes les Provinces de leurs Etats; & ils en confièrent la garde à de bons Capitaines & à des

Gouverneurs fidelles. Aussi faut-il avoüer que par leur bonne conduite ils firent des choses si merveil-
leuses, qu'il se trouve peu de Princes qui ayent eu
de l'avantage sur eux en matière de bien régir un
Etat. D'ailleurs, quoi que l'usage des Lettres ne
fût point introduit dans ces Contrées de leur Empi-
re, ils ne laissoient pas d'avoir le sens extrêmement
bon, & une grande vivacité d'esprit.

Ils apprirent à leurs Sujets cette loüable coûtume
de se servir d'habit pour couvrir leur nudité, &
de porter au lieu de Souliers une manière de San-
dales, ou pour mieux dire, de Brodequins. Ils se
plaisoient fort à entendre parler de l'immortalité des
ames, & des autres secrets de la Nature; ils te-
noient pour certain que toutes les choses du monde
avoient été créées, & qu'elles se conservoient par
le moyen du Soleil, qu'ils prenoient pour le Souve-
rain Dieu, & auquel ils bâtirent des Temples
magnifiques. Séduits par la malice du Diable, ils
adoroient, comme les Payens, jusques aux Arbres
& aux Pierres. Dans les principaux de leurs Tem-
ples, ils avoient quantité de belles filles, qui vivoient
comme autrefois dans Rome les Religieuses de Ve-
ra, & qui observoient presque les mêmes Loix.
C'étoit leur coûtume de n'envoyer jamais à la Guer-
re que les plus vaillans & les plus fidelles Capitai-
nes qu'ils pouvoient trouver dans le País. Ils avoient
une grande souplesse d'esprit, & une adresse incroya-
ble à remettre bien ensemble ceux qui étoient enne-
mis, sans avoir recours aux Armes pour les porter à
la Paix. Si quelques-uns faisoient les mutins & les
rebelles, ils les châtioient avec la dernière sévé-
rité. Cette courte Relation à l'égard des YNCAS suf-
fira ici, puis que j'ai déjà fait un Livre de leur
Gouvernement, & je suis persuadé que ceux qui
prendront la peine de le lire, y trouveront que

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. X. 155
ces Rois ont eu beaucoup de Valeur, & de Prudence.

Le même Historien *Pedro de Cieça de Leon*, parle ensuite dans l'espace de 83 Chapitres, de l'Idolâtrie des Rois *Yncas*, de leurs Conquêtes, & de leur Gouvernement soit en Paix où en Guerre : & il fait par tout l'éloge des *Yncas*. S'il traite des Provinces dont les Habitans sacrifioient des hommes, mangeoient de la chair humaine, alloient tout nus, lissoient la terre en friche, faute de la savoir cultiver, & commettoient une infinité d'abus énormes, jusques à se porter à l'adoration des choses infames & viles; il ajoûte toujours, qu'après avoir été conquis par les *Yncas* ils reçurent leurs Instructions & perdirent toutes ces mauvaises Coûtumes. Dans un autre endroit, où il parle de plusieurs Provinces, qui vivoient de la même manière, il en allègue pour cause, que le Gouvernement des *Yncas* ne s'étoit pas encore étendu jusques-là; Et ailleurs, où il traite des Contrées dont les Habitans étoient plus civilisez, & moins barbares que leurs voisins; *Ces Indiens*, dit-il, *se réformèrent par le Gouvernement des Yncas*. Ce qui fait voir qu'il leur donne toujours la gloire d'avoir aboli les abus, & perfectionné les bonnes Coûtumes. Nous en rapporterons dans la suite quelques Passages : mais si quelqu'un souhaite de les voir au long, il n'a qu'à lire son Histoire, où il trouvera que les Coûtumes de ces Indiens étoient diaboliques, & leurs infamies si étranges, que l'imagination des hommes n'en sauroit inventer de plus grandes. Cependant, on ne s'en étonnera pas, si l'on considère que le Diable en étoit l'Auteur, & que les mêmes choses qu'il enseignoit aux anciens Gentils; il les enseigne encore aujourd'hui à ceux qui ne sont point éclairez des véritables lumières de la Foi.

Au

Au reste, quoi que cet Auteur remarque en divers endroits de son Histoire, que les *Yncas* ou leurs Prêtres, parloient au Diable, & qu'ils avoient beaucoup d'autres Superstitions odieuses; malgré tout cela, il n'y en a pas un seul, où il dise qu'ils sacrifioient des hommes ou des enfans, il est vrai qu'il dit quelque part, à l'occasion d'un Temple qui étoit aux environs de *Cuzco*, qu'ils y offroient du sang après l'avoir répandu sur une masse de Pain, & qu'ils faisoient cette Saignée entre les deux sourcils, comme nous le rapporterons dans son lieu; mais l'on ne sacrifioit point pour tout cela ni des hommes ni des enfans. Ce même Auteur trouva moyen, à ce qu'il dit, de conférer avec plusieurs *Curacas*, qui avoient connu le dernier de leurs Rois, qu'on nommoit *Huayna Capac*, & il en tira diverses Relations, dont il s'est bien servi dans ses Ecrits. Quoi qu'il n'y ait qu'environ cinquante ans de cela, on peut s'apercevoir que les Coûtumes d'alors différoient beaucoup de celles d'aujourd'hui; & qu'elles étoient moins altérées, plus elles approchoient de leur première source. J'ai bien voulu faire cette remarque, pour réfuter l'opinion de ceux qui ont prétendu que les *Yncas* sacrifioient des hommes & des enfans, quoi qu'ils ne l'aient jamais fait, & faire voir que des Historiens ne devoient pas leur avoir attribué une coûtume si barbare, sans en avoir eu de meilleures preuves. Cependant chacun est en liberté d'en croire ce qu'il voudra, & il est toujours sûr qu'à cet égard les *Yncas* étoient coupables d'idolâtrie. Le R. P. *Blas Valera*, lors qu'il parle des Antiquitez du Perou, & des Sacrifices que les *Yncas* faisoient au Soleil, qu'ils reconnoissoient pour leur Pere, s'exprime en ces termes: *Leurs Successeurs présentoient au Soleil plusieurs Sacrifices de Brebis, &*
d'au-

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. X. 157

d'autres Animaux, en témoignage de la grande vénération qu'ils avoient pour lui; mais ils ne lui sacrifioient jamais des hommes, comme Polo, & quelques autres à son exemple, l'ont faussement avancé.

Ce que nous avons dit que les *Yncas* sortirent d'un Marécage appelé *Titicaca*, est confirmé par *Francisco Lopez de Gomara*, dans son Histoire générale des Indes, Chapitre 120. où il parle de la Race d'*Atahuallpa*, qui fut pris & mis à mort par les Espagnols. *Augustin de Sarate*, Surintendant Général des Finances de Sa Majesté, le rapporte aussi dans l'Histoire qu'il a écrite du *Perou*, Livre I. Chap. 13. & le R. P. *Josepb Acosta* l'assûre dans le fameux Livre qu'il a composé de la *Philosophie naturelle & morale du nouveau Monde*, Livre I. Chap. 25. où il dit plusieurs choses à la louange des *Yncas*. On peut voir par là que ce que j'en dis n'est pas nouveau, & que je n'ai fait qu'étendre la Relation que les Espagnols en ont donnée. En qualité d'Indien natif, je dois mieux savoir qu'eux la propriété de ma Langue, & j'ai succé pour ainsi dire, avec le lait de ma nourrice les vérités & les Fables que je raconte. Passons à l'ordre que les *Yncas* observoient dans le gouvernement de leurs Royaumes.

C H A P I T R E X I.

Les Yncas divisoient leur Empire en quatre parties, & tenoient un Rôle de leurs Sujets.

LES Rois *Yncas* divisoient leur Empire en quatre parties, qu'ils appelloient *Tabuantinsuyu*, c'est à dire, les quatre parties du monde, suivant les quatre Points Cardinaux du Ciel, l'Orient, le Couchant, le Septentrion, & le Midi. La Ville de *Cuzco* en étoit comme le centre, & ce nom ne lui étoit pas mal imposé, puis que dans le Langage particulier des *Yncas* il signifioit le *Nombri* de la terre. En effet, tout le *Perou* est long & étroit comme le corps humain, & la Ville de *Cuzco* en fait presque le milieu. Ils appelloient *Antisuyu* cette partie qui regarde l'Orient, à cause de la Province des *Antis* qui est de ce côté là, & c'est pour la même raison qu'ils nomment encore *Anti* toute cette grande étendue de Montagnes couvertes de neige, qui sont à l'Orient du *Perou*. Ils employent le mot *Cuntisuyu* pour désigner la partie du Couchant, ainsi nommée de la Province de *Cunti*, qui est fort petite. Quant à la partie du Nord, elle prend le nom de *Chinchasuyu* de la Province de *Chincha*, qui est une des plus grandes du Païs, située au Nord de la Ville; & celle de *Collasuyu*, qui est comme le détroit du milieu, emprunte le sien d'une autre Province fort étendue, qu'ils appellent vulgairement *Colla*, & qui est du côté du Sud. Par ces quatre Provinces ils entendoient tout ce qu'il y avoit de Païs jusques à ces

qua-

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XI. 159

quatre parties, bien qu'ils sortissent de leurs bornes, & qu'il y eût d'autres Contrées dans lesquelles ils empiétoient de plusieurs lieuës. Par exemple, le Royaume de *Chili*, qui du côté du Sud est à plus de six cens lieuës de la Province de *Colla*, étoit compris dans la partie de *Collasuyu*; De même, le Royaume de *Quito*, qu'ils comprenoient dans le détroit de *Chinchasuyu*, quoi qu'il fut vers le Nord, & à plus de quatre cens lieuës de *Chincha*. De sorte que c'étoit la même chose de nommer ces parties-là, ou de dire à l'Orient, au Couchant, &c. D'ailleurs, c'est ainsi qu'ils appellent encore aujourd'hui les quatre principaux Chemins que l'on trouve en sortant de *Cuzco*, parce qu'ils conduisent aux quatre parties du Royaume. Pour établir le fondement de leur Etat, les *Yncas* inventèrent une Loi, par le moyen de laquelle ils se promirent de prévenir & d'arrêter tous les maux qui pourroient naître dans leurs Royaumes. C'est qu'ils ordonnèrent, qu'en toutes les Villes de leur Empire, grandes, ou petites, les Habitans seroient enrôlez dans le Registre public par Décuries de dix en dix hommes, dont le Chef, ou le Decurion prendroit la conduite des neuf autres. Cinq de ces Decuries avoient un autre Decurion ou Chef, qui par ce moyen commandoit cinquante hommes. Un autre Capitaine avoit sous lui deux Decuries de cinquante hommes chacune, c'est à dire, cent hommes; ainsi en augmentant toujours, cinq Decuries de cent hommes étoient sous la charge d'un autre Decurion, qui avoit sous lui cinq cens Bourgeois. Ensuite deux Compagnies de cinq cens hommes reconnoissoient un Général, qui en commandoit mille. Mais ils ne vouloient pas que leurs Decuries fussent plus nombreuses, parce qu'ils croyoient qu'un Chef étoit assez occupé à rendre bon compte

de

de mille hommes. De sorte qu'ils avoient des Decuries de dix hommes, de cinquante, de cent, de cinq cens, & de mille, avec leurs Decurions, ou leurs Capitaines, qui dépendoient les uns des autres, à remonter des Officiers Subalternes aux Supérieurs, jusques au dernier, qui étoit le principal Decurion que nous appellons Général.

C H A P I T R E X I I .

De l'Office des Decurions.

LES Decurions ou les Dizainiers étoient obligés à deux choses envers ceux de leur Decurie, ou de leur Brigade. L'une de solliciter pour eux en cas de besoin, & de rendre compte de leur état & de leurs infortunes au Gouverneur, ou à tel autre Ministre, qui avoit charge d'y remédier. Lors qu'il s'agissoit, par exemple, de leur procurer des Vivres pour se nourrir, des Grains pour semer, de la Laine pour s'habiller, ou même de quoi rebâtir leur maison, en cas qu'elle fût tombée, ou que le feu s'y fût mis, & ainsi de leurs autres incommoditez grandes ou petites. Secondement, c'étoit le devoir du Decurion de se porter pour accusateur, si quelqu'un de sa Brigade avoit commis la moindre faute. Car alors il étoit obligé d'en rendre compte au Decurion duquel il dépendoit, & celui-ci, ou bien le Chef qui étoit son Supérieur, devoit prendre le soin de faire châtier le coupable. D'ailleurs, suivant que le Crime étoit plus ou moins énorme, il y avoit aussi prééminence de dignité entre les Juges, qui relevoient pour l'ordinaire les uns des autres. Ils y procédoient de cette sorte, afin

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XII. 161
 afin que le châtement suivît sans aucun délai, & qu'à chaque accusation il ne fût pas besoin d'évoquer la cause à une plus haute Jurisdiction, par un ou plusieurs appels, jusques à la faire tomber entre les mains des souverains Juges de la Cour. Ils alléguoient là-dessus, qu'en matière de punition, les délais en obligeoient plusieurs à faire du mal; que les Procès civils s'entretenoient jusqu'à l'infini, à force de productions, d'appels, & de preuves, & que les pauvres ainsi traversés, étoient à la fin contraints d'abandonner leur bon droit, & de perdre leur bien misérablement, parce qu'ils n'avoient pas de quoi fournir à la dépense, qui montoit trois fois plus haut que le principal. Pour empêcher donc de tels inconvéniens, ils établirent un Juge dans chaque Ville, avec plein pouvoir de terminer les Procès, que les Habitans pourroient avoir ensemble; à moins qu'il ne s'agit de quelque affaire entre deux Provinces, pour les bornes des Champs, ou pour le droit des Pâturages. Alors l'*Inca* députoit un Commissaire particulier, afin d'en juger, comme nous le dirons ci-après.

Tout Caporal ou Chef d'une Brigade, grand ou petit, qui négligeoit de solliciter pour les gens, étoit plus ou moins châtié, selon l'importance du fait, & le dommage qu'ils avoient souffert pour n'avoir pas été secourus. Si d'ailleurs bien informé que quelqu'un de ceux qui étoient sous lui, avoit commis une mauvaise action, il tarδοit un jour à l'accuser, sans qu'il en eut une cause légitime, en tel cas il étoit déclaré coupable, & on le châtoit doublement; une fois pour n'avoir pas bien fait son devoir, & l'autre pour s'être chargé du crime de celui qu'il n'avoit pas accusé. Comme donc chaque Caporal relevoit d'un autre Chef,

qui avoit l'œil sur lui, & qui éclairoit ses actions, cela les obligeoit tous à bien faire, & à s'aquitter de leur Charge le mieux qu'ils pouvoient. Cette bonne Police étoit aussi cause qu'il n'y avoit ni vagabonds ni fainéans dans tout le Païs, & que chacun toujours éclairé par un accusateur, prenoit garde à ne rien faire qui ne fût dans les règles de la Justice & de l'Équité. Afin même de mieux entretenir l'ordre, les peines étoient si rigoureuses, que pour la moindre faute, ils condamnoient presque toujours à la mort ceux qui en étoient convaincus. Mais ils ne le châtoient pas tant, à ce qu'ils disoient, pour leur propre faute & pour celle d'autrui, que pour avoir contrevenu au commandement, & à la parole de leur *Ynca*, qu'ils respectoient comme leur Dieu. Et bien que celui qui étoit offensé n'en eût formé aucune plainte, & qu'on ne procédât que par la voye ordinaire du Procureur Fiscal, ou du Decurion, comme ils y étoient obligez par le devoir de leur Charge, on ne laissoit pas de punir le coupable de la peine ordonnée par la Loi, c'est à dire, de la mort, ou du foïet, ou du bannissement, ou de quelque autre peine de cette nature, proportionnée à la grandeur du Crime.

Ils châtoient un fils de Famille selon que la faute qu'il avoit commise, étoit grande ou petite, sans lui pardonner aucune de ces actions que l'on appelle ordinairement des traits de jeunesse. Mais ils proportionnoient toujours la peine à l'âge, & à l'innocence de l'Enfant. A l'égard du Pere, ils le punissoient à toute rigueur, pour n'avoir pas prévenu ces mauvaises habitudes de son fils, & eu le soin de l'instruire, & de le corriger dans son bas âge. Le Decurion devoit accuser le fils aussi bien que le Pere, quelque faute que l'un ou l'autre

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XIII. 163
 tre eût commise ; cette précaution faisoit que les Peres élevoient leurs enfans avec beaucoup de soin , & qu'ils les empêchoient de faire des actions indignes d'eux , soit dans la Ville , ou à la Campagne ; de sorte que les jeunes gens , qui sont d'ailleurs dans ce País là d'un naturel fort docile , n'étoient pas moins doux ni moins apprivoisez que des Agneaux , à cause des bonnes instructions qu'ils recevoient de leurs Peres.

C H A P I T R E XIII.

De quelques Loix que les Yncas avoient dans l'étendue de leur Empire.

LES Indiens ne condamnoient jamais personne à l'amende , & ne confisquoient pas le bien des Criminels. Ils alléguoient pour raison que de s'en prendre aux biens des Coupables , & les laisser en vie , ce n'étoit pas bannir le Crime d'un Etat , mais donner aux Criminels la liberté de faire de plus grands maux. Si un *Curaca* se révoltoit , ou commettoit quelque autre faute qui méritât la mort on l'exécutoit rigoureusement , mais son Fils qui devoit succéder à son Emploi , ne le perdoit point pour cela. Au contraire , on le lui donnoit , en lui représentant la faute & la peine de son Pere afin qu'il eut soin de les éviter. *Pedro de Cieça de Leon* , dit sur ce sujet , en parlant des *Yncas* au 28. Chap. de son Livre, que *pour empêcher que leurs Sujets ne leur voulussent du mal , ils n'étoient jamais la dignité de Cacique , à ceux qui la tenoient héréditaire & qui étoient du País. Mais si quelqu'un par hazard avoit commis une faute si énorme , qu'el-*

le méritât qu'on le dégradât de cette marque d'honneur & de Noblesse, ils la donnoient en ce cas-là à l'un de ses Enfans ou de ses Freres, & commandoient à tout le monde de lui obéir & de le reconnoître pour Cacique, &c. Les Yncas observoient la même coûtume à l'égard des Charges militaires. Car ils ne cassoient jamais les Capitaines natifs des Provinces, où ils avoient pris des gens pour les mener à la Guerre; au contraire, ils les laissoient fort paisibles dans leurs Charges, quand même ils auroient été Mestres de Camp; mais ils leur donnoient pour Chefs des personnes du Sang Royal, de quoi les Capitaines étoient fort aises, parce que par là ils servoient de Lieutenans aux Rois Yncas, dont ils se disoient les Soldats & les Ministres, ce qu'on regardoit comme une grande faveur.

Lors qu'un Juge rendoit une Sentence, il ne devoit déroger nullement à la punition portée par la Loi, mais l'exécuter ponctuellement sur peine de mort, s'il avoit contrevenu aux Ordonnances du Roi. Les raisons qu'on rendoit de cette pratique étoient qu'on ne pouvoit permettre au Juge d'ajouter ou retrancher quelque chose à la Loi, sans en ravaler la Majesté: qu'on devoit la respecter d'autant plus, que c'étoit le Roi même qui l'avoit faite du consentement de tous ceux de son Conseil; que des Juges particuliers n'avoient pas tant d'expérience qu'eux, & par conséquent que les autoriser jusques à ce point, seroit rendre la Justice vénale, & ouvrir un chemin à la corruption ou par prières ou par présens. On disoit encore que cela ne se pouvoit souffrir, sans attirer de grands desordres dans l'Etat, parce que par ce moyen chaque Juge entreprendroit de faire à sa mode; & qu'enfin, il n'étoit pas juste qu'aucun Juge agit en Législateur, mais en Exécuteur

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XIII. 165
 cuteur de ce que la Loi commandoit, quelque rigoureux qu'il pût être. Je sai bien qu'à ne considérer que la grande sévérité de ces Loix dont la plûpart condamnoient à la mort pour la moindre faute, elles passeront d'abord pour injustes & barbares, Mais d'un autre côté si l'on fait attention à l'utilité qui revenoit à l'Etat de la rigueur de ces Loix, on conviendra que ceux qui les ont faites, étoient des gens bien senséz, qui vouloient prévenir par là les malheurs, & déraciner les maux de leur République. Car il n'y a pas de doute que les hommes, qui aiment naturellement la vie, apprenoient à être Sages, de peur de la perdre, s'ils péchoient contre des Loix si rigoureuses, & dont ils ne pouvoient éviter la peine. Cette apprehension leur donnoit tant d'horreur pour le vice, qu'à peine trouvoit-on quelqu'un dans tout l'Empire de l'*Inca*, qui commit en toute une année une seule faute punissable. La raison de cela est que, quoi que l'étenduë de cet Empire fut de 1300. lieuës, & qu'il contint diverses Nations qui parloient des Langues différentes; cependant tous les Habitans se gouvernoient par les mêmes Loix, comme s'ils n'eussent été qu'une seule Famille. D'ailleurs, l'opinion qu'ils avoient que ces Loix étoient divines, les leur faisoit aimer & respecter; car par la même raison qu'ils tenoient leurs Rois pour fils du Soleil, & le Soleil pour leur Dieu, ils appelloient aussi divins les Commandemens du Roi, & à plus forte raison les Loix particulières qu'il faisoit pour l'avantage général de tout le País. Aussi disoient-ils ordinairement que le Soleil les avoit révélées à l'*Inca* son fils. C'est pourquoi si quelqu'un les violoit, il se regardoit comme un Sacrilège, quand même sa faute n'auroit pas été divulguée. De là venoit qu'assez souvent ceux qui se sentoient cou-

pables & convaincus par leur conscience, alloient volontairement déclarer au Juge leurs fautes les plus secrètes. Car cette créance qu'ils avoient, que l'ame se condamnoit elle-même, les portoit à croire que leurs Péchez étoient la cause de tous les malheurs qui arrivoient à la République, par exemple, des maladies, des morts, des mauvaises Saisons, & des autres disgrâces publiques ou particulières. Pour empêcher donc qu'à cause de leurs fautes particulières, leur Dieu n'envoyât d'autres maux au monde, ils disoient qu'ils vouloient expier leur péché par leur mort. Ces confessions publiques peuvent bien, à mon avis, avoir donné lieu aux Historiens Espagnols, de soutenir que les Indiens du *Perou*, confessoient secrètement leurs péchez, comme les Catholiques, & avoient des Confesseurs exprès. Mais ils ne prennent pas garde, que c'étoit une fausse Relation des Indiens, qui pour s'accommoder à l'humeur des Espagnols, leur faisoient accroire cela, en répondant aux questions des Espagnols selon leur goût, sans se mettre en peine de dire la vérité. Car il est certain que les Indiens (je parle de ceux du *Perou*, & non des autres Peuples, dont je n'ai nulle connoissance) n'usoient point d'autres confessions, que de celles dont nous venons de parler, qu'ils faisoient publiquement, en demandant qu'on punit leurs fautes d'un Châtiment exemplaire.

On n'appelloit jamais d'une Chambre à l'autre dans les Procès. Car le premier Juge, ne pouvant contrevenir à la Loi, la faisoit executer ponctuellement par sa Sentence, & ainsi l'affaire étoit terminée. Il est vrai qu'à cause du bon ordre des Rois & l'honnêteté des Sujets, il y avoit très-peu de Procès entr'eux. Pour les vuider sans délai, il y avoit un Juge dans chaque Ville, qui, après avoir
donné

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Cb. XIII. 167*
 donné audience aux Parties, les obligeoit d'exécuter dans cinq jours le contenu de la Loi. Mais s'il se passoit quelque action, qui pour être plus atroce que l'ordinaire, méritât d'être renvoyée au Juge Provincial, on alloit droit à lui, & il jugeoit définitivement. Car pour empêcher que ceux qui étoient en Procès ne sortissent de leur Province, il y avoit dans la Ville Capitale un Surintendant de Justice, pour faire droit aux Parties. Les Rois *Incas* ordonnèrent encore qu'il y auroit quelques Présidiaux où ceux qui auroient des Procès pourroient recourir sans sortir de la Province, parce qu'ils faisoient bien que les Pauvres n'avoient pas de quoi aller plaider hors de leur Païs ni en d'autres Tribunaux, à cause des fraix qu'il leur falloit faire, qui étoient quelquefois plus grands que le principal, de sorte qu'ils se voyoient contraints par là de laisser perdre leur bon droit faute de le pouvoir défendre, sur tout s'il avoient à faire à des parties qui fussent plus riches qu'eux, la coûtume de ces sortes de gens étant de rendre mauvaise par leur crédit, la cause des malheureux, quelque bonne qu'elle soit.

Il ne se donnoit point de Sentence par les Juges ordinaires, dont ils ne fussent obligez de rendre compte à chaque Lune, à leurs Supérieurs, qui le rendoient eux-mêmes à d'autres dont ils n'étoient que les Subalternes. Car il y en avoit à la Cour de plusieurs degrez qu'on employoit diversement selon que l'importance de l'affaire le requéroit. C'est pour cela même que dans toutes les négociations de l'Etat, il y avoit une subordination des moindres aux plus grands jusqu'aux Souverains Juges, qui étoient les Vicerois, ou les Lieutenans des quatre parties de l'Empire. Ce rapport d'un Juge à l'autre se faisoit exprès, pour voir s'ils avoient bien

& dûement exercé leur Charge, & pour exciter par là les Juges inférieurs à s'aquitter de leur devoir, ou pour les punir exemplairement: s'ils y avoient manqué: Ce qu'on pouvoit appeller une réformation secrète qui se faisoit tous les mois. Quand on vouloit donner ces avis à l'*Ynca* & à ceux de son Grand Conseil, on se servoit de certains Cordons de diverses couleurs, où il y avoit quantité de nœuds, par où ils comprenoient comme par des Chiffres, tout ce que l'on vouloit dire. Les différentes couleurs de ces nœuds marquoient les fautes qu'on avoit punies; on donnoit aussi à connoître la Punition du coupable conformément à la Loi, par le moyen de certains fils de plusieurs couleurs, & qui étoient attachez aux Cordons les plus gros. La nécessité, qui est la mere des inventions, les faisoit recourir à ces marques extérieures, parce qu'ils n'avoient aucun usage des Lettres, comme nous le montrerons ci-après dans un Chapitre particulier, où nous ferons aussi une Relation plus étendue de leur manière de compter par nœuds, que les Espagnols ont plusieurs fois admirée. Ils ne peuvent que s'étonner de voir que leurs meilleurs Arithméticiens se trompent assez souvent dans leurs calculs, au lieu que les Indiens sont si assurés dans leurs Comptes, & dans leurs Règles de partition ou de compagnie, que plus on leur en propose de difficiles, plus ils s'en acquittent facilement. Ce qui vient sans doute de ce que les personnes qui en font métier ne pensent jour & nuit qu'à cela; de sorte qu'il est impossible qu'ils ne s'y rendent habiles par cette grande assiduité.

Quand il survenoit quelque différend entre deux Royaumes ou deux Provinces, pour ce qui regarde les bornes, ou le droit des Pâturages, l'*Ynca* y députoit un Juge du Sang Royal, avec commission

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XIV.* 169
 expresse de s'informer exactement du fait, & de se
 porter sur les lieux, pour voir de quoi il étoit
 question entre les parties, afin que toutes choses
 bien considérées de part & d'autre, il trouvât moyen
 de les accorder. Les informations prises, l'accord
 étoit confirmé par une Sentence que le Juge don-
 noit au nom de l'*Ynca*, & qui avoit la même for-
 ce que si le Roi l'eût prononcée. Si quelquefois
 le Juge ne pouvoit pas terminer la querelle, il
 donnoit avis à l'*Ynca* des difficultés qu'il y avoit,
 & des prétentions de chaque partie. Alors l'*Ynca*
 faisoit un Edit qui passoit pour Loi; ou s'il n'ap-
 prouvoit point le rapport du Commissaire, il or-
 donnoit qu'il y auroit suspension des poursuites,
 jusques au premier Voyage qu'il feroit dans cet-
 te Province, afin qu'après avoir examiné sur les
 lieux le fait dont il s'agissoit, il en ordonnât défi-
 nitivement; Ce que ses Sujets prenoient pour une
 faveur singulière.

C H A P I T R E X I V .

*Que les Decurions devoient rendre compte de
 ceux qui naissoient & qui mouroient...*

P O U R revenir aux Caporaux ou aux Decurions,
 outre que par le devoir de leur Charge, ils
 étoient obligez de protéger leurs gens, & d'en être
 comme les Procureurs Fiscaux, il falloit qu'à cha-
 que mois de l'année ils rendissent compte à leurs
 Supérieurs d'un degré à l'autre de ceux des deux
 Sexes qui naissoient & qui mouroient, & que par
 conséquent au bout de l'année le Roi en fût le
 nombre au juste, comme aussi de ceux qu'on avoit

envoyez à la Guerre, & qui y étoient morts. Ce même ordre des Decurions s'observoit dans la Milice à l'égard des Chefs de Brigade, des Enseignes, des Capitaines, des Mestres de Camp, & du Général, en montant ainsi d'un degré à l'autre. Tous ces Chefs par le devoir de leur Charge servoient à leurs Soldats de Protecteurs & d'Accusateurs; de sorte qu'au milieu de la plus violente Guerre, les affaires n'étoient pas moins bien réglées qu'à la Cour même, ni moins tranquilles qu'en pleine Paix. Ils ne souffroient jamais le Sac, ni le Pillage des Villes, non pas même de celles qu'ils gagnaient à force d'armes. Les Indiens remarquoient là-dessus, que le soin extraordinaire qu'on apportoit à châtier les premières fautes, empêchoit qu'on n'y tombât deux fois de suite; Et qu'il étoit impossible que dans un Etat où l'on négligeoit d'étouffer les mauvaises plantes dès leur naissance, il ne se commit une infinité de crimes; Qu'au reste dans une République bien policée, où l'on veut tenir en bride les méchans, on ne devoit pas attendre qu'il y eût diverses plaintes formées contr'eux; parce que la plupart du temps les personnes qui en avoient été mal-traitées ne daignoient pas se plaindre, afin de cacher au Public la honte qui leur en pouvoit revenir, & de se vanger par leurs propres mains, d'abord que l'occasion s'en présenteroit; Qu'une pareille licence ne pouvoit que causer de grands maux, & que le seul moyen d'en arrêter le cours, étoit de rendre bonne Justice à tout le monde, & de châtier sévèrement les coupables.

Les noms de ces Decurions étoient tirez ordinairement du nombre de leurs Decuries; par exemple, ils appelloient les premiers *Chunca Camayu*, c'est à dire, *Celui qui a charge de dix*. Car le mot *Chunca* signifie dix, & *Camayu*, dénote *Celui qui a quel-*

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XIV. 171
quelque Charge. Il en étoit de même à l'égard des autres dénominations, qu'ils tiroient aussi de leurs nombres particuliers, & que je passe sous silence, pour éviter la longueur; outre que ce n'est pas une grande curiosité de voir deux ou trois nombres multiplier, & composer du mot *Camayn*. Au reste, ce mot a plusieurs autres significations, qui se forment des Noms & des Verbes qu'on y entremêle, & les Indiens s'en servent quelquefois pour désigner un *Pipeur continuel* & un *Brelandier*. Ils appellent *Chunca* quelque Jeu que ce soit, parce qu'on les compte tous par nombre, & que tous les Nombres aboutissent à celui de dix: Lors donc qu'ils veulent jouer, ils se servent du mot *Chunca-sum*, qui signifie à la lettre, *Comptons par dizaines*, ou *par nombres*, c'est à dire, jouions.

Par le moyen de ces Decurions, l'*Ynca* & ses Vicerois, ou ceux qui étoient Lieutenans dans les Provinces ou dans les Royaumes, savoient tous au juste le nombre des Habitans qu'il y avoit dans chaque Ville. Ceci leur servoit à partager exactement, sans fouler personne, la dépense des Ouvrages publics, que chaque Province devoit faire en commun; par exemple, les Ponts, les Chemins, les Chaussées & ainsi des autres réparations; outre qu'ils faisoient leur compte là-dessus, pour envoyer des gens à la Guerre, en destiner les uns au Combat, & les autres à garder le Bagage. Si quelqu'un s'en retournoit sans avoir obtenu son Congé, sur la simple accusation qu'en formoit son Capitaine, ou son Enseigne, son Chef de Brigade, ou son Decurion dans la Ville; on lui faisoit aussi tôt son Procès, & il étoit condamné à la mort, pour avoir eu la lâcheté & la perfidie d'abandonner ses Compagnons, ses Parens, son Capitaine, & l'*Ynca* même, ou le Général, qui représentoit sa personne.

sonne. Mais ce n'étoit pas seulement pour régler les Contributions, & dresser la Liste des gens de guerre, que l'*Ynca* vouloit savoir tous les ans le nombre des Sujets qu'il avoit dans toutes les Provinces & les Villes de son Empire: Il cherchoit aussi à s'informer, par ce moyen, de l'abondance ou de la stérilité de chaque País, afin de prévenir la Famine, & d'envoyer des vivres aux Habitans, qui en pouvoient manquer; Il apprenoit en même temps quelle quantité de Laine & de Cotton il faudroit avoir pour les habiller, comme nous le montrerons ailleurs. L'*Ynca* ordonnoit qu'on l'avertît de bonne heure sur toutes ces choses, afin qu'on pût pourvoir sans aucun délai aux besoins de ses Sujets. Il est facile de voir par là que les *Yncas* s'appliquoient à prévenir les incommoditez de leurs Vassaux; & que ce n'est pas sans raison que le R. P. *Blas Valera* dit en plusieurs endroits de son Histoire, *Qu'au lieu de leur donner le titre de Rois, on les devoit plutôt appeler de bons & fidèles Tuteurs des Orphelins.* Aussi les Indiens eux-mêmes, pour renfermer cet éloge dans un seul mot, les appelloient *Amateurs des Pauvres.*

Pour empêcher que les Gouverneurs, les Juges, les Officiers subalternes, & ceux qui avoient le maniement des biens du Soleil & de l'*Ynca*, n'abusassent point de leurs Charges, il y avoit des Controleurs & des Commissaires établis exprès, qui alloient secrettement dans les Provinces, pour s'informer des malversations de ces Officiers, & qui en rendoient compte à leurs Supérieurs, afin de les faire châtier. On appelloit cette sorte d'Espions, *Cucuy Ricoc*, c'est à dire, *Celui qui a l'œil par tout.* De cette manière, il n'y avoit point d'Officier dans tout l'Etat, ni dans la Maison du Roi & dans son Domaine, qui ne dépendit d'un autre,

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XV. 173
 tre, & qui ne fut ainsi obligé à se bien aquitter du
 devoir de sa Charge, s'il ne vouloit par s'exposer
 à la perdre. S'il arrivoit qu'un Gouverneur ou un
 Officier qui étoit sous lui, eût péché contre l'é-
 quité dans les bornes de sa Jurisdiction, ou com-
 mis quelque autre faute, il étoit puni avec plus
 de rigueur qu'un homme du commun, qui seroit
 tombé dans le même Cas. On le traitoit alors avec
 une sévérité d'autant plus grande, qu'il étoit élevé
 au-dessus des autres par l'Office qu'il exerçoit. La
 raison qu'ils alléguoient de cette différence étoit,
 Qu'on ne devoit pas souffrir qu'un homme choisi
 exprès pour rendre la Justice aux autres, fit
 lui-même des actions injustes, & qu'il méritoit
 une punition extraordinaire, parce qu'il offensoit
 le Soleil, & l'*Ynca*, qui l'avoient élevé à cette Char-
 ge, dans la pensée qu'il seroit plus homme de
 bien que les autres.

C H A P I T R E X V.

*Opinion des Indiens touchant les Yncas du Sang
 Royal, qu'ils disent n'avoir jamais
 commis aucune faute.*

IL ne se trouve point, à ce que disent les Indiens,
 qu'ils aient jamais puni un *Ynca* du Sang Royal,
 au moins en public, pour avoir commis quelque
 faute qui méritât un châtimement exemplaire. Tou-
 te la raison qu'ils en donnent est, que la Doctrine
 de leurs Peres, l'exemple de leurs Ancêtres, &
 la voix publique, qui les traitoit d'Enfans du So-
 leil, venus au monde pour instruire les hommes,
 & leur faire du bien, les retenoient dans les bor-
 nes

nes d'une si grande modération, qu'ils servoient d'un parfait modèle de sagesse à leur Etat, plutôt que d'un sujet de scandale, & d'une pierre d'achoppement. Ils ajoûtoient que les *Yncas* ne pouvoient presque jamais se tromper, ni commettre les mêmes fautes que le reste des hommes; parce qu'ils n'étoient pas sujets aux mêmes tentations, & que l'amour des femmes, le desir des richesses, & les autres passions déréglées du cœur ne les regardoient point. Si leur *Ynca* desiroit des femmes, il lui étoit permis d'en avoir de toutes les sortes; Et quelque belle que fût une fille, il n'avoit qu'à la demander à celui qui en étoit le Pere, qui bien loin de la lui refuser, le remercioit bien humblement de ce qu'il avoit daigné s'abaisser jusques à la prendre pour sa Maîtresse ou pour sa servante. Ils disoient la même chose à l'égard des biens; Leurs *Yncas* n'avoient jamais été réduits à usurper celui des autres, ni à faire des Concussions: parce qu'en quelque lieu qu'ils se trouvassent, ils avoient à leur commandement toutes les richesses du Soleil, & des *Yncas* leurs Prédécesseurs, & que les Chefs des Jurisdictions & les Gouverneurs des lieux; étoient obligez de leur fournir tout ce dont ils avoient besoin. Ils manquoient aussi de toutes les occasions, qui par un effet de colére ou de vengeance portoient les hommes au meurtre: puis qu'on étoit si éloigné de leur faire du chagrin, qu'on leur donnoit le second rang après le Roi & qu'on les adoroit. Si quelqu'un mettoit en colére un *Ynca*, il passoit pour Sacrilége, & on le punissoit avec la même rigueur que s'il eut attaqué le Roi même. Aussi peut-on assurer qu'on n'a jamais châtié aucun Indien, pour avoir offensé un *Ynca*, en sa personne, en ses biens, ou en son honneur; parce qu'ils n'auroient pas osé le faire; & que tous les

ROIS DU PEROÛ. *Liv. II. Ch. XV.* 175

les Naturels du País prenoient les *Yncas* pour des Dieux. Ils étoient même fort scandalisez, si les Espagnols leur demandoient quelque chose sur la vie de leurs Princes, qui parut donner la moindre atteinte à leur probité. C'est peut-être à cette occasion qu'un Historien Espagnol a écrit ; *Que les Naturels du País avoient une Loi entr'eux qui exemptoit de la mort un Ynca, quelque Crime qu'il eût commis.* Mais cela est si peu croyable, qu'une Loi de cette nature ne pouvoit être que scandaleuse chez les Indiens, puis que de cette manière il leur auroit été permis de s'abandonner impunément à toutes sortes de maux. D'ailleurs, ils avoient accoutumé de dire, *Que les Loix étoient faites pour tout le Monde, & que si un Ynca venoit à les violer, ils le dégraderoient aussi-tôt, comme indigne du Sang Royal, & qu'ils le puniroient avec plus de rigueur que les autres, parce que d'Ynca qu'il étoit, il seroit devenu Auca, c'est à dire, Traître, Tyran, & Parjure.*

Pedro de Cieça de Leon, dans le 44. Chap. de son Livre, où il parle de la Justice des *Yncas*, à l'égard de la Discipline militaire, rapporte ; *Que s'il se commettoit quelque violence, ou quelque volerie sur les frontières ; on châtoit d'abord les coupables avec une grande sévérité ; & que les Yncas étoient si justes, & si rigoureux sur cet article, qu'ils ne pardonnoient pas même à leurs propres enfans, s'ils se trouvoient enveloppez dans la faute, &c.* Il parle encore de cette justice des *Yncas* au Chap. 60. en ces termes : *Si parmi ceux, dit-il, qui accompagnoient l'Ynca, il s'en trouvoit quelqu'un, qui fût assez hardi pour entrer dans les Champs ou dans les maisons des Indiens, quoi qu'il n'y eut pas fait grand dommage, on ne laissoit pas de le faire mourir aussi-tôt, &c.* Ce qui s'entendoit généralement de tous,

ajou-

ajoute le même Auteur , & sans aucune distinction des *Yncas* ; parce que leurs Loix étoient universelles. La principale raison qui les obligeoit à bien vivre, étoit le glorieux titre qu'ils se donnoient d'Enfans du Soleil. Car ils ne se piquoient pas moins de surpasser les autres en probité qu'en naissance , afin que les Indiens ne doutassent point que ces qualitez ne leur fussent héréditaires. En effet , ils le croyoient si bien , que s'il arrivoit à un Espagnol de louer leurs Rois , ou quelqu'un de leurs Parens , *Il ne faut pas s'étonner* , lui répondoient-ils , *s'ils faisoient de si grandes choses , puis qu'ils étoient Yncas*. Mais au contraire , lors qu'on blâmoit une mauvaise action , *Il est certain* , disoient-ils , *que jamais Ynca n'a fait cela , s'il n'a été Bâtard ou quelque Imposéur*. C'est ainsi qu'ils traitoient *Atahualpa* , à cause de la trahison qu'il avoit faite à son frere *Huascar* , qui étoit *Ynca* , & légitime héritier de l'Empire , comme nous le dirons dans son lieu.

Dans chacune des quatre parties de l'Etat , l'*Ynca* tenoit trois sortes de Conseils ; dont l'un étoit pour la Guerre , l'autre pour administrer la Justice aux particuliers , & le dernier pour le réglément des Bornes. Chacun de ces Conseils avoit ses Officiers subordonnez les uns aux autres , depuis les plus grands , jusques aux derniers ; c'est à dire , les Décurions , ou les Dizainiers , qui de degré en degré devoient tous rendre compte aux Cours Souveraines de tout ce qui se faisoit dans l'Empire. Il y avoit de plus quatre Vicerois , dont chacun présidoit aux Conseils qui se tenoient dans son Gouvernement. Ceux-ci étoient Souverains dans leurs Provinces , & après qu'on les avoit informez de l'état des affaires qui se passoient dans le Royaume , ils en devoient rendre compte à l'*Ynca* , duquel ils dé-

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XVI. 177
 dépendoient immédiatement. Il falloit d'ailleurs qu'ils fussent *Yncas* légitimes, & qu'ils entendissent bien les affaires de la Paix & de la Guerre. Aussi n'y avoit-il qu'eux qui fussent du Conseil d'Etat, & qui reçussent de la propre bouche de l'*Ynca*, les Ordres qu'il devoit suivre en tout temps: Ils en donnoient avis à leurs Ministres, qui les communiquoient aux autres de degré en degré, jusques aux derniers. Ce que nous avons dit sur le Gouvernement & les Loix des *Yncas*, doit suffire: passons maintenant à leur Vie & à leurs Actions, sans nous arrêter qu'à ce qu'il y aura de plus remarquable.

C H A P I T R E X V I.

La Vie & les Actions de Sinchi Roca, second Roi de la Race des Yncas.

L'*Ynca Manco Capac* eut pour Successeur son fils *Sinchi Roca*. Ce dernier mot, qui est le nom propre, ne signifie rien que je sache dans la Langue générale du *Perou*, à moins que dans celle des *Yncas*, il n'ait quelque signification, que j'avouë m'être inconnuë. Le R. P. *Blas Valera*, lors qu'il parle des vertus & des belles qualitez de cet *Ynca*, remarque bien que *Roca*, si l'on en prononce l'*R* doucement comme nous faisons, signifie un *Prince prudent*, mais il ne dit pas dans quelle Langue. Pour le mot *Sinchi*, c'est un adjectif, qui signifie *Vaillant*. Aussi prétendent-ils qu'il avoit beaucoup de courage & de force, quoi qu'il n'exercât ni l'un ni l'autre à la Guerre, parce qu'il ne la faisoit à personne. Il donnoit pourtant

de bonnes preuves de sa force, lors qu'il s'agissoit de luter, de courir, de sauter, de jeter une pierre, de darder un Javelot, & de faire toute autre sorte d'exercices, qui demandoient de la vigueur, & dans lesquels il surpasseoit tous les hommes de son temps.

Ce Prince n'eut pas plutôt célébré la Pompe funébre de son Pere, & pris la Couronne Royale, qui étoit une bordure de couleur, qu'il forma le dessein d'étendre les bornes de son Empire. Dans cette vûë, il assembla les principaux *Curacas* que son Pere lui avoit laissé, & il leur fit un long discours, pour leur apprendre quelle étoit sa résolution. Il leur remontra en particulier ; „ Que son „ Pere prêt à retourner au Ciel lui avoit recom- „ mandé sur toutes choses d'amener les Indiens „ à la connoissance & à l'adoration du Soleil ; Et „ que pour executer ses Ordres, il étoit résolu de „ faire assembler tous ceux des Frontières, pour „ leur dire ; Que puis qu'ils recevoient l'*Ynca* pour „ leur propre Roi, ils étoient obligez à son exem- „ ple, de rendre les mêmes honneurs au Soleil, „ qui étoit leur Pere commun ; Qu'il leur en- „ joignoit expressément de le faire, puis que cela „ ne pouvoit tourner qu'à leur profit, & au bien „ de leurs Voisins. Il dit ensuite aux *Curacas*, „ Qu'il importoit beaucoup de retirer les Indiens „ de la vie brutale & déréglée où ils étoient plongez ; Qu'ils pouvoient bien connoître eux-mêmes par leur propre expérience, que la venue de l'*Ynca* leur Pere les avoit mis dans un état plus heureux que celui où ils étoient auparavant. Et qu'ainsi ils devoient l'aider à réduire ces Barbares ; afin que les autres touchés de l'avantage que leurs Voisins recevroient par ce changement de vie, se soumissent avec moins de peine.

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XVI. 179

La Réponse des *Curacas* fut, qu'ils étoient prêts d'obéir à leur Roi, & de se jeter dans le feu pour l'amour de lui, s'il étoit nécessaire. Leur Conférence achevée, ils prirent jour pour se mettre en Campagne. L'*Ynca* partit au jour marqué, & il s'avança avec son monde, jusques à *Collasuyu*, qui est au Midi de la Ville de *Cuzco*. C'est là où il fit assembler ceux du País; il tâcha d'abord de les gagner par de belles paroles, & il leur dit que l'exemple des autres, & la Raison même les obligoient de se soumettre à l'Empire de l'*Ynca*, & à adorer le Soleil. En effet, ceux des Nations qu'on appelle *Puchina*, & *Canchi*, qui sont sur cette Frontière, y donnèrent aussi-tôt les mains, & obéirent à l'*Ynca*. On doit attribuer une si prompte soumission à leur naturel, qui les portoit à tout croire, à l'amour de la nouveauté, qui est commun à tous les Indiens, mais encore plus à l'exemple de ceux qu'ils voyoient déjà réduits, car il n'est rien dont ils se piquent davantage, que d'imiter les autres, ni qui soit plus capable de les persuader que l'exemple. Aussi l'*Ynca* gagna-t-il peu à peu ces Peuples, sans recourir aux armes ni à la force. Il étendit par ce moyen les bornes de son Empire jusques à la Ville de *Chuncara*, c'est à dire, vingt lieues au delà du País que son Pere avoit conquis, & il se rendit Maître de plusieurs Villes, qui sont aux deux côtes du grand Chemin. Après avoir réduit ces Barbares, il pratiqua envers eux les mêmes maximes que son Pere avoit employées à l'égard de plusieurs autres. Il leur aprit à cultiver la terre, & à mener une vie plus réglée: il leur remontra doucement, qu'ils devoient quitter leurs Idoles & leurs mauvaises coutumes, pour adorer le Soleil, & obéir à ses Ordres, qui consistoient à observer des Loix qu'il avoit révélées lui-même

même à l'*Ynca Manco Capac*. Les Indiens firent tout ce qu'il exigea d'eux ; l'*Ynca Sinchi Roca* fit de son côté tout ce qui lui fut possible pour le bien de ses sujets , qu'il gouverna toujours fort paisiblement.

Quelques Indiens croient que cet *Ynca* ne poussa pas les Conquêtes au delà de *Chuncara* ; & si l'on considère le peu de pouvoir que les Rois *Yncas* avoient alors , on trouvera que c'étoit assez. Mais il y en a plusieurs qui le font aller plus loin , & qui disent qu'il gagna beaucoup d'autres Villes le long du grand Chemin d'*Umasuya* , savoir , *Cancalla* , *Cacha* , *Rurucachi* , *Asillu* , *Afancatu* , & *Avancani* , jusques à *Puçara d'Unafuyu* ; qu'on appelle ainsi , pour la distinguer d'une autre Ville du même nom , qui est dans la Contrée d'*Orcofuyu*. Mais ces Auteurs me pardonneront , si je leur dis que ce n'est pas aux Etrangers de particulariser ainsi les noms des Villes & des Provinces , & qu'il faut être natif du *Perou* , pour ne s'y pas tromper. Quoi qu'il en soit , sur ce que *Puçara* signifie une *Forteresse* , il disent que ce Prince fit bâtir celle-ci , pour servir de Frontière au Pais qu'il avoit conquis ; que du côté des *Antis* , il gagna tout ce qu'il y a d'étenduë jusques à la Rivière qu'on appelle *Callabuaya* , où il s'engendre de l'Or si pur & si fin , qu'il passe vingt-quatre Carats , & qu'il se rendit le maître de tous les autres Bourgs qui son entre *Callabuaya* , & le Chemin Royal d'*Umasuyu* , où les Villes que nous avons déjà nommées se trouvent comprises. Mais soit qu'il en faille croire les uns , ou les autres , & que ce fût le second *Ynca* , ou le troisième qui rendit ces Pais-là tributaires , il est toujours sûr que les *Yncas* ne les gagnèrent point par la force des Armes , mais par la voye des persuasions & des promesses dont ils

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XVI. 181
 ils leur firent sentir les effets. On peut même assurer que ces Païs restèrent plusieurs années sous l'obéissance des *Yncas*, quoi que l'on n'en sache pas le nombre au juste, non plus que du Règne de l'*Ynca Sinchi Roca*, qui, selon quelques-uns, a été de trente ans. Ce Prince en agit envers ces Peuples qu'il avoit soumis, comme un bon Jardinier, qui après avoir planté quelque Arbre, le cultive avec beaucoup de soin pour en recueillir le fruit. Il n'oublia rien aussi pour les polir, & les civiliser, & l'on peut dire que le succès répondit à son attente. Ces Peuples lui furent toujours fidèles, & obéirent à ses Loix & à ses Ordonnances, avec toute la vénération, qu'il en pouvoit exiger.

L'*Ynca Sinchi Roca* vécut plusieurs années dans une grande tranquillité, & il dit à sa mort, qu'il alloit se reposer avec son Pere le Soleil, après avoir essuyé beaucoup de fatigues pour ramener les hommes à sa connoissance, & à l'adoration qu'ils lui devoient. Il laissa pour Successeur *Lloque Yupanqui*, qu'il avoit eu de *Mama Cora*, ou selon quelques-uns de *Mama Oello* sa femme & sa sœur. Outre ce Prince son héritier, il eut d'autres fils de sa femme, & de ses Maîtresses, qui étoient ses Nièces, & que nous appellons légitimes, parce qu'elles étoient sorties de son Sang. Il eut aussi quantité de Bâtards de ses Femmes Etrangères, dont il entretenoit un grand nombre, afin d'accroître la Race & la Maison du Soleil, comme les Indiens s'exprimoient.

C H A P I T R E XVII.

*Du troisième Roi Lloque Yupanqui, & de la
signification de son Nom.*

L'YNCA Lloque Yupanqui fut le troisième Roi du *Perou*; on l'appella *Lloque*, parce qu'il étoit gaucher; Ce qui lui arriva par la faute & le peu de soin de ceux qui l'élevèrent dans son enfance. Pour le nom *Yupanqui*, il lui fut donné à cause de ses Vertus & de ses belles Actions. Ce nom tiré d'un Verbe, est la seconde personne du Futur indéfini de l'Indicatif, au nombre singulier, qui signifie *tu compteras*, & ce mot pris absolument, renferme tout ce que l'on peut s'imaginer à la louange d'un Prince, comme si l'on disoit; *Tu compteras ses beaux faits, ses excellentes vertus, sa clémence, &c.* Cette manière abrégée de s'exprimer & de nommer quelqu'un, passoit chez les Indiens pour très-élégante & fort noble. Aussi ne donnoient-ils de pareils titres qu'à leurs Rois seuls, à l'exclusion de toute autre personne, même des plus grands Seigneurs de la Cour; parce qu'ils ne croyoient pas qu'il fut de la bienséance, de rendre commun ce qu'ils attribuoient à leurs *Incas*, & que c'étoit une espèce de Sacrilège d'en agir autrement. Il me semble au reste que ces noms avoient je ne sai quelle conformité avec celui d'*Auguste*, que les *Romains* donnèrent à *Octavius Cesar* à cause de ses vertus éminentes, & qui perdrait toute sa grace, si on l'attribuoit à un autre qu'à un Empereur, ou à quelque Monarque.

Si

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XVII. 183

Si l'on me dit que ces mots *Tu compterás*, peuvent s'appliquer indifféremment au bien & au mal, je répons que les Indiens n'employent jamais le même Verbe, pour signifier l'un & l'autre. Par exemple, quand ils veulent parler d'un mauvais Prince, ils lui donnent le nom de *Huacanqui*, c'est à dire, *tu pleureras*, savoir ses cruautés exercées en public & en particulier, soit par le Poison ou par l'Épée, son avarice insatiable, ses actions tyranniques, & profanes : en un mot *tu pleureras*, tout ce qu'un mauvais Prince a de vicieux, & qui est capable d'attirer les larmes des hommes. D'un autre côté, parce qu'ils croyoient qu'il n'y avoit rien de mauvais dans leurs *Yncas*, ni qui pût exciter les pleurs ; s'ils leur donnoient le titre de *Huacanqui*, cela s'entendoit des Amoureux ; Comme s'ils eussent voulu dire, *qu'ils pleureroient* à cause des inquiétudes & des peines que les Amans ont accoutumé de souffrir. Les Indiens attribuèrent aussi les noms de *Capac* & de *Yupanqui* à trois autres de leurs Rois, qui s'en étoient rendus dignes, comme nous le verrons ci-après. Il y eût même plusieurs Princes du Sang Royal, qui se les arrogèrent, & qui de ces noms propres, qui appartenoient aux *Yncas*, en firent des Surnoms ; comme il est arrivé en *Espagne* pour celui d'*Emanuel*, qui de nom propre d'un Infant de *Castille*, est devenu le Surnom de ses Descendans.

C H A P I T R E XVIII.

Des Conquêtes que fit l'Ynca Lloque Yupanqui.

APRE'S que *Lloque Yupanqui* se fut mis en possession de son Royaume, & qu'il en eût fait la revûe en personne, il résolut de l'agrandir, & d'en étendre les bornes le plus loin qu'il pourroit. Il fit lever pour cet effet six ou sept mille hommes de guerre, afin d'aller à cette Conquête avec plus de puissance, & d'autorité que ses Prédecesseurs, qui avoient régné depuis soixante ans. Pour mieux venir à bout de son dessein, il crut qu'il ne falloit pas seulement essayer de gagner ses Voisins par les persuasions & par les Prières; mais qu'il devoit encore y employer les armes, & la puissance, sur tout contre les plus obstinez. Dans cette Expédition il prit pour Mestres de Camp deux de ses Oncles; Ses Capitaines & ses Conseillers furent quelques autres de ses Parens: & au lieu de tenir le Chemin d'*Umasyu*, que son Pere avoit suivi dans sa Conquête, il tourna par celui d'*Orcofuyu*. Il faut remarquer ici que l'un & l'autre de ces Chemins se divisent à *Chuncara*, d'où ils aboutissent au détroit appelé *Collafuyu*, & s'étendent vers le grand Marécage de *Titicaca*.

Aussi-tôt que l'Ynca fut sorti de cette Frontière, il entra dans une grande Province appelée *Cana*, où il envoya des hommes exprès à ceux du País, pour leur dire de sa part, Qu'ils eussent à se rendre au service, & à l'obéissance du Fils du Soleil,

&

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XVIII. 185
 & à quitter leurs pernicious Sacrifices & leurs Cou-
 tumes brutales. Mais avant que de passer outre,
 les *Canas* employèrent quelque temps à s'enquérir
 de tout ce que l'*Ynca* leur demandoit. Ils voulu-
 rent savoir quelles Loix ils devoient suivre, &
 quels Dieux adorer. Eclaircis là-dessus, ils ré-
 pondirent, qu'ils consentoient volontiers d'ado-
 rer le Soleil, d'obéir à l'*Ynca*, & d'observer ses
 Loix, parce qu'elles leur sembloient meilleures
 que les leurs propres. Cette résolution prise, ils
 allèrent au devant du Roi, & se reconnurent ses
 Tributaires, & ses Vassaux. L'*Ynca* leur laissa des
 gens, pour les tirer de leur Idolâtrie, & pour
 leur apprendre à cultiver la terre & la partager
 entr'eux. Il n'eut pas plutôt donné ces Ordres,
 qu'il passa jusques au País de ceux qu'on appel-
 le *Ayaviri*. Ces Indiens répondirent aux remon-
 trances & aux prières qu'on leur fit, qu'ils étoient
 résolus à mourir pour la défense de leur liberté.
 Obstinez dans cette résolution, il n'y eut pas
 moyen de les ramener, ni par la douceur, ni par
 l'exemple des autres Indiens, qui s'étoient sou-
 mis; & il en falut venir à la force ouverte. L'*Yn-
 ca* prit donc le parti de combattre ces Barbares:
 Ses troupes rangées en Bataille, plutôt pour se dé-
 fendre, que pour attaquer, le Combat se don-
 na, & il y eut quelques hommes tuez & blesez
 de part & d'autre, sans qu'on pût juger de quel
 côté panchoit la Victoire. Mais enfin les Ennemis
 se retirèrent dans leur Ville, d'où, après s'y être
 fortifiés le mieux qu'ils pûrent, ils faisoient tous
 les jours des sorties contre les gens de l'*Ynca*. Ce-
 pendant, pour ne pas contrevenir aux Ordres de
 ses Prédécesseurs, il mettoit tout en usage, pour
 éviter un Combat général; Il souffroit les insolences
 & les injures de ces Barbares, comme s'il eut

été assiégé lui-même ; & il récommandoit toujours à ses Troupes de serrer les Ennemis de près , afin de les porter à se rendre sans en venir aux mains. Mais cette bonté de l'*Ynca* ne servoit qu'à irriter leur courage , & à les rendre plus acharnez au Combat. Ils avoient même la hardiesse de passer jusques au Quartier de l'*Ynca* , quoi qu'ils eussent toujours du pire dans ces rencontres.

Pour empêcher donc que leur résistance ne servît de mauvais exemple aux autres Nations , & ne les portât à prendre les armes ; l'*Ynca* résolut de châtier ces Mutins , & dans cette vûë il envoya quérir du renfort , plutôt pour en faire parade , que pour aucun besoin qu'il en eût. Cependant , il enferma si bien les Ennemis de toutes parts , qu'ils ne pouvoient plus sortir pour aller chercher des vivres , dont ils commençoient à manquer. Réduits dans ce fâcheux état , ils résolurent de s'en tirer par un coup de vigueur : ils firent une sortie , où ils chargèrent fort rudement les Troupes de l'*Ynca* , qui soutinrent le choc avec beaucoup de bravoure. Il y eut dans cette occasion quantité de tuez & de blessez de part & d'autre , quoi que les Barbares y eussent du pire. Ils s'en trouvèrent même si mal , qu'ils n'osèrent plus revenir à la charge , ni faire d'autres sorties. Il auroit été facile aux gens de l'*Ynca* de les passer presque tous au fil de l'Epée , mais ils n'en voulurent pas venir à cette extrémité , contents de les réduire à la longue. Enfin , le secours que l'*Ynca* attendoit , ne fut pas plutôt arrivé , que les Ennemis perdirent courage , & qu'ils se rendirent , voyant bien que la place n'étoit plus tenable. L'*Ynca* les reçût à discrétion , & il leur envoya faire une séricuse réprimande , sur le peu de respect qu'ils avoient porté au fils du Soleil. Cependant , sans avoir égard à l'opiniâreté qu'ils avoient

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XIX. 187
 avoient témoignée, il leur pardonna tout, & il commanda qu'on les traitât avec douceur: Il leur laissa des hommes pour les instruire, & pour choisir les biens qui seroient les plus convenables au Soleil & à l'Ynca. Il se rendit ensuite à *Pucara*, où il fit bâtir une Forteresse qu'il appella de ce nom, & qui devoit servir à défendre la Frontière de ce País qu'il avoit conquis. Outre que cette Place étoit fortifiée par la Nature, il y mit une bonne Garnison, pour tenir en bride les Habitans de cette Ville, qu'il avoit fallu gagner à force d'armes. Cela fait, il reprit le Chemin de *Cuzco*, où il fut reçu avec de grandes acclamations.

C H A P I T R E X I X.

De la conquête de Hatun Colla, & des plaisans Contes que les Collas font de leur Généalogie.

QUELQUES années après l'Ynca *Lloque Yupanqui* voulut retourner à la conquête & à la réduction des Indiens. Les premiers Incas avoient déjà semé le bruit que le Soleil les avoit envoyez ici bas, pour tirer les hommes de leurs Superstitions brutales, & leur apprendre une Police bien réglée. Ils entretenrent toujours leurs Sujets dans cette opinion, & toutes les fois qu'ils vouloient assujettir les Indiens à leur Empire, ils couvroient leurs ambitieux desseins de ce beau prétexte; *Que le Soleil le vouloit ainsi.* L'Ynca *Yupanqui* le mit de nouveau en usage, & après avoir levé huit ou neuf mille hommes de troupes, il passa par la Province de *Collasuyu*, & se rendit à la Forteresse

teresse de *Puçara*. C'est-là, pour le dire en passant, que *Francisco Hernandez Giron*, fut mis en déroute & qu'il perdit la Bataille qu'on appella du nom de ce Fort. L'*Ynca* n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il envoya ses Avantcoureurs à *Paucarcolla*, & à *Hatun-Colla*, d'où le País de *Collasuyu*, qui renferme plusieurs Provinces sous le mot de *Colla*, a tiré son nom. Ils dirent de sa part à ceux du País, qu'ils ne fissent point de résistance, comme les *Ayaviriens*, que le Soleil avoit châtié par l'Epée & par la Famine, pour avoir eu la hardiesse de prendre les armes contre les enfans; & qu'il les traiteroit avec la même rigueur, s'ils venoient à tomber dans la même faute. Cette proposition ouïe, les Principaux d'entre les *Collas* s'assemblèrent dans *Hatun-Colla*, c'est à dire, la grande *Colla*, pour délibérer là-dessus. Touchez du malheur qui étoit arrivé à ceux d'*Ayaviri* & de *Puçara*, par une punition du Ciel, ils répondirent à l'*Ynca*, qu'ils étoient fort contens d'être ses Sujets, d'adorer le Soleil, & d'obéir à ses Loix. Après cette réponse, ils allèrent au devant de lui avec des acclamations solennelles, & de nouveaux Chants d'allégresse, qu'ils composèrent pour donner des marques de leur esprit.

L'*Yncas* reçût les *Curacas* à bras ouverts; il leur fit quantité de Présens, & leur donna de ses propres Robes; ce qu'ils prirent pour une grande faveur. Lui & ses Descendans chérissent depuis ces deux Villes, & sur tout *Hatun-Colla*, à cause de la grande affection que les Habitans leur avoient témoigné. Aussi les *Yncas* leur furent toujours favorables, & reconnurent leurs bons services, tant qu'ils vécurent, jusques à les recommander à leurs Successeurs, lors qu'ils se voyoient sur le point de rendre l'esprit. Ils embellirent même cette Ville de quan-

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XIX. 189
 quantité de beaux Edifices, d'un Temple dédié au Soleil, & d'une Maison de Religieuses, qu'ils y fondèrent; Ce que les Indiens estimoient beaucoup.

Pour mieux entendre ce qui regarde les *Collas*, il faut savoir que ce sont différens Peuples qui se vantent aussi d'être descendus de diverses choses. Les uns veulent que leurs premiers Peres soient sortis du grand Marécage de *Titicaca*, qu'ils adoroient entre leurs Dieux, avant que les *Incas* les assujettissent, & à qui ils offroient des Sacrifices sur le bord des Rivières. Les autres, aussi extravagans que les premiers, attribuoient leur origine à une grande Fontaine, d'où ils s'imaginoient que le premier de leurs Ayeux étoit sorti. Il y en avoit aussi qui assùroient que leurs Prédécesseurs étoient nez de certaines fosses, & des fentes de quelques Rochers d'une grandeur extraordinaire. Ils croyoient que ces lieux étoient sacrez, & ils leur présentoient quelquefois des Sacrifices, en reconnoissance de ce qu'ils devoient à leurs Peres. Je ne dis rien de ceux qui se vantoient que le premier de leur Nation avoir tiré son origine d'un certain Fleuve qu'ils révéroient comme leur Pere, jusques à tenir pour Sacriléges ceux qui en tuoient les Poissons, parce qu'ils les prenoient pour leurs Freres. Ils faisoient plusieurs autres Contes de leur Généalogie, & ils avoient par ce moyen quantité de Dieux tout différens, qu'ils révéroient pour diverses considérations. Il est vrai néanmoins que les *Collas* ne laissoient pas d'avoir un Dieu particulier, qu'ils adoroient tous également, & qu'ils tenoient pour le Chef de tous les autres, savoir un Mouton blanc, auquel ils faisoient des Sacrifices, en reconnoissance de ce qu'ils avoient quantité de Troupeaux. Ils alléguoient là-dessus que le
 pre-

premier Mouton qu'il y avoit eu au plus haut Monde (c'est ainsi qu'ils appelloient le Ciel,) les aimoit plus tendrement que les autres Indiens, parce qu'il faisoit multiplier le Bétail dans leur País, plus que dans tous les autres. En effet, les Pâturages y étoient beaucoup meilleurs, & les Troupeaux mieux nourris que dans tout le reste du *Perou*, ce qui servoit à entretenir cette imagination ridicule. Aussi en reconnoissance de ce bienfait, les *Collas* adoroient le Mouton, & lui offroient en Sacrifice des Agneaux & de la graisse. Ils avoient même une estime particulière pour les Moutons blancs, parce qu'à leur dire, ils approchoient plus que les autres de la Divinité de leur premier Pere, & qu'ils lui ressembloient beaucoup mieux.

A ces sottises & à ces Contes ridicules ils joignoient une si grande brutalité, que dans plusieurs Provinces des *Collas*, on y permettoit aux filles de se prostituer à tous venans, avant que d'être mariées, & de faire de leur corps, tous les tours de souplesse, & toutes les débauches imaginables. On y portoit même l'infamie jusques à ce point, que les plus dissoluës trouvoient à se marier plutôt que les autres, & que l'excès du vice y passoit pour une très-haute vertu. Mais le Roi *Incas* y abolirent toutes ces pernicieuses Coûtumes, & sur tout la pluralité des Dieux. Ils leur persuadèrent enfin, qu'il n'y avoit que le Soleil qui méritât d'être adoré à cause de son excellence, & de sa beauté merveilleuse; & que toutes leurs autres Divinitez lui devoient l'être & la nourriture. Quoi que les Contes qu'ils faisoient de leur Généalogie fussent ridicules, les *Yncas* ne les contredisoient point; parce que, comme ils se piquoient eux-mêmes d'être venus du Soleil, ils étoient bien aises qu'il y eût quantité de telles Fables, afin que la

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XX.* 191
 la leur passât pour une vérité, & que cela servît
 pour en faciliter la créance.

Après que l'*Ynca* eut mis ordre au gouverne-
 ment des principales Villes de tout ce País, soit à
 l'égard de la Religion, ou des revenus du Soleil
 & de l'*Ynca*, qu'on devoit annexer à leur Domai-
 ne, il résolut pour cette fois de ne pousser pas plus
 loin ses Conquêtes, & de s'en retourner à *Cuzco*.
 C'étoit aussi une maxime des *Incas*, fondée sur
 la Raison, d'avancer peu à peu leurs Conquêtes,
 sans faire aucune violence; afin que tous leurs Su-
 jets attirés par la douceur de leur Gouvernement
 invitassent leurs Voisins à s'y soumettre. En effet,
 ce procédé étoit bien meilleur que s'ils eussent en-
 vahé tout à la fois plusieurs Contrées, parce qu'ils
 n'auroient pû en venir à bout, sans se rendre suspects
 d'ambition, d'avarice, & de tyrannie.

CHAPITRE XX.

*Le grand País de Chucuytu se soumet paisible-
 ment à l'Empire de l'Ynca, & plusieurs
 Provinces en font de même.*

L'*YNCA* fut reçu dans *Cuzco* avec de grands
 applaudissemens, & des témoignages d'une al-
 legresse publique. Il y passa quelques années avec
 beaucoup de tranquillité, sans penser à autre cho-
 se, qu'au gouvernement & au bien commun de
 ses Sujets. Mais enfin il lui prit envie d'en sor-
 tir, & de faire une revûe de son Royaume, tant
 pour contenter les Indiens qui étoient ravis de le
 voir, que pour prévenir la négligence de ses Mi-
 nistres

nistres dans l'exercice de leurs Charges. Après que cette visite fut achevée, il léva des gens de guerre, pour ajouter de nouvelles Conquêtes à celles qu'il avoit fait par le passé. Avec ces Soldats, qui étoient au nombre de dix mille, conduits par des Capitaines expérimentez, il se rendit à *Hatun-Colla*, & aux Frontières de *Chucuytu*, qui est une Province fort peuplée, & qui fut donnée à l'Empereur, dans le partage que les Espagnols firent de ces terres. D'abord qu'il y fut arrivé, il envoya sommer les Habitans de se rendre, & d'adorer le Soleil comme leur Dieu. Les Naturels de cette Province, quoi que fort puissans, & que leurs Ancêtres eussent gagné quelques Villes de cette Frontière, ne voulurent point résister à l'*Ynca*; Ils offrirent aussi-tôt de lui obéir, & d'être ses Vassaux, parce qu'il étoit Fils du Soleil, & qu'appuyez sur sa clémence, ils espéroient de jouir de sa Protection.

L'*Ynca* les reçût avec sa bienveillance ordinaire; & il leur fit des caresses & des Présens, qui plûrent fort aux Indiens. Animé par le bon succès de cette entreprise, il envoya sommer les autres Villes, jusques au Canal du grand Lac, ou du Marécage de *Titicaca*; & il eut tant de bonheur, qu'elles obéirent toutes, à l'imitation de celles de *Hatun-Colla*, & de *Chucuytu*. Les Principales de ces Villes étoient *Hillavi*, *Chulli*, *Pumata*, & *Cipita*. Je me contente de le dire en général, sans m'arrêter aux demandes ni aux réponses que chaque Ville fit en particulier, puis qu'elles furent à peu près les mêmes que celles des autres, dont nous avons déjà parlé, & qu'il seroit inutile de les répéter si souvent. Il y en a qui assurent que l'*Ynca* fut plusieurs années à conquérir ces Villes. Mais quoi qu'il en soit, cela n'est pas de grande importance,

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XX.* 193
 portance, puis qu'ils demeurent tous d'accord qu'ils
 les assujettir.

Il n'eut pas plutôt rétabli le calme par tout,
 qu'il renvoya son Armée ; & ne retint auprès de sa
 Personne que les Gardes qui lui étoient nécessai-
 res, & les gens qu'il crût les plus propres pour
 instruire ses nouveaux Sujets. Il voulut assister
 lui-même à toutes ces choses, pour en hâter le
 succès, gagner par sa présence le cœur des Peu-
 ples, & se frayer le chemin à de nouvelles Con-
 quêtes. Les *Curacas* & tous leurs Vassaux se cru-
 rent fort honorez de ce que l'*Inca* daigna passer
 l'Hiver chez eux ; & lui de son côté les traita le
 plus doucement qu'il lui fut possible. Il les com-
 bloit de caresses, & leur donnoit tous les jours
 de nouvelles marques de sa bienveillance. Aussi
 les Indiens publioient-ils par tout la grandeur & la
 vertu de leur Roi, qu'ils disoient être vrai Fils du
 Soleil. Cependant l'*Inca*, sans sortir du País des
Collas, fit tenir dix mille hommes tout prêts pour
 entrer en action, d'abord que le Printemps seroit
 venu ; & il voulut que ces troupes fussent com-
 mandées par quatre Mestres de Camp, sous un
 Général, qui étoit un de ses Freres, dont les In-
 diens ne savent pas le nom. Quoi qu'il en soit,
 il lui ordonna de suivre l'avis de ses Capitaines
 dans l'expédition qu'il lui proposoit, & il leur en-
 joignit à tous cinq de n'en venir jamais à la force
 ouverte ; mais de ramener les Indiens par la dou-
 ceur & par les caresses. Ensuite il leur comman-
 da de marcher vers la Province appelée *Hurin Pa-
 çasa*, qui est à l'Oüest, & d'y soumettre les Hab-
 itans à leur devoir. Le Général & les Capitaines
 s'aquittèrent si bien de leur Commission, qu'ils se
 rendirent les Maîtres de vingt lieües de País, c'est
 à dire, jusques à l'endroit qui sépare la Côte de la

Montagne, qu'on appelle vulgairement *Sierra nevada*, parce qu'elle est toujours couverte de neige. Il ne leur fut pas mal-aisé de réduire ces Indiens, qui n'avoient ni ordre ni police entr'eux; qui vivoient pêle-mêle comme des Bêtes sauvages, & qui se laissoient gouverner par celui des leurs qui avoit le plus de force, & de cruauté. Sans donc faire mine de se défendre, ils se rendirent d'eux-mêmes, au bruit des merveilles qu'ils entendoient dire tous les jours des *Yncas* Enfans du Soleil. Le Général & ses quatre Chefs furent près de trois années dans ce País, où ils perdirent plus de temps à faire instruire ces hommes brutaux, qu'à se les assujettir. Après avoir établi les Ministres nécessaires pour les gouverner, & mis des troupes en garnison pour la défense des Terres conquises, ils s'en retournèrent trouver l'*Ynca*, pour lui rendre compte de ce qu'ils avoient fait. Cependant, il n'avoit pas demeuré oisif lui-même; il s'étoit occupé à la visite de son Royaume, & à l'embellir par divers moyens; Il fit cultiver les Terres qui étoient en friche, creuser des Canaux, construire des Edifices & des Maisons publiques, des Ponts, & de grands Chemins, pour faciliter la communication d'une Province à l'autre. Le Général & les Capitaines, furent très-bien reçûs à leur arrivée: L'*Ynca* les récompensa généreusement de la peine qu'ils avoient prise, & il se rendit ensuite à *Cuzco*, dans le dessein de n'étendre pas davantage les bornes de son Empire. Aussi avoit-il gagné plus de quarante lieues de País du Nord au Sud, & plus de vingt de l'Est à l'Oüest, jusques au pied de la Montagne dont nous avons déjà parlé, & qui divise le plat País.

L'*Ynca* fut reçû à *Cuzco* avec des acclamations, & des réjouissances universelles; On ne sauroit

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XX. 195.

exprimer l'amour que les Habitans avoient pour lui, & que sa douceur, la bonté de son naturel, & les grands Bienfaits lui attiroient. Il passa le reste de sa vie dans un grand calme, & il n'eut rien tant à cœur que de s'employer au bien commun de ses Vassaux, & de leur rendre Justice. Il envoya par deux fois le Prince son héritier, appelé *Mayta Capac*, à la visite de tout le Royaume, & il lui donna des hommes d'âge & d'expérience, pour l'aider à connoître ses Sujets, & à les bien gouverner. Lors qu'il se vit proche de sa fin, il fit venir ses Enfans, & il leur recommanda, sur tout au Prince son héritier, de travailler toujours au bien public, & d'observer les Loix, que leurs Prédécesseurs leur avoient laissées, par Ordre exprès du Soleil, qui étoit leur Dieu & leur Pere. Quant aux Capitaines *Incas*, & aux autres *Curacas*, qui étoient Seigneurs de plusieurs Vassaux, il les exhorta d'avoir soin des Pauvres, d'obéir à leur Roi, & de vivre en Paix les uns avec les autres. Il ajouta que le Soleil son Pere l'appelloit, pour s'aller reposer avec lui de toutes ses fatigues. Après avoir tenu quelques discours de cette nature, il rendit l'esprit, & il laissa plusieurs enfans de l'un & de l'autre sexe, qu'il avoit eu de ses Maîtresses. Car de sa Femme légitime, qui s'appelloit *Mama Cava*, il n'eût que le Prince *Mayta Capac*, qui lui devoit succéder, & deux ou trois filles. *Lloque Yupanqui* avoit sù si bien gagner les cœurs durant la vie, & ses vertus avoient été si éminentes, qu'après sa mort il fut généralement regreté de tous ses Sujets. Aussi le mirent-ils au nombre de leurs Dieux Enfans du Soleil; & comme tel ils l'adorèrent publiquement. Mais afin que le Lecteur ne se lasse point de voir toujours la même chose répétée dans cette Histoire, il ne sera pas hors de propos d'entremêler à la Vie

196 HISTOIRE DES YNCAS
des Rois *Yncas* quelques-unes de leurs Coûtumes ;
& de leurs belles qualitez. Il me semble du moins
que le recit en sera plus agréable que celui de leurs
Conquêtes & de leurs Guerres, qui ont eu presque
toutes le même Sort. Commençons donc par les
Sciences, dont ils avoient quelque teinture.

C H A P I T R E XXI.

*Des Sciences que les Yncas, ont eues, &
premièrement de l'Astrologie.*

LES *Yncas* avoient fort peu de connoissance de
l'Astrologie, & de la Philosophie naturelle :
privez de l'usage de l'Escriture, ils ne pouvoient
pas être fort savans. L'on croit néanmoins qu'il
y avoit parmi eux quelques hommes d'esprit, ou
qui passoient, pour tels, & qu'ils appelloient *A-*
mautas. Ceux-ci avoient des raisonnemens subtils ;
à la manière des Philosophes, & en réduisoient la
Théorie en Pratique, comme ils le témoignoit
en plusieurs rencontres par rapport au gouverne-
ment de leur Etat. Mais parce qu'ils ne savoient
pas écrire, ils ne pûrent pas transmettre à la Posté-
rité ces Maximes, qui périrent enfin avec ceux qui
les avoient inventées. De sorte qu'ils ignoroient
presque toutes les Sciences, ou qu'ils n'en avoient
du moins qu'une légère teinture, & qu'un simple
crayon, qui leur venoit de la lumière naturelle. A
ces premiers traits ils en ajoûtèrent d'autres fort
grossiers, afin que tout le monde les aperçût ; &
il ne sera pas hors de propos de les dépeindre ici,
& de faire voir quel sentiment ils avoient de chaque
chose.

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XXI. 107*

Il n'y a nul doute qu'ils ne fussent la Philosophie morale, & que leurs Coûtumes, leurs Loix, & leur manière de vivre ne fussent les livres où ils la laissèrent écrite, comme il sera bien-aisé de le voir ci-après, par tout ce que nous en dirons. La Loi naturelle, qu'ils tâchoient d'observer, jointe à l'usage des bonnes mœurs, qu'ils pratiquoient dans leur République, ne pouvoit que leur servir beaucoup à tous ces égards.

Pour la Philosophie naturelle, il y a grande apparence qu'ils ne la connoissoient point, & qu'attachés à suivre leur inclination dans tout ce qui regardoit la vie, ils ne se mettoient pas en peine de chercher les Secrets de la Nature, puis qu'il n'y avoit rien qui les y obligeât. Aussi n'étoit-ce point par la connoissance de la Physique, ni des qualitez des Elémens, qu'ils savoient que la Terre étoit froide & sèche, & le Feu chaud & sec, mais parce qu'ils sentoient l'un & l'autre par l'attouchement. Si l'on me dit qu'ils connoissoient les vertus occultes, & les propriétés de certaines Plantes, dont ils se servoient pour guérir leurs maux, comme nous le dirons ailleurs, je répondrai là-dessus, qu'ils l'avoient plutôt appris par l'expérience & la nécessité, que par les voyes de la Philosophie naturelle, & que frapés uniquement de ce qui étoit sensible, ils ne s'amusoient jamais aux spéculations.

A l'égard de l'Astrologie, ils en avoient un peu plus de connoissance que de la Philosophie naturelle; parce que le Soleil, la Lune & les autres Planettes frapoyent leurs yeux, & réveilloient leur curiosité. Le Soleil, qui tantôt s'éloignoit d'eux, & tantôt s'en approchoit, la différence des jours, dont les uns étoient plus longs, les autres plus courts, & d'autres enfin de la même longueur

que les nuits : Les différentes Phases de la Lune , soit qu'elle fût pleine , ou en son croissant , ou même en conjonction , ce qu'ils appelloient sa mort , parce qu'ils ne la voyoient point de trois fois vingt-quatre heures : Les divers mouvemens de *Venus* , qui leur paroissoit tantôt devant le Soleil , & tantôt derrière : Tout cela, dis-je , les portoit à faire des observations ; mais il faut avouër qu'elles n'alloient pas plus loin que leur vûë.

Ils s'étonnoient de toutes ces opérations merveilleuses de la Nature , sans se mettre en peine d'en rechercher les causes ; & ils ne s'imaginoient même qu'un Ciel. De sorte qu'ils ne pouvoient pas rendre raison du changement de la Lune , ni des mouvemens plus ou moins vites des autres Planettes. Ils ne connoissoient même que les trois Astres , que nous venons de nommer ; surpris de l'éclat & de la beauté qui les environnoit , il n'y avoit que ces Objets seuls capables d'attirer leur admiration. Pour les Signes célestes , ils n'y pensèrent jamais , non plus qu'à leurs influences. Ils appelloient le Soleil *Ynti* , la Lune *Cuilla* , & l'Etoile de Venus *Chasca* , c'est à dire , *cheveluë* , à cause de ses rayons. Comme ils ne jugeoient des choses que par les sens , ils admiroient les Pleïades , parce que ces Etoiles leur paroissoient différentes des autres. Ils les nommoient toutes en général *Coyllur* , c'est à dire , *Etoile* , & ils n'avoient que les trois noms particuliers que nous venons de voir.

CHAPITRE XXII.

De leur manière de compter l'Année, & comment ils connoissoient les Solstices, & les Equinoxes.

QUELQUE grossiers que fussent les *Yncas*, ils ne laissèrent pas de connoître que le cours du Soleil s'achevoit dans une année. C'est ce qu'ils désignérent par le nom *Huata*, c'est à dire, l'*An*, quoi que ce même mot, sans altérer la prononciation ni l'accent, soit un Verbe qui signifie *attacher*. Le menu Peuple comptoit les années par les Récoltes, & tous en général connoissoient les Solstices du Printemps, & de l'Hiver d'une façon extraordinaire. Il y avoit seize Tours à *Cuzco*, huit à l'Est, & autant à l'Oüest, qui étoient rangées quatre à quatre; Les deux du milieu étoient plus petites que les autres, & avoient trois étages, ou environ, de hauteur; Il y avoit jusqu'à huit, dix, & vingt pieds de distance d'une Tour à l'autre; & celles des côtez étoient beaucoup plus hautes que les Guérites qu'on a dans les Ports d'*Espagne*, ou sur les Frontières. Elles servoient même à cet usage, & l'espace qu'il y avoit entre les petites Tours par où le Soleil passoit à son lever & à son coucher, étoit le Point des Solstices.

Pour le bien vérifier, l'*Ynca* se plaçoit dans un lieu commode, d'où il regardoit attentivement, si le Soleil se levoit & se couchoit entre les deux petites Tours qui étoient à l'Est & à l'Oüest. Les plus habiles des Indiens faisoient de même ces Observations, & c'est ainsi qu'ils fixoient leurs Solsti-

ces. *Pedro de Cieça* parle de ces Tours dans son Chapitre 92 & le P. *Joséph Acoſta* en dit auſſi quelque choſe au 3. Chap. de ſon VI. Livre. Mais ils ne diſent mot ni l'un ni l'autre ſur le Point fixe des Solſtices. Les Indiens n'en avoient que ces marques groſſières, & ils ne les attachoient pas à certains jours des Mois, auxquels ils arrivent; parce qu'ils comptoient les Mois par les Lunes, & non par les jours, comme nous le verrons dans ſa ſuite. Ils faiſoient leur année de douze Lunes; mais ils n'avoient pas l'eſprit de l'ajuster avec l'année Solaire, qui étoit plus longue d'onze jours: de ſorte que pour trouver leur compte à l'égard des Solſtices, ils étoient obligez d'avoir recours au mouvement du Soleil. C'eſt ainſi qu'ils ſéparoient une Année de l'autre, & qu'il employoient la Solaire, toutes les fois qu'ils s'agiſſoit d'enſemencer les Champs. Quelques Auteurs ont dit à la vérité qu'ils n'ignoroient pas l'art de ſupputer les deux années enſemble; mais il y a grande apparence qu'ils ſe trompent: puis que ſi les Indiens avoient ſû faire ce calcul, ils auroient ſans doute marqué les Solſtices par les jours des Mois, auxquels ils arrivent, & ils n'auroient pas eu beſoin de conſtruire des Tours, ni de prendre tant de peine pour voir lever & coucher le Soleil. Je me ſouviens d'avoir vû ces Tours l'an 1560. & ſi on ne les a pas abattuës depuis, on pourra examiner par leur ſituation, ſi les *Yncas* obſervoient les Solſtices du haut d'une des Tours de la Maïſon du Soleil, ou de quelque autre endroit. Pour moi, je n'en fais rien de poſitif, & cela n'importe pas beaucoup.

Ils connoiſſoient d'ailleurs les Equinoxes, & ils faiſoient en ce temps-là de grandes Solémnitez. A l'Equinoxe de *Mars*, les Habitans de *Cuzco* moiſſon-

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XXII. 201
 fonnoient leur Mayz , & se réjouïssent entr'eux , sur tout à *Colcampara* , qui étoit comme le Jardin du Soleil. Mais à l'Equinoxe de *Septembre* , ils célébroient une des quatre principales Fêtes qu'ils appelloient *Citua Raymi* , dont nous parlerons dans son lieu. Pour vérifier l'Equinoxe , ils avoient élevé des Colomnes fort riches & travaillées avec beaucoup d'art , au milieu des Places , qui étoient devant le Temple du Soleil. Leurs Prêtres s'y assembloient tous les jours , d'abord que le temps de l'Equinoxe s'approchoit , & ils observoient exactement l'ombre de ces Colomnes. Les Places où elles étoient posées formoient un cercle ; & de son Centre ils tiroient une ligne de l'Est à l'Oüest : Une longue expérience leur avoit appris en quel endroit ils devoient chercher leur Point , & par l'ombre que la Colonne faisoit sur la ligne , ils jugeoient de l'éloignement ou de l'approche de l'Equinoxe. Si depuis le lever du Soleil jusques au coucher , l'ombre étoit autour de la Colonne , & qu'il n'y en eut point du tout à Midi , de quelque côté qu'on la regardât ; ils prenoient ce jour-là pour l'Equinoxial. Aussi-tôt ils paroient ces Colomnes de fleurs & d'herbes odoriférentes ; puis ils y mettoient dessus la Chaire ou le Trône du Soleil , où ils disoient qu'il se venoit asseoir ce jour-là avec toute sa lumière , & qu'il s'arrêtoit à plomb sur ces Colomnes. Aussi l'adoroient-ils ce même jour , avec de plus grandes démonstrations de joye & d'allegresse ; ils lui faisoient des Présens magnifiques d'Or , d'Argent , de Pierreries , & d'autres choses de Prix. On peut remarquer ici , qu'à mesure que les Rois *Incas* gagnoient des Provinces , les *Amautas* ; qui étoient leurs Philosophes , apprenoient par de nouvelles expériences , que plus ils approchoient de la Ligne Equinoctiale , plus les

Colomnes faisoient moins d'ombre en plein midi. C'est pourquoi celles qu'on avoit dans la Ville de *Quito*, & dans son voisinage, jusques à la Côte de la Mer, étoient les plus estimées, parce que le Soleil y donnoit à plomb, & qu'à Midi on n'y voyoit aucune ombre. Cette même raison les portoit à vénérer ces Colomnes plus que les autres, & à s'imaginer que le Soleil ne trouvoit point de siège plus agréable que celui-là, puis qu'à leur dire, il prenoit plaisir de s'y asseoir perpendiculairement, au lieu qu'il ne s'arrêtoit aux autres que de côté. Voilà quelles sont les Fables de l'Astrologie de ces Barbares, qui n'alloient pas plus loin que leurs yeux. Mais enfin pour leur ôter ces Objets d'Idolâtrie, le Gouverneur *Sebastien de Belalcazar* fit abattre toutes les Colomnes du País de *Quito*, & les autres Capitaines Espagnols, en firent de même par tout le Royaume.

CHAPITRE XXIII.

De ce qu'ils croyoient, des Eclipses du Soleil & de la Lune.

ILs comptoient par Lunes les mois de leur année, qu'ils appelloient *Quilla*, à le prendre d'une nouvelle Lune à l'autre; Et il n'y avoit point de mois qui n'eût son nom particulier, de même que la Lune, dont le croissant servoit à compter les demi-mois, & les quartiers formoient les semaines; mais ils n'avoient point de noms pour en spécifier les jours. A l'égard des Eclipses du Soleil & de la Lune, ils les observoient avec admiration, mais ils n'en pénétoient pas la cause.

Quand

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XXIII. 203

Quand le Soleil s'éclipsait, ils disoient qu'il étoit fâché contr'eux, pour quelque faute qu'ils avoient commise, puis que son aspect en étoit tout troublé; comme le visage d'un homme qui est en colère; & là-dessus, ils pronostiquoient, à la manière des Astrologues, qu'il leur arriveroit bien-tôt quelque grand malheur. Ils faisoient la même prédiction dans l'Eclipse de la Lune; Ils la croyoient malade, quand elle paroissoit noire; & ils comptoient qu'elle mourroit infailliblement, si elle achevoit de s'obscurcir; qu'alors elle tomberoit du Ciel; qu'ils périroient tous, & que la fin du monde arriveroit. Ils en avoient une telle frayeur, qu'aussi-tôt qu'elle commençoit à s'éclipser, ils faisoient un bruit terrible, avec des Trompettes, des Cornets, des Atabales, & des Tambours. Ils attachoient outre cela des Chiens, & ils leur donnoient de grands coups, pour les faire aboyer; dans l'espérance que la Lune, qu'ils croyoient avoir de l'affection pour ces animaux, à cause de quelque service signalé, qu'elle en avoit reçu autrefois, auroit pitié de leurs cris, & qu'elle s'éveillerait de l'assoupissement que sa maladie lui causoit.

Mais quelque extravagant que fut ce Conte, il n'approchoit pas de ce qu'ils s'imaginoient à l'égard des taches noires qui paroissoient sur la Lune. Du moins la première Fable avoit je ne sai quelle conformité avec celle des anciens Gentils, qui feignoient que *Diane* aimoit les Chiens & la chasse; au lieu que celle-ci étoit tout à fait brutale, & contre le sens commun. Ils disoient donc que le Renard devenu amoureux de la Lune, à cause de sa grande beauté, s'avisa un jour de monter au Ciel pour s'accoupler avec elle; & qu'il l'embrassa si étroitement, qu'à force de la serrer & de la bai-

ser;

ser, il lut fit les taches qu'on y remarque. C'est une Fable si sotté & si ridicule, qu'après celle-là, je ne croi point qu'on en doive chercher d'autres, pour faire voir l'impertinence & la folie de ces Barbares. D'ailleurs, pendant que la Lune étoit ainsi malade, ils excitoient les Enfans & les jeunes garçons à l'invoquer, les larmes aux yeux, à faire de grands cris, à l'appeller *Mama Quilla*, c'est à dire, *mere Lune*, & à la prier de ne se point laisser mourir, de peur que sa mort ne fût cause de leur perte universelle. Les hommes & les femmes répondoient confusément à ces cris, & faisoient un bruit si étrange, qu'il n'est pas possible de s'en imaginer un pareil.

Selon que l'Eclipse étoit grande ou petite, ils jugeoient de l'état de la maladie. Quand elle reprenoit peu à peu sa lumière, ils disoient qu'elle commençoit à se bien porter; que le *Pachacamac*, qui soutenoit l'Univers, l'avoit guérie, & qu'il lui commandoit expressément de ne pas mourir, de peur que tout le monde ne périt. Mais lors qu'elle revenoit à son éclat ordinaire, ils se réjouissoient tous de sa guérison; & ils la remercioient très-humblement de ce qu'elle n'étoit point tombée; comme je l'ai vû pratiquer moi-même plusieurs fois. Ils appelloient le jour *Punchan*, la nuit *Tuta*, & le matin *Pacari*, outre qu'ils avoient des noms particuliers, pour désigner les autres parties du jour & de la nuit, comme le lever de l'Aurore, la minuit, & l'heure de midi.

Ils rendoient beaucoup d'honneur à l'Arc-en-Ciel, tant pour la beauté de ses couleurs, que parce qu'elles venoient du Soleil; ce qui fut cause que les Rois *Incas* le prirent pour leur devise. Ils s'imaginoient que les taches noires, qu'on remarque dans cet assemblage d'Etoiles, que les Astrologues

ROIS DU PEROU. *Liv II. Ch. XXIII.* 205

logues appellent vulgairement *la voye de lait*, représentoient la figure d'une Brebis, qui alaitoit un Agneau. Ils vouloient même quelquefois me les montrer, & ils me disoient ; Ne voyez-vous pas la tête de la Brebis, voyez-vous bien l'Agneau, & le corps de tous les deux ? Mais quelque peine qu'ils prissent pour me les faire voir, je ne découvrois jamais que des taches noires.

Ils imprimoient toutes ces figures dans leur imagination, & ils ne tiroient des Pronostics que du Soleil, de la Lune, & des Comettes. Ils croyoient que les dernières présageoient la mort des Rois, & la destruction des Royaumes, & des Provinces, comme nous le verrons ailleurs. Cependant, leurs Pronostics ordinaires, étoient fondez sur les Songes, & les Sacrifices, plutôt que sur les Etoiles, & les impressions de l'air. Mais les Prédications qu'ils tiroient des Songes étoient si effroyables que pour ne pas scandaliser les ames foibles, je suis contraint de les passer sous silence. Quant à la Planette de *Venus*, parce qu'ils la voyoient, tantôt le matin, & tantôt le soir, ils disoient que le Soleil, en qualité de Roi des Etoiles, ordonnoit que celle-ci, comme la plus belle de toutes, se tint toujours auprès de lui : & qu'elle marchât devant ou derrière, selon qu'il le jugeoit à propos.

Lors qu'ils voyoient que le Soleil se couchoit, & qu'il sembloit se précipiter dans la Mer, qui dans toute l'étendue du *Pero* se trouve du côté de l'Oüest, ils disoient qu'il y entroit au pied de la lettre ; que la violence de sa chaleur y desséchoit la plus grande partie des eaux, & qu'il plongeait sous la terre, qu'ils croyoient être sur l'eau, pour sortir le lendemain par les portes de l'Orient ; ce qu'ils ne disoient que du coucher du Soleil, sans parler de celui de la Lune, ni des autres Etoiles.

les. On peut inférer de toutes ces choses que les *Incas*, qui les croyoient bonnement, n'étoient pas fort habiles en Astrologie. Passions à la Médecine, & voyons de quelle manière ils la pratiquoient.

CHAPITRE XXIV.

*De la connoissance qu'ils avoient de la Médecine,
& de la Méthode qu'ils observoient dans la
guérison de leurs Maladies.*

ILs croyoient que les Purgations étoient utiles & nécessaires, de même que la Saignée, qu'ils faisoient aux bras, aux cuisses, & ailleurs, sans savoir à quelles maladies elle seroit, ni quelle étoit la disposition des veines. Ils se contentoient d'ouvrir la veine plus proche de l'endroit où étoit le mal, sans y chercher d'autre finesse, & s'ils avoient de grandes douleurs de tête, ils se faisoient saigner entre les deux sourcils. Leur Lancette n'étoit que la pointe d'un caillou, qu'ils attachoient à un petit bâton fendu en deux, & dont la piquure causoit moins de douleur que n'en font les Lancettes ordinaires. A l'égard des Médecines, ils s'en servoient au hazard, sans connoître les humeurs par l'urine, qu'ils n'examinoint jamais, ni savoir ce que c'étoit que le Phlegme, la Colère, & la Mélancolie.

Ils se purgeoient quand ils se sentoient chargez d'humours, quoi qu'ils fussent alors plus sains, que malades, & ils ne prenoient pour tout remède que d'une certaine Racine blanche, à peu près semblable à des Navets. La doze étoit d'environ deux onces,

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XXIV. 207.

onces, & après l'avoir réduite en poudre, ils l'avalent dans de l'eau, ou dans un certain bruvage, qui leur étoit commun. D'abord qu'ils avoient pris cette Médecine, ils s'exposent au Soleil, afin qu'elle opérât mieux; En effet, une heure après, ils se sentoient si ébranlez par tout le corps, qu'ils ne se pouvoient soutenir. Ils avoient de grands maux de cœur, la tête leur tournoit, & ils n'avoient ni nerf ni veine aux bras & aux cuisses, ni aucune jointure, où il ne leur semblât sentir des fourmis, qui les faisoient frissonner. D'ailleurs, ce remède fait aller par le bas & par le haut, & il affoiblit ceux qui en prennent, jusques à un Point, qu'on diroit à tout moment, qu'ils vont rendre l'ame. Ils perdent tout apétit durant l'opération, & ils jettent les Vers & toutes les mauvaises humeurs qu'ils ont dans le corps. Mais enfin après que la Médecine a bien opéré, ils se sentent si affaméz, qu'ils ne demandent qu'à manger, comme je l'éprouvai moi-même à deux diverses fois que l'on me fit prendre de cette Racine, pour me guérir d'un mal d'estomac. Ces Purgations & ces saignées se faisoient par l'ordonnance du plus expérimenté d'entr'eux, & sur tout de certaines Vieilles, comme sont parmi nous les Sages-femmes. Ils suivoient aussi l'avis de leurs Herboristes, qui connoissoient la vertu des Plantes, & qui l'enseignoient aux autres. Ceux-ci passioient pour de fort habiles Médecins, & ils ne s'employoient qu'à la guérison des Rois & des personnes de leur Sang, ou bien des *Curacas*, & de leurs Parens. Pour les gens du commun, ils se guérissent les uns les autres par l'usage des remèdes, dont ils avoient appris les vertus de pere en fils. S'il arrivoit que les enfans qui étoient à la mammelle, eussent quelque maladie, ils

ils leur faisoient boire de l'urine, ou bien ils les envelopoient le matin, & on les envelopoit ensuite dans leurs langes. Outre cela, lors qu'on coupoit le nombril à un Enfant nouveau né, on lui en laissoit un bout de la longueur du doigt, & après qu'il étoit tombé, on le gardoit avec beaucoup de soin, pour le lui donner à sucer, s'il devenoit malade. Afin même de mieux découvrir l'état où il se trouvoit, ils lui faisoient tirer la langue; & si elle étoit blanche, ils prenoient cela pour une marque d'indisposition, & alors il lui donnoient le boyau à sucer qui devoit être le sien propre, parce que celui d'un autre ne lui pouvoit servir de rien, à ce qu'ils disoient. On me demandera peut-être, s'il y avoit en tout cela des vertus spécifiques, & des propriétés secrètes de la Nature; mais il me seroit impossible de le déterminer, outre que je ne m'en suis jamais informé de personne. Ils ne favoient d'ailleurs, ni l'art de tâter le poulx, ni de juger des urines; & toute la connoissance qu'ils avoient de la fièvre n'étoit fondée que sur l'excessive chaleur du corps. Ils se purgeoient, & se faisoient saigner, avant que de tomber malades; Car lors qu'ils l'étoient, ils observoient simplement un bon régime de vivre, & laissoient faire le reste à la Nature, sans recourir aux remèdes. Ils n'avoient aucun usage des Clystères ni des Onguens; & ils n'appliquoient que rarement des Emplâtres, qu'ils faisoient toujours de choses fort communes. En un mot, peu s'en falloit que le menu Peuple, & les pauvres gens qui étoient parmi eux, ne se traitassent en Bêtes. J'ajouterai pour conclusion, qu'ils appelloient le froid ou le frisson de la fièvre tierce ou quarte *Cbuechu*, c'est à dire, *trembler*, & le chaud *Ruppa*, qui signifie *se brûler*, & qu'ils appréhendoient beaucoup cette maladie,

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XXV.* 209
 ladie, à cause de l'extrémité du froid & de la chaleur qui l'accompagnoit.

C H A P I T R E X X V.

*De la connoissance qu'ils avoient des Plantes
 médicinales.*

ILs connoissoient la vertu secrète de la Gomme d'un certain Arbre qu'ils appellent *Mulli*, & les Espagnols *Molle*, dont l'effet est merveilleux, & presque surnaturel pour la guérison des playes. L'herbe *Chilca* chauffée sur un réchauf, est admirable pour guérir les douleurs froides des jointures, & même les Chevaux qui ont les pieds gâtez, ou les nerfs fouléz. Ils se servent aussi d'une certaine Racine, comme celle du Chien-dent, mais qui est un peu plus grosse, pour fortifier les dents, & les gencives. Voici de quelle manière ils en usent; ils l'approchent du feu, puis quand elle est bien chaude, & presque rôtie, ils la coupent avec les dents, & la mettent entre les gencives, où ils la laissent jusqu'à ce qu'elle soit refroidie. D'ailleurs, ils se l'appliquent avant que de se mettre au lit, & le lendemain matin ils ont les gencives blanches comme de la chair qu'on auroit échaudée. Cette Racine est un caustique si violent, qu'ils en souffrent des douleurs extrêmes, & qu'ils sont deux ou trois jours sans pouvoir mâcher, ni prendre que des choses liquides. Mais enfin cette chair brûlée vient à tomber, & il s'en découvre au dessous une autre fort belle & vermeille. C'est ainsi qu'ils se renouvellent de temps en temps les gencives. J'eus la curiosité de l'éprouver un jour moi-même.

Tome I. O même,

même, sans en avoir besoin; mais j'y renonçai bien vite d'abord que je sentis que cette Racine me brûloit.

La Plante que nous appellons du *Tabac*, & que les Indiens nomment *Sayri*, leur servoit à divers usages; ils en prenoient par le nez pour se décharger le cerveau, & on peut dire qu'elle est très-bonne pour cela. L'expérience a fait connoître aux Espagnols, qu'elle avoit plusieurs autres vertus, & ce n'est pas sans raison qu'ils l'ont nommée, *l'Herbe sainte*. Il y a une autre Plante que les Indiens appellent *Mateellu*, & dont les propriétés sont presque miraculeuses, pour la guérison du mal des yeux. Elle croît sur le bord des ruisseaux; elle n'a qu'un pied de hauteur, ni qu'une seule feuille, qui est toute ronde; & l'on ne sauroit mieux la comparer qu'à celle que les Espagnols nomment vulgairement *Oreja de Abad*, ou *Oreille d'Abbé*, qui naît en Hiver sur les toits des maisons. Les Indiens la mangent crüe, & le goût en est fort bon. D'ailleurs, on en fait une espèce d'Emplâtre, & voici comment: On la mâche d'abord, & un peu avant que de se mettre au lit, on l'applique sans autre cérémonie sur les yeux malades, qu'on serre d'un bandeau, pour empêcher l'Herbe de tomber; quelque taye, ou quelque mal qu'on y puisse avoir, l'effet de ce remède est si merveilleux, qu'il les dissipe dans une nuit; & qu'il apaise la douleur, pour si violente qu'elle soit.

J'en ai fait moi-même l'expérience sur l'œil d'un jeune homme, qui l'avoit presque hors de la tête, avec une grande inflammation, & une carnosité, qui tomboit presque sur la joue, & qui empêchoit qu'on ne discernât le blanc de l'œil d'avec la prunelle. Dès la première nuit que j'y mis de cette Herbe,

ROIS DU PEROU: Liv. II. Ch. XXV. 211

Herbe, l'œil reprit aussi-tôt son assiette naturelle & après la seconde il fut entièrement guéri. Je trouvai ensuite ce même jeune homme en Espagne, & il m'assura qu'il ne voyoit pas si clair de l'autre œil que de celui dont il avoit été si malade. Un Espagnol, qui m'apprit à connoître cette Plante, me jura en même temps qu'il avoit été sur le point de perdre la vûe, & qu'il l'avoit recouvrée en deux nuits, par la vertu de cette Herbe. Aussi quelque part qu'il la vit, il la baisoit mille fois; il la mettoit sur les yeux & sur la tête, & il ne cessoit de rendre grâces à Dieu, de ce qu'il lui avoit procuré un si bon remède. A cette Plante j'en pourrois ajoûter plusieurs autres, dont les Indiens mes Parens se servoient dans leurs maladies, si les noms ne m'étoient échapez de la mémoire.

Quoi qu'il en soit, on peut voir par-là que les Indiens *Incas* du *Perou* se servoient ordinairement de simples, pour se guérir de leurs maux, & non pas de médecines composées. Mais s'ils négligeoient d'apprendre les moyens de se conserver la santé, qui est la chose du monde la plus importante; on ne doit pas être surpris qu'ils ne fussent ni Astrologues, ni Philosophes, ni Théologiens. Cependant, les Espagnols munis du secours de la Philosophie & de quelques avis des Indiens, ont trouvé les propriétés de plusieurs choses, qui sont fort utiles dans la Médecine, & en particulier du Mayz, que les Indiens appellent *Cara*. L'expérience & le raisonnement leur ont fait voir, que le Mayz avoit beaucoup de suc, qu'il étoit fort nourrissant, & qu'il étoit propre à guérir les maux des reins, les douleurs de la vessie, la gravelle, & les rétentions d'urine. Ils remarquèrent sans doute qu'il n'y avoit presque point d'Indiens qui fussent tourmentez de ces maux, auxquels ils sont sujets

eux-mêmes, & que cela venoit de leur Boisson, qui est faite de Mayz. D'ailleurs, les Indiens font de ce Mayz une espèce d'emplâtre, qui leur sert à guérir quantité d'autres maladies.

CHAPITRE XXVI.

De ce qu'ils savoient de Géométrie, de Géographie, d'Arithmétique & de Musique.

ILs entendoient un peu de Géométrie, parce qu'ils en avoient besoin pour mesurer leurs terres, & en faire le partage entr'eux. Mais ils ne la possédoient que grossièrement, ce n'étoit point par la hauteur des degrez, ni par une supputation spéculative qu'ils l'exerçoient, mais par le moyen des niveaux, des nœuds, & des petits cailloux, dont ils se servoient pour compter. Quoi qu'il en soit, je n'en dirai pas davantage, de peur de n'être pas entendu.

Quant à la Géographie, ils en avoient assez de connoissance, pour tirer des Plans de leurs Villes & faire des modelles de leurs Provinces, sans se mettre en peine d'en dessiner aucune de celles qui n'étoient pas de leur Jurisdiction. J'ai vû moi-même le modelle de la Ville de *Cuzco*, avec une partie de sa Frontière, & les quatre Chemins principaux; tout cet Ouvrage étoit composé de terre, de cailloux, & de petits bâtons; les Places, les Carrefours, les Ruës, & même les trois Ruisseaux qui passent par cette Ville, y étoient représentez avec une exactitude admirable. On y voyoit encore le Paisage des environs, les Montagnes, les Colines, les Plaines, les Rivières, & les Ruisseaux;

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XXVI. 213
 feaux ; & tout cela si au naturel , que le meilleur
 Cosmographe du monde n'y auroit pas mieux
 réussi. Ils avoient fait ce modèle, pour le mon-
 trer à un Visiteur, nommé *Damian de Vaudera*,
 muni de Lettres expédiées en Chancellerie , qui
 portoient Commission de s'enquérir du nombre des
 Villes & des Habitans qu'il y avoit dans la Provin-
 ce de *Cuzco* ; D'autres Visiteurs devoient faire la
 même chose, par tout le reste du Royaume. Ce
 Dessen, ou pour mieux dire ce Plan de *Cuzco*,
 avoit été fait à *Mucyna*, que les Espagnols nom-
 ment *Mobima*, qui est à cinq lieux de cette Ville,
 du côté du Sud ; & j'eus le bonheur de me trou-
 ver dans cette Visite, qui se fit de la plupart des
 Villes, & des Indiens, qui étoient du Gouverne-
 ment de *Garcilasso de la Vega*, mon cher Seigneur. ;

Pour ce qui est de l'Arithmétique, l'on ne sau-
 roit douter qu'ils n'y excellassent, & que les preu-
 ves qu'ils en donnoient ne fussent visibles, & mer-
 veilleuses. Ils se servoient, comme je l'ai déjà
 dit, de plusieurs nœuds, qu'il y avoit à des ficel-
 les de diverses couleurs, & par ce moyen ils ren-
 doient compte de tout ce qu'il y avoit d'Impôts
 & de Contributions dans le Royaume de l'*Inca*.
 Avec ces nœuds ils sommoient, déduisoient, &
 multiplioient leurs Comptes, ou pour leur charge,
 ou pour leur décharge ; Et afin de savoir au juste
 ce que chaque Ville devoit fournir, ils en faisoient
 la division avec des cailloux, & des grains de
 Mayz, sans se tromper jamais dans leur calcul.
 Il leur étoit d'autant plus facile d'en venir à bout,
 que pour ce qui regardoit la Paix ou la Guerre, les
 Vassaux, les Tributs, les Troupes, les Loix, les
 Cérémonies, & toutes les autres choses dont ils
 devoient répondre ; ils avoient des Maîtres des
 Comptes établis exprès, qui ne s'étudioient qu'à
 O 3 cela.

cela. D'ailleurs, ils mettoient à part le *Compte* de chaque chose, & ils en formoient des *filz*, ou des *Echeveaux*, qui leur tenoient lieu de *Cahiers* séparés. Ainsi quoy que leur grand *Trésorier* eut deux ou trois *Charges* à la fois, il ne laissoit pas de s'en acquitter, par le bon ordre qu'il y observoit, & le soin qu'il prenoit de mettre à part le *Compte* de chaque chose. Nous en traiterons plus au long dans la suite, lors qu'il s'agira de leur manière de compter par *filz* & par *nœuds*.

Ils n'étoient pas trop bien versez dans la *Musique*, dont ils savoient pourtant quelques accords. Les *Indiens Collas* avoient de certains *Instrumens*, composez de quatre ou cinq tuyaux de roseau attachez ensemble, dont chacun étoit d'un ton plus haut que l'autre, en forme de tuyau d'*Orgue*. Quand on jouïoit de cet *Instrument*, il en résulroit une harmonie de quatre tons différens, qui sont le *Dessus*, la *Taille*, la *Haute-contre*, & la *Basse* : Un autre lui répondoit en accord de *quinte*, & en toute sorte de tons, qu'ils haussioient ou baïssioient plus ou moins, sans aucune dissonance. Mais ils ne connoissoient point la diminution des tons, & ils n'en avoient que d'entiers, & d'une seule mesure. On aprenoit aux grands *Seigneurs*, à jouer des *Instrumens*, pour être de la *Musique* du *Roi* : & tout grossier qu'étoit leur chant, il n'étoit pas commun chez eux, & ils avoient assez de peine à l'apprendre. Leurs *Flutes* étoient de quatre ou cinq tons, cômme celles de nos *Bergers*, mais ils ne savoient pas l'art de les accorder ensemble, pour en faire un concert. Ils jouïoient sur ces *Flutes* des *Airs*, dont les paroles étoient rimées, & qu'ils composoient par galanterie sur les chagrins ou les faveurs qu'ils recevoient de leurs *Maitresses*.

Chaque

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XXVI.* 215

Chaque Chanſon avoit ſon Air particulier, & ils n'en pouvoient pas dire deux différentes ſur le même ton ; parce qu'un Amant, qui vouloit donner une Sérénade à ſa Maîtreſſe, marquoit l'état de ſa paſſion ſur ſon Flageolet ; & que par la diverſité du ton, guai, ou triſte, il faiſoit ſavoir à ſon Amante la triſteſſe ou la joye de ſon cœur, ſelon le bon ou le mauvais traitement qu'il en avoit reçu. Au contraire, s'il avoit joué deux différentes Chanſons ſur le même Air, l'une auroit confondu l'autre, & empêché le Galand de ſe faire entendre, ce qui étoit ſa principale intention. Je rapporterai là-deſſus une plaiſante Avanture qui eſt arrivée à un Eſpagnol. Il rencontra la nuit une Indienne, qu'il connoiſſoit, dans une des Ruës de *Cuzco*, & comme il étoit fort tard, il voulut la mener à ſon logis : mais l'Indienne le pria de l'excuser, en ces termes : „ N'entendez-vous pas, lui dit-elle, cette „ Flute, dont mon Serviteur joue ſur la prochaine „ Colline, il m'appelle avec tant de paſſion & de „ tendreſſe, qu'il faut de toute néceſſité que j'y „ aille : Laissez-moi donc, je vous en prie, car „ la violence de mon amour m'entraîne de ce „ côté-la, & veut abſolument que je ſois ſa Fem- „ me, & lui mon Mari.

Ils ne jouoient point ſur la Flute les Vers qu'ils compoſoient ſur leurs Guerres, & ſur leurs Faits d'armes, parce qu'ils ne s'y adreſſoient point à leurs Maîtreſſes ; mais ils les réſervoient pour leurs principales Fêtes, leurs Victoires, & leurs Triomphes. Quand je partis du *Perou*, ce qui fut en l'année 1560., je laiſſai à *Cuzco* cinq Indiens, qui étoient ſi habiles à jouer de toute ſorte de Flutes, qu'il n'y avoit point de tablature ſur l'Orgue, à laquelle ils ne s'accordaſſent à l'ouverture du Livre. Ces joueurs d'Inſtrumens appartenoient à *Jean*

Rodriguez de Villa Lobos, qui demouroit à *Cuzco*; & l'on assure qu'aujourd'hui, c'est à dire, en l'année 1602. il y a quantité d'Indiens qui excellent dans la Musique, & à jouer de ces mêmes Instrumens. Autrefois, ils n'y étoient pas si habiles; & lors que j'étois dans le País, ils ne chantoient presque point, soit qu'ils n'eussent pas la voix bonne, ou qu'ils manquaient d'exercice; mais on y trouvoit quantité de Métifs, qui l'avoient excellente.

CHAPITRE XXVII.

De la Poëse des Yncas Amautas, qui sont leurs Philosophes, & des Haravec, ou de leurs Poëtes.

LES *Amautas*, ou si vous voulez, leurs Philosophes, étoient fort versez à composer des Comédies, & des Tragédies, qu'ils représentoient devant leurs Rois & les Seigneurs de la Cour aux jours des Fêtes solennelles. Ceux qui en jouoient les Personnages n'étoient pas des gens du commun, mais des Gentilshommes & des fils de *Curacas*, qui étoient eux-mêmes de la partie avec des Maîtres de Camp. Dans les Tragédies ils tâchoient de faire voir au naturel la grandeur & la magnificence, les Actions militaires, & les Triomphes de leurs Rois, ou des autres hommes Illustres. Quant aux Comédies, elles traitoient du Ménage des Champs; du Commerce du Monde, & de telles autres choses domestiques & familières, qui regardoient les événemens de la vie humaine.

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XXVII. 217
 maine. D'abord que la Comédie étoit achevée, les Acteurs s'alloient asseoir à leurs Places chacun selon sa qualité : Du reste, les Intermèdes n'en étoient ni sales, ni rampans ; puis qu'on n'y traitoit que de choses graves, honnêtes, & sententieuses. D'ailleurs, ceux qui s'étoient le mieux acquitez de leur partie, & qui avoient prononcé leurs Vers de meilleure grace, étoient régalez de Joyaux, & d'autres Présens qui valoient beaucoup.

Pour leurs Vers, ils en faisoient de courts & de longs, où ils observoient la mesure des syllabes, & l'Amour en étoit le sujet ordinaire. Ils écrivoient aussi en Vers les Actions mémorables de leurs Rois, des autres *Incas* fameux, & de leurs Principaux *Curacas*; & ils les enseignoient par tradition à leurs Descendans, afin de conserver la mémoire des Vertus de leurs Ancêtres, & de les porter à suivre leur Exemple. Ces Vers étoient si courts, qu'on pouvoit les retenir sans peine ; & ils ressembloient pour l'ordinaire à cette sorte de Poésie que l'on appelle en Espagnol *Redondilla*, qui est une espèce de Balade ou de Rondeau. Il me souvient, au reste, d'une Chanson amoureuse, où il n'y a que quatre Vers, & il ne sera pas mal à propos de la donner ici, pour faire voir avec quel art ils abregeoient leurs pensées, quelque grossières qu'elles fussent. On doit remarquer aussi que leurs Vers amoureux étoient courts, afin qu'on les pût jouer plus aisément sur la Flute. Je pourrois même représenter à cette occasion leurs Points & leurs Notes en forme de tablature d'Orgue, si je ne croyois qu'il y auroit en cela plus de vaine curiosité que de profit réel.

*Voici les vers de la Chanson dont il est
question.*

Caylla Llapi Punnunqui Chaupituta Samufac,	}	C'est à dire,	}	<i>Au Chant Tu dormir as. A la minuit Je viendrai.</i>
---	---	---------------	---	---

Il faut remarquer ici que l'expression seroit plus propre d'avoir dit *viendrai*, sans le pronom, *Je*, & de faire trois syllabes du verbe; puis que c'est la coûtume des Indiens de ne point nommer la personne, mais de la comprendre dans le Verbe pour observer la mesure du vers. Les *Yncas*, qui étoient Poètes, qu'on appelloit *Haravec*, c'est à dire, *Inventeurs*, en composoient de plusieurs autres sortes. Dans les Mémoires du R.P. *Blas Valera* j'en ai trouvé de quatre Syllabes, qu'il appelle spondaïques, pour les distinguer de ceux qui n'en ont que trois. Je les rapporterai dans la suite avec la traduction Latine de ce bon Pere; & l'on verra que les Poètes *Yncas*, y ont voulu philosopher sur les Météores, comme sont le Tonnerre, l'Eclair, la Foudre, la Grêle, la Neige, & la Pluye. Il y a grande apparence qu'ils les ont composés à l'occasion d'une Fable qui se débite chez les Indiens, & dont voici la substance. Ils disent que le Souverain Créateur de toutes choses, a mis dans le Ciel la fille d'un Roi, qui tient à la main une Cruche pleine d'eau, pour la répandre ici bas toutes les fois que la terre en a besoin. Ils ajoutent, que son frere casse cette Cruche en certain temps, & que les Tonnerres, les Foudres, & les Eclairs se forment de ce bruit. Ils veulent que tous ces effets terribles viennent d'un homme, parce que les hommes sont d'un naturel plus

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XXVII. 219*

plus farouche que les femmes; & au contraire, ils attribuent à une femme, la Grêle, la Pluye, & la Neige, parce qu'elle est d'une complexion plus délicate, & plus tendre que le mâle. Cette Fable présumposée, ils soutiennent qu'un de leurs *Incas*, qui étoit grand Poëte, & grand Astrologue, composa ces Vers pour louer les excellentes vertus de cette Dame, qui les avoit reçûes de Dieu pour en faire part aux créatures de ce monde. Le P. *Blas Valera* dit qu'il avoit trouvé cette Fable & ces Vers parmi les Nœuds & les Comptes de certaines Annales fort anciennes, qui étoient désignées par des fils de diverses couleurs; Qu'au reste, il avoit appris la tradition ou le secret de l'un & de l'autre des personnes mêmes qui avoient la charge de ces Nœuds, & de tenir compte des années historiques; & qu'étonné de voir que la connoissance de leurs *Amautas* s'étendoit si loin, il avoit écrit & retenu ces Vers pour les donner au Public. Pour moi, je ne doute point que cette Fable ne fût introduite parmi eux, & je me souviens même de l'avoir entendû reciter plusieurs fois, avec d'autres Contes de cette nature que mes parens ne faisoient. Mais mon bas âge ne me permettoit pas alors de leur en demander la signification, ni de considérer les choses de si près. D'ailleurs, comme tout le monde n'entend pas l'Indien ni le Latin, j'ai traduit ces Vers en Espagnol, avec cette précaution que j'ai eu plutôt égard au véritable sens de ma Langue maternelle que de la Latine. Il faut même avouër de bonne foi que je ne possède pas trop bien la dernière, & que je n'en ai aquis une légère connoissance qu'au milieu du bruit des armes & des chevaux, lors que la Guerre étoit la plus allumée dans mon País. Le R. P. *Blas Valera* dans sa traduction Latine a imité les quatre syllabes de cha-

chaque Vers Indien ; & en cela je reconnois qu'il a mieux réüffi que moi , parce qu'il est impossible d'observer cette exactitude en Espagnol , si l'on veut donner la signification entière des paroles Indiennes. *Nusta* est un mot particulièrement affecté aux filles du Sang Royal ; mais pour dire une fille du commun , il se servent du nom *Tazque* , & ils appellent *China* une servante ordinaire. Quant au verbe *Yllapantac* , il signifie trois choses , *tonner* , *éclairer* , & *foudroyer*. Le P. Valera l'a compris en deux Vers ; parce que le précédent qui est *Cununnunun* signifie *fracasser* : mais il n'a pas voulu traduire ainsi , pour mieux expliquer les trois significations du verbe *Yllapantac*. *Unuy* signifie eau. *Para* pleuvoir , *Cbecchi* grêler , *Riti* neiger , & *Puchacamac* , celui qui est à l'Univers ce que l'ame est au corps. *Viracocha* est le nom d'un de leurs nouveaux Dieux , dont nous verrons ci-après toute l'Histoire. Enfin , *Chura* signifie mettre , & *Cama* donner l'ame , la vie , l'être , & la subsistance. Les Vers suivans fourniront des preuves de tout ceci : nous les mettons en trois Langues , sans sortir de la signification du Langage Indien , & sans nous arrêter à la transposition des paroles.

<i>Cumac Nusta</i>	Pulchra Nympha	Belle fille ,
<i>Tor allayquin</i>	Frater tuus	Ton frere pluvieux
<i>Puyunuy quita</i>	Urnæ tuam	Rrompt maintenant
<i>Paquir Cayan</i>	Nunc infringit :	Ta petite cruche ;
<i>Hina mantara</i>	Cujus ictus	Et c'est pour cela
<i>Cununnunun</i>	Tonat , fulget ,	Qu'il tonne , qu'il
		éclaire ,
<i>Yllapantac</i>	Fulminatque :	Et que la foudre
		tombe.
<i>Canri Nusta</i>	Sed tu Nympha	Toi fille Royale
		<i>Unuy</i>

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XXVII. 221.

<i>Unuy quita</i>	Tuam Limpham	Nous donneras par la pluye
<i>Para munqui</i>	Fundens pluis:	Tes belles eaux.
<i>May nimpiri</i>	Interdumque	Quelques fois aussi.
<i>Chici munqui</i>	Grandinem, seu	Tu fais grêler sur nous,
<i>Riti munqui</i>	Nivem mittis;	Et neiger de même.
<i>Pacharurac</i>	Mundi factor	Celui qui a fait le monde,
<i>Pachacamac</i>	Pachacamac	Le Dieu qui l'ani- me,
<i>Viracocha</i>	Viracocha	Le grand Viraco- cha.
<i>Caybinapac</i>	Ad hoc munus	T'a donné l'ame,
<i>Cburasunqui</i>	Te suffecit	Pour faire cette charge
<i>Camasunqui</i>	Ac præfecit.	Où il t'a établie.

Voilà quels étoient ces Vers, que j'ai bien voulu mettre ici pour enrichir mon Histoire. Car l'on peut affûter sans flâterie, que tous les Ecrits du R. P. *Blas Valera*, étoient comme autant de Perles, & de Pierres précieuses; & si mon Pais n'a tiré aucun avantage de ses lumières, on peut dire qu'il en étoit indigne. L'on m'a raporté qu'aujourd'hui les Méns s'adonnent fort à composer en Indien de cette sorte de Vers, & de plusieurs autres; & qu'ils prennent leur sujet des choses divines & humaines; Dieu veuille que cet exercice tourne à sa gloire & au Salut des ames.

L'on peut insérer de ce que nous avons dit, que les *Incas* du *Pero*u n'étoient pas fort versez dans les Sciences, & qu'ils auroient pû transmettre à leur Postérité la connoissance qu'ils en avoient, comme ont fait les premiers Philosophes & les Astrologues, s'ils avoient eu l'usage des Lettres.

La

La Philosophie Morale fut celle de toutes les Sciences à laquelle ils s'attachèrent le plus ; soit dans la Théorie, ou dans la Pratique. Leur étude ne se bornoit pas à savoir de quelle manière les Sujets se devoient traiter les uns les autres suivant la Loi naturelle, mais aussi comment ils devoient obéir au Roi, le servir, & l'adorer ; Ils apprenoient en même temps quel étoit le devoir des Supérieurs ; à l'égard des Inférieurs, du Roi envers les Sujets en général, & en particulier, de quelle manière il devoit gouverner les *Curacas*, & reconnoître leurs bons services. La Pratique des *Incas* suivoit de si près leur Théorie en tout ceci, qu'à la fin ils portèrent cette Science au plus haut degré de perfection, où elle puisse jamais atteindre. Il n'en étoit pas de même dans les autres Sciences, parce qu'elles sont plus relevées que la Morale, qui se fait sentir & toucher, pour ainsi dire, à la main. Les spéculations abstraites n'étoient pas de leur ressort, ils ne suivoient que la vie & la Loi naturelle, & leur inclination les engageoit plutôt à ne faire point le mal, qu'à connoître le bien. Cela n'empêche pas qu'ils ne fussent dignes de l'Eloge que *Pedro de Cieça de Leon* leur donne au 33. Chapitre de son Livre, où il parle des *Incas*, & de leur Gouvernement en ces termes : *Il faut avouer, dit-il, qu'ils ont fait de si grandes choses, & établi entre leurs Sujets une si bonne Police, qu'il se trouvera peu de gens qui se puissent vanter à juste titre d'avoir eu de l'avantage sur eux de ce côté-là, &c.*

Le R. P. *Joséph Acoſta* fait à peu près le même jugement d'eux & des *Mexicains* dans le 1. Chap. de son VI. Livre, & cet endroit mérite bien que nous l'insérions ici. *Après avoir traité, dit-il, de ce qui regarde la Religion des Indiens, j'ai résolu de parler dans ce Livre de leur Gouvernement ; de leur*

leur

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XXVII. 223

leur Police, & de leurs Coûtumes; & je me propose en cela deux vûes différentes: L'une est pour détruire la fausse opinion de ceux qui traitent ces Peuples de brutaux, & qui poussent jusqu'à dire, qu'ils ont si peu d'esprit & d'intelligence, qu'à peine méritent-ils le nom d'hommes. Cependant, l'erreur où ils sont à cet égard, est cause qu'ils leur font quantité de grosses injures, que bien loin d'avoir quelque sorte de considération pour eux, il ne s'en faut guères qu'ils ne s'en servent, comme des bêtes. Je ne puis m'empêcher de dire, que cet abus n'est pas moins funeste qu'il est général; j'en appelle au témoignage de ces personnes un peu zelées & discrettes, qui ont demeuré assez long-temps parmi ces Nations, pour connoître la portée de leur génie, & qui ont remarqué le mépris qu'en font ces orgueilleux, qui s'imaginent de savoir beaucoup, & qui néanmoins sont pour l'ordinaire les plus ignorans, quelque bonne opinion qu'ils ayent de leur babeté. Mais pour détruire les fondemens de cet orgueil, on n'a qu'à examiner la manière de vivre des Naturels de ce Pays: & l'on verra que s'ils avoient plusieurs Coûtumes ridicules & qui tenoient de la barbarie, ils en avoient aussi d'autres excellentes & dignes d'être admirées. Cela même est une preuve, qu'ils sont naturellement capables de bonnes instructions, & qu'en certaines choses ils ont de l'avantage sur nous. Que si l'on m'objecte qu'il y avoit parmi eux un mélange grossier de superstitions & de fautes remarquables, je répondrai là-dessus, qu'on ne doit pas s'en étonner, puis que les Législateurs, & les Philosophes les plus rafinez de l'Antiquité, sans en excepter ni Licurgue, ni Platon, sont quelquefois tombez dans l'erreur. D'un autre côté, l'on trouve divers défauts essentiels, & des Loix même ridicules dans les plus sages Républiques du Monde,

com-

comme étoient celles de Rome, & d'Athenes. Si l'on faisoit même un parallele de l'état des Yncas, & des Peuples du Mexique, avec les Grecs ou les Romains, je m'assure qu'on donneroit l'avantage aux premiers en matière de Gouvernement Politique. Mais parce que nous sommes entrez dans les Indes la force à la main, nous ne daignons pas examiner ces Peuples, ni leur donner audience, & nous les traitons comme des Bêtes qui sont destinées à nôtre usage. Cependant les personnes d'esprit & de bon goût, qui savent pénétrer dans le secret de ces Peuples, & dans leur ancienne façon de vivre, en jugent tout autrement, & ne peuvent assez admirer le bon ordre qu'il y avoit entr'eux, &c.

L'autorité du R. P. Joseph Acosta, dont je viens de me servir, est si recevable, qu'elle doit suffire, ce me semble, pour confirmer tout ce que nous avons dit jusques ici, & que nous dirons dans la suite des Yncas, de leurs Loix & de leur Gouvernement. Au reste, ce ne fut pas une des moindres marques de leur esprit, d'avoir sù inventer quantité de Fables succintes, & de les avoir mises en Vers & en Prose, soit qu'ils y voulussent comprendre plusieurs belles moralitez, ou y conserver quelque tradition de leur Idolâtrie, ou des beaux faits de leurs Rois, & de leurs autres Hommes illustres. Ainsi la plupart des Espagnols n'appellent pas ces Chançons des Fables, mais des Histoires, parce qu'elles renferment quelque vérité; Au contraire, il y en a d'autres qui les prennent pour des Contes faits à plaisir, parce qu'ils n'en savent pas l'Allégorie. Je ne desavouë point avec tout cela, qu'il n'y ait quantité de ces Fables, qui sont tout à fait absurdes, & deshonnêtes; nous en avons déjà rapporté quelques unes, mais nous en expliquerons d'autres dans la suite, qui paroîtront

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XXVIII. 225*
 roîtront sans doute meilleures , & plus vrai-semblables.

C H A P I T R E X X V I I I .

Du peu d'Outils que les Artisans Indiens avoient.

A P R E S avoir déclaré quelles étoient les connoissances des Philosophes & des Poètes de cet ancien Paganisme, il sera bon de tourner la vûë sur le peu d'adresse que les Artisans avoient dans leurs métiers ordinaires. Nous verrons par là que les Indiens ne pouvoient être que misérables , & qu'ils manquoient des choses qui sont tout à fait nécessaires à l'usage de la vie. Pour commencer donc par les gens de Forge , quoi qu'il y en eut un grand nombre , & qu'ils ne cessassent de travailler , ils n'avoient pas l'esprit de mettre en œuvre le Fer , non plus que les autres Métaux. Ils avoient même plusieurs Mines de Fer , qu'ils appelloient *Quillay* , mais ils ne le savoient pas tirer , puis qu'au lieu d'en avoir des outils pour leur travail ordinaire , ils en faisoient de certaines pierres fort dures , jaunâtres , vertes , qu'ils polissoient à force de les froter ensemble , & qu'ils estimoient beaucoup à cause de leur rareté. Ils ne savoient pas non plus faire des Marteaux , ni les emmancher , & ils se servoient à leur place de certains outils faits d'un alliage de cuivre & de léton. Ces outils sont tout quarrez ; les uns remplissent toute la main autant qu'elle peut empoigner , & ils s'en servent pour la batterie la plus forte , les autres sont d'une grosseur moyenne ; les autres pe-

tits, & les autres enfin un peu longs, & ceux-c sont les plus propres pour travailler sur les choses qu'ils veulent rendre concaves. Ils les tiennent à la main, comme si c'étoient des pierres, & en frappent à force de bras les matières qu'ils mettent en œuvre. Ils ne savoient faire ni Limes ni Burins, ni même des Soufflets, propres à la Forge. Aussi quand ils vouloient fondre quelque métal, ils n'en venoient à bout que par le moyen de leur souffle, qu'ils pouffoient à travers certains tuyaux de cuivre, longs de demi-aune, les uns plus, les autres moins, selon que la fonte étoit grande ou petite. Ces tuyaux se rétrécissoient vers l'une des extrémités, où il n'y avoit qu'un petit trou; afin que le souffle en sortît avec plus de violence. Quand ils avoient quelque fonte à faire, ils étoient plusieurs ensemble dix ou douze jours de suite, & ils se tenoient autour du feu, qu'ils souffloient à pleine bouche avec leurs tuyaux, comme ils font encore aujourd'hui, sans qu'on ait pû leur faire changer cette coûtume. Ils n'avoient aucun usage de pincettes, ni de tenailles, pour retirer le Métal du feu. Ils employoient à cela un bâton ou une verge de cuivre, & par ce moyen ils le jettoient sur un morceau de terre humectée, où ils le remuoient de tous côtes, jusqu'à ce qu'il devint froid & maniable. Quoique leur manière de travailler fut si grossière, ils ne laissoient pas de faire des Ouvrages merveilleux, comme nous le verrons ci-après, sur tout quand il s'agissoit de creuser profondément quelque chose. D'ailleurs, instruits par l'expérience & par la raison, que la fumée des Métaux préjudicoit à la santé, ils faisoient toujours leurs fontes grandes ou petites à découvert, c'est à dire, dans les Places publiques, & jamais dans les maisons. Les Charpentiers de ce País-là étoient en-

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XXVIII. 227*
 encore moins fournis d'outils que les Forge-
 rons; puis qu'au lieu de ce nombre infini d'instru-
 mens dont les Artisans de l'Europe sont munis,
 ceux du *PeroU* n'avoient que la Hache & la Doloire,
 qui étoient de cuivre. Ils ne connoissoient ni
 la Scie, ni le Ciseau, ni les autres outils de Char-
 penterie, & par conséquent ils ne savoient faire
 ni Coffres ni Portes; mais après avoir coupé le
 bois, ils le blanchissoient à force de le ratifler,
 pour l'employer aux bâtimens. Les forgers, qui
 ne travailloient d'ordinaire qu'en cuivre, & en fon-
 te, leur fournissoient des Haches & des Doloires.
 Ils ne se servoient point de cloux, ni d'aucuns
 ferremens pour faire tenir la Charpenterie, mais
 ils la lioient avec de certaines attaches faites de
 Jonc, qui est du même usage à peu près que l'O-
 tier en *Espagne*. Quant aux Massons, ils n'avoient
 pour tous outils à tailler les pierres, que certains
 Cailloux noirs, appelez *Hibuana*, avec lesquels
 ils les brisoient, plutôt qu'ils ne les tailloient.
 S'il étoit question de hauffer les pierres, ou de les
 baisser, ils n'avoient pour cela ni Gruë ni autre ma-
 chine, & ils le faisoient à force de bras. Malgré
 toutes ces incommoditez ils élevoient de si beaux
 Edifices, qu'il seroit impossible de le croire, si les
 Relations des Espagnols, & les mazures qui en
 restent, ne le témoignoit encore aujourd'hui.
 Au lieu de Ciseaux & d'Aiguilles, ils avoient de
 certaines Epines fort longues, qui croissent dans
 le País; de sorte que l'ouvrage qu'ils en faisoient
 pouvoit plutôt s'appeller ravauderie que coudre.
 Ces mêmes Epines leur servoient à faire des Peignes
 pour s'agencer les cheveux. Quant à leurs Miroirs,
 les Dames du Sang Royal en avoient d'argent poli,
 & les femmes du commun n'en avoient que de
 léton ou de cuivre, parce que l'usage de l'argent

leur étoit défendu, pour les raisons que nous verrons dans la suite. Les hommes prenoient pour une infamie de se regarder dans un Miroir, sous prétexte que cela n'appartenoit qu'aux femmes. C'est ainsi qu'ils manquoient de la plûpart des choses nécessaires à la vie humaine, & qu'ils en suppléaient d'autres à leur défaut. Mais quoi qu'ils ne soient guère inventifs d'eux-mêmes, cela n'empêche pas qu'ils ne sachent très-bien imiter tout ce qu'ils voyent, & qu'ils n'ayent si bien appris la Méchanique des Espagnols, qu'ils les surpassent en certaines choses. Il faut avouër qu'ils ne seroient pas moins capables des Sciences que des Métiers si l'on prenoit la peine de les en instruire. Le génie qu'ils ont fait paroître dans les Comédies, qu'ils ont représentées en divers lieux, en fournit une bonne preuve. Il est même arrivé souvent que plusieurs bons Religieux de différens Ordres, sur tout les Peres Jesuites, pour les rendre affectionnez au mystère de nôtre Rédemption, & s'accommoder à leur portée, leur en ont fait représenter quelques Pièces sur le Théâtre. Ils avoient appris sans doute que du temps des Rois *Yncas*, ce Peuple joüoit des Comédies, & qu'il étoit doüé d'un esprit souple, & d'une mémoire propre à retenir tout ce qu'on leur montreroit. Cela fit qu'un Pere Jesuite composa une Pièce à la loüange de la glorieuse Vierge *Marie*, qu'il écrivit en Langue qu'ils appellent *Aymara*, & qui est différente du Langage de ceux du *Perou*. Le sujet en étoit tiré de ces paroles du 3. Chap. de la Genèse, *Je mettrai de l'inimitié entre vous & la femme, &c. Elle-même vous écrasera la tête.* Cette Pièce fut représentée par de jeunes Indiens, dans une Ville appelée *Sulli*. D'ailleurs, on avoit recité un Dialogue de la Foi à *Potosy*, où il se trouva plus de douze mille personnes.

ROIS DU PEROU. Liv. II. Ch. XXVIII. 226
 sonnes. Il s'en recita un autre à *Cuzco* sur l'Enfant
 Jesus, en présence de tous les principaux de la Vil-
 le, & un troisième encore à *Ciudad de los Reyes*,
 ou à *la Ville des Rois*, en présence de tous les Offi-
 ciers de la Chancellerie, & d'un grand nombre de
 Noblesse & de gens du País. Le très-saint Sacre-
 ment de l'Autel étoit le sujet de ce Dialogue,
 composé en Espagnol, & dans la Langue générale
 du *Perou*. De jeunes garçons Indiens, qui en fu-
 rent les Acteurs, jouèrent chacun leur personna-
 ge, avec tant de grace, de bienséance & de mo-
 destie, que tout le monde en fût ravi d'admira-
 tion. Ils chantèrent aussi certains Hymnes avec tant
 de mélodie, que plusieurs Espagnols, charmez
 de voir la grace, & la douceur de ces petits In-
 diens en répandirent des larmes de joye. Dès-lors
 on commença d'avoir meilleure opinion de ces
 Peuples, qu'on avoit toujours crû grossiers, & in-
 capables de toute civilité. Quand on leur a donné
 par écrit le Rôle qu'ils doivent jouer, ils vont
 trouver les Espagnols, soit Prêtres, ou Séculiers,
 & ils les prient de leur lire quatre ou cinq fois cha-
 que Vers, pour les apprendre par cœur; Et afin
 qu'ils ne leur échappent de la mémoire qu'ils ont
 fort bonne, ils répètent plusieurs fois chaque pa-
 role, qu'ils marquent d'un petit caillou, ou d'un
 grain d'une certaine semence, qui est de diverses
 couleurs, qu'ils appellent *Chuy*. Par le moyen de
 ces marques ils retiennent les mots qu'on leur a
 dit, & ils apprennent ainsi leur Rôle avec beau-
 coup de facilité & en peu de temps. Les Espagnols
 leur aident très-volontiers, & quelque graves
 qu'ils soient, ils ne dédaignent jamais d'instruire
 ces petits garçons; Au contraire, ils les caressent; &
 sont bien aisés de lire leurs Vers. L'industrie de ces
 Enfans nous confirme de nouveau que si les In-
 diens

diens du Pérou ne font pas inventifs, ils font très-habiles à imiter, & à retenir ce qu'on leur enseigne. Le Docteur *Jean Cuellas*, natif de *Medina del Campo*, & Chanoine de l'Eglise de *Cuzco* en pourroit fournir des preuves incontestables. Cet honnête homme se donnoit la peine de lire la Grammaire aux Métifs, qui étoient fils de Gentilshommes, & des plus riches de cette Ville. On peut dire qu'il le faisoit par un principe de charité, & pour plaire aux Ecoliers qui l'en prioient. Car il y avoit cinq ou six mois que cinq de leurs Précepteurs les avoient abandonnez, sous prétexte que leur revenu étoit trop modique, & que le nombre des Ecoliers ne suffisoit pas pour les entretenir, quoi qu'il y en eut autour de dix-huit, & qu'ils leur donnoient chacun la valeur de douze ducats par Mois. Il me souvient qu'entre les autres il y avoit un Indien *Ynca*, qu'on nommoit *Philippe*, dont l'habileté à lire & à écrire excita *Pedro Sanchez*, Prêtre fort riche, & homme d'honneur, à lui apprendre la Grammaire, où il profita si bien qu'en très-peu de temps il se rendit le meilleur Ecolier de tous les Métifs. Au reste, si leur Précepteur les quittoit, ils ne laissoient pas d'aller à l'Ecole jusques à ce qu'il en venoit un autre, qui les instruisoit par des principes différens, & leur faisoit oublier tout ce que les autres leur avoient montré, sous prétexte que leur méthode ne valoit rien. Cependant ils ne pouvoient pas beaucoup profiter à changer ainsi de Maîtres. Cette interruption dura un assez long-temps, jusques à ce que cet honnête Chanoine dont j'ai parlé, les prit sous sa charge, & leur montra deux années de suite la Langue Latine au milieu des plus grandes violences de la Guerre, qui étoit alors si embrasée dans le País, à cause des soulèvemens de *Dom Sebastien de Castille*,

ROIS DU PEROU. *Liv. II. Ch. XXVIII. 231*
le, & de *François Hernandez Giron*, qu'à peine un feu étoit amorti, qu'il s'en allumoit un autre encore pire, & plus difficile à éteindre. Durant ces tumultes, ce bon Chanoine ravi du merveilleux progrès que ses disciples faisoient dans la Grammaire, & de l'heureuse disposition qu'ils avoient pour les autres Sciences, se plaignoit souvent de ce qu'il n'y avoit personne qui se donnât la peine de les instruire. Confus & affligé de voir perdre de si bons esprits, il leur disoit quelquefois, „ ô mes „ enfans, que je souhaiterois qu'il y eut une dou- „ zaine de vous dans les Ecoles de *Salamanque* ! Mais quelque soin que prit ce Chanoine, il lui fut impossible de perfectionner ses Ecoliers dans la Langue Latine, parce qu'il ne pût supporter long-temps le travail de quatre leçons, qu'il leur faisoit par jour. Les Indiens doivent bien donc rendre grâces à Dieu de ce qu'il leur a envoyé les Jésuites, qui d'un si grand País en ont fait un Seminaire de toutes sortes de Sciences, & de bonnes instructions. Cela suffira pour le présent sur cette matière ; il est temps que je revienne à la succession des Rois *Incas* & au recit de leurs Conquêtes.

Fin du second Livre.

HISTOIRE

DES

YNCAS

ROIS DU PEROU.

LIVRE TROISIEME

• *Où il est traité de la Vie & des Actions du quatrième Roi Mayta Capac ; du premier Pont du Perou , qui fut fait de Clayes d'Osier , & de l'étonnement qu'il causa. De la Vie & des Conquêtes du cinquième Roi , appelé Capac Yupanqui , & d'un autre Pont de Jonc & de Paille , qu'il fit faire sur le grand Canal ; Avec une description de la Maison du Soleil , de son Temple , & de ses grandes Richesses.*

CHAPITRE PREMIER

Ceux de Tiahuanacu se rendent à Mayta Capac quatrième Ynca, & des Bâtimens qu'il trouva dans le País.



L'Y NCA *Mayta Capac* (dont le nom n'a pas besoin d'explication, puis que *Mayta* ne signifie rien du tout dans la Langue générale du País, & que nous avons déjà montré ce que veut dire *Capac*) cet *Ynca* ayant fait la Pompe funébre de son Pere, & pris possession solennelle de son Royaume, résolut de l'aller visiter par tout, en qualité de Prince Souverain & Roi absolu. Car quoi que du vivant de son Pere, il en eût fait la visite par deux fois, cependant étant comme en tutelle durant la minorité, il ne pouvoit ni connoître des affaires de son Etat, ni même y pourvoir & donner des graces, qu'en présence & du consentement de ceux de son Conseil, qui par le devoir de leur Charge étoient obligez d'ordonner sur les Requêtes que faisoient ses Sujets, de prononcer les Edits, & de pourvoir aux graces que le Prince devoit faire, desquelles néanmoins, selon les Loix du Royaume, il ne pouvoit disposer, bien qu'il fût Successeur, & légitime héritier de la Couronne, qu'en cas qu'il fût en âge de gouverner. Après donc qu'il eut été déclaré Majeur, il alla faire une Visite générale dans ses Provinces, sachant, comme nous l'avons déjà dit, que c'étoit la chose du monde, dont les Vassaux s'estimoient le plus redevables à leur Prin-

ce, & qu'ils tenoient à fingulière faveur. Ce fut donc en partie pour cela, & en partie aussi pour montrer sa générosité, sa magnificence, & son affection envers ce Peuple, qu'il entreprit de faire cette Visite, dans laquelle il fit de grandes largesses aux *Curacas*, & à tout le reste de ses Sujets.

Après qu'il l'eût achevée, il tourna ses pensées & ses desseins au principal but qu'avoient les Rois *Yncas*, qui étoit d'attirer à leur Religion ces Peuples barbares; couvrant par ce moyen d'un spécieux prétexte l'ambition qu'ils avoient d'étendre bien loin les bornes de leur Empire. Mais quelles que fussent ses vûes en cela, il leva douze mille hommes. Puis dès que le Printemps fut venu, & qu'il eût fait les provisions nécessaires à son Armée, dont il donna la conduite à quatre Mestres de Camp, sans y comprendre les Officiers, & les autres Capitaines, il se mit en Campagne, & alla jusques au Canal du grand Marécage de *Titicaca*; parce que toute la Province de *Collao* étant un País plat, la Conquête lui en paroissoit plus facile que celle de toute autre Contrée, outre que les Habitans étoient d'un naturel souple, & docile.

Lors qu'il fut près du Canal, il fit faire de grands Radeaux pour le passage de son Armée; ensuite, il envoya sommer tous ceux des premières Villes, y observant les formalitez accoutumées, qu'il n'est pas besoin de répéter tant de fois. Les Indiens obéirent d'abord à ceux qui vinrent de sa part, portez à cela par les merveilles qu'ils avoient ouï dire des *Yncas*. La Ville la plus considérable de celles qui se rangèrent à son Empire, est *Tiabuanacu*, dont je dirai ici quelque chose, & particulièrement de ses grands & incroyables Bâtimens. Le plus admirable Chef-d'œuvre de tout ce País est un Côtéau, ou si vous voulez, un Tertre fait de

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. I.* 235

de main d'homme, qui est si haut qu'il n'est pas possible de le croire. Les Indiens, qui semblent avoir voulu imiter la Nature, dans la structure de ce Mont, y avoient mis pour fondemens de grandes masses de pierre, fort bien cimentées, pour empêcher que ces prodigieuses terrasses entassées les unes sur les autres ne s'éboulassent; mais on ignore dans quel dessein ils avoient fait ce merveilleux Bâtiment. D'un autre côté, assez loin de là, on voyoit deux grands Géans taillez en pierre. Ils avoient des habits qui leur traînoient jusques à terre, & un bonnet à la tête, le tout usé par le temps, & qui sentoient son antiquité. On remarquoit encore là une Muraille fort longue, & dont les pierres étoient si grandes, qu'on ne pouvoit comprendre, comment des hommes avoient eu assez de forces pour les y transporter, car il est certain que dans cette étendue de terre il n'y avoit que bien loin de là ni Carrières ni Rochers, d'où l'on pût avoir tiré toute cette masse énorme de pierres. L'on y voyoit aussi en d'autres endroits quantité de Bâtimens extraordinaires, entre lesquels étoient remarquables de grandes Portes dressées en divers lieux, & dont la plupart étoient dans leur entier, qui n'avoient aux quatre coins qu'une seule pierre dans leur structure; & ce qu'il y avoit de plus merveilleux, c'est qu'elles étoient presque toutes posées sur des pierres d'une grandeur incroyable; car il y en avoit de trente pieds de long, de quinze de large, & de six de front. Toutes ces pierres avec les Portes étoient d'une seule pièce, mais il n'est pas possible de s'imaginer avec quels outils elles pouvoient avoir été taillees. D'ailleurs, il falloit nécessairement qu'elles fussent incomparablement plus grandes, avant que d'être mises en œuvre.

Ceur

Ceux du Païs disent , que tous ces Bâtimens & d'autres semblables , dont il n'y a rien par écrit , furent faits avant le Règne des *Yncas* , lesquels , à l'imitation de ceux-ci , firent bâtir la Forteresse de *Cuzco* , dont nous parlerons dans la suite. Ils tiennent au reste par la tradition qu'ils en ont eue de pere en fils , que toutes ces merveilles se firent en une nuit , sans sçavoir qui en fut l'Architecte. Quoi qu'il en soit , si l'on considère ces Bâtimens avec quelque attention , on trouvera qu'ils sont demeurez imparfaits , & que ce ne sont que des commencementens de ce que les Fondateurs avoient intention de faire. Tout ce que je viens de dire est tiré de *Pedro de Cieça de Leon* , qui a remarqué ces particularitez au Chap. 105. de la Description qu'il a faite du *Perou* , & de ses Provinces , où il parle assez au long de ces Edifices , & de plusieurs autres , que nous ne touchons que succintement. Mais j'y ajouterais une Relation que m'a envoyé un de mes Compagnons d'Ecole nommé *Diego d'Alcobaça* , que je puis appeller plus proprement mon frere , puis que nous sommes nez tous deux dans uné même maison , & que son Pere m'a éleyé. Il me souvient que dans un endroit des Mémoires que j'ai eus de lui , touchant mon Païs ; où il parle de ces admirables Bâtimens de *Tiahuanacu* , il dit ces paroles. *Parmi plusieurs antiquitez dignes d'admiration , qu'on voit dans une Province du Païs de Collao appelée Tiahuanacu , il y en a une qui est bien digne , ce me semble , d'être conservée dans la mémoire des hommes. Elle est près du Lac que les Espagnols appellent Chucuytu , & dont le nom propre est , Chuquivitu. On y voit des Edifices fort grands , & entr'autres une Court de quinze brasses en quarré , & de deux étages de hauteur. A l'un des côtez de cette Place il y a une*

Sale

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. I. 237

Sale de quarante-cinq pieds de long, & de vingt-deux de large, couverte de chaume, comme sont les appartemens de la maison du Soleil, que vous avez vû à Cuzco. La Place, ou la Basse cour, dont je viens de parler, les murailles, la Salle, le plancher, le toit, & les portes, sont tous d'une seule piéce, (ce qui est un Chef-d'œuvre merveilleux) qu'on a pris & taillé dans un grand Rocher. Les murailles de la Basse-court ont trois quarts d'aune d'épaisseur, & bien que le toit de la Salle soit de pierre, il semble néanmoins être de chaume. Ce que les Indiens ont fait exprès, afin de les faire mieux ressembler à leurs autres logemens, qu'ils ont accoutumé de couvrir de paille. Le Marécage ou le Lac joint un des bords de la muraille, & ceux du País croyent que ces bâtimens sont dédiés au Créateur de l'Univers. Il y a là tout contre quantité d'autres pierres mises en œuvre, qui représentent diverses figures d'hommes & de femmes, faites si au naturel, qu'on les croiroit en vie. Les unes tiennent des Vases en main, comme si elles vouloient boire, les autres sont assises, les autres debout, & les autres semblent vouloir passer un Ruisseau, qui coule à travers ce Bâtiment. Outre cela on y voit des Statuës qui représentent des femmes, & des enfans qu'elles ont à leur sein, ou à leur côté, ou qui les tiennent par le pan de la robe, sans y en comprendre plusieurs autres de toute façon. Les Indiens d'aujourd'hui tiennent que ceux de ce temps-là furent transformez en ces Statuës pour les péchez énormes qu'ils avoient commis, & particulièrement pour avoir lapidé un homme qui passoit par cette Province. Voilà ce qu'en dit Diego d'Alcobaça, qui a été Vicaire & Prédicateur dans plusieurs Provinces de ce Royaume. Car ses Supérieurs l'envoyoient en divers endroits du País, à cause qu'étant Métif natif de Cuzco, il savoit mieux

238 HISTOIRE DES YNCAS
mieux cette Langue que les autres , & faisoit par
conséquent plus de fruit.

C H A P I T R E II.

*De la Réduction de Hatunpacassa , & de la
Conquête de Cacyaviri.*

P O U R revenir à l'*Inca Mayta Capac* , il con-
quit la Province de *Hatunpacassa* , qui est tout
ce País qu'on trouve à main gauche du côté du
grand Canal , de la même manière que nous avons
dit qu'il gagna la plûpart des Provinces. Mais il
m'est impossible de dire , à cause de la diversité d'o-
pinions des Indiens , si ce fut tout à coup , ou en
plusieurs jours qu'il fit cette Conquête. Cependant,
la plûpart croient que les *Yncas* se rendoient Maî-
tres peu à peu de ces Contrées , & qu'en même
temps ils prenoient le soin de cultiver & d'instrui-
re les Habitans. D'autres croient pourtant , qu'ils
ne faisoient cela qu'au commencement , quand ils
n'avoient point encore la puissance en main , &
que lors qu'ils se virent assez de forces , ils se mi-
rent à conquérir tout ce qu'ils pûrent gagner de
Païs. Mais de quelque façon qu'on le prenne , bien
loin d'en dire ici mon avis , je n'en parlerai pas ,
pour ne point ennuyer le Lecteur , en répétant
trop souvent les mêmes choses. Je me contenterai
de parler ici des Païs conquis par chacun de ces
Rois , dont les Voyages furent différens , aussi bien
que leurs Conquêtes. Il faut donc savoir que l'*In-
ca Mayta Capac* , continuant celle qu'il avoit com-
mencé de faire , arriva près d'un lieu appelé *Ca-
cyaviri* , où il y avoit quantité de maisons cham-
pêtres,

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. II. 239

pêtres, éloignées les unes des autres, sans aucun ordre, ni sans apparence de Ville, & tenues par de petits Seigneurs, qui se faisoient obéir aux autres. Ceux-ci n'eurent pas plutôt avis que l'*Ynca* alloit à eux pour les conquérir, qu'ils s'assemblèrent entr'eux sur une Montagne qui est en cette Frontière, haute d'un bon quart de lieuë, & arrondie en forme de Pilon. Comme tout ce País est une vaste campagne, excepté cette Montagne, les Indiens la tenoient pour une chose sacrée à cause de sa beauté, & même l'adoroient & y faisoient des Sacrifices. Ils s'y retirèrent donc comme dans un azyle, afin que cette Montagne, qu'ils tenoient pour une Divinité, leur fût favorable, & les delivrât de leurs ennemis. Dès qu'ils furent au haut, ils résolurent d'y faire un Fort, & pour le bâtir promptement on dit que les hommes donnèrent la pierre, & que les femmes s'obligèrent à fournir tout ce qu'il faudroit de gazons. Ils s'y retranchèrent donc avec leurs femmes & leurs enfans, qui étoient en fort grand nombre, & y mirent le plus de provisions & de vivres qu'ils purent amasser.

L'*Ynca* leur envoya des gens exprès pour leur faire les Sommations ordinaires, & leur dire de sa part, qu'il n'étoit point venu là pour leur ôter leurs biens ni leurs vies, mais pour leur faire part des graces & des faveurs que le Soleil vouloit qu'il fit à tous les Peuples des Indes; Et qu'ainsi ils ne devoient point être si imprudens que de mépriser ses enfans, ni d'user de résistance contr'eux qui étoient invincibles; puis que le Soleil leur Pere ne manquoit jamais de les secourir dans tous leurs Combats, & dans toutes leurs Conquêtes; qu'au reste il falloit qu'ils l'adorassent & le tinssent pour leur Dieu. L'*Ynca* fit faire ces Sommations plusieurs fois à ces Indiens: mais ils répondirent, sans en être
 tou-

touchez , „ Que leur manière de vivre leur sem-
 „ bloit si bonne , qu'ils n'en vouloient point rece-
 „ voir d'autre , Qu'ils avoient déjà leurs Dieux
 „ tout aquis , & particulièrement cette haute Mon-
 „ tagne où ils s'étoient fortifiez , dont le secours ne
 „ leur manqueroit jamais au besoin ; & conclurent ,
 „ Que les *Yncas* pouvoient aller instruire d'autres
 „ gens s'ils le trouvoient à propos , mais que pour
 „ eux ils ne vouloient point du tout changer de
 „ Loi , ni de Vie.

Quoique l'*Ynca* les vit ainsi obstinez, il n'en voulut
 pourtant point venir à une Bataille: il aima mieux
 essayer de les avoir ou par caresses, ou par famine,
 en cas qu'il ne les pût réduire autrement. Il divisa
 pour cet effet son Armée en quatre, pour les assié-
 ger de tous les côtez de la Montagne. Eux cepen-
 dant persistèrent plusieurs jours dans leur opiniâ-
 treté , & se préparèrent à résister aux gens de l'*Yn-
 ca*, s'ils les venoient attaquer dans leur Fort. En-
 fin , voyant qu'ils ne faisoient point mine de les
 combattre , ils imputèrent cette conduite à crain-
 te, & à lâcheté , & en devinrent plus téméraires
 de jour en jour ; jusques-là même qu'ils firent
 plusieurs Sorties sur leurs ennemis. Mais ceux-ci,
 qui ne vouloient point passer l'ordre qu'ils avoient
 du Roi , ne faisoient seulement que se défendre,
 de sorte qu'il en demeuroit toujours quelques-uns
 sur la Place , principalement du côté des *Collas*,
 qui par brutalité plutôt que par un effet de cou-
 rage se précipitoient dans le gros de leurs Ennemis,
 & y laissoient la vie. On dit que dès-lors il cou-
 rut un bruit parmi les Indiens de *Colla*, & que
 ces Peuples le répandirent depuis par tout le Royau-
 me, qu'en un certain jour , auquel ces Indiens
 ainsi assiégés firent une Sortie contre les gens de
 l'*Ynca* , les traits & les pierres qu'ils tirèrent sur
 leurs

ROIS DU PEROU. *Liv III. Ch. III.* 241

eurs Ennemis se tournèrent contr'eux-mêmes, & qu'ainfi plusieurs *Collas* y furent tuez de leurs propres armes. Ce qui fut fans doute une Fable bien plaifante, que nous expliquerons dans le Chapitre fuivant, parce que ce fut une des choses qu'ils révérent le plus. Cependant le Maffacre fanglant qui fe fit ce jour-là des affiégez, fut caufe qu'ils fe rendirent, & particulièrement les *Curacas*, qui fe repentans de leur obftination, aflemblèrent leurs gens, dans le deffein d'aller demander pardon à l'*Ynca*, pour prévenir le châtiment qui leur pouvoit arriver. Ils furent trouver l'*Ynca* dans cet ordre ; les Enfans marchoiēt les premiers, leurs Meres après eux ; puis les Vieillards, les Soldats, les Capitaines, & les *Curacas* ; qui avoient les mains liées, & la corde au cou ; pour marquer qu'ils méritoient la mort, parce qu'ils avoient été affez téméraires pour prendre les Armes contre les Enfans du Soleil. Ils y allèrent tous pieds nuds, coustumē qui parmi les Indiens étoit une grande marque d'humilité, par laquelle ils vouloient donner à entendre que la perfonne qu'ils révéroient, avoit je ne fai quoi de majestueux & de divin.

C H A P I T R E III.

Du Pardon accordé aux Collas par l'Ynca Mayta Capac, avec l'explication de la Fable rapportée ci-devant.

A P R E S que les *Collas* se furent profternez devant l'*Ynca*, ils l'adorèrent comme Fils du Soleil avec de grandes acclamations ; en fuite les *Curacas* en particulier fe présentèrent à lui, & lui

dirent avec la vénération & le respect religieux dont ils avoient accoutumé d'user entr'eux, qu'ils supplioient tres-humblement sa Majesté de leur pardonner, & que s'il lui plaisoit qu'ils mourussent, ils tiendroient leur mort pour fort heureuse, pourvû qu'il sauvât la vie à leurs Soldats, qui n'avoient péché que par leur mauvais exemple. Ils le prièrent aussi de faire grace aux Vieillards, aux Femmes & aux Enfans; disant qu'ils étoient innocens, & qu'il n'y avoit qu'eux de coupables, c'est pourquoi ils s'offroient volontairement à payer pour tous.

L'Inca les reçût, assis sur son Trône, & environné de ses gens de Guerre; après leur avoir donné Audience, il commanda qu'on leur déliât les mains, & qu'on leur ôtât les cordes qu'ils s'étoient mises au cou. Par où il témoigna qu'il leur faisoit grace, & qu'il leur donnoit la vie & la liberté. Ensuite il leur dit en termes doux & civils, Qu'il n'étoit point venu là pour leur ôter leurs biens ni leurs vies, mais plutôt pour les enrichir, & leur apprendre à vivre selon la Raison & la Loi naturelle; Qu'ils devoient pour cet effet quitter leurs fausses Idoles, & adorer pour Dieu le Soleil, auquel ils avoient obligation de la grace qu'il leur faisoit; Que par son commandement exprès, sans autre dessein que de leur faire du bien, il les remettoit dans leurs terres, avec la même prééminence qu'ils avoient auparavant sur leurs Sujets. Il ajoûta à cela, qu'eux & leurs descendants connoitroient la vérité de ses paroles par l'expérience qu'ils en feroient; puisque le Soleil l'avoit ainsi ordonné; & ainsi qu'ils s'en retournassent dans leurs Maisons, pour y prendre un soin particulier de leur santé, & d'obéir aux Ordres qui leur seroient donnez pour leur bien commun. Après qu'il eut

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. III. 243
 eut achevé ce discours, il leur donna de nouvelles assurances de sa bonté, & de la grace qu'il leur faisoit, en ce qu'il voulut que les *Curacas* au nom de tous leurs gens lui vinssent accoler le genou droit, pour leur faire voir qu'il les avoüoit pour siens, puis qu'il leur souffroit cela. Aussi tinrent-ils cette faveur pour inestimable, & d'autant plus grande, qu'ils ne pouvoient, sans commettre un Sacrilege, toucher à la personne de l'*Yuca*, qui étoit un de leurs Dieux, s'ils n'étoient de Sang Royal, ou s'ils n'en avoient eu la permission de lui. Comme ils virent donc par ces marques de bonté, combien la Clémence de ce Roi étoit grande envers eux, ils se crurent tout à fait exempts du châtement qu'ils apprehendoient; ce qui les obligea à se prosterner une seconde fois au pieds de l'*Yuca* & à lui promettre qu'ils tâcheroient à l'avenir de lui être bons, & fidelles Sujets. A quoi ils ajoutèrent qu'un si grand Roi faisoit bien paroître, & par ses paroles & par ses actions qu'il étoit vrai fils du Soleil, & particulièrement en ce qu'il honoroit de la plus signalée faveur du monde, des personnes qui par leur Rebellion avoient mérité la mort.

Voici l'explication de la Fable dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, que les *Yncas* font passer pour une Histoire. Les Capitaines de l'*Yuca* lassés de voir que la témérité des *Collas* augmentoit de jour en jour, commandèrent secrètement à leurs gens, qu'au premier choc que les Ennemis leur viendroient donner, ils les chargeassent tout de bon, sans les épargner, & fissent main basse sur eux, s'ils le pouvoient, parce qu'il n'étoit pas raisonnable de souffrir plus long-temps le mépris qu'ils faisoient de l'*Yuca*. Cela ne fut pas plutôt résolu, qu'on l'exécuta. Car les *Collas*

qui n'apprehendoient point d'irriter leurs Ennemis, étant venus encore pour les braver, & les menacer à leur ordinaire, furent reçûs vigoureusement, & si mal traitez, que la plus grande partie resta sur la place. Et comme les gens de l'*Ynca* n'avoient combattu jusques alors qu'à dessein de se défendre, & non de les tailler en pièces, ils firent courir le bruit, qu'ils n'avoient pas plus combattu ce jour-là que les autres fois; Mais que le Soleil ne pouvant souffrir le peu de respect que les *Collas* portoient à son Fils, avoit trouvé bon que leurs propres armes se tournassent contre eux, & qu'elles les châtiassent, puis que les *Yncas* nel'avoient point voulu faire; Ce que les Indiens, gens fort simples, reçûrent pour très-véritable, voyant que les *Yncas*, estimez Fils du Soleil, l'assûroient ainsi. De sorte que les *Amautas*, qui étoient leurs Philosophes, faisant l'allégorie de cette Fable, ou de cette fourberie, dirent depuis que les *Collas* s'étoient enfermez de leurs propres armes, pour ne les avoir pas voulu poser, ni obéir au Commandement que l'*Ynca* leur en avoit fait.

C H A P I T R E IV.

Trois Provinces se rendent à l'Ynca, il en subjugué d'autres; fait des Colonies, & châtie certains Peuples qui se servoient de Poison.

LA Fable dont j'ai parlé, jointe à la Clémence, & à la bonté de ce Prince, dont il donnoit tous les jours de nouvelles preuves à ceux qu'il faisoit ses Tributaires, lui gagnèrent si bien l'affection

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. IV. 245

fection de tous ces Peuples, que ceux des Villes d'autour de la Province *Hatumpacaca*, où l'affaire s'étoit passée, se rendirent volontairement à lui, l'adorèrent & le servirent comme Fils du Soleil. Mais entre les Nations, qui se soumirent à lui, les plus remarquables furent trois grandes Provinces extrêmement riches en bétail, & fort aguerries; on les appelloit *Cauquicura*, *Mallama*, & *Huarina*, où se donna la sanglante Bataille entre *Goncalo Pizarro*, & *Diego Centeno*. Après que l'*Ynca* eut comblé de faveurs & de graces ceux qui s'étoient rendus à lui de leur bon gré, il passa le Canal du côté de *Cuzco*; & lors qu'il fut à *Altun Colla*, il envova son Armée à l'Oüest, sous la conduite de ses quatre Mestres de Camp, auxquels il commanda de passer le Desert qu'on appelle *Hatumpunu*, jusques où l'*Ynca* *Lloque Yupanqui* avoit étendu ses Conquêtes, & de réduire à son obéissance les Peuples qu'ils trouveroient au delà de ce Desert, tirant vers la Mer du Sud. Mais il leur recommanda sur toutes choses que s'il en trouvoit parmi ces Peuples de si obstinez, & de si mutins qu'il ne fût pas possible de les réduire autrement que par la force des armes, ils les laissent, plutôt que de les détruire, parce que le temps seroit connoître à ces Barbares, qu'ils y perdroyent plus que les *Incas* n'y gagneroient. Après avoir mis cet Ordre, & pourvu les gens de munitions & de vivres, les Capitaines firent marcher l'Armée, & passèrent la Montage couverte de neige avec assez de fatigue, à cause que le chemin n'y étoit point battu, & qu'ils avoient fait de ce côté-là trente lieuës de País inhabité. Ils arrivèrent enfin dans une Province appelée *Cuchuma*, dont les Habitans étoient assez nombreux, mais tous séparés, & éloignés les uns des autres.

bruit qui leur vint de cette nouvelle Armée, ils firent tout aussi-tôt un Fort, & s'y retranchèrent avec leurs femmes & leurs enfans. Les troupes de l'Inca les assiégèrent en même temps; & pour ne point passer l'Ordre qu'ils avoient eu de leur Roi, ils ne voulurent point battre le Fort, bien qu'il fût assez foible, mais ils offrirent des conditions de Paix, & d'amitié fort avantageuses aux Ennemis, qui néanmoins n'en voulurent accepter aucunes. Il se passa plus de cinquante jours dans ces Négociations, durant lesquels les Troupes de l'Inca eurent assez d'occasions de faire beaucoup de mal aux Ennemis; mais ils ne voulurent pas s'en servir, pour ne point violer leur ancienne coutume; ils ne voulurent pas non plus les combattre, ni même les bloquer dans leur Fort, aussi étroitement qu'ils eussent pû, afin d'observer exactement tout ce que le Roi leur avoit ordonné. Cependant la Famine se mit parmi les Assiégés, elle les pressoit d'autant plus, qu'à cause de l'arrivée imprévue des gens de l'Inca, ils n'avoient pas eu le loisir de faire les provisions qui leur étoient nécessaires; outre qu'ils s'étoient flâtes que les Ennemis voyant leur résistance, lèveroient le siège. Les hommes & les femmes avoient assez de courage pour endurer la faim, mais elle étoit insupportable aux enfans & aux jeunes gens, qui, à la manière des Bêtes, alloient paître l'herbe dans les champs, plusieurs même d'entr'eux se rendoient aux Ennemis, sans que leurs Peres les en empêchassent, parce qu'ils aimoient bien mieux que cela fût, que de les voir mourir de faim. Les Soldats de l'Inca les voyant venir à eux, les traitoient fort doucement, jusques-là même qu'outre ce qu'ils leur donnoient à manger, ils leur donnoient encore des vivres pour les porter à leurs Peres,

aufquels

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. IV. 247
 auxquels par ce moyen ils faisoient des offres de Paix & d'amitié mutuelle. Ce bon traitement toucha les Ennemis, d'autant plus qu'ils n'attendoient du secours d'aucun endroit; ils résolurent tous unanimement de se rendre volontairement, sans en venir aux conditions; car ils crurent bien que ceux qui avoient été si doux envers eux pendant leur Rebellion, le seroient encore plus, quand ils les verroient ainsi humiliés, & soumis à leur volonté. Ils se rendirent donc à la merci des gens de l'*Ynca*; qui les reçurent amiablement, sans leur témoigner d'être fâchés ni de leur obstination, ni de la résistance qu'ils avoient faite. Au contraire, ils leur firent de nouvelles protestations d'amitié, leur donnèrent à manger, & les désabusèrent de l'opinion qu'ils pouvoient avoir, en les assurant que l'*Ynca* n'avoit point dessein de conquérir des Provinces, pour en tyranniser les Habitans, mais plutôt pour leur faire du bien, suivant le commandement qu'il en avoit du Soleil son Pere. Pour les mieux convaincre de cette vérité, ils donnèrent des habits au nom de l'*Ynca* aux Principaux d'entr'eux, & aux autres des provisions & des vivres, & les renvoyèrent ainsi chez eux fort satisfaits & contents.

Ces choses s'étant ainsi passées, les Chefs de l'Armée consultèrent entr'eux sur le succès de cette Conquête, & demandèrent des gens à l'*Ynca*, pour peupler deux Villes de cette Province, qui pour sa fertilité leur sembla capable de nourrir plus de personnes qu'il n'y en avoit, outre qu'ils jugèrent nécessaire d'y laisser des garnisons, pour assurer le Pais, & prévenir sagement tout ce qui pourroit arriver au préjudice de leur Conquête. La nouvelle en étant venue à l'*Ynca*, il résolut de leur envoyer le nombre de gens qu'ils lui demandoient.

Ils y allèrent donc avec leurs femmes & leurs enfans, & peuplèrent deux Villes, dont l'une, qui étoit au bas de la Montagne, où les Habitans avoient bâti leur Fort, fut appelée *Cuchuna*, du nom de cette Montagne, & l'autre *Moquehua*. Ces deux Villes, qui sont à deux lieuës de distance, & de la Jurisdiction de *Collisuyu*, sont des principales de ces Provinces, qui en retiennent le nom encore aujourd'hui.

Mais pendant que les Chefs de cette Armée de l'*Ynca* jettoient les fondemens des Villes dans le Païs de ces Barbares, & qu'ils donnoient ordre, selon leur coûtume, à toutes les choses qui leur sembloient nécessaires pour les instruire & les gouverner; ils apprirent que parmi ces Indiens, il y en avoit quelques-uns qui usoient de Poison contre leurs ennemis, non pas tant pour les tuer, que pour les défigurer en leur visage, & les affliger en leur personne. Ce Poison étoit de cette nature, qu'il n'y avoit que les gens de foible complexion qui en mourussent: cependant les plus robustes en étoient si incommodés, qu'assûrément la mort eût été beaucoup meilleure pour eux que la vie. Car ils la trainoient dans une perpétuelle langueur, privez de sentiment, estropiez de tous leurs membres, & ayant l'esprit aliéné; D'ailleurs, il leur venoit au visage de certaines pustules noires & blanches, qui les rendoient si difformes, qu'on ne les pouvoit regarder qu'avec horreur. En un mot, la malignité de ce venin, qui agissoit dedans & dehors, les exposoit à des peines insupportables, au grand déplaisir de leurs parens & de leurs amis; mais leurs Ennemis au contraire, qui leur avoient donné le Poison, se plaisoient à les voir ainsi languir, & en étoient plus aises dans leur ame, que si l'effet en eût été violent. Ces Capitaines ne furent

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. IV. 249

rent pas plutôt cela , qu'ils en donnèrent avis à l'*Inca* , lequel leur envoya dire , qu'ils fissent brûler à petit feu tous ceux qu'on pourroit convaincre d'avoir usé d'une cruauté si grande , & à procéder exactement dans cette exécution ; afin qu'il ne restât à l'avenir aucune mémoire de ces méchans. Ce Mandement du Roi fut si agréable à ceux du Païs , qu'ils en firent la recherche eux-mêmes , executèrent la Sentence , & brûlèrent les coupables tous en vie. Non contens encore de cela , ils démolirent leurs maisons , pour avoir été la demeure de si maudites gens , jettèrent au feu leurs Troupeaux , désolèrent leurs Possessions , & déracinèrent leurs Arbres ; voulant que ces terres fussent à jamais désertes , de peur que ceux qui y rentreroient n'héritassent à leur dommage des méchancetez de leurs premiers Maîtres. Cette sévérité mit si fort l'allarme par tout le Païs , qu'à ce que disent les Habitans , une si noire malice n'y fut jamais plus pratiquée durant le règne des *Incas* , jusques à ce que les Espagnols conquièrent cette Contrée. Après que les Chefs de l'Armée de l'*Inca* eurent fait cette Punition , & pourvû aux nouvelles Colonies , aussi bien qu'au gouvernement des Nations conquises , ils s'en retournèrent à *Cuzco* , pour y rendre compte des choses qu'ils avoient faites , & y furent fort bien reçûs de leur Roi , qui les récompensa de leurs bons services.

C H A P I T R E V.

L'Ynca gagne trois Provinces, & une Bataille sanglante.

QUELQUES années après l'Ynca *Mayta Capac* résolut encore de réduire de nouvelles Provinces à son Empire. Car l'ambition qu'avoient ces Rois d'en étendre les bornes, croissoit de jour en jour. Pour cet effet, il mit sur pied tout ce qu'il pût lever de gens de guerre, & fit faire les provisions nécessaires pour leur entretien, il alla ensuite droit à *Puraca d'Umasuyu*, qui étoit la dernière Ville de la Conquête de son Ayeul, ou selon quelques-uns de son Pere même; comme nous l'avons dit. De *Puraca* il alla vers l'Orient, en une Province appelée *Llaricassa*, qu'il conquît sans résistance; & dont les Habitans furent bien aises de le recevoir pour leur Souverain. Delà il passa dans la Province nommée *Sancavan*; qu'il assujettit encore avec la même facilité que l'autre; car la renommée qui avoit publié de toutes parts les belles Actions de l'Ayeul & du Pere de ce Prince, porta ceux de ce País à se rendre volontairement à lui. Ces deux Provinces sont fort peuplées, & fort abondantes en Bétail, elles ont plus de cinquante lieuës de long, & trente de large d'un côté, & vingt de l'autre. Après avoir ainsi réduit ces nouveaux Sujets, & réglé, selon sa coutume, les choses qui regardoient le Culte divin, & celles du Gouvernement, il alla dans la Province appelée *Pacasa*, dont les Habitans se rendirent à lui comme les autres, sans faire aucu-

ne

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. V. 251
 ne résistance, tous d'un commun accord lui obéirent, & le crûrent Fils du Soleil.

Cette Province, qui est fort grande, & où il y a plusieurs Villes, fait une partie de celle qui fut conquise, comme nous avons dit, par l'*Ynca Lloque Yupanqui*, de sorte que ces deux *Yncas*, Pere & Fils, enachevèrent la Conquête. Ce dernier en étant venu à bout gagna le Chemin Royal d'*Umasuyû*, d'où il alla camper tout auprès d'une Ville qu'on appelle *Huaychu*. Là il fut averti qu'un peu plus avant il y avoit de grosses troupes levées, en intention de lui faire la Guerre. Il ne laissa pas de passer plus avant, & d'aller chercher ses Ennemis, qui se présentèrent, pour lui défendre le passage d'une Rivière qu'ils appellent *Huaychu*. Pour cet effet, treize ou quatorze mille Indiens, tous gens de guerre diversement appelez, quoi qu'ils fussent tous compris sous le nom de *Colla*, se mirent en Campagne. Alors l'*Ynca*, dont le dessein n'étoit pas tant de leur donner Bataille, que de continuer sa Conquête, comme il avoit fait jusques alors, envoya souvent aux Ennemis des hommes exprès, pour leur faire de sa part plusieurs belles offres de bienvieillance & de Paix. Mais cette conduite, au lieu de les porter à accepter ces offres, ne faisoit qu'accroître plus fort de jour en jour leur effronterie, & leur témérité. Car ils s'imaginoient que toutes ces conditions que l'*Ynca* leur offroit, & ce qu'il différoit d'en venir aux mains, étoient des effets de crainte. Enflés de cette vaine présomption, ils passoient par troupes en divers endroits de la Rivière, & alloient jusques au Camp de l'*Ynca*, où ils attaquoient ses gens insolemment. Lui cependant, qui vouloit épargner le sang des uns & des autres, faisoit son possible pour gagner les Ennemis par la douceur, & souffroit leurs bravades avec
 tant

tant de patience, que les gens commençoient déjà de l'en reprendre, disant qu'il n'étoit pas bien-féant à la Majesté du Fils du Soleil de laisser impunie l'audace de ces Barbares, & que cela ne se pouvoit sans se faire mépriser à l'avenir, ni sans diminuer beaucoup de l'estime qu'il avoit gagnée par le passé.

Toute la Réponse que l'*Ynca* faisoit là-dessus, afin d'adoucir le mécontentement des siens, étoit que pour obéir au Soleil son Pere, qui desiroit qu'il eût égard au bien commun des Indiens, il ne vouloit point essayer d'abord de les avoir par les armes, mais laisser passer quelque temps sans leur livrer le Combat, pour voir s'ils ne reconnoïtroient point enfin le bien qu'il leur vouloit faire. Il les entretint de ce langage pendant assez long-temps, sans vouloir jamais permettre à ses Capitaines d'en venir aux mains avec ses Ennemis. Mais enfin vaincu par leur insolence, qui étoit insupportable, & par l'importunité des siens, il commanda qu'on les chargeât; ses gens, qui ne demandoient pas mieux, donnèrent tout aussi-tôt sur les Ennemis. Ceux-ci les reçurent avec beaucoup de courage & de promptitude, pour défendre leur Liberté, & persister dans la résolution qu'ils avoient prise de ne point s'assujettir à l'*Ynca*, quoi qu'il se dit Fils du Soleil. On combattit de part & d'autre, avec beaucoup d'obstination, & fort peu de précaution, principalement du côté des *Collas*, qui en hommes insensibles se jettoient témérairement au travers des armes des Ennemis, & s'exposoient ainsi aux coups, bien loin de les prévenir, comme des gens barbares & desespérez, qui n'avoient ni ordre ni discipline, ce qui fut cause qu'il en demeura un grand nombre sur la place. Le Combat dura tout le jour. L'*Ynca* y fit le devoir

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. VI. 253*
voir de bon Soldat & d'excellent Capitaine, soit
qu'il fallut attaquer, ou faire retraite, & encour-
rager ses gens à la Victoire.

C H A P I T R E V I . .

*Ceux de Huaychu se rendent à l'Ynca,
qui leur pardonne.*

PLUS de six mille *Collas* périrent dans la Batail-
le dont nous venons de parler, à ce que disent
leurs Descendans, pour avoir combattu pêle-mêle
& confusément; au contraire, il n'y en eut qu'en-
viron cinq cens de tuez du côté des *Yncas*, à cau-
se de leur bon ordre, & de l'exacte Discipline qu'ils
observoient. L'obscurité de la nuit ayant séparé
les uns & les autres, ils se retirèrent dans leur
Camp; les *Collas* sentant alors les douleurs de
leurs blessures, qu'ils n'avoient point senti pen-
dant la chaleur du Combat, & voyant le nombre
de leurs morts, commencèrent de perdre coura-
ge, sans savoir ni à quoi se résoudre, ni quel con-
seil ils devoient prendre. Car ils n'avoient ni assez
de forces, pour se delivrer de leurs Ennemis par
les armes, ni le moyen de s'échaper d'eux par au-
cun endroit, parce que les passages étoient oc-
cupez de toutes parts. D'ailleurs, ils se croyoient in-
dignes de la clémence de l'*Ynca*, pour avoir mé-
prisé insolemment les Conditions avantageuses qu'il
leur avoit fait offrir tant de fois.

Dans cette confusion de pensées, ils ne trou-
vèrent point de voye plus assurée que de s'en
rapporter au jugement des plus Vieux; ceux-
ci furent d'avis de se rendre, disant qu'il valoit
mieux

mieux tard que jamais , & que s'ils imploroient la Clémence du Prince , qu'ils avoient offensé , il leur pardonneroit sans doute , à l'exemple de ses Prédecesseurs , qui avoient toujours usé de miséricorde & de compassion envers les Rebelles. Cette Résolution prise entr'eux , le lendemain , si-tôt qu'il fut jour , ils se mirent tous dans le plus mauvais équipage qu'ils pûrent , les Soldats à demi-nuds , sans avoir ni la tête couverte , ni les pieds non plus , les Capitaines & les principaux d'entr'eux s'étant fait lier les mains ; ils allèrent tous ainsi à la Tente de l'*Ynca* , & se présentèrent devant la porte , les yeux tout baignez de larmes , sans lui oser dire aucun mot. Mais enfin voyant qu'il les recevoit civilement , ils se prosternèrent à genoux ; & lui dirent qu'ils n'étoient point venus là pour implorer sa miséricorde , sachant bien que leur obstination & leur ingratitude les en rendoient indignes , mais seulement pour le supplier de commander à ses gens qu'ils les passassent au fil de l'épée , pour servir d'exemple aux autres , & leur apprendre à n'être point Rebelles ; comme eux , au Fils du Soleil.

L'*Ynca* leur fit répondre de sa part par un de ses Capitaines : Que le Soleil son Pere ne l'avoit point envoyé chez les Indiens pour les faire mourir , mais pour leur faire du bien , & les tirer de leur brutale façon de vivre , en leur faisant connoître ce grand Astre qui étoit leur Dieu , & en leur donnant de bonnes Loix , afin qu'à l'avenir ils véussent en hommes. Que c'étoit pour exécuter cet Ordre qu'il alloit de Province en Province , pour attirer au service du Soleil tout ce qu'il y trouvoit d'Habitans , quoi qu'il n'eût aucun besoin d'eux ; que lui comme fils d'un si bon Pere , leur pardonnoit , & les laissoit vivre , encore qu'ils ne
le

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. VII. 255

le méritassent pas ; Qu'au reste, ils pouvoient juger de l'effet de leur Rebellion par le rigoureux Châtiment que le Soleil son Pere avoit fait de leurs gens ; ce qui leur devoit apprendre à être plus sages à l'avenir, & à lui obéir, pour vivre heureux & contents. Après qu'il leur eut fait dire ces paroles, il commanda qu'on leur donnât des habits, & qu'on pensât leurs blessures, & les obligea par toute sorte de bon traitement à reconnoître la faute qu'ils avoient commise. Ainsi les Indiens bien aises d'en être quittes à si bon marché, s'en retournèrent dans leurs maisons, publiant par tout que leur Rebellion étoit la seule cause de leur mal, & qu'ils ne devoient leur vie qu'à la Clémence de l'Inca.

C H A P I T R E VII.

De la réduction de plusieurs Villes à l'obéissance de l'Inca ; & du premier Pont qu'il fit faire.

LA nouvelle d'une déroute si sanglante fût bientôt répandue par toute cette Frontière, & on la regarda comme une punition que le Soleil avoit faite de ces Indiens rebelles, pour n'avoir pas voulu obéir aux Incas, qui étoient ses enfans, ni recevoir ses bienfaits. Cela fut cause que plusieurs Villes, qui tenoient sur pied des gens de guerre, pour résister à l'Inca, les congédièrent, & qu'au bruit de sa Clémence & de son bon naturel les Habitans le furent trouver, lui demandèrent pardon, & le prièrent de les vouloir avoier pour ses très-humbles Sujets. L'Inca les reçût fort civilement, leur

leur fit des Présens , & leur donna des habits. Ils furent si contents de ce bon accueil , qu'ils publièrent par tout en reconnoissance de ces Bienfaits , que les *Yncas* étoient les vrais Enfans du Soleil.

Ainsi les Villes qui vers le Midi tirant du côté des *Charcas* , s'étendent depuis *Huaychu* , jusques à *Callamarca* , où il y a trente lieues de chemin , se soumirent toutes à l'*Ynca*. Après les avoir conquises , il passa plus avant , & alla droit à *Caracollo* , par le même chemin Royal des *Charcas* , & de *Callamarca* , & rendit tributaires toutes les Villes qui sont des deux côtes du grand Chemin , jusques au Marécage de *Paria*. De là il rebroussa vers l'Orient droit au País des *Antis* , & arriva dans la Vallée qu'on appelle aujourd'hui *Chuquiapu* , c'est à dire , dans la Langue générale du País , *Lance principale* , ou *Lance de Capitaine*. Il fit peupler plusieurs Villes de ce País-là de quantité d'Indiens venus des autres Provinces , parce qu'il connut que ces Vallées étoient plus chaudes que toutes les autres Provinces qui sont comprises sous le nom de *Colla* , & par conséquent plus propres pour y semer du Mayz , & en recueillir en abondance.

Continuant son chemin vers l'Orient , de là Vallée de *Caracato* , il alla à la grande Montagne neigeuse , qui est au País des *Antis* . Peuples éloignés de plus de trente lieues du grand Chemin d'*Umasuyu*. Après avoir passé trois années dans ce Voyage , ajoutés plusieurs Villes à son Empire , imposés des Loix au Habitans , & réglés leur gouvernement , il retourna à *Cuzco* , où il fut reçu de son Peuple avec de grandes Démonstrations de joye , & des applaudissemens universels. Il s'y reposa deux ou trois ans , mais la grandeur de son courage ne lui permettant pas de demeurer plus long-temps

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. VII.* 257
 temps sans rien faire, il fit des préparatifs pour une nouvelle Conquête, & se pourvût abondamment de munitions & de vivres. Après cela il fit dessein d'aller à l'Occident de *Cuzco*, vers le País qu'on appelle *Cuntisuyu*, qui contient plusieurs Provinces de grande étendue, & comme il lui falloit traverser la grande Rivière d'*Apurimac*, il résolut d'y jeter un Pont, pour donner passage à son Armée : mais voyant que les gens ne savoient comment s'y prendre, il leur en donna l'invention lui-même, après en avoir communiqué avec quelques Indiens des plus ingénieux du País. Je donnerai ici la Description de ce Pont en faveur de ceux qui n'en ont point vû de tels, parce que ceux qui ont écrit du *Pero* se sont contentez de dire qu'il y avoit des Ponts, sans marquer la manière dont ils sont faits, & que d'ailleurs ce fut ici le premier Pont d'Ozier qui se fit dans le *Pero*, par le Commandement exprès des *Incas*.

Pour faire un de ces Ponts, les Indiens amassent une grande quantité d'un certain Ozier, qui n'est ni si gros, ni si tendre que celui d'*Espagne*, & en font premièrement une espèce de Claye de la longueur dont ils veulent que soit le Pont ; ils attachent ensuite l'une à l'autre 27. de ces Clayes, & de toutes ensemble ils en forment une seule qui est à peu près de l'épaisseur du corps d'un homme ; on en fait cinq comme celle-là. Voici comment on les passe de l'autre côté de la Rivière ; On attache plusieurs petites cordes assez déliées à un Cable, qui est gros comme le bras, & fait d'un certain Chanvre que les Indiens appellent *Chabuar*. On lie à ce Cable les grosses Clayes avec les petites cordes, ensuite plusieurs Indiens, dont chacun tient une de ces cordes, se mettent à la nage ou sur des radeaux, & ainsi tous ensemble à force de bras ti-

rent les Clayes à l'autre bord ; après cela ils les élevent sur deux étançons assez hauts , faits des Pierres de quelque Rocher qu'ils trouvent commodément ; ou bien à faute de cela , ils font ces Pilotis d'une autre Pierre , qui n'est pas moins dure que celle d'un Roc ; comme on le voit par le Pont d'*Apurimac* , qui est au grand chemin de *Cuzco* , lequel a un étançon de Pierre de Roc , & l'autre de maçonnerie. Ces Pilotis du côté de la terre sont creux , & appuyez par les côtez de fortes murailles. On met par ordre dans ce qu'il y a de creux d'une muraille à l'autre à travers chaque étançon cinq ou six planches fort épaisses , où aboutissent les grosses Clayes d'Ozier , afin que par le moyen de ces arcs-boutans le Pont soit mieux soutenu , & qu'une si pesante masse ne s'écroule point par son propre poids. Le plancher de ce Pont est fait de trois grosses Clayes , dont nous avons parlé ci-devant , & les autres y sont mises pour appuis des deux côtez. Le Pont a environ deux aunes de large , & les Clayes , qui lui servent de plancher , sont couvertes de pièces de bois , d'environ la grosseur d'un bras , rangées fort proprement chacune en son ordre , & attachées aux Clayes , afin de les conserver , & empêcher qu'elles ne viennent si-tôt à se rompre : on met encore sur ce plancher quantité de ramée , ou de branches d'arbre entrelassées , afin que les Bêtes de charge , qui ont à passer par là , ayent le pied plus assuré , & qu'elles ne viennent point à glisser. On s'en sert aussi pour affermir le Pont des deux côtez de sa largeur , où de cette même ramée ils font comme une espèce de muraille pour la commodité des passans. Le Pont d'*Apurimac* , qui est le plus grand de tous ceux du *Perou* , a environ deux cens Pas de long , selon ce que j'ai ouï dire en

Espagne

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. VIII. 259*
Espagne à quantité de gens qui y ont passé dessus ; car pour moi je ne l'ai pas mesuré. J'ai vû plusieurs Espagnols , qui ne daignoient pas mettre pied à terre , quand il le falloit passer , & qui galoppoient même dessus , soit qu'ils le fissent par galanterie , ou pour paroître plus hardis , quoi qu'à dire le vrai , il y eût en cela un peu de témérité. Toute cette grande Machine n'étoit composée que de trois Clayes , entassées l'une sur l'autre , & ne laissoit pas d'être si merueilleuse , qu'il ne seroit pas possible de le croire , si l'on ne l'avoit vû. Il y a apparence qu'on aura toujours entretenu ce Pont , pour la commodité des passans , si le temps ne l'a pas démoli , comme plusieurs autres , que les Espagnols trouvèrent dans ces Contrées , beaucoup plus grands que celui-ci. Au temps des Rois *Incas* , ce Pont se renouvelloit tous les ans , & les Habitans des Provinces frontières en faisoient les réparations , fournissant les matériaux , auxquels ils étoient taxez , selon les moyens des Habitans de chaque Province ; ce qui s'observe encore aujourd'hui.

C H A P I T R E V I I I.

Au bruit de ce Pont , plusieurs Nations se réduisirent , & se rangent volontairement sous l'obéissance de l'Ynca.

L'YNCA ne sût pas plutôt que le Pont étoit achevé , qu'il fit marcher son Armée , qui étoit composée de douze mille hommes , & conduite par des Capitaines aguerris , & fort expérimentez. Lors qu'il fut arrivé au Pont , il y trouva une bon-

ne garde des Soldats, prêts à le défendre, en cas que les Ennemis y voulussent mettre le feu ; a quoi ils ne pensoient nullement. Car ils n'étoient pas moins surpris de la nouveauté de cette Machine, qu'ils souhaitoient de recevoir pour leur Maître le Prince qui l'avoit faite. Aussi est-il vrai qu'en ce temps-là, & avant que les Espagnols passassent dans ces Contrées, les Indiens du *Perou* étoient si ignorans & si crédules, qu'il ne falloit que la moindre nouveauté, pour leur faire appeller divins & Fils du Soleil ceux qui en étoient les Auteurs, qu'ils reconnoissoient d'abord pour leurs Souverains. Cette admiration qu'ils avoient pour les choses nouvelles les obligea plus que toute autre chose, de regarder les Espagnols comme des Dieux & Fils du Soleil, & à se soumettre à leur Empire dans leur première Conquête, lors qu'ils les virent combattre sur des Chevaux, qui leur sembloient être des animaux farouches & indomptables ; & se servir si adroitement des armes à feu, qu'ils tuoient leurs Ennemis de deux à trois cens pas. On peut remarquer en eux encore aujourd'hui la même disposition d'esprit, car toutes les fois que les Espagnols exposent au jour quelque chose qu'ils n'ont point encore vûë, comme des Moulins à moudre du Bled, des Bœufs dressés au labourage, des Ponts faits en voûtes, & en arcades sur les Rivières, qui leur semblent suspendus en l'air, & ainsi des autres nouveautez qu'ils voyent tous les jours, ils s'écrient que les Espagnols méritent d'être servis par les Indiens. Comme ils étoient donc beaucoup plus crédules au temps de *Mayta Capac*, ce nouveau Pont leur parut si digne d'admiration, qu'il ne fallut que cela pour réduire plusieurs Provinces de cette Frontière, & leur faire recevoir l'*Ynca*, sans lui résister. La prin-

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. VII. 261

principale de ces Provinces fut celle qu'on appelle *Chumpivillca*, au Détroit de *Cuntisuyu*, qui a vingt lieuës de long, & douze de large. Ils se rendirent donc à l'*Ynca* de leur bon gré. Il ne trouva de la résistance que dans la seule Ville de *Villilli*, d'où les Habitans sortirent, & se retranchèrent dans un Fort qu'ils firent exprès. L'*Ynca* les tint assiégés de tous côtez, pour empêcher qu'aucun d'eux ne sortît, & les fit sommer d'un autre côté, avec sa Clémence & sa bonté ordinaires. En effet, les assiégés ne tinrent que dix ou douze jours, après quoi ils se rendirent à lui, & il leur pardonna. Ensuite laissant cette Province paisible, il tira vers le Desert de *Cuntisuyu*, qui a seize lieuës de traverse, dont il en trouva trois, où le País étoit si marécageux, & si mauvais, qu'il arrêta son Armée, & l'empêcha de marcher.

Mais pour surmonter par l'Art la nature de ce lieu, il fit faire une Chaussée de plusieurs pierres grandes & petites, où l'on entremêloit des mottes de terre pour servir de ciment, à quoi elles sont très-propres, & il y travailla lui-même, soit qu'il fût question de donner l'ordre à ses gens, ou de leur aider à lever les grosses pierres, qui étoient nécessaires à ce travail. De sorte que par son exemple il les rendit si diligens, qu'en peu de jours ils achevèrent cette Chaussée, qui avoit six aunes de large, & deux de hauteur. Les Indiens de la Frontière l'ont tenuë, & la tiennent encore aujourd'hui en grande vénération, tant pour la commodité qu'ils en retirent, que parce qu'elle leur épargne beaucoup de chemin, & de peine; ce qu'ils ne pouvoient éviter auparavant, à cause que ce lieu étoit, comme j'ai dit, de part & d'autre, fort marécageux, & rempli de bouë. C'est pour cela qu'ils

sont aujourd'hui si soigneux des réparations de cette Chaussée, qu'une pierre n'est pas plutôt tombée, qu'ils en remettent une autre en sa place; chaque Nation avoit son Département particulier, & travailloit ponctuellement à l'endroit qu'elle étoit obligée de réparer, de sorte que cet Ouvrage sembloit être toujours neuf. On observoit encore la même exactitude & le même ordre dans toutes les autres réparations, qui se faisoient pour la commodité du Public; on les partageoit par Familles, ou par feux, si l'ouvrage étoit peu considérable; ou bien par Villes, ou par Provinces, s'il étoit grand, comme sont les Ponts, les Fortereffes, les Maisons Royales, &c.

C H A P I T R E I X.

L'Ynca gagne plusieurs autres Provinces, & meurt paisible dans son Royaume.

APRE'S que la Chaussée fut faite, l'*Ynca Mayta Capac* passa plus avant, & entra dans une Province appelée *Allia*, où s'assemblèrent plusieurs Indiens de toute cette Contrée, dans le dessein de lui défendre le passage de certains côtaux extrêmement rudes, & où il est si mal aisé de monter, qu'ils font horreur à ceux qui passent par là sans avoir à craindre aucuns ennemis, & qui sont par conséquent fort redoutables à ceux qui en ont plusieurs en tête. Cependant, quelque dangereux qu'ils fussent, l'*Ynca* se conduisit si prudemment & avec tant d'adresse militaire, qu'encore que ceux de la Frontière s'y opposassent, il avança toujours en leur résistant courageusement; dans ces rencontres,

ROIS DU PÉROU. Liv. III. Ch. IX. 263
 tres; il y en eut plusieurs de tuez de part & d'autre. Mais enfin comme les Ennemis virent qu'au lieu de gagner, ils perdoient de jour en jour, & que dans ces lieux presque inaccessibles; ils ne pouvoient faire tête aux gens du Roi, ils dirent tous d'un accord, qu'il falloit assurément que les *Yncas* fussent vrais Enfans du Soleil, puis qu'ils se montraient ainsi invincibles dans les dangers. Etant donc imbus de cette vaine créance, après avoir résisté plus de deux mois, ils reçurent l'*Ynca* pour leur souverain Seigneur par le consentement général de toute la Province, & lui jurèrent obéissance en qualité de bons & de fidelles Sujets.

De cette manière l'*Ynca* victorieux & triomphant fit son entrée dans la principale Ville nommée *Allca*, d'où il passa en d'autres grandes Provinces appelées *Taurisma*, *Cotabuaci*, *Pumatampu*, & *Paribuana-Cocha*, c'est à dire, le Lac aux Moineaux, parce qu'en un endroit du Desert de cette Province il y a un fort grand Lac, & que dans la Langue de l'*Ynca*, on nomme *Cocha* la Mer, ou un Marécage, & *Parihuna* les Moineaux, & autres Oiseaux de ce genre, de sorte que de ces deux noms on n'en fait qu'un, disant *Paribuana-Cocha*, quand on veut désigner cette Province, qui est grande, fertile & abondante en Or; les Espagnols ont accoutumé de la nommer par syncope *Parin-Cocha*. Le mot *Pumatampu*, est composé, de *Puma*, & de *Tampu*, le premier signifie Lion, & l'autre Dépôt, comme qui diroit, le dépôt du Lion, ou peut-être plus à propos le repaire, nom qui fut apparemment imposé à ce lieu, parce qu'il y eût sans doute autrefois quelque effroyable Lionne, ou peut-être parce qu'il y a plus de Lions dans cette Province que dans aucune autre.

De *Paribuana-Cocha*, l'*Ynca* passa plus avant,

& traversa le Desert de *Coropuna*, où l'on voit une belle & haute Pyramide de neige, que les Indiens ont accoustumé d'appeller *Huaca*, c'est à dire, *merveilleuse*, comme elle l'est en effet; c'est pourquoy les Habitans de cette Frontière, gens superstitieux, & de peu d'esprit, lui faisoient des Sacrifices & l'adoroient pour son extrême beauté. Après avoir traversé le Desert, il entra dans la Province appellée *Aruni*, d'où il alla plus avant dans un autre lieu nommé *Collahua*, qui s'étend jusques à la Vallée d'*Arequipa*, laquelle, à ce que dit le R. P. *Blas Valera*, signifie *Trompette éclatante*.

Toutes ces Provinces & ces Nations furent réduites sous l'obéissance de l'*Ynca Mayta Capac*, par la douceur & sans beaucoup de peine. Car au bruit qui se répandit d'abord des grandes choses qu'il avoit faites au passage de la Montagne d'*Allca*, qui est effroyable, & pleine de Précipices, ils le crurent invincible & véritable Fils du Soleil, & furent bien aisés par conséquent de devenir ses Sujets. L'*Ynca* s'arrêta dans chacune de ces Provinces, aùtant qu'il le jugea nécessaire, pour y établir la Paix, & un bon Gouvernement. Il envoya dans la Vallée d'*Arequipa* quantité d'Indiens de ceux qu'il avoit conquis, parce qu'il la trouva dépeuplée & qu'il la jugea fort habitable à cause de la fertilité du País, & de la bonne température de l'air. Pour les mieux inciter à aller peupler cette Vallée, il leur remontra que ce País ne seroit pas moins agréable qu'utile à ceux qui y iroient demeurer, mais particulièrement aux gens de leur Nation. Aussi y eut-il plus de trois mille Familles qui quittèrent leurs Maisons pour y aller. Avec ces gens-là il fonda quatre ou cinq Villes, dont il en nomma une *Chimpa*, & l'autre *Sucabuaya* ;

En-

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. IX. 265

Ensuite dès qu'ils y eût laissé les Gouverneurs & les autres Officiers qu'il jugea nécessaires pour les instruire & les policer, il retourna à *Cuzco*. Il avoit employé à cette Conquête trois ans tout entiers, durant lesquels dans le seul Déroit appelé *Cuntisuyu*, il conquist une étendue de Pais qui avoit bien près de 90. lieuës de long, dix ou douze de large, à le prendre d'un côté, & quinze de l'autre; toute cette étendue étoit contiguë à celle qu'il avoit déjà gagnée, & soumise à son Empire.

Il fut reçu à *Cuzco* avec de grandes solemnitez; on ne parla dans la magnifique Entrée qu'on lui fit, que de Réjouissances, de Fêtes, de Danses & de Chançons, qui furent composées à la louange de ses Exploits militaires. Lui cependant après avoir reconnu de son côté le service de ses Capitaines, & de ses Soldats, congédia son Armée, & content de ce qu'il avoit conquis jusques alors, résolut de se reposer de ses grands travaux. Il fit dessein en même temps de ne tourner désormais ses pensées qu'à faire des Loix, pour le bon gouvernement de son Royaume, & en particulier pour maintenir le bon droit des Pauvres, des Orphelins, & des Veuves: En effet, il employa tout le reste de sa vie à cela. On ne fait pas précilément combien de temps il a vécu; mais on croit que le temps de son règne égala celui de ses Prédécesseurs, & qu'il fut d'environ trente années. Quoi qu'il en soit, il mourut plein de gloire pour les grandes Conquêtes, & les belles Actions qu'il avoit fait en Paix & en Guerre. Tous ses Sujets, qui l'avoient extrêmement chéri & estimé durant sa vie, le regrétèrent beaucoup aussi après sa mort, & en portèrent le deuil un an tout entier selon la coûtume. Il laissa pour héritier universel *Capac Yupanqui* son fils aî-

né, qu'il avoit eu de *Mama Cuca* sa femme & sa sœur. Outre ce Prince il eût plusieurs autres fils & filles, légitimes & illégitimes.

C H A P I T R E X.

Capac Yupanqui cinquième Roi, gagne plusieurs Provinces, & se les assujettit à Cuntisuyu.

AUSSI-TÔT que l'*Ynca* fut mort, *Capac Yupanqui* son héritier légitime, de qui nous avons expliqué le nom, prit la bordure de couleur, marque de la Souveraineté, & de la possession qu'il prenoit de l'Empire de son Pere. Après en avoir fait la Pompe funébre, il parcourut tous les Etats, & alla de Province en Province pour s'informer de la conduite des Gouverneurs & des Officiers. Il employa deux ans à ce Voyage, & il retourna ensuite à *Cuzco*. A son arrivée il leva des gens de Guerre, & fit de grands préparatifs pour l'année suivante. Il avoit dessein de faire de nouvelles Conquêtes du côté de *Cuntisuyu*, qui est à l'Oüest de *Cuzco*, où il y avoit plusieurs grandes Provinces fort peuplées. Pour y aller plus commodément, il ordonna qu'on fit un autre Pont plus bas que celui d'*Accha*, sur la grande Rivière d'*Apurimac*, au Parage qu'on appelle *Huacachaca*. On y travailla en diligence, & on le fit même plus long que le précédent, parce que la Rivière étoit plus large en cet endroit qu'ailleurs.

L'*Ynca* sortit donc de *Cuzco* suivi d'une Armée de vingt mille hommes, avec laquelle il se rendit au Pont, qui est à huit lieues de la Ville. Le che-
min

ROIS DU PÉROU. Liv. III. Ch. X. 267

min qu'il tint est si raboteux & si difficile, que le seul Côté par où il faut passer nécessairement pour aller à la Rivière, a près de trois lieuës de descente, à le prendre perpendiculairement, quoi qu'il n'ait pas demi-lieuë de hauteur; & quant à la montée de l'autre côté du fleuve, elle est aussi de trois lieuës. Après avoir passé le Pont, il entra dans un belle Province appelé *Yanahuara*, qui renferme aujourd'hui plus de trente Villes, sans qu'on puisse savoir combien elle en avoit alors. Les Habitans de celle qu'on nomme *Piti*, se rendirent aussi-tôt, & ils se reconnurent ses Vassaux & ses Tributaires, avec un zèle & une affection, qu'on ne sauroit exprimer. D'abord qu'ils eurent avis de son arrivée, les hommes, les femmes & les enfans allèrent tous au devant de lui avec des chants d'allegresse, & des acclamations universelles. L'*Ynca* les reçût de même avec beaucoup de joye, il leur donna des Robes, & leur fit quantité d'autres Présens selon la coûtume de sa Cour. D'ailleurs les Habitans de *Piti* envoyèrent des hommes exprès à ceux des autres Villes de leur Frontière, & de la même Nation *Yanahuara*, pour les avertir de l'arrivée de l'*Ynca*, & qu'ils l'avoient reçût pour leur Roi. Le succès de cette Députation lui fut si avantageux, qu'à leur exemple; les autres *Curacas* se soumirent à ses Loix.

L'*Ynca* les reçût avec la même bonté que les premiers; il les combla de faveurs & de caresses; & pour leur faire plus d'honneur, il parcourut toutes les Villes de ce País, qui a vingt lieuës de long, & quinze de large. Cela fait, de la Province d'*Yanahuara*, il passa dans celle d'*Aymara*, & trouva entre l'une & l'autre un Desert de quinze lieuës de traverse. De l'autre côté de ce Desert, il rencontra sur une haute Montagne appelée *Mucanca*, un grand

grand nombre de gens de guerre , qui s'y étoient ramassez , pour lui en disputer le Passage , & l'empêcher d'entrer dans leur Province , qui a plus de trente lieues de long , & plus de quinze de large. Ce País est très-riche en Mines d'Or , d'Argent , & de Plomb ; il abonde en Bétail , & toutes les Villes , dont le nombre étoit alors de plus de quatre-vingt , en sont bien peuplées. L'*Ynca* fit camper son Armée au pied de la Montagne , où ces Barbares qui n'avoient aucune discipline , s'étoient retirez comme dans un Fort , sans penser qu'on pouvoit les y enfermer de toutes parts. Aussi l'*Ynca* ne voulut-il pas leur donner Bataille , & il ne chercha que les moyens de leur couper les vivres , afin de les obliger à se rendre par la famine ; quoi qu'il les invitât d'un autre côté à se soumettre de bonne grace.

Il se passa plus d'un mois dans cette contention de part & d'autre , jusqu'à ce qu'enfin les Indiens pressés par la famine , députèrent à l'*Ynca* , pour lui dire ; Qu'ils étoient prêts à le recevoir pour leur Roi , & à l'adorer comme Fils du Soleil , si en cette qualité il leur donnoit sa parole , qu'aussitôt qu'ils se seroient rendus à lui , il assujettiroit la Province d'*Umasuyu* , dont les Habitans leurs Voisins , gens fort aguerris , les traitoient si cruellement , qu'ils venoient les persécuter jusques aux portes de leurs maisons , où ils ravageoient leurs Pâturages , & leur faisoient une infinité d'autres maux. Ils ajoûtèrent , qu'ils avoient eu souvent la Guerre contr'eux à cause de leurs voleries & de leurs meurtres , qui étoient insupportables ; que leur inhumanité attiroit de jour en jour de nouvelles séditions ; qu'ils le prioient ainsi très-humblement de les delivrer de si mauvais Voisins ; & qu'à cette condition ils étoient disposez à le recevoir pour leur Prince.

L'*Yn-*

ROIS DU PEROU. *Liv. III Ch. X.* 269

L'Inca leur fit savoir son intention par la bouche d'un de ses Capitaines, qui leur dit de sa part ; Qu'il n'étoit venu là que dans le dessein de soulager les opprimez, & d'instruire tous ces Peuples Barbares dans la vraye Loi, qui leur apprendroit à vivre en hommes, & non pas en Bêtes ; & à connoître le vrai Dieu, qui étoit le Soleil. Qu'au reste, puis qu'en qualité d'Inca il lui appartenoit d'empêcher les violences & les injures, & de ramener les Indiens à la Raison, il ne falloit pas qu'ils se missent en peine d'une chose à laquelle il se croyoit obligé par le devoir de sa Charge ; qu'il acceptoit l'offre qu'ils lui faisoient d'être ses Sujets, mais non pas la condition qu'ils lui prescrivoient, parce que ce n'étoit pas à eux à lui imposer des Loix, mais plutôt à les recevoir du Fils du Soleil, à la volonté duquel ils devoient remettre leurs différens, leurs divisions, & leurs guerres, & qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire.

Les Ambassadeurs furent renvoyez avec cette Réponse, & le jour d'après tous les Indiens, hommes, femmes, & enfans, qui s'étoient retirez sur cette Montagne jusques au nombre de trente mille personnes, dont il y avoit plus de douze mille combattans, vinrent trouver l'Inca, pour se rendre ses Tributaires & ses Vassaux. Dans cette Cérémonie les Habitans de chaque Ville se divisèrent par troupes, & après s'être mis à genoux suivant leur coûtume, ils le reconnurent pour Roi, & ils lui présentèrent de l'Or, de l'Argent, du Plomb, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux. L'Inca les reçût avec beaucoup de Clémence ; il commanda qu'on leur donnât à manger, parce qu'ils étoient tous affamez, & qu'on les pourvût de vivres en abondance, afin qu'ils pussent se retirer dans leurs

270 HISTOIRE DES YNCAS
leurs Villes, fans être incommodé par le chemin.
Ensuite il leur commanda de s'en retourner dans
leurs Maisons.

CHAPITRE XI.

*L'Ynca s'assujettit les Aymaras, pardonne
aux Curacas, & met des bornes à
leurs Frontières.*

APRE'S que l'Ynca eut ainsi renvoyé ces nouveaux Sujets, il alla dans une des Villes de la même Province, qu'on appelloit *Huaquirça*, qui a aujourd'hui plus de mille feux. Mais avant que d'y arriver, il envoya dire de sa part aux *Caciques* d'*Umasuyu*, qu'ils eussent à comparoître devant lui, parce qu'il vouloit, comme Fils du Soleil, appaiser les différens, qu'ils avoient avec ceux d'*Aymara*, pour le droit des Pâturages, & qu'outre cela ils les attendoit à *Huaquirça*, pour leur imposer des Loix & des Ordonnances, afin qu'à l'avenir ils véussent en hommes raisonnables, au lieu de s'entre-tuër brutalement pour les Pâturages de leurs Troupeaux, puis qu'on savoit bien que les uns & les autres avoient abondamment de quoi les paître dans leur País. Les *Curacas* d'*Umasuyu* s'étant assemblez pour faire une réponse commune, puis que l'Ordre leur avoit été donné en commun, dirent résolument, qu'ils n'avoient que faire d'aller trouver l'Ynca où il étoit, & que s'il avoit besoin d'eux, qu'il les vint chercher dans leur País, où ils l'attendoient les armes à la main; Qu'au reste, ils ne savoit point s'il étoit Fils du Soleil, ou s'il ne l'étoit pas; qu'ils ne reconnoissoient

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. XI. 271*
 ni ne vouloient reconnoître cet Astre pour leur Dieu; Qu'ils avoient déjà leurs Divinitez tutelaires, dont ils étoient contents, sans en vouloir d'autres; Qu'il imposât des Loix à ceux qui les voudroient observer, & que pour eux ils n'en connoissoient point de meilleures que de s'acquérir par les Armes ce dont ils avoient besoin; Que c'étoit par les Armes qu'ils emportoient de pleine force ce qu'on leur refusoit ouvertement, & défendoient leur País contre la violence de ceux qui venoient les importuner, comme ils espéroient de le faire voir à l'*Inca*, au Champ de Bataille, en qualité de vaillans Soldats.

L'*Inca Capac Yupanqui*, & ses Mestres de Camp, ayant bien considéré cette Réponse de ceux d'*Umasuyu*, conclurent unanimement, qu'il falloit attaquer leurs Villes le plus promptement qu'il seroit possible, afin que les prenant au dépourvû ils eussent moyen de châtier leur témérité, plus par la terreur de leurs Armes, que par un desir de s'en servir à leur nuire. Car, comme nous l'avons déjà dit, le premier *Inca Manco Capac* fit cette Loi générale, qu'il voulut être observée de tous les Rois ses Descendans, Qu'aux Conquêtes qu'ils feroient à l'avenir, ils ne répandissent du sang qu'aux dernières extrémités, & après avoir essayé de gagner les Indiens par des caresses & par des bienfaits; qu'en se conduisant de la sorte, ils se feroient aimer assurément de leurs Vassaux, qu'ils auroient conquis par amour; & qu'au contraire, ils seroient toujours odieux à ceux qu'ils auroient soumis par la force. Ainsi l'*Inca Capac Yupanqui*, qui connoissoit bien l'importance de cette Loi, pour l'accroissement & la conservation de son Royaume, alla en grande diligence, marchant jour & nuit, dans la Province d'*Umasuyu*, il avoit avec lui huit mille
 hom.

hommes des plus aguerris de son Armée. Les Habitans, qui ne l'attendoient pas d'un mois, à cause du grand attirail de son Armée, & des obstacles qu'ils le figuroient, furent fort surpris de le voir arrivé si subitement au milieu de leur País avec des gens d'élite, outre le renfort qu'il avoit à l'arrière-garde; ils se repentirent alors de la mauvaise Réponse qu'ils lui avoient faite, car ils crurent bien que l'*Ynca* auroit le temps de mettre le feu dans leurs maisons, avant qu'ils pussent être en état de s'y opposer. Le moyen le plus sûr, que les *Curacas* trouvèrent pour éviter ce malheur, fut de mettre bas les armés, & d'implorer la clémence de l'*Ynca*. C'est ce qu'ils firent par des gens qu'ils lui envoyèrent exprès, ensuite ils allèrent eux-mêmes en personne, lui demander pardon, & lui protester qu'ils le reconnoissoient pour Fils du Soleil, & qu'ils le serviroient à l'avenir fidèlement.

L'*Ynca* les reçût avec beaucoup de bonté, au lieu de leur faire trancher la tête, comme ils l'ap-prehendoient; & il leur fit dire, Qu'il ne s'étonnoit point si dans la barbarie, où ils vivoient, sans être instruits de personne, ils ignoroient la Religion qu'ils devoient suivre, & les devoirs les plus Communs de la Société civile. Mais qu'il étoit bien assuré que lors qu'ils auroient une fois goûté le bon Ordre, & le Gouvernement des Rois ses Prédécesseurs, ils seroient fort aises d'être ses Vassaux; Qu'il n'étoit pas moins assuré que lors qu'ils auroient reconnu les grands biens qu'eux & tout le monde recevoient du Soleil son Pere, ils l'adoreroient comme leur Dieu, & abandonneroient leurs faux Dieux, qu'ils avoient adoré jusques ici, sous des figures d'Animaux vils & immondes, & qui étoient plus dignes d'horreur que d'adoration.

Les

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XI. 273

Les *Curacas* répondirent avec beaucoup d'humilité, qu'ils lui promettoient de n'adorer jamais d'autre Dieu que son Pere le Soleil, de n'observer d'autres Loix que celles qu'il leur imposeroit, persuadez par les choses qu'ils en avoient vûës & entendûës, qu'elles tendoient toutes à l'avantage de ses Sujets. Cependant l'*Inca* voulant les favoriser alla dans une des principales Villes de cette Province, qu'on appelloit *Chirirqui*; il s'y informa de l'état des Pâturages d'où procédoient leurs différens, & leurs Guerres; & après avoir considéré exactement ce qu'il falloit faire de part & d'autre, il y fit mettre des bornes aux endroits qu'il jugea les plus convenables, afin que chaque Province se tint dans ses limites, sans empiéter sur celles d'autrui. Depuis ce temps-là on les a toujours tenuës en grande vénération, parce que ce sont les premières bornes qui furent mises dans le *Perou* par l'Ordre exprès de l'*Inca*.

Les *Curacas* des deux Provinces baisèrent les mains au Roi, & le remercièrent bien humblement d'avoir fait des Partages si justes pour leur commune satisfaction. Après cela, le Roi employa quelque temps à visiter ces deux Provinces, pour leur imposer des Loix. Il résolut ensuite de s'en retourner à *Cuzco*, & de ne point pousser plus loin ses Conquêtes, bien qu'il le pût faire facilement, à cause du bon succès qu'il avoit eu jusques alors, & de la prospérité de ses Armes. Il retourna donc avec ses Troupes dans la Capitale de son Empire, où il fit son Entrée en manière de triomphe. Car les principaux *Curacas*, & les plus Nobles des trois Provinces nouvellement conquises, accompagnèrent le Roi jusques dans sa Ville Impériale, & le portèrent sur leurs épaules dans une Chaire à bras toute d'Or, pour montrer par là qu'il

les avoit soumis à son Empire. Dans ce triomphe ses Capitaines étoient tout autour de sa Chaire, & les gens de Guerre marchaient devant, selon l'ordre qu'il leur avoit donné. Ils étoient divisés par Escadrons, & ceux de chaque Province rangez par ordre, selon le temps auquel l'*Ynca* les avoit conquis; de sorte que les premiers conquis étoient les plus proches de sa Personne, & les derniers en étoient les plus éloignés; Ce qui fut fait au grand contentement de tous les Bourgeois de *Cuzco*, qui allèrent solennellement au devant de lui, en dansant, & en chantant, selon leur coutume.

C H A P I T R E XII.

*L'Ynca envoie à la Conquête des Quechuas,
qui se réduisent volontairement.*

L'Y N C A employa quatre ans entiers à pourvoir au bon gouvernement de ses Sujets; Mais enfin ne trouvant pas à propos de passer plus longtemps dans les délices de la Paix, sans donner de l'exercice à ses Soldats, il commanda qu'on eût un soin particulier de faire provision de vivres & d'armes, & que ses gens de Guerre se tinssent prêts pour l'année suivante. Si-tôt que ce temps-là fut venu, il choisit pour Général de son Armée un de ses freres appelé *Auqui Titu*, & fit Mestres de Camp quatre *Yncas*, de ses plus proches Parens, qui étoient fort expérimentez aux affaires de la Paix & de la Guerre. Il leur donna le Commandement de cinq mille hommes, & leur ordonna sur tout d'étendre plus avant la Conquête qu'il avoit faite

dans

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XII. 275
 dans le détroit de *Cuntifuyu*. Ensuite pour donner un bon commencement à cette entreprise, il fut avec eux jusques au Pont de *Huacachaca*, d'où il rebroussa chemin vers *Cuzco*, après les avoir encouragés à la Conquête des Indiens, par l'exemple des *Yncas* ses Prédécesseurs.

Dès qu'il fut parti, le Général de l'Armée, & ses Mestres de Camp passèrent plus avant, & entrèrent dans une Province appelée *Cotapampa*. Le Seigneur de ce País vint aussi-tôt au devant d'eux, accompagné d'un de ses Parens, à qui appartenoit aussi une autre Province nommée *Cotanera*, toutes deux de la Nation que l'on nommoit *Quechua*. Les *Caciques*, qui souhaitoient depuis long-temps de se soumettre à l'*Ynca*, s'assemblèrent d'un commun accord, dès qu'ils eurent appris qu'il leur envoyoit une Armée; & furent tous au devant de lui, accompagnés d'un grand nombre de gens, qui marchaient en dansant, & en chantant. Ils l'abordèrent avec de grandes démonstrations de plaisir & de joye; *Soyez le bien-venu*, lui dirent-ils, *Ynca Apa* (c'est à dire Général) *pour nous donner une nouvelle vie & une nouvelle qualité, en nous faisant Serviteurs & Vassaux du Fils du Soleil; nous vous adorons comme son Frere, & vous assurons que si vous ne fussiez venu nous réduire si promptement au service de l'Ynca, nous avions tous résolu d'aller à Cuzco l'année prochaine, & nous donner au Roi, pour le prier de nous recevoir au nombre de ses Sujets; Car les grandes choses qu'on nous raconte tous les jours de ces enfans du Soleil, & les belles Actions qu'ils ont faites en Paix & en Guerre, nous rendent si affectionnez & si ardens à le servir en qualité de Vassaux, que chaque jour que nous différons à le faire nous paroît une année. D'ailleurs, nous souhaitons encore d'être à lui, pour*

nous garentir de la cruauté des Nations Chanca Hancohuallu, & des autres qui leur sont voisines ; qui nous contents d'avoir conquis beaucoup de Païs sur nous depuis le temps de nos Peres nous oppriment encore tous les jours de toutes parts. Le Soleil vôtre Pere vous veuille conferver, puis que vous avez si bien pourvû à l'accomplissement de nos desirs. Après avoir parlé ainsi à l'Ynca, & fait le Compliment à leur mode, tant à lui-même, qu'aux Mestres de Camp, ils leur présentèrent quantité d'Or pour l'envoyer à leur nouveau Roi. Il faut remarquer ici en passant qu'après la Guerre de *Gonzalo Picarro*, le Gouvernement de la Province de *Cotapampa* fut donné à *Dom Pedro Louis de Cobre-ra*, natif de *Seville*, & celui de *Cotunera*, avec la Province de *Huamampallpa* furent sous la charge de *Garcillasso de la Vega*, mon Seigneur ; Ce fut là le second Département qui se fit dans le *Perou* ; nous parlerons du premier, en son lieu.

Le Général *Anqui Titu*, & les Capitaines leur répondirent, qu'ils agréoient fort les bonnes intentions qu'ils avoient eûes par le passé, & les offres qu'ils leur faisoient à présent de leur service, & qu'ils ne manqueroient pas d'en rendre bon compte à sa Majesté, afin qu'elle leur en témoignât sa reconnoissance selon sa coûtume. Les *Caracas* furent extrêmement aises d'apprendre que leurs paroles & leur bonne volonté seroient connuës de l'Ynca. Ils se fortifioient de jour en jour dans le desir qu'ils avoient de le servir, & faisoient avec beaucoup de plaisir tout ce que le Général & ses Capitaines leur commandoient. Cependant ceux-ci après avoir bien réglé, selon leur coûtume ; ces deux Provinces passèrent dans celle de *Huamampallpa*, qu'ils assujettirent sans aucune résistance. Ils passèrent ensuite la Rivière d'*Amançay*
en

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XIII. 277
 en deux ou trois endroits , par où elle coule dans
 ces Provinces , qui se joignans tous ensemble for-
 ment un peu plus avant le célèbre Fleuve qu'on
 nomme *Amançay*.

Un des bras de cette Rivière passe par *Chuquiin-
 ca* , où se donna la Bataille de *François Hernandez
 Giron* avec le Maréchal *Dom Alonso d'Alvarado*.
 Ce fut encore près de cette même Rivière qu'il y
 avoit eu quelques années auparavant une autre Ba-
 taille entre *Dom Diego d'Almagro* , & le même Ma-
 réchal au grand désavantage de *Dom Alonso d'Al-
 varado* , qui fut vaincu dans ces deux Combats, com-
 me nous le dirons plus amplement en son lieu , si
 Dieu nous fait la grace d'y arriver. Ainsi les *Yncas*
 continuant leurs Conquêtes , assujettirent les Pro-
 vinces des deux côtez de la Rivière d'*Amançay* ,
 qui sont en grand nombre , fort abondantes en Or
 & en Bétail , & toutes comprises sous le nom ap-
 pellatif de *Quecbua*.

C H A P I T R E X I I I .

*Les Capitaines de l'Ynca gagnent un grand Païs ,
 qui est dans un fonds , le long de la Côte de
 cette Mer , & punissent exemplaire-
 ment des Sodomites.*

A P R E' s que les Capitaines de l'*Ynca* eurent mis
 tout l'Ordre nécessaire au Gouvernement des
 Provinces qu'ils avoient conquises , ils passèrent
 le Desert de *Huallaripa* ; qui est une Montagne fort
 célèbre , à cause de l'Or qu'on en tire en abondan-
 ce. Après l'avoir traversée par un endroit de tren-
 te cinq lieuës , ils descendirent dans un fonds , qui
 est

est la Côte de cette Mer ; Les Indiens l'appellent *Yunca*, c'est à dire, *Païs chaud*, & comprennent sous ce nom plusieurs Vallons qui sont en cette Côte ; comme les Espagnols nomment encore Vallée, ou fonds de terre toute l'étendue de ce Païs qui est arrosé par les Rivières, qui prenant leur source de ces Montagnes, se vont rendre dans la Mer. Cette seule Contrée est habitée dans toute la Côte, car si l'on excepte les lieux par où la Rivière passe, tout autre Païs y est inhabitable, parce qu'il est sablonneux, & si infertile, qu'il ne produit ni Herbe, ni autre chose qui soit utile à la vie.

Dans le Parage où furent ces Capitaines en côtoyant cette Plaine, on voit la fameuse Vallée de *Hacari*, qui est fort large, extrêmement fertile, & si peuplée, qu'elle eut autrefois plus de vingt mille Indiens, que les *Yncas* assujettirent facilement. De la Vallée de *Hacari*, ils passèrent plus avant dans les lieux qu'on nomme *Uvinna*, *Camana*, *Caravilli*, *Piça*, *Quelca*, & ainsi des autres Vallons, que l'on trouve le long de la Côte du Nord au Sud, & qui ont environ soixante lieues de long. Tous ces Vallons que je viens de nommer, ont plus de vingt lieues de long, à le prendre depuis le haut de la Montagne jusques à la Mer, & ils ont plus ou moins d'étendue de large des deux côtes, selon que l'eau y est ou haute, ou basse. Il faut remarquer ici que dans cette Côte il y a des Rivières que les Indiens empêchent de se jeter dans la Mer, en les détournant de leur Source, pour arroser leurs Vergers, & leurs terres labourables. Le Général *Auqui Titu*, & ses Maîtres de Camp ayant réduit toutes ces Vallées au service de leur Roi, sans qu'il falut en venir aux mains, lui rendirent compte de tout ce qui s'étoit passé.

Mais

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XIII. 279

Mais ils lui apprirent sur tout, qu'après s'être bien informez de leur manière de vivre, de leurs Cérémonies, & de leurs Dieux, qui n'étoient autres que les Poissons qu'ils tuoient, ils avoient trouvé que dans quelques-unes de ces Contrées les Habitans s'adonnoient secrettement à l'abominable vice de Sodomie, & ils l'avertirent en même temps que de ce côté-là il n'y avoit plus de País à conquérir, parce que cette Côte se trouvoit jointe à ces autres terres tirant vers le Sud.

L'*Ynca* fut fort aise de cette Conquête, & particulièrement de ce qu'elle n'avoit pas été sanglante. Il ordonna à ses gens de revenir à *Cuzco*, dès qu'ils auroient réglé le Gouvernement de ces Provinces. Mais sur toutes choses il leur recommanda en particulier de faire une exacte recherche des Sodomites, & de condamner au feu ceux qui en seroient manifestement convaincus, ou même tenus pour tels, sur les moindres indices. Il voulut aussi que l'exécution en fût faite publiquement, & que leurs Maisons fussent brûlées, leurs Arbres déracinez, & leurs Possessions démolies, afin qu'il ne restât aucune mémoire d'une chose si abominable. De plus il leur ordonna de faire de très-expresses défenses de s'abandonner à l'avenir à un Crime si énorme, sur peine qu'en cas de contravention toute une Ville porteroit la peine d'un seul Habitant qui en seroit trouvé coupable, & que toutes les Maisons seroient brûlées.

Cette Ordonnance fut exécutée de point en point selon le desir de l'*Ynca*, & la punition s'en fit au grand étonnement de tous les Habitans de ces Vallées. Aussi est-il vrai que les *Yncas* & leurs Descendans eurent si fort en horreur cet execrable péché, que le nom même leur en étoit odieux. Si par hazard un Bourgeois de *Cuzco* avoit querelle

avec quelqu'un, & qu'il l'appellât Sodomite, on le tenoit pour infame; & durant plusieurs jours tous les Indiens le regardoient comme un homme de néant, pour avoir eu ce vilain nom à la bouche.

Après que le Général & ses Mestres de Camp eurent satisfait ponctuellement aux Commandemens de l'*Ynca*, ils retournèrent tous à *Cuzco*, où ils furent reçus en triomphe, & comblez de récompenses & de faveurs signalées. Quelques années après, l'*Ynca Capac Yupanqui* réfolut de faire une nouvelle Conquête, & d'étendre les bornes de son Empire du côté de *Collafuyu*, parce que dans ses deux Conquêtes précédentes ses gens n'étoient point fortis de l'enclos qu'on appelle *Cuntifuyu*. Pour venir à bout de cette entreprise, il fit tenir prêts vingt mille Soldats d'élite, afin de se mettre en Campagne avec eux l'année suivante. Mais pendant que ses gens de Guerre faisoient leurs préparatifs, il mit ordre à son Etat, y établit son frere *Auqui Titu* pour gouverner en son absence comme son Lieutenant, & lui donna pour Conseillers les quatre Mestres de Camp, qui l'avoient accompagné au Voyage précédent. Il choisit lui-même les Capitaines, qu'il voulut mener avec lui, & n'en prit aucun qui ne fut *Ynca*, parce que par ce moyen ceux des autres Nations ne pouvoient avoir de Commandement dans son Armée. Car quoi que les Soldats qui venoient de diverses Provinces eussent des Capitaines de leur Nation, cependant dès qu'ils arrivoient à l'Armée du Roi, l'on donnoit à chaque Capitaine étranger un *Ynca* pour Supérieur, aux Commandemens duquel il devoit obéir, comme son Lieutenant. Ainsi l'Armée étoit toute sous la conduite des *Yncas*, sans qu'on ôtât aux Officiers des autres Nations leurs Charges particulières, de peur que cela

ne

ROIS DU PÉROU. *Liv. III. Ch. XIV. 281*
 ne les desobligeât, ou qu'ils ne le tinssent pour un affront. Car les *Yncas* prenoient grand soin de ne rien faire qui pût mécontenter les *Curacas*, & les Provinces de chaque Nation, pourvû néanmoins qu'ils ne choquassent point en cela leurs Loix ni leurs Ordonnances. Cette bonté engagea les Indiens à le bien servir, & avec affection. Voilà quels furent les préparatifs de l'*Ynca*, pour aller à la Guerre, où il voulut que le Prince son héritier le suivit, bien qu'il fût en bas âge, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à la Discipline militaire.

C H A P I T R E X I V .

Deux grands Curacas se rendent Tributaires de l'Ynca, après l'avoir fait Arbitre de leurs différens.

DE's que le temps de partir fut venu, l'*Ynca Capac Yupanqui* sortit de *Cuzco*, & alla droit au Marécage de *Paria*, où le Roi son Pere avoit borné ses Conquêtes. Le long du chemin son Armée se grossit toujours par l'aide de ses Ministres, qui prenoient avec eux dans leur chemin les Soldats qui avoient eu ordre de se tenir prêts dans chaque Province. Cependant, pour obliger particulièrement ces Nations, il avoit soin de visiter toutes les Villes qu'il trouvoit aux deux côtes de son chemin; Ce que les Habitans regardoient comme une faveur si considérable, qu'aujourd'hui même on révere la mémoire de certains lieux, où ils croient que les *Yncas* se sont arrêtez autrefois, soit pour s'y faire voir en public, ou pour faire des

Edits en quelque Ville , ou pour leur accorder quelque grace , ou pour se reposer dans leur Voyage.

D'abord que l'*Ynca* fut arrivé au Lac de *Paria* , il tâcha de réduire à son obéissance les Villes de cette Frontière ; en quoi il réussit , car les Habitans se rendirent à lui , les uns à cause des belles actions qu'on leur avoit raconté des *Yncas* , & les autres pour n'être pas en état de lui résister. Durant le progrès de ses Conquêtes , des Ambassadeurs vinrent à lui de la part de deux grands Capitaines , qui dans le détroit que nous appellons *Collasuyu* , se faisoient une cruelle Guerre l'un à l'autre. Pour mieux entendre cette Histoire , il faut savoir que ces deux grands *Curacas* étoient descendus de deux fameux Capitaines , qui s'étoient autrefois soulevés dans ces Provinces , chacun pour son intérêt , & avoient conquis quantité de Villes , faisant Tributaires tous ceux qui les habitoient. Mais enfin leurs Conquêtes n'étant pas capables de satisfaire à leur ambition , ils tournèrent leurs Armes l'un contre l'autre , comme la coûtume de ceux qui régnerent , est de ne pouvoir souffrir de compagnons. Ils se firent donc une cruelle Guerre , où tantôt l'un avoit de l'avantage , & tantôt l'autre , quoi que néanmoins ils se défendissent tous deux fort vaillamment durant tout le temps qu'ils vécurent. Après leur mort ils laissèrent héréditaire cette querelle à leurs Descendans , qui ne furent pas moins obstinez que leurs Prédécesseurs à la soutenir , ce qui dura jusques au temps de l'*Ynca Capac Yupanqui*.

Enfin , comme ils eurent considéré que la Guerre continuelle qu'ils se faisoient les avoit plusieurs fois presque réduits aux dernières extrémités ; & craignant de se ruiner tout à fait , parce qu'ils s'étoient

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XIV. 283
 toient toujours trouvez égaux en valeur & en force, ils convinrent par l'avis de leurs Parens & de leurs Capitaines, de faire Arbitre de leur querelle l'*Ynca Capac Yupanqui*, & d'en passer par où il voudroit, afin de terminer ainsi leurs animositez & leurs différens. Ce qui les détermina le plus à faire ce choix, fut la probité des *Incas*, fort connue parmi ces Nations, aussi bien que les merveilles qu'on disoit avoir été faites en leur faveur par leur Pere le Soleil. L'un de ces Seigneurs s'appelloit *Cari*, & l'autre *Chipana*, noms dont ils avoient hérité de Pere en Fils, pour se remettre en mémoire les belles Actions de leurs Prédécesseurs, qui avoient été fort vaillans, comme le remarque *Pedro de Cieza de Leon*, au Chapitre 100. de son Livre, où il décrit succinctement cette Histoire, quoi qu'il n'en parle pourtant que longtemps après qu'elle fût arrivée; il nomme l'un de ces *Curacas Cari*, & l'autre *Capana*. Comme ils sûrent donc que l'*Ynca* venoit conquérir leurs Provinces, ils lui envoyèrent des Ambassadeurs pour lui raconter le sujet de leur querelle, & le prier en même temps de leur permettre de l'aller saluer, pour lui faire une plus ample relation de leur différend, afin qu'il plût à sa Majesté de les réconcilier; Qu'au reste, ils protestoient à l'*Ynca* de s'en rapporter entièrement à lui; puis que tout le monde le croyant être fils du Soleil, ils ne pouvoient attendre de lui qu'un bon succès de cette affaire, & qu'il la traiteroit avec tant d'équité, qu'ils feroient à l'avenir toujours bien ensemble.

L'*Ynca* répondit à ces Ambassadeurs, après les avoir écoulez, Que les *Curacas* pouvoient venir quand ils voudroient, & qu'il espéroit de les accorder, parce que les maximes & les Loix qu'il leur donneroit pour cet effet, seroient purement fon-

fondées sur l'Ordonnance de son Pere le Soleil, avec lequel il consulteroit de cette affaire ; afin que ce qu'il établiroit là-dessus eût plus de poids & d'autorité. Cette réponse plût beaucoup aux *Curacas*, qui peu de jours après allèrent droit à *Paria* où étoit le Roi, & y entrèrent tous deux par différens endroits, comme ils en étoient demeurez d'accord. Dès qu'ils furent devant le Roi, sans que l'un voulut prendre avantage sur l'autre, *Cari*, qui avoit ses terres plus proches de l'*Ynca* que n'étoient celles de *Chipana*, parla au nom de tous deux, sur leur différent. Il avoua que l'envie qu'ils se portoient l'un à l'autre, à cause de leurs Victoires, & l'ambition démesurée qu'ils avoient également de posséder les Etats l'un de l'autre, étoient la cause de leurs querelles, & il supplia très-humblement sa Majesté de les vouloir accorder, & d'ordonner là-dessus ce que bon lui sembleroit, puis qu'aussi bien ils étoient tous deux las de s'être fait si long-temps la Guerre. L'*Ynca* les reçût avec sa bonté ordinaire, voulut qu'ils demeurassent quelques jours dans son Camp, & leur donna deux Capitaines *Yncas* des plus anciens, pour les instruire sur les Loix fondamentales de la Nature, dont les *Yncas* se servoient dans le Gouvernement de leur Royaume, pour maintenir en Paix leurs Sujets, & faire en sorte qu'ils ne s'offensassent ni en leurs biens, ni en leur honneur. Et parce que la querelle de ces deux *Curacas* étoit fondée sur les bornes de leur Jurisdiction, & de leurs terres, il députa deux *Yncas* de ses Parens, pour aller sur les lieux s'informer exactement de cette affaire dans les Provinces des *Curacas*, & apprendre l'origine de la Guerre qu'ils se faisoient. Après qu'on l'en eut amplement instruit, & qu'il eut pris l'avis de ses Conseillers, il fit appeller les

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XIV. 285
Curacas, & leur dit en peu de mots, Que le Soleil son Pere leur commandoit de vivre en Paix, d'observer les Loix que les *Yncas* leur avoient apprises, & de travailler à la conservation, & à l'accroissement de leurs Vassaux ; Ce qu'ils ne pourroient jamais faire tant qu'ils seroient en querelle, puisque la Guerre serviroit toujours à les détruire, plutôt qu'à les avancer. Il leur dit encore, que tandis qu'ils seroient mal ensemble, d'autres *Curacas* pouvoient se soulever contre eux, & les trouvant foibles, envahir leurs Etats, & abolir par conséquent la glorieuse mémoire de leurs Ancêtres, qu'ils ne pouvoient mieux conserver que par une Paix mutuelle. Après leur avoir parlé de la sorte, il leur marqua les endroits où ils devoient mettre des bornes à leurs terres, & ajouta que puis qu'ils l'avoient choisi pour Arbitre, il châtieroit rigoureusement celui qui violeroit cette Ordonnance du Soleil.

Les *Curacas* lui répondirent, qu'ils obéiroient entièrement à sa Majesté, & que pour lui témoigner la grande inclination qu'ils avoient à lui plaire, ils se conduiroient à l'avenir en vrais Amis. En effet, ces deux *Caciques* vécurent depuis fort paisiblement, & se conformèrent aux Loix de l'*Ynca*, chacun d'eux essayant d'imiter sa manière d'agir dans le Gouvernement de sa Cour, & de tout son Royaume ; & cette admirable Clémence dont il usoit envers se Ennemis, & la Justice qu'il rendoit à tous généralement, sans souffrir qu'il fût fait le moindre tort à personne. D'ailleurs, la grande équité qu'il avoit observée au partage de leurs terres, jointe à la manière honnête dont il les avoit reçus les firent résoudre par l'avis de leurs Parens, & de leurs Sujets, de se mettre sous la Protection de l'*Ynca*, & de se rendre ses Tributaires ; d'autant plus

plus qu'ils voyoient bien qu'ils étoient hors d'état de lui résister, parce que l'Empire de l'*Ynca* étoit fort proche de leurs Etats; ils aimèrent beaucoup mieux se soumettre à lui de leur bon gré que par contrainte; pour ne pas perdre les faveurs qu'obtenoient tous ceux qui en agissoient ainsi à son égard. Ils allèrent donc trouver encore l'*Ynca*, & lui dirent, qu'ils supplioient très-humblement sa Majesté de les recevoir au nombre de ses Vassaux, & d'envoyer dans leurs Etats des Gouverneurs & des Ministres, pour instruire ses nouveaux Sujets, & leur apprendre les choses qu'il leur faudroit faire pour son service.

L'*Ynca* leur répondit, qu'il acceptoit leur bonne volonté, & les assura qu'à l'avenir il leur donneroit des marques de sa bienveillance dans les occasions. En suite il fit donner de ses propres Robes aux *Caciques*, & il en donna d'autres à leurs Parens, qui n'étoient pas de si haut prix; il leur fit outre cela quantité d'autres faveurs fort considérables, & qui satisfirent beaucoup les *Curacas*. Il soumit ainsi à son Empire beaucoup de Villes & de Provinces, que ces deux *Caciques* possédoient dans le Détroit de *Collafuyu*, dont les plus remarquables étoient *Poco-ata Muru-muru*, *Maccha*, *Carracara*, & tout le País qui du côté d'Orient s'étend jusques à la Montagne neigeuse des *Antis*, & tout ce grand Desert, borné de la Province qu'on nomme *Tapacri*, & que les Espagnols appellent *Tapacari*, qui est une Solitude si vaste, qu'il y a plus de trente lieues à traverser; quoi que cette Province soit fort froide; & dépeuplée d'Habitans, elle ne laisse pas d'être fort considérable, par le grand nombre de Bétail qu'elle entretient à cause de ses bons Pâturages. Mais sur tout il y a dans ce même lieu plusieurs belles Sources, dont l'eau est si chau-

RÓIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XIV. 287
 chaude, qu'il est impossible d'y tenir la main pendant l'espace d'un *Ave Maria*. L'on apperçoit de loin cette Source par la vapeur qui en sort ; ce qui vient de ce qu'elle est toute sulphureuse ; il faut remarquer qu'entre ces Fontaines chaudes, il y en a dont l'eau est fort froide, & très-bonne à boire ; & des unes & des autres se forme la Rivière qu'on appelle *Cochapampa*.

Après avoir passé le grand Desert, où sont ces Fontaines, l'on arrive à un Côtai, qui a sept lieuës de descente, jusques à la Province de *Tapacri*, qui fut le premier Département qu'eût dans le *Peroou Garcillasso de la Vega*, mon bon Seigneur. Ce País est extrêmement fertile, fort peuplé, & abondant en Bétail, il a plus de vingt lieuës de long, & plus de douze de large. La fameuse Province de *Cotapampa* est à huit lieuës delà, & toute la Vallée ensemble en a trente de long & quatre de large, avec une célèbre Rivière qui passè au milieu. Ces deux Provinces étoient comprises dans la réduction que firent de leurs Etats les deux *Curacas Cari*, & *Chipana*, dont nous avons parlé, par le moyen de laquelle ces *Curacas* agrandirent leurs Etats de soixante lieuës de País. Et parce que la Province de *Cotapampa* est extrêmement bonne & très-fertile, les Espagnols y peuplèrent en 1566. une assez belle Ville, qu'ils appellèrent *S. Pierre de Cardenna*, qui eut pour Fondateur le Capitaine *Louis Osorio*, natif de *Burgos*.

En suite de ces Conquêtes l'*Inca* envoya deux de ses Mestres de Camp aux Etats de ces *Curacas*, & les Officiers nécessaires pour l'instruction, & le gouvernement de ses nouveaux Sujets. Après cela, content pour cette année de la Conquête qu'il venoit de faire, qui étoit plus grande qu'il n'avoit espé-

espéré, il retourna droit à *Cuzco*, menant avec lui les deux *Caciques*, pour leur faire voir la Capitale de ses Etats, & les y traiter splendidement. A leur arrivée ils y furent reçûs avec beaucoup d'honneur par Ordre de l'*Ynca* & l'on fit beaucoup de réjouissances publiques, à leur occasion, pendant leur séjour dans cette Ville. Ensuite, ils s'en retournèrent dans leur País, extrêmement satisfaits des graces & des faveurs qu'ils avoien reçûs. Le Roi leur recommanda avant leur départ de se tenir prêts pour la Conquête qu'il se proposoit d'aller faire des Indiens qui étoient de l'autre côté du País.

CHAPITRE XV.

L'Ynca fait faire un Pont de Chaume & de Jonc sur le Canal du Lac de Titicaca, & rend Tributaires les Indiens de Chayanta

L'Y NCA *Capac Yupanqui*, bien aise de ce qu'on étoit venu à bout si heureusement du Pont de *Huacachaca*, qui fut fait sur la Rivière d'*Apurimac*, commanda qu'on en fit un autre sur le Canal du Lac de *Titicaca*, parce qu'il avoit dessein d'aller promptement conquérir les Provinces de *Collasuyu*; ce qui n'étoit pas difficile, parce que c'étoit un País plat, & où l'on pouvoit commodément mettre une Armée en Campagne. Aussi les *Yncas* n'eurent point de repos qu'ils ne s'en fussent rendus Maîtres.

Le Pont de *Huacachaca*, & tous les autres du *Perou* sont faits de Clayes d'Ozier, comme je l'ai déjà dit, excepté celui-ci que les Espagnols appellent

ROIS DU PEROU. *Liv III. Ch. XV.* 289

lent pour l'ordinaire le *Pont du Canal*, qui est de Jonc, de Chaume, & d'autres semblables matériaux. Il flotte sur l'eau comme celui de *Seville* qui est fait de plusieurs Bacs attachez ensemble, & non pas suspendu en l'air, comme celui de *Clayes d'Ozier*, que nous avons décrit ci-devant. Il croît par tout le *Peroù* une espèce de Chaume ou de Paille fort douce, & fort maniable, que les Indiens appellent *Ychu*, & dont ils couvrent leurs maisons. Mais le Chaume qui vient de *Collao* est sur tout estimé, parce qu'il est fort propre à engraisser le Bétail. Les *Collas* font ordinairement avec ce Chaume des Paniers & des Corbeilles, des Cables & autres Cordages, & des *Patacas*, qui sont comme de petits Coffres. Outre cette espèce de Chaume, il croît au Marécage de *Titicaca*, une grande quantité de Jonc & de Glajeuil que les Indiens des Provinces, qui ont la charge des Ponts, coupent lors qu'il en est temps, pour le faire secher. Lors qu'ils veulent s'en servir, ils en font quatre Cables gros comme la cuisse; ils en jettent deux sur l'eau d'un bord à l'autre de cette Rivière, dont les eaux semblent dormantes sur la surface, quoi qu'au dedans elles coulent impétueusement, comme l'affirment plusieurs personnes qui l'ont examiné. Ils mettent sur ces Cables au lieu de Barques de grands Faisseaux de jonc & de chaume, qui sont de la grosseur d'un Bœuf, & qu'ils attachent aux Cables le mieux qu'ils peuvent. Ils jettent ensuite sur ces Faisseaux les autres deux Cables, & les lient fortement, afin que l'un se renforce par l'autre. Mais pour empêcher que ces Cables ne se rompent si-tôt à force d'être foulez, ils y jettent par dessus quantité d'autres Faisseaux de jonc & de paille, qui sont liez ensemble par ordre, & attachez à ces mêmes Cables. Les Espagnols nomment ces petits

Faisseaux *la Chauffée du Pont*, qui est de treize à quatorze pieds de large, & qui d'un bord à l'autre a bien cent cinquante pas de long; Par où l'on peut voir qu'il faut nécessairement qu'on employe une prodigieuse quantité de Jonc & de Chaume, pour achever une si grande Machine. D'ailleurs, comme le Jonc & la Paille sont des choses fort fragiles, ils sont obligez de renouveler ce Pont de six en six mois, ou pour mieux dire de le refaire tout de neuf, avant que les Cables viennent à se rompre, & qu'ils achèvent de se pourrir.

La charge de ce Pont, comme celle des autres grandes Machines, étoit partagée du temps des *Yncas* entre les Provinces frontières, chacune faisoit quelle quantité de matériaux elle devoit fournir. De sorte que les tenant prêts d'une année à l'autre, ils faisoient le Pont en peu de temps. Les deux bouts des Cables en étoient comme les fondemens, qu'ils enfonçoient dans la terre, sans les attacher à des Pilotis de pierre, soit qu'ils le fissent parce qu'ils le jugeoient plus commode, ou peut-être à cause qu'ils les changeoient de place, les mettant tantôt plus haut, & tantôt plus bas; ce qu'ils faisoient en fort peu de temps. Dès que l'*Ynca* fut averti qu'on avoit achevé ce Pont, il sortit de *Cuzco* avec le Prince son héritier, & alla jusques à *Tapacri*, & à *Cochapampa*, qui étoient les dernières Provinces des *Caciques*, *Cari* & *Chepana*. Il les y trouva prêts à marcher pour son service, avec leurs Troupes, & ils partirent ensemble de *Cochapampa*, d'où ils furent à *Chayanta*, & firent trente lieues dans un País si desert & si desolé, qu'il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit en friche. On trouve dans cette Solitude, qui est toute pleine de Rochers, une espèce de Chardon assez commun par tout le *Perou*, qui a des épines aussi

ROIS DU PEROÛ. *Liv. III. Ch. XV.* 291
 aussi longues que les doigts de la main , qui servent
 aux Indiennes d'Aiguilles à coudre. Lorsqu'ils eu-
 rent passé le Desert , ils entrèrent dans la Provin-
 ce de *Chayanta* , qui a vingt lieues de long , &
 presque autant de large. A son arrivée , la première
 chose que fit l'*Ynca* fut de commander au Prince
 qu'il leur envoyât des hommes exprès , pour leur
 faire les Sommations accoutumées.

Quand il fallut répondre aux Propositions de
 ces Députés , les Indiens de *Chayanta* furent d'a-
 vis différent. Les uns disoient qu'il étoit juste
 de recevoir pour Seigneur le Fils du Soleil , &
 d'observer ses Loix , puis qu'étant faites par le So-
 leil même , on devoit croire qu'elles seroient dou-
 ces , utiles , & favorables aux Vassaux , sans que
 l'*Ynca* les rapportât à son Intérêt particulier. Les
 autres , au contraire , remontrèrent , qu'ils n'avoient
 nullement besoin de Roi , ni de nouvelles Loix ;
 qu'ils en avoient déjà de fort bonnes , puis que
 leurs Prédécesseurs les avoient observées , & qu'ils
 devoient être contents de leurs Dieux , sans se
 mettre en peine d'aucune sorte de nouveauté en
 matière de Religion , & de Police. Qu'au reste , ils
 ne trouvoient rien de pire en cela que de se sou-
 mettre à la volonté d'un homme , qui ne les au-
 roit pas plutôt assujettis , après leur avoir prêché la
 Religion , & la Sainteté , qu'il leur imposeroit tel-
 les Loix qu'il voudroit , qui n'auroient pour but
 que son profit particulier , & la ruine générale de
 ses Sujets. Surquoi ils concluoiént qu'ils se passe-
 roient fort bien d'éprouver ces maux , & qu'ainsi
 ils devoient conserver leur Liberté à quelque prix
 que ce fût , leur en dût-il coûter la vie.

Ils furent quelques jours sans pouvoir s'accor-
 der , chaque Parti s'imaginant toujours que son
 Opinion prévaudroit sur celle de l'autre. Mais en-

fin, quand ils vinrent à considérer les forces de l'*Ynca*, & ce qu'on disoit par tout de ses justes Loix, & de sa Probité merveilleuse à gouverner ses Etats, ils prirent un milieu entre ces deux extrêmes. Ils répondirent donc aux Députez, comme s'ils eussent été neutres, sans rejeter absolument ce qu'on leur demandoit, ni sans l'accorder aussi. Ils dirent franchement qu'ils seroient bien aises de recevoir l'*Ynca* pour leur Roi & leur souverain Seigneur, après qu'il leur auroit fait connoître si les Loix qu'il prétendoit leur donner, seroient utiles ou pernicieuses; & pour cet effet ils le supplioient très-humblement de leur accorder une trêve, pendant qu'on les instruiroit dans la connoissance de ses Loix; que cependant ils consentoient que l'*Ynca* entrât dans leur Province avec son Armée, pourvû qu'il leur donnât sa parole qu'il en sortiroit & les laisseroit en leur Liberté, en cas qu'ils n'approuvassent pas ses Loix: Mais au contraire, s'ils les trouvoient aussi bonnes qu'il disoit, ils lui promettoient de l'adorer à l'heure même comme Fils du Soleil, & de le reconnoître pour souverain Seigneur.

L'*Yncas* leur fit répondre, qu'il acceptoit cette condition, & qu'encore qu'il les pût soumettre par ses Armes, il ne le vouloit pas néanmoins, ni s'éloigner de l'exemple de ses Prédécesseurs, qui étoit de s'assujettir les Peuples par amour & non par la force; Qu'au reste, il leur donnoit sa parole & sa foi, de les laisser en pleine liberté, quand même ils ne voudroient pas adorer le Soleil son Pere, ni observer ses Loix, parce qu'il se flatoit qu'après les avoir bien examinées ils les aimeroient passionnément, bien loin de les avoir en horreur; & qu'ils seroient bien fâchez de ne les avoir pas connuës plutôt.

Sur

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XV. 293

Sur cette promesse l'*Inca* entra dans *Chayanta*, où il fut reçu avec beaucoup de respect, mais non pas avec autant de joye, & de satisfaction que lui en avoient témoigné les Peuples des autres Provinces. Car comme ceux-ci ne savoient pas à quoi tout cela devoit aboutir, ils furent long-temps suspendus entre l'espérance & la crainte; jusques à ce qu'enfin quelques-uns des plus anciens Conseillers de l'*Inca*, & des plus prudens Capitaines de son Armée, furent députez par l'*Inca* avec le Prince son héritier, afin de les instruire dans leurs Loix. Ceux-ci en présence du Prince, lequel y assista quelques jours, firent connoître à ces Indiens en quoi consistoit principalement leur Religion, & quel étoit le gouvernement de leur République; ce qu'ils leur démontrèrent à diverses fois, jusques à ce qu'ils le comprirent. Alors ayant bien conçu ces Loix, & pris garde qu'elles tendoient toutes à leur honneur & à leur avantage, ils dirent d'un commun consentement, que le Soleil & les *Yncas* ses enfans, qui enseignoient aux hommes une si douce façon de vivre, méritoient d'avoir l'Empire de toute la Terre & d'être adorez comme Dieux, c'est pourquoi ils promettoient de garder particulièrement leurs Ordonnances, & de quitter leurs Idoles, leurs Cérémonies, & leur ancienne façon de vivre. Après avoir fait cette Protestation au Prince, ils l'adorèrent à la place du Soleil son Pere, & de l'*Inca Capac Yupanqui*, lui prêtèrent Serment de fidélité, & confirmèrent leur Serment par des Solemnitez accoutumées, qui étoient des Danfes & des Chants d'allegresse. Outre cela, ils se firent voir en public mieux parez que de coûtume, & chantèrent des Chançons composées à la loüange du Soleil, des *Yncas*, de leurs bonnes Loix, & de leur juste Gouvernement. Enfin

ils donnèrent toutes les marques de joye , d'amour , & de bonne volonté qu'on pouvoit defirer.

CHAPITRE XVI.

De l'industrie qu'avoient les Indiens à passer les Rivières , & à faire leurs Pêches.

APRE'S avoir parlé des deux différens Ponts que firent faire les *Yncas* pour passer sur les Rivières , il ne sera pas hors de propos que nous rapportions ici quelques autres Inventions qu'ils avoient pour le même effet. Car on ne faisoit guère de Ponts qu'aux grands passages , à cause que les fraix en étoient exœssifs. Mais comme tout ce Pais est fort grand & qu'il y a plusieurs Rivières ; les Indiens s'avisèrent de plusieurs choses pour les passer , selon la situation des lieux , & ils en firent de même pour aller sur Mer , bien qu'ils ne navigassent pas beaucoup. Car ils n'avoient pas l'industrie , comme ceux de la *Floride* , des Isles de *Barlovento* , & de la terre-ferme de faire de ces Chaloupes qu'ils appellent *Piragas* & *Canoas*. Peut-être aussi ne le pouvoient-ils pas , parce qu'au *Peyrou* il n'y a point de bois qui soit propre pour cela. Car quoi qu'il soit vrai qu'en ce Pais-là il y a des Arbres fort gros , ils n'en sont pas néanmoins si commodes , parce que le bois en est dur comme du fer ; c'est pourquoi ils se servent pour le même effet d'une autre espèce de bois qui est gros comme la cuisse , & léger comme du figuier , dont le meilleur , à ce que disoient les Indiens , se trouvoit dans les Provinces de *Quito* , d'où ils le transportoient

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XVI. 295
 portoient sur toutes les Rivières, par ordre de l'*Ynca*. Ils faisoient avec ce bois des Radeaux grands & petits, de cinq ou de sept pièces assez longues attachées ensemble, dont la plus longue étoit celle du milieu. Les premières des côtes étoient plus longues que les secondes, & les secondes, que les troisièmes; ces Radeaux étoient ainsi plus propres à couper l'eau, qu'ils ne l'auroient été, si on les eût fait de pièces égales; ils avoient la même forme à la Poupe qu'à la Prouë, & pour les tirer de part & d'autre, on y attachoit deux cordes; ce que les Passagers faisoient quelquefois eux-mêmes, au défaut de ceux qui avoient accoutumé de les passer. Je me souviens d'avoir été sur ces Radeaux au temps des *Yncas*, & je suis certain que les Indiens les estimoient beaucoup.

Outre ces Radeaux ils se servent au lieu de Barques d'une autre invention fort plaisante. Car ils prennent un Faisseau de jonc de la grosseur d'un Bœuf, qu'ils attachent le plus fortement qu'ils peuvent, & le disposent de telle sorte, que depuis le milieu jusques au bout il est fait en pointe, comme si c'étoit la Prouë d'une Barque, afin de mieux couper l'eau: par ce moyen il va toujours en s'élargissant des deux tiers en arrière; & le dessus, où ils mettent telle charge qu'ils veulent, en est plat. Pour conduire une de ces Barques, il ne faut qu'un seul homme, qui se met au bout de la Poupe, & se laissant porter au fil de l'eau, ses bras & ses cuisses lui servent de rames; il est vrai que si la Rivière est impétueuse, il aborde cent ou deux cens pas plus bas que le lieu d'où il est parti. Quand ils passent quel'un, ils le font coucher tout de son long sur le Bateau, la tête appuyée sur le Batelier, qui lui recommande sur tout de se tenir ferme aux cordes de la Barque, sans lever la tête, ni ouvrir les

yeux pour regarder. Je me souviens d'avoir autrefois passé de même une Rivière impétueuse (car ces sortes de Bateaux ne vont ordinairement que sur une eau dont le courant est fort grand) où à cause du soin extrême que se donnoit le Batelier, pour m'empêcher de lever la tête, & d'ouvrir les yeux, il me prit envie de faire l'un & l'autre. Car étant fort jeune je fus saisi d'une si grande peur, qu'il me sembloit à tout moment que la terre s'élevoit, ou que le Ciel tomboit. Comme je voulus donc voir s'il n'y avoit point là d'enchantement, ou si je n'étois point dans un nouveau Monde, lors que je jugeai à peu près que nous étions au milieu de la Rivière, je levai la tête, pour regarder l'eau, & alors il me sembla véritablement que nous tombions du haut des nuës; Ce qui venoit sans doute de ce que la tête me tournoit à cause du grand courant de la Rivière, qui emportoit le Bateau avec une impétuosité prodigieuse; la peur qui me saisit plus qu'auparavant, me fit refermer les yeux, & avoier que le Batelier avoit raison de recommander à ceux qui passaient, de s'empêcher de les ouvrir.

Ils font aussi une autre espèce de Radeaux de plusieurs grandes Calebasses entières, & bien attachées l'une à l'autre de la longueur d'une aune & demie en quarré, plus ou moins, selon qu'il en est besoin. Celui qui en a la conduite, se met à la nage au devant de ce Radeau pour le tenir avec sa charge, jusques à ce qu'il ait traversé la Rivière, ou le bras de Mer qu'il veut passer. Que si la nécessité le requiert, il a derrière lui un ou deux Indiens qui nagent aussi, & servent à repousser le Radeau. Mais comme on ne peut aller avec ces Radeaux, non plus qu'avec les Bateaux de jonc, sur les plus grandes Rivières, à cause de leur

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XVI. 297
 leur impétuosité, & des écueils, qui s'y trouvent; & parce qu'il n'y a point de lieu propre pour aborder facilement; ils suppléent à ce défaut de la manière qui suit. Ils jettent du haut d'un Rocher à l'autre bord un Cable fort gros, fait de cette espèce de Chanvre qu'on appelle *Chabuar*, & l'attachent à de gros Arbres, ou à des Rochers. A ce Cable est liée à une Vergue grosse comme le bras, une grande Corbeille faite d'ozier où peuvent être assez commodément trois ou quatre personnes. Ainsi par le moyen de deux cordes dont elle est liée par les deux bouts, les Indiens passent la Rivière d'un bord à l'autre. Mais parce que le Cable est fort long, & par conséquent plus mal aisé à manier, à cause des secousses qu'il fait sur l'eau, il fait faire glisser peu à peu jusques au milieu cette Corbeille flotante, parce que ne penchant pas également, elle pourroit couler à fonds, ce qu'ils empêchent d'une manière fort ingénieuse en la tirant à force de bras. Il y a pour cet effet des gens que les Provinces voisines envoient, chacune à son tour, pour faire passer la Rivière aux Voyageurs sans rien prendre d'eux; Quelquefois même les Passagers aident à tirer les cordes, & quelquefois ils passent seuls, sans que personne les aide, en se tenant debout dans la Corbeille, & ayant le Cable à la main. Je me souviens d'avoir passé ainsi deux ou trois fois dans un temps, auquel j'étois si jeune qu'on me portoit sur les épaules le long du chemin. On passoit assez souvent dans ces Corbeilles du Bétail, quoi qu'en petite quantité, & avec beaucoup de peine. Ce qui ne doit s'entendre que des Brebis, des Moutons, des Chèvres, des Pourceaux, & des moindres Animaux. Car on n'oseroit mettre dans ces Corbeilles des Chevaux, des Mulets, des Bœufs, & des Vaches, à cause de

leur pesanteur qui les pourroit faire couler à fonds; C'est pourquoi on leur fait faire un détour pour les faire passer sur des Ponts, ou par des lieux, où le gué n'est point dangereux. Il faut remarquer ici que cette manière de trajet ou de passage n'est point sur les grands Chemins, mais aux lieux détournés, par où l'on va d'une Ville à l'autre, ce qu'on appelle *Vruya*.

Les Indiens de toute la Côte du *Perou* font leurs Pêches sur la Mer dans ces sortes de Bateaux de Jonc & de Chaume, que nous avons décrits ci-devant, ils les font entrer cinq ou six lieues dans la Mer, parce qu'elle est fort calme sur cette Côte, & que les moindres Chaloupes y peuvent passer. Il est vrai que lors qu'on veut passer de grands fardeaux, on ne les confie point sur des Bateaux si fragiles, mais sur d'autres faits de bois. Quand ils veulent faire leurs Pêches, ils se mettent à genoux à l'un des bouts du Faisseau de chaume fait en forme de Chaloupe, tenant une espèce de roseau ou de canne fort grosse, longue d'une toise, & qui est coupée en deux. Car dans ce Pais-là il y en a qui ne sont pas moins grosses que la cuisse, comme nous le dirons plus amplement ci-après. Lors qu'ils veulent aller sur l'eau, ils prennent cette canne avec les deux mains, dont l'une la tient par un bout, & l'autre par le milieu, & comme cette espèce de rame est creuse, elle est plus forte à voguer sur l'eau; lors qu'ils veulent tourner à droit, ou à gauche, ils n'ont qu'à changer de main, ce qu'ils font fort habilement. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans leur manière de pêcher & de naviguer, est de voir que lors qu'un de ces Bateaux est au fil de l'eau, il vogue avec tant de vitesse, qu'un Cheval de poste, qui seroit à l'un des côtez du rivage, ne le sauroit suivre.

Ils

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XVI. 299
 Ils pêchent certains Poissons, qui sont de la grosseur d'un homme, & cette pêche est à peu près semblable à celle que les *Biscains* font des Baleines. Ils attachent au harpon une corde assez déliée, que les Mariniers appellent un *Bolestin*, qui a vingt, trente, ou quarante brasses de long. Dès que le Pêcheur a frappé le Poisson, il lâche la corde jusques au bout, qu'il tient toujours dans la main, le Poisson nage alors avec tant de vitesse qu'on diroit de loin que c'est un Oiseau qui vole à fleur de vagues & après qu'il a perdu ses forces, le Harponneur le tire peu à peu à bord de sa Chaloupe. On pêchoit encore avec des rets & des hameçons. Mais cette Pêche qu'on ne faisoit point en compagnie, ne pouvoit pas être grande, puis que les rets étoient fort petits, & que les hameçons ne valaient rien, à cause que les Indiens ne s'avoient pas en faire d'acier ni de fer, qu'on appelle *Quillai*, quoi qu'ils en eussent des Mines. On ne met point de voile aux Bateaux de jonc & de chaume, parce qu'ils ne sont pas assez forts pour en supporter une; d'ailleurs, je ne crois pas qu'ils pussent aller si bien ni si vite à la voile qu'à la rame; mais on en met aux Chaloupes faites de bois. Voilà de quelle façon les Indiens du *Perou* navigeoient, & de quelle sorte de Bateaux ils se servoient pour passer la Mer, & les Rivières impétueuses. On s'en servoit encore de mon temps, & sans doute que l'usage n'en est point aboli maintenant, parce que ces gens là, qui n'ont pas l'esprit de se servir des commoditez de leur País, n'aspirent point à des choses plus grandes que celles qu'ils tiennent de leurs Ancêtres. Je n'en parlerai pas davantage, parce que j'en ai décrit les particularitez plus au long, au V I. Livre de mon Histoire de la *Floride*, où j'ai fait mention des Canots, dont les Habitans de cette Contrée
 se

300 HISTOIRE DES YNCAS
se servent pour passer les Rivières, qui y sont fort
impétueuses. Revenons maintenant aux Conquêtes
de l'*Inca Capac Tupanqui*.

C H A P I T R E X V I I .

*De la Réduction de cinq grandes Provinces,
sans y comprendre les autres moindres.*

L'Y N C A sortit de *Chayanta*, après y avoir laissé
en garnison de bonnes troupes, & les Officiers
qu'il jugea nécessaires pour conserver les Habitans
dans leurs biens, & les instruire dans sa Reli-
gion. Il alla ensuite aux autres lieux, qui sont sur
cette Frontière, appelée *Charca*; on comprend
sous ce nom de *Charca* plusieurs Provinces diffé-
rentes de Langue & de Nation, & qui sont tou-
tes du Détroit de *Collasuyu*. Les principales se
nomment *Tutara*, *Sipisipi*, & *Chaqui*. J'omets
qu'à l'Orient de celle-ci, qui s'étend jusques aux
Antis, il y en a d'autres qu'on appelle *Chamuru*,
où croît l'herbe nommée *Cuca*, quoi qu'elle ne
soit pas si bonne que celle qui croît dans la Con-
trée de *Cuzco*; je ne parlerai point non plus, pour
éviter la longueur, de la Province de *Sacaca*, &
de plusieurs autres semblables, que l'*Inca* envoya
sommener à son ordinaire. Ces Peuples, qui savoient
déjà ce qui s'étoit passé à *Chayanta*, répondirent
presque tous de la même manière, ou du moins
avec peu de différence. Ils dirent qu'ils s'estimoient
bien-heureux d'adorer le Soleil, & d'avoir l'*Inca*
son Fils pour leur souverain Seigneur; Qu'ayant
déjà une connoissance certaine de ses Loix & de
son bon Gouvernement, ils le supplioient de les
recevoir sous sa Protection; Qu'ils lui offroient
leurs

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. XVII. 301*
 leurs biens & leurs vies, & qu'ils le prioient de soumettre les autres Peuples leurs voisins, afin qu'ils ne leur fissent point la Guerre, & ne les mal-tratassent point à l'avenir, pour avoir quitté leurs anciennes Idoles, & suivi d'autres Loix, & une nouvelle Religion.

L'*Ynca* leur fit répondre, que pour ce qui regardoit la Conquête de leurs voisins, ils n'avoient qu'à lui laisser faire; qu'il apporteroit tous les soins nécessaires pour les maintenir en Paix; & qu'au reste, ils n'avoient rien à craindre, pour s'être soumis à l'*Ynca*, & pour avoir reçu ses Loix; comme ils en seroient bien-tôt pleinement convaincus par leur propre expérience. Personne ne contredisit à cette Réponse, tous les Habitans, d'un commun accord, reçurent l'*Ynca* dans leurs Provinces, où il ne se passa rien qui mérite que nous le rapportions. L'*Ynca* employa deux ans à cette Conquête, ou trois, selon quelques Auteurs. Ensuite, après y avoir laissé les garnisons nécessaires, pour empêcher que ceux des Frontières ne troublassent ses nouveaux Sujets, il retourna à *Cuzco*, & visita le long de sa route les Villes & les Provinces, selon que la commodité le lui permit en continuant son chemin. Il voulut aussi que son fils allât par un autre côté, faire la revûe de ses Vassaux, parce qu'ils prenoient pour une faveur singulière de voir dans leurs Villes les Rois & les Princes, qu'ils reconnoissoient pour leurs souverains Seigneurs.

L'*Ynca* fut reçu dans *Cuzco* avec de grandes acclamations, & des témoignages évidens de l'allegresse publique. Il y fit son entrée, ayant autour de lui ses Capitaines, devant lesquels marchaient les *Curacas*, venus de ces Provinces nouvellement conquises, pour voir la Capitale de ce grand Empire. Le Prince *Ynca Roca* y fut reçu aussi quelques

ques jours après , avec les mêmes applaudissemens , que le Roi son Pere avoit eus de ses Sujets , qui honorèrent sa présence de Danses & de Chançons , composées à la loüange de ses belles Actions , & de ses Victoires. Ensuite l'*Inca* congédia ses Capitaines , après les avoir bien récompensez ; mais pour lui il demeura dans *Cuzco* , où il vaqua le mieux qu'il lui fut possible au gouvernement de ses Royaumes , & de ses Provinces. Les bornes de son Empire étoient du côté du Sud à plus de cent & huit lieuës de *Cuzco* , jusques à *Tatyrá* & *Chaquí* , & du côté d'Occident , elles aboutissoient à la mer du Sud , où d'un côté il y a plus de soixante lieuës de la Ville , & de l'autre plus de quatre-vingt. A l'Orient de *Cuzco* , elles se terminoient par la Rivière de *Paucartampa* , à treize lieuës de *Cuzco* tout droit à l'Oüest , & vers le Sud-Est il avoit conquis jusques à *Collavaya* , c'est à dire , quarante lieuës de País , depuis la Ville de *Cuzco*. Ces Conquêtes parurent assez considérables à l'*Inca* , pour ne penser point encore à en faire de nouvelles , mais à les conserver équitablement pour le bien de ses Vassaux , & à les maintenir en paix , & en tranquillité. Outre cela , il essaya de rendre illustre la Maison du Soleil , & celle des Vierges consacrées à son service , que le premier *Inca Manco Capac* avoit fondées ; il fit faire aussi divers Bâtimens dans la Ville , & dans plusieurs Provinces , où ils étoient nécessaires pour leur accroissement & leur bien commun. Il commanda qu'on fit de grands Canaux , pour arroser les terres labourables , & plusieurs Ponts sur les Rivières , pour la sûreté des passans ; De plus , il inventa de nouveaux chemins , pour aller d'une Province à l'autre ; afin que les Sujets de son Empire pussent avoir Commerce ensemble plus aisément.

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. XVIII.* 303
ment. En un mot, il fit tout ce qu'il crut digne de
sa grandeur, & avantageux à ses Sujets.

C H A P I T R E XVIII.

*Le Prince Ynca Roca réduit à son obéissance
plusieurs grandes Provinces méditerranées,
& maritimes.*

APRE'S que l'*Ynca* eut passé fort heureusement
six ou sept ans dans ces occupations, il réso-
lut de reprendre l'Exercice militaire, pour agran-
dir son Empire. Il voulut pour cet effet que vingt
mille hommes de guerre, & quatre Mestres de
Camp des plus expérimentez, allassent avec le
Prince *Ynca Roca* son fils, jusques à *Chincasuyu*,
qui est au Septentrion de *Cuzco*. Car les *Incas*
n'avoient point étendu de côté-là les bornes de
leur Empire plus loin que le lieu, où le premier
Ynca Manco Capac les avoit marquées, savoir
jusques à *Rimacampu*, qui est à sept lieux de
Cuzco. Peut-être qu'ils n'avoient pas daigné se
mettre en peine de conquérir ce Pais, parce qu'il
étoit rude & fort mal peuplé.

Le Prince partit donc de *Cuzco*, & alla à la Ri-
vière d'*Apurimac*, qu'il passa dans de grandes Bar-
ques qu'on lui avoit préparées. Comme tout ce
Pais étoit fort desert, il passa plus avant jusques
à *Curahuacy* & *Amançay*, à dix-huit lieux de la
Ville, où trouvant peu de gens sur cette Frontière,
il lui fut facile de les réduire. De la Province d'*A-
mançay* qui est à main gauche du grand chemin
par où l'on va de *Cuzco* à *Rimac*, il passa le De-
sert que l'on appelle *Cochacassa*, qui en ce Para-
ge

ge a vingt-deux lieuës de traverse , & entra dans *Sura*, Province fort peuplée, fertile en Or & en Bétail , & dont les Habitans le reconnurent pour Souverain. De ce lieu-là, il tira vers *Apucara*, où il fut aussi reçû, sans que personne s'y opposât. La grande inimitié & les divisions qu'il y avoit entre toutes ces Provinces les obligèrent à se rendre si facilement au Prince sans faire la moindre résistance.

De la Province d'*Apucara* il passa dans celle de *Rucana* qui est divisée en deux, dont l'une s'appelle *Rucana*, & l'autre *Hatunrucana*, c'est à dire, *Rucana la grande*. Il fut reçû avec de grands applaudissemens de ceux du País, qui sont des gens bienfaits & de bonne mine. De là prenant le fonds de la Côte de la Mer, que les Espagnols appellent *Los llanos*, ou le plat País, il arriva dans la première Vallée de ce Parage, que l'on nomme *Nanasca*, c'est à dire, *la désolée*; On ne sait pas certainement pourquoi on lui donne ce nom, c'est peut-être, pour quelque fleau qui lui fut envoyé. Les Habitans de cette Vallée, que les Espagnols appellent par corruption *Lanasca*, reçurent l'*Ynca* de leur bon gré, & lui obéirent entièrement. Ils furent imitez en cela par les autres Vallées qui s'étendent depuis *Nanasca* jusques à *Arequipa*, le long de la Côte, & qui ont plus de quatre-vingt lieuës de long, & environ quatorze ou quinze de large. Les principales de ces Vallées sont *Hacari*, & *Camata*, où il y avoit bien pour lors environ vingt mille Habitans. Pour les autres Vallons, qu'on appelle *Alticu*, *Veuna*, *Atiquipa*, & *Quelca*, qui sont petits, & par conséquent moins considérables, il fut très-facile au Prince *Ynca Roca* de les réduire, parce qu'ils n'avoient point assez de forces pour lui résister; qu'ils étoient d'ailleurs dé-

pourvûs

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XVIII. 305
 pourvûs de munitions, & que chacune des moindres Vallées n'avoit qu'un foible Seigneur. Que si les plus grandes en avoient plusieurs, ils étoient toujours en querelle entr'eux; de sorte que leurs propres divisions les rendoient incapables de résister à des Forces étrangères.

Avant que d'aller plus loin, je raconterai ici (quoi que ce n'en soit pas le lieu) un étrange accident arrivé dans la Vallée de *Hacari*, un peu après que les Espagnols l'eurent conquise. Il y avoit dans cette Contrée deux *Curacas*, qui n'étoient point encore baptisez, & qui eurent ensemble de si grands différens sur les bornes de leurs Terres, qu'enfin ils en vinrent à une Bataille, où il y eut de part & d'autre quantité de morts & de blesez. Les Gouverneurs Espagnols leur députèrent un Commissaire, pour leur rendre Justice, & les remettre si bien ensemble, qu'ils n'eussent plus à l'avenir de querelles. En effet, ce Commissaire mit des bornes, à leurs Terres, selon qu'il lui parut raisonnable; & ordonna aux *Curacas* d'être désormais Amis, & de vivre en Paix; ils le promirent, ou du moins ils en firent semblant. L'un d'eux néanmoins qui se crût offensé par un tel Partage, résolut d'en tirer raison, & de se vanger secretement de son ennemi sous un spécieux prétexte de s'être réconcilié avec lui. Le même jour auquel cet accord se devoit faire, ils mangèrent tous deux ensemble, comme s'ils eussent été bons Amis. Mais après le repas, le *Curaca*, qui en vouloit à l'autre, se leva de table, & prit deux Vases en main, pour boire, selon la coûtume des Indiens, à la santé de son Ami prétendu, & lui présenta l'un des Vases qui étoit empoisonné; Mais celui-ci ne voulut pas le prendre soit qu'il s'en doutât, pour le lui avoir vû changer de main, ou

qu'il n'eût pas sujet de se fier à lui, *Donne-moi cet autre Vase*, lui dit-il, *si tu veux que je tefasse raison*; Alors le *Curaca*, pour ne pas faire paroître la lâcheté, changea le Vase d'une main à l'autre, de sorte qu'ayant bû le breuvage empoisonné, il en mourut deux ou trois heures après; soit par la force du venin, soit pour le chagrin qu'il eût de voir qu'il se faisoit mourir lui-même dans le dessein qu'il avoit d'ôter la vie à son Ennemi.

C H A P I T R E X I X.

Des Colonies envoyées dans le País, & de la mort de l'Ynca Capac Yupanqui.

APRE'S toutes ces Conquêtes, le Roi tira de *Nanaska* des *Yncas* Indiens de cette Nation, pour les faire aller demeurer sur la Rivière d'*Apurimac*, qui du côté du Chemin Royal par où l'on va de *Cuzco* à *Rimac*, passe par un País si chaud; que les Indiens de la Montagne, qui sont dans un Climat froid, ou tempéré, ne peuvent y habiter, sans tomber malades aussitôt, à cause des violentes chaleurs, & mourir la plupart du temps. C'est pour prévenir ce danger que l'*Ynca* choisit des Indiens d'un País chaud pour aller peupler les Terres qui sont le long de la Rivière d'*Apurimac*; car les *Yncas*, comme j'ai déjà dit, qui vouloient envoyer des Colonies d'une Province à l'autre, ce qu'on appelle *Mitmac*, prenoient toujours garde que les País fussent d'un même Climat, sachant bien que les Habitans mouroient aussitôt, si d'un lieu chaud on les envoyoit dans une Contrée froide; pour la même raison, il étoit défendu de met-

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XIX. 307
 mettre les Montagnards dans le plat País. Cependant l'*Ynca* n'envoya qu'un petit nombre de gens sur la Rivière d'*Apurimac*, à cause qu'il n'y avoit pas beaucoup de País à peupler. Ce qui venoit sans doute de ce que le long de cette Rivière, qui passe à travers de hautes & rudes Montagnes, la plûpart du terroir étoit stérile ; il y avoit pourtant quelques endroits fertiles, que l'*Ynca* fit cultiver, & mettre en Jardinages & en Vergers, parce qu'aux deux côtes de cette fameuse Rivière on y cueilloit des Fruits exquis & délicieux.

Après que le Prince *Ynca Roca* eut fait tout cela, & pourvû à l'ordinaire au gouvernement des Provinces qu'il avoit nouvellement conquises, il retourna droit à *Cuzco*, où il fut très-bien reçu de son Pere, & de toute la Cour. Il congédia alors les Capitaines & les Soldats, qu'il récompensa dignement des services qu'ils lui avoient rendus. Comme l'*Ynca Capac Yupanqui* se sentoit affoibli de vieillesse, & qu'il desiroit de jouir paisiblement de ses Conquêtes, il résolut de n'en aller point faire d'autres, de sorte qu'il vécut ainsi quelques années dans un grand calme, & eut beaucoup de soin de pourvoir au bien commun de ses Vassaux, qui de leur côté se montroient zéléz, & prompts à executer tout ce qui regardoit le service de l'*Ynca*, soit qu'il fallut contribuer à l'enrichissement de la Maison du Soleil, ou aux autres Bâtimens publics, dont les uns étoient faits par l'Ordre exprès de l'*Ynca*, & les autres, pour l'embellissement, & la commodité de chaque Province.

L'*Ynca Capac Yupanqui*, mourut au milieu de la tranquillité qu'il avoit sagement établie. Comme c'étoit un Prince vaillant, & tout à fait digne du nom *Capac*, que les Indiens estimoient tant, il fut aussi fort regretté & pleuré de tous ses Sujets.

Son corps fut embaumé, & mis avec ceux de ses Ancêtres. Il laissa pour Successeur l'*Inca Roca*, son fils aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Curyll-pay*, sa femme, & sa sœur, sans y comprendre les autres enfans tant légitimes que bâtards, dont je ne parlerai point ici, parce qu'on n'en fait pas précisément le nombre. On croit néanmoins, qu'il en eût plus de quatre-vingt; de quoi l'on ne s'étonnera pas, si l'on considère que la plupart de ces *Yncas* ont eu, les uns cent fils ou filles, les autres deux cens, & les autres jusques à trois cens.

CHAPITRE XX.

Description du Temple du Soleil, & de ses grandes Richesses.

L'UNE des principales Idoles qu'eurent les Rois *Yncas* & leurs Vassaux, fut la Ville Impériale de *Cuzco*. Car les Indiens l'adoroient, comme une chose sacrée, tant parce qu'elle avoit été fondée par *Manco Capac*, après un grand nombre de Victoires & de Conquêtes, qu'à cause qu'elle étoit comme la Cour & la Maison des *Yncas* leurs Dieux; On peut juger combien ils avoient de vénération pour cette Ville, par les marques qu'ils en donnoient dans les moindres choses qui y avoient quelque rapport. Si deux Indiens, dont l'un fût de *Cuzco*, & l'autre y allât, se rencontroient dans quelque chemin ensemble, ils se rendoient alors des devoirs & des respects, plus, ou moins, selon qu'ils étoient ou natifs, ou Habitans, ou plus proches de cette Ville; ce qu'ils observoient encore à l'égard des Semences, des Légumés, & des autres

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. XX.* 309

autres choses qu'ils transportoient de *Cuzco*. Car quoi qu'elles ne fussent pas meilleures que celles qui venoient d'ailleurs, ils ne laissoient pas d'en faire plus d'estime, parce qu'elles étoient venuës de cette Ville, qu'ils n'en faisoient des Marchandises & des Dentrées de toutes les autres Provinces; Comme ils avoient donc cette Ville en grande vénération, cela fut cause que les Rois de cet Empire l'embellirent le plus qu'ils purent de Maisons Royales, & d'autres Bâtimens magnifiques, dont ils firent la plûpart pour eux, comme il sera remarqué plus particulièrement dans la description que nous ferons de quelques-unës de ces Maisons. Mais celui de tous ces Bâtimens qu'ils estimèrent le plus, fut le Temple du Soleil, qu'ils comblèrent de richesses incroyables, chacun des *Incas* faisant à l'envi à qui surpasseroit son Prédécesseur en cette magnificence. Comme les beautez de cette Maison sont au dessus de la créance humaine, je n'oserois presque pas les rapporter ici, si les Historiens Espagnols, qui ont écrit du *Perou*, n'en convenoient avec moi: Mais ni ce qu'ils en ont dit, ni ce que je pourrois y ajoûter, n'est pas capable d'exprimer exactement ce qui en est. On attribue la gloire du Bâtiment de ce Temple au Roi *Inca Yupanqui*, Ayeul de *Huayna Capac*, non pour en avoir été le Fondateur, puis que le premier *Inca* le fonda, mais pour l'avoir mis dans l'éclat, & dans le comble des richesses, où le trouvèrent les Espagnols.

Pour venir maintenant à la description du Temple du Soleil, où est aujourd'hui l'Eglise de *S. Dominique*, faite d'une certaine terre extrêmement belle, j'en laisserai la grandeur & la largeur à part, pour ne la pouvoir dire précisément, & passerai aux autres particularitez. Son grand Autel (nom-

mons-le ainsi, pour nous faire entendre, (quoi que ces Indiens ne fussent ce que c'étoit que d'Autel) étoit du côté de l'Orient, & le toit de bois fort épais, couvert de chaume par dessus, parce qu'ils n'avoient point parmi eux l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du Temple, à les prendre du haut en bas, étoient toutes lambrissées de Plaques d'or. Sur le grand Autel on voyoit la figure du Soleil, faite de même sur une Plaque d'or, plus massive au double que les autres. Cette figure, qui étoit toute d'une pièce, avoit le visage rond, environné de rayons & de flammes, de la même manière que les Peintres ont accoutumé de la représenter. Elle étoit si grande, qu'elle s'étendoit presque d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyoit que cette seule Idole; parce que ces Indiens n'en avoient point d'autre, ni dans ce Temple, ni ailleurs, & qu'ils n'adoroient point d'autres Dieux que le Soleil, quoi qu'en disent quelques Auteurs.

Lorsque les Espagnols entrèrent dans cette Ville, cette figure du Soleil échût par le sort à *Maneco Serra de Lequicano*, Gentilhomme Castillan, des premiers de cette Expédition, que j'ai autrefois connu, & que je laissai en vie, quand j'allai en Espagne. Comme ce Gentilhomme aimoit fort le jeu, & que cette figure l'embarassoit parce qu'elle étoit trop grande, il la joüa, & la perdit dans une nuit; Ce qui donna lieu à ce Proverbe rapporté par le R. P. *Joséph Acosta*. *Il jouè le Soleil avant qu'il soit jour*. Le Pere de *Maneco Serra de Lequicano*, qui étoit Président de cette Ville, voyant combien son fils étoit porté au jeu, le fit Prevôt ordinaire pendant un an, pour l'empêcher de joüer en lui donnant de l'occupation; En effet, celui-ci, qui avoit toutes les belles qualitez requises à un Cavalier,

ROIS DU PEROU. Liv. III Ch. XX. 311
 Cavalier, s'en aquitta si bien, & se rendit si ponctuel dans l'exercice de sa Charge, qu'il ne mania point de Cartes de toute cette année; ce qui obligea les Habitans de l'honorer dans la suite des Charges publiques. Ses occupations ordinaires lui firent si bien oublier le jeu, qu'il l'eut toujours depuis en horreur, se ressouvenant des misères & des grandes incommoditez qu'il lui avoit causées; par où l'on peut voir clairement que le vice s'entretient par l'oïveté, & la vertu par le travail.

Pour revenir maintenant à nôtre Histoire, nous dirons que par cet échantillon, qui échût en partage à ce Gentilhomme, l'on peut juger à peu près, combien étoit grand le Trésor que les Espagnols trouvèrent dans ce Temple, & dans l'enceinte de la Ville. Aux deux côtez de l'Image du Soleil étoient les corps de leurs Rois décédez, tous rangez par ordre selon leur ancienneté, & embaumez de telle sorte, sans qu'on pût savoir comment, qu'ils paroïssent être en vie. Ils étoient assis sur des Thrônes d'or, élevez sur des Plaques de même métal, & ils avoient le visage tourné vers le bas du Temple, mais *Huayna Capac*, le plus cher des enfans du Soleil, avoit cet avantage particulier au dessus des autres, d'être directement opposé à la figure de cet Astre, parce qu'il avoit mérité d'être adoré pendant sa vie, à cause de ses vertus éminentes, & des qualitez dignes d'un grand Roi, qui avoient éclaté en lui dès sa plus tendre enfance. Mais à l'arrivée des Espagnols, les Indiens cachèrent ces corps avec tout le reste du Trésor, sans qu'on ait jamais pû savoir ce qu'ils étoient devenus; seulement en l'an 1559. le Licencié *Polo* en découvrit cinq, savoir trois corps de Rois, & deux de Reines.

Il y avoit plusieurs portes à ce Temple, elles étoient toutes couvertes de Lames d'or; la principale étoit tournée du côté du Nord, comme elle l'est encore à présent. De plus autour des murailles de ce Temple, il y avoit une Plaque d'or en forme de Couronne, ou de Guirlande, qui avoit plus d'une aune de large.

CHAPITRE XXI.

Du Cloître du Temple, & des appartemens particuliers, consacrez à la Lune, aux Etoiles, au Tonnerre, à l'Eclair, & à l'Arc-en-Ciel.

A côté du Temple on voyoit un Cloître à quatre faces, & dans sa plus haute enceinte une Guirlande de fin or, d'une aune de large, comme celle dont je viens de parler. En mémoire de celle-ci, les Espagnols y en firent mettre une de Fer-blanc, de même largeur que la précédente, que j'y laissai à mon départ, parce qu'on n'avoit point encore abattu l'enclos des murailles. Tout autour de ce Cloître, il y avoit cinq grands Pavillons en quarré, couverts en forme de Pyramide. Le premier étoit destiné à servir de logement à la Lune, femme du Soleil, & celui-ci étoit le plus proche de la grande Chapelle du Temple; ses portes & son enclos étoient couverts de Plaques d'argent, pour donner à connoître par la couleur blanche, que c'étoit l'Appartement de la Lune, dont la figure étoit dépeinte comme celle du Soleil, avec cette différence qu'elle étoit sur une Plaque d'argent,

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XXI. 313

gent, & qu'elle avoit le visage d'une femme. C'étoit-là que ces Idolâtres alloient faire leurs Vœux à la Lune, qu'ils croyoient être la sœur & la femme du Soleil, & la mere de leurs *Incas*, & de tous leurs descendans; ils la nommoient à cause de cette dernière qualité *Mama Quilla*, c'est à dire, *Mere Lune*, mais ils ne lui offroient point de Sacrifices comme au Soleil. Aux deux côtez de cette figure on voyoit les corps des Reines décédées, rangés en ordre, selon leur ancienneté. *Mama Oello*, Mere de *Huayna Capac*, avoit la face tournée du côté de la Lune, par un avantage particulier au dessus des autres, parce qu'elle avoit été Mere d'un si digne fils.

L'Appartement le plus proche de celui de la Lune étoit celui de *Venus*, des *Pleiades*, & de toutes les autres Etoiles en général. On appelloit *Chasca* l'Astre de *Venus*, pour montrer par là qu'il avoit les cheveux longs & crépez; d'ailleurs on l'honoroit extrêmement, parce qu'on le croyoit le Page du Soleil, qu'on disoit aller tantôt devant lui & tantôt après. On respectoit fort aussi les *Pleiades*, à cause de la disposition merveilleuse de ces Etoiles, qui leur sembloient toutes égales en grandeur. Pour les autres Etoiles en général, on les appelloit les servantes de la Lune, on leur donna pour cette raison un logement auprès de leur Dame, afin qu'elles la pussent servir plus commodément, parce qu'on croyoit que les Etoiles étoient au Ciel, pour le service de la Lune, & non du Soleil, à cause qu'on les voyoit de nuit, & non de jour.

Cet Appartement & son grand Portail étoient couverts de Plaques d'argent, comme celui de la Lune. Son toit sembloit représenter un Ciel, parce qu'il étoit semé d'étoiles de différente grandeur. Le troisième Appartement proche de ce der-

nier étoit consacré à l'Eclair, au Tonnerre, & à la Foudre ; car on comprenoit toutes ces trois choses ensemble sous le nom *Yllapa*, dont on distinguoit les significations par le moyen du verbe qu'on y ajoûtoit. Par exemple, quand on disoit *avez-vous vu Yllapa !* on vouloit parler de l'Eclair ; & par ces mots *avez-vous ouï Yllapa ?* on comprenoit le Tonnerre ; de même que pour désigner la Foudre, on disoit, *Yllapa est tombé en tel endroit, où il a fait tel dommage, &c.*

On ne regardoit point ces trois choses comme des Dieux, mais comme les valets du Soleil, & on en avoit la même opinion que l'ancien Paganisme peut avoir eüe de la Foudre, qu'ils regardoient comme un instrument de la Justice de *Jupiter*. C'est pour cette raison que les *Yncas* donneroient un Apartement tout lambrissé d'or à l'Eclair, au Tonnerre, & à la Foudre, qui leur sembloient être les domestiques du Soleil, & qui devoient par conséquent être logez dans sa propre maison. Ils ne représentèrent aucun de ces trois par aucune Image de relief ni de platte Peinture, parce qu'ils ne les pouvoient peindre au naturel, à quoi ils s'étudioient principalement dans toutes leurs Images, mais ils les honorèrent du nom *Yllapa*. Les Historiens Espagnols n'ont pû comprendre jusques ici la signification de ce nom ; quelques-uns ont voulu dire que cela s'entendoit d'un seul Dieu en trois personnes, comme s'ils eussent voulu mettre leur Idolâtrie en parallele, à cet égard, avec nôtre sainte Religion. En quoi ils se sont certainement trompez, aussi bien qu'en d'autres choses, où ils ont cherché avec moins de fondement des symboles de la très-sainte Trinité, en expliquant à leur mode les noms du Païs, & attribuant aux Indiens

une

ROIS DU PEROU. Liv III. Ch. XXI. 315
 une créance qu'ils n'avoient jamais eüe, comme
 je l'ai fait voir ailleurs.

Ils consacrerent à l'Arc-en-Ciel le quatrième
 Appartement, parce qu'ils trouvèrent qu'il procé-
 doit du Soleil. Cet Appartement étoit tout enrichi
 d'or, & sur les Plaques de ce métal on voyoit
 représenté au naturel, avec toutes les couleurs
 dans l'une des faces du Bâtiment la figure de l'Arc-
 en-Ciel, qui étoit si grande, qu'elle s'étendoit
 d'une muraille à l'autre. Ils appelloient cet Arc
Caycha, & l'avoient en grande vénération. Lors
 qu'ils le voyoient paroître en l'air, ils fermoient
 la bouche aussi-tôt, & y portoient la main devant,
 parce qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouvroient tant
 soit peu, leurs dents en feroient pourries & gâ-
 tées.

Le cinquième & dernier Appartement étoit ce-
 lui du grand Sacrificateur, & des autres Prêtres,
 qui affistotent au service du Temple, & qui de-
 voient être tous du Sang Royal des *Incas*. Cet
 Appartement, enrichi d'or, comme les autres de-
 puis le haut jusques au bas, n'étoit destiné ni
 pour y manger, ni pour y dormir, mais servoit
 de Sale pour y donner Audience, & y délibérer
 sur les Sacrifices qu'il falloit faire, & sur toutes
 les autres choses qui concernoient le service du
 Temple.

C H A P I T R E X X I I .

Du nom du grand Prêtre , & des autres endroits de la Maison du Soleil.

LEs Espagnols appellent par corruption le grand Prêtre du Soleil *Vilaoma*, au lieu de dire *Villac-Umu*, qui est un mot composé du verbe *Vila*, qui signifie *Proférer*, & du nom *Umu*, qui veut dire *Devin* ou *Sorcier*. Le mot de *Villac* avec un *C*, est un participe du présent; mais si l'on y ajoute le nom *Umu*, c'est comme qui diroit, le *Devin* ou le *Sorcier*, qui dit ou qui prononce, sans pourtant spécifier la chose; voulant donner à entendre qu'il déclaroit au Peuple ce dont il consultoit avec le Soleil, en qualité de grand Prêtre; & ce que le Soleil lui commandoit de leur dire, selon la doctrine de leurs Fables, & les fourberies que le Diable leur racontoit par la bouche de leurs Idoles. En un mot, lui-même, comme leur Pontife, leur déclaroit les choses qu'il devinoit par le moyen des Augures, des Sacrifices, & de semblables superstitions, qu'ils avoient entr'eux. Mais comme ils n'avoient point de nom propre pour dire Prêtre, ils le composoient des choses mêmes que les Prêtres faisoient.

Je me souviens d'avoir vû trois de ces Maisons, dont le toit & les murailles étoient encore en leur entier, sans qu'il y manquât autre chose que les Plaques d'or & d'argent. Pour les autres deux, qui étoient les Appartemens de la Lune & des Etoiles, on les avoit déjà démolies. Dans les murailles de cet Appartement, qui regardoient le Cloître, il y avoit par
dehors

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XXII. 317
 dehors à chaque face quatre grandes Niches faites en forme de Tabernacle, le tout de terre cuite, comme le reste du Bâtiment. Elles avoient leurs moulures par dehors, & par dedans elles étoient couvertes de Lames d'or jusques au bas. Aux angles de ces moulures étoient enchassées plusieurs pierres fines, principalement des Emeraudes, & des Turquoises, parce qu'en ce País-là, il n'y avoit point de Rubis ni de Diamans. Aux jours de Fête consacrez au Soleil, l'*Ynca* alloit s'asseoir tantôt dans l'un de ces Tabernacles, & tantôt dans l'autre, selon que la Solemnité le requéroit.

J'ai vû autrefois quantité de trous sur les moulures des pierres de ces Tabernacles, à la Façade qui regardoit l'Orient. Celles des Angles aboutissoient aux deux extrémités, & les autres du Tabernacle ne se faisoient remarquer que sur la muraille. J'ai ouï dire aux Indiens, & aux Prêtres de cette Maison, que là même étoient anciennement sur des Lames d'or, les enchassures & les chatons des pierreries. Les Pavillons, les Tabernacles, & même les douze Portes par où l'on alloit au Cloître, étoient couverts d'or, excepté les Appartemens de la Lune & des Etoiles, & les autres deux qui étoient lambrissés d'argent, afin de mieux ressembler au naturel de ce qu'ils représentoient.

Outre les cinq grands Pavillons dont nous venons de parler, il y avoit dans la Maison du Soleil plusieurs autres Appartemens pour les Prêtres, & les domestiques, qui étoient du nombre des *Yncas*, qu'on appelloit privilégiez. Car aucun Indien, quelque grand Seigneur qu'il fût, ne pouvoit entrer là dedans, s'il n'étoit *Ynca*. Les Dames n'y entroient point non plus, pas même les filles, ni les femmes du Roi. Les Prêtres servoient
 dans

dans le Temple par semaines , qu'ils comptoient par les quartiers de la Lune ; durant ce temps-là ils s'abstenoient de leurs femmes , & ne sortoient du Temple , ni jour ni nuit.

Les Indiens qui y servoient en qualité de Valets , comme les Portiers , les Ballayeurs , les Cuisiniers , les Sommeliers , les Valets de garderobe , & ceux qui avoient le soin des Joyaux , ou de faire porter du bois & de l'eau , & de pourvoir à toutes les autres choses nécessaires pour le service du Temple , étoient de la même Nation , & des mêmes Villes que ceux qui servoient dans la Maison du Roi ; Car il y avoit des Villes obligées à donner des Officiers , pour la Maison de l'Ynca , & pour celle du Soleil. Il faut remarquer ici que dans ces deux Maisons , à cause de la relation qui étoit entre le Pere & le Fils , il n'y avoit aucune autre différence dans le service qu'on leur rendoit , si ce n'est que dans la Maison du Soleil , les femmes n'y servoient point , & que l'on ne faisoit aucuns Sacrifices dans le Palais de l'Ynca ; mais du reste tout y étoit égal , & en grandeur & en Majesté.

C H A P I T R E X X I I I .

Des lieux destinez à faire leurs Sacrifices , & où il falloit qu'ils se missent pied nud ; Avec une description de leurs Fontaines.

LES lieux où l'on faisoit les Sacrifices étoient conformes à leur Solemnitez. Car l'on en faisoit les uns dans certaines Places , & les autres en divers endroits , qui dans la Maison du Soleil étoient

ROIS DU PEROU. *Liv. III. Ch. XXIII. 319*
 étoient destinez pour des Fêtes particulières, selon la dévotion ou l'obligation des *Incas*. Les Sacrifices généraux de la principale Fête du Soleil appelée *Raymi*, se faisoient dans la grande Place de la Ville; & les autres, qui n'étoient pas si célèbres, se faisoient au Parvis du Temple, où les Habitans de toutes les Provinces & des Nations du Royaume avoient accoutumé de danser, & de se réjouir solennellement. Il falloit nécessairement qu'on se mit pied nud dans ce lieu-là, parce que c'étoient les bornes prescrites pour s'y déchausler, avant que d'entrer dans le Temple, comme nous le ferons voir ailleurs.

Pour cet effet, il faut savoir, qu'au sortir de la grande Place de *Cuzco*, l'on trouve trois principales Ruës, par où l'on va du Nord au Sud, jusques au Temple. La première est celle où coule un Ruisseau qui est dans la Ville. La seconde, celle qu'on appelloit de mon temps *la Ruë de la Prison*, à cause que les Espagnols y en avoient une, qu'ils ont changée depuis, à ce qu'on m'a dit; Et la troisième, celle par où l'on va dans ce même Quartier, comme l'on sort du Carrefour de cette Place. Il y a encore une autre Ruë qui est plus à l'Orient de ces trois, qu'on appelle maintenant du nom de *Saint Augustin*. Les Indiens alloient au Temple du Soleil par toutes ces quatre Ruës. Mais la principale, & qui meine plus droit que les autres jusques à la porte du Temple, est celle qu'on nomme *la Ruë de la Prison*, qui aboutit à la grande Place. Aussi étoit-ce par là qu'ils alloient ordinairement au Temple, pour y adorer le Soleil, & lui faire des Vœux, des Sacrifices, & des Offrandes. A travers ces quatre Ruës, il y en a une autre qui va de l'Occident à l'Orient, dans ce même endroit où est la Rivière, ou plutôt le Ruisseau,
 jusques

jusques à la Ruë de *Saint Augustin*. Celle-ci étoit comme une borne, où ceux qui alloient au Temple se mettoient pied nud, car autrement il leur étoit défendu de passer plus avant. Il y a plus de deux cens pas depuis les bornes de cette Ruë, jusques à la porte du Temple. Ces mêmes limites se remarquoient à l'Orient, à l'Occident, & au Midi du Temple, où il falloit que chacun se déchaussât, avant que de faire ses dévotions.

Pour revenir maintenant à l'embellissement de ce lieu, il y avoit dans la Maison du Soleil, cinq Fontaines, qu'on y voyoit couler par divers endroits. Leurs tuyaux étoient d'or, & leur bassins étoient les uns de pierre, les autres d'or, & les autres d'argent, où ils lavoient les choses sacrifiées, selon l'importance du Sacrifice, & la solennité de la Fête. Je n'ai vû qu'une de ces Fontaines, qui servoit pour arroser le Jardin de ce Convent, soit que le temps eût tari la Source des autres, ou que faute de la connoître on l'eût laissé perdre; cette dernière raison est, à mon avis, la plus vrai-semblable. Je me souviens d'avoir vû cette dernière Fontaine six ou sept mois sans couler, au grand dommage de ce Jardin; qui dépérit faute d'eau; ce qui fâcha fort ceux du Convent, & même les Habitans de la Ville, parce qu'il n'y avoit personne qui pût trouver la Source de cette Fontaine.

La cause pourquoi elle se perdit, fut que du côté de l'Occident de cette Maison, l'eau couloit sous terre, & s'alloit rendre au Ruiffeau, qui passe par le milieu de la Ville. D'ailleurs, les tuyaux de cette Fontaine se conservoient par le moyen d'un Aqueduc de maçonnerie, & qui étoit bien pavé, de peur que les courans ne ruinaissent ce Bâtiment, qui

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XXIII. 321
 qui s'étendoit plus d'un quart de lieuë hors la Ville ; mais comme les courans de ces Ruisseaux, qui sont fort rapides, sappèrent insensiblement cet Aqueduc jusques au pavé, & que les Espagnols négligèrent de le réparer, il s'en alla tout à fait en ruine.

L'an 1558. l'impétuosité de ce Ruisseau acheva de rompre les tuyaux de cette Fontaine, qu'elle combla tout à fait, de sorte que la Source tarit ; & le Jardin demeura sec, sans qu'on pût discerner les endroits où les tuyaux pouvoient être, quelque peine que prissent les Religieux du Soleil pour les découvrir. Il auroit fallu pour trouver ces tuyaux, abattre nécessairement des Maisons, & creuser bien avant dans la terre, parce que la Fontaine étoit profonde ; mais comme il ne se trouva personne parmi eux, qui eût assez d'invention pour réussir à cela, ils laissèrent tarir cette Fontaine, aussi bien que les autres, qui étoient dans la Maison du Soleil. On peut connoître par là le peu de soin qu'ont eu les Indiens de conserver la Tradition de ce qui concerne l'Antiquité, puisque seulement depuis quarante-deux ans, ils ont laissé perdre une chose aussi nécessaire, que l'eau, que leurs Ancêtres avoient fait venir dans le Palais du Soleil leur Dieu. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après la mort des Principaux du País, & des Prêtres qui seuls avoient la Charge des choses qu'ils croyoient être sacrées, & qui appartenoient au service des Temples, cette connoissance vint à leur manquer comme plusieurs autres, dont ils ne savent point rendre compte. Je suis surpris que pouvant s'instruire des choses profanes, par les noeuds de leurs tributs, ou dans le Département des Offices de la Maison de leur Roi, ou par leurs Annales, ils n'ayent pas pû en faire autant des choses

322 HISTOIRE DES YNCAS
sacrées, & sur tout de ces Fontaines; je ne puis rendre d'autre raison de cela, sinon que les Maîtres de leurs comptes, & ceux qui leur tenoient lieu d'Historiens, qui avoient le soin de conserver la mémoire des plus grandes choses, l'ont laissé perdre peu à peu par la succession du temps, comme elle se perd encore tous les jours, à cause que leur manière de supputer est maintenant tout autre qu'elle n'étoit anciennement, & qu'il en est de même de l'Histoire moderne de ces Contrées.

C H A P I T R E X X I V.

Du Jardin d'Or, & des autres richesses du Temple, à l'imitation desquelles il y avoit plusieurs grands Trésors dans cet Empire.

P O U R revenir à la Fontaine que nous avons ci-devant quittée, il faut savoir que six ou sept mois après qu'elle fut tarie, il arriva par hazard que de jeunes Garçons, qui jouïoient auprès du Ruissseau de *Cuzco*, découvrirent un des tuyaux rompus par où l'eau sortoit. La nouveauté de la chose fit qu'ils en appellèrent d'autres, pour voir cela; de sorte que les Espagnols en eurent avis, & conjecturèrent que c'étoit un tuyau de la Fontaine du Convent, parce qu'il étoit assez près de là. Ils furent confirmés dans leur sentiment par la trace destuyaux, qu'ils découvrirent, & en donnèrent avis aux Religieux, qui en furent fort aises, & les refirent de nouveau, mais non pas si bien qu'ils étoient auparavant. De cette manière ils attirèrent une autrefois l'eau dans leur Jardin, sans se mettre en peine d'où elle venoit, ni par où elle pas-

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XXIV. 323
 passoit. Il est vrai qu'ils ne le pouvoient découvrir que bien difficilement, à cause que les tuyaux étoient bien avant dans la terre.

Ce Jardin, qui sert maintenant à donner des herbes à ceux du Convent, étoit au temps des *Incas* tout d'Or & d'Argent, comme ceux qu'on voyoit dans les Palais de leurs Rois, où il y avoit en Or quantité d'Herbes, de Fleurs, de Plantes, & d'Arbres de diverses sortes, comme aussi plusieurs Animaux, grands, & petits, sauvages, & apprivoisés, sans y comprendre les Couleuvres, les Lézards, les Limaçons & autre Reptiles. Là-même étoient représentés au naturel, & mis en leur place, selon la nature de chaque chose, des Papillons & des Oiseaux de toutes les sortes, pour l'embellissement de ce lieu.

Outre cela, il y avoit un grand champ semé de Mayz, de *Quinoa*, & d'autres Légumes. On y voyoit des Arbres, dont les fruits étoient tout d'Or, & d'Argent, faits au naturel. J'omets qu'il y avoit dans la Maison du Roi des Lingots d'or & d'argent entassés l'un sur l'autre, comme si c'eût été du bois, & de grandes figures d'hommes, de femmes, & d'enfants, & plusieurs greniers appellez *Pirua*, où l'on serroit des grains qui étoient de pur Or, le tout pour l'ornement, & pour une plus grande Majesté de la Maison du Soleil leur Dieu. Car dans toutes les Fêtes principales qu'on solemnisoit chaque année, on lui offroit une grande quantité d'or & d'argent, qu'on employoit à l'embellissement de la Maison, & pour cela même on inventoit tous les jours de nouvelles magnificences. Tous les Orfèvres consacrez au service du Soleil, travailloient sans cesse à cela, & s'étudioient à l'envi, à représenter au naturel les choses dont nous venons de parler. Ils faisoient encore une infinité de Vais-

selle pour le service du Temple, comme des Pots, des Vases, des Chaudrons, & d'autres utencilles. Et un mot, il n'y avoit dans toute cette Maison aucuns outils que ne fussent d'or & d'argent, jusques aux hoyaux & aux bêches des Jardins, de sorte que ce n'étoit pas sans raison qu'on appelloit toute l'enceinte du Temple, & du Palais du Soleil *Caricancha*, c'est à dire, *Magasin d'or*. Tous les autres Temples, qui étoient en diverses Provinces de ce Royaume, étoient faits sur le modèle de celui-ci. *Pedro de Cieça de Leon* a parlé de plusieurs de ces Temples & des Maisons des Religieuses qu'on appelloit les *Vierges choisies*, dans le Livre, où il fait une description de tout le País. Mais quoi qu'il y représente chaque Province, comme dans un tableau, il ne traite pourtant pas de toutes les Maisons ni de tous les Temples de cet Empire, mais de ceux-là seulement que l'on rencontre le long du Chemin Royal, sans dire un mot de ceux que l'on voit dans les vastes Provinces, qui sont aux deux côtez des grands Chemins. Je n'en dirai rien non plus pour éviter la longueur, outre que cela seroit inutile, puis que ces Temples étoient faits sur le modèle du principal que j'ai décrit.

Chaque *Curaca* tâchoit d'embellir le Temple du Soleil de sa Province autant qu'il pouvoit, selon l'abondance d'or & d'argent, qu'il avoit en son País. Aussi tous ces Temples étoient couverts de Lames d'or & d'argent, comme celui de *Cuzco*. Les *Curacas* avoient pour but en cela non seulement d'honorer & servir leur Dieu, mais encore de flâter leurs Rois, qui se piquoient du glorieux titre de Fils du Soleil, plus que de toute autre chose.

Les plus proches Parens des *Curacas* étoient Prêtres dans les Temples du Soleil. Mais le premier

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XXV. 325
 mier des Prêtres dans chaque Province, qui étoit parmi eux ce qu'est un Evêque parmi nous, s'il est permis de les comparer ensemble, devoit être *Inca* du Sang Royal, afin que les Sacrifices que l'on faisoit au Soleil, fussent conformes aux Coûtumes, & aux Cérémonies de *Cuzco*, & non aux Superstitions que l'on pratiquoit dans quelques Provinces, qui furent défenduës par les *Yncas*. Telle étoit l'abominable coûtume qu'ils avoient de sacrifier des hommes, des femmes, & des enfans, de manger de la chair humaine, & ces autres barbaries dont nous avons déjà parlé.

C'est là la véritable raison pourquoi on n'élevoit à la Charge de grand Prêtre qu'un *Ynca* du Sang Royal; D'ailleurs, les Sujets se croyoient fort honorez d'avoir des *Yncas* pour Supérieurs, tant à l'égard des Dignitez de leur Religion, que des Charges militaires, parce qu'ils étoient par là comme les membres de ceux qu'on leur donnoit pour Chefs. Cela suffit sans entrer dans un plus grand détail, pour donner une idée des grandes richesses de ce Temple.

C H A P I T R E X X V.

Du fameux Temple de Titicaca, & de quelques Contes fabuleux de ces Indiens.

ENTRE les Temples les plus fameux qui furent dédiés au Soleil dans le *Perou*, & qui étoient à peu près comparables à celui de *Cuzco* en richesses & en ornemens d'or & d'argent, il y en eût un fort célèbre dans l'Isle appelée *Titicaca*,
 X 3 c'est

c'est à dire; *Montagne de plomb*, parce qu'il est composé de *Titi*, qui signifie *plomb*, & de *Caca*, qui veut dire une *Montagne*, si l'on prononce ces deux syllabes du fonds du gosier, mais si on prononce ce mot à la manière des Espagnols, il signifie *Oncle maternel*. Le Lac de *Titicaca*, où est cette Isle, a pris d'elle-même son nom propre. Elle est éloignée de la Terre-ferme un peu plus que de deux portées d'arquebuse, & a cinq ou six mille pas de circuit. Ce fut là, du moins les *Yncas* le croyent ainsi, que le Soleil voulut que s'arrêtaissent ses deux enfans, quand il les envoya sur la terre pour instruire ces Peuples barbares dans les devoirs de la Vie Civile. Ils ajoûtent une autre Fable à celle-là, qu'ils prennent de plus loin. Car ils disent qu'aussi-tôt après le Deluge, les rayons du Soleil parurent plutôt en cette Isle, & en ce grand Lac qu'en tout autre lieu. Ce Lac est si profond & si grand qu'en certains endroits il a 48 brasses de fonds, & 80 lieuës de circuit. Il a cela de particulier que les Bateaux n'y peuvent nager. Le R. P. *Blas Valera* attribué cet effet à une certaine pierre qu'on appelle *Himan*, & dont il y a quantité dans ce Lac : je m'en tiendrai à son opinion, sans l'examiner de plus près.

Le premier *Inca Manco Capac* voyant que la foi qu'on ajoûtoit à cette ancienne Fable, autorisoit sa fourberie, & que les Indiens tenoient pour des Lieux sacrez ce Lac & cette Isle, eût recours à l'invention, à la souplesse, & à l'industrie de son bon esprit, pour en faire une seconde, en disant que lui & sa femme étoient enfans du Soleil, & que son Pere les avoit envoyez exprès dans cette Isle, afin que de ce lieu-là ils allassent par tout le monde instruire ce Peuples, comme nous l'avons

Hi-

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XXV. 327
 Histoire. Cependant les *Incas Amautas*, qui étoient les Philosophes, & les Sages de leur République, réduisoient la première Fable à la seconde, prenant l'une & l'autre pour une espèce de Prophetie. Ils disoient donc que le Soleil avoit éclairé cette Isle avant tout autre lieu, pour faire connoître qu'en ce même endroit il seroit arrêté ses deux premiers Enfans, pour instruire ces Peuples-là, & leur donner une connoissance claire des plus hauts Mystères, en les tirant de leur brutalité, pour leur apprendre à vivre en hommes, comme ils avoient fait depuis le Règne des *Incas*. Par ces fictions ils persuadèrent aux Indiens qu'ils étoient fils du Soleil, & le confirmèrent par les avantages qu'ils procurèrent aux hommes. De sorte que ces deux Fables, si ingénieusement inventées, furent cause que les *Incas*, & tous ceux de leur Empire, tinrent cette Isle pour un lieu sacré, & que pour marquer leur vénération, ils y firent bâtir à l'honneur du Soleil un Temple si riche, qu'il étoit couvert de toutes parts de Lames d'or. Là, tous ceux des Provinces sujettes à l'*Inca*, alloient faire tous les ans de riches Offrandes d'or, d'argent, & de pierreries, en reconnoissance des grands biens que le Soleil leur avoit faits en ce lieu. L'on faisoit dans ce Temple le même Service qu'en celui de *Cuzco*, & l'on tient qu'on recevoit dans cette Isle une très-grand quantité d'Offrandes d'or & d'argent, qui consistoient en Utencilles, & en Meubles précieux. Le R. P. *Blas Valera* dit, en parlant des prodigieuses richesses de ce Temple, qui s'y voyoient entassées par monceaux, que les Indiens, appelez *Mimac*, dont on avoit envoyé une Colonie à *Copa Cavana*, l'avoient assuré que de l'or, & de l'argent, qui étoit resté des Offrandes faites en cette Isle,

on en pouvoit bâtir un autre Temple depuis les fondemens jusques au toit, sans un mélange d'autre matière. A quoi il ajoûte, que les Indiens jetterent tous ces Trésors dans le Lac, dès qu'ils apprirent que les Espagnols, abordez en ces Contrées, envahissoient tout ce qu'ils y trouvoient de richesses.

On fit la même chose dans la Vallée d'*Orco*, qui est à six lieues de *Cuzco* : dès que les Indiens furent avertis de l'arrivée des Espagnols au *Perou*, ils jetterent la plupart des Trésors de *Cuzco*, dans un petit Lac d'environ demi-lieuë de circuit, fort profond, environné de hautes Montagnes, & qui est dans cette Vallée du côté du Sud. Une des choses les plus considérables qu'on jetta dans ce Lac étoit une grande Chaîne d'or, que *Huayna Capac* avoit fait faire, comme nous le dirons quand il en sera temps. Le bruit qui s'en répandit, excita douze ou treize Marchands Espagnols, Habitans de *Cuzco*, à faire une Societé entr'eux à perte, ou à gain, pour épuiser tout le Lac, afin d'en tirer ce Trésor. Pour cet effet, ils y jetterent la sonde, & trouvèrent qu'il avoit vingt-trois ou vingt-quatre brasses d'eau, outre qu'il y avoit beaucoup de vase. Afin d'en venir à bout plus aisément, ils s'avisèrent de faire une mine du côté de l'Orient de ce Lac, par où passe la Rivière *Yncay*, à cause qu'en cet endroit le terrain y est plus bas que le Lac, & qu'ainsi l'eau pouvoit avoir son cours plus libre, & en être plus facilement tirée ; ce qu'ils ne pouvoient faire par les autres endroits, parce qu'ils sont tous environnez de Montagnes, ni exécuter cette entreprise si aisément par aucune autre invention que par celle de la mine. Ils commencèrent donc de mettre la main à l'œuvre l'an 1557. avec de grandes espérances de s'enrichir par
le

ROIS DU PEROU. Liv. III. Ch. XXV. 329
 le moyen de ce Trésor. Mais après avoir sappé le terrain à plus de cinquante pas de la Montagne, quand il fut question d'abattre une grande masse de Roc, ils trouvèrent qu'ils s'efforçoient en vain de la rompre, parce que c'étoit de la pierre à feu, d'où ils tiroient plus d'étincelles qu'ils ne brisoient de cailloux; Cela les obligea, après avoir dissipé beaucoup d'argent à une entreprise si téméraire, d'y renoncer entièrement. Comme ils étoient après ce travail, j'entrai dans la fondrière qu'ils avoient faite. Cette histoire a peut-être donné lieu au bruit qui a toujours couru depuis, qu'à l'arrivée des Espagnols les Indiens cachèrent une infinité de Trésors dans les Lacs, & dans les Cavernes, sans qu'il y ait apparence de les pouvoir jamais recouvrer.

Outre les magnifiques Ornaments de ce Temple dont nous venons de parler, les Indiens enrichirent beaucoup toute cette Isle, parce qu'elle est, à ce qu'ils disent, la première terre, où leurs Ancêtres venus du Ciel avoient mis le pied. Pour la rendre plus agréable à la vûë, ils l'appplanirent autant qu'il leur fut possible, en abattirent les Rochers, & y firent transporter de loin quantité de terre grasse & fertile, afin d'y faire croître du Mayz, parce qu'on n'en cueilloit point dans toute cette Contrée, à cause de la froideur du Climat. Ils en semèrent en abondance sur ces pièces de terre aussi bien que d'autres Légumes. De sorte qu'à force de cultiver le terroir, ils recueilloient de ces Grains, quoi qu'en petite quantité, & les envoyoit aussitôt au Roi, comme une chose sacrée. Ce Prince en portoit une partie au Temple du Soleil, & en envoyoit l'autre aux *Vierges choisies*, qui étoient les Religieuses de *Cuzco*, & leur ordonnoit expressement d'en faire ainsi la distribution d'une année à l'autre aux Convents & aux Temples du Royaume.

me ; afin qu'ils pûssent tous avoir part à ces Grains, qu'ils croyoient leur être envoyez du Ciel. On les semoit dans les Jardins des Temples du Soleil, & des Maisons de ces Religieuses, dans les Provinces où il y en avoit ; & la récolte qui s'en faisoit, étoit distribuée de Ville en Ville. De plus on en mettoit dans les Greniers du Soleil, dans ceux du Roi, & dans les Magazins publics, persuadé que ces Grains, qu'ils regardoient comme divins, étoient capables de conserver le Pain, qu'on y gardoit ordinairement pour la nourriture des Habitans, en cas de Famine, ou même de l'augmenter, & d'empêcher qu'il ne se gâtât. Si un Indien pouvoit avoir un seul grain de ce Mayz, ou de telle autre semence, qui fût venuë de cette Isle, pour le mettre dans ses greniers, il croyoit comme une chose certaine, que de sa vie il ne manqueroit de Pain ; tant la superstition de ces Peuples étoit grande à l'égard des choses où leurs *Yncas* étoient mêlez, quelque petites & peu importantes qu'elles fussent.

Fin du troisième Livre.

HISTOIRE

DES

YNCAS

ROIS DU PEROU.

LIVRE QUATRIEME.

Où il est traité des Vierges, ou des Religieuses consacrées au Soleil ; Des Loix faites expressément contre ceux qui les violoient ; Du mariage des Indiens en général ; De celui du Prince en particulier ; Des conditions requises pour hériter du Royaume ; De l'éducation des enfans ; De la vie d'Ynca Roca sixième Roi, où l'on voit ses Conquêtes, ses fondations, & ses paroles remarquables ; De celle du septième Roi Yahuarhuacac, & d'un étrange Fantôme, qui apparut au Prince son fils.

CHAPITRE PREMIER.

*De la Maison des Religieuses, ou des Vierges
dédiées au Soleil.*



UOIQUE les Rois *Yncas*, fussent Payens, ils ne laissoient pas d'avoir dans leur Religion des choses dignes de la considération des hommes. L'une des principales étoit la profession de Virginité perpétuelle que faisoient les filles qui se voüoient au service du Soleil. Elles vivoient pour cet effet retirées du commerce du monde, dans plusieurs Maisons bâties exprès dans ce grand Empire. Mais pour mieux entendre qui étoient ces filles, & à quoi elles s'occupoient, il faut que nous en parlions ici en détail, parce que les Historiens Espagnols, qui traitent de cette manière, le font superficiellement. Nous commencerons donc par la Maison qui étoit à *Cuzco*, & nous la décrirons exactement, parce que toutes les autres du *Perou* furent faites depuis sur le modèle de celle-ci.

Pour bien comprendre cela, il faut savoir qu'il y avoit dans cette Ville un Quartier qu'on nommoit *Acllabua*, c'est à dire, *la Maison des Etoiles*. L'on appelle de ce nom tout cet Enclos qui est entre les deux Ruës, par où en sortant de la grande Place on va droit au Couvent de *Saint Dominique*, qui étoit autrefois la maison du Soleil. L'une de ces Ruës du côté du Nord, est à la main gauche de la grande Eglise, & je me souviens fort bien que celle-

ci

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. I. 333

ci étoit la plus marchande de toutes , au temps que je sortis de cette Ville , c'est à dire , en 1560. L'autre est directement opposée au milieu de la Place , où étoit autrefois la Prison , & aboutit vers le Nord , au même Convent de *Saint Dominique*. Ainsi la façade de cette Maison étoit située entre les deux Ruës , dont je viens de parler , vis à vis de la grande Place , & le derrière s'étendoit jusques à la Ruë , qu'on trouve à travers , si l'on va de l'Orient à l'Occident. Ce Palais étoit donc comme une Isle entre la Place & les trois Ruës. Ajoûtez à cela qu'entre ces Ruës , & le Temple du Soleil , il y avoit une autre Isle de maisons fort large , & au devant du Temple une Place extrêmement grande. Par où l'on peut voir clairement combien est fausse la Relation qu'ont eüe ces Historiens , qui disent que ces *Vierges choisies* étoient dans le Temple du Soleil , comme des Prêtresses qui aidoient à ceux qui sacrifioient , quand il falloit faire les Cérémonies ; Mais on sera pleinement convaincu qu'ils se trompent , si l'on considère la grande distance qu'il y avoit d'une maison à l'autre ; D'ailleurs , la principale intention des Rois *Incas* étoit qu'il n'entrât point d'hommes dans la Maison de ces Religieuses , ni de femmes dans celle du Soleil. On l'appelloit ordinairement *la Maison des Choisies* , parce qu'on en faisoit choix , selon qu'elles étoient belles , ou de bonne naissance , outre qu'elles devoient être Vierges , & que pour mieux s'en assurer ils les choisissoient au dessous de huit ans.

Comme les Vierges de cette Maison de *Cuzco* , étoient destinées à être femmes du Soleil , il falloit qu'elles fussent de son même Sang , c'est à dire , filles des *Incas* , légitimement descenduës du Roi , ou de ses Parens. Car celles qui étoient con-

çûës

gûës du mélange d'un sang étranger, ne pouvoient entrer dans cette Maison de *Cuzco*, parce qu'il n'étoit pas plus permis, selon eux, de mettre au service du Soleil une bâtarde, qu'une femme corrompuë. Car si le Soleil devoit avoir des enfans, comme ils se l'imaginoient, il n'étoit pas raisonnable, disoient-ils, qu'il y eût en eux un mélange confus de sang divin & humain, & par conséquent ces Vierges devoient être légitimes, & du propre Sang du Soleil.

Il y avoit pour l'ordinaire dans cette Maison plus de quinze cens Religieuses, mais le nombre n'en étoit pas limité. Celles qui étoient âgées vivoient dans la même profession où elles avoient vieilli, comme y étant entrées aux mêmes conditions que les autres. On les appelloit *Mamacuna*, à cause de leur âge, & de l'Office qu'elles faisoient. Ce mot expliqué à la lettre, signifie proprement une *Matrone*. Mais si on lui donne sa signification toute entière, il veut dire *une femme qui a le soin de faire l'office de Mere*; car ce mot est composé de *Mama*, qui signifie *Mere*, & de la particule *Cuna*, qui dans la composition a la signification que nous avons dit, outre plusieurs autres, selon les diverses compositions qu'elle reçoit. Ce nom leur convenoit fort bien, puis que les unes faisoient l'office d'Abbeïes, & que les autres étoient établies Gouvernantes des Novices, pour les instruire dans leur Culte divin, & aux Ouvrages de la main, comme à filer, à tistre, & à coudre. En un mot, les unes avoient le soin de garder la porte, & les autres de donner ordre aux nécessitez de la Maison, selon le besoin qu'en avoient les Religieuses, qui étoient pourvûës abondamment de tout ce qu'il leur falloit, & cela se tiroit du Domaine du Soleil, de qui elles étoient femmes.

C H A P I T R E I I.

Des Statuts des Vierges Choieses, & de leurs exercices.

CES Religieuses vivoient toûjours enfermées, & dans une perpétuelle Virginité. Elles n'avoient ni Tour ni Parloir, ni autre semblable lieu, & ne voyoient ni homme ni femme, mais elles s'entretenoient ensemble, les unes avec les autres. La raison qu'elles alléguoient là-dessus, étoit que les femmes du Soleil ne devoient point être communes, ni se faire voir à personne. Ce qu'elles observoient si étroitement, que l'*Ynca* même s'abstenoit de jouir du Privilège de les aller visiter, bien qu'en qualité de Roi il le pût faire, & leur parler; apparemment il vouloit par cette conduite engager les autres à suivre son exemple, & leur ôter la hardiesse d'aspirer à un semblable Privilège. Il n'y avoit donc que la *Coya*, c'est à dire, la Reine, & les filles qui eussent permission d'entrer dans ce grand Enclos, & parler à ces enfermées, soit qu'elles fussent jeunes ou vieilles. Ainsi, lorsque le Roi vouloit savoir comment elles se portoit, & si elles n'avoient point besoin de quelque chose, il les envoyoit visiter par la Reine même. & par les Princesses ses filles. Je me souviens d'avoir vû cette Maison en son entier: car lors que les Indiens se soulevèrent contre la Nation Espagnole, & qu'ils brûlèrent les Maisons de la Ville, ils épargnèrent celle-ci, celle du Soleil, & quatre Palais où demeuroient autrefois les *Yncas*, parce que l'une de ses Maisons avoit été au Soleil

Soleil leur Dieu, l'autre à ses femmes, & les autres à leurs Rois. Il y avoit à travers ce vaste Bâtiment une petite Ruë en forme de Gallerie fort remarquable, où deux personnes pouvoient aller de front, & où l'on voyoit à main droite & à gauche plusieurs apartemens dans lesquels travailloient ordinairement les femmes destinées au service de cette Maison. Il y avoit à chacune de ces loges une Portière, fort soigneuse de s'aquitter de sa charge ; les femmes du Soleil étoient logées au dernier Appartement qui étoit au bout de la Ruë, où personne n'entroit. Cette Maison avoit sa principale Porte, qu'on n'ouvroit jamais qu'à la Reine & aux filles, qu'on vouloit recevoir Religieuses.

Il y avoit ordinairement vingt Portiers, à l'entrée de la Ruë, où étoit la porte du service de la Maison, pour faire tenir ou porter eux-mêmes jusques à la seconde porte, les choses qui devoient ou entrer dans le logis, ou bien en sortir. Mais ils ne pouvoient aller plus avant que la seconde porte, sur peine de la vie, quand même le commandement leur en fût venu de la part des Religieuses, ni elles le leur commander sur la même peine.

Il y avoit pour le service des Religieuses & de toute la Maison cinq cens jeunes Demoiselles, qui devoient être toutes Vierges, & filles des *Yncas*, jouissans du Privilège que le premier *Inca* donna autrefois à ceux qu'il soumit à son Empire, sans qu'il fût nécessaire qu'elles fussent de Sang Royal, parce qu'elles entroient dans cette Maison comme servantes, & non pas pour être femmes du Soleil. Ces filles avoient aussi leurs *Mamacunas*, ou leurs Gouvernantes, qui faisoient profession de Virginité, & les instruisoient dans ce qu'il falloit qu'elles fissent. Ces *Mamacunas*, comme j'ai dit

ROIS DU PÉROU. Liv. IV. Ch. II. 337

dit ci-devant, avoient vieilli dans la Maison, & on les honoroit de ce Nom, & de cette Charge, à cause de leur âge, comme si on leur eût voulu dire par là qu'elles étoient Meres, & capables de gouverner le Convent. Au partage que firent les Espagnols des Maisons Royales, pour y demeurer après avoir conquis *Cuzco*, la moitié de ce Convent échût à *Pierre de Barco*, dont nous parlerons ci-après, & l'autre moitié au Licentié de *Gamma*, que j'ai connu dans mon enfance; la Portion de celui-ci tomba depuis entre les mains de *Diego Ortez de Guzman*, natif de *Seville*, que je laissai en vie, quand j'allai en *Espagne*.

Le principal exercice des femmes du Soleil, étoit de filer, de tistre, & de faire tous les Habits que portoient l'*Ynca* & la *Coya* sa femme légitime, elles faisoient aussi tous les autres Habits les plus fins, qu'on offroit en Sacrifice au Soleil. L'*Ynca* portoit d'ordinaire sur la tête une manière de Cordon qu'on appelloit *Llauta*, de la largeur du pouce, & d'une forme presque quarrée, faisant quatre ou cinq tours sur la tête, & la bordure de couleur, qui joignoit d'une temple à l'autre.

Pour son Habit, c'étoit une Camisole qui lui alloit jusques aux genoux, appelée *Unco* par ceux du País, & par les Espagnols *Cusma*; ce qui n'est pas un mot de la Langue générale, mais plutôt de quelque Province particulière. Ils portoient au lieu de Manteau une espèce de Casaque nommée *Racolla*. Les Religieuses faisoient aussi pour l'*Ynca* une espèce de Bourse quarrée, qu'il portoit comme en Echarpe, attachée à un Cordon fort bien travaillé, de la largeur de deux doigts. Ces Bourses, qu'on appelloit *Chuspa*, ne servoient qu'à y mettre de l'herbe *Cuca*, que les Indiens ont accoutumé de mâcher, & qui pour lors n'étoit pas si com-

mune que présentement, car il n'étoit permis qu'à seul *Ynca* d'en manger, ou du moins qu'à ses Parens, & à quelques *Curacas*, auxquels le Roi en envoyoit tous les ans de pleins paniers par un fauteur très-particulière.

Elles faisoient encore certaines petites bordures appellées *Paycha*, mêlées de jaune & de rouge, attachées à un Cordon de la longueur d'une aune, & qui n'étoient point pour l'*Ynca*, mais pour ses proches Parens, qui les portoient sur la tête, d'où elles aboutissoient par les deux extrêmités à la temple droite.

C H A P I T R E III.

DU respect religieux qu'on portoit aux choses que les Vierges choisies avoient faites; Et de la punition de celles qui péchoient contre leur honneur.

LES Vierges choisies faisoient de leur main quantité de ces choses que nous avons dit, pour l'usage & le service de leur Mari le Soleil. Mais comme cet Astre ne pouvoit recevoir de leur part ces beaux Ornemens, ni s'en équiper, elles les envoyoit à l'*Ynca*, comme à son fils légitime, & à son vrai héritier, afin qu'il lui plût se parer de ces Livrées; Aussi les recevoit-il comme des choses sacrées, & les avoit en plus grande vénération, aussi bien que tous ses Sujets, que les Grecs & les Romains n'eurent jamais les Statuës de *Ju- non*, de *Venus*, & de *Pallas*. Car ces nouveaux Gentils plus ridicules que les anciens, adoroient avec un respect religieux, tout ce qu'ils tenoient
pour

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. III. 339
 pour divin & sacré dans leur fausse Religion. Mais ils révéroient plus particulièrement tout ce qui étoit fait de la main des *Coyas*, femmes du Soleil, & pour le Soleil même, outre que ces femmes étoient de son Sang. Aussi l'*Ynca* ne les pouvoit donner à aucun autre, qui ne fût de Sang Royal & son Parent, parce, disoient-ils, que c'étoit un sacrilège d'employer les choses divines à l'usage des personnes humaines. Pour cette considération, quelque service que les *Curacas*, & les plus fameux Capitaines eussent rendu au Roi, il ne leur pouvoit faire présent de ces Habits, s'ils n'étoient sortis de son Sang, sans violer ses propres Loix. Il est vrai néanmoins, qu'il lui étoit permis d'en donner d'autres, tels que nous dirons ci-après, aux *Curacas*, aux Vicerois, aux Gouverneurs, & aux Capitaines, ce qui leur tenoit lieu d'une Faveur signalée.

Outre les choses dont nous venons de parler, ces Religieuses étoient obligées de temps en temps de faire le Pain qu'on appelloit *Cancu*, pour les Sacrifices qu'on offroit au Soleil, dans ses plus grandes Fêtes, qu'on nommoit *Raymi*, & *Citua*. Elles faisoient aussi d'une certaine Liqueur que l'*Ynca*, & ses Parens beuvoient ces jours de Fête & l'appelloient *Aca*, prononçant la dernière syllabe du fonds du gosier; car quand on la prononce selon les lettres Espagnoles, elle signifie *excrement*.

Toute la Vaiselle de cette Maison, jusques aux Chaudrons, & aux Vases, étoit d'or & d'argent, comme celle de la Maison du Soleil, parce que c'étoient ses femmes qui s'en servoient, & qui le méritoient pour leur naissance & leur qualité. Il y avoit encore un Jardin, dont les Arbres, les Plantes, les Herbes, les Fleurs, les Oiseaux, & les autres Animaux étoient tous d'or,

& d'argent, faits au naturel comme ceux du Temple du Soleil.

Les Religieuses de la Ville de *Cuzco* s'occupoient particulièrement aux choses que nous avons dit : Car pour tout le reste, il étoit conformé à la manière de vivre de certaines femmes, qui étoient toujours enfermées, & gardoient une Virginité perpétuelle. Que si parmi un si grand nombre de Religieuses, il s'en trouvoit quelqu'une qui vint à faillir contre son honneur, il y avoit une Loi qui portoit qu'elle fût enterrée toute vive, & son Galand pendu. Mais parce qu'on estimoit peu de chose de faire mourir un seul homme, pour une faute aussi grande qu'étoit celle de violer une fille dédiée au Soleil leur Dieu, & le Pere de leurs Rois, il étoit ordonné par la même Loi qu'outre le coupable sa femme, ses enfans, ses serviteurs, ses parens, & de plus tous les Habitans de la Ville où il demuroit, jusques aux enfans qui étoient à la mammelle, en portassent la peine tous ensemble. Pour cet effet, ils détruisoient la Ville & y semoient de la pierre, de sorte que toute son étendue demuroit déserte, désolée, maudite & excommuniée, pour marque de ce que cette Ville avoit engendré un si détestable enfant; ils essayoient encore d'empêcher que ce terroir ne fût foulé de personne, non pas même des Bêtes, s'il étoit possible. Cette Loi ne fut pourtant jamais exécutée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable de Crime dans le Pais; car comme nous l'avons remarqué autrefois, les Indiens du *Pérou* étoient les Peuples du monde les plus soigneux d'observer leurs Loix, principalement celles qui concernoient la Religion ou leurs Rois, & si quelqu'un les violoit, il étoit puni, sans aucune remission, quand même il n'eût tué qu'un Chien. Les

ROIS DU PEROU. *Liv. IV. Ch. IV. 341*
Yncas ne faisoient jamais des Loix , pour donner
 de la terreur à leurs Sujets seulement , mais pour
 les leur faire observer exactement ; de sorte
 que la Punition étoit infaillible à ceux qui les vio-
 loient.

C H A P I T R E I V.

*Qu'il y avoit plusieurs autres Maisons de Vier-
 ges Choisies ; Avec une preuve particu-
 lière de la Loi contre les Religieu-
 ses débauchées.*

TOUT ce que nous avons dit jusques ici se doit
 entendre seulement de la Maison des Reli-
 gieuses de *Cuzco* dédiées au Soleil ; Ce fût sur le
 modèle de cette Maison que l'*Ynca* en fit bâtir
 plusieurs autres dans les principales Provinces
 du Royaume. On recevoit dans ces Maisons tou-
 tes sortes de filles , soit qu'elles fussent de Sang
 Royal , & légitimes , soit qu'elles fussent bâtardes ,
 & nées d'un sang étranger. L'on y admettoit enco-
 re par une grande faveur les filles des Scigneurs
 qui avoient quelques Vassaux , & même celles des
 moindres Bourgeois , pourvû qu'elles fussent bel-
 les. Car sous cette condition elles étoient desti-
 nées à être filles du Soleil , ou Maîtresses de l'*Yn-
 ca*. On les gardoit avec le même soin que les fem-
 mes dédiées au Soleil. Car elles avoient , comme
 les autres , des Demoiselles qui les servoient , &
 étoient entretenûes aux dépens du Roi , parce
 qu'elles étoient ses femmes. D'ailleurs , elles s'oc-
 cupoient pour l'ordinaire , comme les Vierges du
 Soleil , à filer , à tistre , & à faire quantité de Robes

pour la Personne de l'*Ynca*. L'*Ynca* faisoit part de tous ces Ouvrages de leur main, à ceux de son Sang, aux *Curacas*, aux Capitaines les plus illustres, & à toutes les autres personnes qu'il vouloit favoriser, sans que la Justice & la bienséance l'en empêchassent, à cause que ces Habits étoient de la façon de ses femmes, & non pas de celles du Soleil, & faites pour lui-même, & non pour son Pere.

Ces femmes avoient encore leurs *Mamacunas*, ou leurs Gouvernantes, comme celles de *Cuzco*, & pour le dire en un mot, toute la différence qu'il y avoit entre les unes & les autres, consistoit en ce que celles de *Cuzco* devoient être légitimes, de Sang Royal, & vivre toujours enfermées, qui étoient des conditions nécessaires pour être femmes du Soleil; au lieu qu'on recevoit dans les autres Maisons du Royaume, des filles de toutes conditions, pourvû qu'elles fussent belles & Vierges, à cause qu'on les vouïoit à l'*Ynca*, à qui on les livroit à la première demande, & s'il les trouvoit belles, & à son gré, il les retenoit pour ses Maîtresses.

Ceux qui attendoient à l'honneur des femmes de l'*Ynca* étoient punis aussi rigoureusement que les Adultères des Vierges choisies, dédiées au service du Soleil. La Loi l'ordonnoit ainsi, parce que le Crime étoit le même; cependant, on n'a jamais été obligé d'en venir à l'exécution, parce qu'il ne s'est point trouvé de coupable d'un si grand Crime. Pour confirmer ce que nous avons dit touchant la Loi rigoureuse faite contre les Adultères, commis ou par les femmes du Soleil, ou par celles de l'*Ynca*; je rapporterai ici ce que dit *Augustin de zarate*, Intendant des Finances du Roi, au Chap. VII. de son second Livre, en parlant des cau-

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. IV. 343

causes de la mort violente d'Atabuallpa. L'examen du fait & des preuves qu'on en pouvoit avoir se faisant par le canal & l'entremise de Filipillo, il donnoit aux choses tel tour que bon lui sembloit, & interprétoit tout conformément à ses intentions. On n'a jamais pû découvrir parfaitement la vérité sur ce sujet, ni pénétrer exactement les motifs qui le faisoit agir de la sorte. Quelques-uns ont crû que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'Atabalipa, & ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'assurer de la jouissance paisible de sa Maîtresse par la mort de ce Prince. On a dit qu'Atabalipa même avoit eu connoissance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ses plaintes au Gouverneur, en lui disant ; „ Qu'il étoit plus sensible „ à cet outrage, qu'à sa prison, & à tous ses au- „ tres malheurs, quand même ils devoient être sui- „ vis de la perte de sa vie. Qu'il ne pouvoit souffrir sans un chagrin mortel de se voir traité avec „ tant de mépris par un Indien, si vil, & de se „ basse naissance, qui avoit l'insolence de lui faire „ un tel outrage, & un affront si sensible, bien „ qu'il ne pût ignorer la Loi du Païs dans un pa- „ reil cas, qu'il savoit sans doute que cette Loi ordon- „ noit que celui qui se trouveroit coupable d'un tel „ Crime, ou qui se seroit seulement mis en devoir „ de le commettre fut brûlé vif avec la femme si „ elle s'en trouvoit aussi coupable: Que même pour „ faire d'autant mieux paroître avec quelle hor- „ reur on détestoit un tel attentat contre le respect „ dû à la Majesté de son Souverain, on faisoit or- „ dinairement mourir le Pere & la Mere, les En- „ fans, les Freres & tous les proches parens d'un „ tel adultère. Que de plus on faisoit aussi périr „ tout son Bétail, & qu'on dépeuploit & désoloit „ entièrement le lieu de sa naissance, qu'on y semoit

du sel, qu'on en coupoit les arbres, & qu'on en démolissoit les maisons. Qu'enfin on faisoit tout ce qu'on jugeoit capable de donner de l'horreur pour un tel Crime, & de couvrir de honte & rendre à jamais infame la mémoire de celui qui s'en étoit rendu coupable. Ce sont-là les paroles d'Augustin de Zárate, que j'ai été bien aisé de rapporter au long, non seulement parce qu'elles confirment ce que j'avois avancé, mais aussi, parce que tous les autres Historiens qui en ont parlé, se sont contentez de dire qu'on faisoit mourir les coupables, sans spécifier qu'on exécutoit à mort leurs parens, & qu'on exterminoit même tous les Habitans de leur Ville, jusques à faite périr le Bétail, déraciner les Arbres, désoler les Terres, & les semer de pierre ou de sel.

Les Filles, qu'on avoit une fois choisies pour être les Maîtresses du Roi, & qui avoient eu commerce avec lui, ne pouvoient retourner chez elles sans sa permission, mais elles servoient dans le Palais en qualité de Dames, ou de Femmes de chambre de la Reine; jusques à ce qu'on leur permit de s'en retourner en leur País, où elles étoient comblées de biens, & servies avec un respect religieux, parce que ceux de leur Nation tenoient à très-grand honneur d'avoir une femme de l'Yuca. Pour les autres Religieuses que le Roi ne daignoit pas prendre pour ses Maîtresses, elles gardoient la Maison, jusques à ce qu'elles commençoient de venir sur l'âge, & alors il leur étoit permis de s'en retourner en leur País, où elles étoient servies, comme nous avons dit, ou bien elles demeuroient dans leurs maisons tout le reste de leur vie.

C H A P I T R E V.

*Du Service, & des Ornaments des Vierges
Choisies, qui n'étoient données pour
femmes à personne.*

APRE'S que le Roi étoit mort, ses Maîtresses étoient honorées par son Successeur du nom de *Mamacuna*, parce qu'elles étoient destinées à être les Gouvernantes de ses Maîtresses, qu'elles instruisoient comme les Belles-mères instruisent leurs Belles-filles. Chacune de ses Maisons avoit son Gouverneur particulier, qui devoit être *Ynca*, son Maître d'Hôtel, son Intendant, & tous les autres Officiers, nécessaires pour le service des femmes du Roi, qu'on appelloit de ce nom, quoi qu'elles ne fussent que les Maîtresses, afin d'en parler plus honnêtement. Dans toutes les Maisons des Filles choisies pour le plaisir de l'*Ynca*, la Vaisselle, & les autres Utencilles étoient d'or & d'argent, comme ceux de la Maison des femmes du Soleil, de son fameux Temple, & des Maisons Royales. Car pour le dire en passant, il est très-certain que toutes les Richesses d'or, d'argent, & de pierreries, que l'on tiroit de ce grand Empire, n'étoient employées qu'à l'ornement, & au service des Temples du Soleil, des Maisons des Vierges Choisies, & à la somptuosité, & à la magnificence des Palais du Roi. Pour les Seigneurs particuliers, desquels plusieurs Vassaux relevoient, ils n'avoient pour toute Vaisselle d'or ou d'argent, que les Vases ordinaires dont ils se servoient à boire, encore falloit-il qu'ils ne passassent pas le nombre

bre limité par l'*Ynca*, conformément au Privilège qu'ils en avoient ; Pour tout le reste on l'employoit aux Habits, & aux Ornemens nécessaires à célébrer leurs principales Fêtes & les plus solennelles.

Ceux qui ont dit que l'*Ynca* tiroit de ces Maisons, quelques-unes des Filles choisies pour les marier aux *Curacas*, ou aux plus renommez Capitaines, & aux autres Officiers de la Couronne, qui l'avoient bien servi, & qu'il vouloit récompenser de leurs belles Actions ; ces gens-là se sont trompez lourdement : car il est certain qu'après que ces filles avoient été une fois admises pour femmes de l'*Ynca*, il n'étoit nullement permis de les ravaller au dessous de leur condition, en les donnant à un particulier, parce que c'eût été profaner les choses sacrées ; car ils appelloient de ce nom tout ce qui étoit destiné au service de l'*Ynca*, & particulièrement ses femmes, pour l'étroite union qu'elles avoient avec lui, de sorte qu'ils n'avoient garde de souffrir que de femmes de l'*Ynca* elles le devinssent d'un particulier : ajoûtez à cela que, puis que dans les choses les moins importantes, ils ne permettoient jamais que l'on fit tort à personne, ils l'auroient souffert encore moins dans celle-ci, qui étoit d'une si haute importance, que ces filles eussent mieux aimé sans doute être esclaves de l'*Ynca*, que femmes des *Curacas*, ou des grands Seigneurs du País. Car quoi que le nom d'Esclave ne fût point connu parmi les Peruviens, cependant, quand même les Maîtresses de l'*Ynca* l'auroient été de leur Prince, on n'auroit pas laissé de les révéler comme une chose sacrée, au lieu que les femmes des Seigneurs n'étoient pas plus estimées que celles du commun, en comparaison de celles du Roi.

C H A P I T R E V I.

*Des femmes dont l'Ynca gratifioit les Curacas,
& les autres grands Seigneurs.*

Lest pourtant vrai que les *Yncas* donnoient eux-mêmes des femmes aux *Curacas*, aux Capitaines, & aux autres Officiers dont il vouloit récompenser le mérite. Ces femmes étoient filles d'autres grands Seigneurs, que l'*Ynca* choissoit, pour les donner de sa main à ceux qui l'avoient bien servi dans les occasions; mais il faut remarquer que le Pere de qui l'on demandoit la fille ne s'en estimoit pas moins honoré, que celui à qui on la donnoit en mariage, pourvu que l'*Ynca* demeurât d'accord d'en gratifier un de ses Serviteurs. Car en cela, & en toute autre chose, on n'estimoit pas tant le don, quelque grand qu'il fût, pour sa propre valeur, que parce qu'il avoit été fait de la main de l'*Ynca*, ce qu'ils tenoient pour une chose divine.

L'*Ynca* marioit encore, mais fort rarement, les Bâtardes de Sang Royal aux *Curacas* Seigneurs des grandes Provinces, tant pour les récompenser de leurs bons Services, que pour les obliger à lui être fidelles; d'où l'on peut conclurre qu'ayant tant de femmes à donner, il n'étoit nullement besoin qu'il les tirât du nombre de celles qu'on lui avoit consacrées dans les Maisons dont nous venons de parler. D'ailleurs, les légitimes, comme nous l'avons dit, pouvant devenir femmes du Soleil, ou de l'*Ynca*, (de qui les Maîtresses étoient pour l'ordinaire de Sang Royal) ou bien épouser un au-
tre

348 HISTOIRE DES YNCAS
tre *Inca* légitime, en cas que le précédent fût mort ; l'*Inca* n'auroit jamais permis qu'un homme mortel épousât une femme de leur Race, qu'ils croyoient être divine ; Mais, puis que les Bâtardes dégénéroient de leur fausse Divinité, ce n'étoit point leur faire tort que de les donner pour femmes aux grands Seigneurs du País.

CHAPITRE VII.

De quelques autres femmes qui ne se marioient jamais, & particulièrement des Veuves.

APRE'S avoir parlé assez amplement de celles qui entroient dans des Monastères pour y faire profession d'une Virginité perpétuelle, je dirai en suite qu'il y en avoit aussi plusieurs autres de Sang Royal, à qui leurs Maisons servoient de Cloître, où elles vivoient fort retirées, & tâchoient de s'aquitter du Vœu qu'elles avoient fait d'être toujours Vierges. Que si elles sortoient quelquefois, ce n'étoit que pour aller visiter leurs plus proches Parentes, quand elles étoient indisposées, ou en travail d'enfant, ou bien lors qu'il étoit question de couper les cheveux à leurs aînez, ou de leur donner un nom. La chasteté de ces femmes, & leur honnête façon de vivre les faisoient regarder avec tant de vénération, qu'on les appelloit par excellence *Oello*; nom consacré dans leur détestable Idolâtrie. Je me souviens d'avoir connu dans son extrême vieillesse, une de ces femmes qu'on nommoit *Oello*, qui ne s'étoit jamais mariée. Elle visitoit quelquefois ma Mere, de qui elle étoit Tante, à ce qu'on me disoit. Comme elle avoit tou-

ROIS DU PEROU. *Liv. IV. Ch. VII. 340*
 toujours vécu chastement , tout le monde l'avoit
 en si grande vénération , qu'on lui donnoit le haut
 bout , en quelque lieu que ce fût , & particulié-
 rement ma Mère , qui lui cédoit en tout , tant à cau-
 se de la parenté , que de son âge , qu'elle avoit tou-
 jours passé honorablement. Il ne falloit pas , au
 reste , que la chasteté de ces femmes fût feinte , mais
 très-véritable. Car si contre le vœu de leur Reli-
 gion ils découvroient qu'il y eût de la fourberie ,
 celles qui avoient failli étoient brûlées toutes en vie ,
 ou jettées dans la fosse aux Lions.

Il ne faut pas oublier ici l'honnête façon de vi-
 vre des Veuves , qui ne sortoient point durant la
 première année de leur veuvage. Si elles n'avoient
 point d'enfans , on les voyoit rarement se rema-
 rier , & si elles en avoient , elles passioient leur vie
 dans une continence perpétuelle , & ne s'enga-
 géoient plus au mariage. Cette vertu les mettoit
 si fort dans l'estime de tout le monde , qu'on leur
 avoit accordé plusieurs grands Privilèges , &
 qu'il y avoit des Loix & des Ordonnances expres-
 ses , qui portoient que les terres des Veuves fus-
 sent labourées plutôt , que celles des *Curacas* , ni de
 l'*Inca* même. J'ajoute à ceci , que les Indiens
 épousoient rarement des Veuves , s'ils n'étoient
 Veufs eux-mêmes , parce qu'ils croyoient dégé-
 nérer de leur condition , si ayant vécu en gar-
 çons , ils prenoient une femme qui eût été déjà
 mariée.

C H A P I T R E VIII.

De leurs Mariages & de leur Ménage.

NOUS avons, ce me semble, traité assez amplement de la Maison du Soleil, & des Religieuses qui lui étoient consacrées. Disons maintenant comment on se marioit dans tous les Royaumes, & dans toutes les Provinces sujettes à l'*Ynca*. Le Roi faisoit assembler chaque année, ou bien de deux en deux ans, dans un certain temps tout ce qu'il y avoit de filles & de garçons de la Race, qui étoient à marier dans la Ville de *Cuzco*. Les filles devoient être âgées de dix-huit à vingt ans, & les garçons de vingt-quatre. Car ils ne leur permettoient point de se marier plutôt, parce, disoient-ils, qu'il falloit qu'ils eussent l'âge & le jugement requis, pour bien gouverner leur maison, & que c'étoit une pure extravagance de les engager plus jeunes.

Quand il étoit question de les marier, l'*Ynca* se mettoit au milieu d'eux, qui se tenoient près les uns des autres, & les appelloit par leur nom, puis les prenant par la main, il leur faisoit donner la foi mutuelle, & les remettoit entre les mains des parens; Alors les nouveaux mariez s'en alloient dans la Maison du pere de l'Epoux, & la Nôce se faisoit pendant trois ou quatre jours, ou davantage, si bon leur sembloit, parmi les parens qui leur étoient les plus proches. Ces filles ainsi mariées s'appelloient ensuite les femmes légitimes, ou bien *les femmes livrées* de la main de l'*Ynca*; nom qu'on leur donnoit, pour leur faire plus
d'hon-

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. VIII. 351
 d'honneur. Après que l'*Ynca* avoit marié les personnes de la Race, le lendemain des Ministres députez pour cet effet marioient dans le même ordre les autres jeunes hommes, fils des Habitans de la Ville, observant la division des quartiers qu'on appelloit *Cuzco la haute*, & *Cuzco la basse*, dont nous avons parlé assez au long dès le commencement de cette Histoire.

Les maisons destinées pour la demeure des *Incas* nouvellement mariez, étoient faites par les Indiens des Provinces, auxquels par le devoir de leur Charge il appartenoit d'y pourvoir, conformément à la distribution qui étoit faite de chaque chose. Les Parens donnoient les meubles ou les utensilles de la Maison, chacun apportoit la pièce de ménage. Ce qu'ils faisoient entr'eux fort ponctuellement, sans faire dans leurs mariages ni de Sacrifices, ni d'autres Cérémonies. Que si quelques Historiens Espagnols ont dit qu'ils y observoient d'autres particularitez, c'est qu'ils n'ont pas sù distinguer les Provinces, où ces choses se faisoient séparément les unes des autres; ils ont attribué, pour avoir été mal instruits sur ce sujet, ils ont, dis-je, attribué en général aux *Incas* les coûtumes barbares que plusieurs Provinces avoient avant qu'ils en fussent les Maîtres, sans considérer que bien loin qu'elles fussent particulières aux *Incas*, ils les bannirent au contraire, à leur avènement à la Couronne, & défendirent aux Indiens de les pratiquer, s'ils ne vouloient encourir de grandes peines qu'ils leur imposèrent.

Les Gouverneurs & les *Curacas* étoient obligez par le devoir de leur Charge, de pourvoir de la même manière les garçons & les filles, qui étoient à marier dans leur Province. Il falloit qu'ils assistassent en personne à ces mariages, ou qu'ils les
 fissent

352 HISTOIRE DES YNCAS
fissent eux-mêmes, comme Seigneurs & Peres de la Patrie. On peut voir par là que les *Incas* ne tirannoisoient jamais aucun *Curaca* à l'égard des Privilèges de la Jurisdiction ; Et que s'ils se trouvoient eux-mêmes aux mariages que le *Curaca* faisoit, ce n'étoit pas à dessein d'y ajoûter ou d'en retrancher aucune chose, mais seulement pour les approuver au nom du Roi.

Les Communautéz de chaque Ville étoient chargées de faire la maison des nouveaux mariez parmi les Bourgeois, & les plus proches Parens de fournir des meubles pour leur ménage ; Ceux d'une Province, ou d'une Ville, ne pouvoient se marier dans une autre, mais il falloit qu'ils s'alliasent tous dans leurs Villes, & parmi des personnes de leur parenté, comme les anciennes Tribus d'Israël. Ce qu'ils faisoient tout exprès, pour ne pas confondre les Nations ni les Familles, par le mélange des uns avec les autres. Ils en exceptoient les iœurs néanmoins. Tous les Habitans d'une Ville, ou même d'une Province, se disoient Parens, pourvû qu'ils fussent d'une même Nation, & qu'ils parlassent une même Langue. J'ajoute à ceci, qu'il leur étoit défendu d'aller vivre d'une Province, d'une Ville, ou d'un quartier à l'autre, parce qu'ils ne pouvoient confondre les Décuries, qui étoient faites par les Bourgeois ; outre que c'étoient les Communautéz qui donnoient ordre aux maisons ; Ce qu'ils ne devoient pas faire plus d'une fois, encore falloit-il que ce fût dans leur quartier, & du consentement de leurs Parens.

C H A P I T R E IX.

Des raisons pour lesquelles ils marioient à sa propre sœur le Prince héritier de la Couronne.

APRE'S avoir parlé des mariages des Indiens en général, il est à propos que nous parlions en particulier de celui du Prince, héritier de ce grand Empire. On regardoit comme une Loi inviolable, depuis le premier *Inca*, celle qui portoit que l'héritier du Royaume se mariât avec sa sœur aînée, conçûë d'un légitime mariage. Cette Loi étoit fondée sur les exemples du Soleil & du premier *Inca*; car on disoit que puisque le Soleil avoit épousé la Lune sa sœur, & avoit marié ensemble ses deux premiers enfans, il étoit juste d'observer le même ordre dans la personne des aînez du Roi. On disoit encore qu'il ne falloit point mêler le Sang du Soleil avec celui des hommes; que le Royaume devoit appartenir à l'héritier tant du côté du Pere que de celui de la Mere, & qu'autrement il déchéoit de son droit, car on étoit fort rigoureux sur le Droit de succession à la Couronne.

L'aîné des freres étoit l'héritier légitime de la Couronne, & se marioit avec sa propre sœur de Pere & de Mere. Mais s'il n'avoit point de Sœur légitime, il épousoit sa plus proche parente de la Tige Royale, soit qu'elle fût sa cousine, sa sœur, sa nièce, ou sa tante, & cette parente pouvoit hériter du Royaume, au défaut des mâles, comme en *Espagne*. Si le Prince n'avoit point d'enfans

de sa sœur aînée, il épousoit la seconde, ou bien la troisième, jusques à ce qu'il en eut.

La Femme qu'il avoit épousée étoit appelée la *Coya*, c'est à dire, la Reine ou l'Impératrice, mais il n'étoit pas permis d'honorer aucune femme du titre de Reine, s'il ne lui appartenoit par droit légitime, plutôt que par alliance avec le Roi, parce qu'il n'étoit pas apparent, que puis qu'elle n'étoit point de soi-même capable de tenir le Sceptre; les autres de meilleure naissance qu'elle, la servissent, & l'adorassent.

Outre leur femme légitime, les Rois avoient, pour l'ordinaire, plusieurs Maîtresses, dont les unes étoient étrangères, & les autres leurs Parentes dans le quatrième degré, & même au delà. Ils tenoient pour légitimes les enfans qu'ils avoient de leurs Parentes, parce qu'ils n'étoient point d'un sang étranger. Les enfans que les *Incas* avoient eus des Etrangères, ne passaient que pour Bâtards. Car, quoi qu'on les respectât parce qu'ils étoient de naissance Royale, on n'avoit pourtant point pour eux la même vénération que pour ceux du Sang Royal; on adoroit ceux-ci comme des Dieux, & on honoroit les autres comme des hommes. D'où il faut conclure que le Roi *Inca* avoit trois sortes d'enfans, ceux de sa femme, destinez, comme légitimes, à la succession du Royaume, ceux de ses Parentes, qui étoient de Sang légitime, & les Bâtards nez des Etrangères.

C H A P I T R E X.

Des différentes manières d'hériter du Royaume.

IL y avoit une Loi qui portoit qu'au défaut des enfans de la femme légitime, l'aîné de ceux qui étoient légitimement sortis du Sang des *Incas*, pût hériter du Royaume; comme fit *Manco Inca* à *Huascar*, comme nous le dirons en son lieu; au défaut de l'aîné, les autres enfans pouvoient parvenir encore successivement, pourvû qu'ils ne fussent point Bâtards; Et en cas qu'il n'y en eût point de sang légitime, la Succession appartenoit au plus proche Parent légitimement conçu.

Ce fut à cause de cette Loi qu'*Atabuallpa* fit mourir ceux du Sang Royal de l'un & de l'autre sexe, pour l'apprehension qu'il avoit qu'étant Bâtard on ne lui ôtât le Royaume qu'il avoit usurpé, & qu'on ne le donnât à quelqu'un des légitimes. Mais afin qu'il y eût plusieurs enfans de sang légitime, tous ceux de naissance Royale dans le quatrième degré, se marioient avec leurs Parentes, excepté avec la sœur que le Roi seul pouvoit épouser. L'aîné héritoit toujours du Royaume, cette Succession ne manqua jamais dans les Régnes des douze Princes qui tinrent le Sceptre, jusques à ce qu'il vint entre les mains des Espagnols. Pour les *Curacas*, qui commandoient à un nombre de Vassaux, il y avoit divers moyens d'hériter de leurs Etats. Car en certaines Provinces, l'héritage n'appartenoit qu'aux aînez, qui y succédoient ainsi de pere en fils. En d'autres, les Sujets choisissoient pour leur Seigneur celui de tous les enfans qu'ils

aimoient le plus, à cause de sa vertu, & de son humeur affable; ce qui devoit, à mon avis, s'appeler élection plutôt qu'héritage; on avoit fait cette Loi sans doute pour servir de frein aux fils du *Curaca*, les empêcher de faire des Actions tyranniques, & les exciter à se rendre dignes de l'héritage de leur Pere par leur vertu, & par leurs autres belles qualitez.

Dans quelques Provinces le fils aîné succédoit bien à son Pere, mais s'il venoit à mourir, son second frere lui succédoit, & le troisième au second, &c. Que si tous les freres venoient à mourir, la Succession retournoit au fils de l'aîné, du second, ou du troisième, &c. Cette manière de Succession particulière aux *Curacas*, a été cause qu'un certain Historien Espagnol, pour ne l'avoir pas bien comprise, s'est trompé grossièrement, quand il a dit, que par la coûtume universellement reçûë au *Perou*, non seulement à l'égard des *Caciques*, mais du Roi même, les freres du Prince héritoient de la Couronne, & en suite leurs enfans, selon leur rang & leur droit d'ancienneté; Ce qui n'avoit point de lieu en la personne des *Incas*, mais seulement en celle des *Curacas*.

Pour revenir maintenant aux trois différentes Loix ou Coûtumes introduites en diverses Provinces, pour hériter du bien des Seigneurs, qui commandoient à des Vassaux, ce ne furent nullement les *Incas* qui les établirent, puis que leurs Loix & leurs Ordonnances étoient communes, & générales par tout le Royaume. Aussi est-il vrai que les *Curacas* observoient déjà ces Loix avant l'Empire des *Incas*. Dans la suite, après que les *Incas* les eurent conquis, comme ils ne leur ôtèrent point leurs Etats, ils n'abolirent pas non plus leurs anciennes Coûtumes, ils les laissèrent vivre

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. X. 357
à leur mode, pourvû qu'ils ne fissent rien qui fût contraire à ce qu'ils leur commandoient. Je dirai bien plus, c'est qu'ils confirmèrent plusieurs de leurs institutions, qui leur parurent fort bonnes, & particulièrement celle qui vouloit que l'héritage appartint à celui des enfans, qui étoit le plus vertueux, & le plus aimé; Coûtume qui, leur semblant fort loüable, fut approuvée de tous, jusques-là même, qu'ils ordonnèrent qu'on l'observât inviolablement aux lieux où elle étoit en usage. Ce qui fut cause qu'un de leurs Rois se voulut servir de cette Loi des *Curacas* contre le mauvais naturel, & la désobéissance du Prince son fils aîné, commenus le dirons en son lieu. Je rapporterai sur ce sujet ce qui arriva à *Sutcumca*, Ville que j'ai vûë, située dans la Province des *Quechuas*, à quarante lieuës de *Cuzco*, du côté d'Occident. Le *Curaca* de cette Ville nommé *Dom Garcia* se voyant proche de sa fin, fit appeler quatre garçons qu'il avoit, & tous les Gentilshommes, auxquels il dit par forme de Testament & de sa dernière volonté, qu'ils se souvinssent sur toutes choses d'observer exactement la sainte & sacrée Loi de Jesus Christ, qu'ils avoient reçûë nouvellement, de rendre de continuelles graces à Dieu qui la leur avoit envoyée; de servir & respecter les Espagnols, qui les instruisoient, & d'aimer leur Maître avec tendresse, puis que leur bonheur vouloit qu'ils l'eussent pour Seigneur. Il ajoûta ensuite. „ Vous „ savez, que c'est la Coûtume du País de prendre „ pour héritier celui des enfans du *Curaca*, qui „ est le plus vertueux, & le plus aimé des Sujets. „ Cela étant, je veux que mon Successeur ait toutes ces qualitez, & que si vous reconnoissez qu'il „ n'en soit pas pourvû après que vous en aurez „ fait choix, vous le deshéritiez, pour en met-

„tre un autre à sa place, selon qu'il vous sem-
 „blera plus propre à vôtre conservation, & au
 „bien public, que je préfère aux intérêts particu-
 „liers de mes enfans ; Voilà ce que dit ce *Cu-
 raca*, au rapport d'un Prêtre, qui l'assista à sa
 fin, & qui ouït les instructions qu'il donna à ses
 enfans.

C H A P I T R E X I.

*Des Cérémonies qu'ils observoient à sévrer les
 enfans, à leur couper les cheveux, & à
 leur donner un nom.*

LEs *Yncas* faisoient de grandes Fêtes, & des ré-
 jouïssances extraordinaires, quand ils sévroient
 leurs enfans aînez ; parce que le droit d'aïnesse,
 principalement des mâles, étoit en grande estime
 parmi les *Yncas*, & à leur exemple parmi tous
 leurs Sujets : Mais ils faisoient peu de réjouïssan-
 ces pour leurs filles ou pour leurs cadets.

Ils sévroient les enfans à deux ans, & leur cou-
 poient les premiers cheveux, avec lesquels ils
 étoient venus au monde ; Car avant ce temps-là
 ils n'y touchoient pas, & ne leur donnoient point
 le nom propre qu'ils devoient avoir. Quand on
 devoit faire cette Cérémonie, tous les Parens s'af-
 sembloient exprès, & celui qu'on avoit choisi pour
 Parrain, donnoit le premier coup de ciseau à son
 filleul, s'il est permis d'appeller Ciseaux certains
 rasoirs faits de pierre à feu, dont ils se servoient
 pour cela, parce que les Indiens n'avoient pas en-
 core l'invention des Ciseaux, dont nous nous ser-
 vions. Après le Parrain, tous les autres suivoient

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XI. 359

à leur tour, & chacun selon son âge, ou sa qualité, coupoit les cheveux de l'enfant, qu'ils n'avoient pas plutôt rasé à leur mode, que tous d'un commun accord lui imposoient un nom, & lui offroient les Présens qu'ils avoient à lui faire, les uns des habits, les autres du bétail, les autres des armes de diverses sortes, & quelques-uns des Vases d'or & d'argent, propres à boire, qu'on ne présentoit pourtant qu'à ceux d'extraction Royale. Car les gens de basse naissance ne pouvoient s'en servir que par un Privilège particulier.

Après avoir fait ces Présens, ils beuvoient jusqu'à l'excès, autrement la Fête n'eût pas été bonne, & dansoient, & chantoient jusques à la nuit. Cela duroit trois ou quatre jours, plus, ou moins, selon que l'enfant étoit bien apparenté. Ils observoient presque la même chose quand ils sévroient le Prince héritier, & lui coupoient les cheveux; si ce n'est que la Solemnité en étoit Royale, & qu'ils prenoient pour Parrain le Grand Prêtre du Soleil. Alors les *Curacas* de tout le Royaume, ou en personne, ou par leurs Ambassadeurs, venoient tous à cette Fête, qui ne duroit pas moins de vingt jours, & faisoient au Prince de grands Présens, d'or, d'argent, de pierreries, & de tout ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Provinces.

Comme les Sujets aiment à imiter leur Souverain; les *Curacas*, & généralement tous ceux du *Perou* faisoient aussi de grandes réjouissances dans ces mêmes occasions, chacun selon son rang, & sa qualité; c'étoit là une de leurs Fêtes les plus solennelles.

Je crois qu'il ne sera pas inutile d'avertir avant que de passer à un autre sujet que la Langue générale du *Perou* a deux noms pour dire fils, l'un est *Churi*, & l'autre *Huabua*; ce dernier nom se

doit écrire sans les H. chacune des quatre voyelles étant prononcée séparément des deux diphtongues *uaua*, je me suis avisé d'y ajouter les H. afin qu'on n'en formât pas deux syllabes. L'un & l'autre de ces noms signifient *fils*, & servent à désigner les deux sexes, & les deux nombres, avec cette différence, que lorsque le pere veut dire *fils*, au singulier ou au pluriel, il doit se servir du mot *Cburi*, & la mere, de celui de *Uaua*. Le Pere ne peut se servir de ce dernier mot, ni la mere de celui de *Cburi*, sans prendre le mâle pour la femelle, & la femelle pour le mâle. Quand ils veulent distinguer les sexes, ils y ajoutent les noms qui signifient le mâle ou la femelle; enfin ces deux noms ne sont que pour le pere & la mere. Les freres ont quatre noms différens, pour s'appeller l'un l'autre. Quand l'homme dit à l'homme, *Huauque*, cela signifie *frere*, & quand la femme dit à la femme *Nanna*, cela signifie *sœur*; Que si le frere disoit à la sœur *Nanna*, il changeroit le sexe du mâle; au contraire, si la sœur disoit au frere *Huauque*, elle changeroit celui de la femelle: le frere appelle donc la sœur *Pana*, qui signifie sœur, & la sœur nomme le frere *Tora*, qui signifie frere; de sorte que ni un frere ne peut dire ce mot à l'autre, bien qu'il soit le même que frere, parce que ce seroit se faire femme; ni une sœur non plus ne peut appeller *Pana* une autre sœur; bien que ce mot la désigne, parce que ce seroit se faire homme. D'où il faut inférer nécessairement qu'ils ont des noms d'une même signification, & d'un même genre, les uns appropriez aux hommes, & les autres aux femmes, sans qu'ils les puissent changer, sur peine de prendre un sexe pour l'autre: Voilà ce que j'ai bien voulu remarquer ici, parce que c'est une chose qui ne me

semble

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XII. 361
 semble pas moins considérable , que nécessaire à ceux qui veulent instruire les Indiens dans nôtre sainte Religion, sans se rendre ridicules par les barbarismes qu'ils pourroient faire autrement; C'est pourquoi les Religieux qui sont dans ce País, & particulièrement les Jesuites , s'appliquent fort à cette Langue, afin de pouvoir enseigner avec plus de facilité la Doctrine Chrétienne à ces Gentils, comme nous avons dit au commencement de cet Ouvrage.

C H A P I T R E X I I .

De la manière austère dont on élevoit les enfans.

ILs élevoient leurs enfans le moins délicatement qu'il leur étoit possible. Ce qui s'observoit indifféremment en la personne des *Incas*, & de leurs Sujets, riches, ou pauvres. D'abord que l'enfant étoit venu au monde, ils le lavoient d'eau froide, & l'enveloppoient ainsi dans ses langes; Ce qu'on continuoit tous les matins, après avoir laissé la plûpart du temps cette eau au serain. Si la mere vouloit caresser extraordinairement son enfant, elle prenoit de l'eau dans sa bouche, & lui en jettoit par tout le corps, excepté sur le sommet de la tête, où elle ne touchoit jamais. Si l'on demandoit à ces Peuples, ce qui les obligeoit à cela, ils répondoient qu'ils le faisoient à dessein, pour accoutûmer leurs enfans au froid & à la fatigue, & leur renforcer les membres. Ils laissoient passer plus de trois mois, sans leur envelopper les bras, parce, disoient-ils, que cela n'eût servi qu'à les

Z 5

les affoiblir ; De plus ils les tenoient ordinairement dans leur berceau, qui étoit une espèce de banc de quatre pieds, dont il y en avoit un plus court que les autres, afin de les pouvoir bercer plus facilement. Le lit où on couchoit l'enfant étoit une espèce de rets assez grosse, dont on l'enveloppoit des deux côtes du berceau, pour l'empêcher de tomber.

En quelque temps que ce fût, & même quand il falloit donner à tetter aux Enfans, les meres ne les prenoient point entre leurs bras, parce, disoient-elles, qu'ils n'en voudroient jamais bouger, dès qu'on les accoutumeroit à cela, & qu'on pouvoit difficilement les faire demeurer dans le berceau. Cependant, lors qu'elles jugeoient à propos de les en tirer, elles faisoient un creux dans la terre, où elles le mettoient debout jusqu'au sein, & les environnoient de vieux drapeaux, afin qu'ils fussent plus mollement, & leur donnoient divers jouïets pour les amuser, sans les prendre jamais entre leurs bras, quand même c'eut été l'enfant du plus grand Seigneur du Royaume. Lors qu'une mere vouloit donner à tetter à son enfant, elle se couchoit sur lui, mais elle ne l'alaittoit que trois fois le jour, le matin, à midi, & le soir ; hors ce temps-là, elle ne lui donnoit jamais le teton, elle aimoit mieux le laisser crier, que de lui faire prendre l'habitude de tetter tout le jour. Toutes les femmes du Pais observoient la même chose, & disoient pour leur raison, que cette coûtume les rendoit sales & sujets à vomir, qu'ils en devenoient gloutons, quand ils étoient grands, & que l'expérience monroit cela par l'exemple des bêtes mêmes, qui n'alaittoient leurs petits qu'à certaines heures du jour, & non pas toute la nuit. Quelque grande Dame que fût une mere, elle-même élevoit son

son enfant, & ne le mettoit point en nourrisse, si quelque indisposition particulière ne l'y obligeoit; tant qu'elle nourrissoit, elle s'abstenoit de voir son mari, parce, disoit-elle, que la compagnie de l'homme corrompoit le lait de la mere, & rendoit l'enfant étique, ou comme nous disons, le faisoit venir en chartre. Pour marquer cette indisposition des enfans, ils se servoient du mot *Ayusca*, participe du prétérit, qui signifie proprement *un enfant changé pour un autre*; Ce qui passoit en Proverbe parmi les jeunes gens, quand ils vouloient dire que leurs Maîtresses ne les favorisoient pas tant que leurs Rivaux. Mais il étoit défendu de dire ce mot à un homme marié, parce qu'il étoit du nombre des cinq, qu'on ne pouvoit prononcer impunément. Pour revenir à ce que je disois tout à l'heure, il me souvient d'avoir autrefois connu une *Palla* de Sang Royal, qui ne pouvant nourrir une de ses filles, fut contrainte de la donner à une Nourrisse, qui étant devenuë enceinte, pendant qu'elle la nourrissoit, fut cause que l'enfant devint étique de telle sorte, qu'il n'avoit que la peau & les os. La mere, qui avoit perdu son lait depuis huit mois, voyant sa fille *Ayusca*, ou en chartre, se le fit revenir à force de fomentations, & de cataplasmes qu'elle s'appliqua; & fit si bien qu'elle acheva de nourrir sa fille, & la remit en santé; elle ne voulût plus se fier depuis à aucune Nourrisse, persuadée de cette maxime, que le lait d'une mere donne la viè à l'enfant.

Quand une mere avoit du lait suffisamment, pour nourrir son enfant, elle ne lui donnoit jamais à manger qu'après l'avoir sévré, disant que tout autre aliment mêlé au lait ne faisoit que le corrompre, & qu'altérer la santé de l'enfant. Lorsque l'enfant commençoit à se traîner sur les pieds,

pieds , il failoit qu'il prit le tetton à genoux du mieux qu'il pouvoit , sans que la mere le souffrit jamais sur son giron ; Que s'il vouloit l'autre mamelle , elle la lui monroit , afin qu'il la prit , sans le recevoir entre ses bras.

Dès qu'une femme étoit accouchée , elle n'usoit point d'autre délicatesse , ni envers elle-même , ni envers son enfant , que de le laver d'eau froide , après s'en être lavée elle-même , puis elle se mettoit à faire son ménage , comme si elle n'avoit point accouché. J'ajoute à cela qu'il n'y avoit personne , qui , dans cette occasion , aidât les femmes de quelle qualité qu'elles fussent , & que si quelqu'une se mêloit de les assister dans l'enfantement , elle passoit plutôt pour Sorcière , que pour Sage-femme.

C H A P I T R E X I I I .

*De la manière de vivre , & de l'exercice
des femmes mariées.*

DES qu'une femme étoit mariée , la plûpart du temps elle ne bougeoit de sa maison , où elle s'occupoit à filer , & à tistre de la Laine & du Cotton ; de la Laine dans les Païs froids , & du Cotton dans les Païs chauds. Ce qu'elle filoit & tissoit ainsi , étoit pour son usage particulier , & pour celui de son mari & de ses enfans. Elles cousoient rarement , parce qu'il n'y avoit pas beaucoup de coûtures aux habits des hommes & des femmes. Toute leur tiffure , de Cotton , ou de Laine , étoit retorse ; & toute leur toile , a quatre lizières , sans qu'ils l'ourdissent jamais que de la largeur qu'ils jugeoient nécessaire à peu près , pour faire des robes
ou

ROIS DU PEROU. *Liv. IV. Ch. XIII.* 365
 ou des chemisettes. Leurs habits n'étoient point
 coupez, mais on les tiroit du métier tous d'une
 pièce, parce qu'avant qu'en ourdir la toile, on
 leur donnoit à peu près la largeur & la longueur
 qu'ils devoient avoir.

Il n'y avoit parmi ces Indiens ni Tailleurs, ni
 Cordonniers, ni faiseurs de bas, parce qu'ils sa-
 voient fort bien se passer de plusieurs choses, que
 le luxe plutôt que la nécessité semble avoir intro-
 duites parmi nous. Les femmes prenoient le soin
 des habits de leur famille, & les hommes la four-
 nissoit de chaussure. Car, comme nous dirons ail-
 leurs, il falloit qu'ils en fussent le métier, quand
 on les armoit Chevaliers. Et quoi que les *Incas*
 du Sang Royal, les *Curacs*, & les plus riches du
 País, eussent des valets qui travailloient à cela pour
 eux, ils ne laissoient pas de s'y exercer de temps
 en temps, & de forger toutes sortes d'armes, que
 leur Profession les obligeoit de savoir faire, parce
 que la coûtume du País, dont ils se piquoient plus
 que de toute autre chose, les portoit à cela.

Les hommes & les femmes travailloient à l'envi
 à la Campagne, où les uns aidoint aux autres à
 bien cultiver la terre. Dans quelques Provinces
 fort éloignées de *Cuzco*, dont le terroir n'étoit
 pas encore bien labourable, les femmes travail-
 loient aux terres des *Incas*, pendant que leurs ma-
 ris demeuroient à la maison, où ils s'occupoient
 à filer & à tistre. Au reste, je n'entends parler ici que
 des mœurs des Sujets de l'*Inca* ou des Nations
 qui l'imitoient, qui étoient presque toutes sujettes
 à son Empire: Car pour les autres, je les trouve
 si barbares, qu'elles ne vallent pas la peine qu'on
 en parle. Les Indiennes aimoient si fort à filer, &
 se plaisoient si peu à perdre le temps, que lors mê-
 me qu'elles alloient à la Ville des Villages d'autour
 de

de *Cuzco*, ou qu'elles alloient faire des visites d'un quartier à l'autre, elles portoient toujours de quoi s'occuper à filer & à tordre, dont ils faisoient l'un le long du chemin, comme le plus facile, & l'autre en compagnie, dans les maisons des personnes de leur connoissance. Il est vrai néanmoins que cette coutume de filer par les chemins n'étoit en usage que parmi les petites gens : Car les *Pallas*, qui étoient de Sang Royal, quand elles alloient visiter quelque personne de leur connoissance, faisoient porter leurs Quenoüilles par leurs Demoiselles; de cette manière, & celles qui visitoient, & celles qui étoient visitées, travailloient de compagnie, & s'empêchoient d'être oisives. Leurs fuseaux sont faits d'une espèce de canne ou de roseau, comme en Espagne ils sont de fer, avec leur peson, sans être vuidez par la pointe. Elles attachent avec un lacet leur filasse, ou leur quenoüillée, qu'elles font la plus large qu'il leur est possible, & la tirent avec les deux premiers doigts de la main gauche, pour l'ajuster au fuseau. C'est de cette même main, qu'elles soutiennent la Quenoüille, qui n'a qu'un quart d'aune de long, & se servent des deux mains pour tirer plus subtilement la Laine ou le Cotton, sans en porter les doigts à la bouche : Aussi n'en est-il pas besoin, parce qu'elles ne manient point de Lin; du moins de mort temps elles n'en filioient point. Mais comme elles travaillent assez lentement, comme je pense l'avoir remarqué ailleurs, il ne faut pas s'étonner, si en matière de filer, ces femmes n'avancent pas beaucoup leur travail.

C H A P I T R E X I V.

Des visites des Indiennes. De quelle façon elles refaisoient leurs habits; Et comment on souffroit les femmes publiques.

SI une femme, qui n'étoit ni de la condition des *Pallas*, ni mariée à un *Curaca*, Seigneur de plusieurs *Vassaux*, alloit visiter une *Palla*, c'est à dire, une Dame de Sang Royal, elle ne portoit point avec elle aucun ouvrage à faire, mais d'abord après les premiers complimens qu'elle faisoit dans cette visite, ou plutôt dans cette adoration; tant étoient grands les respects qu'on rendoit à la *Palla*; elle la prioit de lui donner de quoi travailler, pour lui faire connoître par là, qu'elle ne la visitoit point en qualité de son égale, mais comme sa très-humble servante. Alors la *Palla* par une faveur bien signalée, lui donnoit quelque chose à faire de son propre ouvrage, ou de celui de ses filles, pour ne la mettre pas au rang de celles qui la servoient; Ce qui étoit une des plus grandes graces que pût recevoir la personne qui alloit en visite, voyant que la *Palla* l'avoit mise du pair avec elle, ou avec ses filles. Ce même commerce de civilité & d'honnêteté se pratiquoit entre les autres femmes, & parmi les hommes dans tout ce Royaume, où les inférieurs tâchoient de se rendre agréables à ceux dont ils relevoient, & les Supérieurs de leur côté obligeoient leurs Sujets de plusieurs faveurs, à le prendre depuis l'*Inca*, qui étoit leur Roi, jusques aux moindres *Bergères*, qu'on appelloit *Llamamicher*.

Cette

Cette louïable coûtume qu'avoient les Indiennes de se visiter ainsi, & de porter leurs ouvrages, pour ne pas demeurer oisives, servit d'exemple aux Espagnoles de *Cuzco*, qui observèrent la même chose jusques au temps de *Francisco Hernandez Giron*, qui dans les mouvemens de la Guerre abolit cette pratique, comme c'est l'ordinaire d'une Jurisdiction tyrannique de ruiner de fonds en comble toutes les bonnes coûtumes.

Je rapporterai ici, après avoir parlé des visites & de l'ouvrage des Indiennes, de quelle façon les gens du commun raccommoient leurs habits. S'ils se déchirent par le moyen d'un accroc, ou qu'une bluette de feu y tombant dessus, il s'y fasse quelque trou; pour en réparer le défaut, ils se servent d'une certaine aiguille faite d'une épine, car ils n'en ont aucune de métal, où ils passent une aiguillée de fil de même couleur que la robe, & à force de l'ajuster, & de coudre d'un bout à l'autre, pour couvrir ce qui est rompu, ils le rentrent si proprement, qu'il semble qu'il n'y ait jamais eu de trou, quand même il auroit été de la largeur de la main. Pour en venir à bout plus facilement, & rendre la toile égale par les deux bouts, ils se servent au lieu de métier, d'une Callebasse coupée par le milieu, ou bien de la circonférence d'un Pot de terre; ce qui passoit parmi eux pour une invention de raccommoier leurs habits, si belle, & si excellente, qu'ils se moquoient d'ordinaire des Espagnols, parce qu'ils les leur voyoient refaire tout autrement, à cause que la tiffure étoit différente de celle des Indiens. Il faut remarquer encore, que pour s'apprêter à manger, ils avoient dans leurs maisons au lieu de foyer certains fours d'argille, grands, ou petits, selon les moyens qu'avoit le Maître du logis. Ils y mettoient le

ROIS DU PEROU. *Liv. IV. Ch. XIV. 369*
 le feu par l'ouverture ordinaire, & au dessus du
 Four ils en faisoient deux ou trois, plus, ou moins,
 pour y mettre cuire dans des Pots de terre les vian-
 des qu'ils vouloient assaisonner. Ils se servoient de
 cette invention, pour épargner le bois; Aussi
 étoient-ils fort surpris de voir que les Espagnols,
 dans leur manière de faire la cuisine, en perdoient
 beaucoup, & le laissoient brûler inutilement.

Il reste à parler des femmes publiques, que les
Incas toléroient dans leurs terres, pour obvier à
 de plus grands maux. Elles demeuroient à la cam-
 pagne, chacune séparément, dans de chétives Ca-
 bannes, & ne pouvoient entrer dans les Villes, de
 peur que leur commerce ne corrompit les honnê-
 tes femmes. Ils les appellent vulgairement *Pam-
 pauruna*, nom qui désigne & leur demeure, & leur
 façon de vivre; ce mot est composé de *Pampa*,
 c'est à dire plaine, & de *Runa*, qui, au singulier,
 signifie un homme ou une femme, & au pluriel
 plusieurs gens ensemble. De sorte que si on joint
 ces deux mots, l'on trouvera que *Pampauruna*
 marque des gens qui vivent à la campagne, ou bien
des femmes de place; par où ils vouloient donner à
 entendre que comme une place est publique, &
 destinée à recevoir tous ceux qui y veulent al-
 ler, ces femmes l'étoient de même, & se prosti-
 tuoient à tous venans. Les hommes les traitoient
 avec beaucoup de mépris, & il étoit défendu aux
 femmes de leur parler, sur peine de porter le même
 nom, pour une marque d'infamie, & outre cela
 d'être rasées en public, & repudiées par leurs ma-
 ris, si elles n'avoient. En un mot, pour les ex-
 poser à la honte publique, on ne les nommoit ja-
 mais autrement que *Pampauruna*, qui signifie Pu-
 tain.

C H A P I T R E X V.

Ynca Roca soumet plusieurs Nations dont les plus remarquables étoient Chancas, & la Province de Hanco-Huallu.

A P R E's la mort de ce dernier *Ynca*, le Roi *Ynca Roca* son fils, dont le nom, selon l'explication qu'en donne *Blas Valera*, que nous avons rapportée ci-devant, signifie *un Prince Prudent*, prit la bordure de couleur à son avènement à la Couronne; & après avoir rendu les derniers devoirs à son Pere par une Pompe funèbre qu'il fit solennellement, il passa les trois premières années de son Règne, à visiter son País. Il leva en même temps des troupes, pour conquérir de nouveaux lieux, du côté de *Chinchaſuyu*, qui est au Septentrion de *Cuzco*. Outre cela, il fit faire un Pont sur la rivière d'*Apurimac*, qui est au Chemin Royal de *Cuzco*, tirant vers la Ville des Rois. Car il lui sembla que ce seroit une chose indigne de sa Majesté, s'il falloit que son Armée passât cette Rivière sur des Radeaux, comme elle avoit fait au temps de son Pere, qui s'étoit désisté de faire un Pont, pour n'avoir pas encore assujetti les Provinces de cette Frontière, qui étoient maintenant sous l'Empire de l'*Ynca* son fils.

Après que le Pont fut fait, il sortit de *Cuzco* avec vingt mille hommes, & quatre Mestres de Camp. L'ordre qu'il tint en son Armée fut de faire passer sur le nouveau Pont tous ses gens de guerre, dont il fit un Escadron, & mit trois hommes à chaque file. Après avoir marché quelque temps, il

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XV. 371

il entra dans le Vallon appelé *Amancaey*, c'est à dire, *lys*, à cause du grand nombre de ces fleurs; qui naissent dans cette Vallée. Elles sont différentes des *lys* d'Espagne, & pour la figure & pour l'odeur, car la fleur *Amancaey* est faite en forme de cloche, elle a la tige verte, & outre qu'elle est fort lisseé, elle n'a ni feuilles, ni odeur; les Espagnols ne lui ont donné le nom de *lys*, qu'à cause de ces deux couleurs, qui sont le blanc & le verd. D'*Amancaey*, il laissa à main droite la haute Montagne neigeuse, & soumit à son Empire le peu de Villes qu'il trouva, entre cette Montagne & le grand chemin, dont les Habitans sont des Nations appellées *Tacmara*, & *Quinvalla*. De-là il passa *Cochacaça*, où il mit quelques troupes en garnison, il fut ensuite à *Curampa*, où il trouva fort peu de gens, qu'il assujettit facilement; & de *Curampa* il tira vers la grande Province appelée *Antabuaylla*, dont les Habitans s'étendent à droit & à gauche à côté du Chemin Royal de seize à dix-sept lieuës. Ces Peuples appelez *Chanca* sont fort riches, & fort aguerris; aussi se vantent-ils d'être sortis de la race d'un Lion, c'est pour cela qu'ils adorent cet Animal comme un Dieu. Avant que les Rois *Incas* les eussent conquis, il produisoient en public, dans leurs principales Fêtes, vingt-quatre jeunes hommes, épuisez de la même manière qu'on peint Hercule, c'est à dire, couverts de la peau d'un Lion, dont la tête leur servoit de casque; ils observoient encore de mon temps cette coutume, & je me souviens de les avoir vûs à *Cuzco* ainsi habillez, le jour de la Fête du très-saint Sacrement de l'Autel.

On comprend sous le nom de *Chanca* plusieurs autres Nations, comme celles qu'on appelle *Hanco-Huallu*, *Utunsallu*, *Uramarca*, *Vilca*, &c.

Toutes ces Nations se vantent d'être sorties de divers peres; les unes d'une Fontaine, les autres d'un Lac, & les autres d'une haute Colline, chaque Peuple tenant pour Dieu celui qu'il croyoit être son pere, jusques à lui sacrifier pour une marque d'adoration. Les prédécesseurs de ces Peuples, venus de bien loin, conquirent divers Païs, avant que d'arriver dans la Province d'*Antabuaylla*, qu'ils soumirent par les armes, en chassèrent les anciens Habitans, & firent resserrer dans leurs Provinces les *Quechuas*, qu'ils rendirent leurs Tributaires. Mais comme après avoir fait toutes ces choses, dont leurs descendans se vantent encore aujourd'hui, ils traitoient leurs Sujets tyranniquement, cela fut cause que sur l'avis qu'en eût le Roi *Inca Roca*, il résolut de les aller voir, pour les mettre à la raison. Lors qu'il fut arrivé aux confins de la Province d'*Antabuaylla*, il envoya faire aux *Chanças* les sommations ordinaires, pour les obliger à se soumettre au Fils du Soleil, ou à prendre les Armes pour se défendre contre lui. Cette proposition étant faite aux *Chanças*, ils s'assemblèrent pour y répondre, & mirent l'affaire en délibération, les avis y furent partagez; les uns disoient qu'il étoit raisonnable de reconnoître l'*Inca* pour leur souverain Seigneur, puis qu'il portoit le titre de Fils du Soleil: les autres, au contraire, c'est à dire, ceux qui se croyoient descendus d'un Lion, soutenoient, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'eux, qui commandoient à tant de Vassaux, & qui venoient d'une si bonne race, s'assujettissent à une domination étrangère; Qu'on ne leur persuaderoit jamais que l'*Inca* fût Fils du Soleil; Que leur généalogie & les exploits des *Chanças* leurs Ancêtres leur devoient apprendre qu'il étoit plus glorieux pour eux de soumettre les

autres

ROIS DU PEROU. *Liv IV. Ch. XV.* 373

autres Peuples à leur Empire, que de se rendre tributaires de l'*Ynca*; Qu'au reste, ils n'avoient pas fait encore la dernière épreuve de la valeur de leurs bras, & qu'il valoit bien mieux résister à l'*Ynca*, que de lui obéir lâchement, & se rendre à lui à la première sommation, au lieu de déployer leurs Enseignes victorieuses, & de prendre les Armes en gens d'honneur.

Les *Chancas* passèrent ainsi plusieurs jours, sans pouvoir s'accorder. L'*Ynca* n'en fut pas plutôt averti, qu'il résolut d'entrer dans leur Province à main armée, afin de les surprendre, de peur qu'usant de clémence & de douceur envers eux, ils n'en devinssent plus téméraires, & que rendus insolens par les Victoires qu'ils avoient gagnées contre d'autres Peuples, ils n'entreprissent sur lui quelque chose qui l'obligeât à leur faire une cruelle Guerre, & à les punir à toute rigueur. Il commanda donc aussi-tôt à ses Mestres de Camp d'entrer dans la Province d'*Antahuaylla*, & envoya en même temps un exprès aux *Chancas*, pour leur dire de sa part, que s'ils ne le reconnoissoient pour Roi, ils devoient être certains qu'il les feroit tous passer au fil de l'épée, parce qu'il étoit résolu de ne plus souffrir leur opiniâtreté. Ces paroles épouvantèrent si fort ces gens-là, qui voyoient d'ailleurs que quantité de *Quechuas* & d'autres Nations, qu'ils avoient offensées par le passé, alloient se rendre à l'armée des *Yncas*, qu'ils subirent leur joug, plus pour la crainte qu'ils avoient de ses armes, & de la vengeance de leurs ennemis, que pour l'amour de ses Loix & de son Gouvernement; ils répondirent donc sans marchander plus long-temps, qu'ils étoient prêts à lui obéir ponctuellement, en tout ce qu'il leur commanderoit; mais quelques offres qu'ils lui fissent, elles ne diminuèrent point la haine

ne secrette qu'ils avoient dans l'ame, contre lui, comme nous le verrons ci-après.

Après que l'*Ynca* eût ainsi conquis ceux d'*Antabuaylla*, & laissé dans leur Province les Ministres qu'il jugea nécessaires pour leur apprendre leur devoir, il passa plus avant jusques au Païs que l'on appelle *Uramarca*, & autrement *Chanca*, qui a son étenduë assez petite, mais dont les Habitans ont le cœur haut, & sont naturellement fort aguerris. Aussi ne se rendirent-ils point sans résistance, & peut-être que s'ils eussent eu les forces égales au courage, ils ne se seroient pas soumis si-tôt aux *Yncas*, envers lesquels les Indiens de ces Contrées ne se montrèrent pas si enclins ni si souples, que ceux des Provinces de *Cuntisuyu*, & de *Collasuyu*, car ce ne fut qu'à contre-cœur qu'ils reconnurent enfin une Puissance étrangère. En sortant d'*Uramarca* l'*Ynca* entra dans la Province que les Indiens appellent *Hanco-Huallu*, ou *Vilca*, & les Espagnols *Villcas*, Peuples qui n'eurent pas moins de regret de se rendre, qu'en avoient eu leurs Voisins. Ces Nations, du nombre des *Chancas*, avoient conquis d'autres Provinces par les armes, & en aquéroient tous les jours de nouvelles, par un excès d'ambition, qu'ils accompagnoient d'un orgueil déréglé, & d'une tyrannie insupportable à leurs Sujets. Mais le Roi *Ynca Roca* sût bien réprimer l'un & l'autre, & les rendre souples à ses Ordres, ce qui les affligea fort dans leur ame, & leur fit concevoir une haine secrette contre leur nouveau Prince. Dans ces deux Provinces, les Habitans sacrifioient des enfans à leurs Dieux dans leurs Fêtes principales. Ce qui étant venu à la connoissance de l'*Ynca*, il leur persuada par un discours qu'il leur fit, d'adorer le Soleil pour leur Dieu, & de se dépouïller de cette

inhu-

inhumanité qui leur étoit naturelle. Pour les y porter plus fortement, & les empêcher d'y retomber, il fit une Loi, qu'il prononça de sa propre bouche, afin de la faire mieux observer; par laquelle il les assura, que pour un enfant qu'ils Sacrifieroient, il les feroit tous passer au fil de l'épée; & peupleroit leur País d'autres Habitans, qui ne seroient pas si barbares qu'eux, & ne tueroient point des innocens, envers lesquels ils témoigneroient avoir plus de tendresse, que leurs propres peres n'en avoient. Quoi que ces paroles fissent impression sur ces Barbares, ils ne quittèrent qu'à regret leur abomination, parce que le Diable leur avoit mis dans l'esprit que cette coûtume d'immoler des enfans lui étoit le Sacrifice le plus agréable.

De *Vilca*, il prit son chemin à main gauche du côté d'Occident, jusques à la Côte de la Mer, & se rendit à l'une de ces deux grandes Provinces, qui porte presque le même nom: mais pour les distinguer on appelle la première *Sulla*, & la seconde *Utumfulla*. Ces deux Provinces contiennent plusieurs Nations, qui ont divers noms; d'ailleurs les unes sont mieux peuplées que les autres. Mais sans m'arrêter à les décrire en détail, il me suffira de dire, que le nombre des Habitans étoit de quarante mille hommes, qui firent perdre beaucoup de temps à l'*Inca*, avant qu'il pût en venir à bout. Car ceux du País disent qu'il fut bien trois ans, parce qu'il ne voulut point les réduire à force d'armes, mais les avoir par caresses. Pendant ce temps-là, les Indiens, qui étoient en grand nombre, & qui étoient fort aguerris, furent souvent sur le point de prendre les armes, pour résister courageusement: jusques à ce qu'enfin vaincus par le bon traitement de l'*Inca*, & par l'honnête pro-

cédé, dont il uſoit envers eux, ils ſe ſoumirent; embrasſèrent ſes Loix, & reçurent pour Gouverneurs ceux qu'il lui plût leur donner; ce qu'il n'eût pas plutôt fait, qu'il ſ'en retourna victorieux à *Cuzco*. Il y a environ trente-deux ans qu'on a découvert dans ces deux Provinces de *Sulla*, & d'*U-tumſulla*, quelques Mines d'argent, & de Vif-argent, qui ſont d'un grand revenu, & fort importantes à la fonte des Métaux, principalement de l'argent.

C H A P I T R E X V I.

Du Prince Yahuarhuacac, & l'explication de ſon nom.

LE Roi *Inca Roca* ayant employé quelques années à gouverner paisiblement ſes Etats, réſolut de reprendre les Armes, & d'envoyer pour cet effet le Prince ſon fils & ſon héritier, qu'on appelloit *Yahuarhuacac*, à la conquête d'*Antifuyu*, qui eſt à l'Orient de *Cuzco*, & aſſez proche de cette Ville. Car de ce côté-là il n'avoit pas avancé les bornes de ſon Empire plus loin que la Rivière de *Paucartampu*, juſques où s'étendoit la conquête du Premier *Inca Manco-Capac*.

Avant que de paſſer outre, je trouve à propos que nous rapportions ici la ſignification du nom *Yahuarhuacac*, & que nous montrions en même temps pourquoi l'on appella aſſi ce Prince. Parmi les Indiens les uns en attribuent la cauſe à ce qu'à l'âge de trois ou quatre ans il pleura du ſang, mais on ne fait pas certainement ſi ce fut une ſeule fois ou pluſieurs; Ce qui venoit peut-être de quelque mal

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XVI. 377

mal qu'il pouvoit avoir aux yeux ; les autres disent qu'il répandit ces larmes sanglantes quand il nâquit ; cette opinion me paroît plus vrai-semblable que l'autre. Il se pût faire aussi que venant au monde, il lui demeura sur le visage quelque goutte du sang de sa mere, & que ces Peuples superstitieux, & qui se piquoient d'être devins, s'imaginèrent que c'étoient des larmes, que l'enfant répandoit. Quoi qu'il en soit, ils tinrent tous pour certain qu'il pleura du sang, & s'attachèrent d'autant plus à cet accident de très-mauvais augure selon eux, qu'il étoit arrivé au Prince héritier de la Couronne ; ils apprehendèrent fort pour lui, & se persuadèrent que cela le menaçoit de quelque grande infortune ou de la malédiction de son Pere le Soleil, comme ils disoient. Voilà l'explication de nom *Yahuarhuacac*, qui signifie *celui qui pleure du sang*. Ce qu'il ne fit qu'en son enfance, & non pas en l'âge viril ; ni pour avoir été vaincu, ou fait prisonnier de guerre, ce qui n'arriva jamais à aucun *Ynca*, excepté à l'infortuné *Huascar*, qui fut arrêté par *Atahualpa* son frere bâtard, comme nous le dirons en son lieu. Il ne fut pas non plus changé en nourrisse ni supposé, comme un certain Historien a voulu nous le faire accroire. Car toutes ces choses sont fort éloignées du respect religieux que les Indiens portoient à leurs *Yncas*, & du soin qu'en avoient leurs Gouverneurs, & les autres Ministres destinez pour le service, & pour la garde du Prince. Cela étant ainsi, bien loin qu'ils eussent voulu souffrir qu'on l'envêât pour en mettre un autre à sa place, ou qu'il y eût quelqu'un si hardi que de l'entreprendre ; quiconque l'eût seulement pensé, celui-là sans doute eût crû que la terre se fût ouverte dans le moment pour l'engloutir, & toute sa parenté, ou même

la Province & la Ville dont il étoit natif. Car, comme nous avons dit ailleurs, ils tenoient leurs Rois pour Dieux, & les adoroient en qualité de Fils du Soleil, avec plus de vénération que tous les anciens Gentils n'en ont jamais eu pour leurs Divinités imaginaires.

Je remarquerai ici, à l'occasion de cet Augure qu'ils tiroient des pleurs, une autre superstition, ou le vain présage qu'ils tiroient du remuement des paupières de dessus & de dessous. Tous les *Yncas*, & leurs Vassaux, prenoient pour un bon présage, lors que la paupière de dessus l'œil gauche se mouvoit plus qu'à l'ordinaire; car ils disoient alors que c'étoit un signe qu'il leur arriveroit quelque bien, qui les combleroit de contentement & de joye. Mais si c'étoit la paupière de l'œil droit, l'Augure leur paroïssoit incomparablement meilleur, & leur promettoit, à ce qu'ils disoient, des prospérités sans nombre, & des richesses inestimables, qu'ils croyoient devoir être accompagnées d'un plaisir, & d'une tranquillité d'esprit qu'on ne pouvoit exprimer. Mais les paupières de dessous leur présageoient tout le contraire, s'il arrivoit qu'elles tremblassent plus que de coûtume; ce leur étoit un indice de tristesse, & de voir des choses qui accableroient de douleur & de misère. Mais si c'étoit la paupière de dessous l'œil gauche, ils prenoient cela pour le pire de tous les présages qu'ils eussent pû avoir, qui les menaçoit, à ce qu'ils disoient, d'une infinité de larmes, & d'être exposés à l'avenir, à tous les maux & à tous les chagrins imaginables. Ils ajoûtoient tant de foi à ces petits accidens, que toutes les fois que ce dernier leur arrivoit, ils s'abandonnoient aux pleurs, comme s'ils se fussent vûs accablés des plus grands malheurs. Alors pour ne point perdre leurs yeux,

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XVI. 379
 à force de pleurer les maux qu'ils n'avoient pas encore vûs, ils avoient entr'eux une superstition aussi ridicule, que l'Augure même; car ils mouilloient de salive le bout d'une paille, qu'ils appliquoient à la paupière de dessous en la resserrant, & disoient pour leur consolation que cette paille mise ainsi, empêchoit le cours des larmes qu'ils appréhendoient de répandre, & détournoit le mauvais présage du tremblement de la paupière. Ils tiroient presque les mêmes conjectures du bruit des oreilles, que je laisse à part pour ne pas m'éloigner de mon sujet; J'ajouterais seulement que je puis parler avec certitude de l'un & de l'autre pour l'avoir vû. Je reviens à mon sujet.

Le Roi *Ynca Roca*, ayant donc fait dessein d'envoyer le Prince son fils à la conquête d'*Antisuyu*, fit lever quinze mille hommes, nomma trois Mestres de Camp, pour les conduire, pour accompagner le Prince, & pour lui servir de Conseillers, & il le fournit de toutes les munitions qui lui étoient nécessaires; le Prince fut avec ces troupes jusques à la Rivière de *Paucartampu*, d'où il passa plus avant à *Challapampa*, où il soumit à son obéissance le peu d'Indiens qu'il trouva dans ces Contrées. De *Challapampa* il continua son Voyage à *Pillcapata*, & y peupla quatre Villes d'autres gens que de ceux du País. Il alla ensuite à *Havisca*, & à *Tunu*, où les Indiens trouvèrent l'herbe appelée *Cuca*, qu'ils estiment si fort, comme je l'ai déjà dit. La terre de *Havisca* échut depuis en héritage à *Garcillasso de la Vega*, mon bon Seigneur, qui m'en fit une donation durant ma vie, mais je la perdis depuis pour m'en aller en Espagne. Pour entrer dans les Vallons où croît l'herbe *Cuca*, il faut passer par un Côté qu'on appelle *Cannachuay*, où il y a cinq lieues de descente presque perpendiculaire,

diculaire, qu'on ne peut regarder sans frayeur, moins encore peut-on, sans être saisi de crainte, monter en haut, ou descendre par un chemin si dangereux, par où l'on va comme en serpentant, avec beaucoup de danger, de quelque côté que l'on se tourne.

C H A P I T R E XVII.

Des Idoles des Peuples appellez Antis, & de la conquête des Charcas.

LEs Habitans des Provinces des *Antis* adoroient pour Dieux les Tygres, & les grandes Couleuvres appellées *Amaru*, dont les unes sont plus grosses que la cuisse d'un homme, & longues de vingt-cinq à trente pieds, & les autres beaucoup moindres. Ces gens là les adoroient toutes, à cause de leur prodigieuse grandeur. Elles ne sont point malignes, & ne font mal à personne, ce que ceux du País attribuent à l'effet de l'enchantement d'une Magicienne, qu'ils croyent les avoir ainsi apprivoisées, parce qu'elles étoient auparavant fort farouches. Ils adorent aussi les Tygres, à cause de leur cruauté, ils disoient que les Tygres & les Couleuvres étoient natifs du País, & que par conséquent ils méritoient d'être adorez, mais que pour eux ils étoient étrangers en ces Contrées. Ils adoroient encore l'Herbe appellée *Cuca*, ou *Coca*, comme disent les Espagnols.

Dans ce Voyage le Prince *Yabuarhuacac* ajouta près de trente lieues de conquête à son Empire, dans un País qui n'étoit guère peuplé, & ne passa point plus avant, parce que les Marais, les Précipi-

ces,

ROIS DU PÉROU. Liv. IV. Ch. XVII. 381
 ces, & les Montagnes, rendoient presque inaccessible cette Contrée, qui sert comme de Frontière à la Province qu'on appelle proprement *Anti*, d'où prend son nom toute celle d'*Antisuyu*. Après avoir fait cette conquête, le Prince retourna à *Cuzco*, & dès-lors le Roi son pere résolut de ne plus faire d'entreprises de guerre, parce que du côté d'*Antisuyu*, qui est à l'Orient, il n'y avoit rien à conquérir, non plus qu'à l'Occident, où est le País de *Cantisuyu*, où son Empire aboutissoit vers la Mer du Sud; de sorte qu'à le prendre ainsi, de l'Orient à l'Occident, il y avoit vers le Parage de *Cuzco* plus de cent lieuës de terre, & du Septentrion au Midi plus de deux cens. Dans tout ce País les Indiens s'occupèrent à bâtir de magnifiques Palais, des Jardins, & des Maisons de plaisance à l'*Inca*. Ils prirent soin en même temps de faire des Magazins dans les grands Chemins, afin d'y ferrer les Munitions de guerre, & les Habits, pour l'usage de ceux du País.

Le Roi *Inca Roca* s'étant abliqué quelques années aux exercices de la Paix, résolut enfin d'achever la conquête des grandes Provinces appelées les *Charcas*, que son pere *Inca Capac Yupanqui* avoit commencée au détroit de *Collasuyu*. Pour executer ce dessein, il mit sur pied trente mille hommes, & fut le premier de tous les *Incas* qui marcha avec une si grosse Armée; il nomma six Mestres de Camp, outre les autres Chefs, & les Officiers subalternes, & se mit en Campagne, après avoir laissé pour son Lieutenant dans le Royaume le Prince *Tabuarhuacac*, auquel il donna pour ajoints quatre autres *Incas*, afin qu'ils lui servissent de Conseillers.

Il sortit après cela de *Cuzco* par le grand Chemin de *Collasuyu*, & prit en passant toutes les troupes qu'on

qu'on tenoit prêtes dans les Provinces, avec lesquelles il arriva aux Confins de *Chuncuri*, de *Pucuna*, & de *Muyumuyu*, qui étoient les Provinces les plus proches de son Royaume. Il les fit sommer d'abord de reconnoître le Soleil pour leur Dieu, de recevoir les Loix, d'abandonner le Culte de leurs Idoles faites de pierre, & de bois, & de renoncer aux abus qu'ils commettoient ordinairement contre la Loi naturelle, & contre les devoirs de la Société civile. Les Habitans s'offensèrent si fort de ce langage, que les Principaux d'entr'eux, & les plus aguerris, prirent les armes avec beaucoup de furie, disant qu'on ne les pouvoit traiter avec plus de rigueur que de les vouloir contraindre de quitter leurs Dieux, pour adorer ceux des Etrangers, & de renoncer à leurs Coûtumes & à leurs propres Loix, pour s'assujettir à celles de l'*Inca*, qui faisoit profession d'envahir tous les Etats, & de rendre tributaires les Peuples qui ne relevoient point de lui, & de les traiter comme des esclaves; surquoi ils conclurent, qu'ils ne devoient point souffrir cela, mais se résoudre plutôt à mourir en gens d'honneur, pour la défense de leurs Dieux, de leur Patrie, & de leur Liberté.

C H A P I T R E XVIII.

*Remontrance des Vieillards aux Jeunes gens,
qu'ils font résoudre à recevoir l'Ynca.*

LEs Vieillards, gens sages & modérez, répondirent à ces objections des jeunes gens du País; Que les difficultez qu'ils proposoient n'étoient fondées sur aucune apparence; Qu'ils étoient assez

ROIS DU PEROÛ. Liv. IV. Ch. XVIII. 383
 Ilz voisins des Sujets de l'*Ynca*, pour avoir appris depuis quelques années, qu'il n'y avoit rien que de bon dans ses Loix, & dans son Gouvernement, & qu'il traitoit ses Sujets comme ses propres enfans. Qu'au reste, il ne conquéroit sur les Indiens que les terres qu'il trouvoit en friche, qu'il les faisoit même labourer à ses propres fraix, & qu'au lieu de leur imposer un Tribut, il leur donnoit de son bien, en leur partageant tout ce qu'il en avoit de reste, après avoir fourni à l'entretien de ses Armées; Que pour preuve de ce qu'ils avançaient; sans s'amuser à rechercher d'autres raisons, ils n'avoient seulement qu'à considérer sans passion, combien l'état présent des Vassaux de l'*Ynca*, qui se voyoient au comble des richesses, de la prospérité, & de la tranquillité, étoit différent du passé; qu'ils en concluroient facilement que dès que les dissensions & les querelles qu'ils avoient entr'eux pour les moindres choses seroient terminées, leurs biens seroient assurément plus à couvert de la violence des Voleurs, & l'honneur de leurs femmes plus assuré contre les efforts des Adultères; sans compter que les riches, & les pauvres, les grands & les petits, & tous en général seroient à l'avenir exempts des insolences, & des outrages des plus puissans.

Ils ajoûtèrent encore, Que ceux des Provinces frontières ayant été informez exactement des grands biens que faisoit l'*Ynca*, s'étoient soumis à son Empire de leur bon gré, pour jouir de la douceur de son Gouvernement; & que puis qu'ils étoient assurez de cette vérité, ils seroient bien de les imiter, & qu'il valoit beaucoup mieux appaiser l'*Ynca*, en lui accordant sa demande, que de l'irriter par un refus; Qu'il leur sauroit peu de gré de s'être rendus à lui, quand il les y auroit contraints

traints par les Armes; Que par cette voye ils seroient tout à fait indignes de ses bonnes graces, qu'ils devoient donc tâcher de les acquérir par leur obéissance; Qu'en un mot, cette voye étoit la meilleure de toutes, puis qu'elle mettoit à couvert leurs vies, leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans; Qu'au reste, à l'égard de leurs Dieux, l'*Ynca* sembloit avoir raison de leur dire, que le Soleil méritoit beaucoup mieux que leurs Idoles, d'être adoré de tous généralement; & par conséquent qu'ils ne devoient point faire difficulté de recevoir un si grand Prince pour Roi, & le Soleil pour leur Dieu, puis qu'il n'y avoit en cela que du profit & de l'honneur à gagner. Les Vieillards furent si bien appaisés les jeunes gens, par ces raisons, qu'ils allèrent tous ensemble au devant de l'*Ynca*. Les jeunes, qui le furent recevoir avec les armes à la main, lui dirent pour compliment, qu'ils ne les portoient que pour le servir dans ses Armées, en qualité de bons & de fidèles Sujets, & lui aider à conquérir de nouvelles Provinces; & les Vieillards lui firent divers présens des Fruits du País, & lui dirent, qu'ils les lui offroient de bon cœur, en reconnoissance de ce qu'il prenoit possession de la terre qui les produisoit. L'*Ynca* les reçût tous favorablement, commanda qu'on donnât des Habits aux Vieillards. Il voulut même que les Principaux eussent de ses propres Robes, & fit habiller tous les autres à l'ordinaire. Outre cela, pour témoigner aux jeunes Soldats, & aux Capitaines, combien il faisoit cas de leur courage, il en reçût cinq cens au nombre de ses autres gens de guerre; & afin qu'il n'y eut pas de jalousie entr'eux, il les fit tirer au sort, & dit aux autres, qu'il n'en pouvoit prendre davantage, de peur que tout le País ne demeurât garni de gens de guerre.

Cepen-

ROIS DU PEROU. *Liv. IV. Ch. XVIII. 385*
 Cependant ses bienfaits & ses faveurs signalées, comblèrent ces gens-là d'un si grand contentement, que tous pêle-mêle, jeunes, & vieux, l'adorèrent comme Dieu, & pour une marque de leur reconnoissance, ils s'écrièrent en se tournant vers l'Inca; *Assurément, vous faites bien voir par vos actions que vous êtes Fils du Soleil; Vous seul méritez le nom de Roi; & ce n'est pas sans raison que l'on vous appelle l'Ami des Pauvres, puis qu'à peine avons-nous eu l'honneur d'être vos Sujets, que vous nous avez comblez de biens & de récompenses. Veüilles le Soleil vôtre Pere vous remplir à jamais de bénédictions, & puissiez-vous commander à tous les Peuples du monde, afin d'être honoré du nom de Capa Ynca, & que vos grandes vertus vous en rendent digne.* Après que ce Prince leur eût donné des gens pour les instruire, il passa plus avant, afin de réduire les Provinces voisines, *Misqui, Caca-ca, Macaca, Caracara, &c.* jusques à *Cbuquisaca*, qu'on appelle maintenant *Ciudad de la plata*, ou *Ville d'argent*. Quoi que ces Provinces soient différentes de Langue & de Nation, elles ne laissent pas de porter un même nom, qui est celui de *Charca*. Le Roi *Ynca Rocales* soumit à son obéissance avec la même facilité que les autres, de sorte que dans ce Voyage il étendit les bornes de ses Etats à plus de cinquante lieuës de long, du Nord au Sud, & autant de large de l'Est à l'Oüest. Lors qu'il eût achevé cette expédition, & laissé, selon l'ancienne coûtume, dans tous ces Païs les Ministres nécessaires pour instruire ses Sujets dans sa Religion, & dans les devoirs de la Société civile, il retourna à *Cuzco*, renvoya les Soldats dans les Provinces d'où il les avoit pris, & récompensa les Capitaines.

Après cela, il trouva à propos de se reposer, &

d'employer le reste de sa vie à bien gouverner son Royaume. On ne fait pas précisément combien d'années il vécut depuis. Lors qu'il fut mort, tous les Sujets connurent par expérience, qu'il n'avoit dégénéré en rien de la vertu de ses Ancêtres, mais qu'il avoit plutôt imité en tout leurs glorieuses Actions, soit que l'on considère ses Conquêtes, ou les avantages qu'il procura à ses Sujets. Il fonda des Ecoles publiques, où il voulut que les *Amautas* enseignassent les Sciences dont ils avoient connoissance. Outre cela il fit bâtir auprès de ses Ecoles son Palais Royal, comme il sera dit en son lieu, établit des Loix, & prononça plusieurs belles Sentences, que je rapporterai au Chapitre suivant & que je tirerai mot à mot des Ecrits du R. P. *Blas Valera*. Il fut pleuré généralement de tous ses Sujets, & embaumé selon la coutume de ces Rois. Son héritier fut *Yabuarbuacac*, qu'il eut de *Mama Micay* sa sœur & sa femme; il laissa encore plusieurs autres enfans, bâtards & légitimes.

C H A P I T R E X I X .

*De quelques Loix que le Roi Ynca Roca établit;
Des Ecoles qu'il fonda à Cuzco, & des
Sentences qu'il prononça.*

LE R. P. *Blas Valera*, qui a été fort exact dans la recherche des Actions des *Yncas*, nous apprend que *Ynca Roca* régna presque cinquante ans, durant lesquels il fit plusieurs Loix, dont les principales furent les suivantes. *Qu'il ne falloit élever aux Sciences que les Gentilshommes, & non pas les*
filis

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XIX. 387
 fils des gens de basse extraction , de peur que des connoissances si relevées ne les rendissent orgueilleux , & que l'Etat n'en reçût quelque dommage ; Qu'il suffisoit pour les occuper , que chacun d'eux a prit le métier de son pere ; Qu'on ne devoit avoir aucune pitié du meurtrier , du séditieux , du voleur , ni de l'adultère , mais qu'il les falloit tous faire pendre sans rémission ; Et que les enfans seroient obligez de servir leurs peres & leurs meres jusques à l'âge de vingt-cinq ans , auquel temps ils travailleroient pour le service du public.

On croit qu'il fut le premier qui fonda des Ecoles à Cuzco, afin que les Amautas y pussent enseigner les Sciences aux Princes Yncas, à ceux de Sang Royal, & aux Gentils hommes de son Empire, non par le moyen des Lettres, car ils n'en avoient aucunes, mais par l'usage & la pratique qu'ils en pourroient avoir tous les jours. Le devoir de ces Amautas étoit de leur apprendre les Cérémonies, & les Préceptes de leur Religion, de leur faire connoître la raison & le fondement de leurs Loix, en leur en donnant la véritable explication; de les instruire dans la Politique, & dans la Milice; de polir leurs mœurs; de leur apprendre l'Histoire & la Chronologie par le moyen des nœuds dont ils se servoient pour tenir compte des années; de les faire parler élégamment, & enfin de ne rien omettre de ce qui étoit nécessaire pour élever leurs enfans, & conduire leurs familles. Ces mêmes Amautas, qui leur étoient en grande vénération, comme Philosophes & gens de savoir, s'appliquoient encore à montrer aux jeunes gens le peu qu'ils savoient de Poësie, de Philosophie, de Musique, & d'Astrologie. Toutes ces choses furent de l'institution du Prince Ynca Roca, qui maintint toujourns depuis ces Loix, & les amplifia beaucoup; mais l'Ynca Pachacutec, qui

étoit son arrière neveu, y en ajoûta plusieurs autres.

Le Roi Ynca Roca avoit ordinairement ces paroles à la bouche; Que toutes les fois qu'il confidéroit la grandeur, la lumière, & la beauté du Ciel, il en tiroit cette conséquence, qu'il falloit bien que le Pachacamac (c'est ainsi qu'on appelle Dieu) fût un Roi fort puissant, puis qu'il avoit une si belle demeure. Quelquefois aussi pour montrer combien il estimoit les gens vertueux, il disoit; S'il falloit que j'adorasse quelqu'une des choses d'ici bas, j'adorerois sans doute un homme sage & discret, parce qu'il surpasse en dignité toutes les choses du Monde. Mais pour prouver qu'on ne doit point adorer l'homme, il ajoûtoit qu'on ne devoit point adorer celui qui naît parmi les pleurs, qui d'enfant qu'il étoit devient homme, qui ne subsiste jamais dans un même état, qui vint hier au monde, & qui en sort aujourd'hui, & qui ne peut ni s'exempter de la mort, ni renaître après la mort. Tout cela est tiré du R. P. Blas Valera.

C H A P I T R E X X .

De l'Ynca, surnommé Pleure-sang, septième Roi du Perou. Avec un recit de ses défiances, de ses Conquêtes, & de la disgrâce du Prince.

A P R E'S la mort du Roi Ynca Roca, son fils *Yahuarhuacac* prit possession du Royaume, & le gouverna avec beaucoup de justice, de clémence, & de piété. Son principal dessein fût de se maintenir dans la prospérité où ses Prédécesseurs l'a-

ROIS DU PEROU. *Liv. IV. Ch. XX.* 389

l'avoient mis, sans vouloir faire la Guerre à personne, ni sans prétendre à de plus hautes Conquêtes que celles de ses Ancêtres. Il n'osoit faire aucune entreprise de guerre, à cause que son nom étoit si malheureux, & qu'on lui en prédisoit de si mauvaises choses, qu'il craignoit toujours que le Soleil son Pere ne fut irrité contre lui, & ne lui envoyât quelque châtiment qui fût cause de sa perte. Il passa quelques années dans cette appréhension; durant lesquelles il maintint la Paix le mieux qu'il lui fut possible, & dans son Païs, & dans les terres de ses Voisins. Cependant, pour ne pas demeurer oisif, il visita deux ou trois fois ses Royaumes, & y fit faire des Bâtimens magnifiques. Il traitoit bien ses Sujets, en général & en particulier, & leur témoignoit plus d'affection & de tendresse, que tous ses Prédécesseurs n'avoient jamais fait; sans doute par un effet de la défiance & de la crainte, qui le tint en allarme pendant neuf ans. Mais enfin pour éviter le titre de lâche, & empêcher qu'on ne lui reprochât d'être le seul *Inca*, qui n'avoit pas daigné étendre les bornes de son Empire, il résolut d'envoyer une Armée de vingt mille hommes au Sud-Oüest de *Cuzco*, au delà de la Côte d'*Arequipa*, où ses Ancêtres avoient borné leurs Victoires; son intention étoit de conquérir une pointe de terre extrêmement longue, & qui néanmoins n'étoit pas beaucoup peuplée. Il choisit pour Général de son Armée son frere *Inca Mayta*, qui depuis ce Voyage se fit toujours appeller *Aupu Mayta*, c'est à dire, le Général *Mayta*. Il lui donna pour Mestres de Camp, quatre *Yncas*, fort expérimentez dans le métier de la Guerre; mais, quoi qu'il desirât fort de se trouver à cette Conquête, il ne pût se résoudre à y aller en personne, parce que son destin lui sembloit si malheureux

dans la guerre, & le menaçoit de si étranges tempêtes, qu'à mesure que le desir de cette entreprise naissoit en lui, la défiance l'en détournoit. C'est pour cela qu'il envoya son frere pour entreprendre cette Conquête, avec d'autres Chefs qui la firent réussir en fort peu de temps, & ajoutèrent à l'Empire des *Yncas* tout ce qu'il y a de Pais depuis *Arequipa*, jusques à *Tacama*, autrement *Collasuyu*, qui vers la Côte sert de Frontière à toute cette étendue qu'on appelle aujourd'hui le *Perou*. Ce Pais est assez long, mais fort étroit, & mal peuplé; les *Yncas* ne furent pas si long-temps à s'en rendre Maîtres, qu'à le visiter par tout.

Lors qu'ils eurent achevé cette Conquête, ils rendirent compte à l'*Inca Yabuarhuacac*, de tout ce qu'ils avoient fait. Les nouvelles de cette Victoire lui plurent extrêmement, & le firent penser à une autre entreprise plus honorable & plus glorieuse, ce fut de s'assujettir certaines Provinces du détroit de *Collasuyu* qu'on appelloit *Caranca*, *Ullaca*, *Llipi*, *Chicha*, & *Ampara*. Outre qu'elles étoient grandes, & bien peuplées, les Habitans se pouvoient vanter d'être vaillans, & fort agueris, c'est pourquoi les autres *Yncas* ne les avoient point voulu attaquer, ni faire cette Conquête par les armes, pour ne pas ruiner tout à fait ces Nations barbares & indomptables; ils attendoient toujours qu'ils se rangeassent d'eux-mêmes sous la domination des *Yncas*, & que l'exemple de leurs Voisins, qui en trouvoient le Gouvernement si doux & si salutaire, par l'expérience qu'ils en faisoient, les y attirât insensiblement.

Cependant l'entreprise que l'*Inca Yabuarhuacac* avoit faite de conquérir ces Provinces, ne laissoit pas de lui donner bien de la peine, & de le faire flouter entre l'espérance & la crainte. Car tantôt il

se

se promettoit que ce Voyage auroit un aussi bon succès que celui de son frere *Apu Mayta*, & tantôt il s'en désoit, à cause de son nom de mauvais augure, qui lui abattoit le courage, & le détournoit de faire aucune entreprise, pour les dangers qu'il apprehendoit. Ces inquiétudes n'étoient pas les seules causes de ses apprehensions; il avoit encore d'autres chagrins domestiques, dont les principaux procédoient de la mauvaise conduite, & du naturel farouche de son fils aîné, qui devoit hériter de ses Royaumes. Ce jeune Prince avoit donné, dès son enfance, des preuves visibles de ses mauvaises inclinations, en ce qu'il prenoit plaisir à tourmenter, & à battre ceux de son âge, & qu'il y avoit dans ses actions une certaine malice noire, dont l'on ne pouvoit espérer qu'une extrême inhumanité. L'*Ynca* fit bien tout son possible pour le corriger, dans l'espérance que le jugement lui croissant avec l'âge, lui feroit perdre cette première fougue de la jeunesse; il eut recours aux remontrances, lui fit remarquer la douceur & la clémence de ses Ancêtres envers leurs Sujets, pour l'encourager à les imiter, & pour ne rien oublier, il se servit de menaces; mais tout fut inutile; son Fils alloit de mal en pis; il convertissoit en poison les remèdes qu'on employoit pour guérir son mal, & changer ses inclinations vicieuses, qui s'étoient tournées en habitude. Cela fit résoudre enfin l'*Ynca* son Pere à le disgracier tout à fait, & à le chasser; & même, à le deshériter, si cet exil ne le rendoit point sage; & à mettre à sa place un de ses autres enfans, qui ne dégénéra point des vertus de ses Ancêtres, quoi qu'on n'eût jamais usé de cette rigueur envers les autres *Yncas*. Il fut porté à cela par l'exemple de quelques Provinces de son Empire, où le fils qu'on aimoit le plus avoit

l'héritage. Dans ce dessein il bannit de sa Cour & de sa Maison ce malheureux Prince, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, & le reléqua dans un grand Parc, appelé *Chita*, qui consistoit en plusieurs beaux Pâturages, où il y avoit quantité de bétail consacré au Soleil, & où je me souviens d'avoir été plusieurs fois; & il lui ordonna pour punition de mener paître ce bétail avec les autres Bergers. Le Prince ne pouvant s'opposer à cet exil, fut contraint de s'y résoudre, & de souffrir cette disgrâce, que lui avoit attiré son mauvais naturel. Il se mit donc en la compagnie des autres Bergers, avec lesquels il garda les Troupeaux du Soleil, & mena trois ans durant cette vie champêtre, où je le laisserai, jusques à ce qu'il soit temps de parler de lui plus amplement, & que les grandes choses qu'il fit depuis, nous donnent sujet de les écrire. Je dirai seulement ici qu'on ignore le nom qu'il portoit, avant son exil, parce que les Lettres n'étant point encore en usage dans ce País, on oublioit facilement les choses dont on n'avoit pas occasion de parler souvent.

C H A P I T R E X X I.

*De l'apparition d'un Fantôme au jeune Prince,
& d'un avis qu'il lui donna pour en
avertir son Pere.*

APRE's que l'*Ync* *Yabuarhuacac* eût banni de sa présence son fils aîné, il résolut de ne faire plus la Guerre, & de gouverner paisiblement son Royaume. Cependant, il prenoit grand soin que son fils ne pût s'évader, car son dessein n'étoit que

ROIS DU PÉROU. Liv. IV. Ch. XXI. 393
 que de lui faire changer de vie, & non de le confiner dans une Prison perpétuelle, ou de le deshérer tout de bon, & mettre à sa place un autre de ses fils; cela lui paroissoit, dans le fonds, trop violent, & trop dangereux. Il apprehendoit avec raison, que ses Sujets, accoutumés à regarder les *Yncas* comme des Dieux, & comme les Enfants du Soleil, ne pussent endurer qu'il traitât si sévèrement le Prince son fils.

Il passa trois années entières, dans ces allarmes continuelles; tout ce qu'il fit de mémorable pendant ce temps-là, fut d'envoyer deux fois faire la visite de son Royaume, par quatre de ses Parens, entre lesquels il partagea les Provinces où chacun d'eux devoit aller. Il leur ordonna expressément de faire les réparations & les bâtimens qu'ils jugeroient nécessaires à la dignité de l'*Ynca*, & à l'avantage de ses Sujets, tels qu'étoient les Canaux, ou les Aqueducs, les Maisons Royales, les Magazins publics, les Fontaines, les Ponts, les Chaussées, &c. Cependant il n'osa point sortir de *Cuzco*, où il employa le temps à solemniser les Fêtes de l'Année, principalement celles du Soleil, & à rendre la Justice à ses Sujets. Mais enfin, lorsqu'il y pensoit le moins, le Prince disgracié entra tout seul un jour environ midi dans le Palais de son Pere, & lui fit savoir qu'il étoit là, & qu'il avoit une Ambassade expresse à lui faire. L'*Ynca* fort en colère, lui fit dire qu'il eût à s'en retourner au lieu où il l'avoit confiné; qu'autrement il le feroit mourir, pour avoir été rebelle aux Ordres du Roi, qu'il n'étoit permis à personne de violer, même dans la moindre chose, comme il le savoit bien. Le Prince répondit, qu'il n'étoit point venu là pour enfreindre son Commandement, mais pour obéir à un autre *Ynca*, qui étoit aussi grand Seigneur

que lui, & qui l'envoyoit pour lui dire certaines choses qui lui étoient fort importantes; & qu'ainfi s'il desiroit de les apprendre, il lui donnât permission d'entrer; qu'autrement, pour s'aquitter de sa Commission, il retourneroit vers celui qui l'envoyoit, auquel il rendroit compte de sa réponse.

L'Ynca fort étonné d'entendre que le Prince se disoit envoyé par un aussi grand Seigneur que lui, le fit entrer en même temps, pour savoir que vouloient dire ces extravagances, & qui étoit si hardi que de se servir de son fils à faire de tels messages, sans craindre le châtiment que méritoit cette audace, & qu'il ne manqueroit pas d'infliger dès qu'il connoitroit les coupables. Lors que le Prince fut devant son Pere, il lui parla en ces termes;

„ Seigneur, apprenez qu'aujourd'hui environ midi, comme je me reposois sous un des Rochers qui sont aux Pâturages de *Chita*, où je faisois paître les Troupeaux de nôtre Pere le Soleil, pour vous obéir; il m'est apparu (je ne sai si je dormois ou si je veillois) il m'est, dis-je, apparu un certain homme habillé d'une étrange manière, & qui avoit la mine bien différente de la nôtre. Car il avoit la barbe fort longue, & une robe qui le couvroit jusques aux pieds, outre qu'il menoit en lessé un Animal qui m'est inconnu. Cet homme s'étant avancé vers moi, m'a dit; *Mon Neveu, je suis fils du Soleil, & frere de l'Ynca Manco Capac, & de Coya Mama Oello Huaco, sa femme & sa sœur, les premiers de vos Ancêtres; & par conséquent je suis frere de vôtre Pere, & de tous vous autres; je me nomme Viracocha Ynca. Je viens ici de la part du Soleil nôtre Pere, pour vous donner un avis de grande importance, afin que vous en avertissiez l'Ynca mon Frere. C'est que la plû-*

„ part

ROIS DU PEROU. Liv IV. Ch. XXII. 395

„ part des Provinces de Chinchafuyu , sujettes à
 „ son Empire, & les autres qui n'en relèvent point,
 „ se sont révoltées, & ont pris les armes, dans le
 „ dessein de le précipiter de son Trône, & de rui-
 „ ner de fonds en comble la Ville de Cuzco Capi-
 „ tale de nôtre Empire. Allez donc trouver l'Ynca
 „ mon Frere, & dites-lui de ma part, qu'il se pré-
 „ pare à prévenir un si grand mal, & à y mettre
 „ le remède qu'il jugera nécessaire. Pour vous, sa-
 „ chez qu'en quelque peine que vous soyez à l'ave-
 „ nir, je ne vous manquerai jamais, & que je vous
 „ assisterai dans vos adversitez comme une personne
 „ qui est ma propre chair & mon propre Sang. Ne
 „ craignez pas d'entreprendre courageusement quel-
 „ que grande affaire qui se présente, pourvû qu'el-
 „ le soit digne de la Majesté de vôtre Race, & de
 „ la grandeur de vôtre Empire; Car pour vous en
 „ faire venir à bout, je vous serai favorable, je
 „ vous défendrai sans cesse, & vous donnerai tout
 „ le secours qui vous sera nécessaire. Lors que
 „ l'Ynca Viracocha a eu achevé ces mots, il est
 „ disparu sans que je l'aye vû depuis, & en mê-
 „ me temps je me suis mis en chemin, pour vous
 „ avertir de ce qu'il a voulu que je vous disse de
 „ sa part.

C H A P I T R E XXII.

*Conseil des Yncas touchant l'apparition & l'a-
 vis donné de la part de ce Fantôme.*

L'Y N C A *Yabuarbuacac* fût si fort irrité contre
 son fils, qu'au lieu d'ajoûter foi à ses paroles, il
 lui répondit, qu'il étoit un extravagant, & que
 son

son humeur altière l'avoit porté à dire effrontément les Fables qu'il avoit inventées , afin de les faire passer pour des Révélations de son Pere le Soleil ; Quau reste, il n'avoit qu'à s'en retourner bien vite à *Chitpa* , & à n'en sortir jamais , s'il ne vouloit éprouver les effets de sa colére. Le Prince s'en retourna là-dessus faire l'office de Berger , plus disgracié de son Pere qu'il n'étoit auparavant. Cependant les plus proches Parens de l'*Ynca* , ses Freres , & ses Oncles , qui se tenoient près de sa personne , se figurèrent diverses choses touchant l'avis que le Prince lui avoit donné ; ils étoient trop superstitieux , sur tout à l'égard des Songes , pour n'en être pas allarmez. Ils dirent donc à l'*Ynca* pour ne pas le flâter ; Qu'il ne devoit point mépriser l'avis de l'*Ynca Viracocha* son Frere ; Qu'il n'y avoit pas d'apparence que le Prince eût inventé ces raisons au mépris du Soleil ; Que c'eût été un sacrilège de les imaginer seulement , & à plus forte raison de les dire au Roi. Et par conséquent qu'il seroit bon d'examiner les paroles du Prince l'une après l'autre , de faire des Sacrifices au Soleil , de consulter les Devins , & de voir si les augures seroient bons ou mauvais , pour faire les diligences requises , & donner ordre à une chose si importante ; Que s'il se conduisoit autrement , il attireroit sans doute leur ruine commune au grand mépris du Soleil leur Pere , qui lui envoyoit ces avis ; outre que son fils *Viracocha* s'en pourroit bien offenser , & qu'ainsi il ajoûteroit faute sur faute.

L'*Ynca* avoit une si grande haine pour son fils , que bien loin de suivre le Conseil de ses plus proches Parens , il leur dit pour toute réponse ; Qu'il ne falloit point s'arrêter à ce que disoit un enragé , qui , au lieu de corriger ses défauts & son mauvais natu-

natu-

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XXII. 397
 naturel , pour se rendre digne de l'amitié de son Pere , lui venoit conter de nouvelles extravagances , pour lesquelles il méritoit d'être deshérité , comme il espéroit de le faire en peu de temps , & de mettre à sa place celui de ses Freres qui se rendroit digne imitateur de ses Ancêtres , & du glorieux titre de fils du Soleil , par sa clémence & sa probité. Il ajoûta en suite , qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un Insensé , qui par un ardent desir de vengeance ne suivoit que les mouvemens de sa colére , entreprît lui seul de ruiner par un effet d'inhumanité tout ce que les autres *Incas* avoient soumis à leur Empire par leurs bienfaits , & par leur doux traitement. Qu'il importoit plus de prendre garde à cela , pour prévenir les malheurs qui en pouvoient arriver , que de s'arrêter aux impertinences d'un furieux ; Que ses propres discours prouvoient son effronterie , puis qu'il avoit osé dire que le message qu'il faisoit étoit de la part d'un fils du Soleil ; & qu'il méritoit d'avoir la tête tranchée , pour être sorti du lieu où il l'avoit relégué. Il conclut ce discours , en leur commandant de ne lui parler jamais plus de cette affaire , mais de l'entévelir plutôt dans le silence , parce qu'on ne lui pouvoit faire un plus grand déplaisir que de l'entretenir d'un si mauvais fils , touchant lequel il faisoit fort bien ce qu'il devoit faire.

En effet les *Incas* voyant que leurs avis déplaisoient au Roi ; suivirent les Ordres , & ne lui parlèrent plus de cela , quoi que dans leur ame , ils fussent toujours en allarme , & apprehendassent quelque événement sinistre. Car , comme je l'ai déjà remarqué , ces Indiens , & tous les autres Gentils étoient fort superstitieux , sur tout à l'égard des Songes , principalement si le Roi s'y trouvoit mêlé , ou le Prince son héritier , ou bien leur sou-

398 HISTOIRE DES YNCAS
souverain Prêtre ; parce qu'on les regardoit tous
comme des Dieux , & comme leurs plus grands
Oracles. Aussi les Devins & les Sorciers leur de-
mandoient raison de leurs Songes afin de les expli-
quer , jufques-là même que si les *Yncas* ne vou-
loient dire ce qu'ils avoient songé , ils en faisoient
une déclaration publique.

C H A P I T R E X X I I I .

*De la rebellion des Chancas , & de leurs
anciennes promesses.*

T R O I S mois après le Songe du Prince *Viraco-
cha Inca* (car on l'appella toujours ainsi , de-
puis qu'il eut vû ce Fantôme) on eut nouvelles ,
mais incertaines , que les Provinces de *Chincha-
suyu* s'étoient soulevées au delà d'*Atabualla* , qui
est à quarante lieuës de *Cuzco* du côté du Nord.
La renommée en sema le bruit confusément ,
& sourdement , selon sa coûtume dans de sembla-
bles choses , sans qu'il fût possible d'en découvrir
l'Auteur ; Et quoi qu'elle fût confirmée par le Son-
ge du Prince *Viracocha* , le Roi la méprisa néan-
moins , & prit cela pour un Conte fait à plaisir ,
pour renouveler l'Apparition du Fantôme dont
on ne parloit plus. Cependant peu de jours après
on ouït dire encore la même nouvelle ; mais on ne
laissoit pas de la révoquer en doute comme aupara-
vant , parce que les Ennemis avoient fermé les pas-
sages en diligence , pour empêcher qu'on ne fût
rien de leur entreprise , afin qu'ils eussent le temps
d'être dans *Cuzco* avant que les Habitans fus-
sent avertis qu'ils y alloient. Mais enfin on en
fût

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XXIII. 399
 fût exactement informé par les nouvelles qui vinrent pour la troisiéme fois qui portoient, que les Nations appellées *Chanca*, *Uramarca*, *Vilca*, *Ultusulla*, *Hanco-Huallu*, & les autres Provinces voisines s'étoient révoltées, après avoir fait mourir les Gouverneurs, & les Ministres que le Roi y avoit laissez, & qu'elles venoient assiéger la Ville avec une Armée de plus de quarante mille hommes. Ces Peuples étoient ceux-là même que nous avons dit s'être soumis à l'*Ynca*, plus par la crainte de ses Armes, que pour aucun desir qu'ils eussent de l'avoir pour Roi; nous avons remarqué dans le même endroit, qu'ils conservèrent toujours depuis dans leur ame une secreete animosité contre les *Incas*, en attendant l'occasion de la pouvoir faire éclater. Ils en trouvèrent une très-favorable sous le Règne de l'*Ynca Yabuarbuacac*; ils savoient qu'il n'étoit pas homme d'execution, qu'il avoit peur de son propre nom, & que d'ailleurs la mauvaise conduite du Prince *Ynca Viracocha* son fils l'embarrassoit extrêmement, & qu'il couroit un bruit depuis peu qu'il l'avoit disgracié plus qu'auparavant sans que personne en fût le sujet. Ils s'assemblèrent donc de tous côtez, le plutôt & le plus secretement qu'ils pûrent pour surprendre l'*Ynca*, & engagèrent dans cette Guerre tous leurs Voisins, par de grandes promesses, formèrent un Corps d'Armée de plus de trente mille hommes, composée en partie de Sujets de l'*Ynca* qu'ils avoient gagné, & allèrent à grandes journées assiéger *Cuzco*. Trois Freres, principaux *Caracas* de trois grandes Provinces de la Nation appellée *Chanca*, furent les Auteurs de cette Révolte. Le premier se nommoit *Hanco Huallu*, jeune Gentilhomme âgé d'environ vingt-six ans, il fut fait Général de l'Armée; le second s'appelloit *Tumay*
Hua-

Huaraca, & le troisiéme *Astu Huaraca*; ces deux derniers furent faits Mestres de Camp.

C H A P I T R E X X I V .

*L'Ynca sort de la Ville de Cuzco, qui est
secourüe par le Prince.*

L'Y N C A *Yabuarbuacac*, ne se trouva jamais si confus ni si surpris qu'il le fut lorsqu'il aprit la marche des Ennemis. Car il n'avoit pû croire qu'une telle chose dût arriver, parce qu'il savoit qu'aucune des Provinces conquises par ses Prédécesseurs, & soumises à leur Empire, ne s'étoit encore révoltée, depuis le premier *Inca Manco Capac* jusques à lui, qui régnoit alors : cette assurance jointe à la haine qu'il portoit à son fils, qui lui avoit prédit cette Rebellion, l'avoit empêché d'y ajoûter foi, & de prendre les précautions nécessaires, pour s'en garantir, selon l'avis de ses Parens. Il se trouva hors d'état de résister à ses Ennemis, la Ville manquoit d'une Garnison suffisante pour se défendre, & il n'avoit pas le temps de lever des troupes : dans cette extrémité, il résolut, en attendant du secours, de céder à la fureur des Rebelles, & de se retirer à *Collasuyu*, où, comptant sur la fidélité des Habitans, il se promettoit de mettre à couvert sa vie. Il partit donc dans ce dessein, suivi d'un très-petit nombre d'*Yncas*, & fut jusques au Déroit de *Muy-na*, qui est à cinq lieues de *Cuzco* du côté du Sud. Il s'arrêta là pour apprendre l'intention des Ennemis, & savoir en même temps quel chemin ils avoient pris.

Cependant la Ville de *Cuzco* se trouva tout à fait
aban,

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XXIV. 401
 abandonnée par l'absence de son Roi, sans qu'il y eût ni Chef, ni Lieutenant, qui osât parler, ni à plus forte raison entreprendre la défense; Les Habitans, pour prévenir le malheur qui les menaçoit, s'enfuirent en divers endroits, où ils croyoient y pouvoir être en sûreté. Quelques-uns rencontrèrent dans leur fuite le Prince *Viracocha*, ils l'avertirent de la Rebellion de *Chinchafuyu*, & de la retraite de l'*Ynca* son Pere, à *Collafuyu*, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir résister aux Ennemis.

Le Prince fut touché sensiblement d'apprendre que par la retraite de son Pere, la Ville de *Cuzco* étoit exposée à la merci de ses Ennemis. Il y envoya en même temps ceux-là même qui lui avoient apporté cette nouvelle, & quelques-uns des Bergers qui lui tenoient compagnie, pour dire aux Habitans, & à tous les Indiens qu'on trouvoit par les chemins, qu'ils eussent à tenir bon, & à suivre l'*Ynca* leur souverain Seigneur, avec toutes les armes dont ils se pourroient fournir; qu'il espéroit d'en faire autant, & que pour cet effet ils fissent passer cet Ordre des uns aux autres. Ensuite il courut après son Pere par des chemins détournés, sans vouloir entrer dans la Ville, & fit une telle diligence, qu'en fort peu de temps, il le joignit au Déroit de *Muyna*, d'où il n'étoit point encore parti. Ils s'y présenta devant le Roi, tout en sueur & couvert de poudre, avec une lance à la main, qu'il avoit prise par le chemin, & lui dit les paroles suivantes, d'un air triste & grave.

Est-il bien possible; Seigneur Ynca, Souverain de cet Empire, que pour une simple nouvelle, fausse, ou véritable (il n'importe) que vous avez eu de la Rebellion de quelques Vassaux, vous abandonniez votre Ville & votre Maison, & fuyez des gens que vous

n'avez pas encore vus. Comment souffrez-vous que la Maison du Soleil votre Pere soit dénuée de secours, & en danger d'être foulée des Ennemis ? Pourrez-vous bien vous résoudre à permettre qu'ils y mettent le pied, & que renouvelant les abominations que vos glorieux Prédécesseurs ont abolies, ils y sacrifient inhumainement les hommes, les femmes, & les enfans, & commettent dans ce lieu saint & sacré des sacrilèges énormes, & des barbaries inouïes ? Si cela est, quel compte pourrons-nous rendre des Vierges qui sont dédiées au Soleil, pour le servir dans son Temple ? Comment garderont-elles inviolable la Virginité qu'elles lui ont vouée, si nous les exposons indignement à la brutalité de nos Ennemis, qui en feront tout ce qu'ils voudront ? Quel bonheur nous reviendra-t-il d'avoir souffert lâchement tous ces désordres & ces malheurs, pour un simple desir de prolonger nôtre vie ? Le permette qui voudra ; pour moi, bien loin d'y vouloir consentir, je vai de ce pas au devant des Ennemis, afin de me faire mettre en pièces plutôt que de souffrir qu'ils entrent dans Cuzco. Car je ne prétends point être le spectateur des indignitez, & des abominations que ces Barbares feront dans la Ville Capitale de cet Empire, que le Soleil & ses enfans ont fondée. Me suive donc qui voudra, & si je ne puis chasser les ennemis, j'ap prendrai, du moins, à ceux qui me suivront, à finir une vie honteuse par une mort honorable.

Après avoir achevé de parler ainsi, avec de grandes démonstrations de douleur & de tristesse, il prit le chemin de Cuzco, sans vouloir ni boire ni manger, ce qui donna tant de courage aux Incas du Sang Royal, qui étoient sortis avec le Roi, qu'ils le suivirent tous en même temps, au nombre de plus de quatre mille hommes ; il n'y eut que les Vieillards inutiles à la Guerre qui demeurèrent avec
le

ROIS DU PEROU. Liv. IV. Ch. XXIV. 403

le Roi, pour lui tenir compagnie. Ils firent retourner quantité de gens, qui fuyoient hors de la Ville, & qu'ils rencontrèrent le long du chemin; ils leur apprirent que le Prince *Inca Viracocha*, alloit défendre la Ville & la Maison de son Pere le Soleil. Les Indiens furent si contents de cette nouvelle, que tous les fugitifs y retournèrent, principalement ceux qui pouvoient être utiles, & se résolurent à mourir plutôt que de l'abandonner.

Cependant le Prince commanda que les gens qu'il ramassoit de toutes parts le suivissent en diligence; & il passa plus avant, & prit le chemin de *Chinchafuyu*, par où il savoit que les Ennemis venoient: ce qu'il fit exprès, pour se mettre entr'eux & la Ville. Car son intention n'étoit point de leur résister, sachant bien qu'il n'étoit pas assez fort pour eux, mais de mourir, en combattant vaillamment, avant que les Ennemis pussent entrer dans la Ville, & la profaner en hommes victorieux & barbares, sans porter aucun respect à la Maison du Soleil; ce qui étoit son plus grand chagrin. Mais parce que l'*Inca Yabuarhuacac*, de qui nous avons écrit la vie, ne régna que jusques ici, comme nous verrons plus amplement, il me semble à propos de couper le fil de cette Histoire, pour séparer ses actions d'avec celles de son fils *Inca Viracocha*, & y entremêler d'autres choses touchant le gouvernement de cet Empire, diversifiant l'un & l'autre, pour en faire voir la différence. Après quoi je reviendrai aux exploits du Prince *Viracocha*.

Fin du quatrième Livre.

HISTOIRE

DES

YNCAS

ROIS DU PEROU.

LIVRE CINQUIEME.

Où il est parlé du partage que les Indiens faisoient de leurs Terres, & de la manière de les cultiver: Du Tribut qu'ils payoient à l'Ynca. De leurs armes, & de leurs munitions de guerre: Du soin qu'ils prenoient de donner à leurs Sujets de quoi faire des habits, & de ne souffrir aucuns mendiants: Des Loix, & des Ordonnances qu'ils firent en faveur de leurs Vassaux, & de plusieurs autres choses remarquables. Avec un recit des grandes Victoires, & des Actions généreuses du Prince Ynca Viracocha, hnitième Roi du Perou: De l'infortune de son Pere, que l'on priva de l'Empire:

ROIS DU PÉROU. Liv. V. Ch. I. 405
*pire: De la fuite d'un grand Seigneur,
& d'un présage de la venue des Espa-
gnols en ces Contrées.*

CHAPITRE PREMIER.

*Du soin que les Yncas prenoient pour rendre les
Terres plus fertiles; Et de quelle manière ils
les partageoient entre leurs Sujets.*



USSI-TÔT qu'un Ynca victorieux avoit conquis quelque Royaume ou quelque Province, & pourvû tant au gouvernement des Villes, qu'à la nourriture des Habitans, conformément à leurs Loix, & à leur Idolâtrie, il donnoit ordre que les terres labourables, c'est à dire, celles qui portoient du Mayz, fussent cultivées avec plus de soin. Il employoit pour cet effet les Ingénieurs; & les Maitres des Fontaines, dont il y en avoit de fort habiles parmi eux, comme on le voit encore aujourd'hui par les marques qui en sont restées. Ces Ingénieurs faisoient donc des Canaux, par tout où l'on pouvoit défricher des terres, parce qu'il y en a fort peu dans tout ce País, qui portent du Bled. Leur situation sous la Zone Torride fait qu'elles ont un extrême besoin d'être arrosées; aussi ne semoient-ils jamais leur Mayz, sans les arroser. Ils en agissoient de même à l'égard de leurs Pâturages, où ils entretenoient un grand nombre de Bétail; & par l'abondance de l'eau qu'ils tiroient de cette espèce

d'Éclufes, ils remédioient à la fécheresse de l'Automne. On voit encore aujourd'hui les vestiges de ces Canaux, qui furent presque tout à fait ruinez, par l'arrivée des Espagnols dans ces Pais-là.

Après qu'ils avoient fait les Canaux, ils applanissoient les champs en forme quarrée, afin qu'ils en fussent mieux arroséz. Outre cela, pour aplannir plus facilement les tertres, ou les endroits raboteux, dont le terroir étoit bon, ils y faisoient des Plateformes ou des Saillies, comme on le voit encore aujourd'hui à *Cuzco*, & dans tout le *Pérou*. Pour venir à bout de cet Ouvrage, ils élevoient trois murailles de bonne pierre, l'une sur le devant, & l'autre sur les côtez, qu'ils bâtissoient en talus, comme la plûpart de toutes les murailles qu'ils construisent, afin de pouvoir mieux soutenir le poids de la terre, qu'ils rendoient égale au mur; En suite de la première Saillie, ils en faisoient une seconde, qui étoit moindre, & une troisième encore plus petite. C'est ainsi, qu'ils gaignoient peu à peu tout le terre, & qu'ils l'applanissoient par le dehors, en forme d'escalier, pour jouir du fruit de toute la terre, qui étoit bonne à semer, & qui pouvoit être arrosée. S'ils y trouvoient quelques veines de rocher, ils les ôtoient d'abord, & les combloient de terre, afin de mettre tout à profit. Les premières Saillies étoient les plus grandes, & il y en avoit de trois cens pas de longueur & de largeur. Les secondes étoient moindres, & ainsi elles alloient toujours en diminuant, jusques aux dernières, qui étoient de deux ou trois Arpens, où l'on semoit du Mayz. Les *Yncas* prenoient même tant de soin d'augmenter le nombre des terres labourables, qu'en divers endroits ils faisoient venir un Canal de quinze ou vingt lieues,

pour

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. I.* 407
pour arroser de fort petits Champs, de peur que le terroir ne demeurât en friche.

Après avoir augmenté les terres, ils prenoient les dimensions de toutes celles de la Province, qu'ils divisoient en trois parties, dont la première étoit pour le Soleil, la seconde pour le Roi, & la troisième pour ceux du País. Mais à l'égard de ces derniers, on leur en laissoit toujours au delà de ce qu'il leur en falloit pour ensemençer, afin qu'ils n'en manquassent point. Que si le nombre du Peuple croissoit insensiblement dans quelque Province, à force d'y envoyer du monde; alors ils retranchoient de la part du Soleil ou de l'*Inca*, ce qu'ils jugeoient être nécessaire aux Vassaux; De sorte que le Roi ne retenoit pour lui-même, & pour le Soleil, que les terres qui demeuroient en friche, & qui n'étoient sous la domination de personne; Mais pour celles qu'on avoit renduës labourables, elles étoient presque toutes annexées au Domaine du Soleil, & de l'*Inca*, parce que le Roi seul y avoit fait travailler. Outre les Champs de Mayz, que l'on arrosoit, ils en partageoient d'autres qui n'avoient besoin que de l'eau du Ciel, & où ils semoient des graines & des légumes fort estimées, comme sont les *Papas*, les *Ycas*, & les *Annus*. De toutes ces terres ils en donnoient le tiers aux Vassaux, & le reste au Soleil, & à l'*Inca*. Mais parce qu'elles devenoient stériles, faute d'être arrosées, ils n'y semoient qu'une ou deux fois la première année, & ensuite ils les laissoient reposer; pour en cultiver de nouvelles: C'est ainsi que l'abondance des unes suppléoit tour à tour à la stérilité des autres. Il ne se passoit point d'année, qu'ils ne semassent les terres, propres à porter du Mayz; ils les arrosoient, & les fumoient avec tant de soin, qu'elles produisoient

408 HISTOIRE DES YNCAS
toujours : outre le Mayz , ils femoient une cer-
taine graine appelée *Quinna* , presque semblable
au Ris , & qu'on cultivoit dans les Païs froids de
ce Continent.

C H A P I T R E II.

*De l'ordre qu'ils observoient à cultiver leurs Ter-
res; Et de la joye qu'ils témoignoient , quand
ils labouroient celles de l'Ynca ,
& du Soleil.*

QUAND il étoit question de labourer , & de
cultiver quelques piéces de terre , ils y procé-
doient , comme dans tout le reste , avec l'ordre re-
quis. Ils labouroient d'abord celles du Soleil , des
Orphelins , des Veuves , & des personnes que la
vieillesse ou la maladie rendoit incapables d'agir.
On mettoit toutes ces personnes au rang des Pau-
vres , & c'est pour cela que l'Ynca ordonnoit qu'on
labourât leurs terres. Il y avoit dans chaque Vil-
le , ou même dans chacun de ses Quartiers , si elle
étoit grande , des hommes députez expressément
pour faire valoir les terres des Pauvres. Ces Offi-
ciers , que l'on nommoit *Lactacamayu* , c'est à
dire , *les Commissaires de la Ville* , prenoient la
peine , quand la saison le requéroit , de labourer la
terre , de la semer , & de faire la Récolte ; Mais
avant que d'y travailler , ils montoient à nuit clo-
se sur des Tours destinées à cet usage , où , après
avoir sonné la Trompette , afin qu'on les écoutât ,
ils prononçoient ces paroles à haute voix : *On com-
mence demain à labourer les terres des Impotens ;
C'est pourquoi les personnes qui prétendent y avoir
quel-*

ROIS DU PÉROU. Liv. V. Ch. II. 409

quelque intérêt en sont averties, afin qu'elles aient à s'y trouver. En effet, ceux de chaque Communauté, qui savoient, par le Rolle qui en avoit été fait, en quelles terres de leurs Parens, ou de leurs Alliez, ils se devoient trouver, ne manquoient point de s'y rendre. D'ailleurs, chacun étoit obligé de porter sa provision à ses fraix & dépens, & non pas à la charge des Pauvres à qui les terres appartenoient : Ce qu'ils faisoient très-volontiers, parce, disoient-ils, que les Orphelins, les Veuves, les Vieillards, & les malades étoient assez embarrassés d'eux-mêmes, sans être obligés de contribuer à la nourriture des autres. Que si les Impotens ou les Pauvres n'avoient ni Mayz ni autres graines à semer ; en tel cas on leur en fournissoit des Magazins publics, dont il sera parlé ci-après. Les terres des Soldats, qui étoient employez à la Guerre, étoient aussi cultivées, comme celles des Veuves, des Orphelins, & des Pauvres ; & pendant que les maris servoient dans les Armées, leurs femmes étoient mises sur le Rolle des Veuves. S'il arrivoit même qu'ils mourussent à la Guerre, on prenoit un soin très-particulier de leurs enfans, & lors qu'ils étoient en âge, on les marioit aux dépens du Public.

Après qu'ils avoient ainsi travaillé aux terres des Pauvres, ils labouroient les leurs, chacun à son tour, puis celles du *Curaca*, qui devoient être les dernières à labourer dans toutes les Villes, & les Provinces. Je dirai à cette occasion ce qui arriva au temps de *Huayna Capac*, dans une Ville de *Chachapuya* : Un Gouverneur Indien, qui avoit préféré les terres d'un *Curaca*, son parent, à celles d'une Pauvre Veuve, fut pendu & étranglé, comme violateur de la Loi que l'*Inca* avoit établie à l'égard du labourage, & la Potence fut dressée

dans le Champ même du *Curaca*. Par l'Ordonnance de l'*Ynca*, il falloit que les terres de ses Sujets fussent labourées avant les siennes, & ils ne manquoient pas non plus de la suivre ; parce, disoient-ils, que le Roi ne pouvoit qu'être bien servi quand les sujets étoient à leur aise ; mais qu'au contraire, s'il y avoit de la pauvreté parmi eux, ils étoient inutiles en temps de Paix & de Guerre.

Les terres du Roi, & du Domaine du Soleil étoient celles qu'ils labouroient les dernières. Quand il falloit qu'ils s'occupassent à ce travail, ils y alloient tous ensemble avec beaucoup de joye ; ils prenoient leurs plus beaux habits, où de grandes plaques d'or & d'argent éclatoient de toutes parts ; & ils s'ornoient la tête de quantité de belles Plumes. Lors qu'ils faisoient les guerets, ce qui étoit le travail auquel ils se réjouissoient le plus, ils disoient diverses Chansons composées à la louange de leurs *Yncas*, & tournoient toute cette fatigue en allegresse ; parce qu'elle se rapportoit directement au service du Soleil & de leur Roi.

Dans l'enclos de la Ville de *Cuzco*, au même endroit de la Coline où est la Citadelle, il y avoit une pièce de terre de grand rapport, appelée *Colcampata*, qui se peut bien voir encore si l'on n'y a bâti depuis. Le quartier où elle est, a pris son nom de la terre même qu'ils comptoient entre les principales richesses du Soleil, parce que c'est la première chose qui lui fut dédiée dans tout l'Empire des *Yncas*. Il n'étoit permis qu'à ceux du Sang Royal de labourer cette terre ; de sorte que les seuls *Yncas* & les *Pallas* y pouvoient travailler. Charmez de ce Privilège, ils s'y employoient de tout leur cœur, & ils solemnisoient ce jour avec de grandes marques de joye, sur tout quand ils faisoient

soient les guerets. Alors les *Yncas* se paroient de leurs principaux ornemens, & de leurs plus riches joyaux. Durant ce travail, ils oubloient tous leurs soucis, & chantoient à l'envi, pour témoigner la satisfaction qu'ils avoient de prendre cette peine. Les Chançons qu'ils disoient à la louange du Soleil & de leurs Rois, étoient toutes composées sur le mot *Haylli*, qui signifie *triomphe* dans la Langue générale du *Pérou*, comme s'ils eussent voulu dire par là, qu'en défrichant la terre pour lui faire porter du fruit, ils s'en rendoient les Maîtres, & triomphoient d'elle. Parmi ces chants d'allégresse, ils entremêloient les mots les plus agréables, & les plus familiers aux gens de guerre, & aux fidèles Amans, & ils en faisoient l'application à la terre qu'ils labouroient. Le mot *Haylli* étoit le refrain de tous leurs couplets, & ils le répétoient autant de fois, qu'ils le jugeoient nécessaire, pour l'accommoder à la cadence, dans un certain contre-temps qu'ils observoient d'un bout à l'autre, afin de se pouvoir mieux attacher à leur travail.

Ils ont ordinairement pour soc de Charruë un morceau de bois de la longueur du bras, plat par devant, & rond par derrière : il a quatre doigts de large, & une assez bonne pointe pour entrer bien avant dans la terre. Ils l'étañonnent vers le milieu avec deux pieux, l'Indien met le pied sur le Soc, & à force de le presser, il l'enfoncé jusques à l'étañon. De cette manière, comme ils vont par troupes, sept à sept, & huit à huit, tantôt plus, tantôt moins, selon que le nombre des Parens est grand ou petit, ils jettent à côté des sillons de si grosses mottes de terre, que si l'on ne les voyoit, on auroit de la peine à croire que de si foibles outils pussent produire de tels effets. Les femmes

mes aident presque toujours les hommes dans ce travail, & à déraciner les mauvaises herbes. Elles chantent aussi avec eux & tâchent de s'accorder ensemble, quand il faut répéter le mot *Haylli*.

L'air de ces Chançons Indiennes parut si agréable au Maître de la Chapelle de l'Eglise Cathédrale de *Cuzco*, que l'an mil cinq cens cinquante-un il s'avisa de le mettre sur l'Orgue, & de composer un motet, à l'honneur du très-saint Sacrement de l'Autel, où il s'accommoda le mieux qu'il pût au chant de ce Peuple. Huit jeunes garçons Métifs, qui étoient mes compagnons d'école, vêtus à la mode du País, & un Soc chacun à la main, chantèrent à la Procession le *Haylli* des Indiens, tout le Chœur de musique leur répondoit, & les Indiens étoient ravis de voir que les Espagnols se servoient de ce chant là, pour solemniser la Fête de notre Dieu, qu'ils appellent *Pachacamac*, c'est à dire, *Celui qui donne la vie à l'Univers*.

J'ai fait tout ce détail des Cérémonies qu'on observoit, le jour que les *Yncas* défrichoient cette Pièce de terre, qui étoit dédiée au Soleil, sur ce que j'en ai vû deux ou trois fois dans mon bas âge; & afin que cela serve à se former une idée des autres Fêtes que les *Peruviens* célébroient, quand ils travailloient aux Champs du Soleil & de l'*Ynca*. Mais, s'il en faut croire les Indiens, cette Fête, ou pour mieux dire, cette allegresse publique, n'étoit que l'ombre de celles qu'ils solemnisoient au temps de leurs premiers *Yncas*.

C H A P I T R E III.

Du partage des Terres fait aux Indiens; Et de la manière dont ils les engraissoient.

ILs donnoient à chaque Indien un *Tupu*, c'est à dire, une pièce de terre, pour semer du Mayz. Ce mot-là se prend aussi pour une lieue de chemin, & lors que c'est un verbe, il signifie *mesurer*; d'où vient qu'ils appellent *Tupu*, quelque mesure que ce soit, d'eau, de vin, ou de toute autre liqueur; & c'est le même nom qu'ils donnent aux grosses épingles dont les femmes se servent pour attacher leurs robes. Mais ils nomment *Poccha*, la mesure de leurs grains, qui contient autour de six boisseaux;

Un *Tupu* de terre suffisoit pour la nourriture d'un homme marié, pourvû qu'il n'eût point d'enfans: aussi-tôt qu'il en avoit, l'on donnoit à chaque mâle un *Tupu*, & à chaque fille la moitié de cette mesure. Que si le fils de la maison venoit à se marier, son pere lui donnoit alors la pièce de terre qu'il avoit reçûë pour son entretien, comme la Loi du País l'exigeoit.

Lors que les filles se marioient, on ne leur donnoit aucune de ces terres en partage, & il suffisoit que leurs Maris en eussent pour les entretenir. Aussi ne se mettoit-on guère en peine d'elles, d'abord qu'on le avoit mariées; mais avant cela, ou lors qu'elles devenoient Veuves, ou qu'il n'y avoit personne qui se chargeât de fournir à leur entretien, on ne manquoit pas de pourvoir à tout ce qui leur étoit nécessaire. Que si les peres ne pouvoient se passer de ces terres, ils se les réservoyent: autrement,

trement, ils les rendoient à la Communauté, parce qu'on ne pouvoit ni les acheter, ni les vendre. A l'égard des terres qu'ils donnoient pour y semer des légumes, & qu'il ne falloit pas arroser, ils les partageoient de la même manière que celles où l'on semoit du Mayz.

Quant au partage des terres de la Noblesse, les *Curacas*, qui étoient Seigneurs de plusieurs Vassaux, en recevoient plus ou moins, selon le nombre des femmes, des enfans, des maîtresses, des servantes, & des valets qu'ils avoient. La même proportion étoit observée à l'égard des *Incas* du Sang Royal, avec cette différence que leur Portion étoit plus considérable, & qu'on leur donnoit les meilleures terres, sans y comprendre la part qu'ils avoient tous en commun aux possessions tant du Roi que du Soleil, comme Enfans de l'un, & Freres de l'autre.

Ils fumoient les terres, pour les rendre plus fertiles; & dans tout le plat País de *Cuzco*, de même que dans la plupart des lieux de montagne, ils employoient à cet usage les excremens humains. ils les ramassoient avec une diligence incroyable, & après les avoir sechez & réduits en poudre, ils s'en servoient pour engraisser la terre qui portoit du Mayz, parce qu'ils les croyoient plus propres à cela que toute autre fiente. On sème des *Papas* & d'autres légumes dans tout le País de *Collao*, à plus de cent cinquante lieuës à la ronde, où il ne croît point de Mayz, à cause de la froideur du Climat, & on y engraisse la terre avec du fumier.

Dans toute la Côte de la Mer depuis *Arequipa*, jusques à *Tarapaca*, où il y a plus de deux cens lieuës de longueur, ils n'employent d'autre fiente que celle de certains Oiseaux, qu'ils appellent des

Paf-

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. III. 415

Passereaux marins, dont il y a des troupes si nombreuses, qu'on ne sauroit les voir, sans en être étonné. Ils se tiennent dans les Isles désertes de la Côte, & à force d'y fienter ils les blanchissent d'une telle manière, qu'on les prendroit de loin pour quelque Montagne couverte de neige. Au temps des Rois *Yncas* on prenoit un soin si particulier de la conservation de ces Oiseaux, qu'il étoit défendu à tout le monde, sur peine de la vie, de les tuer, soit dans les Isles ou dehors, & même d'y entrer, lors qu'ils couvoient leurs œufs, de peur de les effrayer, & de les faire sortir de leurs nids.

L'*Ynca* réservoir ces Isles pour en disposer en faveur de telle Province qu'il jugeoit à propos. Si l'Isle étoit grande, il la donnoit à deux ou trois Provinces ensemble, & y faisoit mettre des bornes, afin que ceux d'une Province n'empiétassent pas sur les autres. Lors même qu'il falloit distribuer ce fumier, ils observoient si bien les limites, que sans en sortir, ils faisoient un partage égal entre les Villes, & les Habitans : Si quelqu'un en frustrait un autre, il n'y alloit pas moins que de la vie ; & s'il en tiroit des bornes prescrites au-delà de ce qu'on lui en avoit donné, à proportion de l'étendue de ses terres, il étoit châtié comme un Voleur. On se sert aujourd'hui d'une toute autre manière qu'on ne faisoit alors de la fiente de ces Oiseaux, qui est fort propre à engraisser la terre, & à la rendre fertile.

En d'autres Païs de la même Côte, par exemple, dans les Contrées d'*Atica*, d'*Atitipa*, de *Villacori*, de *Malla*, & de *Chilca*, on engraisse la terre avec des têtes de Sardines, qu'on y sème en abondance. Malgré tout cela, les Habitans ont beaucoup de peine à la rendre fertile, parce qu'il
n'y

n'y a presque point d'eau , pour l'arroser. On voit plus de sept cens lieux de Côte, où il ne pleut jamais, & où la terre n'est arrosée d'aucunes Rivières. Elle est toute sablonneuse, & la chaleur y est extrême : Aussi la plûpart des Villes y sont bâties près de la Mer, afin que l'humidité qu'elle cause dans son voisinage contribuë à la production du Mayz. Pour cultiver la terre, ils ôtent d'abord tout le sable qui est à la superficie, & ils creusent jusqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau. Ensuite, ils font des champs de différente grandeur; dans les moindres on peut semer demi boisseau de grain, & dans les plus étendus trois ou quatre boisseaux. D'ailleurs, ils n'ont pas besoin d'être labourez; & quand on les veut semer, on a un assez gros bâton pointu par le bout, avec lequel on fait un trou dans le sable; c'est là où l'on enterre, à une petite distance les unes des autres, les têtes des Sardines, après y avoir mis dedans deux ou trois grains de Mayz. Quelques personnes croient néanmoins que cette manière de fumer la terre, est plûtôt nuisible que profitable. Quoi qu'il en soit, la Providence Divine, qui met ordre à toutes les choses du monde, ne laisse point ces Indiens dépourvûs; outre qu'elle leur donne l'invention d'employer la fiente de ces Oiseaux à rendre leur País fertile en certaine saison de l'année, la Mer jette sur le rivage une si grande quantité de Sardines vives, qu'ils en ont de reste, pour leur provision, & pour engraisser leurs Champs; jusques-là même que s'ils les vouloient ramasser toutes, ils en pourroient charger plusieurs Navires. Quelques-uns s'imaginent que ces Poissons ne sortent de la Mer en si grand nombre, que pour se garantir de la violence des Rayes, des Baleines, & des autres gros Poissons, qui leur font la guerre,

re,

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. IV.* 417
 re ; mais d'où que cela vienne , les Habirans du
 País en profitent. Quand on leur demande
 qui a été le premier Inventeur de cette manière
 de semer le Mayz , ils n'en savent rien , & il
 y a grande apparence qu'ils l'ont appris de la né-
 cessité , qui donne de l'industrie aux plus grossiers.
 D'ailleurs , on trouve si peu de terres dans tout
 le Perou , qui soient propres à porter du Bled,
 que les Indiens ont mis tout en œuvre pour les
 rendre labourables. Il ne faut donc pas s'étonner
 si tous en général semoient les Grains qui leur
 étoient nécessaires pour la nourriture de leurs Fa-
 milles , sans avoir besoin par conséquent ni de
 vendre les provisions de bouche , ni de les en-
 chérir.

C H A P I T R E I V.

*Du partage qu'ils faisoient de l'eau pour arroser
 les terres, & de la Punition des fainéans,
 & des paresseux.*

LORS qu'il s'agissoit d'arroser les terres où il
 y avoit peu d'eau , chacun en recevoit à son
 tour la quantité qui lui étoit nécessaire , afin qu'il
 n'y eût point de dispute là-dessus , & l'on obser-
 voit sur-tout cette Méthode dans les années de
 sécheresse. Comme l'expérience leur avoit appris
 quelle quantité d'eau il falloit pour arroser une
 pièce de terre , ils permettoient à chaque Indien
 d'arroser son Champ durant un certain nombre
 d'heures , & chacun le faisoit à son tour , sans que
 le plus riche ni le plus Noble fût préféré au mou-
 dre , non pas même le Favori , ni le Parent du Ca-

raca, nile Ministre ou le Gouverneur d'une Province du Roi. Si quelqu'un négligeoit d'arroser sa terre dans le temps qui lui étoit prescrit, on le châtoit exemplairement, & on lui donnoit en public trois ou quatre coups de pierre sur les épaules; ou bien on le fouettoit aux bras & aux cuisses avec des Verges d'osier, & on l'appelloit fainéant & lâche. Ce qui étoit parmi eux une grosse injure, qu'ils exprimoient par le mot *Mezquitulla*; qui est composé de *Mezqui*, c'est à dire, *doux* ou *délicat*, & de *Tullu*, qui signifie *un os*.

C H A P I T R E V.

*Du Tribut qu'ils payoient à l'Ynca; & du
soin qu'ils avoient de leurs greniers.*

APRE'S avoir dit de quelle manière les *Yncas* avoient accoutumé de partager leurs terres, & de gratifier leurs Sujets, il sera fort à propos, ce me semble, de montrer quelle sorte de Tribut ils donnoient à leurs Rois. Le principal étoit de labourer les terres du Soleil & de l'*Ynca*, de les défricher le mieux qu'ils pouvoient, de faire la Récolte des Grains, & de les ferrer dans les Greniers, ou dans les Magazins du Roi, dont il y en avoit un exprès dans chaque Ville. Au reste, le Fruit ou le Grain, que ceux du País nomment *Vebu*, & les Espagnols *Axi*, n'étoit pas des moins considérables.

Ils appellent *Pirna* leurs Greniers ordinaires, dont l'enclos est fait d'argile, mêlée avec du chaume. Au temps de leurs Rois, ils en bâtissoient de plus beaux de figure quarrée, mais qui n'étoient guère

lat-

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. V. 419
 larges, & dont ils proportionnoient la grandeur à la quantité des Grains qu'ils y vouloient mettre. Il y avoit des séparations au dedans, en forme de galeries, qu'on pouvoit remplir, ou vider quand on vouloit, par le moyen de certaines ouvertures quarrées, qu'on laissoit à la façade du Grenier. Suivant même que la cloison étoit large ou étroite, ils conjecturoient quelle quantité de Mayz il y pouvoit avoir dans chacune. Je me souviens d'avoir vû quelques-uns de ces Greniers bâtis au temps des *Yncas*, & qui devoient être des principaux, parce qu'ils étoient dans la Maison des Vierges choisies, destinées au service du Soleil. Mais le temps qui apporte de la révolution à toutes choses, en avoit changé les hôtes, puis que les fils de *Pedro de Barco*, qui avoient été mes compagnons d'école y demeuroient alors.

D'ailleurs, on séparoit la Récolte des Grains du Soleil, & de l'*Ynca*, quoi qu'on les mit dans un même Grenier; & quand il falloit semer leurs terres, on prenoit la semence dans leurs différentes cloisons. Les Indiens, qu'on y faisoit travailler, étoient aussi entretenus aux dépens de l'un & de l'autre, & ils ne donnoient que le travail de leur corps. Quand la saison de la Récolte étoit venue, les Sujets de l'*Ynca* la faisoient, sans être obligez de lui en donner aucune chose par manière de Tribut. C'est ce que le R. P. *Joseph Acosta* confirme dans son Histoire, Liv. VI. Chap. 15. L'*Ynca*, dit-il, donnoit à la Communauté la troisième partie des terres. Quoi qu'on ne puisse pas dire au vrai si cette Portion étoit moindre ou plus grande que celle de l'*Ynca* & des Gacas, il est certain qu'on prenoit garde qu'elle pût suffire abondamment à la nourriture des Habitans de chaque Ville. Pas un des particuliers ne possédoit en propre aucune chose de

ce tiers, si ce n'étoit par une grace spéciale de l'Ynca; encore ne la pouvoit-on pas aliéner, ni la faire passer à ses héritiers. L'on partageoit tous les ans ces terres de la Communauté, & l'on en donnoit à chacun autant qu'il lui en falloit pour l'entretien de sa famille. On suivoit en cela certaines règles fixes & déterminées. D'ailleurs, ceux qui recevoient cette Portion n'en payoient point d'autre Tribut, si non qu'ils labouroient, & faisoient valoir les terres tant de l'Ynca que des Gacas, dont ils étoient obligez aussi de serrer les Grains. Voilà ce qu'en dit le P. Acofta, qui appelle terres des Guacas celles du Soleil, parce qu'elles lui étoient consacrées.

Dans toute la Province des Collas, qui a plus de cent cinquante lieues de long, on ne recueille point de Mayz, à cause de la froideur du Climat, mais on y sème quantité de *Quinua*, & d'autres légumes. Les *Papas* sont un des principaux, de figure ronde, & si humides, qu'ils se corrompent facilement. Pour empêcher que cela n'arrive, on les met sur de la paille, qui est fort bonne dans ces Quartiers, & on les expose à la gelée durant plusieurs nuits, car cette Province est si froide qu'il y gelle toute l'année: ensuite on les couvre avec de la paille, & on les presse doucement, pour en faire sortir l'humidité, qui leur est naturelle, ou que la gelée leur cause. Après cela, on les fait bien sécher au Soleil, & on doit prendre garde sur tout que le serain n'y donne dessus. Ce légume ainsi préparé se conservoit long-temps; mais alors il changeoit de nom, car au lieu de *Papa* on l'appelloit *Chanu*. On préparoit de la même manière ce qui s'en cueilloit dans les terres du Soleil & de l'Ynca, & on le mettoit dans les Magazins publics avec les autres légumes, & semences.

CHAPITRE VI.

Des habits, des armes, & de la chaussure qu'ils faisoient pour les gens de guerre.

OUTRE le principal Tribut, qui consistoit à semer les terres, à recueillir les Grains & à faire valoir les revenus du Soleil, & de l'*Ynca*, ils étoient obligez de faire les habits, les armes & la chaussure des Soldats, & des pauvres gens, que la vieillesse ou la maladie rendoit incapables de travailler. Quand il étoit question de partager ou de payer ce Tribut, on y observoit le même ordre que dans les autres choses. Les habits qu'on faisoit dans toute cette Contrée étoient de laine, que l'*Ynca* fournissoit de ce nombre infini de troupeaux qui lui appartenoient, & à son Pere le Soleil. Dans le plat País, c'est à dire, dans toute la Côte de la Mer, où la chaleur du Climat empêchoit que les Habitans ne portassent des Robes de laine, ils en faisoient de Cotton, qui étoit aussi tiré du Domaine du Soleil, & de l'*Ynca*, sans que les Indiens y contribuassent autre chose que le travail de leurs mains. Ils faisoient trois sortes d'habits de laine, dont la première appelée *Avasca*, ne servoit qu'aux petites gens; la seconde, qu'on nommoit *Campi*, étoit de laine fine, teinte en diverses couleurs & bien travaillée, comme les Draps de *Flandres*; on la réservoir pour l'usage des Gentilshommes, & des Officiers de l'*Ynca*, tels qu'étoient les Capitaines & les *Curacas*: La troisième sorte d'habits qu'on appelloit *Compo*, se faisoit de la plus fine laine qu'il y eut, & tous ceux du Sang Royal,

tant Soldats que Capitaines, & Officiers du Roi, s'en servoient en temps de Paix & de Guerre. Les habits les plus fins se travailloient dans les Provinces, dont les Habitans avoient le plus d'adresse pour cette sorte d'Ouvrage; & l'on faisoit les plus grossiers, dans les autres Contrées, où ils n'étoient pas si habiles. Les femmes filoient la laine, dont on fabriquoit les étoffes les plus grossières nommées *Avasca*; les hommes celle qui servoit pour les plus fines. Certaines personnes ont avancé que les *Incas* eux-mêmes filoient, quoi qu'il n'y eût que leurs Sujets qui s'occupassent à ce travail. Mais ce qui pourroit avoir donné lieu à ce faux rapport, est la Cérémonie qu'ils observoient quand ils armoient des Chevaliers, comme nous le dirons ailleurs. Quant à leur chaussure, elle se faisoit ordinairement par ceux des Provinces, où il y avoit quantité de Chanvre, qu'on tiroit de la tige & des racines d'un certain arbre appellé *Maguey*. A l'égard de leurs armes, on les fabriquoit dans le País qui avoit le plus de matériaux pour y travailler. Ainsi certaines Contrées fournissoient des Arcs & des Flèches, les autres des Lances, des Javelots & des Haches d'armes; les autres des Frondes, & les autres enfin des Rondaches; ce sont-là toutes les armes qu'ils avoient. En un mot, chaque Province ou chaque Nation n'étoit obligée de fournir que ce qui croissoit dans son terroir; & c'étoit une Loi générale dans tout l'Empire du *Perou*, qu'aucun Indien ne sortit de sa Province, pour aller chercher ailleurs le Tribut qu'il devoit payer. Les *Incas* avoient donné cet Ordre pour empêcher leurs Sujets de faire les vagabonds de Province en Province, & de couvrir leur fainéantise du prétexte spécieux d'aller chercher le Tribut. On voit par tout

tout ce que je viens de dire, que les Vassaux de l'*Inca* étoient obligez de lui fournir quatre choses, savoir des provisions, qui se prenoient dans les terres mêmes du Roi; de la laine, qui venoit de ses troupeaux; la chaussure, & les armes pour les gens de guerre. Tout cela se distribuoit avec beaucoup d'ordre & d'économie. La Province qui fournissoit des habits, ne donnoit point de chaussure, ni des armes; & celle qui donnoit le plus d'une chose, étoit déchargée d'une autre. On observoit toujours le même ordre en matière de Contributions, sans qu'on foulât jamais ni le Public ni les Particuliers. On peut dire aussi que la douceur de ces Loix gaignoit si bien le cœur des Vassaux, qu'ils servoient leur *Inca* avec un zèle & une fidélité incroyable. Ce n'est donc pas sans raison que le R. P. *Joséph Acosta* leur a rendu ce beau témoignage : *Ces Rois Barbares, dit-il, n'avoient pas de plus grandes richesses que l'affection & la bonne volonté de leurs Sujets, toujours disposez à travailler pour eux, & à suivre leurs Ordres. Ce qu'il y avoit en cela de plus admirable, c'étoit de voir qu'au lieu d'appeller cette soumission un esclavage, ils la regardoient comme un grand bonheur.*

Outre ce Tribut que les Rois recevoient de leurs Sujets, les Impotens ou les Pauvres en payoient un autre, qui ne pouvoit pas beaucoup enrichir leur Maître. Car ils étoient obligez de temps en temps de donner aux Gouverneurs de leurs Villes certains cornets pleins de Poux. Les *Incas* le vouloient ainsi, à ce qu'on disoit, afin qu'aucun de leurs Sujets ne se vantât d'être exempt du Tribut : mais leur principale intention étoit d'engager les Pauvres à se nettoyer de cette Vermine; & c'est pour cela qu'on les appelloit ordinairement *Amateurs des Pauvres*. Les *Decurions* ou les *Dizainiers*, dont

C H A P I T R E V I I.

Que l'Or, l'Argent, les Pierreries, & telles autres choses de prix, tenoient lieu de Présent parmi eux, & non pas de Tribut.

L'OR, l'argent, les pierreries, dont les *Incas*, comme chacun fait, avoient une quantité prodigieuse, n'étoient point des choses qui leur fussent données par manière de Tribut. Les Indiens n'étoient pas obligez de faire ces Présens, & leurs Rois n'avoient pas accoutumé de les exiger d'eux. L'or & l'argent ne pouvoient leur servir ni pour la Guerre ni pour la Paix, puis qu'ils ne vendoient ni n'achetoient aucune chose avec ces Métaux, & qu'ils n'en payoient point leurs Soldats. Ils regardoient ces richesses comme superflues, parce qu'elles n'étoient ni bonnes à manger, ni d'usage pour avoir des vivres. Mais s'ils en avoient quelque estime, ce n'étoit qu'à cause de leur éclat, & de leur beauté, pour s'en servir à l'embellissement des Palais du Roi, des Temples du Soleil, & des Maisons de leurs Religieuses, comme nous l'avons déjà dit, & comme nous le verrons dans la suite. Les *Incas* avoient aussi découvert des Mines de Vif-argent; mais ils ne vouloient pas qu'on s'en servit, parce qu'il leur sembloit plus préjudiciable qu'utile; cela fut cause qu'ils défendirent à leurs Sujets de le tirer hors de terre, comme il sera dit plus particulièrement en son lieu.

Quand donc les Indiens donnoient à leur Roi de l'or, de l'argent, & d'autres choses de prix, ils ne

le faisoient que pour suivre la coutume, qu'ils observent encore aujourd'hui, qui est de ne visiter jamais leur Supérieur, sans lui apporter quelque Présent, ne fut-ce qu'un petit Panier de fruit nouveau ou sec. Les *Curacas*, Seigneurs de plusieurs Vassaux, rendoient visite à l'*Ynca* aux principales Fêtes de l'année, sur tout à la plus remarquable de toutes, qui étoit celle du Soleil appelée *Raymi*; ou lors qu'on célébroit quelque Victoire, ou qu'on coupoit les cheveux pour la première fois au Prince héritier, & qu'on lui donnoit un nom. En ut mot, dans toutes ces occasions & plusieurs autres, soit que les *Curacas* vissent le Roi pour l'entretenir de leurs affaires particulières, ou de celles de leur Province, ou même lors qu'il faisoit le tour de son Royaume, ils ne lui baisoient jamais la main, sans lui apporter tout ce que les Indiens leurs Sujets avoient tiré d'or, d'argent, & de pierreries à leurs heures de loisir. Ces trésors leur étoient si peu nécessaires pour la vie, qu'ils ne s'amusoient pas à les tirer de leurs Mines, quand ils avoient d'autres occupations plus pressées. Mais enfin lors qu'ils virent qu'on s'en servoit à l'embellissement des Maisons Royales, & des Temples du Soleil, qu'ils estimoient par dessus tout, ils crurent que leur temps ne pouvoit être mieux employé qu'à chercher de l'or, de l'argent, & des pierres de prix; pour en faire Présent à l'*Ynca* & au Soleil, qui étoient leurs Dieux.

Outre ces richesses, les *Curacas* présentoient au Roi de plusieurs sortes de Bois fort estimez, pour employer au bâtiment de ses Maisons. Ils lui offroient aussi les meilleurs Ouvriers qu'ils pussent trouver en quelque métier que ce fût, tels qu'étoient des Orfèvres, des Peintres, des Maçons, & des Charpentiers, dont il y avoit d'excellens Maîtres

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. VII. 427
 tres dans le Pais. Mais les gens du commun n'avoient pas besoin de tous ces Artisans, parce qu'ils faisoient eux-mêmes tout ce qui étoit nécessaire pour leur famille, des habits, leur chaussure, & des cabannes, pour s'y mettre à l'abri du mauvais temps. Le Conseil même leur en donnoit alors de toutes faites, au lieu qu'aujourd'hui chacun trouve le moyen de bâtir une maison, avec le secours de ses parens ou de ses amis. Quoi qu'il en soit, contens de passer leur vie sans aucun luxe, ils ne s'amusoient point aux superfluités dont les Grands s'embarassoient toujours.

D'ailleurs, les Indiens faisoient Présent à l'*Inca* de divers Animaux apprivoisés ou farouches; comme de Tigres, de Lions, d'Ours, de Singes, de Guenouches, de Loups cerviers, de Perroquets, d'Aûtruches, & de l'Oiseau appelé *Cuntur*, qui est le plus gros de tous ceux qu'on connoît. Ils lui présentoient outre cela des couleuvres de toutes les sortes, dont les plus grosses qu'on nomme *Amaru*, passent trente pieds de longueur; des Crapaux monstrueux, & des Lefards terribles, qu'ils nommoient *Caymanes*, & qui ont aussi trente pieds de long. En un mot, tout ce qu'ils trouvoient, dans leur Pais, de prodigieux, de farouche, ou de beau, ils le donnoient à leur Roi, de même que l'or & l'argent, comme s'ils eussent voulu dire par là, qu'il étoit le souverain Seigneur de toutes les choses qui lui étoient présentées; & lui témoigner ainsi l'attachement qu'ils avoient pour son Service.

C H A P I T R E V I I I .

Comment ils gardoient les provisions , & à quoi ils les employoient.

A PRES avoir parlé du Tribut que les Indiens donnoient à l'*Ynca*, il est à propos que nous disions comment ils le gardoient, & quel en étoit le principal usage. Il y avoit dans tout le Royaume trois sortes de Magazins, où ils ferroient le Tribut & la Récolte; & dans chaque Ville, grande ou petite, il y en avoit deux. Dans l'un, on mettoit les provisions qui devoient servir en cas de famine, & dans l'autre celles qu'on tiroit des revenus du Soleil, & de l'*Ynca*. D'ailleurs, sur les grands Chemins on voyoit, de trois en trois lieuës, d'autres Magazins, dont les Espagnols font aujourd'hui leurs Hôtelleries.

L'on portoit à *Cuzco* pour l'entretien de la Cour, toute la Récolte qui se faisoit à cinquante lieuës à la ronde dans les terres du Soleil, & de l'*Ynca*, qui en gratifioit les Capitaines & les *Curacas*. Il est vrai qu'en chaque Ville, qui se trouvoit dans cette étenduë de Païs, on mettoit au Magasin ordinaire des Habitans certaine partie de ces provisions, que l'on tiroit des revenus du Soleil.

La Récolte des autres Villes hors de l'étenduë de la Cour, étoit gardée dans le Magasin du Roi, d'où on la transportoit aux autres Magazins, qu'il y avoit sur les Chemins publics. C'est ici où l'on ferroit les provisions de bouche, les armes, la chaussure & les habits nécessaires aux gens de guerre, qui passoient par là, pour aller aux quatre parties

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. VIII. 429
 ties du monde, qu'ils appelloient *Tahuantinsuyu*. Ces Magazins étoient si bien fournis de toutes ces choses, qu'il y en avoit toujours de reste, quelque nombreuses que fussent les Troupes, qui tenoient la Campagne. Car il faut savoir que les *Yncas* ne leur permettoient jamais de se loger dans les Villes aux dépens de la Bourgeoisie. Ils alléguoient pour leur raison, que chaque Ville avoit déjà payé le Tribut, & qu'il n'étoit pas juste de les fouler davantage. Il y avoit même une Loi qui défendoit aux Soldats de prendre aucune chose des Habitans, pour petite qu'elle fût, sur peine de la mort. Voici ce que *Pedro de Cieça de Leon* en rapporté Chap. 60. où il parle des grands Chemins du Perou: *Ily avoit, dit-il, de vastes corps de logis, bâtis exprès pour les Yncas; & des Magazins aussi, pour y serrer les provisions des gens de guerre, L'Ynca savoit si bien se faire craindre, que si quelque Soldat, lors que son Armée alloit en Campagne, avoit eu la hardiesse de prendre la moindre chose, il étoit d'abord châtié. D'ailleurs, si quelqu'un de ceux qui le suivoient à la Guerre entroit dans les champs, ou dans les maisons des Indiens, & qu'il y fit le moindre dommage, il commandoit aussi-tôt qu'on le fit mourir.* Les Indiens alléguoient là-dessus, que cette Discipline étoit juste, puisque pour empêcher que les Soldats ne foulassent personne, ni à la Campagne, ni dans les Villes, on leur donnoit tout ce qui leur étoit nécessaire. Aussi voyoit-on rarement que les Soldats commissent quelque desordre. *

Augustin de çarate, après avoir remarqué la longueur des grands Chemins, ajoute ces paroles, qui se trouvent Liv. I. Chap. 14. *Outre la dépense, dit-il, qui se fit pour les réparations de ces Chemins, Guaynacava fit bâtir sur le chemin de la Montagne*
 de

de journée en journée des Palais de fort grande étendue, avec quantité d'apartemens, en sorte qu'il y avoit de quoi loger sa Personne, sa Maison, & toute son Armée. Il en fit aussi bâtir de semblables sur le chemin de la Plaine; il est vrai qu'ils ne furent pas en si grand nombre, ni si près les uns des autres que ceux de la Montagne; parce qu'il falloit, pour y trouver les commoditez nécessaires, les placer sur les bords des Rivières, qui sont éloignées les unes des autres de huit ou dix lieuës, & même en quelques endroits de quinze ou de vingt. Ces Bâtimens s'appellent Tambos, & les Indiens des environs avoient le soin de les fournir de toutes les provisions nécessaires pour les Armées de ce Prince, & cela non seulement pour la nourriture, mais aussi pour les vêtemens & les armes; de sorte que dans chacun de ces Tambos on pouvoit trouver en cas de besoin de quoi vêtir & armer trente mille hommes. Guaynacava étoit toujours accompagné d'un grand nombre de gens de guerre, armez de Piques, de Halebardes, de Massûës, & de Haches d'armes, d'argent & de cuivre, & même quelques-unes d'or; ils se servoient aussi de frondes & de javelots un peu brûlez par le bout, afin que la pointe en fut plus dure & par conséquent plus perçante. Que si les rentes du Roi ne pouvoient fournir à l'excessive dépense qu'on faisoit à la Guerre, il se servoit en pareil cas du revenu du Soleil, dont il se disoit le fils légitime, & l'héritier universel. Mais s'il restoit quelques provisions de l'entretien des gens de Cour, & de guerre, on les ferroit d'abord dans ces trois sortes de Magazins, dont nous avons déjà parlé, afin qu'en cas de nécessité on les pût distribuer aux Sujets.

Pendant que les Prêtres & les Ministres de la Religion des *Yncas* s'acquittoient des fonctions de leur Charge dans les Temples, où ils servoient par semaines

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. IX. 431
 semaines chacun à son tour, on les entretenoit des
 revenus du Soleil. Mais lors qu'ils n'officioient
 pas ils se nourrissoient à leurs propres dépens, sur
 les terres qu'on leur donnoit de même qu'à tout
 le reste du Peuple. D'ailleurs, ce qu'on prenoit
 sur les revenus du Soleil, étoit fort peu de chose
 en comparaison de ces grands biens que l'*Ynca* en
 retiroit.

C H A P I T R E I X.

*Qu'il n'y avoit entr'eux aucun Mendiant, &
 qu'ils donnoient aux Sujets de quoi s'habiller.*

SI l'on avoit soip de fournir des habits aux gens
 de guerre, on n'oubloit pas d'en procurer aux
 autres. De deux en deux ans on distribuoit de la
 laine à tous les Sujets en général, & aux *Curacas*;
 afin qu'ils s'en habillassent eux-mêmes avec leurs
 femmes & leurs enfans; & les Dizainiers devoient
 tenir la main à l'exécution de ces ordres. D'ail-
 leurs, les Indiens étoient si dépourvûs de Bétail,
 que les *Curacas* en avoient à peine assez pour leurs
 Familles; mais le Soleil, & l'*Ynca*, en avoient une
 quantité prodigieuse. Lors même que les Es-
 pagnols entrèrent dans le Païs, on y manquoit de
 pâturages pour nourrir les troupeaux, dont ils fi-
 rent un terrible dégât, comme je l'ai entendu
 plusieurs fois assurer à mon pere, & à ses contem-
 porains. Dans les Païs chauds on donnoit aux In-
 diens du Cotton, qu'on tiroit du revenu du Roi,
 afin qu'ils s'en habillassent avec toutes leurs famil-
 les. De cette manière, ils avoient de quoi se vêtir;
 ils

ils étoient pourvûs de tout ce qui étoit nécessaire à la vie , & il n'y en avoit aucun qui pût être appelé pauvre , ni qui fut réduit à demander l'aumône. Le témoignage que le R. P. *Joseph Acosta* leur rend , est très-conforme à ce que nous en avons déjà rapporté. Voici les paroles, qu'il employe à la fin du quinzième Chapitre de son Livre. *Ceux du Perou*, dit-il, *tendoient leurs troupeaux, quand la saison en étoit venue, & donnoient à chaque Ménage autant de laine qu'il lui en falloit pour s'habiller. Cela fait, ils s'en alloient de maison en maison pour voir si les hommes, les femmes, & les enfans s'occupoient à travailler cette laine, & s'ils y remarquoient de la négligence, ils châtioient les coupables. Que s'il y avoit de la laine de reste, ils la serroient dans leurs Magazins, qui étoient aussi remplis de toutes les autres provisions nécessaires à la vie humaine, & dont les Espagnols surent bien profiter. Si l'on examine de près cette manière de vivre des Indiens; il n'y a personne, qui n'admire la bonté de leur gouvernement & cette prévoyance merveilleuse qui régnoit par tout; puis que sans être Chrétiens, ils en pratiquoient les vertus les plus sublimes; ils ne possédoient rien en propre, ils se contentoient du nécessaire; ils avoient grand soin de tout ce qui regardoit leur Religion, & le service de leur Roi. C'est par ces mots que le R. P. *Acosta* finit son quinzième Chapitre, qu'il a intitulé: *Des revenus de l'Ynca & des Tributs que ses Sujets lui payoient.**

Le même Auteur dans le seizième Chapitre de son Livre, confirme ce que nous avons déjà dit, sur les Métiers des Indiens, voici mot pour mot de quelle manière il s'exprime. *Les Indiens du Perou*, dit-il, *avoient encore un avantage sur les autres Nations, en ce qu'ils s'instruisoient dès leur jeunesse*

jeunesse en tout ce qui leur sembloit nécessaire pour l'entretien & la commodité de la vie humaine. Quoi qu'ils n'eussent pas chez eux certains Ouvriers de profession pour l'usage du Public, tels que peuvent être parmi nous les Tailleurs, les Cordonniers, & les Tisserans; cela n'empêchoit pas qu'ils ne fissent eux-mêmes tous ces Métiers, chacun pour sa famille, & qu'ils ne travaillassent la laine que l'Ynca leur donnoit pour se faire des habits. Ils n'ignoroient pas non plus l'art de cultiver la terre, & ils n'employoient au labourage que la force de leurs mains. Ils veilloient tous au bien commun de leurs familles, & les femmes contentes d'une honnête médiocrité, & de servir leurs maris avec une grande soumission, s'attachoient sur tout à élever leurs enfans, sans délicatesse & sans luxe: D'ailleurs, il y avoit parmi eux des Orfèvres, des Peintres, des Potiers, des Bateliers, des Joüeurs d'instrumens, des Maîtres qui tenoient les Comptes, de bons Tisserans & d'habiles Maçons, qui étoient employez pour le service des grands Seigneurs. Mais à l'égard du menu Peuple, chacun avoit soin de son petit ménage, & de se pourvoir, comme on l'observe encore aujourd'hui, de tout ce qui est nécessaire à la vie. - Chacun travailloit à sa chaussure, à ses habits, à bâtir sa Cabane, à semer, & à faire la Récolte. C'est à dire, que tout bien examiné, il s'en falloit peu que leur manière de vivre ne ressemblât à celle des anciens Hermites, dont il est parlé dans les Vies des Saints Peres. Il faut avouer aussi que ces Peuples sont si éloignez du faste, & de la mollesse, & si retenus dans les bornes de la médiocrité, qu'ils mériteroient de grands éloges, si leur inclination naturelle n'y avoit plus de part que le choix. On peut même dire qu'ennemis de l'orgueil, de l'ambition, & des vanitez du monde, ils seroient

sans doute fort susceptibles de la Doctrine du saint Evangile, & que pour les y amener, les Missionnaires qui la leur prêchent, y doivent conformer leur vie. Le R. P. Acosta ajoute un peu plus bas; Que c'étoit une Loi inviolable entr'eux de n'altérer jamais la Mode, ni la Coûtume de leur Province, quelque exemple qui en pût venir d'ailleurs. En effet, l'Ynca tenoit cette Maxime pour très-importante au Gouvernement de son Etat, & on l'observe encore aujourd'hui, quoi qu'elle ne soit pas avec le même soin qu'on y apportoit autrefois. De là vient aussi que les Indiens, rigides à suivre leurs anciennes Coûtumes, s'étonnent de voir que les Espagnols changent presque toutes les années de manière de vivre, & qu'ils attribuent cette inconstance à un excès d'orgueil, & de présomption.

Il n'y avoit point de Mendians parmi eux, & cela s'observoit si bien de mon temps, que je ne crois pas d'en avoir jamais vû dans le *Perou*, si ce n'est qu'en l'année 1560. lors que j'en partis, il y avoit une vieille femme nommée *Isabelle*, que j'avois connuë à *Cuzco*, & qui gueusoit de porte en porte, non pas tant par nécessité, que pour faire la Charlatanne dans les maisons, comme font les Bohemiennes. Les gens du País en avoient une telle horreur, que toutes les fois qu'ils la trouvoient sur leurs pas, ils la quéroient, & crachoient contre terre, pour signifier, qu'ils la regardoient comme une abominable & une infame. Cela fut cause qu'elle perdit la coûtume de leur demander l'aumône, & ne s'adressa plus qu'aux Espagnols. On lui donnoit du Mayz, parce qu'il n'y avoit point encore d'argent monnoyé, & si elle observoit qu'on lui fit l'aumône de bon cœur, elle demandoit un peu de chair, ensuite à boire, & enfin un peu de cette herbe précieuse appellée *Cuca*,
que

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. X.* 435
que les Indiens ont accoûtumé de mâcher. C'est ainsi qu'elle s'entretenoit dans son vice, & dans la gueulerie ordinaire.

Les *Incas* eurent soin outre cela de pourvoir aux nécellitez des Voyageurs. Ils établirent dans tous les chemins des Hôpitaux, qu'on appelloit *Corpahuafci*, & qui étoient munis de toutes sortes de provisions tirées des Magazins que le Prince avoit dans chaque Ville. C'est là où l'on donnoit à manger aux Passans, & où on leur fournissoit tout ce qui leur étoit nécessaire. Que si par hazard ils tomboient malades en chemin; on les traitoit avec un soin extraordinaire, & de peur qu'ils manquaissent de quelque chose, on leur donnoit du superflu. Il est vrai que le Public se croyoit indispensablement obligé de les assister, parce qu'ils ne voyageoient point pour leur plaisir, ni pour leurs propres affaires, mais pour celles du Roi, ou des *Curacas*, ou bien par l'ordre des Capatines, & des autres Officiers, qui étoient en Charge, en temps de Paix & de Guerre. C'est donc pour cela qu'on les traitoit si bien; mais à l'égard de ceux qui voyageoient sans une cause légitime, on les châtoit comme des vagabonds.

C H A P I T R E X.

La division & l'ordre de leur Bétail, & des autres Animaux qu'ils nourrissoient.

AFIN que les *Incas* pussent plus facilement tenir compte de ce grand nombre de Bétail qu'ils nourrissoient, on le séparoit l'un de l'autre selon la différence des couleurs. Chacune avoit un

nom particulier, & l'on appelloit en général *Murà muru*, que les Espagnols prononcent *Mormoro*, les Animaux tachetez. S'il naissoit quelque Agneau qui fut d'une autre couleur que la Brebis qui l'avoit porté, on le mettoit aussi-tôt avec le troupeau qui étoit marqué de même, & de cette manière on pouvoit facilement rendre compte du Bétail par le moyen des nœuds, & des fils qui étoient de la même couleur que les troupeaux.

Pour transporter les provisions d'un côté & d'autre, on se seroit de cette sorte d'Animaux que les Espagnols appellent *Carneros*, quoi qu'ils ressemblerent plutôt à des Chameaux, qu'à des Moutons, excepté qu'ils n'ont point de bosse sur le dos. Mais si les Indiens les employoient d'ordinaire pour eux comme des bêtes de charge; l'*Inca* n'en usoit pas de même; quand il s'agissoit de son service, il vouloit qu'on les épargnât le plus qu'il étoit possible, & qu'on les réservât pour le travail le plus nécessaire; lors, par exemple, qu'il falloit bâtir des Fortereses, des Maisons Royales, ou des Ponts, applanir de grands Chemins, creuser des Canaux, & entreprendre tels autres Ouvrages, où les Indiens étoient presque toujours occupés.

À l'égard des Oiseaux, des Quadrupedes, & des Reptiles, que les *Curacas* présentoient au Roi, on les nourrissoit dans certaines Provinces, qui retiennent encore aujourd'hui les noms de ces Animaux. L'on en nourrissoit aussi un bon nombre à la Cour, tant pour marque de grandeur, que pour donner à connoître aux Vassaux qui en avoient fait présent au Roi, qu'il falloit bien que ces Animaux lui fussent agréables, puis qu'il les faisoit garder & nourrir dans son Palais; ce que les Indiens prenoient en fort bonné part.

Lors

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. X. 437.

Lors que je partis de *Cuzco*, l'on y parloit encore des lieux qui servoient de lanières à ces Animaux. On appelloit *Amarucanba*, c'est à dire, l'enclos des *Amarus*, qui sont les grosses Couleuvres, cet endroit de la Ville où est à présent la Maison des Peres Jésuites. On nommoit aussi *Pumacurca*, & *Pumapchupan* (mot titré de *Puma*, qui signifie *Lion*) les deux Quartiers de la Ville où ils nourrissoient des Lions, des Ours, & des Tigres. L'un est au pied de la Montagne où l'on avoit bâti la Citadelle, & l'autre derrière le Couvent de *Saint Dominique*.

Mais afin que les Oiseaux se portassent mieux, on les tenoit hors de la Ville, dans un enclos qu'on appelloit *Surihualla*, c'est à dire, le Pré des *Ait-truches*, qui est à une lieue de *Cuzco* vers le Sud, & qui appartenoit autrefois à *Jean d'Alcobaça*, mon Gouverneur; celui-ci en laissa héritier son fils *Diego d'Alcobaça*, qui fut Ecclesiastique, & mon compagnon d'école. Quant aux Animaux cruels & sauvages, tels que sont les Tigres, les Lions, les Crapaux, & les Couleuvres; outre qu'on les gardoit pour une marque de grandeur, on s'en servoit aussi pour la punition des Criminels, comme nous le montrerons dans la suite, lors qu'il s'agira des Loix qui condamnoient certains coupables au dernier supplice.

C H A P I T R E X I.

Des Loix & des Ordonnances faites par les Yncas, pour le bien commun de leurs Sujets.

LE R. P. Blas Valera parle du Gouvernement des Yncas d'une manière qui mérite d'être rapportée ici. C'est pourquoi j'ai traduit de son beau Latin, le passage suivant, pour m'en servir, comme d'une autorité irréprochable. *Les Indiens du Perou, dit il, commencèrent de s'établir en forme de République, au temps de l'Ynca Manto Capac, qui fut le premier de leurs Rois. Ils avoient vécu jusques alors, c'est à dire, durant plusieurs siècles, dans une brutalité infame, & pleine de barbarie, sans avoir aucune connoissance des Loix, ni de la Police. Revenus enfin de ces desordres, ils apprirent à élever leurs enfans dans les bonnes mœurs, à leur donner quelque teinture des Sciences, à communiquer les uns avec les autres, à se faire des habits pour couvrir leur nudité, avec quelque manière de bienséance, à cultiver la terre, à observer quelques formalitez de Justice, à être civils, à bâtir des maisons pour les particuliers, & des Edifices publics: En un mot, ils apprirent quantité d'autres choses dignes de grandes loüanges. Ils en vinrent même jusques à obéir de bon cœur aux Loix, que leurs Princes, conduits par les seules lumières de la Raison, leur enseignèrent. J'avouë qu'en ceci, les Yncas du Perou me semblent préférables non seulement aux Peuples de la Chine, du Japon, & des Indes Orientales, mais encore*

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XI. 439
 encore aux anciens Payens de l'Asie, & de la Grèce.

En effet, à bien considérer l'établissement des uns & des autres, je trouve que *Numa Pompilius*, *Solon* & *Lycurgue* ne méritent pas tous les éloges qu'on leur donne, pour avoir imposé des Loix aux Romains, aux Athéniens & aux Lacédémoniens, puis qu'il leur étoit bien aisé d'en faire, avec le grand secours qu'ils avoient des belles Lettres, & des Sciences humaines. Ce fût aussi de cette Source qu'ils tirèrent les justes Loix, & les bonnes Coûtumes qu'ils établirent pour leurs Citoyens, & qu'ils laissèrent en écrit à leur Postérité. Mais ce qui surpasse l'imagination, c'est de voir que les *Incas*, qui n'avoient aucune de ces connoissances, ont fait des Loix si justes & si raisonnables, leur idolâtrie mise à part, qu'elles se trouvent conformes aux plus belles Ordonnances des Savans de l'Antiquité, & des Nations les plus polies. L'extrême desir que les Indiens ont toujours eu d'en conserver la mémoire, a fait que par le moyen de leurs nœuds, & de leurs fils, de diverses couleurs, ils l'ont transmise pleine & entière à leurs descendans, quoi qu'il y ait plus de six cens années que leurs premiers Rois les ont établies. Ils avoient la Loi *Municipale*, qui regardoit les intérêts particuliers de chaque Ville, ou de chaque Peuple dans sa propre Jurisdiction. Ils n'ignoroient pas non plus celle que les Latins appellent *Agraria*, qui ne leur étoit pas de moindre usage, qu'aux Romains, puis qu'ils savoient, aussi bien qu'eux, comment il falloit mesurer les terres, & les partager entre les Habitans des Villes. On peut dire même qu'ils s'y employoient avec beaucoup de soin & de probité : Car ils avoient des hommes exprès, qui se servoient pour cela d'une

certaine mesure appellée *Iupu*, & qui donnoient à chacun d'eux la Portion qui lui étoit convenable. Ils nommoient *Loi commune* celle qui ordonnoit aux Indiens (du nombre desquels on exemptoit les enfans, les vieillards, & les malades) de travailler aux Ouvrages publics, comme par exemple d'aider au bâtiment des Temples, & des Maisons de leurs Rois, ou des grands Seigneurs; de labourer leurs terres, de faire des Ponts, de nettoyer les chemins, & ainsi des autres choses. Par la Loi qu'ils appelloient *Fraternelle*, ils entendoient celle qui enjoignoit expressément à tous les Habitans des Villes de se donner une mutuelle assistance, quand il étoit question de labourer la terre, de semer, de faire la Récolte, de bâtir, & de réparer les maisons, sans que pour cela on fût obligé de leur donner aucune chose. Ils observoient aussi fort exactement la Loi qu'ils nommoient, *Mitachauacuy*, mot qui signifie *changer par Familles*, & chacun à son tour. Elle ordonnoit, que dans tous les Ouvrages, & les Edifices, où le Public devoit fournir sa peine, on y apportât les mêmes considérations qu'au partage de leurs terres, en sorte que chaque Province, chaque Ville, chaque famille, ou chaque personne, ne fit que la tâche qui lui étoit imposée, & que ce travail fût alternatif entre ceux qu'on y mettoit tour à tour, afin que chacun eut le temps de se délasser. Ils avoient une Loi qui régloit leur dépense ordinaire, & qui leur défendoit de profaner sur leurs habits l'usage de l'or, de l'argent, & des pierreries. Cette même Loi retranchoit toutes les superfluités des Festins, & vouloit que les Habitans des Villes s'assemblassent deux ou trois fois le mois, pur manger en compagnie devant leurs *Curacas*; & qu'outre cela ils s'exercassent à des Jeux militaires, & à d'autres

Passe-

ROIS DU PÉROU. Liv. V. Ch. XI. 441

Passe-temps honnêtes. Le but qu'ils se propofoient par cette réjouiffance publique, étoit de donner quelque relâche à leurs efprits, de fe maintenir en bonne paix, les uns avec les autres, & de divertir ceux qui travailloient à la Campagne. La Loi qu'ils avoient établie en faveur des Pauvres, ordonnoit que les Aveugles, les Muets, les Boiteux, les Estropiez, les Vieillards, les Malades; & autres perfonnes, qui à caufe de leurs incômoditez ne pouvoient vaquer au labourage de leurs terres, ni fe pourvoir d'habits, furent entretenus des provisions que l'on tireroit des Magazins publics. Suivant une autre Ordonnance, on prenoit de ces Magazins dequoi affifter les nouveaux hôtes qui leur furvenoient, foit qu'ils fuffent étrangers, ou du Pais, & qui alloient faire quelque Voyage. Pour les mieux recevoir, il y avoit des Maisons publiques, ou des Hôpitaux, qu'on appelloit *Corpahuaci*, où on leur donnoit abondamment tout ce qui leur étoit néceffaire. La même Loi prescrivoit aux Habitans de chaque Ville, d'appeller aux Fêstins publics les Pauvres dont j'ai parlé ci-deffus, afin que cette réjouiffance contribuât à leur faire oublier une partie de leur mifère. Ils avoient encore une autre Loi fur le ménage, par laquelle deux chofes leur étoient principalement recommandées. La première, qu'aucun d'eux ne fût oifif: & ils y mettoient fi bon Ordre, comme on l'a déjà dit ailleurs, qu'ils occupoient jufqu'aux enfans de cinq ans, aux chofes qu'on croyoit être à la portée de leur âge. Les Aveugles mêmes, les Boiteux & les Muets, n'étoient pas exempts de travailler, à moins qu'ils n'euffent quelque autre indisposition qui les en empêchât. Ainfi tous ceux qui avoient affez de force, & de fanté pour mettre la main à l'œuvre, s'y employoient de tout leur poffible, tant pour

s'aquitter de la tâche qu'on leur donnoit , que pour n'encourir pas le blâme d'être des fainéans , qu'on châtoit en public. L'autre Article de cette même Loi enjoignoit aux Indiens , de laisser leurs portes ouvertes , aux heures de leurs repas ; afin que les Officiers de la Justice eussent l'entrée libre chez eux , toutes les fois qu'ils voudroient faire leurs visites. On appelloit ces Juges *Llaſſacamayu* , & ils avoient ordre de visiter les Temples , & les Maisons , particulières , ou publiques ; ces Juges fort ponctuels à s'aquitter de leur Charge , soit en personne , ou par leurs Commis , examinoient si le mari & la femme apportoient le soin nécessaire à leur ménage , & à l'instruction de leurs enfans. Ils en jugeoient par le plus ou le moins de netteté qu'ils remarquoient dans chaque maison , aux habits , aux meubles , & aux vases mêmes. Ils loüoient à haute voix ceux qu'ils trouvoient les plus propres & les meilleurs ménagers : mais au contraire , ils châtoient les négligens à coups de fouet sur les bras & sur les cuisses , & ils les condamnoient aux autres peines portées par la Loi. Cependant cette Police admirable entretenoit chez eux une si grande abondance des choses nécessaires à la vie , qu'on donnoit presque pour rien celles qui sont aujourd'hui les plus estimées. Quant aux autres Loix , & aux Ordonnances morales , qu'ils observoient tous en général , & en particulier , sans s'éloigner des bornes de la Raison , on pourra les recueillir de ce que nous dirons dans la suite , de leurs Coûtumes , & de leur manière de vivre. Mais on a perdu la plûpart de ces Loix , & ce Gouvernement qui étoit si bien réglé & si digne de loüange , est presque tout à fait aboli. On peut même dire que la barbarie est aujourd'hui plus enracinée chez les Indiens , qu'elle ne l'étoit alors ,

240
ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XII. 433
alors, & qu'ils font beaucoup plus mal pourvus
des choses nécessaires à la vie.

C H A P I T R E X I I .

*De quelle manière ils en agissoient envers leurs
nouveaux Sujets , après les avoir conquis.*

IL ne sera pas, sans doute, inutile de rapporter ici l'ordre que les *Yucas* observoient pour conquérir de nouveaux Païs, & la méthode qu'ils suivoient pour amener leurs Sujets à la vie civile, & à la pratique des bonnes mœurs. Il est certain que depuis le temps des premiers Rois du *Perou*, leurs Successeurs, toujours fort religieux à les imiter, ne firent jamais la Guerre, qu'ils n'y fussent engagés par quelque puissant motif, soit pour civiliser les Barbares de leur Continent, ou pour prévenir la dévotion de leurs Frontières que ces Peuples infestoient. D'ailleurs, ils n'entreprenoient jamais aucune Guerre, qu'après l'avoir déclarée deux ou trois fois à leurs Ennemis, & un *Yuca* n'avoit pas plutôt assujetti quelque Province, qu'il envoyoit d'abord la principale Idole du Païs à *Cuzco*, pour y être mise dans un Temple, jusques à ce que le *Cacique*, & les Indiens de cette Contrée, desabusez de la créance de leurs Dieux, tournaissent leurs adorations vers le Soleil. Cependant il ne renversoit point les Idoles de la Province conquise; de peur que les Habitans, irrités du mépris qu'on auroit fait de leurs Dieux, ne se mutinassent; & il n'en abolissoit l'usage qu'après les avoir instruits dans sa Religion. Il amenoit à *Cuzco* le principal *Cacique* avec tous ses enfans; afin qu'ils

qu'ils apprissent, par la conversation des personnes vertueuses, les Loix, les Mœurs, la Langue, les Cérémonies, & le Culte de son País: & après les avoir traités avec beaucoup de magnificence, il rétabliſſoit le *Curaca*, dans sa première dignité, & commandoit à ses Vassaux de lui obéir comme à leur Seigneur. Afin même que les Soldats vainqueurs, & vaincus se réconciliaſſent les uns avec les autres, qu'ils vécuſſent à l'avenir en bonne intelligence, il leur donnoit de beaux Festins publics, où les Aveugles, les Boiteux, les Muets, & tous les autres Pauvres Impotens se trouvoient pêle-mêle. Il leur faisoit aussi quantité de Présens, d'or, d'argent, d'habits, de belles plumes, pour s'en parer aux jours de leurs principales Fêtes, & plusieurs autres galanteries, qu'ils estimoient beaucoup. Les jeunes gens du País dansoient à ces Festins avec les filles, & ceux d'un âge plus mûr faisoient l'exercice militaire. Voilà de quelles amorces se servoit l'*Ynca*, pour gagner les cœurs des Indiens, qu'il avoit nouvellement conquis. Avec cette adresse, quelque barbares & brutaux qu'ils fuſſent, à la fin ils subissoient le joug, & ils le servoient avec tant de zèle & de fidélité, qu'aucune Province ne se mutinoit presque jamais. Outre cela, pour couper chemin aux Plaintes, & prévenir les Rebellions, il confirmoit de nouveau, & faisoit publier toutes les anciennes Loix, & les Ordonnances du País, afin de les mettre plus en crédit, excepté celles qui se trouvoient contraires au Culte, & aux Réglemens de l'Empire. Quand l'*Ynca* le jugeoit à propos, il transplantoit dans son País les Habitans des Provinces qu'il avoit assujetties, & il leur donnoit autant de Terres, de Maisons, de Serviteurs, & de Bétail, qu'il leur en faisoit pour s'entretenir à leur aise. Il envoyoit à leur

place,

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XII. 445

place, des Bourgeois de *Cuzco*, ou des autres Villes, qu'il savoit lui être fidelles, afin qu'ils servissent de garnison, & qu'ils enseignassent à ceux de la Frontière, les Loix, les Cérémonies, les Coutumes, & la Langue générale du Royaume.

Il est certain que les *Incas* surpassoient en modération tous les autres Rois; & que leur Gouvernement étoit le plus doux de tous ceux du nouveau Monde. Cela se peut vérifier, non seulement par les nœuds, & les comptes des Indiens, qui renferment leurs Annales, mais encore par les Cahiers manuscrits, que le Vice Roi *Dom François de Toledo*, instruit à fonds par leur bouche de l'état de toutes ses Provinces, remit aux Visiteurs généraux, aux Juges, & aux Greffiers, pour en faire des Copies. Ces Papiers sont très-dignes de foi, & on les trouve encore aujourd'hui dans les Archives publiques. Si on les consulte, on verra qu'à certaines choses près, qui regardoient la sûreté de ce grand Empire, les Rois du *Pérou* conservoient inviolables toutes les autres Loix, & tous les Privilèges de leurs Vassaux. Ils prenoient garde aussi qu'on laissât en leur entier les biens des Communautés, ou des particuliers, sans en diminuer aucune chose. Quant à la Discipline militaire, ils la faisoient observer avec beaucoup d'exactitude: ils ne donnoient jamais au pillage les Provinces ni les Royaumes qu'ils conquéroient à force d'armes, & ils ne permettoient point que leurs Soldats envahissent le bien d'autrui. Que si les Habitans de quelque País se rendoient d'eux-mêmes, on élevoit bien-tôt après les plus capables d'entr'eux aux Charges civiles & militaires, comme s'ils avoient été depuis long-temps de vieux Soldats de *Yuca*, & ses fidelles Sujets. A l'égard des Tributs que ces Rois imposoient à leurs Vassaux,

Vassaux, ils consistoient en si peu de chose, que ce que nous en dirons dans la suite paroîtra tout à fait ridicule à ceux qui le liront. Mais les *Yncas* ne s'en tenoient pas à cette seule générosité; ils distribuoient en abondance des provisions de bouche, des habits & d'autres Présens aux Seigneurs, aux Gentilshommes, aux Roturiers & aux Pauvres; En un mot, ils se conduisoient d'une telle manière envers tout le monde, qu'on pouvoit les appeller de bons Peres de famille, ou de fidelles œconomes, plutôt que des Rois. Aussi fut-ce pour cela que les Indiens leur donneroient le surnom de *Capac Titu*, comme si l'on disoit, un second *Auguste*, & un demi-Dieu; du moins; *Capac* signifie un Roi puissant en richesses & comblé de gloire, & *Titu* un Prince libéral, & magnanime. Des vertus si rares & des qualitez si éminentes, rendirent ces Rois du *Perou* les délices de leur temps, & aujourd'hui même les Indiens, que Dieu à éclairé de la lumière de la Foi, n'en peuvent perdre le souvenir; puis qu'au milieu de leurs travaux, & de leurs misères, ils les appellent par leurs noms l'un après l'autre, avec des gemissemens, & des plaintes qui excitent la compassion. Il faut avouer aussi qu'on ne lit point dans l'Histoire qu'aucun des anciens Rois d'*Afrique*, d'*Asie*, & d'*Europe* ait été si doux, si bienfaisant, si utile, & si libéral envers les Sujets, que le furent autrefois les Rois *Yncas*, dont nous décrivons ici les Vies. D'ailleurs, on peut voir par tout ce que nous avons dit que les Loix, les Coûtumes, les Statuts, & la manière de vivre des Indiens du *Perou*, étoient conformes à plusieurs égards aux lumières de la Raison; & il me semble qu'on en pourroit bien profiter, pour les convertir plus aisément, & avec moins de violence à la Religion Chrétienne.

C H A P I T R E XIII.

De la méthode que les Yncas observoient pour remplir toutes sortes de Charges & d'Offices.

JE rapporterai ici ce que le R. P. *Blas Valera* dit sur cette matière dans un Chapitre qu'il a intitulé, *De la méthode que les Yncas observoient pour la création des Ministres, & des Gouverneurs en temps de Paix. Du partage qu'ils faisoient des Ingénieurs, & des Manœuvres; De quelle sorte ils dispoient des biens, tant en commun qu'en particulier; & comment ils imposoient le Tribut.*

„ L'Ynca n'avoit pas plutôt assujetti quelque
 „ nouvelle Province, & fait transporter à *Cuzco*
 „ la principale Idole de tout le Païs, qu'après avoir
 „ calmé l'esprit des Seigneurs & des Vassaux, il
 „ ordonnoit que tous les Indiens, tant les Prêtres
 „ & les Devins, que tout le reste du Peuple ado-
 „ rassent le Dieu *Ticci Viracocha*, appelé autre-
 „ ment *Pachacamac*, comme le plus puissant de
 „ tous les Dieux, dont il triomphoit toujours.
 „ Il leur commandoit ensuite de le reconnoître
 „ lui-même pour leur Roi, & leur souverain
 „ Seigneur, de lui servir en cette qualité, & de lui
 „ obéir. Quant aux *Caciques*, il leur étoit ex-
 „ pressément enjoint de paroître à la Cour une
 „ fois chaque année, ou du moins de deux en
 „ deux ans, selon la distance des Provinces; ce-
 „ la rendoit *Cuzco* la plus fréquentée de toutes
 „ les Villes du Nouveau Monde. L'Ynca donnoit
 „ Ordre aussi qu'on fit le compte de tous les Hab-
 „ tans de la Province nouvellement conquise,
 „ sans

„ sans en excepter les enfans; qu'on spécifiât l'â-
 „ ge, l'extraction, l'emploi, les biens, la Famil-
 „ le, les Métiers, & les Coûtumes de tous en gé-
 „ néral, & de les marquer avec les filets & les
 „ nœuds de diverses couleurs; afin que cela ser-
 „ vit à imposer le Tribut, suivant la condition de
 „ chacun, & à pourvoir à tous les besoins du Pu-
 „ blic. Cela fait, il nommoit divers Officiers mi-
 „ litaires, les Généraux, les Mestres de Camp,
 „ les Capitaines en Chef, les Enseignes, les Ser-
 „ geans, & les Chefs de Brigade, dont les uns
 „ commandoient à dix Soldats, & les autres à cin-
 „ quante. Les moindres Capitaines avoient cent
 „ Soldats sous eux, & les autres deux, trois,
 „ quatre cens, & ainsi de suite jusques à mille. Les
 „ Mestres de Camp en avoient quatre ou cinq
 „ mille, & les Généraux, qu'ils appelloient *Ha-*
 „ *tun Apa*, c'est à dire, *Grands Capitaines*, com-
 „ mandoient jusques à dix mille hommes. On ap-
 „ pelloit *Curacas*, les Seigneurs de plusieurs Vas-
 „ saux, comme par exemple, les Ducs, les Com-
 „ tes, & les Marquis. Ceux-ci, en qualité de
 „ Seigneurs légitimes, commandoient à leurs Su-
 „ jets en temps de Paix & de Guerre: outre qu'ils
 „ avoient plein pouvoir de faire des Loix particu-
 „ lières, d'ordonner des Tributs, d'assister chaque
 „ Famille, & de pourvoir en général à tous les be-
 „ soins des Vassaux, selon les Statuts, & les Or-
 „ donnances de l'*Inca*. Pour les Capitaines en
 „ Chef, & leurs Subalternes, quoi qu'ils n'eussent
 „ pas l'autorité de faire des Loix, ni de mettre
 „ des Impôts, ils avoient de grands Privilé-
 „ ges; Leurs Emplois étoient héréditaires; ils ne
 „ payoient point de Tribut en temps de Paix; &
 „ on leur fournissoit des Magazins du Roi, tout
 „ ce qui leur étoit nécessaire. Les inférieurs,
 „ com-

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XIII.* 449

„ comme les Chefs de Brigade de dix à cinquante
 „ Soldats, payoient le Tribut, parce qu'ils n'é-
 „ toient pas Gentilshommes. Les Généraux &
 „ les Mestres de Camp les choissoient, & ils ne
 „ pouvoient les priver de leurs Charges, après les y
 „ avoir mis une fois. Le Tribut qu'ils payoient se
 „ réduisoit à exercer l'Office de Dizainiers, aux-
 „ quels il appartenoit de faire la visite des Champs,
 „ des Possessions, & des Maisons Royales; com-
 „ me aussi de pourvoir aux habits, & aux provi-
 „ sions de bouche du commun Peuple. L'*Inca*
 „ nommoit plusieurs autres Ministres & Officiers
 „ subordonnez les uns aux autres, pour s'en servir
 „ à régler tout ce qui regardoit le Gouvernement
 „ & le Tribut de l'Empire, afin que par ce moyen
 „ chacun pût savoir son compte, & qu'aucun ne
 „ fût trompé. Tous les troupeaux du País tant
 „ ceux du Roi que du Peuple avoient des Bergers,
 „ qui dépendoient les uns des autres, & qui gar-
 „ doient le Bétail, avec tant de soin & de fidélité,
 „ qu'il ne leur manquoit jamais une seule Brebis.
 „ Il est vrai qu'il n'y avoit point de Voleurs dans
 „ tout l'Empire, & qu'il suffisoit de garantir les
 „ troupeaux contre les Bêtes sauvages. D'ailleurs,
 „ il y avoit des Commissaires de toutes les sortes,
 „ établis pour la garde des biens de la terre; des
 „ Intendans, des Administrateurs, des Visiteurs,
 „ & des Juges, dont le devoir consistoit à tenir la
 „ main qu'on ne manquât d'aucune chose dans
 „ leurs Villes, ni en général, ni en particulier.
 „ S'il se trouvoit quelques personnes réduites à
 „ l'étroit, ces Officiers en donnoient aussi-tôt avis
 „ aux Gouverneurs, aux *Curacas*, & au Roi mê-
 „ me, qui ne refusoient jamais d'y pourvoir: au
 „ contraire, ils y remédioient à l'envi, & on peut
 „ dire que l'*Inca* se signaloit par dessus tous les
 „ autres.

„ autres. Il témoignoit tant de zèle & de charité
 „ dans ces occasions, qu'on pouvoit l'appeller à
 „ juste titre le Pere de son Peuple. D'un autre côté,
 „ les Juges & les Visiteurs devoient faire en
 „ sorte par leur diligence que tous les hommes s'a-
 „ quittaissent de leur devoir, & qu'aucun d'eux ne
 „ demeurât oisif. Que les femmes eussent le soin
 „ de leur ménage, des meubles, des vêtemens,
 „ des provisions, de filer, de faire des toiles, &
 „ d'élever leurs enfans; Que les jeunes filles obéissent
 „ à leurs meres, & à leurs maîtresses, dans
 „ tout ce qui regardoit le ménage & leurs occupa-
 „ tions ordinaires; Que les Vieillards, & les Impo-
 „ tens, qui n'étoient pas propres au gros travail,
 „ s'employassent à quelque chose qui leur fût uti-
 „ le, comme à ramasser de la paille, & de petits
 „ morceaux de bois, à se nettoyer de leur vermine,
 „ & à porter leurs poux à leurs Decurions,
 „ ou au Chef de Brigade. L'emploi des Aveugles
 „ étoit de tirer les ordures du Cotton, & d'égre-
 „ ner le Mayz. Les gens de métier avoient leurs
 „ Jurez, & relevoient la plûpart les uns des au-
 „ tres. Tels étoient, par exemple, tous les Ouvriers
 „ qui travailloient en or, en argent, en cuivre,
 „ & en laiton; les Charpentiers, les Massons, les
 „ Potiers, les Lapidaires, & les autres Artisans,
 „ utiles à la République. Que si l'on avoit eu le
 „ soin d'élever les enfans à tous ces Métiers, &
 „ de suivre là-dessus les Ordonnances des *Yncas*,
 „ ou le Règlement qu'en fit depuis *Charles V.* le
 „ *Perou* seroit plus florissant qu'il n'est aujourd'hui,
 „ & les provisions y abonderoient aussi bien qu'a-
 „ lors. J'ose même ajoûter qu'on y prêcheroit
 „ l'Évangile avec plus de fruit qu'on ne fait. Tous
 „ ces inconvéniens & plusieurs autres arrivés par
 „ nôtre négligence, sont cause que les *Curacas*,
 „ &

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XIV. 451*

» & les principaux Indiens du Païs, se plaignent à
 » toute heure dans leurs Assemblées du Gouver-
 » nement présent; & qu'ils le trouvent fort éloi-
 » gné de celui des *Incas*, lors qu'ils viennent à les
 » comparer ensemble: c'est ce que nous montre-
 » rons dans le 9. Chapitre du II. Livre. J'ai tiré
 tout ceci de l'Histoire du R. P. *Blas Valera*; mais
 ce qu'il vient de nous promettre est perdu.

Le même Auteur continuë en ces termes; *Ou-
 tre les choses que j'ai rapportées ci-dessus, les In-
 diens avoient des Commissaires députez à la visite
 des Champs, des Chasseurs, des Pêcheurs, des Tisse-
 rans, des Cordonniers, des Bûcherons, qui coupoient
 du bois pour les Maisons Royales, ou pour les Bâti-
 mens publics, & des Forgerons qui faisoient des Ou-
 tils de cuivre. Il y avoit quantité d'autres Artisans,
 qui travailloient tous avec une diligence incroya-
 ble. Mais l'on ne peut que s'étonner de voir qu'au-
 jourd'hui les Indiens, si obstinez à garder leurs an-
 ciennes Coûtumes, qu'ils ne les abandonnent qu'à
 regret, & le plus tard qu'il leur est possible, lors
 que nos Gouverneurs en retranchent quelque chose,
 il est, dis-je, étonnant de voir, qu'ils ont tout à
 fait oublié la manière dont on pratiquoit autrefois
 ces Métiers-là.*

C H A P I T R E X I V .

*De l'Ordre & des Réglemens de l'Ynca, tou-
 chant les Biens du public, & des
 particuliers.*

A Près que l'Ynca s'étoit emparé d'une Provin-
 ce, qu'il en avoit rendu les Habitans tributai-
 res,

res , & qu'il leur avoit donné des Gouverneurs , & des Maîtres pour les instruire dans sa Religion , il travailloit ensuite à régler toutes les affaires du País. Dans cette vûë , il ordonnoit qu'on comptât par le moyen des nœuds les Pâturages , les Collines , les Montagnes , les Terres labourables , les possessions , les Mines des Métaux , les Salines , les Fontaines , les Lacs , les Rivières , les Terres qui portoient du Cotton , les Arbres fruitiers , & le Bétail. Ces choses & plusieurs autres étoient mises en ligne de compte , chacune séparément , c'est à dire , qu'on comptoit d'abord celles de toute la Province , puis celles de chaque Ville , & enfin celles de chaque particulier. Il falloit savoir ensuite l'étendue en quarré des Terres labourables , & quel en étoit le produit annuel. Quand on étoit bien éclairci là-dessus , l'on en faisoit le rapport à l'*Ynca* , qui étoit bien aise de s'en instruire au juste , non pas pour ses intérêts particuliers , ni pour accroître son Domaine des Terres de ses Sujets , mais pour travailler au soulagement du Public. Informé par ce moyen de l'abondance , ou de la stérilité de tout le País , il donnoit ordre à l'entretien des Habitans : il prévenoit les nécessitez publiques , & il faisoit des provisions , pour en assister les pauvres Sujets en temps de Famine , de Peste , ou de Guerre. En un mot , il ne se passoit aucune chose qui regardât son service particulier , ou celui des *Curacas* ou de l'Etat , qu'il n'eut le soin d'en avertir tous ses Vassaux par une Déclaration publique. De cette manière les Sujets ne pouvoient point prétendre cause d'ignorance pour manquer à leur devoir , ni les *Curacas* non plus que les autres Officiers du Roi , pour les fouler & les tenir dans l'oppression. D'ailleurs , après qu'on avoit fait le dénombrement de chaque Province , l'on y po-

loit

soit des limites, pour la séparer d'avec les Terres voisines. Afin même qu'il n'y eût point de confusion à l'avenir, l'*Ynca* donnoit de nouveaux noms aux Montagnes, aux Collines, aux Champs, aux Prez, aux Fontaines, & aux autres lieux du voisinage. Que s'ils en avoient déjà de particuliers, il les confirmoit, en y ajoutant quelque chose de nouveau, pour les distinguer des autres Contrées. De là vient que ces Peuples ont encore aujourd'hui du respect & de la vénération pour tous ces lieux, comme nous le verrons dans la suite. Après que l'*Ynca* avoit mis ordre à ces choses, il partageoit les Terres entre les Villes de la Province, & il faisoit des inhibitions très-expresses pour empêcher qu'on confondit les bornes des Champs, des Prairies & des Montagnes, selon le partage qui en étoit fait en faveur des Habitans de chaque Province. Quant aux anciennes Mines d'or, & d'argent, & même à l'égard des nouvelles, il en permettoit l'usage au *Curaca*, & il souffroit, que lui, ses Parens, & ses Vassaux en prissent ce qu'ils vouloient, non pas pour en faire des tresors, dont ils ne se mettoient guère en peine, mais pour en parer & enrichir leurs habits aux jours de leurs Fêtes solennelles, ou pour en faire des Vases à l'usage du *Cacique*, encore falloit-il que le nombre en fût limité. Ils manquoient si peu de ces Métaux, qu'ils en laissoient perdre quelques Mines, & qu'ils avoient fort peu d'Ouvriers qui sussent l'art d'y travailler; & de fondre l'or & l'argent. Ces Fondeurs, & les autres Ouvriers que l'on employoit aux Mines, ne payoient pour tout Tribut que le travail de leur corps. Le Roi, ou le Seigneur de la terre leur fournissoit des Outils, des vêtemens, & des provisions de bouche, & pour s'aquitter de leur Tribut, ils n'étoient obligez

de travailler que deux mois de l'année. Leur tâche finie, ils pouvoient employer le reste de leur temps à ce que bon leur sembloit. Le Cuivre, qu'ils nommoient *Anta*, leur servoit au lieu de Fer, & ils l'accommodoient à l'usage de leurs armes. Ils en faisoient aussi des Coûteaux, des Outils pour leur charpenterie, de grosses Epingles, des Miroirs, des Hoyaux à remuer la terre, & des Marteaux pour les Forgerons. C'est pour cela qu'ils estimoient ce Métail plus que l'or & l'argent, & qu'ils en tiroient une plus grande quantité que de tous les autres.

L'*Ynca* vouloit que le Sel ordinaire, qui se faisoit de l'eau de quelques Fontaines, & de celle de la Mer; que le Poisson des Rivières & des Lacs les Fruits des arbres, le Cotton, le Chanvre, &c. fussent communs à tous ceux du País, qui les produisoit, pourvû que chacun n'en prît que pour son usage. Mais il étoit permis à ceux qui vouloient de planter des Arbres fruitiers, pour en recueillir eux-mêmes le fruit.

L'*Ynca* faisoit trois différens partages des pièces de terre qui produisoient du Mayz, ou des Légumes. Le premier étoit pour l'entretien des Temples du Soleil, de ses Prêtres, & de ses autres Ministres. Le second, pour le Domaine du Roi, des revenus duquel l'on entretenoit ses Lieutenans, & ses Officiers, lors qu'ils étoient en Voyage, & dont l'on mettoit une partie dans les Magazins publics. Le troisiéme, pour les Habitans des Villes, chacun desquels en avoit une portion pour la nourriture de sa famille. L'*Ynca* faisoit ce partage, dans toutes les Provinces de son Empire, où l'on ne pouvoit demander aucun Tribut des Habitans, ni pour leurs *Caciques*, ni pour les Magazins publics, ni pour les Lieutenans du Roi, ni pour

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XV. 455*
 l'*Ynca* même, ni pour le Temple du Soleil, ni pour ses Prêtres, ni pour les Sacrifices ordinaires; parce que l'on avoit déjà pourvû d'ailleurs à toutes ces choses. Ce qui restoit de la portion du Roi étoit mis dans le Magasin de chaque Ville, & le surplus des revenus du Soleil, servoit à l'entretien des Impotens, des Boiteux, des Aveugles, des Estropiez, & de tous ceux, en un mot, qui n'étoient pas en état de travailler.!

C H A P I T R E X V.

Des Loix qu'ils observoient pour le payement du Tribut.

LE Tribut que les Rois *Yncas* du *Pero*u impo-
 soient à leurs Sujets étoit si modéré, qu'à le bien considérer avec tout ce qui en dépendoit, il faut avouer qu'aucun des anciens Rois & de tous ces grands Empereurs que la flâterie a surnommez *Auguste*, ou *Debonnaire*, n'approchoit pas de la générosité de ces Princes Indiens. Ils avoient tant de douceur pour tous leurs Vassaux en général, qu'ils sembloient plutôt leur payer le Tribut; que le recevoir de leur part; du moins toutes leurs actions se raportoient directement au bien du public. Que si l'on suppute les journées des Ouvriers, & la dépense des *Yncas*, il se trouvera que ces Contributions n'étoient presque rien, & qu'à peine plusieurs Indiens payoient quatre Réales de Tribut. Au reste, si pour s'aquitter de ce devoir, soit au service du Roi, ou des *Curacas*, il leur falloit essuyer quelque fatigue, ils l'enduroient très-volontiers, parce qu'elle consistoit en peu de chose,

& qu'ils en tiroient un grand profit. Les Loix données en faveur des tributaires, s'observoient si religieusement, qu'il n'étoit pas au pouvoir des Juges, ni des Gouverneurs, ni des Généraux d'Armée, ni des *Yncas* mêmes de les violer. La première & la principale étoit : Qu'on n'inquiétât point du tout ceux qu'on avoit exemptez du Tribut pour des raisons particulières. Tels étoient les Princes du Sang, les Généraux d'Armée, les Capitaines, jusques aux Centeniers, leurs neveux, & leurs enfans, tous les *Curacas*, & leur parentage. Les moindres Officiers du Roi ne payoient aucun Tribut; non plus que les Soldats, lors qu'ils étoient à la Guerre; Les jeunes hommes au dessous de vingt-cinq ans, & les Vieillards au dessus de cinquante en étoient aussi déchargez, de même que tout le Sexe féminin. La seconde Loi vouloit que tous les autres Indiens, qui n'étoient pas du nombre de ceux que nous venons de nommer, fussent obligez à ce Tribut, excepté les Prêtres, ou les Ministres du Temple du Soleil, & les Vierges choisies. La troisième ordonnoit, qu'aucun Vassal ne payât la moindre chose de son bien, pour lui tenir lieu de Tribut; mais qu'il s'en aquittât par le travail de ses mains, ou le devoir de sa Charge, ou par le temps qu'il employeroit au service du Roi ou de l'Etat. Les Pauvres & les Riches se trouvoient égaux en ceci, puis que l'un ne payoit ni plus, ni moins que l'autre. L'on appelloit riche celui qui avoit une famille & des enfans, parce qu'ils lui aidoint à travailler, & qu'avec leur secours, il finissoit plutôt la tâche qu'il devoit faire pour payer son Tribut, mais on regardoit comme pauvre celui qui n'avoit point d'enfans, quoi qu'il fût riche d'ailleurs. La quatrième Loi portoit, Que chacun eût à se tenir à son métier, sans se mêler

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XV. 457
 mêler de celui des autres, excepté pour le labourage, & la Milice, qui étoient deux choses communes à tous. La cinquième, Que les Présens pour l'*Ynca* se feroient des Denrées qui naissoient dans chaque Province. Et ce n'est pas sans raison que l'*Ynca* le vouloit ainsi; puis qu'il auroit mis ses Sujets dans un terrible embarras, s'il en avoit exigé des Fruits qui ne se trouvoient pas chez eux. La sixième, ordonnoit que tous les Ouvriers qu'on employoit au service de l'*Ynca*, ou de ses *Curacas*, seroient pourvûs de tous les matériaux nécessaires; par exemple, qu'on donneroit à l'Orfèvre de l'or, de l'argent, ou du cuivre, pour les mettre en œuvre; au Tisseran de la Laine, ou du Cotton, au Peintre des couleurs, &c. Il faut remarquer aussi, qu'un Ouvrier, pour s'aquitter de son Tribut, n'étoit obligé de donner tout au plus que trois mois de son temps, qu'après ce terme, il pouvoit discontinuer son travail, à moins qu'il ne le voulut achever pour son plaisir; & qu'alors le temps qu'il y employoit de plus étoit en déduction du Tribut de l'année suivante, dont ils tenoient compte par le moyen de leurs nœuds. La septième Loi exigeoit que tous les Ouvriers, qui payoient le Tribut avec leur travail, fussent pourvûs de toutes les provisions de bouche qui leur étoient nécessaires, d'habits, & même de médicamens, s'ils tomboient malades, lors qu'ils seroient occupez à leur ouvrage, & qu'on eût le même soin de leurs femmes & de leurs enfans, qui leur aideroient. Du reste, l'on ne se mettoit pas fort en peine du temps qu'on employoit à quelque Ouvrage, pourvû qu'on l'achevât; & si un Ouvrier avec le secours de ses gens, finissoit dans une semaine ce qui lui auroit coûté deux mois à lui seul, il étoit déchargé du Tribut de toute l'année, sans qu'on lui en

pût demander un autre. Cette seule raison suffira pour répondre à quelques personnes, qui disent qu'autrefois les garçons, les filles, & les meres, de quelque condition qu'elles fussent, étoient tributaires; Mais il est certain que ces gens ne travailloient que pour aider leurs peres, leurs maris, ou leurs maîtres; & que si un Ouvrier vouloit travailler tout seul, sa femme, & ses enfans pouvoient demeurer à la maison, & s'y employer aux affaires du ménage, sans que le Decurion ni les Juges eussent droit de les contraindre à faire autre chose, pourvu qu'ils ne fussent point oisifs. C'est pour cela même qu'au temps des *Yncas*, ceux qui avoient le plus d'enfans passoient pour les plus riches; & si les Ouvriers qui n'en avoient point venoient à tomber malades, lors qu'ils travailloient, pour s'aquitter du Tribut, il y avoit une Loi, qui ordonnoit que les premiers, & les autres qui auroient achevé leur tâche, leur aidassent un jour ou deux; ce qui plaisoit fort à tous les Indiens, parce qu'ils en étoient beaucoup soulagez.

C H A P I T R E X V I.

De l'Ordre observé pour le payement du Tribut, & de la générosité de l'Ynca, qui donnoit aux Curacas la plupart des choses qui lui étoient présentées.

LA huitième Loi regardoit la levée de ces Tributs, voici de quelle manière on s'y prenoit. A une certaine Saison de l'année, les Juges, les Receveurs, & les Maîtres des Comptes, s'assembloient dans la Capitale de chaque Province; & ils fai-

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XVI. 459
 faisoient leurs répartitions entre tous les Habitans, en présence du *Curaca*, & du Gouverneur *Inca*. Quoi qu'ils n'employassent à ce calcul que les nœuds de leurs filets, & de petits cailloux, ils comptoient dans la dernière précision, & plus nettement que ne sauroient faire nos meilleurs Arithméticiens avec toutes leurs Régles. Aussi le Gouverneur & les Officiers du Roi entendoient-ils d'abord le résultat de leurs Comptes. Les nœuds servoient à marquer l'emploi de chacun, & les Voyages qu'il avoit faits par le commandement du Prince ou des Supérieurs; ce qui lui tenoit lieu de Tribut. Ensuite on monroit aux Juges, aux Receveurs, & au Gouverneur, un état distinct & séparé de tout ce qu'il y avoit dans le Magasin public, par exemple, des provisions de bouche, des habits, de la chaussure, des armes, de l'or, de l'argent, des pierreries, & du cuivre qui appartenoit au Roi. C'est ainsi qu'on rendoit compte de tout ce qui se trouvoit dans les Magasins de chaque Ville; & la Loi commandoit que l'*Inca* Gouverneur de la Province en eût un mémoire, par devers lui, afin qu'il ne se fit aucune tromperie ni du côté des Receveurs, ni de celui des Indiens tributaires.

La neuvième Loi portoit, que tout ce qui resteroit de ces Tributs après la dépense du Roi, seroit appliqué au bien commun des Sujets, & mis dans des Magasins publics, pour s'en servir au besoin. Quant aux choses de prix, comme l'or, l'argent, les pierreries, les plumes fines, les diverses couleurs, qui servoient à peindre & à la teinture, le cuivre, & les autres raretez que les *Curacas* présentoient à l'*Inca* une fois l'année, elles tournoient à leur profit aussi bien qu'à celui du Roi. D'abord qu'il en avoit tiré ce qu'il lui en falloit

falloit à peu-près pour le service de sa Maison, & des personnes du Sang Royal, il partageoit tout le reste entre les Capitaines, & les Seigneurs, qui lui avoient fait ces Présens, & qui ne pouvoient s'en servir que par la permission de l'*Ynca*, quoi qu'ils eussent toutes ces choses dans leur País. L'on peut voir par tout ce que je viens de rapporter, que les Rois *Yncas* prenoient pour eux la moindre partie du Tribut qu'on leur donnoit, & qu'ils convertissoient l'autre au profit de leurs Vassaux.

La dixième Loi contenoit une déclaration expresse des choses auxquelles les Indiens se devoient occuper, tant pour le service de leur Roi, que pour l'avantage commun de leurs Républiques & de leurs Villes, ce qu'on leur imposoit au lieu de Tribut; Par exemple, on leur donnoit pour tâche d'applanir les Chemins, & de les paver; de rebâtir les Temples du Soleil, ou d'y faire les réparations nécessaires, & de pourvoir à toutes les autres choses qui appartenoient à leur Culte religieux. On les obligeoit aussi de travailler aux maisons du public, comme aux Magazins, & aux Palais des Gouverneurs, & des Juges; de redresser les Ponts; de faire l'office de Messagers ou de Courriers, qu'ils appelloient *Casqui*; de labourer les terres; de ferrer les fruits; de mener paître les troupeaux de garder les biens de la terre; de faire des Hôpitaux pour y recevoir les Voyageurs, & d'y être en personne pour les servir, & leur fournir aux dépens du Roi tout ce qui leur seroit nécessaire. Outre cela, ils devoient faire ponctuellement quantité d'autres choses, pour leur intrérêt commun, ou pour le service de leurs *Curacas*, & de l'*Ynca*. Mais cette partie des Indes étoit alors si peuplée, que les Habitans ne se ressentoient presque pas de ce travail. Ajoûtez à ceci que chacun servoit à son tour,

ROIS DU PÉROU. *Liv. V. Ch. XVI. 461*
 tour, & que cela se faisoit avec tant d'équité, que
 jamais les uns n'étoient plus foulez que les autres.
 Par cette même Loi les Chemins devoient être ap-
 planis, les Ponts renouvellez, & les Canaux net-
 toyez une fois l'année, afin qu'on pût arroser plus
 facilement les terres. Elle ordonnoit aussi que
 chacun y travaillât de son bon gré, puis que
 cela se rapportoit au bien commun de tout l'Em-
 pire.

Je ne m'arrêterai point à plusieurs autres petites
 Loix, qu'ils observoient, parce qu'elles pourroient
 ennuyer le Lecteur, & qu'à l'égard du Tribut je
 croi d'avoir rapporté les principales. Au reste, tout
 ce que je viens de dire est tiré du R. P. *Blas Va-
 lera*, & prouve manifestement, qu'un certain
 Historien a eu tort d'avancer, que les *Incas* fai-
 soient des Loix injustes & tyranniques, & qu'ils
 accabloient leurs Sujets d'Impôts extraordinaires.
 Pour moi, je n'ai jamais rien connu d'aprochant,
 & il faut bien croire que toutes ces Loix, & cel-
 les que nous rapporterons dans la suite, étoient
 équitables, puis que les Rois d'Espagne les ont
 confirmées, de l'aveu du même P. *Blas Valera*.
 Revenons enfin au Prince *Viracocha*, & voyons
 comment il se tirera de la peine, où nous l'avons
 laissé, pour défendre son honneur, & celui de ses
 Prédécesseurs.

C H A P I T R E X V I I .

L'Ynca Viracocha est averti que les Ennemis s'approchent, & il lui vient un secours de vingt mille hommes.

LEs Exploits de l'*Ynca Viracocha* sont si mémorables, qu'il ne sera pas mal à propos d'en parler ici un peu au long. Nous avons déjà dit, qu'après qu'il eut laissé son Pere à *Muyna*, il s'en retourna droit à *Cuzco*, & qu'en chemin il ramassa tout ce qu'il trouva de gens dispersez d'un côté & d'autre à la Campagne. Avec ce nouveau renfort, il sortit de la Ville, pour aller au devant des Ennemis, résolu de les combattre, & de mourir plutôt les armes à la main, que de voir profaner le Temple du Soleil, & de souffrir que la Maison des Vierges choisies fut exposée avec toute la Ville de *Cuzco*, aux insolences des Rebelles. Il s'arrêta dans une grande Plaine, qui est à demi-lieuë au Nord de la Ville, pour y attendre les gens de guerre, qui fortoient après lui, & rassembler le reste des fuyars. Les uns & les autres joints à ceux qu'il avoit amenez, formèrent un Corps de plus de huit mille hommes, tous résolus de mourir pour sa défense. Il aprit ensuite que les Ennemis étoient à neuf ou dix lieuës de la Ville, & qu'ils passioient déjà la grande Rivière d'*Apurimac*. Le lendemain de cette fâcheuse nouvelle, on lui annonça qu'il lui venoit un secours de la Province de *Cuntisuyu*, & qu'il y avoit environ vingt mille hommes, des Nations *Quechua*, *Cotapampa*, *Cotanera*, *Aymara*, & des autres Peuples

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XVII. 463
 ples de la Frontière des Provinces révoltées, qui
 marchaient pour le joindre.

Quelque soin que les ennemis prissent pour ca-
 cher leur trahison, les *Quechuas*, qui étoient dans
 leur voisinage, ne laissèrent pas de la découvrir.
 Mais le temps leur parut trop court pour en don-
 ner avis à l'*Ynca*, & recevoir ses Ordres là-dessus ;
 de sorte que sans les attendre, ils mirent sur pied
 tout ce qu'ils pûrent trouver de monde, & ils y
 employèrent toute la diligence requise en pareil
 cas. Avec ces troupes, ils allèrent droit à la Ville
 de *Cuzco*, dans l'intention de la secourir, s'il
 étoit possible, ou de mourir au service de leur Roi.
 Nous avons déjà vû que ces Peuples s'étoient sou-
 mis volontairement à l'Empire de l'*Ynca Capac
 Yupanqui*. L'envie de témoigner le zèle qu'ils
 avoient pour le bien du Public, la considération de
 leur propre Intérêt, & la crainte de tomber sous
 la tyrannie des *Chancas*, dont ils étoient les en-
 nemis mortels depuis plusieurs années ; tout cela,
 dis-je, porta les *Quechuas* à faire cet effort. Pour
 empêcher donc que leurs Ennemis n'entraissent les
 premiers dans la Ville, ils prirent leur chemin du
 côté du Nord, afin de les devancer ; mais les uns
 & les autres y arrivèrent presqu'en même temps.

Cependant le Prince *Ynca Viracocha* & tous ses
 Soldats prirent courage, quand ils sûrent qu'au
 milieu des extrêmités où ils se trouvoient réduits,
 il leur venoit un secours si inopiné. Ce Prince re-
 garda cet événement comme un effet de la pro-
 messe de son Oncle *Viracocha*, qui lui étoit apparu
 en songe ; il répéta plusieurs fois les paroles qu'il
 lui avoit dites dans cette occasion, & il exhorta ses
 gens à reprendre courage, puis qu'ils avoient pour
 eux leur Dieu *Viracocha*, & qu'ils voyoient sa pro-
 messe accomplie. Les *Yncas* furent si animez par
 ce

ce discours, qu'ils tinrent la Victoire pour gagnée. Ils changèrent donc le dessein qu'ils avoient de combattre les Ennemis dans les mauvais Passages que l'on trouve depuis la Rivière d'*Apurimac* jusques aux Côtaux de *Villacunca*, parce que les *Chancas* occupoient les hauteurs, & qu'il y avoit trop de risque à les y forcer. Assûrez qu'il leur venoit du secours, ils se résolurent d'attendre les Ennemis de pied ferme, & de se délasser un peu dans leur Camp. D'ailleurs l'*Inca Viracocha* & ses Conseillers de guerre, qui étoient tous ses Parens, furent d'avis que puis qu'il leur venoit du secours, il ne falloit pas s'éloigner de la Ville, afin d'être plus à portée de la défendre en cas de nécessité, & de se prévaloir des provisions qu'il y avoit. Ce conseil parut fort bon à l'*Inca Viracocha*, qui ne bougea de la Plaine, jusques à ce que le secours, qu'il attendoit avec tant d'impatience, se vint joindre à son Armée. Il étoit de douze mille hommes de guerre, que le Prince reçût avec de grandes démonstrations de bienveillance. Mais sur tout il fit beaucoup de caresses aux *Curacas* de chaque Nation, & à tous les autres Capitaines, dont il loüa la fidélité, & promit aux Soldats de reconnoître le service signalé qu'ils lui rendoient dans le pressant besoin, où il se trouvoit alors.

Après que les *Curacas* eurent adoré leur *Inca Viracocha*, ils lui dirent qu'ils avoient laissé cinq autres mille hommes à deux journées de là, pour arriver plutôt eux-mêmes à son secours. Le Prince les remercia de nouveau pour la marche des uns & des autres; ensuite il tint Conseil de guerre avec ses Parens, & il chargea les *Curacas* d'envoyer des gens exprès, pour avertir les troupes auxiliaires, de tout ce qui se passoit. Il ajoûta, qu'on leur fit dire qu'il les attendoit avec son Armée; & qu'elles

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XVIII.* 465
 les se hâtassent de marcher jusques à certains Côtés du voisinage ; qu'elles s'y missent en embuscade pour observer la contenance des Ennemis. Que s'ils faisoient mine de vouloir combattre, elles ne manquaissent point de les charger, mais qu'autrement elles se tinssent toujours sur leurs gardes, pour faire dans l'occasion le devoir de bons Soldats. Deux jours après que le secours fut à portée, l'Ynca découvrit sur le haut de la Côte de *Rimac-tampu* l'Avantgarde des Ennemis. Ceux-ci bien informez que l'Ynca *Viracocha* étoit à cinq lieuës de là, continuèrent aussi-tôt leur marche & firent avancer leur Arrière-garde, qui les joignit à *Sacsahuana*, c'est à dire, à trois lieuës & demie du lieu où étoit le Prince *Viracocha*, & au même endroit où se donna depuis la Bataille de *Gasca* & de *Gonzalo Pizarro*.

C H A P I T R E XVIII.

*De la sanglante Bataille qui fut donnée par
 l'Ynca Viracocha, & de la défaite
 des Chancas.*

L'Ynca *Viracocha* envoya d'abord des Exprès à *Sacsahuana*, pour offrir une Amnistie aux Ennemis, s'ils vouloient vivre à l'avenir en Paix, & en amitié. Mais quoi que les *Chancas*, qui favoient déjà que l'Ynca *Yahuarhuacac* s'étoit retiré, & qu'il avoit abandonné la Ville de *Cuzco*, fussent bien sûrs d'un autre côté, que le Prince son fils étoit résolu de la défendre; ils ne s'étonnèrent pas pour cela, & ils ne voulurent point donner audience à ses gens. Ils étoient d'un naturel si altier, qu'ils se

flâtoient de remporter la Victoire , & de n'avoir aucun fujet de craindre le fils , puis que le pere avoit déjà pris la fuite. Sur cette espérance ils renvoyèrent les Députez , sans daigner les écouter. Le lendemain ils sortirent de *Sacfabuana* de fort grand matin & ils marchèrent jusques à *Cuzco*. Mais l'ordre de Bataille , qu'ils étoient obligez de garder sur la route , les empêcha , quelque diligence qu'ils fissent , d'arriver avant la nuit au lieu où étoit le Prince. Cependant il leur envoya de nouveaux Députez , pour leur offrir encore son amitié , & le pardon de leur Révolte. Cela ne servit de rien les *Chancas* , qui étoient déjà campez , refusèrent une seconde fois de leur donner audience , & ils leur répondirent avec mépris ; *Nous verrons demain à qui il appartient d'être Roi , & de pardonner*. Les Députez se retirèrent avec cette mauvaise Réponse , & ceux de l'un & de l'autre Parti posèrent leurs Sentinelles. Le lendemain , aussi-tôt qu'il fut jour , les deux Armées se mirent en marche avec de grands cris , au son des Hautbois , des Corners , des Atabales , & des Trompettes. *L'Inca Viracocha* voulut paroître à la tête de ses gens , & il fut le premier à charger les Ennemis , qui de leur côté s'obstinèrent au Combat , pour gagner la Victoire qu'ils s'étoient promise. Les *Yncas* en firent de même , pour delivrer leur Prince du danger présent , & de la honte d'être vaincu. L'on se battit avec une bravoure surprenante , & le carnage dura jusques à midi , sans que la Victoire penchât plus d'un côté que de l'autre. Cependant les cinq mille hommes , qui étoient en embuscade , tombèrent sur le côté droit des Ennemis , avec tant d'impétuosité , qu'ils les contraignirent de reculer quelques pas en arrière. Ceux-ci , chagrins qu'on leur disputât la Victoire , dont ils s'étoient

d'a-

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XVIII. 467
 d'abord flâtez, reprirent de nouveau courage, & regagnèrent le terrain qu'ils avoient perdu.

Après cette seconde charge, l'on se battit plus de deux heures avec un avantage égal de part & d'autre. Mais au lieu que les *Chanças* s'affoiblissoient peu à peu, l'*Ynca* recevoit à toute heure de nouveaux renforts de ceux qui s'étoient enfuis de *Cuzco*, & des Habitans des Villes voisines. Informez que le Prince *Viracocha* combattoit pour la défense de la Maison du Soleil, ils se rallièrent par troupes de cinquante & de cent hommes, & ils vinrent se jeter dans la mêlée, avec une fureur & des cris si terribles, que leur nombre en parut beaucoup plus grand qu'il n'étoit. A la vûe de ce nouveau secours, les *Chanças* se battirent en desespérez plutôt pour mourir que pour vaincre. Sur ces entrefaites, les *Yncas*, qui savoient illustrer leurs Aventures par des Contes fabuleux, & des témoignages supposés de leur Pere le Soleil, prirent occasion de ce renfort qui leur venoit à tout moment, de répandre le bruit, que les pierres de ces Campagnes se transformoient en hommes, & que le Soleil, & le Dieu *Viracocha* leur avoient ordonné de combattre pour le service du Prince. Les *Chanças*, accoûtumés à se repaître de Fables, crurent si bien cette nouvelle, que depuis ce temps-là il n'y a pas eu moyen de les en dissuader. Le menu Peuple de tout le Royaume y ajoûta foi comme à un Miracle certain; & voici ce que le R. P. F. *Ferdme Roman* témoigne là-dessus dans sa *République des Indes Occidentales*, Liv. II. Chap. 11. *l'Ynca*, dit-il, fut maître du Champ de bataille, & cette Victoire parut si extraordinaire aux Indiens, qu'aujourd'hui même ils assurent que, lors qu'il fut question d'en venir aux mains, toutes les pierres de la Campagne se trans-

formèrent en hommes, & s'armèrent pour leur défense; Ce que le Soleil permit, pour s'aquitter de la parole qu'il avoit donnée au vaillant Pachacuti Ynca Yupanqui; car c'est ainsi que s'appelloit ce jeune Guerrier. Le même Auteur rapporte succinctement plusieurs autres particularitez des Rois du Perou, que nous avons déjà touchées, & dont nous parlerons dans la suite. Le R. P. Joseph Acosta fait aussi mention du Fantôme qui apparut à Viracocha, & il décrit la Bataille des Chancas; mais il altère les noms des Rois, & il ne parle que confusément de ce qui regarde ce Prince. Quoi qu'il en soit, je rapporterai ce qu'il en dit, pour faire voir aux Lecteurs, que je n'invente point des Fables, & que je n'avance rien qui ne soit venu à la connoissance des Espagnols, qui ne l'ont pas appris dès le berceau comme moi.

Il en parle donc en ces termes, Liv. VI. Ch. 21. Pachacuti Ynca Yupanqui régna soixante ans, & fit de grandes Conquêtes. Ses Victoires prirent naissance du malheur de son aîné, qui du vivant de son pere tenoit le Sceptre de l'Empire. Celui-ci fut défait dans une Bataille qu'il donna contre les Chancas, Nation qui occupoit alors la Vallée d'Andaguayllas, qui est à trente lieux de Cuzco, tirant vers Lima. Après cette déroute, il se retira avec fort peu de gens: Son Cadet Ynca Yupanqui n'en eut pas plutôt la nouvelle, que pour se rendre Souverain il s'avisa de ce stratagème. Il fit accroire, qu'un jour qu'il étoit seul, & fort ennuyé, le Viracocha s'étoit apparu à lui, pour se plaindre de ce que les hommes ne lui obéissoient pas, comme ils devoient, quoi qu'ils dépendissent de son Empire, & qu'il eut créé le Ciel, le Soleil, les Etoiles, & toutes les choses du monde; Qu'au reste, il étoit fâché de voir la grande vénération qu'ils avoient pour le

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XVIII. 469
le Soleil, le Tonnerre, la Foudre, & les autres choses, qui n'avoient qu'autant de vertu qu'il leur en donnoit; Et qu'il les avertissoit tous, que dans le Ciel où il étoit on l'appelloit ordinairement Viracocha Pachayachachic, c'est à dire, Créateur universel. Le jeune Prince ajoûta de plus, que le même Viracocha lui avoit dit, qu'encore qu'il fut tout seul, il ne laissât point de lever des troupes; Que les Changas, quelque victorieux qu'ils fussent, seroient à la fin vaincus par lui; Qu'il les assujettiroit à son Empire, & que pour cet effet il lui enverroient des gens qui l'assisteroient, sans paroître aux yeux du monde. L'événement répondit à la prédiction, le Prince mit sur pied quantité de troupes; il gagna la Victoire, & il ôta l'Empire à son Pere, & à son Frere. Après qu'il eut remporté cette Victoire signalée, il ordonna qu'on reconnût le Viracocha pour Seigneur universel, & que les statuës du Soleil, du Tonnerre, & des autres Guacas lui fussent soumises; En effet, depuis ce temps-là on les mit toujours au dessous de celles du Viracocha. D'ailleurs, quoi que cet Ynca Yupanqui annexât quantité de terres & de troupeaux au Domaine du Soleil, & même qu'il en donnât au Tonnerre & aux Guacas, il ne donna jamais rien de semblable au Viracocha, parce, disoit-il, qu'il n'avoit aucun besoin des choses du monde, puis qu'il les possédoit toutes.

Il fit ensuite avertir ses Soldats, qu'ils ne devoient pas s'attribuer la Victoire, mais qu'elle étoit due à certains hommes barbus que l'Ynca lui avoit envoyez: Qu'ils ne s'étoient rendus visibles qu'à lui seul; Qu'après la défaite des Ennemis, ils s'étoient changez en pierres, & que si on les cherchoit, il les sauroit bien connoître. Là-dessus, il choisit lui-même quantité de pierres de la Montagne, l'on en

fit des monceaux, qui furent mis à la place des Guacas, on les adora dans la suite, & on leur présenta même des Sacrifices. Ces Barbares les nommoient ordinairement Pururaucas; ils les portoient à la Guerre avec une grande vénération, & ils s'imaginoient que favorisez de leur secours, ils ne pouvoient manquer de vaincre leurs Ennemis. C'est ainsi que la ruse, ou l'imagination de cet Ynca eut tant de pouvoir, que par son moyen il gagna plusieurs Victoires fort remarquables.

Ce que le R. P. *Acosta* rapporte dans ce Passage à l'égard de la statuë du *Viracocha*, & de son élévation au dessus de celle du Soleil, ne me paroît pas trop vrai semblable: je croirois plutôt que c'est une invention moderne des Indiens, qui, pour flâter les Espagnols, leur ont voulu persuader qu'ils donnoient la préférence au Dieu qu'ils estimoient le plus grand de tous: Mais cela n'étoit pas ainsi puis qu'ils n'avoient que deux principaux Dieux, le *Pachacamac* qu'ils nommoient le Dieu qui n'étoit ni vu ni connu, & le Soleil, qui étoit visible à tout le monde. Pour le *Viracocha*, & les autres *Yncas*, ils ne les regardoient que comme Enfans du Soleil.

CHAPITRE XIX.

Des Actions généreuses que fit le Prince Ynca Viracocha, après qu'il eut gagné la Bataille.

LEs *Yncas* animez d'un côté par la répétition du mot *Sutio*, qu'ils avoient toujours à la bouche, & qui est le nom, que le Prince voulut qu'on don-

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XIX. 471
 donnât au Fantôme *Inca Viracocha*, & voyant de l'autre, que les forces des Ennemis s'affoiblissoient ils les joignirent de si près, & les poursuivirent avec tant de violence, qu'ils rompirent leurs rangs, en tuèrent un grand nombre, & mirent les autres en fuite. Le Prince poursuivit quelque temps les Ennemis, qui enfin se reconnurent vaincus, & alors il fit sonner la retraite, pour prévenir un plus grand carnage. Il parcourut ensuite tout le Champ de bataille, fit panser les blessez. enterrer les morts, & delivrer les prisonniers, qu'il renvoya chez eux, après leur avoir pardonné leur Rebellion. Les Indiens rapportent que dans ce Combat, qui dura plus de huit heures, il y eut tant de sang répandu, qu'une petite Rivière dont les eaux étoient fort basses, en fut toute rougie, & s'enfla beaucoup. C'est aussi pour cela que toute cette Plaine fut appelée depuis *Yabuar Pompa*, c'est à dire, *Campagne de Sang*. Il y demeura sur la place plus de trente mille hommes, dont il y eut huit mille du côté de l'*Inca Viracocha*, & le reste, du côté des Nations *Chanca*, *Hancobuallu*, *Uramarca*, *Villca*, *Utunfulla*, & autres. Les deux Mestres de Camp des Ennemis y furent faits Prisonniers, comme aussi le Général *Hanco-Hualla*, que le Prince fit panser avec beaucoup de soin, résolu de les garder tous trois pour le triomphe qu'il vouloit faire. Quelques jours après la défaite, un Oncle du Prince les réprimanda rudement de ce qu'ils avoient eu la hardiesse d'attaquer les Enfans du Soleil, qui avoit ordonné que les pierres mêmes combattissent pour eux, & que les Arbres se changeassent en hommes; Il leur dit qu'ils l'avoient vû dans ce Combat, & qu'ils le verroient dans tous les autres, s'ils avoient la témérité d'en vouloir faire l'expérience. Il leur raconta plusieurs

autres Fables à l'avantage des *Yncas*, & leur dit enfin, Qu'ils devoient rendre graces au Soleil, qui vouloit que ses enfans traitassent humainement les Indiens; Que pour cette raison le Prince leur donnoit la vie; Qu'il les remettoit dans leurs Etats, avec tous les autres *Curacas* qui s'étoient rebellez contre lui, quoi qu'il méritassent d'être mis à mort; & qu'ils fissent à l'avenir le devoir de bons Sujets, s'ils ne vouloient que le Soleil les punit, & qu'il commandât à la terre de les engloutir tous envie. Les *Curacas* épouvantez par cette Remontrance, s'humilièrent devant le Prince, le remercièrent de la grace qu'il leur avoit faite; & promirent de lui être toujours fidelles.

Après avoir obtenu cette grande Victoire, l'*Ynca Viracocha* dépêcha trois Courriers pour en donner la nouvelle. Il envoya le premier à la Maison du Soleil, pour le remercier de ce que par son moyen, il étoit heureusement venu à bout de ses Ennemis. Mais pour le dire en passant, il n'agissoit pas trop en ceci selon ses Principes, & il étoit inutile d'avertir le Soleil de cette défaite, puis que s'il étoit Dieu, lui qui éclaire tout ne pouvoit qu'en être le témoin. Cela prouve que les *Yncas* traitoient quelquefois le Soleil en homme, quoi qu'ils le prissent pour leur Dieu. En effet, dans leurs Réjouissances publiques ils buvoient à sa santé; ils lui versoit à boire dans un grand Vase d'or, qu'ils mettoient au milieu de la place, où ils se régaloient, ou même dans son Temple; & parce que sa chaleur en consumoit une partie, ils étoient assez fous pour dire qu'il l'avoit bûë. Ils lui présentoient aussi des Plats tout chargez de viande, pour l'inviter à manger; Et lors qu'il y avoit quelque événement heureux, comme la Victoire passée, ils dépêchoient un Courrier particulier,

ROIS DU PÉROU. Liv. V. Ch. XX. 473
 culier, pour lui en donner avis, & l'en remercier. Pour ne pas déroger à cette ancienne Coûtume, le Prince *Inca Viracocha* envoya un homme exprès au Soleil, afin de lui dire des nouvelles de cette Victoire. Il fit sçavoir en même temps aux Prêtres, que ceux de leur ordre qui s'étoient enfuis, n'avoient qu'à revenir dans son Temple pour le remercier de sa Protection, & lui faire de nouveaux Sacrifices. Il en avertit aussi les Vierges choisies, sous prétexte que le Soleil ne lui avoit accordé la réduction de ses Ennemis que par le mérite de leurs Prières. Quant au dernier Courrier. qu'ils nomment *Chasqui*, il l'envoya vers l'*Inca* son Pere, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé jusques alors, & le supplier instamment de ne point bouger du lieu où il étoit, qu'il ne fût de retour lui-même.

C H A P I T R E X X .

*Retour du Prince dans la Ville de Cuzco,
 & son entrevûë avec son Pere, auquel
 il ôte l'Empire.*

A USSI-TÔT que le Prince eut dépêché ces trois Courriers, il retint six ou sept mille hommes des meilleures troupes de son Armée, & renvoya tous les autres chez eux, avec promesse aux *Curacas* de reconnoître, quand il en seroit temps, les bons services qu'ils lui avoient rendus. Il nomma pour Mestres de Camp deux de ses Oncles, & il voulut qu'ils le suivissent. Deux jours après la Victoire, il se mit en Campagne avec ses gens, pour aller voir ses Ennemis, les rassûter par sa

G g 5 pré-

présence, & les delivrer de la crainte que leur fautive pouvoit leur causer. Il en trouva plusieurs en chemin, & il ordonna qu'on pansât tous ceux qui étoient blesez. Pour les Indiens, qui s'étoient déjà rendus, il leur fit dire qu'ils se retirassent dans leurs Villes, & dans leurs Provinces, & qu'ils assurassent leurs Compatriotes de sa Protection. Ces mesures prises, il continua sa marche en diligence. A son arrivée dans la Province d'*Antabuaylla*, qui est celle des *Chancas*, les femmes & les enfans vinrent au devant de lui avec des rameaux à la main & s'écriant tous ensemble, *Unique Seigneur, fils du Soleil, & Amateur des Pauvres, ayez pitié de nous, s'il vous plaît, & nous pardonnez.*

Le Prince les reçût avec beaucoup de clémence, & leur fit dire, que leurs peres & leurs maris avoient été cause de tous les malheurs qui leur étoient arrivez; Qu'au reste, il pardonnoit de bon cœur à tous les Rebelles, & qu'il n'étoit venu, que pour leur accorder une abolition générale de tout le passé. Ensuite il commanda qu'on pourvût à tous leurs besoins; qu'on les traitât avec toute sorte d'amour & de charité; & qu'on prit un soin tout particulier de la nourriture des Veuves, & des Orphelins, dont les maris & les peres étoient morts à la Bataille de *Yabuar Pompa*.

Il parcourut ainsi en peu de temps, toutes les Provinces qui s'étoient révoltées; il y laissa de bons Gouverneurs, & mit des Garnisons dans quelques Places, pour les défendre en cas de besoin. Cela fait, il s'en retourna droit à *Cuzco*, où il entra une Lune après en être parti, selon la supputation des Indiens, qui comptent les Mois par Lunes. Les Rebelles, & ceux qui ne l'avoient pas été appréhendoient un massacre général, mais également étonnez de voir tant de marques de douceur

&

ROIS DU PEROU. Liv V. Ch. XX. 475
 & de clémence dans ce nouveau Prince, ils en attribuèrent la cause au Soleil, qui lui avoit commandé, à ce qu'ils croyoient, de changer de vie, & d'imiter ses Prédécesseurs. Mais il est certain que ce changement ne procéda que du desir de la gloire, qui porte quelquefois les plus vindicatifs à se faire violence, & à vaincre leurs mauvaises habitudes.

L'*Ynca Viracocha* voulut entrer à pied dans *Cuzco*, pour montrer aux Habitans qu'il se piquoit plus du nom de Soldat que du titre de Roi. Il descendit par le Tertre au bas de *Carmença*, environné de ses gens de guerre. Il marchoit entre les deux Mestres de Camp ses Oncles, & les Prisonniers venoient après lui. Tout le Peuple le reçût avec de grandes acclamations, & des marques de joye. Les vieux *Yncas* allèrent au devant de lui, & après l'avoir adoré comme fils du Soleil; ils se mêlèrent avec ses Soldats, pour prendre part au triomphe de cette Victoire, & ils disoient tout haut, qu'ils souhaiteroient d'être assez jeunes, pour avoir l'honneur de combattre sous un si brave Capitaine. La *Coya Mama Chicya*, & ses plus proches Parentes, c'est à dire, ses sœurs, les tantes & les cousines, accompagnées d'un grand nombre de *Pallas*, le reçurent d'un autre côté, avec des Chants d'allegresse, & des témoignages d'un contentement extraordinaire. Les unes l'embrassoient avec tendresse, les autres lui essuyoient la sueur du visage, les autres ôtoient la poudre qui étoit sur son corps, & les autres enfin semoient des fleurs & des herbes odoriférentes par tout où il devoit passer. Il se rendit avec ce Cortège à la Maison du Soleil, où il entra pieds nuds, suivant la Coûtume de son País, & remercia son Pere de l'heureux succès qu'il lui avoit donné. Cela fait il visita les Vierges choisies, & il par-
 tit

tit ensuite pour aller voir son Pere, qui étoit encore dans le détroit de *Muyna* où il l'avoit laissé.

L'*Ynca Yahuarhuacac* n'accueillit pas le Prince son fils, avec toute la joye qu'il devoit témoigner, ce semble, après une si grande Victoire; il le reçût d'un air grave, & sérieux, qui marquoit plus de tristesse que de satisfaction. Mais l'on ne pouvoit deviner s'il en agissoit de cette manière par un principe de jalousie, ou par la honte de sa propre lâcheté, ou enfin par la crainte, que le Prince ne lui ôtât son Royaume, pour avoir abandonné la Maison du Soleil, les Vierges choisies, & la Capitale de l'Empire. Peut-être même que toutes ces passions l'agitoient à la fois, & causoient sa mélancholie.

Quoi qu'il en soit, dans cette entrevûë, qui se fit en Public, ils n'eurent pas de longs discours. Mais après qu'ils furent en particulier, ils parlèrent fort long-temps, sans qu'on pût savoir au juste ce qu'ils avoient dit. L'on conjectura seulement, qu'ils avoient mis en question lequel des deux devoit être Roi, ou le Pere, ou le Fils. Le Prince confirma cette pensée par la résolution, qu'il prit de ne point souffrir que son Pere retournât à *Cuzco*, puis qu'il l'avoit si lâchement abandonné. L'ambition des Princes, qui ne cherchent qu'à régner, se couvre du moindre prétexte. Il n'en fallut pas davantage à celui-ci pour ôter le Royaume à son Pere, qui ne pût s'opposer à cette Révolution, persuadé que la Capitale de son Empire favorisoit les desseins de son fils. De sorte que pour prévenir les Scandales, & les Guerres civiles, & faire, comme on parle, de nécessité vertu, ce Pere infortuné consentit à tout ce que le Prince voulut. Cet accord passé, le Prince fit bâtir aussitôt une Maison magnifique dans le Déroit de *Muyna*

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XX.* 477
 & de *Quiespacáncha*, & à la situation du lieu, qui est fort agréable, de même que toute cette Vallée, il joignit toutes les délices, & tous les embellissemens qu'on pourroit s'imaginer. Il y avoit des Parcs, des Jardins, des Bois, des Etangs pour le plaisir de la Chasse, & de la Pêche; outre que la Rivière de *Yucay*, grossie de plusieurs autres petits Ruisseaux, en étoit assez proche pour servir à l'ornement & à la commodité de ce Lieu.

Le Prince *Viracocha* n'eut pas plutôt jetté les fondemens de ce Palais, dont on voit encore aujourd'hui de belles mafures, qu'il se rendit à la Ville de *Cuzco*. Il quitta la bordure jaune, & en prit une rouge, sans vouloir permettre néanmoins que son Pere posât la sienne, content de lui laisser cette marque de l'Empire, pourvu qu'il en eut lui-même la réalité. Ce Bâtiment fini, le Prince fournit à son Pere tout ce qui lui étoit nécessaire; il lui donna un train digne de lui, & quantité de domestiques; de sorte qu'à la Royauté près, que son fils lui avoit ôtée, il sembloit n'avoir rien à désirer. Cependant l'*Ynca Yahuarhuacac* n'eût pas beaucoup de plaisir dans cette solitude, où il passa le reste de ses jours, dépoüillé de son Royaume, & réduit à vivre parmi les Bêtes dans un misérable exil, tel que celui où il avoit confiné le Prince son fils quelque temps auparavant.

Les Indiens disoient plusieurs choses là-dessus, dont les principales étoient; Que dès le moment de sa naissance, les larmes de sang qu'il avoit répandues lui avoient présagé ce malheur; Qu'à bien considérer le passé; puis que cet *Ynca* appréhendoit beaucoup le mauvais naturel de son fils, il devoit en avoir prévenu les suites par le moyen du Poison, suivant la coutume des Tyrans, & des Sorciers de quelques Provinces de son Empire, & que s'il avoit em-

employé ce Remède, il n'auroit pas eu le chagrin de se voir détrôner. Les autres, qui favorisoient le Parti du Prince, publioient; Qu'il avoit dégradé son Pere avec justice, & qu'il pourroit bien lui être arrivé quelque chose de pis, si sa mauvaise fortune l'eût fait tomber entre les mains des Rebelles; qu'après leur avoir tourné le dos, & abandonné la Ville, ils lui auroient ôté la vie, & le Royaume, ou même la Succession à ses enfans, & que le Prince avoit prévenu tous ces maux par des Actions d'une valeur étonnante. Il y en avoit d'autres enfin, qui disoient à la louange du Pere; Que cet *Inca* étoit si éloigné d'avoir recours à l'empoisonnement pour se delivrer de son fils, qu'il auroit plutôt mis tout en œuvre pour bannir du monde cette pernicieuse coutume, bien assuré que c'étoit une chose indigne des *Incas*, de pratiquer envers leurs enfans, ce qu'ils ne vouloient pas que leurs Vassaux fissent contre les Etrangers. Voilà ce qu'on disoit de part & d'autre à cette occasion; & nous finirons ici les Aventures de l'infortuné *Yabuarbuncac*, pour n'en parler plus dans la suite.

C H A P I T R E X X I.

Du nom Viracocha, & pourquoi les Indiens le donnèrent aux Espagnols.

P O U R revenir à ce nouveau Prince, nous avons déjà remarqué que depuis le Songe qu'il avoit fait, ou l'Apparition qu'ils croyoit avoir eüe, les Indiens l'appellèrent toujours *Viracocha Inca* ou *Inca Viracocha* ce qui signifie la même chose, soit que le mot *Inca* précède, ou qu'il suive le nom de *Viracocha*.

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XX. 479
cocha. On l'appella ainsi, parce que le Fantôme qui lui étoit apparu avoit pris le même nom. D'ailleurs, le Prince raporta, que ce Fantôme avoit de la barbe, au lieu que les Indiens n'en ont point, & que son habit traînoit jusqu'à terre, au lieu que celui des Indiens ne va que jusqu'au genou; Cela fut cause qu'ils appellèrent *Viracocha*, les premiers Espagnols qui entrèrent dans le *Perou*, parce qu'ils étoient barbus, & que leurs habits leur couvroient tout le corps. Ajoûtez à ceci, qu'à leur arrivée dans ce País, *Atahuallpa* exerçoit un cruel brigandage: après avoir tué de sa propre main *Huascar Ynca* légitime héritier de cette Couronne, il avoit commis des cruautés inouïes sur la Famille Royale, sans respecter ni l'âge, ni le sexe: Les Espagnols devenus les Maîtres de ce Tyran, le firent mourir. Là-dessus on les honora de nouveau du titre de *Viracocha*, & les Indiens publièrent qu'ils étoient les enfans de ce Dieu, & qu'il les avoit envoyez du Ciel pour tirer les *Yncas* de l'esclavage, & delivrer la Ville de *Cuzco* avec tout son Empire; de la cruelle tyrannie d'*Atahuallpa*, comme il avoit garanti autrefois le Prince *Ynca Viracocha* de la terrible invasion des *Chancas*. Dans cette pensée que les Espagnols étoient enfans de leur Dieu, ils les respectoient jusques à les adorer, & quand nous parlerons de la Conquête que les premiers firent de ce Royaume, l'on verra que les Indiens n'osoient pas même se défendre contre eux. J'en puis donner une preuve bien sensible par l'entreprise de six Espagnols, du nombre desquels étoient *Hernando de Soto*, & *Pedro de Barco*, qui eurent la hardiesse d'aller depuis *Casamarca* jusques à *Cuzco*, & de faire deux ou trois cens lieues de chemin, pour voir les richesses des Villes, sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Au
 con-

contraire, les Indiens les portoient sur des Chaises à bras, afin qu'ils fussent mieux à leur aise; & ils les appelloient par tout *Incas fils du Soleil*, qui est le même titre qu'ils donnoient à leurs Rois. Que si les Espagnols avoient sù profiter de l'opinion de ces Peuples, & qu'ils leur eussent dit, Qu'en effet le vrai Dieu les avoit envoyez, pour les delivrer de la tyrannie du Diable, beaucoup plus dangereuse que celle d'*Atahualpa*; qu'ils leur eussent prêché le Saint Evangile, & qu'ils eussent accompagné cette Prédication de l'exemple que la Doctrine requiert; il n'y a nul doute qu'ils n'eussent recueilli une abondante moisson dans tout cet Empire. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils s'y prissent de cette manière, comme leurs propres Historiens l'ont remarqué. J'y renvoye le Lecteur, parce qu'il ne me seroit pas de le dire moi-même, & qu'on me croiroit prévenu pour mes Compatriotes. Il est vrai néanmoins que tous les Espagnols ne méritent pas d'être blâmés à cet égard, & qu'il y en eut plusieurs qui se conduisirent en bons Chrétiens. Le malheur fut, qu'au milieu de ces Peuples ignorans, un seul mauvais exemple étoit plus nuisible, que cent hommes de bien ne pouvoient être utiles.

Les Historiens Espagnols disent que les Indiens leur donnèrent le nom de *Viracocha*, parce qu'ils avoient passé la Mer, & que ce mot est composé de *Vira* qui signifie *enslure*, & de *Cocha*, qui veut dire *Mer*. Mais ils me pardonneront, s'il leur plaît, si je dis qu'ils ne se trompent pas moins dans la signification que dans la composition de ce mot, & qu'à le séparer en deux il signifieroit, suivant l'analogie de la Langue, *une mer de suif*, puis que *Vira* signifie *du suif*, & *Cocha*, *Mer*; & qu'en tous ces mots composés du nominatif & du genitif,

les

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XXI* 481
 les Indiens font toujours précéder le dernier. D'ailleurs, ce mot n'est point composé, mais c'est le nom propre de ce Fantôme, qui dit qu'il s'appelloit *Viracocha*, & qu'il étoit fils du Soleil. J'ai bien voulu rapporter ici l'origine de ce mot, pour la satisfaction des Curieux, & faire voir en même temps que ceux qui n'ont pas appris la Langue de *Cuzco*, quoi qu'ils soient Indiens, commettent de grosses bévûes, lors qu'ils se mêlent d'expliquer des mots du *Perou*. Il faut y être né pour les entendre, ou avoir appris cette Langue de bonne heure, puis que les autres Indiens ne la savent pas mieux que les Castillans, & les autres Etrangers.

Aux deux raisons que j'ai alléguées, & qui avoient porté les Indiens à donner aux Espagnols le nom de *Viracocha*, l'on en peut ajouter une troisième, savoir l'effet de l'Artillerie, & des Harquebuzes, qui leur étant inconnu jusques alors, passa chez eux pour une espèce de Miracle, comme nous le montrerons dans la suite. Le R. P. *Blas Valera* traduit ce nom par le mot Latin *Numen*, qui signifie la *Divinité*; quoi que cet Auteur ne prétende pas, que ce fût la signification propre de *Viracocha*, mais il veut dire seulement que les Indiens attribuoient quelque Divinité à ce Fantôme, & qu'ils l'adoroient après le Soleil, de même que leurs *Incas* & leurs Rois.

Le Songe & la Victoire de l'*Inca Viracocha* lui acquirent une si grande réputation auprès de ses Parens & de ses Vassaux, qu'il fut adoré comme un nouveau Dieu, & que toutes ses Ordonnances passèrent pour des Oracles. On prétendoit qu'il avoit été envoyé par le Soleil, pour la défense des *Incas*, afin que la Famille en fût immortelle, & que les Ennemis ne pussent jamais détruire la Ville de *Cuzco*, ni les Maisons du Soleil & de ses Vierges

choisies. C'est pour cela que les Indiens le croyoient plus grand Dieu que ses Prédécesseurs, & qu'ils l'adoroient avec plus de vénération. Aussi quelque peine que l'*Ynca* se donnât pour obliger les Indiens à n'adorer que son Oncle, qui lui étoit apparu, il n'en pût jamais venir à bout; de sorte qu'à la fin il permit qu'ils les adorassent tous deux également, & que le même nom s'entendit de l'un & de l'autre; Il poussa même cette complaisance jusques à élever un Temple à l'honneur de son Oncle le Fantôme, & au sien.

Cette Vision fut sans doute une ruse du Diable, toujours ingénieux à tromper les hommes, & il y a grande apparence qu'il la mit en usage, pour donner du crédit à l'idolâtrie des *Yncas*. Lors qu'il s'aperçût que leur Empire s'établissoit, & qu'ils devoient autoriser par leurs Loix les vaines Superstitions du Paganisme, il s'avisa de paroître sous plusieurs figures, à ce que racontent les Indiens, pour attirer l'adoration aux *Yncas*, & les faire passer pour des Dieux. Mais aucun de ces Fantômes, ou de ces Spectres ne les surprit tant que l'*Ynca Viracocha*, parce qu'il se donna le titre de fils du Soleil, & de frere des *Yncas*.

C H A P I T R E X X I I .

L'Ynca Viracocha fait bâtir un Temple à l'honneur du Fantôme qui lui étoit apparu, & qui se disoit son Oncle.

AFIN que la mémoire de l'Apparition qu'avoit eu l'*Ynca Viracocha* fût transmise à la Postérité, & qu'on l'en estimât davantage lui-même, il fit

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XXII.* 483
 fit bâtir un Temple à l'honneur de son Oncle dans la Ville de *Cacha*, qui est à seize lieues au Sud de *Cuzco*. Il commanda qu'on imitât dans cet Edifice, la nature de l'endroit, où le Fantôme lui étoit apparu, qu'il fût découvert & sans toit, excepté une petite Chapelle qu'il fit couvrir de pierre, & qui ressembloit à la Grotte où il étoit quand il eût cette Vision; & qu'on y élevât un Etage avec un plancher; ce qu'on n'avoit jamais vû jusques alors aux bâtimens des Indiens. Ce Temple, dont la pierre étoit fort bien taillée, avoit six-vingt pieds de long, & quatre-vingt de large. Ses quatre portes regardoient les quatre principales parties du Ciel; Il n'y en avoit qu'une seule d'ouverte, située à l'Est, par laquelle on entroit au Temple & l'on en sortoit; les autres n'étoient que pour la symmétrie & pour l'ornement des murailles. Pour faire un plancher à ce Temple & un Etage au dessus, les Indiens, qui ne savoient pas construire des voutes, s'avisèrent de bâtir des murailles au dedans, pour servir de solives. Elles avoient trois pieds d'épaisseur chacune, & la distance de l'une à l'autre étoit de sept pieds: de sorte qu'elles formoient douze petites rues en façon de galleries. Elles étoient pavées de grandes pierres, qui avoient dix pieds de long. A l'entrée du Temple on tournoit à main droite dans la première rue, au bout de laquelle on tournoit à gauche pour passer dans la seconde; ainsi de l'une à l'autre jusques à la dernière, où l'on trouvoit un escalier pour monter au haut du Temple. Aux deux bouts de chaque rue, il y avoit des fenêtres en forme de Canonnières, qui servoient à donner du jour; & au bas de chacune de ces fenêtres, l'on voyoit une espèce de niche dans la muraille, où un Portier se tenoit assis, sans occuper le passage. L'escalier

étoit fait à deux vis, & le haut regardoit de front le grand Autel. Le plancher de l'étage étoit pavé de carreaux de pierre noire, qu'on avoit fait venir de fort loin, & qui reluisoit comme du Jayet. Du côté du grand Autel il y avoit une Chapelle de douze pieds en quarré, couverte de la même pierre noire en façon d'écaillés, enchassées les unes dans les autres; ce qui étoit le plus beau de tout l'Ouvrage. Dans cette même Chapelle, à l'endroit le plus massif de la muraille du Temple il y avoit un Tabernacle, où étoit l'image du Fantôme *Viracocha*; & aux deux côtez l'on voyoit deux autres Pavillons fort beaux & tout vuides, qui ne servoient que d'embellissement à la principale Chapelle. Les murailles du Temple s'élevoient trois aunes au dessus du plancher, sans qu'il y eût aucunes fenêtres, mais il y avoit des corniches faites de pierre & ornées de sculpture qui régnoient tout autour. Dans le Tabernacle de la Chapelle on voyoit un grand Piedestal, qui soutenoit une Statuë de pierre, que l'*Inca Viracocha* avoit fait tailler pour représenter le Fantôme sous les mêmes attitudes qu'il lui étoit apparu.

Cette Statuë représentoit donc un grand homme avec une barbe longue d'un pied, & une Robe en forme de Souverain, qui trainoit jusqu'à terre. Il menoit en lesse avec une chaîne un Animal tout à fait étrange, d'une figure inconnue, & qui avoit les griffes d'un Lion. Tout cet Ouvrage étoit de pierre, & l'*Inca*, qui voyoit que les Ouvriers ne pouvoient pas attraper l'air de cette figure aussi bien qu'ils auroient voulu, n'oublia rien pour leur en faire la description: Il s'habilla même plusieurs fois comme ce Fantôme, & il se mit à diverses reprises dans la posture où il disoit qu'il l'avoit vû. Il joïa ce personnage avec tant de respect, & de

vé-

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XXII.* 485
 vénération, qu'il ne voulut jamais permettre qu'aucun autre que lui le copiât, dans la crainte qu'il ne parut mépriser la figure de son Dieu *Viracocha*.

Cette Statuë, s'il est du moins permis de comparer les choses profanes aux sacrées, ressembloit à peu près aux Images de nos bienheureux Apôtres, & sur tout à celle de *S. Barthelemi*, qu'on peint d'ordinaire foulant aux pieds le Diable, de même que l'*Ynca Viracocha* tenoit enchaîné un Animal inconnu. Lors que les Espagnols virent ce Temple, & cette Statuë, ils s'imaginèrent que l'Apôtre *S. Barthelemi* pouvoit avoir prêché l'Evangile au *Perou*, & que les Indiens avoient peut-être élevé cette Statuë & cet Edifice à son honneur. Quoi qu'il en soit, il y a trente ans, que les Mêtifs nez à *Cuzco*, ont fait une Confrairie, où ils ne veulent admettre aucun Espagnol, & qu'ils prirent pour leur Patron ce bienheureux Apôtre, sans déterminer, si ce qu'on dit de sa venue au *Perou* est vrai ou faux. Mais quelques Espagnols, jaloux de voir la magnificence, avec laquelle ces Mêtifs célébroient la Fête de leur nouveau Saint, ont répandu le bruit qu'ils le faisoient plutôt pour l'amour de l'*Ynca Viracocha*, qu'en faveur de cet Apôtre.

Au reste, les Indiens croyoient que l'*Ynca Viracocha* avoit eu quelque raison particulière pour bâtir ce Temple à *Cacha*, plutôt qu'à *Chita*, où le Fantôme lui étoit aparû, & qu'à *Yabuar Pampa*, qui est l'endroit où il gagna la Victoire sur les *Chancas*, puis qu'il sembloit plus naturel d'élever ce Monument dans l'un ou l'autre de ces derniers Lieux. Quoi qu'il en soit, les Espagnols n'ont pas fait plus de quartier à ce Temple, tout singulier qu'il étoit par sa structure, qu'aux plus beaux Edi-

tices du *Perou*, qu'ils devoient laisser à la Postérité, comme autant de Trophées de leurs travaux, & de leur bonne fortune. Mais je ne sai par quelle ardeur insatiable après des tresors, qu'ils s'imaginoient d'y trouver cachez, ils ont abattu jusques aux fondemens; & l'on en voit à peine aujourd'hui les tristes ruines, au grand regret des personnes éclairées, & qui estiment ces Chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Ce fut donc par ce motif qu'ils renversèrent de fonds en comble le Temple de *Viracocha*; néanmoins il y a peu d'années que la Statuë du Fantôme étoit encore debout, quoi que fort défigurée.

C H A P I T R E X X I I I .

D'un plaisant Ouvrage que l'Ynca Viracocha fit faire, & des récompenses qu'il donna à ceux qui l'avoient secouru.

L'Y N C A *Viracocha* étoit si glorieux de ses beaux Exploits, & de se voir adoré par les Indiens, que non content d'avoir bâti le Temple dont nous venons de parler, il fit faire un autre Chef-d'œuvre, aussi honorable pour lui, qu'il étoit satirique contre son Pere. Il est vrai qu'il n'y fit travailler qu'après sa mort, s'il en faut croire les Indiens. Quoi qu'il en soit, dans le même lieu, où ce Pere infortuné s'arrêta, lors qu'il sortit de *Cuzco* pour éviter la poursuite des *Chanças*, le jeune *Viracocha* fit représenter en relief deux de ces Oiseaux, que les Indiens appellent *Cuntur*, dont il y en a plusieurs qui ont cinq aunes de long, à les mesurer d'un bout d'une aîle à l'autre. Ce sont des

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XXIII.* 487
 des Oiseaux de proye fort cruels; mais ils le seroient encore davantage, si la Nature ne leur avoit refusé des serres. Ils ont les pieds comme les Poules, mais le bec si fort, que d'un seul coup qu'ils donnent à une Vache, ils lui percent le cuir; de sorte que deux de ces Oiseaux suffisoient pour en tuer une, & la devorer comme des loups affamez. Ils sont noirs & blancs, de la couleur des Pies, & ils font de terribles ravages. *L'Inca* voulut donc qu'on en représentât deux, dont l'un avoit les ailes retirées, & la tête basse, comme la portent d'ordinaire les Oiseaux, quelque farouches qu'ils soient, lors qu'ils se veulent cacher. Il avoit le bec tourné vers *Collasuyu*, & la queue du côté de *Cuzco*. L'autre tournoit la tête vers la Ville, & paroissoit être plus fier; il avoit les ailes étenduës, comme s'il eût voulu prendre son vol, & aller fondre sur quelque Proye. Les Indiens disoient là-dessus, que par l'un de ces *Cunturs*, *l'Inca Viracocha* vouloit désigner son Pere, qui étoit sorti de *Cuzco*, pour s'aller cacher au País des *Collas*, & que par l'autre il se représentoit lui-même, qui avoit aussi-tôt pris son vol du côté de *Cuzco*, pour défendre cette Ville, & tout son Empire.

Ces deux figures étoient encore sur pied, l'an mil cinq cens quatre-vingt, & il me souvient que l'an 1595. je demandai à un Prêtre qui étoit venu du *Perou* en Espagne, s'il ne les avoit point vûës; Il me répondit, que le peu de soin qu'on avoit pris pour les conserver, & l'injure du temps, qui n'épargne aucun Ouvrage, quelque solide qu'il soit, les avoient presque renduës méconnoissables, de même que plusieurs autres Antiquitez de cette nature.

L'Inca Viracocha ne se vit pas plutôt Souverain de ce vaste Empire, & chéri de ses Sujets, qu'il

travailla d'abord à mettre ses affaires en bon état, à maintenir la Paix dans son Royaume, & à rendre tous ses Peuples heureux. La première chose qu'il fit dès son avènement à la Couronne, ce fût de reconnoître les services de ceux qui lui avoient donné du secours durant les troubles paffez. Il les honora tous de plusieurs graces fignalées, & en particulier les *Quechuas* de *Cotapampa*, & de *Cotanera*. Parce qu'ils avoient été les principaux Auteurs du secours, il leur permit de fe couper les cheveux par échellons, de porter la Bande qu'ils appellent *Llautu*, & d'avoir les oreilles percées de même que les *Yncas*, à condition néanmoins que la grandeur du trou feroit limitée, & conforme au Règlement que le premier *Yncas Manco Capac* en avoit donné en faveur de ses Vaffaux. Il accorda plusieurs Privilèges aux autres Nations, qui en furent très-fatisfaites.

D'ailleurs, il employa quelques annés à vifiter ses Etats, au grand contentement de tous ses Peuples, qui étoient ravis de voir ce jeune Héros, dont on racontoit de fi beaux Exploits. De retour à *Cuzco*, il y affembla son Conseil, & l'on y réfolut d'entreprendre la Conquête des grandes Provinces de *Caranca*, d'*Ullaca*, de *Lilpi*, & de *Chicha*. Son Pere avoit négligé cette Expédition, parce qu'il le connoiffoit d'un naturel fort remuant, & qu'il en apprehendoit toujours quelque chose. Quoi qu'il en foit, pour venir à bout de ce deffein, l'*Yncas Viracocha* fit lever trente mille hommes dans les Provinces de *Collafuyu* & de *Cuntifuyu*, avec Ordre qu'ils fe tinffent prêts à marcher pour le Printemps fuyvant. Il choifit pour Capitaine Général un de ses Freres appellé *Pabuac Mayta Yncas*, c'est à dire, *Celui qui vole*, parce que

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XXIV. 489
 que ce Prince fut un des hommes de son temps le plus adroit, & le plus dispos.

Il lui donna pour Conseillers & pour Mestres de Camp quatre des principaux *Yncas*, avec lesquels ce Prince sortit de *Cuzco*. Sur son chemin, il trouva diverses troupes, qu'il joignit aux siennes, & avec ce Corps d'Armée il marcha tout droit vers les Provinces que nous venons de nommer. Il y en avoit deux, *Chichu*, & *Ampara*, qui adoroient toute la vaste étendue de la Montagne couverte de neige, tant pour la beauté naturelle, qu'à cause de plusieurs Rivières, qui en découlent & qui arrosoient leurs Campagnes. Il y eut quelques légères escarmouches entre les *Yncas*, & les Ennemis, qui tout aguerris qu'ils étoient, ne voulurent point hasarder de Bataille avec eux. La grande réputation que l'*Ynca Viracocha* s'étoit acquise, leur donnoit une si furieuse allarme, qu'ils desespéroient de lui pouvoir résister. Cela fut cause que ces grandes Provinces se rangèrent enfin à l'obéissance des *Yncas*, quoi qu'il falut employer plus de trois années pour les réduire.

C H A P I T R E XXIV.

L'Ynca soumet d'autres Provinces à sa domination, & fait faire un Canal pour arroser les Pâturages.

APRE'S quel'*Ynca Pabuac Mayta*, & ses Oncles eurent conquis ces Provinces, ils y laissèrent des Gouverneurs & des Officiers, pour les instruire, & les tenir dans la soumission. Cela fait, ils retournèrent à *Cuzco*, où l'*Ynca* les reçût avec

toutes les démonstrations de joye & de reconnoissance qu'ils pouvoient attendre, & que leurs services méritoient. Par le moyen de cette nouvelle Conquête, l'*Ynca Viracocha* étendit les bornes de son Empire presque aussi loin qu'il pouvoit les porter; puis qu'à l'Est il avoit pour Frontière les hautes Montagnes des *Antis*, toujours couvertes de neige; à l'Oüest la Mer, & au Sud la dernière Province des *Charcas*, qui étoit à plus de deux cens lieuës de *Cuzco*. Il n'y avoit donc plus rien à conquérir de ces trois côtes-là, parce qu'outre les obstacles, que je viens de nommer, il y a un Desert affreux entre le *Perou*, & le Royaume de *Chili*. Mais l'ambition démesurée, qui le rongeoit, lui fit tourner ses vûës du côté du Nord, pour assujettir la Province de *Chinchafuyu*. Il communiqua ce dessein aux Membres de son Conseil, & il fit lever d'abord trente mille hommes de troupes: Il nomma six *Yncas*, des plus expérimentez qu'il y eut, pour lui servir de Lieutenans Généraux; & après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour un-si long Voyage, il laissa le Gouvernement de *Cuzco* à l'*Ynca Pabuac Mayta*, & se mit en Campagne avec son Armée. La première Province où il aborda, fut celle d'*Antabuaylla*, qui est de la Nation des *Chancas*, qu'on a toujours surnommé *Aucas*, c'est à dire, *traîtres*, depuis la rebellion de ses Habitans contre l'*Ynca Yabuarbuacac*. Du moins, les Indiens ne prononcent jamais le mot *Chanca*, sans y ajoûter en même temps celui d'*Auca*. D'ailleurs, cet adjectif signifie un *Tyran* perfide & cruel, qui commet les actions les plus infames, & les plus noires qu'on se puisse imaginer. Il veut dire aussi *combattre*, & donner une Bataille.

L'*Ynca Viracocha* fut reçu des *Chancas* avec toute la soumission, qu'il pouvoit attendre d'un Peuple

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XXIV. 491
 ple touché d'un sérieux repentir. Sensible à leur bon accueil, il leur témoigna beaucoup de bienveillance, & il n'oublia rien pour éloigner de leur esprit la crainte du châtement, qu'ils avoient mérité par leur faute passée. Il fit même des Présens magnifiques aux Principaux du País. Ensuite, il visita toutes les Provinces du voisinage, & après y avoir donné les Ordres nécessaires, il rapella ses troupes de leurs Quartiers de rafraîchissement, pour continuer sa marche vers les Nations qu'il vouloit assujettir. La plus proche de toutes, qu'on nomme *Huaytara*, étoit fort peuplée, & ses Habitans riches & aguerris, avoient été du nombre des Rebelles. A la première sommation que l'*Ynca Viracocha* leur fit par ses Députez, ils se rendirent sans marchander. Etonnez des merveilles qu'on leur avoit dit de la Bataille de *Yahuar-Pampa*, ils allèrent au devant de lui avec beaucoup de respect & de soumission. L'*Ynca* les reçût d'un air fort civil & humain, & leur fit dire qu'il ne dépendroit que d'eux de vivre en Paix & contens.

De *Huaytara* il passa dans une autre Province, que l'on nommoit *Pociça*, ou bien *Huamanca*, & il vit alors *Sancarú*, *Parco*, *Picuy*, *Acos*, & la plûpart des lieux des environs. Tous les Habitans se soumirent presqu'aussi-tôt, ravis d'être les Sujets d'un Prince, dont tout le monde disoit beaucoup de bien, & que chacun souhaitoit pour son Maître. Après avoir réduit toutes ces Provinces, il congédia son Armée, & pourvût au bonheur de ses nouveaux Sujets. Mais entre les autres choses dont il s'avisá pour la commodité du Public, il fit faire un grand Canal d'environ douze pieds de profondeur, & qui avoit plus de six-vingt lieuës de long. Il y amena l'eau des fameuses Sources qui sont sur le haut des Montagnes, qu'on voit entre *Parcu* &

& *Picuy*, d'où ce Canal s'étendoit jusques à la Frontière de *Rucana*, & servoit pour arroser les Pâturages de ces Solitudes, qui n'ont que dix-huit lieuës de large, mais dont la longueur s'étend presque par tout le *Perou*.

Il y a un autre Canal qui traverse presque tout le País de *Cuntisuyu*, & qui s'étend plus de cent cinquante lieuës du Sud au Nord à travers les plus hautes Montagnes de ces Provinces, d'où il aboutit aux *Quechuas*. Il ne sert que pour arroser les Pâturages, quand ils manquent d'eau en Automne. Dans tout l'Empire des *Incas* il y a plusieurs de ces Canaux, qui sont autant de Chefs-d'œuvre, dignes de la grandeur, & du gouvernement de ces Princes. J'ose même avancer qu'ils sont comparables aux Ouvrages les plus étonnans qu'on ait jamais vû au monde, & qu'ils les surpassent en quelque manière. Qui pourroit s'imaginer, que les Indiens, sans aucun instrument de fer ni d'acier, mais à force de bras & de grosses pierres, ayent pû conduire ces Aqueducs au travers de hautes Montagnes, & qu'ils en soient venus à bout, sans avoir l'usage des arcabouts, pour faire des voûtes & des arcades, propres à soutenir le terrain, & l'impétuosité de l'eau ? Que si quelque Rivière trop profonde, & qu'il fallut traverser, les incommodoit dans leur dessein, ils en alloient chercher la Source. D'un autre côté, s'il se trouvoit quelque Rocher qui les empêchât d'avancer leur travail, ils le rompoient aussi-tôt pour donner passage à l'eau, & ils couvroient ce Canal avec de grandes pierres de taille, qui avoient jusques à deux aunes de long. Ils les cimenteroient bien les unes avec les autres, & pour prévenir que le Bétail qui passeroit par dessus n'y gâtât quelque chose avec le temps, ils amonceloient par dessus le pavé de grosses mottes de terre.

Je

ROIS DU PÉROU. Liv. V. Ch. XXV. 493

Je me souviens d'avoir vû dans la Province de *Quechua*, le Canal qui traverse tout le détroit de *Cuntisuyu*. Après l'avoir considéré attentivement, j'en trouvai la structure tout à fait merveilleuse ; & il faut avoïer que ces Chefs-d'œuvre sont si admirables, qu'on ne sauroit les représenter au juste, quelque haute idée que l'on en donne. Cependant les Espagnols n'ont pas daigné en prévenir la ruine, ni en toucher la moindre chose dans leurs Histoires ; & il semble même qu'ils les 'ont laissé perdre à dessein. Les Canaux qui servoient pour arroser les champs où l'on semoit du Mayz, n'ont pas eu un meilleur sort : il s'en est perdu plus des deux tiers, qui ne servent plus il y a long-temps. Que s'il en est resté quelques-uns, aux réparations desquels on apporte aujourd'hui quelque soin, c'est parce qu'on ne sauroit s'en passer. Pour tous les autres, l'on n'en voit plus rien que de tristes masures.

C H A P I T R E XXV.

L'Ynca visite son Empire, & reçoit des Ambassadeurs, qui lui font hommage de la part de quelques Peuples.

APRE'S que l'*Ynca Viracocha* eut pourvû à tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise de l'*Aqueduc*, dont nous venons de parler, & qui devoit servir pour arroser les Pâturages de la Province de *Chinchasuyu* ; il s'en alla droit à celle de *Cuntisuyu*, dans le dessein de faire une visite générale de ses Royaumes. Il passa d'abord dans les Provinces des *Quechuas*, dont les deux principales se nom-

nomment *Cotapampa*, & *Cotanera*. Plein de reconnaissance pour le secours qu'il en avoit reçu contre les *Chancas*, il les combla de ses faveurs. Ensuite il traversa toutes les autres Provinces de *Cuntisuyu*, celles de la Montagne, du plat País, & de la Côte Maritime; En un mot, il n'y en eût point qu'il n'honorât de sa présence, pour satisfaire le desir des Peuples.

A son arrivée dans chaque lieu il s'informoit avec la dernière exactitude, si ses Lieutenans & ses Officiers faisoient bien le devoir de leurs Charges, & s'il s'en trouvoit quelqu'un qui ne s'en fût pas acquitté en honnête homme, il le faisoit punir à toute rigueur. Il avoit aussi accoutumé de dire, que les mauvais Ministres étoient beaucoup plus punissables que les Voleurs, parce qu'ils abusoient de l'Autorité Royale, qui leur étoit donnée pour rendre Justice à tout le monde; & qu'au lieu de soulager les Sujets du Roi, ils les opprimoient par leurs concussions, sans avoir aucun égard aux Ordonnances de l'*Ynca*. Après avoir fait le tour de *Cuntisuyu*, il entra dans les Provinces de *Collasuyu*, où il visita de même les principales Villes, & y accorda plusieurs graces, tant aux Indiens en général, qu'aux *Curacas* en particulier; il prit ensuite son chemin le long de la Côte de cette Mer jusques à *Tarucapa*.

L'*Ynca* étoit dans la Province de *Charca*, lors que des Ambassadeurs du Royaume de *Tuema*, que les Espagnols appellent *Tucuman*, qui est au Sud-Oüest, à deux cens lieux de *Charcas*, vinrent le saluer. A l'approche du Roi, l'un d'eux le harangua en ces termes: *Capac Ynca Viracocha, le bruit que la renommée a répandu des beaux faits des Yncas vos Prédécesseurs, leur probité merveilleuse; leur Justice toujours égale, la bonté de leurs*
Loix,

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XXV. 495

Loix, la douceur de leur Gouvernement, l'excellence de leur Religion, leur piété, leur clémence, leur humeur affable, & les grandes merveilles que vôtre Pere le Soleil a fait nouvellement éclater en vôtre faveur, le bruit, dis-je, de toutes ces choses est parvenu jusques aux dernières extrémités de nôtre País, & a passé même beaucoup plus loin. Des vertus si rares & si extraordinaires ont tellement gagné les volontés & les affections des Curacas de tout le Royaume de Tuema, qu'ils vous envoient supplier de les recevoir sous vôtre Empire, & de leur permettre de se dire vos Sujets, afin qu'ils puissent avoir part à vôtre bienveillance. C'est pour cela même que tout ce que nous sommes d'Habitans vous prions avec ardeur, de nous donner des Yncas de vôtre Sang, qui aillent avec nous pour abolir nos Loix & nos Coûtumes barbares, nous instruire dans la bonne Religion, & nous apprendre les Cérémonies que nous devons observer. En reconnoissance de toutes ces faveurs, nous vous adorons comme Fils du Soleil, au nom de tout nôtre Royaume, nous vous recevons pour nôtre souverain Seigneur, & vous offrons nos personnes, & les biens que nôtre País produit, pour un témoignage de ce que nous sommes entièrement à vous. Après cette Harangue, ils étalèrent quantité de Cotton, de Miel, de Bled, qu'ils appellent *sara*, & de Légumes de leur País, qu'ils présentèrent à l'Ynca, pour l'assurer qu'ils le mettoient en pleine possession de tous les biens que leurs terres produisoient. Ils n'apportèrent ni or ni argent, parce que les Indiens de cette Contrée n'en avoient point, & que même on n'a pû y découvrir jusqu'à présent aucune Mine de ces métaux, quelque loin qu'on ait pris pour en chercher.

Ensuite les Ambassadeurs se mirent à genoux devant l'Ynca, selon la Coûtume du País, & ils l'adoré-

l'adorèrent comme leur Dieu, & leur Roi. Il leur témoigna beaucoup de douceur & de civilité ; il reçût leur Présent, pour faire voir qu'il entroit en possession de tout le Royaume, qu'ils venoient de lui offrir, & il donna ordre aux *Yncas* les Parens de les bien régaler & de boire à sa santé avec eux. Après s'être bien réjouïs, on les assûra de la part du Roi, qu'il étoit fort aise de voir qu'ils se fussent soumis à l'obéissance & à l'Empire des *Yncas*, de leur propre mouvement ; & qu'ils en seroient aussi beaucoup mieux traitez que les autres Peuples, qu'il avoit fallu réduire par la force. D'ailleurs, il commanda qu'on leur donnât pour leurs *Curacas* quantité d'habits de la plus fine laine qui se trouveroit, & de ceux-là même que les Vierges faisoient pour la Personne du Roi. Ensuite il nomma quelques *Yncas* de ses Parens, pour aller instruire ces nouveaux Sujets dans sa Religion ; leur faire perdre toutes les infames Coûtumes qu'il y avoit chez eux, & y établir les Loix & les Ordonnances des *Yncas*. Il y envoya même des Ingénieurs, & des Artisans pour faire des Canaux & des Aqueducs ; leur apprendre à cultiver la terre, & augmenter par ce moyen les revenus du Soleil & du Roi.

Après avoir demeuré quelques jours à la Cour de l'*Ynca*, les Ambassadeurs charmez de ses vertus, & des bonnes Loix qu'il faisoit observer dans son Païs, conçurent une si haute opinion de sa Personne, qu'en prenant leur congé ils lui parlèrent en ces termes : *Unique Seigneur, afin qu'il n'y ait aucun Peuple dans le monde qui n'ait le bonheur d'embrasser vôtre Religion, vos Loix, & vôtre Gouvernement, nous vous avertissons que fort loin au delà de nôtre Païs, entre l'Oüest & le Sud, il y a un grand Royaume qu'on nomme Chili : Quoiqu'il*

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XXV. 497
 qu'il soit peuplé d'un nombre infini d'Habitans, nous n'avons aucun Commerce avec eux, à cause de la grande étendue de la Montagne couverte de neige, qui nous sépare les uns des autres. Mais pour la tradition qui nous en est restée de nos Peres & de nos Ayeuls, nous avons crû qu'il étoit de nôtre devoir de vous en avertir, afin que vous tâchiez de conquérir ce País, & de le ranger sous vôtre Empire; ce qui seroit fort avantageux pour ces Peuples, puis que vous les instruiriez dans vôtre Religion; qu'ils adoroient le Soleil, & qu'ils auroient part à vos bienfaits.

L'Inca fit prendre un Mémoire de cet avis, & congédia les Ambassadeurs, qui s'en retournèrent chez eux. Cependant il continua son Voyage, & visita toutes les Provinces de *Collasuyu*; Il départit ses faveurs & ses graces à tout le monde, aux *Curacas*, aux Capitaines, aux Communautés, & au menu Peuple; de sorte qu'il n'y avoit personne qui ne fût très-aise de l'avoir pour Roi. Aussi tous les Habitans de ces Provinces le reçurent avec de si grandes marques d'allégresse, & des acclamations si générales qu'on n'avoit jamais rien vû de pareil. La Vision qu'il avoit eue du Fantôme *Viracocha*, & de la grande Victoire de *Tahuar Pampa*, lui attiroit cette vénération universelle. Aujourd'hui même les Indiens révérent la Grotte, où ils disent qu'il étoit caché, lors que ce Fantôme lui apparut. Cependant ils n'y commettent aucune Idolâtrie, puis que, graces à Dieu, ils sont débâtués de leur fausse Religion; mais ce qu'ils en font, n'est que par un certain respect qu'ils portent à la mémoire d'un si bon Roi.

La visite de *Collasuyu* finie, l'Inca se rendit à *Cuntisuyu*. Quoi qu'on l'y reçût avec moins de bruit & de pompe qu'ailleurs, à cause que ce País

n'est pas si bien peuplé que les autres, les Habitans ne laissèrent pas de lui faire tout le bon accueil qui leur fut possible. On éleva des Arcs de triomphe ornés de jonc & de fleurs, par tout où il devoit passer, & l'on en couvrit même les chemins; ce qui est ordinaire à ces Nations, lors qu'il s'agit de recevoir un grand Seigneur, & de lui faire une Entrée solennelle dans quelque Ville. En un mot, ils mirent tout en œuvre pour lui témoigner, qu'ils ne desiroient rien tant que de l'adorer, & d'obéir à ses Ordres. Ainsi l'*Inca Viracocha* employa trois années entières à la visite générale de ces trois parties de son Empire; mais cela ne l'empêcha point de célébrer, dans les lieux où il se trouvoit les Fêtes du Soleil, appellées *Raimy*, & celle qu'on nomme *Citua*, quoi qu'il les solennisât avec moins de magnificence que dans la Ville de *Cuzco*. Enfin, il s'achemina vers cette Capitale, où tout le monde l'attendoit avec le dernier empressement: Les plus Nobles de la Ville, qui le regardoient comme le Soutien, & le Libérateur de cette Place, allèrent tous au devant de lui, & le reçurent avec de nouveaux Chants de triomphe composés à sa louange.

C H A P I T R E XXVI.

La fuite du courageux Hancohuallu, hors de l'Empire des Yncas.

L'YNCA fit encore par deux fois le même tour de ses Roiaumes & de ses Provinces. Dans la seconde visite, lors qu'il alloit à la Province des *Chichas*, qui est la dernière du *Perou*, vers le Sud, il aprit en
che-

ROIS DU PEROU. Liv. V. Ch. XXVI. 499
 chemin un étrange événement qui lui causa beaucoup d'inquiétude, & qui étoit arrivé par un généreux dépit du brave *Hancobuallu*, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. Quoi que ce Prince, qui étoit Roi des *Chancas*, eût éprouvé neuf ou dix années de suite le paisible gouvernement des *Incas*, qui l'avoient laissé dans une pleine jouissance de tous ses Droits & Priviléges, sans lui ôter un pouce de terre, cela n'empêcha pas qu'il ne s'ennuyât à la fin de se voir assujetti à l'Empire d'un autre. Animé d'un noble courage, il ne pouvoit souffrir le joug de personne, après avoir commandé lui-même à tant de Vassaux, dont ses glorieux Ancêtres avoient conquis les Etats; la Nation des *Quechuas* étoit de ce nombre: mais ils furent les premiers à secourir l'*Ynca Viracocha*, & à rompre les mesures de *Hancobuallu*, qui vouloit en venir aux mains avec lui, & qui se flâtoit même de remporter la Victoire. Ce coup imprévu le mit, pour ainsi dire, au rang de ses propres Sujets; & il ne douta point que les *Quechuas* ne fussent mieux que lui dans l'esprit de l'*Ynca*, & que sa condition n'empirât de jour en jour. Pénétré de cette pensée & de la crainte que les *Incas* ne subjuguassent à la fin tous les Etats, & toutes les Républiques du País, il aima mieux abandonner tout ce qu'il avoit, que de perdre sa liberté. Il communiqua son dessein à quelques personnes affidées, & il leur dit, qu'il vouloit aller peupler de nouvelles terres, pour se rendre Maître absolu, ou mourir glorieusement dans cette entreprise; que pour en venir à bout, ils devoient insinuer à tout le monde, soit par eux-mêmes, ou par leurs amis de s'éloigner peu à peu & à la fourdine des terres de la Jurisdiction de l'*Ynca*, & d'amener avec eux leurs femmes & leurs enfans; qu'il leur donneroit de bons Passeports, afin

qu'ils ne trouvaissent aucun obstacle dans leur voyage; qu'ils l'attendissent sur la Frontière, parce qu'il ne leur seroit pas possible d'en sortir tous ensemble, sans que les nouvelles en vinssent à l'*Inca*, qui les empêcheroit sans doute de passer outre, Qu'il ne manqueroit pas de les joindre le plutôt qu'il pourroit, & que c'étoit le moyen le plus sûr pour regagner la liberté qu'ils avoient perdue; qu'au reste, ce seroit une folie & une témérité d'en venir à une Rebellion ouverte, parce qu'ils avoient trop peu de forces pour résister à l'*Inca*; que d'ailleurs il ne devoit pas le faire en son particulier, quand même il en trouveroit une occasion favorable, pour ne payer pas d'ingratitude tous les bienfaits qu'il avoit reçus de lui, & pour n'être pas infidèle envers son Prince, qui l'avoit traité si généreusement; Et qu'enfin cette raison l'obligeoit de chercher à se mettre en liberté, par la voye qui offenseroit le moins un aussi bon Roi qu'étoit l'*Inca Viracocha*.

Par ces discours semez à propos, le brave & généreux *Hancobualla* persuada cette retraite à tous ses Sujets, qui n'avoient pas moins de zèle & d'attachement pour sa personne, que tous les Indiens en ont d'ordinaire pour leur Scigneur légitime. Cette résolution prise, il sortit en fort peu de temps, plus de vingt mille hommes propres à porter les armes, sans compter les femmes ni les enfans. Le vaillant *Hancobualla* se mit en Campagne avec tout ce monde, & soit par la terreur de ses armes, ou par le nom de *Chanca* redoutable à toutes les Nations de ces Quartiers-là, il s'ouvrit un passage dans le País de ses Voisins. La haute opinion qu'on avoit de son courage, lui fit obtenir des vivres par tout, jusques à son arrivée aux Provinces de *Tarma*, & de *Pompa*, qui sont à soixante lieuës de son

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XXVI.* 501
 son País, où il eut quelques rencontres. Il lui étoit même facile d'assujettir ces Nations ; mais il ne voulut pas s'y arrêter, dans la crainte qu'elles ne fussent trop proches de l'Empire de l'*Ynca*, qui ne manqueroit pas sans doute de l'y venir attaquer au premier jour, & de le plonger de nouveau dans le malheur qu'il tâchoit de fuir avec tant de soin. Il résolut donc de passer outre, & de se retirer si loin, que l'*Ynca* n'y pût arriver qu'avec beaucoup de peine. Dans cette vûë, il prit sa route à main droite, & ne discontinua point de marcher jusques à ce qu'il fut venu aux grandes Montagnes des *Antis*, résolu de se faire une entrée par là, & de peupler le premier País qu'il trouveroit à sa bien-séance : Il y réussit, à ce que disent ceux de sa Nation, & il planta le piquet à deux cens lieux de son País ; mais l'on ne fait pas au juste par quel endroit il s'ouvrit un passage, ni quelle de ces Contrées il peupla. Quoi qu'il en soit, l'on prétend qu'ils s'établirent dans un País, où il y avoit quantité de Lacs & de fort belles Rivières, & qu'ils y firent des Actions si étonnantes, qu'elles surpassent toute créance, & qu'on doit les regarder plutôt comme des Fables inventées à la louange des *Chanca*s, que comme des Histoires véritables. Ce n'est pas qu'on puisse douter de la bravoure du grand *Hancobualla*, qui fit des choses extraordinaires ; mais je ne m'y arrêterai point, parce qu'elles n'ont rien de commun avec notre sujet principal, & qu'il nous doit suffire d'en avoir dit ce qui s'y rapporte.

C H A P I T R E XXVII.

*L'Ynca Viracocha envoie des Colonies au
Païs de Hancobuallu, & embellit la Val-
lée d'Yucay de plusieurs beaux Bâtimens.*

LA fuite de *Hancobuallu* mit extrêmement en peine l'*Ynca Viracocha*, qui auroit bien voulu qu'elle ne fut pas arrivée. Mais incertain du remède qu'il devoit y apporter, il se consola sur ce qu'il ne lui avoit donné aucun sujet de faire cette retraite. Cependant les Indiens croyoient qu'il n'en étoit pas trop fâché, & qu'il étoit de l'humeur de la plupart des Princes, qui n'aiment pas une grande bravoure dans leurs Sujets, sur tout lors que leur naissance jointe à leur courage les peut rendre redoutables. Quoi qu'il en soit, l'*Ynca* s'informa de toutes les particularitez d'un si prompt départ, & lors qu'il eût appris qu'il n'y avoit aucun desordre dans ces Provinces, qui pût l'empêcher de faire sa visite, il commanda que son frere *Pabuac Mayta*, qu'il avoit laissé pour Gouverneur à *Cuzco*, & quelques autres de son Conseil assistez d'une bonne garde, allassent visiter les Villes des *Chancas*, & qu'ils calmassent avec toute la douceur possible, les esprits qui pourroient être émus à l'occasion de *Hancobuallu*.

Les *Yncas* allèrent donc visiter ces Villes, & les Provinces d'alentour, où ils rétablirent le calme & la tranquillité. Ils visitèrent aussi deux Places fortes, qu'on appelloit *Challcumarca* & *Suramarca*, & que les Prédécesseurs de *Hancobuallu*

Huallu avoient fait bâtir depuis long-temps. Au reste, le mot *Marca* signifie *Forteresse* dans le Langage de ces Provinces : *Hancobuallu* faisoit son séjour dans ces Places, quand il s'exila volontairement. Les Indiens assurent même, qu'il lui fut plus sensible, de quitter ces deux Châteaux, que tout le reste de son Païs ensemble.

Après que l'*Ynca* eût fait appaiser l'émotion que la fuite de *Hancobuallu* avoit causée, & qu'il eût achevé de visiter son Empire, il se rendit à *Cuzco* dans le dessein d'y employer quelques années à l'utilité de ses Sujets, & d'y attendre que les *Chancas* fussent entièrement assurez. La première chose qu'il fit à son arrivée à *Cuzco*, fut de publier quelques Loix, qui lui parurent les plus efficaces, pour prévenir de nouveaux troubles. Il envoya une Colonie de dix mille hommes aux Provinces des *Chancas*, pour suppléer au défaut tant de ceux qui étoient morts à la Bataille de *Yahuar Pampa*, que des autres qui avoient suivi *Hancobuallu*. Il leur donna pour Conducteurs ou pour Chefs, des *Incas* privilégiés, qui peuplèrent tous les lieux deserts de cette Contrée.

L'*Ynca* n'eut pas plutôt mis ordre à toutes ces choses, qu'il fit élever de superbes Edifices par tout son Empire, sur tout dans la Vallée de *Yucay*, & à *Tampu*, qui est un peu plus bas. Cette Vallée est la plus fertile & la plus agréable de toutes celles qui sont au Pérou ; Aussi tous les Rois *Incas*, depuis *Manco Capac* jusques au dernier, la regardèrent comme le Jardin de leur Empire, & un lieu de plaisance, tout à fait propre pour s'y délasser de l'embaras & du tumulte des affaires qui accompagnent toujours la grandeur & le Sceptre. Cette Vallée est à quatre petites lieuës au Nord-Oüest de *Cuzco*. La situation en est agréable, l'air y est très-

bon, & si tempéré qu'on n'y sent ni chaud, ni froid; il n'y a point de Mouches, ni aucun autre Insecte incommode, & l'on n'y manque pas de bonne eau. Elle est située entre deux vastes Montagnes, dont l'une, qui regarde l'Orient, est toujours couverte de neige, & fournit plusieurs Sources, qui se précipitent en bas, & qui forment autant de Canaux pour arroser la Plaine. Si d'un côté, le sommet de cette Montagne perce jusqu'aux nuës; de l'autre, son pied abonde en riches Pâturages; où l'on voit toutes sortes de Venaison, des Cerfs, des Daims, des Chevreuils, des Chamois, des Chèvres sauvages, & des *Huanacus*, sans parler du Gibier, & sur tout des Perdrix, dont il y auroit une plus grande quantité, si les Espagnols n'avoient desolé tout ce Pais de Chasse. Cette Vallée est remplie de Maisons de campagne, d'un beau Vignoble, d'Arbres fruitiers, & de Canes de Sucre, qui s'y multiplient beaucoup par le soin que les Espagnols en prennent.

L'autre Montagne, qui regarde le Couchant, est basse en comparaison de la précédente, quoi qu'elle ait plus d'une lieüe de hauteur. On voit couler au pied de celle-ci la belle Rivière de *Yucay*, dont le courant est fort doux, & où il y a quantité de Herons, de Canars, & d'autres Oiseaux de Rivière. Tous les malades de *Cuzco* se font porter dans cette Vallée, pour y recouvrer leur santé, parce que l'air y est fort bon, & qu'il est plus froid à la Ville, & par conséquent moins propre à la guérison de ceux qui se trouvent indisposés. C'est pour cela même, qu'il n'y a presque point aujourd'hui d'Espagnol à *Cuzco* qui n'ait quelque Maison de campagne dans cette Vallée. Mais sur tout l'*Yncá Viracocha*, qui aimoit ce lieu préférablement à tout autre, y fit bâtir plusieurs Edifices, dont les
uns

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XXVIII. 505*
 uns lui servoient de récréation, & les autres mar-
 quoient sa grandeur & sa magnificence. Il augmen-
 ta beaucoup la Maison du Soleil en richesses, en
 Bâtimens, & en Officiers.

C H A P I T R E X X V I I I .

*L'Ynca Viracocha donne un nom à son Fils aî-
 né, & prédit l'arrivée des Espagnols.*

L'YNCA *Viracocha* employa quelques années
 aux choses dont nous venons de parler; & il
 gouverna si bien son Empire, qu'il y établit une
 pleine tranquillité. Par son Testament il voulut que
 son fils aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Runtu*, sa
 sœur, & sa femme légitime, fût appelé *Pachacutec*,
 au lieu qu'on le nommoit auparavant *Titu Manco*
Capac. Le mot *Pachacutec*, qui est un participe
 du présent, signifie *Celui qui bouleverse le monde*.
 D'ailleurs, les Indiens se servent du mot *Pacham-*
cutin, pour dire *que le monde change*, & que les
 grandes affaires vont de bien en mal: mais ils ne
 l'employent guère pour désigner qu'elles tour-
 nent de mal en bien, parce, disent-ils, que ce der-
 nier n'est pas si ordinaire que l'autre. Quoi qu'il
 en soit, l'*Ynca Viracocha* méritoit avec raison d'être
 appelé *Pachacutec*, puis que son Empire tour-
 noit de bien en mal, par la Rébellion des *Chancas*,
 & la fuite de son Pere; & qu'il le fit changer de
 mal en bien, par sa prudence & son intrépidité.
 Mais il ne pouvoit porter ce nom, parce que le
 Fantôme ne lui eut pas plutôt apparu, que tous ses
 Sujets l'appellèrent *Viracocha*; de sorte qu'il vou-
 lut donner son premier nom *Pachacutec*, à son

héritier, afin de conserver par ce moyen la mémoire de ses belles Actions. Le R. P. *Acosta* en parle au 20. Chap. de son VI. Livre; *Cet Ynca*, dit-il, *qui se doutoit bien qu'on trouderoit mauvais qu'il s'appellât Viracocha*, parce que ce nom n'appartenoit qu'à Dieu, alléqua pour excuse, que le même *Viracocha* s'étoit apparu à lui en songe, & lui avoit commandé de prendre son nom. Il eut pour Successeur *Pachacutec Ynca Yupanqui*, qui fut un vaillant Capitaine, un grand homme d'Etat, & comme je le dirai ci-après, inventeur de la plupart des Coûtumes, & des Cérémonies de leur superstitieuse Idolâtrie. Ce témoignage est conforme à ce que nous en avons déjà dit; mais ce que le même Auteur ajoûte au Chap. 21. que *Pachacutec* ôta le Royaume à son Pere, se doit entendre de l'*Ynca Viracocha*, qui détrôna son Pere *Yabuarhuacac*, & non pas de *Pachacutec*, qui ne fit rien de pareil à *Viracocha*. Quoi qu'il en soit, je suis bien-aîsé qu'un Espagnol ait donné cette Relation, parce qu'elle confirme à divers égards ce que j'ai avancé là-dessus. Au reste, il est bon d'avertir que le nom de la Reine *Mama Runtu*, femme de l'*Ynca Viracocha*, signifie *mere œuf*, ou *blanche comme un œuf*, & qu'on l'appelloit ainsi par une espèce de galanterie, parce qu'elle avoit le teint plus blanc que ne l'ont d'ordinaire les Indiennes.

Les *Peruviens* disoient, que l'*Ynca Viracocha* avoit prédit, qu'au bout du Règne d'un certain nombre de Rois, il arriveroit au *Perou* des hommes inconnus, qui détruiroient leur Culte & leur Empire. Mais cette Prédiction, conçûe en termes équivoques, pouvoit bien souffrir un double sens. Quoi qu'il en soit, les *Indiens* ajoûtent, qu'après que le Fantôme se fut apparu à l'*Ynca*, les *Amautas*, qui étoient les Philosophes du País, le Souverain

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XXVIII. 507*
 rain Pontife, & les Prêtres les plus âgez du Temple du Soleil, qui passoient chez eux pour de véritables Devins, lui firent de temps en temps plusieurs questions à l'égard du Songe qu'il avoit eu; qu'ils tâchèrent par la contemplation des Comètes, par les Augures, qu'ils tiroient des Oiseaux, & par quantité de Sacrifices, d'apprendre ce que pouvoit signifier une Apparition si extraordinaire; Mais que *l'Ynca Viracocha* fut plus grand Devin qu'eux tous par la Prédiction que nous venons de voir, & qu'il eut soin de transmettre à sa Postérité. Cependant il défendit de la divulguer parmi le Peuple, parce qu'il n'étoit pas permis de profaner ce qu'on savoit par Révélation divine, & qu'il n'auroit pas été de la bonne Politique de dire; *Qu'il viendroit un temps, auquel les Yncas perdroient leur Culte, & leur Empire, & se verroient déchûs du plus haut faite de leur grandeur, & de la divinité qu'on leur déferoit.* Cela même fut cause qu'on ne parla plus de cette Prédiction jusques au Règne de *l'Ynca Huayna Capac*, qui la déclara un peu avant sa mort. Quelques Historiens néanmoins, qui disent en abrégé ce que j'ai raporté un peu plus au long, attribuent cette Prédiction à un certain Dieu que les Indiens appelloient *Ticci Viracocha*; & en effet, je me souviens d'avoir ouï dire quelque chose de semblable à un vieux *Ynca*, qui entretenoit ma mere de l'antiquité & des aventures des Rois du *Perou*.

Cette Prédiction de *l'Ynca Viracocha* fut accomplie par la venuë des Espagnols au *Perou*, qui après avoir conquis ce Royaume, y abolirent le Culte Idolâtre des *Yncas*, & y prêchèrent la Foi de la vraie Eglise. Cet événement porta les Indiens, outre les raisons que j'en ai alléguées ci-dessus, à leur donner le nom de *Viracocha*.

C H A P I T R E X X I X .

La mort de l'Ynca Viracocha, dont le corps fut vu par l'Auteur.

APRE'S que l'*Ynca Viracocha* eut jouï d'une longue vie, passée dans l'éclat & la prospérité, il mourut enfin, généralement regretté de tous ses Sujets, qui l'adorèrent comme Dieu fils du Soleil, & lui offrirent plusieurs Sacrifices. Il laissa quantité d'enfans, les uns légitimes, & les autres bâtards; mais l'*Ynca Pachacutec* fut son héritier. Il avoit conquis durant son Règne onze Provinces, dont il y en avoit sept au Nord, & quatre au Sud de *Cuzco*. L'on ne fait pas au juste le nombre des années qu'il vécut, ni de celles qu'il régna. Mais l'opinion commune est, qu'il porta le Sceptre plus de cinquante ans; & si l'on peut juger de son âge par la vûe de son corps, que je vis au commencement de l'année 1560. il y a grande apparence qu'il mourut fort vieux. Ce fut dans la maison du Licentié *Paul Ondegardo*, natif de *Salamanque*, & Juge de *Cuzco*, qu'on me montra ce corps. Prêt à passer en *Espagne*, j'allai prendre congé de lui, & entre les faveurs dont il m'honora, il me fit voir dans une Salle cinq corps d'*Yncas*, savoir trois d'hommes, & deux de femmes. Le premier, à ce que disoient les Indiens, étoit celui de l'*Ynca Viracocha*, qui par ses cheveux, aussi blancs que de la neige, paroissoit bien avoir vécu long-temps. Le second étoit le grand *Tupac Inca Yupanqui*, arrière-neveu de l'*Ynca Viracocha*; & le troisiéme *Huayna Capac*, fils de *Tupac*

pac Inca Yupanqui, & petit-neveu du même *Inca Viracocha*. Quant aux deux autres corps, ils ne paroissent pas avoir vécu si long-temps que les premiers; du moins ils n'avoient pas la tête si blanche qu'eux. L'un étoit celui de la Reine *Mama Runtu*, femme de ce même *Inca Viracocha*, & l'autre de la *Coya Mama Oello*, mere de *Huyana Capac*. Ces corps étoient si entiers, qu'il ne leur manquoit pas un cheveu, ni un seul poil aux sourcils. On les avoit habillez comme durant leur vie, & ils n'avoient pour toute marque de Royauté que la bordure, ou le *Llantu* sur la tête. Ils étoient assis à la manière des Indiens, & des Indiennes, c'est à dire, les mains croisées sur l'estomac, & les yeux tournezz vers la terre. Le R. P. *Acosta*, Liv. VI. chap. 21. dit de l'un de ces corps, *Qu'il étoit si entier, & si bien embaumé avec un certain Bitume, qu'il paroissoit être en vie; & qu'outre cela il avoit les yeux approchans du naturel, & faits avec de l'or, &c.* Pour moi, je ne m'aperçûs point de cette dernière particularité; mais s'il m'étoit venu alors dans l'esprit, que je pourrois un jour écrire cette Histoire, je n'aurois pas manqué d'observer de plus près ces corps-là, & de m'informer de quelle manière on les embaumoit. Je croi même qu'on m'auroit éclairci là-dessus, quoi qu'on ne l'ait jamais découvert aux Espagnols, quelque recherche qu'ils en ayent faite. Peut-être aussi que les Indiens ont perdu ce Secret, avec plusieurs autres choses, dont il ne leur reste aucune tradition. Quoi qu'il en soit, je ne pris pas garde qu'il y eut du Bitume sur ces Cadavres; & s'il y en avoit, il étoit si bien appliqué, qu'on ne pouvoit le découvrir. J'avouë d'ailleurs avec le P. *Acosta*, qu'ils paroissent être en vie, & je ne doute point qu'on n'y eut mis quelque

drogue,

drogue , pour les conserver depuis tant d'années aussi entiers & charnus qu'ils étoient. Le même Auteur , Liv. V. chap. 16. en parle de cette manière: *Ils avoient soin sur toutes choses , dit-il , de conserver les corps de leurs Rois & de leurs Seigneurs ; Ce qu'ils faisoient avec tant d'art , qu'on les gardoit tous entiers , plus de deux cens années , sans aucune corruption , ni la moindre puanteur. Cela se voyoit dans Cuzco , où les Rois Yncas étoient embaumés , & placez dans une Chapelle , où les Indiens les adoroient. Pour déraciner cette Idolâtrie , le Marquis de Canete , qui étoit Viceroy du Perou , fit transporter à la Ville des Rois trois ou quatre de ces corps , au grand étonnement de tous ceux qui les virent si entiers après tant d'années. Il faut remarquer là-dessus , que la Ville des Rois , où il y avoit bien près de vingt ans que ces corps étoient , quand le bon P. Acoſta les vit , est située dans un País fort chaud & humide , & où l'air est si corrosif , qu'on n'y sauroit garder la chair plus d'un jour ; de sorte qu'on ne s'étonnoit pas sans raison d'y voir des corps aussi bien conservez que ceux-là. D'ailleurs , il n'y a nul doute qu'ils ne fussent incomparablement mieux gardez à Cuzco , où la chair devient seiche comme du bois , au lieu de se corrompre , parce que l'air y est froid & sec. Pour moi , je m'imagine que tout le Secret des Indiens à cet égard , consistoit à enterrer les corps dans la neige , où ils devenoient secs , & à y mettre ensuite le Bitume , dont le R. P. Acoſta fait mention. Ma conjecture est fondée sur ce que dans tous les País froids qui sont aux Indes , lors qu'on veut conserver de la viande , on n'a qu'à l'exposer à l'air & qu'après avoir perdu toute son humidité , on la garde aussi long-temps qu'on veut , sans y mettre du Sel , ni aucun autre préservatif. On l'accom-*

modoit

ROIS DU PEROU. *Liv. V. Ch. XXIX.* 511
modoit tout de même sous le Règne des *Yncas*, lors qu'on en faisoit provision pour la nourriture des gens de guerre.

Je me souviens qu'à la vûe de ces corps, il me prit envie de toucher un des doigts de la main de *Huayna Capac*, & qu'il me parut aussi dur que du bois. Aureste, ces corps pesoient si peu, que le moindre Indien en pouvoit porter un entre les bras, ou sur les épaules, lors qu'il en étoit requis par quelque Cavalier Espagnol, qui avoit la curiosité de le voir. Quand les Indiens les vouloient porter, ils les couvroient de draps blancs, & ils les montroient ainsi dans les Ruës, & dans les Places publiques, où chacun venoit se mettre à genoux devant ces Cadavres, & les adorer les larmes aux yeux. Les Espagnols même leur ôtoient le chapeau, à cause du titre de Roi, que ces corps avoient porté durant leur vie; ce qui faisoit un plaisir incroyable aux Indiens. Voilà toute la Relation qu'on a pû avoir des faits mémorables de l'*Ynca Viracocha*. Quant aux autres particularitez de sa vie, & à ses bons mots, l'on ne les fait point; non plus que les Actions de la plûpart de ces Princes, qui sont demeurées ensevelies dans l'oubli, parce qu'ils n'avoient pas l'usage de l'écriture.

Le R. P. *Blas Valera* dit qu'il avoit appris de la bouche de trois *Yncas*, plusieurs discours mémorables de quelques Rois, & entr'autres de l'*Ynca Viracocha*; mais il ne rapporte qu'un seul passage à l'égard de ce dernier, qui sensible à la rigueur, avec laquelle son Pere l'avoit fait élever, représentoit à ses Sujets de quelle manière ils devoient instruire leurs enfans, pour les rendre gens de bien.
„ Les Peres, disoit-il, contribuent beaucoup à la
„ perte de leurs enfans, & à la corruption de leurs
„ mœurs, par les mauvaises habitudes qu'ils leur
„ lais-

512 HISTOIRE DES YNCAS, &c.

„ laissent prendre dès leur bas âge. Les uns font
 „ gloire de les nourrir avec une extrême délicatesse
 „ & dans toutes les délices du monde : En-
 „ chantez, pour ainsi dire, du brillant imaginai-
 „ re de leur esprit & de l'éclat de leur beauté,
 „ ils leur souffrent tout, sans se mettre en peine
 „ de ce qu'ils deviendront dans la suite. Les au-
 „ tres au contraire, les élevent avec trop de ri-
 „ gueur, & ceux-ci les perdent tout de même :
 „ puis qu'une excessive mollesse n'affoiblit pas
 „ moins les forces du corps & de l'esprit, qu'un
 „ châtement trop rude hebéte, intimide, & rend
 „ incapable de rien produire de viril ; de sorte
 „ que pour les rendre tels qu'ils doivent être, le
 „ meilleur est de tenir un milieu entre la dou-
 „ ceur & la sévérité ; afin qu'ils soient aussi cou-
 „ rageux dans la Guerre, que sages & discrets en
 „ temps de Paix. C'est par ce bel endroit que le
 R. P. *Blas Valera* conclut la vie de cet *Ynca Vi-
 racocha*, & que nous finirons ce Livre.

Fin du cinquième Livre.



A01 4474465

